
UNIV. OF
TORONTO

ANNALES DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE BORDEAUX

BULLETIN HISPANIQUE

Bordeaux. — Impr. G. Gounouilhou, rue Guiraude, 9-11.

Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux
et des Universités du Midi
QUATRIÈME SÉRIE
Commune aux Universités d'Aix, Bordeaux, Montpellier, Toulouse
XXXIIe ANNÉE

BULLETIN HISPANIQUE

Paraissant tous les trois mois

TOME XII

1910



Bordeaux :
FERET & FILS, ÉDITEURS, 15, COURS DE L'INTENDANCE
Lyon : HENRI GEORG, 36-42, PASSAGE DE L'HÔTEL-DIEU
Marseille : PAUL RUAT, 54, RUE PARADIS | Montpellier : C. COULET, 5, GRAND'RUE
Toulouse : ÉDOUARD PRIVAT, 14, RUE DES ARTS
Madrid : MURILLO, ALCALÁ, 7

Paris :
ALBERT FONTEMOING, 4, RUE LE GOFF
ALPHONSE PICARD & FILS, 82, RUE BONAPARTE.

Vol. XII. Janvier-Mars 1910 N° 1.

LES DÉCLAMATEURS ESPAGNOLS

AU TEMPS D'AUGUSTE ET DE TIBÈRE

I

Cordoue, patrie de L. Annaeus Seneca et de M. Porcius Latro.

En 712-42, alors que la victoire de Philippes et la destruction du parti républicain, privé de ses deux chefs, Cassius et Brutus, semblaient affirmer la puissance des triumvirs Octave, Antoine et Lépide, et promettre une longue période de paix au monde romain, deux jeunes Espagnols de Cordoue, L. Annaeus Seneca et M. Porcius Latro, quittaient leur ville natale où ils avaient commencé leurs études pour venir les terminer à Rome sous la direction d'un de leurs compatriotes, Marullus, qui tenait école de rhétorique.

Cordoue était une des plus anciennes villes de l'Espagne. Le nom que les Phéniciens, ses fondateurs, lui avaient donné signifiait, dit-on, en langue sémitique « la bonne cité » ou « le moulin à huile ». Enlevée aux Carthaginois par les Romains (548-206), quand l'Espagne formait une province divisée en deux gouvernements de propréteurs, *Corduba* devenait la capitale de l'*Hispania Ulterior* et *Carthago Nova*, celle de l'*Hispania Citerior* (557-197). Un demi-siècle plus tard, c'est à Cordoue que la plus ancienne des colonies romaines conduites en Espagne était envoyée par M. Claudius Marcellus, après la fin de la guerre contre les Celtibériens (603-151). Cette colonie était composée d'hommes d'élite[1] ; elle méritait le nom de *patricienne*[2].

1. Strabon, III, II, I.
2. Pline, *N. H.*, III, III, 10 : *Corduba, colonia patricia cognomine.*

Aussi bien que la population de la nouvelle ville où les Romains de bonne origine se trouvaient en compagnie des indigènes les plus notables, sa situation topographique et l'étendue et la fertilité du territoire qui lui était attribué devaient favoriser sa prospérité, qui fut rapide. Les navires pouvaient remonter le Bétis jusqu'à Cordoue; les petites îles du fleuve et la campagne sur les deux rives étaient cultivées avec un soin extrême. Des plantations de toute espèce, admirablement entretenues, entouraient Cordoue[1]. Aussi, au temps de Strabon, — sa *Géographie* a été composée dans les premières années du principat de Tibère, — les deux places de commerce les plus importantes de toute l'Espagne étaient *Corduba*, à l'intérieur des terres, et, non loin de l'embouchure du Bétis, sur une presqu'île qui s'avançait en plein Océan, *Gades*, le port maritime de *Corduba*[2]. L'Espagnol Pomponius Mela, contemporain du Grec Strabon, ne manque pas de citer, dans sa *Chorographie*, *Corduba* parmi les villes les plus célèbres de la Bétique[3]. Plus tard, le poète Martial, qui est un Espagnol lui aussi, chantera les campagnes où la riche *Corduba* se plaît au bord du calme Bétis, où les blondes toisons des troupeaux ont la couleur jaune pâle du métal qui gît au fond du fleuve, où les reflets de l'or font briller les moutons d'Hespérie[4]. Il célébrera le fleuve dont les deux rives sont couronnées d'oliviers, le Bétis, dont les ondes éclatantes teignent en or les toisons des brebis[5], et la ville riveraine du Bétis, *Corduba*, plus fertile en grasses olives que le pays de Venafrum chez les Samnites, *Corduba*, qui exporte des jarres d'huile aussi estimées à Rome que celles qui viennent de l'Histrie, *Corduba*, dont les troupeaux l'emportent sur ceux du Galèse aux ondes limpides et n'ont besoin d'emprunter ni à la pourpre, ni au sang, la teinte admirable que la nature donne à leur laine[6].

1. Strabon, III, II, 3.
2. Strabon, III, IV, 9.
3. Pomponius Mela (édit. Frick), II, VI, 88.
4. Martial, *Épigrammes* (édit. Schneidewin), IX, LXI.
5. Martial, XII, XCVIII. — Cf. VIII, XXVIII.
6. Martial, XII, LXIII.

La région de Cordoue avait une telle réputation d'agrément et de fertilité que Fénelon, amplifiant les renseignements fournis par les auteurs anciens, a pu donner, dans le livre VIII de son *Télémaque,* une « peinture de la Bétique », d'après laquelle, dès l'époque de la guerre de Troie, le pays fertile où le fleuve Bétis coule « sous un ciel doux, qui est toujours serein », est un pays aimé des dieux, qui « semble avoir conservé les délices de l'âge d'or », où « toute l'année n'est qu'un heureux hymen du printemps et de l'automne, qui semblent se donner la main ». Sans s'attarder aux fantaisies érudites où se passionnait « le plus bel esprit et le plus chimérique du royaume » de Louis XIV, il convient de noter que cette ville de Cordoue, agricole et commerçante, enrichie par ses oliviers, ses troupeaux et ses exportations d'huile et de laine, par l'or que lui donnait son fleuve[1], était en même temps un centre d'activité érudite, très accueillant pour les lettres romaines.

Avant le temps où Martial l'appelle *facunda Corduba*, parce qu'elle est la patrie de L. Annaeus Seneca, de son fils Sénèque, le philosophe, et de son petit-fils Lucain, le poète[2], avant même le principat d'Auguste, moment où, dit Strabon, les habitants de la Bétique, possesseurs du *jus Latii,* dotés des privilèges conférés aux peuples du Latium antérieurement à la guerre sociale qui devait faire disparaître toute distinction entre Romains et Latins, étaient si bien convertis à la culture romaine qu'ils renonçaient à leur idiome national[3]. Dès les dernières années de la République, la vieille *colonia patricia* avait ses poètes latins; elle possédait une école latine très fréquentée.

A la fin de 677-77, le proconsul Q. Caecilius Metellus Pius avait pris ses quartiers d'hiver à Cordoue[4]; les pièces louangeuses que les poètes locaux composaient en son honneur le consolaient des échecs que Sertorius lui infligeait. Dans le *Pro Archia*, prononcé en 692-62, un an après la mort de

1. Silius Italicus, III, v. 401.
2. Martial, I, LXI, v. 7.
3. Strabon, III, II, 15.
4. G. Stahl, *De Bello Sertoriano*, Erlangae, 1907, p. 51.

Metellus, Cicéron se moquait de ces poèmes latins travaillés par des Espagnols dont la facture épaisse et lourde avait quelque chose d'exotique[1]. Peu d'années après le *Pro Archia*, l'école latine de Cordoue était encombrée; plus de deux cents élèves se pressaient autour de la chaire du *praeceptor*[2]. Cette école provinciale ne le cédait pas pour le nombre des présences aux établissements les plus réputés de la Rome impériale où Quintilien regrette que la foule des disciples fasse obstacle à un bon enseignement du maître[3].

Parmi les adolescents qui suivaient, en 711-43, les cours de l'école de Cordoue se trouvaient deux amis dont l'intimité, commencée dès l'enfance, ne devait être brisée que par la mort[4], M. Porcius Latro, appelé à devenir l'un des plus illustres déclamateurs de Rome, et L. Annaeus Seneca, qui allait se faire l'historien consciencieux et admiratif de la déclamation et des déclamateurs de son temps.

On ne sait rien des origines de ces deux jeunes gens. Sénèque appartenait à une famille de chevaliers de Cordoue, comme Cicéron à une famille de chevaliers d'Arpinum, comme Ovide à une famille de chevaliers de Sulmone. Tacite fera dire par Sénèque le philosophe dans son discours à Néron : « Je suis issu d'un milieu équestre et provincial[5]. » L'ancètre de la *gens Annaea* de Cordoue était-il un de ces Romains de bonne famille qui avaient émigré pour fonder la *colonia patricia* ou l'un des indigènes notables qui y avaient été admis? On l'ignore ; mais le *cognomen* « Seneca » semble la forme espagnole du *cognomen* « Senecio ».

Quant à Latro, le *gentilicium* de sa famille doit venir de Caton l'Ancien. En effet, M. Porcius Cato combattit en Espagne au temps de son consulat (559-195) et fit preuve, dans cette guerre, d'un génie militaire remarquable et de qualités administratives hors ligne[6]. Ses victoires lui valurent le triomphe;

1. Cicéron, *Pro Archia*, x, 26.
2. Sénèque, *Controv.*, I, *Praefatio*, 2.
3. Quintilien, *Instit. Orat.*, X, v, 21.
4. Sénèque, *Controv.*, I, *Praefatio*, 13.
5. Tacite, *Annal.*, XIV, LIII : *Ego equestri et provinciali loco ortus.*
6. Tite-Live, XXXIII, XLIII; XXXIV, VIII-XX.

sa modération avec les vaincus lui mérita de devenir leur *patronus;* à Rome, il s'attira de nombreuses et de puissantes inimitiés pour avoir entrepris de venger les injustices commises au détriment des habitants de la province[1]. M. Porcius Latro descendait apparemment de quelque ancêtre que le *patronus* des Espagnols avait distingué et gratifié de son *gentilicium*.

II

L'arrivée à Rome. — L. Annaeus Seneca et M. Porcius Latro à l'école du déclamateur espagnol Marullus.

Au moment où, quittant le séjour de l'aimable Cordoue, ils prenaient passage à Gadès sur un des nombreux navires de fort tonnage que ce port, très commerçant, envoyait dans toutes les directions[2], alors qu'ils mettaient à la voile pour Ostie, reliée à Rome par la *Via Ostiensis,* sur la rive gauche du Tibre, les deux écoliers espagnols étaient des jeunes gens d'une quinzaine d'années.

Sénèque écrit, en effet, avec une naïve vanité, dans la *Préface* de son premier livre de *Controverses :* « Tous ceux qui ont un grand nom dans l'éloquence, je crois les avoir entendus, excepté Cicéron; Cicéron même, ce n'est pas mon âge qui m'a ravi le plaisir de l'entendre : mais la fureur des guerres civiles, qui se déchaînait alors sur le monde entier, me retint dans ma colonie. S'il n'en eût pas été ainsi, dans ce petit atrium où il dit que deux jeunes hommes, déjà d'un certain âge, revêtus de la prétexte, déclamaient avec lui, j'aurais pu faire acte de présence[3]. »

C'est vers le milieu de l'an 708-46 que Cicéron profitait des loisirs qui lui étaient faits par la victoire définitive de César sur le parti républicain pour donner une direction nouvelle à son activité que le pouvoir absolu du dictateur, consul sans collègue, écartait de la politique. Il ne pouvait

1. Cicéron, *Divinatio in Caecilium*, XX, 66.
2. Strabon, III, V, 3.
3. Sénèque, *Controv.*, I, *Praefatio*, 11.

plus être question de parler au Forum ou au Sénat; le vieil orateur, dont les discours avaient défendu pendant trente ans les idées libérales et attaqué la tyrannie, celle de Sylla et de Verrès, comme celle de Catilina et de Clodius, ne pouvait se résigner au silence. Il fonda, pour se distraire et pour s'occuper, une sorte d'école de déclamation où les disciples étaient beaucoup moins nombreux que les écoliers de Cordoue : quatre élèves se réunissaient dans ce petit atrium où Sénèque aurait tellement souhaité d'être admis. C'étaient Brutus, le futur meurtrier de César; Dolabella, le gendre de Cicéron; Hirtius et Pansa, qui devaient être l'un et l'autre consuls en 43 et mourir dans les batailles livrées sous les murs de Modène, à la fin d'avril de la même année; ils avaient, tous les quatre, passé depuis longtemps l'âge où l'on dépouille la *toga praetexta*. Le maître était peu exigeant à l'endroit de ces vieux écoliers qu'il s'amusait à traiter de *grandes praetextati*. Il écrivait à son ami Paetus, en juillet 708-46, que, s'il habituait Dolabella et Hirtius à la déclamation, ceux-ci, par un échange de bons procédés, habituaient leur précepteur aux soupers fins[1]. L. Papirius Paetus était, sans doute, un homme grave, qui blâma Cicéron de l'éducation très mondaine à laquelle le vieil orateur en disponibilité se faisait tardivement initier par Hirtius et par Dolabella : car, à la fin du mois de juillet, le déclamateur consulaire envoyait à son ami une lettre où il s'autorisait de l'exemple de Denys le Tyran qui, chassé de Syracuse, s'était fait maître d'école à Corinthe; il prétendait que l'enseignement de la déclamation l'empêchait de se rouiller, que les exercices de rhétorique rétablissaient sa santé sérieusement compromise depuis que le Forum lui était interdit[2]. Il gardait un silence prudent sur les soupers fins, qui devaient être peu hygiéniques pour un vieillard. Au demeurant, si Pansa avait peut-être les mêmes goûts qu'Hirtius, son futur collègue au consulat, ce n'est pas Brutus, le stoïcien buveur d'eau[3], qui devait entraîner son

1. Cicéron, *Epist. ad Famil.*, IX, XVI, 7.
2. Cicéron, *Epist. ad Famil.*, IX, XVIII, 1.
3. Plutarque, *Brutus*, IX.

maître à des excès de table. Brutus, d'ailleurs, semble le seul habitué du petit atrium qui ait travaillé : il n'est rien dit des exercices oratoires auxquels Hirtius, Pansa et Dolabella ont pu se livrer; mais Quintilien nous apprend que, par manière de devoir de classe, Brutus composa une déclamation en faveur de Milon où il suivait un plan tout autre que celui de la *Milonienne*[1].

L'école privée et un peu fantaisiste, ouverte par Cicéron avant juillet 708-46, dut se fermer en septembre 710-44, alors que la mort de César permettait la résurrection de la vraie éloquence, alors surtout que la composition des *Philippiques* allait détourner le grand orateur des vaines déclamations.

C'est donc entre juillet 46 et septembre 44 que Sénèque, si la guerre civile lui avait permis de quitter Cordoue, aurait été en âge d'assister aux exercices de déclamation présidés par Cicéron. Les jeunes gens sortaient de l'école de grammaire pour entrer à l'école de rhétorique, après avoir pris la toge virile, à l'âge de quinze, de seize ou de dix-sept ans. Sénèque avait donc au plus dix-sept ans en 46, au moins quinze ans en 44 : sa naissance se place entre 691-63 et 695-59.

La fureur des guerres civiles eût-elle permis à Sénèque de venir à Rome pendant les années où Cicéron exerçait à la déclamation ses *grandes praetextati*, il est bien évident que l'accès du petit atrium lui aurait été fermé. L'orateur romain, si méprisant pour les poètes de Cordoue, ne se serait pas chargé de faire l'éducation d'un jeune homme sorti de l'école de grammaire d'une ville espagnole où l'on composait de si méchants vers latins. Cicéron se plaisait à donner à quelques amis un enseignement privé; il n'aurait pas admis dans son intimité un jeune inconnu, en compagnie de son gendre Dolabella, de son disciple de prédilection Brutus, du quadragénaire Hirtius, qui avait été légat de César dans la guerre des Gaules, et de Pansa, qui avait été tribun de la plèbe en 703-51.

1. Quintilien, *Instit. Orat.*, X, 1, 23.

D'ailleurs, la discipline oratoire, fruit de sa longue expérience, que Cicéron proposait à quelques hommes qui avaient déjà eu l'occasion de parler en public, aurait singulièrement dépassé la portée intellectuelle d'un jeune provincial à peine débarqué de sa lointaine colonie; cette discipline ressemblait peu à celle de l'école régulière de déclamation où Sénèque allait terminer ses études.

Cicéron n'avait jamais fait de rhétorique latine; c'est en grec qu'il avait commencé et qu'il continua de déclamer jusqu'au temps de sa préture[1], alors qu'il avait quarante ans (688-66). Les rhéteurs latins ouvraient déjà leurs écoles, quand il était adolescent; il aurait bien voulu suivre les leçons du plus ancien d'entre eux, Plotius Gallus; mais il en fut empêché[2], probablement par l'orateur Crassus, qui dirigeait ses études, et qui devait, d'ailleurs, pendant l'exercice de sa censure, en 662-92, supprimer par un édit, de concert avec son collègue Domitius Ahenobarbus, les nouvelles écoles de rhétorique latine, accusées d'être de simples écoles d'impudence[3].

Dès l'âge de seize ans, en 663-91, Cicéron commençait à recevoir l'éducation oratoire traditionnelle des jeunes Romains destinés à la carrière politique : il faisait son apprentissage au Forum, qu'il fréquentait assidûment, écoutant les orateurs célèbres, résumant et analysant leurs discours, s'attachant en particulier au tribun Sulpicius dont il suivait toutes les harangues prononcées dans son année de magistrature[4].

Quand l'orateur des *Verrines* et des *Catilinaires* entreprit d'ouvrir une école intime de déclamation, il entendait en faire un *laboratoire d'éloquence,* comme il appelait l'école du rhéteur grec Isocrate[5]. C'est sa propre éloquence qu'il voulait enseigner; c'est à ses discours qu'il empruntait les sujets d'exercices proposés à ses élèves bénévoles, puisque Brutus devait composer une défense de Milon, dont la *Milonienne* était

1. Suétone, *De clar. Rhet.*, I.
2. Suétone, *De clar. Rhet.*, II.
3. Cicéron, *De Orat.*, III, XXIV, 93-94. — Cf. Aulu-Gelle, *Noct. Att.*, XV, XI, 2.
4. Cicéron, *Brutus*, LXXXVIII et suiv.
5. Cicéron, *Orator*, XIII, 40 : *Domus ejus* [Isocratis] *officina habita eloquentiae est.*

évidemment le corrigé indiqué. Sans se demander si le progrès fatal du pouvoir absolu, qui l'écartait lui-même du Forum, n'allait pas consommer la ruine de l'éloquence politique, il avait l'ambition de former des disciples fidèles au système oratoire dont il avait donné la théorie dans ses livres et le modèle dans ses discours. La déclamation, telle qu'il l'entendait, était une composition ayant la forme du discours qui ne se proposait d'autre objet et ne réclamait d'autre mérite que d'être un exercice préparatoire aux luttes du Forum.

Mais les écoles des *rhetores latini,* fermées quelque temps à la suite de l'édit des censeurs de 662-92, s'étaient bientôt ouvertes de nouveau; les maîtres qui n'avaient pas écrit le *De Oratore* ou prononcé le *Pro lege Manilia,* enseignaient les procédés mesquins d'une éloquence de bas étage; et, du moment où le Forum n'avait plus d'orateurs, tous ceux qui aimaient à entendre pérorer s'empressaient aux séances d'apparat de ces écoles, pour trouver dans la déclamation des professeurs et des élèves quelque chose qui leur rappelât la véritable éloquence. C'est ainsi que l'enseignement de la rhétorique se modifiait. « Le genre de nos exercices » — dit Sénèque[1] — « est tellement nouveau que le nom même en est nouveau lui aussi. Nous disons *controverses;* Cicéron parlait de *causes*... Il m'est facile de connaître dès son berceau un genre qui est né après moi. »

En l'an 712-42, ce genre nouveau n'était pas encore arrivé à la perfection que Sénèque constate dans les exercices des déclamateurs, ses contemporains, dont il fait de si grands éloges. L'école où il entra devait ressembler beaucoup plus à celles des *rhetores latini,* interdites par Crassus et par Domitius Ahenobarbus, qu'à l'institution privée fondée par Cicéron. Il en parle peu et semble en avoir gardé un médiocre souvenir.

Le maître qui dirigea les études de Sénèque et de Latron s'appelait Marullus[2]. Il était probablement leur compatriote. Sans doute, le *cognomen* Marullus, synonyme de Masculus,

1. Sénèque, *Controv.*, I, *Praefatio,* 12.
2. Sénèque, *Controv.*, I, *Praefatio,* 22.

se trouve à Rome: en 710-44, un tribun de la plèbe, C. Epidius Marullus, était dépouillé par César de la puissance tribunitienne pour avoir fait conduire en prison un homme du peuple qui s'était avisé de placer sur la statue du dictateur une couronne de laurier nouée d'une bandelette blanche[1]. Mais les inscriptions de Cordoue et des environs donnent un grand nombre de Marullus[2]. Et, comme dit fort justement M. Bornecque, étant donné « que Sénèque ne nomme pas d'autre rhéteur comme son maître et que Latron lui parlait sur un ton plus familier que respectueux, il est permis de supposer que les deux amis avaient été confiés à Marullus par leur famille »[3].

Sénèque cite un curieux exemple de cette irrespectueuse familiarité. Les développements de Marullus étaient assez arides, quoique spirituels et d'un genre peu vulgaire. Un jour, comme il imputait au sujet de la controverse la maigreur de sa déclamation, il dit: « Alors que je me promène dans un endroit plein d'épines, il faut bien que je fasse attention avant de poser les pieds! » Latron lui coupe la parole: « Par Hercule! Ce n'est pas sous tes pieds, mais à tes pieds que sont les épines... » Et, aussitôt, il indique tous les traits que l'on pouvait introduire pour fortifier les arguments de la controverse que Marullus avait peine à développer[4].

Dans une autre occasion, Latron affectait un enthousiasme peut-être ironique. On traitait un thème romanesque et quelque peu scabreux pour des rhétoriciens de seize ou dix-sept ans: une jeune fille, prise par des pirates, a été mise en vente et livrée à la prostitution. Elle obtient de ceux qu'elle reçoit qu'ils lui remettent son salaire sans la forcer à le gagner. Un soldat refuse; elle le tue et passe en jugement; acquittée et renvoyée dans son pays, elle y demande un sacerdoce. Marullus faisait le portrait de la jeune fille; il montrait sa noblesse, il disait quelle dignité, quelle grandeur se voyait sur son visage

1. Cicéron, *Philipp.*, XIII, xv, 31; Suétone, *Caesar*, LXXIX.
2. Baumm, *De Rhetoribus Graecis a Seneca in suasoriis et controversiis adhibitis*, Kreuzburg, 1885, p. 12.
3. Bornecque, *Les déclamations et les déclamateurs d'après Sénèque le père*, Lille, 1902, p. 179.
4. Sénèque, *Controv.*, I, *Praefatio*, 22.

et il ajoutait ce trait : « Indiquez, dans votre narration, qu'on entrait chez elle comme chez une prostituée, mais qu'on la quittait comme on quitte une prêtresse. » Latron admirait sans mesure : « Voilà, disait-il, un trait que l'on devrait couvrir de baisers [1] ! »

Sénèque se montre beaucoup plus réservé que son camarade ; il se contente d'approuver la convenance du style de Marullus et de montrer que lorsque son maître use avec quelque licence de certains termes, c'est pour réussir à mieux rendre la pensée à exprimer. Dans la controverse sur le serment que le mari et la femme se sont prêté, promettant que, si quelque malheur frappait l'un des époux, l'autre ne survivrait pas, Marullus exposait très simplement comment cet homme et cette femme étaient arrivés à prendre cet engagement mutuel : « Nous étions sans cesse en discussion : c'est moi qui t'aime davantage. — Non certes : c'est moi ! — Je ne peux pas vivre sans toi. — Non, certes : c'est moi qui ne peux pas vivre sans toi !... Comme il arrive d'habitude pour terminer un conflit, nous avons prêté serment [2]. » Dans le but d'éprouver si sa femme sera fidèle à son engagement, le mari, qui voyage à l'étranger, lui fait envoyer la nouvelle de sa mort. Pour expliquer que la femme avait bien compris que l'annonce de cette mort était un mensonge, Marullus disait : « Son mari l'a provoquée par des plaisanteries inconsidérées : elle n'a fait que renvoyer la balle [3]. » Sénèque note l'emploi hardi du mot *reludere*, qui rend bien l'idée, mais qui est un terme de jeu [4].

Dans une autre controverse, il était question du petit-fils né d'une courtisane et recueilli par son grand-père. Un jeune homme, chassé par son père, trouve un refuge chez une courtisane dont il a un fils. Au moment de mourir, il appelle son père et lui recommande son enfant. Le vieillard adopte son petit-fils et il est accusé de folie par son second fils. Marullus, présentant la défense du père, lui faisait démontrer

1. Sénèque, *Controv.*, I, II, 17.
2. Sénèque, *Controv.*, II, II, 2.
3. Sénèque, *Controv.*, II, II, 7 : *Et ipsa adversus temerarios mariti jocos relusit.*
4. Le mot *reludere* semble d'un emploi fort rare ; nous n'en connaissons qu'un seul exemple au sens propre (Manilius, *Astron.*, V, v. 170).

que la mère de l'enfant n'avait eu de la courtisane que le nom. Il exprimait cette idée, dit Sénèque, d'une manière très convenable, s'adressant en ces termes au fils qui l'accusait de folie : « Rien dans la maison de cette femme n'avait l'apparence d'une maison de courtisane ; tu le saurais, si tu y étais allé avec moi[1]. »

Dans la controverse sur le cas du jeune homme chassé par l'oncle qui l'avait recueilli pour avoir secouru son propre père qui l'avait auparavant chassé de sa maison, Sénèque note l'emploi par Marullus de cette argumentation qu'il trouve originale : « A mes pieds est tombé un vieillard, la barbe et les cheveux en désordre. Voici, me suis-je dit, quelqu'un qui, je ne sais comment, me connaît pour miséricordieux. J'ai relevé cet homme, ignorant qui il était : vous voulez que je le repousse, parce que cet homme est mon père[2] ? »

Une certaine sécheresse, de l'esprit, de la distinction et une sage mesure : tels paraissent être les traits caractéristiques du talent de Marullus, d'après tout ce que Sénèque rapporte de lui.

A la vérité, dans son réquisitoire contre la jeune fille contrainte à la prostitution, il a un développement beaucoup moins heureux que le trait de sa défense qui enthousiasmait Latron : « Pour nous assurer qu'elle a été chez le prostitueur, voyez son air caressant ; pour nous assurer qu'elle a été chez les pirates, voyez ce sang. Personne, dit-elle, ne m'a touchée ! — Portez-moi les livres du prostitueur... Ce qu'elle a gagné sera une preuve à conviction. Allons donc ! S'il s'est présenté un client obstiné !... Allons donc ! Si c'est justement parce que tu étais vierge que l'on te convoitait ? Allons donc ! Si, pour t'empêcher de refuser, quelqu'un a apporté une arme[3] ? »

Il défend assez froidement la vestale qui, condamnée pour avoir violé ses vœux de chasteté, a survécu, parce qu'elle a invoqué Vesta avant d'être précipitée de la Roche Tarpéienne, et qu'on veut mener une seconde fois au supplice : « Faut-il s'étonner si on a accablé une vierge sans appui ? Sur les genoux de qui a-t-elle placé ses mains suppliantes ? Qui a-t-elle imploré,

1. Sénèque, *Controv.*, II, IV, 7.
2. Sénèque, *Controv.*, I, I, 19 : *Marullus novo colore egit.*
3. Sénèque, *Controv.*, I, II, 2.

elle qui a si longtemps tardé à adresser ses prières aux dieux[1]? » Le raisonnement qu'il prête aux accusateurs de la vestale semble faible : « Elle s'arrêta sur le rocher et invoqua les dieux. L'indignation publique fut soulevée : cette femme ose nommer les dieux, elle l'ose à cette place? Que peut-elle désormais leur demander, si ce n'est une bonne mort[2]? »

Dans la controverse au sujet du brave qui a perdu les mains à la guerre et qui, ayant surpris sa femme en flagrant délit d'adultère, a ordonné à son fils de tuer le couple criminel, Marullus prête au « vir fortis sine manibus » une phrase assez ridicule : « J'ai poursuivi jusqu'au seuil de la maison les complices qui m'avaient souillé de leur adultère. Malheureux! Je me suis précipité sur une arme, comme si j'avais eu des mains[3] ! »

Dans la controverse au sujet de l'assassin du tyran remis en liberté par les pirates, on peut noter un mot à effet qui ne porte pas. Un homme a tué son frère qui était tyran ; il tue, malgré les prières de son père, un autre personnage qu'il surprend en adultère avec sa femme. Il est pris par les pirates ; son père, à qui il a écrit de le racheter, envoie une lettre où il promet aux pirates le double de la rançon demandée s'ils veulent bien couper les deux mains à leur prisonnier. Ceux-ci le remettent cependant en liberté. Plus tard, le père tombe dans la misère et le fils lui refuse les aliments que la loi lui ordonne de lui fournir. Marullus faisait dire au fils, dans le discours où il soutient son droit à ne pas nourrir le vieillard : « Dès que ta lettre leur eut été apportée, les pirates commencèrent à me délivrer de mes liens ; quand, dans la lecture, on en fut arrivé au passage où il était parlé du double de la rançon : « C'est bien, leur dis-je, le père dont je vous avais fait le « portrait[4] ! » On se demande pourquoi, connaissant si bien son père, le jeune homme lui avait adressé cette demande qu'il savait, par avance, devoir être inutile.

Par contre, voici un petit développement sec et correct,

1. Sénèque, *Controv.*, I, III, 7.
2. Sénèque, *Controv.*, I, III, 12.
3. Sénèque, *Controv.*, I, IV, 2.
4. Sénèque, *Controv.*, I, VII, 7.

terminé par une antithèse à effet : « Beaucoup de gens ont été miséricordieux pour moi ; et j'ai été miséricordieux pour beaucoup de gens. Quiconque me ressemble par quelque communauté d'infortune, celui-là, je le regarde comme étant de ma parenté. Je sais combien il est amer de supplier des étrangers ; je sais combien il est pénible à un homme d'être repoussé par ceux de sa maison. Je sais combien il est cruel d'en être réduit à souhaiter sa propre mort, chaque jour, et, chaque jour, à mendier sa vie. Quand même tu ne hais pas celui qui a été injuste pour moi, moi je hais celui qui a été injuste pour toi[1]. »

Dans la controverse où il défendait un brave soldat chassé par son père pour avoir repris du service après son congé obtenu grâce à trois actions d'éclat, Marullus faisait étalage de connaissances historiques. « Laisse-moi rendre un service gratuit à la patrie. Jusqu'à présent, j'ai servi pour obéir à la loi. Même chassé par toi, je combattrai, je ne craindrai pas que mon concours soit inutile à la patrie. Commandés par un chef que son père avait chassé, les Athéniens furent victorieux. Quelle différence entre lui et moi ! Son courage le fit rappeler par son père, mon courage me fait chasser par le mien[2] ! » Le maître de Sénèque emprunte évidemment son antithèse au passage de la biographie de Thémistocle où Cornelius Nepos[3] raconte comment le futur vainqueur de Salamine avait été déshérité par son père à cause de sa vie déréglée. M. Bornecque considère ce développement de Marullus comme « un des nombreux endroits où les rhéteurs prennent des libertés avec l'histoire », car « Plutarque (*Thém.*, II, 8) nie que Thémistocle ait été déshérité[4] ». On ne saurait reprocher au déclamateur, qui enseignait vers 712-42, d'ignorer les rectifications apportées à la légende de Thémistocle par les *Vies parallèles* qui ne furent guère publiées avant la fin du Ier siècle de l'ère chrétienne. On doit lui savoir gré de s'être enquis du *De illustribus viris*,

1. Sénèque, *Controv.*, I, I, 12.
2. Sénèque, *Controv.*, I, VIII, 6.
3. Cornelius Nepos, *Thémistocle*, I, 2.
4. Sénèque le Rhéteur, *Controverses et Suasoires*, traduction par H. Bornecque Paris, 1902, tome I, première note de la page 310.

qui était dans toute sa nouveauté au moment où, pour assurer la défense du « brave aux trois actions d'éclat », il empruntait des arguments à la biographie de Thémistocle que Cornelius Nepos venait de donner. Il convient enfin de reconnaître que jamais, d'après les renseignements fournis par Sénèque, Marullus n'a pris avec l'histoire ces libertés dont les déclamateurs, ses successeurs, devaient user jusqu'à la licence.

Dans la controverse au sujet du séducteur, qui avait pu fléchir le père de la jeune fille séduite, mais qui trouvait en son propre père un juge inexorable, Marullus prêtait au jeune homme, que son père voulait faire mourir, une argumentation pressante et pleine de dignité : « Si ta haine contre moi est tellement tenace, quelles sont tes intentions, aie le courage de les faire connaître. Dis que les prières sont sur toi sans pouvoir. Pourquoi me tenir en suspens dans l'attente incertaine de la mort? Inquiet, au milieu de mon sommeil même où il me semble que la hache effleure mon cou, j'ai peur. Si je n'obtiens pas la vie, puissé-je obtenir, du moins, de ne pas mettre si longtemps à mourir. Il n'estime pas que la loi se soit montrée trop limitée dans les délais qu'elle fixe : pour lui, la loi, c'est qu'on mette longtemps à mourir. Mon père, réponds-moi : Veux-tu sauver ton fils? Le moment est passé. Veux-tu le tuer? C'est le moment. Je ne peux supporter davantage le fardeau de mes craintes ; je ne peux souffrir mes tortures tellement de jours. J'ai bien aussi quelques droits sur moi[1]. »

Les déclamateurs ne craignaient pas de demander des thèmes aux épisodes tout récents des guerres civiles. On parlait pour ou contre Popillius, qui avait été acquitté dans une affaire de parricide, grâce à Cicéron, et qui, plus tard, sur l'ordre d'Antoine, avait été le meurtrier de son ancien avocat. « Peu d'historiens, dit Sénèque, ont rapporté la tradition d'après laquelle Popillius serait le meurtrier de Cicéron ; et ces historiens eux-mêmes ne disent pas que Cicéron l'ait défendu dans une affaire de parricide ; c'est dans une cause civile qu'il aurait été son défenseur. Mais il a plu aux déclamateurs que

1. Sénèque, *Controv.*, II, III, 10.

Popillius ait été accusé de parricide[1]. » Nous ignorons si c'est Marullus qui a apporté à ce sujet de controverse des amplifications dramatiques qui ont passé dans le domaine de l'histoire[2]. Ce que nous connaissons de sa déclamation ne se rapporte en rien à l'accusation de parricide dont Popillius aurait été sauvé grâce à l'éloquence de Cicéron. Dans son réquisitoire, il disait avec quelque emphase : « Si j'étais l'ennemi des avocats, je souhaiterais de voir l'accusé absous. J'ai estimé honteux que Cicéron ne trouvât pas de défenseur dans cette ville où Popillius a pu en trouver[3]. » Dans sa défense, il faisait dire à Popillius : « C'était un ordre de l'*imperator*, un ordre du vainqueur, un ordre du proscripteur. Pouvais-je lui refuser quelque chose, alors que la République ne pouvait rien lui refuser[4]? »

Une controverse discutait le cas d'un père qui avait marié sa fille à un esclave, parce que cet esclave avait respecté la jeune fille, alors que le tyran permettait aux esclaves de tuer leurs maîtres et de prendre de force leurs maîtresses. Le frère de la jeune fille accusait son père de folie; et Marullus faisait dire assez platement à ce jeune homme : « Maintenant, je saurai si tu méritais la liberté, du moment où, une fois libre, tu n'auras pas mérité d'être mis en croix. L'action que je te reproche, au temps du tyran, a valu la mort à ceux qui l'ont commise[5]. »

Il défendait d'une manière ingénieuse la fille du second lit que sa mère, mise à la torture, prétendait avoir eue pour complice dans l'empoisonnement du fils du premier lit : « Même au milieu des supplices, cette mère ne renonce pas à tuer, et l'on croira que, pour donner le poison, il lui a fallu une complice ! Cette jeune fille, qui aurait tué son frère, a-t-elle des antécédents criminels? Mais la marâtre n'a-t-elle pu tuer son beau-fils avant de tuer sa propre fille? Pour la jeune fille, elle donne d'excellentes espérances : vous en voulez une preuve? Sa mère ne l'aime pas[6]. »

1. Sénèque, *Controv.*, VII, II, 8.
2. Voir Valère Maxime, V, III, 4; Plutarque, *Cicéron*, XLVIII.
3. Sénèque, *Controv.*, VII, II, 7.
4. Sénèque, *Controv.*, VII, II, 11.
5. Sénèque, *Controv.*, VII, VI, 11.
6. Sénèque, *Controv.*, IX, VI, 5.

On accuse de folie un père coupable d'avoir chassé de sa maison sa fille qui, pendant les guerres civiles, avait suivi son mari dans le parti opposé. Le mari avait été tué. Le père avait dit à sa fille, qui cherchait un refuge auprès de lui : « Meurs comme ton mari ! » La jeune femme s'était pendue. Accusateur du père, Marullus s'écriait, en abusant des antithèses : « Je l'entends dire : Elle avait mérité la mort... Et tu l'accuses encore? Mais tu as satisfaction. Étrange monstruosité ! La colère du vainqueur laisse vivre ; le pardon du père force à mourir[1] ! »

Le maître de Sénèque déclamait aussi des *suasoriae*. Il prêtait cette antithèse à Alexandre délibérant s'il lancerait ses flottes sur l'Océan : « Nous suivons les flots des mers : à qui livrons-nous les terres? C'est un monde inconnu que je cherche ; celui que j'ai vaincu, je l'abandonne[2]. » Dans le discours où les trois cents Spartiates proclamaient leur résolution de ne pas déserter le poste d'honneur que la Grèce leur avait confié aux Thermopyles, il faisait dire à ses héros, avec une jactance assez éloignée du laconisme : « Nous sommes demeurés à notre place pour ne pas rester cachés dans la troupe des fuyards. Ils ont une excuse, les bataillons de trois cents hommes que chaque ville de la Grèce avait envoyés. Ils peuvent dire : Nous avons pensé que les Thermopyles seraient en sûreté, puisque nous y laissions les Laconiens[3]. » Quand Agamemnon délibère s'il immolera Iphigénie, Calchas ayant déclaré que, sans ce sacrifice, les dieux ne permettent pas de mettre à la voile, Marullus lui prête des sentiments dignes d'un bon père, mais indignes du roi des rois : « Si la route qui nous mène à la guerre ne s'ouvre devant nous qu'à ces conditions, retournons vers nos enfants[4] ! »

Le « praeceptor » de Sénèque et de Latron traitait des sujets de *controversiae* aussi bien que des sujets de *suasoriae* : son école de déclamation était donc ce qu'on appellerait aujourd'hui une « école de plein exercice ». Les *suasoriae*, qui ressem-

1. Sénèque, *Controv.*, X, III, 4.
2. Sénèque, *Suasor.*, I, 3.
3. Sénèque, *Suasor.*, II, 5.
4. Sénèque, *Suasor.*, III, 2.

blaient beaucoup aux discours de nos anciennes classes de rhétorique, étaient des compositions du genre délibératif, qui empruntaient, plus ou moins fidèlement, leur matière à l'histoire. On y donnait, d'ordinaire, des conseils à quelque personnage célèbre (d'où le nom de *suasoriae* attribué à ce genre d'exercices). « Moi aussi — dira Juvénal, rappelant ses souvenirs scolaires — moi aussi, j'ai conseillé à Sylla de rentrer dans la vie privée pour y goûter un sommeil profond[1]. » Ces exercices étaient réservés aux commençants. Les *controversiae*, destinées aux élèves plus avancés, ressemblaient aux débats contradictoires en honneur dans nos conférences d'étudiants en droit et de jeunes avocats. On imaginait un procès fictif; on requérait contre l'accusé et on présentait sa défense. C'est surtout dans les *controversiae* qu'il fallait rivaliser d'ingéniosité pour trouver les *colores*, excuses en faveur de l'accusé, et les *sententiae*, discussions sur le rapport du sujet en cause avec le texte d'une loi ; on entendait aussi par *sententiae* ou *lumina*[2] les traits brillants, capables de mettre en valeur un argument. Tout cela se trouvait dans ce que nous savons des *controversiae* traitées par Marullus dont Sénèque et Latron fréquentaient l'école vers l'an 712-42.

L'école de Marullus méritait déjà les critiques qui seront adressées aux écoles de déclamation par l'affranchi Encolpe, dans le *Satiricon* de Pétrone, au temps de Néron, et par Vipstanus Messalla, dans le *Dialogue des orateurs*, dont l'action est censée se passer en l'an 75 ou 76. Les sujets proposés dans la classe de Marullus et traités par le maître justifient l'invective du *Satiricon :* « Si les jeunes gens s'abêtissent à l'école, c'est, je pense, parce qu'ils n'y voient rien, parce qu'ils n'y entendent rien qui se rapporte à la vie réelle. Ce ne sont que pirates qui se tiennent sur le rivage avec des chaînes à la main, que tyrans rédigeant des édits par lesquels il est ordonné aux fils de trancher la tête à leurs pères; que réponses d'oracles en vertu desquels il faut, pour chasser la peste, immoler trois vierges ou davantage. Ce ne sont que boulettes de paroles

1. Juvénal, I, v. 16-18.
2. Quintilien, *Inst. Or.*, VIII, v, 2.

emmiellées : les mots, les faits, tout y est comme saupoudré de pavot et de sésame[1]. »

Vipstanus Messalla ne déclame pas contre les déclamations dans le style du personnage de Pétrone. C'est avec une sérieuse autorité que l'orateur connu, l'historien de la guerre entre Vitellius et Vespasien, montre le danger des *suasoriae* et des *controversiae :* « Les exercices de l'école vont en grande partie contre le but que l'on se propose. En effet, deux sortes de matières sont traitées chez les rhéteurs, les *suasoriae* et les *controversiae*. Les *suasoriae*, considérées comme plus faciles et comme demandant moins de maturité, sont abandonnées aux enfants; les *controversiae* sont réservées à des élèves plus forts. Mais, quels sujets, grands dieux ! Comme ils sont composés d'une manière incroyable ! Le thème à développer étant parfaitement opposé à la réalité, il ne peut en résulter que simple déclamation. C'est ainsi que récompenses attribuées aux tyrannicides, alternative entre la mort et le mariage offerte aux filles violées, remèdes contre la peste, incestes des mères avec leurs fils, et toutes les autres questions du même genre agitées chaque jour à l'école n'ont jamais, ou n'ont que bien rarement, l'occasion d'être débattues au Forum en langage emphatique[2]. »

Les reproches judicieux de Vipstanus Messalla s'adressent aussi bien aux sujets traités dans l'école de Marullus, l'an 42 avant Jésus-Christ, qu'aux sujets indiqués et recommandés par Quintilien dans son *Institution Oratoire*, vers l'an 95 de l'ère chrétienne. Car, de l'époque du triumvirat au principat de Domitien, les matières sur lesquelles on discutait dans les cris de l'école étaient restées les mêmes.

Elles resteront les mêmes jusqu'à la fin du monde romain, alors que des déclamateurs barbares déclameront en bas-latin. Parmi les *declamationes* qui portent le nom de Quintilien et qui sont peut-être l'œuvre des élèves de son école, il en est une, l'*aeger redemptus*, où se trouve une histoire de pirates, comme dans la controverse où Marullus plaidait la cause du

1. *Satiricon*, I, II.
2. *Dialogue des Orateurs*, XXXV.

fils qui, n'ayant pas été racheté par son père, lui refusait les aliments que la loi ordonne au fils de fournir à son père. En voici l'*argumentum:* un père a deux fils, l'un débauché, l'autre sage; pris l'un et l'autre par les pirates, ils écrivent à leur père de les racheter. Comme toute sa fortune ne suffit qu'au rachat d'un seul prisonnier, le père doit faire un choix; il choisit le fils débauché, qui est malade et qui meurt. Cependant, le fils sage s'échappe; et, de retour dans sa patrie, il refuse des aliments à son père qui est dans la misère, depuis qu'il a dépensé toute sa fortune pour racheter son fils débauché. Le pseudo-Quintilien avait composé le discours où le père accuse le fils sage qui ne veut pas venir à son aide[1]. Plus de quatre siècles après l'époque de Quintilien, Magnus Felix Ennodius, né à Arles en 473, évêque de Pavie en 511, tout en s'excusant de consacrer une de ses *dictiones* à réfuter l'argumentation du célèbre rhéteur, présente dans une « actio contra Quintilianum suscepta » la défense du fils qui refuse de nourrir son père qui a refusé de le racheter[2].

C'est ainsi que, toute proportion gardée, durant les soixante dernières années du XIX[e] siècle, nos classes de rhétorique ont vécu sur le fonds de « Compositions françaises et latines » recueillies par J. Pierrot-Deseilligny, normalien de 1810. « Chargé pendant treize ans de l'enseignement de la rhétorique — disait Pierrot[3] — j'ai pu recueillir un assez grand nombre de narrations et de discours remarquables : je proposais chaque année à l'émulation de mes élèves les meilleures compositions de leurs devanciers. » Le recueil une fois publié, les « compositions remarquables » appartenaient au domaine public; de nouvelles éditions ajoutaient de nouveaux discours, des pièces de vers, et tant que l'on a écrit des discours et des vers latins, les professeurs de rhétorique faisaient composer leurs élèves sur des sujets donnés pendant la Restauration et

1. M. Fabii Quintiliani, ut ferunt, *Declamationes*, édit. Burmann, Lugduni Batavorum, 1720. *Declamatio* v, pp. 104-126.

2. Magni Felicis Ennodii *Opera*, édit. G. Hartel, Vindobonae, 1882. *Dictio* XXI, pp. 483-492.

3. J. Pierrot-Deseilligny, *Choix de compositions françaises et latines*, 4e édit., Paris, 1866. *Avertissement*, p. I.

leur proposaient comme modèles des discours de Sainte-Beuve et des vers de Quicherat.

Les déclamateurs ne procédaient pas autrement : ils ne se lassaient pas de proposer les mêmes sujets et d'ajouter aux *suasoriae* et aux *controversiae*, déjà traitées abondamment, des *colores*, des *sententiae*, où ils rivalisaient d'ingéniosité et de mauvais goût.

Il suffit d'un seul exemple fourni par Sénèque pour montrer comment une *controversia*, discutée à l'école de Marullus, faisait, pendant plus d'un demi-siècle, le tour de toutes les écoles de déclamation les plus réputées.

C'est dans la controverse sur le cas du jeune homme chassé, par l'oncle qui l'avait recueilli, pour avoir secouru son propre père qui l'avait auparavant chassé de sa maison, que Sénèque entendit débuter son ami Latron, encore tout jeune. La déclamation avait lieu à l'école de Marullus, aux environs de l'an 712-42[1]. A la manière des coureurs de Lucrèce, qui se passent de main en main la fameuse torche, les déclamateurs se transmettent le thème de controverse que Marullus avait peut-être imaginé. Sénèque cite, parmi ceux qui l'ont traité avec succès, le Grec de Smyrne, L. Cestius Pius[2], qui n'ouvrit pas son école à Rome avant l'an 741-13[3] ; le Grec de Temnos, Hermagoras[4], qui dirigea si longtemps à Rome une école que certains contemporains de Quintilien purent être ses auditeurs[5] : or, Quintilien est né vers l'an 788-35. Les élèves de Cestius, Alfius Flavus[6], M. Argentarius[7], Triarius[8], s'exerçaient sur le même sujet dans la classe de leur maître. Devenu directeur d'une école, Latron faisait développer par ses disciples, Rubellius Blandus[9] et Pompeius Silo[10], la controverse qui lui avait valu à lui-même ses premiers succès d'écolier. Les maîtres les

1. Sénèque, *Controv.*, I, *Praefat.*, 24.
2. Sénèque, *Controv.*, I, 1, 7, 14, 19, 24.
3. Bornecque, *Les déclamations*, p. 160.
4. Sénèque, *Controv.*, I, 1, 25.
5. Bornecque, *Les déclamations*, p. 171.
6. Sénèque, *Controv.*, I, 1, 22.
7. Sénèque, *Controv.*, I, 1, 8, 18.
8. Sénèque, *Controv.*, I, 1, 8.
9. Sénèque, *Controv.*, I, 1, 17.
10. Sénèque, *Controv.*, I, 1, 8, 18.

plus illustres, C. Albucius Silus[1], L. Junius Gallio, l'ami de Sénèque[2], Arellius Fuscus[3], déclamaient sur ce sujet. Sénèque cite encore parmi ceux qui développèrent avec plus ou moins de succès le thème de l'oncle et du neveu, Butes, qui tenait une école[4]; Cornelius Hispanus[5]; P. Nonius Asprenas[6]; Vibius Gallus, élève d'Arellius Fuscus[7]; Romanius Hispo, qui ouvrit l'ère des délations en accusant Granius Marcellus, gouverneur de Bithynie, l'an 768-15[8]; C. Vibius Rufus, qui fut *consul suffectus*, l'an 769-16[9]; Junius Otho, qui devint préteur, grâce à Séjan, l'an 775-22[10]; Vallius Syriacus, que Tibère fit mettre à mort, l'an 783-30[11]. La controverse était même traitée par deux déclamateurs grecs, Euctemon et Diocles de Caryste[12], dont le second semble ne pas avoir déclamé en Italie[13].

Toutes les célébrités des salles de déclamation, maîtres illustres ou brillants disciples, que Sénèque a connus au temps d'Auguste et de Tibère, se sont exercés sur le thème du *patruus abdicans*. Il y a grande apparence qu'après la date où l'auteur des *Controversiarum libri* rédigeait son ouvrage, ce sujet de controverse est resté à l'ordre du jour des écoles.

H. DE LA VILLE DE MIRMONT.

(A suivre.)

1. Sénèque, *Controv.*, I, 1, 10, 17.
2. Sénèque, *Controv.*, I, 1, 4, 14, 25.
3. Sénèque, *Controv.*, I, 1, 6, 15, 16.
4. Sénèque, *Controv.*, I, 1, 20.
5. Sénèque, *Controv.*, I, 1, 9, 20.
6. Sénèque, *Controv.*, I, 1, 5.
7. Sénèque, *Controv.*, I, 1, 10.
8. Sénèque, *Controv.*, I, 1, 10. — Bornecque, *Les déclamations*, p. 193.
9. Sénèque, *Controv.*, I, 1, 12. — Bornecque, *Les déclamations*, p. 198.
10. Sénèque, *Controv.*, I, 1, 5. — Bornecque, *Les déclamations*, p. 176.
11. Sénèque, *Controv.*, I, 1, 11, 21. — Bornecque, *Les déclamations*, p. 196.
12. Sénèque, *Controv.*, I, 1, 25.
13. Bornecque, *Les déclamations*, p. 165.

NOTES SUR DIVERS INCUNABLES D'ARAGON

INÉDITS OU PEU CONNUS

Des neuf incunables dont on trouvera plus loin la description, quatre sont complètement « inédits »; deux autres, dont l'existence était plus ou moins contestée, n'avaient jamais été décrits; deux ne l'avaient été que fort insuffisamment. Nous signalons enfin le Bréviaire de Huesca (n° 5), sans l'avoir jamais vu, à l'attention des bibliographes.

La lumière toute nouvelle qu'ils jettent sur les origines de l'imprimerie en Aragon et sur la carrière de P. Hurus en particulier, nous a décidé à grouper ici ces quelques descriptions bibliographiques que nous avons fait suivre d'une série de notes sans prétention.

Les bibliothèques publiques et privées d'Aragon conservent encore bien des surprises de ce genre. Nous espérons qu'il nous sera permis d'en convaincre de temps en temps le lecteur, en attendant que nous ayons achevé de réunir les éléments du *Catalogue général des incunables des bibliothèques d'Aragon* dont nous souhaitons faire aboutir un jour le projet.

Les exemplaires utilisés par nous (sauf le Bréviaire d'Huesca et le *Repertorio*) proviennent tous de la Bibliothèque capitulaire de Saragosse. Ce fonds qui depuis les recherches de Latassa est demeuré à peu près inexploité, a été constitué assez récemment par la fusion des deux anciennes bibliothèques de *la Seo* et *del Pilar*. Nous n'avons pas cru utile de donner la cote actuelle de ces volumes, car l'organisation de

la bibliothèque est soumise en ce moment à un remaniement complet.

1. PEROTTUS (Nicolaus) Rudimenta grammatices. — Barchinone, Joh. de Salsburga et Paulus de Constantia, 1475, pridie idus decembris (12 déc.).

144 ff nc.; car. rom.; 32 ll; signat. a-r par 8 ff., excepté a, f, q et r qui en ont dix (cahier a signé a 1 au folio 2; le folio b 3 signé seul en chiffre arabe); majuscules; vides pour les initiales; caractères grecs gravés. — Filigranes : tête de bœuf couronnée, colonne à la croix. — In-4° (294×210 mm.).

Fnc. 1 *r°, blanc;* Fnc. 1 *v°, Préface :* Praefatio Iohannis Philippi de lignamine || Messanensis. familiaris. S. D. N. Sixti || IIII. || (L) IBET mihi in alieno opere exordiri atq; prae || fari ‡ vosque oĩes ingenui adolescentes ‡ *q*bus[1] grammatices exquisitissime cura est ‡ tanquam || ....Fnc. 2 *r° signé.* a. 1) :

NICOLAI PEROTTI AD PIRRHVM PEROT
TVM NEPOTEM EX FRATRE SVAVISSI
MVM RVDIMENTA GRAMATICES .
INCIPIVNT .

A litteras A . b . c . d . e . f . g . h . i . k . l . m .
n . o . p . q . r . ſ . t . u . x . y . ʒ . & . ꝝ .
Da ſalutationē beatæ uirginis . Aue Maria
gratia plena dominus tecum:benedicta tu in mulieribus.
& benedictus fructus uentris tui Ieſus : Sancta Maria
mater dei ora pro nobis peccatoribus : Amen .
Da orationem dominicam . Pater noſter:qui es in celis
ſanctificetur nomen tuum: adueniat regnu tuum: fiat uo
luntas tua:ſicut ĩcelo:& in terra.Panē noſtꝝ quotidianū
da nobis hodie & dimitte nobis debita noſtra : ſicut &
nos dimittimus debitoribus noſtris:& ne nos inducas in
tentationem ſed libera nos a malo Amen

1. Nous figurons par un simple *q* italique le q barré.

Fnc. 10 *r°*, *signé b :* Quot modis nomina cōponunt̄? quattuor. Ex duob⁹ in | ...Fnc. 142 *r° l. 12 :*

IESVS.

Hoc opus grammaticæ ex pyrataꝝ rapinis ī Barcynonis littore expositum : cum Iohannes peyronus Serenissimi Aragonum Regis Secretarius / vir &si hispanus/ latinus tamē & in latio educatus / ac alii quidam litterati homi i es legissent : maxime admirati / a Iohanne de Salsburga & Paulo de Constancia germanis : qui tū ibi forte aderāt imprimi curarunt. Hoc saltem benefitii patriæ (cui oia debentur) ferre studētes : vt exhorrida culta fieret & pro Barbarie / latinitatem indueret. Quod fuit perfectum Pridie Idus Decembris Anno Christiane salutis. M. CCCC. LXXV.

DEO. GRATIAS.

Totalement inconnu jusqu'ici, cet incunable dont un seul exemplaire semble avoir survécu, va fournir à l'histoire des origines de l'imprimerie en Espagne un appoint des plus intéressants.

Il met d'abord hors de conteste l'existence au moins provisoire d'un atelier typographique à Barcelone dès 1475, quelques mois après Valence et quelques semaines seulement après Saragosse, et rend plausible l'apparition d'autres impressions comme l'hypothétique *Compendi contra pestilencia* de Johan Vilar (lequel fit partie du groupe de lettrés dont parle le colophon), ouvrage signalé récemment encore par M. Sanpere y Miquel[1] : *De la introduccion y establecimiento de la Imprenta en las coronas de Aragon y Castilla y de los Impresores de los Incunables catalanes.* Barcelona, 1909, in-16.

Des deux compagnons qui l'ont signé, l'un qui semble être

1. Nous n'avons à nous occuper ici que de la première partie de ce travail, laquelle a paru d'abord dans *Revista de Bibliografia catalana, Any IV* (1907), p. 59-187.

le chef, Jean de Salzburg, était resté jusqu'à cette heure complètement ignoré. Mais l'autre qu'on ne s'attendait pas à trouver à Barcelone dès cette date, possède déjà un brillant état civil. Le *Paulus de Constantia* n'est autre assurément que le fameux imprimeur de Saragosse *Paulus HURUS de Constantia,* et si cette identification avait besoin d'une confirmation, on la trouverait dans les renseignements complémentaires fournis sur son compte dans le missel de 1485 dont nous parlerons plus bas.

Au moment de l'impression du *Perottus,* les deux maîtres se trouvaient à Barcelone de passage seulement, dit le colophon, *tum ibi forte aderant...* Ils y apparaissent précisément à l'instant où la compagnie formée à Valence par Jacobo Vizland vient de se dissoudre. N'y aurait-il pas lieu de chercher un point de contact entre ces deux faits?

On connaît le curieux procès qui se plaida au début de 1476 entre le libraire allemand résidant à Valence, Felipe Vizland, et le marchand génois Miguel Berniço, procès dont les pièces furent exhumées il y a quelques années par M. Serrano Morales. Il s'agit d'une certaine quantité de papier, que le frère défunt de Felipe, Jacobo Vizland, avait commandé à Berniço, mais que ce dernier n'avait pu lui livrer au temps convenu. Sur ces entrefaites, Jacobo était mort en juillet 1475 et Felipe refusait dès lors d'accepter la livraison dont le retard lui avait causé un grave préjudice et avait obligé son frère à cesser le magistère qu'il exerçait et à congédier les maîtres qui y étaient occupés : *no pogué fer ne exercir lo magisteri que feya tenint paper, ans li convengué cessar lo dit magisteri, e haviar los mestres e altres que feyan lo dit magisteri* (cf. *Boletín Revista del Ateneo de Valencia,* t. IX (1874), p. 142-44).

Ce magistère, pense-t-on communément, ce fut l'impression du groupe de livres publiés à Valence dès le mois de février 1475, les premiers témoins de l'imprimerie en Espagne. Jacobo Vizland aurait eu cette initiative, Vizland ce marchand allemand qui représentait à Valence même la vaste Compagnie commerciale des Hundpiss dont le siège était à Constance, la patrie des Hurus.

En ces derniers temps, le savant archéologue catalan M. S. Sanpere y Miquel, dans le travail sur l'origine de l'imprimerie en Aragon que nous signalions plus haut, a présenté une série d'hypothèses en contradiction très nette avec les opinions généralement admises. A l'appui de sa thèse dont la première partie seule nous intéresse, M. Sanpere n'apporte, à vrai dire, aucun document nouveau. L'initiative de l'introduction de l'imprimerie appartiendrait non point à un Allemand, mais au moine de Poblet, Romero, en résidence à la Cour de Naples, où il fut, lui aussi, une manière d'imprimeur. M. Sanpere propose d'appeler Romeu ce Romero et il en fait un *catalan*. Romeu aurait envoyé en Espagne le maître *castillan* Fernandez Alonso de Cordoba qui aurait joué, en fait, le rôle attribué à Lamberto Palmart. Quant à Jacobo Vizland, il n'aurait été qu'un simple marchand de papier, d'ailleurs mauvais payeur, qui cherchait au génois Berniço une querelle « d'allemand » pour ne point s'acquitter de sa dette. En réalité, les compagnons s'enfuirent de Valence, chassés par la peste, qui les obligea également à quitter Barcelone aussitôt qu'ils y eurent imprimé le *Compendi contra pestilencia*. A Saragosse ils produisirent le *Manipulus curatorum* auquel l'un d'entre eux, Mateo Flandro, mit son nom. Là, ce fut la lèpre qui les fit déloger, et, grâce à la lèpre, l'imprimerie fut introduite à Séville par eux durant l'année 1476, année où l'on ne signale aucune impression en Aragon. Dans chacune de ces villes, chose étrange, la société imprimait avec des caractères différents. En 1477, nous retrouvons de nouveau à Valence Palmart et Fernandez de Córdoba; cette même année apparaissent pour la première fois à Tortosa Pierre Brun et Nicolas Spindeler avec le matériel de Saragosse : c'est, dit M. Sanpere, une preuve que l'association a été dissoute. Le procédé, on le voit, est simple : réunir toutes les œuvres imprimées en Espagne durant les premiers mois et les attribuer à une seule compagnie d'imprimeurs que l'on constituera à l'aide de tous les noms connus des typographes de l'époque, même ceux entre lesquels on ne peut historiquement établir aucune relation.

Nous ne savons quel accueil la critique fera à cette thèse,

mais nous avouons tout net, malgré le respect que nous professons pour son auteur, qu'elle ne nous satisfait point. Fort des origines italiennes qu'il attribue aux premiers imprimeurs venus en Espagne, M. Sanpere ajoute, pour écarter définitivement la candidature de Vizland : *Lo natural, pues, era que Jacobo se dirigiera à Constanza, à Isny, pidiendo por impresores alemanes.* A vrai dire, cette idée si naturelle, Vizland l'a eue, et c'est pourquoi l'argumentation de la thèse catalane croule par la base. C'est évidemment de Constance que venait Paul Hurus. Et si nous ne trouvons pas trace de son passage à Valence (on sait que les maîtres de Jacobo Vizland sont demeurés anonymes), du moins le voyons-nous arriver à Barcelone à l'époque précise où durent y parvenir les compagnons de Valence s'ils prirent cette route en quittant leur ville. Et, chose curieuse, il y était encore, *malgré la peste*, à l'époque où la compagnie de M. Sanpere ayant achevé son travail à Saragosse était déjà en route pour la Castille.

Il est vrai, le matériel d'imprimerie de Barcelone est tout à fait distinct de celui de Valence qu'on retrouvera plus tard entre les mains de Lamberto Palmart (1477). Mais était-il bien resté entre les mains de Palmart, et celui-ci n'en a-t-il point hérité seulement deux années après lorsqu'il signa la *Tertia Pars Summae* de saint Thomas? Jacobo Vizland, qui se préoccupait de l'achat du papier, qui exerçait le magistère, qui congédiait les « maîtres », ne possédait-il point aussi les presses et les caractères et n'avait-il point fait tous les frais d'installation comme il paraît avoir eu toute la responsabilité de l'entreprise? Toutefois Jacobo Vizland n'était point imprimeur et il confia évidemment à un maître plus expérimenté le soin de diriger la petite équipe. Seul jusqu'ici de tous les compagnons, Lamberto Palmart était connu et c'est à lui tout naturellement qu'on attribua cet honneur lors des fêtes du « centenaire » à Valence en 1874. Mais peut-être bien Jean de Salzburg aurait-il le droit de réclamer et la pierre commémorative qu'on encastra alors dans la muraille de la maison de la *calle de Valldigna* est-elle trop flatteuse.

L'aspect typographique du *Perottus* en fait une pièce abso-

lument unique en Espagne. Si l'on voulait trouver des points de comparaison, c'est aux premières impressions napolitaines, à celles de Riessinger en particulier, qu'il faudrait aller les demander.

On a vu par le colophon comment se décida l'impression. Parmi les prises faites aux pirates méditerranéens grâce aux vaisseaux corsaires armés par Barcelone, figurait un exemplaire du *Perottus* imprimé à Rome par Philippe de Lignamine, le 29 mai 1475 (HAIN, 12646). Dans une intention « patriotique » quelques lettrés, sans doute P. M. Carbonell[1], Juan Vilar, B. Veri, P. Baucells, G. Pau, etc., en décidèrent l'impression. A leur tête se trouvait Juan Peyró, plus tard *lugarteniente del protonotario del Rey,* lequel paraît avoir été une sorte de mécène, car son nom figure de nouveau en 1491 au bas du *PAULUS Barcinona* imprimé par Pedro Miguel (HAEBLER, n° 525).

De l'édition romaine, parue seulement six mois auparavant, on a conservé jusqu'aux phrases italiennes qui, parfois presque à chaque page, traduisent les formules latines citées en exemple.

On sait qu'il existe une autre édition espagnole non moins rare du *Perottus.* Cette édition, sortie en 1477 des presses de Pierre Brun et Nicolas Spindeler à Tortosa (HAEBLER, n° 543), a été calquée sur la nôtre avec une rigueur étrange. La disposition typographique est identique; les pages et même les lignes finissent au même mot. Les cahiers eux-mêmes sont ordonnés de la même manière. Les imprimeurs de Tortosa ont reproduit parfois jusqu'aux fautes de la première édition.

C'est grâce au chanoine Bartolomé Llorente, érudit et humaniste, prieur *del Pilar* à la fin du XVIe siècle, que le *Perottus* de 1475 a été sauvé. En octobre 1593 le livre figurait dans le récolement de sa bibliothèque. Il l'avait payé 4 réaux.

II. — ARISTOTELES Ethica, Economica, Politica. — Sans ind. typ. [Valence, imprimeur du *Comprehensorium*, vers 1476].

260 ffnc.; car. rom. (du Comprehensorium : HAEBLER, *Tipografía,* n° 1); 24 ll.; sans signatures, 30 cahiers [*Ethica:* 13 cahiers de

1. Cf. Bofarull, *Coleccion de documentos,* t. XXVII, p. 6-7; t. XXVIII, p. 367 et ssq.

8 ff., sauf les cahiers 1, 2, 4, 5, 7 et 11 qui en ont 10. — *Economica:* 1 cahier de 8. — *Politica :* 16 cahiers de 8, sauf les cahiers 1, 4, 6, 12 et 14 qui en ont 10 et le cahier 16 qui en a 6]; vides pour les initiales et les caractères grecs; absence de signes de ponctuation; quelques *incipit* de chapitres en capitales; Petit in folio — Filigrane: main à l'étoile.

Fnc. 1. r°, (N)ON NOVVM ESSE CONSTAT BEA | tissime pater sed iam inde ab antiquis frequentissi | me usitatum... | Fnc. 11 *r°, 2e cahier :* quasi p instrumenta quedam fiunt. Quedam etiam si desint be | ...Fnc. 116 *v°, dernière ligne :* Aristotelis Ethicorum libri finiunt. | Fnc. 117 *r°, Préface des Economica :* (P)RECIOSA sunt interdum parui corporis q̃ | lapilli gemmeq; testãtur. Et homines non nunq̃ | ... Fnc. 124 *r°, dernière ligne :* FINIS | Fnc. 124 *v°, blanc.* Fnc. 125 *r°, Préface des Politica :* (L) Ibros politicoꝝ multis a me vigiliis multaq; ope | ra in latinū traductos donare tibi beatissime pa | ter... Fnc. 259 *v°, l. 14 :* FINIS POLITICORVM | Fnc. 260 *blanc.* — HAEBLER, n° 33.

Ce volume a déjà été décrit très brièvement par Haebler sur des notes de Proctor, d'après un exemplaire incomplet et mal ordonnancé. Cette nouvelle description ne sera sans doute pas inutile. Haebler se trompe en particulier lorsqu'il dit que le livre *no contiene sino el texto de Aristóteles, sin prólogos ni rúbricas.* Les trois prologues de l'Arétin s'y trouvent à leur place, même le prologue aux *Politica* qui manque en l'édition de Saragosse (1478). Les deux parties de la Préface aux *Ethica* sont disposées en bon ordre, c'est-à-dire le prologue *Aristotelis Ethicorum* en second lieu.

La comparaison est intéressante de l'aspect de ce volume avec celui du *Perottus* de Barcelone, son contemporain. Sans parler de la beauté des caractères, le matériel typographique chez ce dernier est beaucoup plus riche (signes de ponctuation, nombreux caractères grecs gravés, signatures, abréviations, etc.) et la mise en œuvre révèle incontestablement une plus grande dextérité professionnelle. Un progrès sérieux a été fait dont on doit sans doute reporter l'honneur plus spécialement à ce Jean de Salzburg, maître expérimenté qui fut peut-être le « prote » de l'atelier de Vizland. Quoi qu'il en soit, l'Aristote sort indubitablement des mêmes presses que le *Comprehensorium* et appartient comme lui à la période primi-

tive. Toutefois il ne semble pas possible de le dater avec Haebler de 1475. Cette année-là, on l'a vu plus haut, les travaux s'arrêtèrent dès juillet faute de papier. Or l'Aristote ne saurait avoir été imprimé avant cette date, car les six premiers mois de l'année furent suffisamment occupés avec le *Comprehensorium* et le Salluste. Felipe Vizland, qui refusera en janvier 1476 de recevoir le papier commandé par son frère, n'avait certainement pas songé à susciter durant la seconde moitié de l'année 1475 les travaux typographiques qu'on le voit poursuivre au début de 1477 avec Fernandez de Cordoba et Lamberto Palmart (*Biblia en Lemosin;* cf. Haebler, *Bibliografía,* n° 49). D'autre part, on acceptera difficilement qu'au lendemain de la dissolution de la société, Palmart qui pourrait bien n'avoir été qu'un comparse, ait pu reconstituer par ses propres moyens un atelier. Mais tout s'explique si l'on admet que F. Vizland, condamné en mars 1476 à reprendre le papier objet du litige, a recommencé dès le courant de cette année, cette fois avec Palmart demeuré seul à Valence, l'œuvre interrompue par la mort de son frère. L'impression de l'Aristote aurait occupé Palmart durant l'année 1476 : Palmart que, pour les besoins de sa cause, M. Sanpere Miquel fait voyager en ce moment jusqu'en Castille.

L'exemplaire de la Seo appartenait en 1492 à un étudiant de Saragosse, auditeur de Maître Guillen Gorriz, lequel en a couvert de notes la première partie. Il est aujourd'hui le seul connu avec l'exemplaire incomplet rencontré par Proctor *en una colección particular de Inglaterra* (Haebler).

III. — Aristoteles Ethica, Economica, Politica. — Sans ind. typ. [Saragosse, imprimeur du Parentinis, vers 1478?].

250 ffnc.; car rom. excepté pour le Registre des *Politica* (car. goth. du Parentinis); 29-31 ll.; sans signatures, 28 cahiers [*Ethica:* 13 cahiers de 8 ff., sauf les cahiers 2, 3, 6, 9, 11 qui en ont 10 et le cahier 13 qui en a 6 — *Economica :* 1 cahier de 12 — *Politica:* 14 cahiers de 10, sauf les cahiers 5, 6, 8, 9, 11, 12 et 14 qui en ont 8] plus un cahier blanc de 10 ff; vides pour les initiales et les caractères grecs; lignes *incipit* de nombreux chapitres imprimées en capitales; petit in-folio — Filigrane : main à l'étoile, main à l'anneau.

Ffnc. 1 et 2 *blancs*. Fnc. 3, *Préface de l'Arétin :* (A)RISTOTELIS Ethicorum libros fa | cere latinos nuper institui. non ‡ quia prius | ... Fnc. 7 *r°, fin de la Préface*. Fnc. 7 *v°, blanc*. Fnc. 8, *blanc*. Fnc. 9 *r°, début des Ethica :* (O)MNIS ARS OMNISQꝫ | doctrina similiter autem et actus | ... Fnc. 112 *r°, l. 14, car. rom :* ¶ Hec est tabula p quā inueniri potest ordo quin | ternorum et foliorū hui' ethicę ‡ quomodo. s. vn⁹ | ... Fnc. 112 *v°, blanc*. Fnc. 113, *blanc*. Fnc. 114 *r°, blanc*. Fnc. 114 *v°, Préface des Economica :* (P)RECIOSA SVNT INTER- | dum parui corporis ‡ quod lapilli gē | meqꝫ testantur... Fnc. 123 *r°, l. 15 :* ECHONOMICORVM ARIS | TOTELIS STRAGERICI | LIBER SECVNDVS FOELI | CITER EXPLICIT. | Fnc. 123 *v°, blanc*. Fnc. 124, *blanc*. Fnc. 125 *r°, Début des Politica :* (Q)VONIAM VIDEMVS OM | nem ciuitatem esse societateꝫ quan | dā... Fnc. 250 *r°, l. 15, Registre des Politica, car. goth. :* Hec est tabula ‡ per quam inueniri potest ordo quinterno | rum et foliorū : huius politice quomō silicet unus quin | ternus sequitur alium : ⁊ vnum folium aliud | ... Fnc. 250 *v°, blanc*. — PELLECHET, 1254. HAEBLER, 34. SANCHEZ, 3.

Par une fortune singulière, les deux exemplaires connus de ce livre [Paris (Bibl. nat.); Cambridge (Bibl. univ.)] étaient tous deux privés des 113 premiers folios, ce qui avait fait croire cette édition dépourvue des *Ethica*[1]. Il est établi maintenant que l'impression fut complète.

Les caractères du *Parentinis* ont été employés uniquement à la dernière page pour le Registre des *Politica*. Le Registre des *Ethica* (f. 112) a été imprimé avec les mêmes caractères romains qui ont servi pour le texte d'Aristote.

Jusqu'ici l'imprimeur de Saragosse qui produisit ces deux ouvrages vers 1478, comme l'imprimeur de la série ordinairement caractérisée par le *Turrecremata,* étaient demeurés anonymes. Tout au plus supposait-on, grâce à une certaine parenté de métier, qu'il avait dû exister entre les deux ateliers une dépendance plus ou moins étroite. Aujourd'hui il est

1. Cet article était déjà imprimé quand on nous a signalé l'existence à la *Biblioteca nacional* de Madrid, d'un troisième exemplaire fort incomplet où se trouve une grande partie des *Ethica*. M. Sanpere (*loc. cit.*, p. 135 ssq.) a cru pouvoir, à cette occasion, réclamer pour Barcelone l'édition attribuée à Saragosse. De son côté, M. Sanchez (*Revue des Bibliothèques*, XVIII, p. 379-84) suppose une seconde édition de ce livre, faite à Barcelone avec les caractères mêmes de l'édition de Saragosse. Nous n'hésitons pas à croire que si ces deux estimables érudits avaient eu en main l'exemplaire très complet que nous décrivons, ils auraient abandonné leurs hypothèses.

possible de faire un pas en avant. En 1485, l'archevêque de Saragosse, Alonso de Aragon, constate que Paul Hurus imprimait depuis longtemps, *iam multos annos*, dans cette ville (cf. *infra* la description du *Missale Caesaraugustanum*). Cette affirmation lui restitue sûrement le groupe du *Turrecremata* et très probablement celui du *Parentinis* (Haebler, n° 515) séparé par sept années seulement de l'apparition du Missel de 1485.

Assurément la société avec Jean de Salzburg a été rompue et celui-ci est resté en possession de ses caractères romains. Si ces derniers avaient existé à Saragosse lorsqu'on décida l'impression de l'Aristote, on n'aurait pas été obligé de procéder à la fonte de nouveaux caractères.

Il n'est pas possible de savoir si, à ce moment, P. Hurus imprimait seul ou s'il faisait encore partie d'une association; si l'atelier du *Parentinis* était établi définitivement dans la ville ou si son séjour n'y devait être que provisoire. La transformation typographique dont témoigne le *Turrecremata* porterait à croire à de nouvelles vicissitudes dans l'organisation de l'atelier. Et c'est peut-être dans la période qui sépare ces deux groupes qu'il faudrait situer une intervention signalée par Don Thomas Ximenez de Embun : *Dos individuos*, dit-il, *pertenecientes á familias de conversos, los dos insignes y los dos perseguidos por el tribunal de la Inquisición, trajeron la imprenta á Zaragoza... A ruegos de micer Gonzalo García de Santa María y de Andrés de Heli, Pablo Hurus... estableció la primera imprenta estable que se conoce en los fastos de la tipografía cesaraugustana* (*Descripción histórica de la Antigua Zaragoza... Ibid.*, 1901, in-12, p. 117). Nous ne savons sur quels motifs le distingué archiviste municipal de Saragosse appuie son opinion et s'il ne vise pas simplement les efforts faits vers 1494 par Santa Maria pour retenir Hurus dans la ville. En tout cas, ces relations avec le milieu auquel appartenaient ces deux écrivains sont à souligner.

Les caractères romains de l'Aristote de Saragosse sont uniques au dire de Haebler. La différence est fort nette avec ceux dont se servaient la même année à Barcelone (Haebler,

nos 635, 636) Pierre Brun et Nicolas Spindeler, les hériliers de Mateo Flandro. Il existe, par contre, une certaine relation (surtout en ce qui concerne les capitales) avec l'Aristote de Valence dont nous venons de parler.

IV. — BREVIARIUM CAESARAUGUSTANUM. — S. l., 1479, 18 octobris.

381 ffnc; car. goth. 2 grand.; impression rouge et noire pour le premier cahier seulement; 2 col. 35-38 ll.; le premier cahier de 8 ff. non signé et signat. a-y, ꝯ, 1-7 (en chiffres) par 12 ff., sauf d, k, l, q, r, s, y, ꝯ et 7 qui en ont 8, en plus le fnc. 381 séparé; vides pour les initiales; in-8°

Fnc. 1 r°, *calendrier, en rouge :* Prima dies mēsis. ⁊ septima truncat ut ensis. | *en noir :* Januarius habet dies. xxxi. Luna ꝟro. xxx. | *Le calendrier se termine au v° du fnc. 6. A la suite viennent (ffnc. 7 et 8) plusieurs tableaux relatifs à l'invention des fêtes.* Fnc. 9 *r°, signé a, col. 1, Propre du temps :* (x)Ota q sabbo ī aduētu | īcipimꝰ hoꝛ̃s btē marie | ...Fnc. 21 *r°, signé b :* Ipsū. et rel'. Capm. Egrediet' | ...Fnc. 144 *r°, 2e col., l. 33 :* Explicit dñicale ꝰm diocesim | Cesaragustanā. Deo grās. | Fnc. 144 *v°, blanc.* Fnc 145 *r°, signé l, Psautier :* In die dominica inuitatoꝛiū | Dominū q̇ fecit nos. Uenite ado | ... Fnc. 199 *r°, Hymnaire :* Sabbato ī aduētu dñi et per | totū aduētū ī vesperis hymnꝰ | ... Fnc. 208 *v°, 1re col., l. 13 :* Deo gratias | ... Fnc. 209 *r°, signé r, offices de la Vierge et des défunts :* Incipit officium virginis ma | rie. Et primo sabbato āte do | ... Fnc. 215 *v°, 2e col., l. 11 :* Deo gratias | ... Fnc. 216, *blanc.* | Fnc. 217 *r°, signé* f : Incipit cōmune sanctoꝛū ꝰm | consuetudinem ecclesie Cesar- | augustañ. Et primo de euan | gelistis in vesperis Capitulū | ... Fnc. 235 *v°, 1re col., l. 32 :* Deo gratias | Fnc. 236, *blanc.* Fnc. 237 *r°, signé t, Propre des Saints :* Incipit sancturale ꝰm dioce | sim Cesarag. In vigia sci ste | ... Fnc. 380 *v°, 2e col., l. 33 :* Explicit scūrale ꝰm cōsuetudi | nem diocesis Cesaragustane | Deo gratias | Fnc. 381 *r°, non signé, longues lignes :* Ut oēs pꝛesbyteri eiusdem diocesis concoꝛditer ꝰm suā sedem | oꝛent conueniens ac opoꝛtunū est. Uidentes igit᷑ venerabiles ac | magnifici viri ⁊ dñi. dñs pꝛioꝛ ⁊ dñi canonici ecclesie Cesaragu | stane p̄sbyteros sue diocesis magnū habere defectū in libris coꝛ | rectis hoꝛarum canonicaꝝ... | *l. 10...* operam dederūt | ut fieret pñs bꝛeuiariū siue liber hoꝛaꝝ. Quod iussu ac īstigatiōe | supꝛadictoꝝ dñoꝝ in littera tersa nitida ac polita. bene emendatū | ac coꝛrectū ꝰm suam diocesim cesaragustanā. factū completū ac | perfectū est. Anno dñi. Mo. cccco. lxxixo. decima octaua men | sis octobris | .

L'existence même de cette première édition du Bréviaire de Saragosse était restée jusqu'ici complètement inconnue. A la vérité, il paraissait bien étrange qu'on ait attendu jusqu'à l'année 1496, dans une église aussi riche que l'était Saragosse, l'impression d'un livre liturgique de cette importance, alors qu'un diocèse comme Lérida le possédait depuis cette même année 1479.

Les circonstances cependant semblaient peu favorables. Le nouvel archevêque, Alonso de Aragon, enfant naturel du Roi catholique, élu depuis deux années seulement, était alors âgé de neuf ans. Aussi n'y a-t-il pas lieu de s'étonner que l'initiative soit venue du Chapitre Métropolitain lui-même, lequel a toujours compté dans son sein des hommes d'initiative et de progrès.

Au moment où paraissait le Bréviaire, P. Hurus, s'il est vraiment l'imprimeur du *Parentinis*, renouvelait son matériel. Il ne paraît pas avoir travaillé durant l'année 1479. Son nouvel atelier qui n'a produit que des impressions de format supérieur, ne possédait, à notre connaissance du moins, qu'un seul corps de minuscule gothique. Il est donc clair qu'on ne pouvait s'adresser à lui pour un livre liturgique qui demandait une certaine variété dans l'impression.

Les caractères, en effet, accusent une origine étrangère. Le corps le plus fort ferait songer à une impression bolonaise. Or, à cette époque, Martin Garcia, le futur inquisiteur, nommé l'année suivante chanoine de Saragosse, achevait à l'Université de Bologne, aux frais du Chapitre lui-même, ses études théologiques. Le même Martin Garcia fut d'ailleurs en 1485 un des trois ecclésiastiques chargés par l'archevêque Alonso, de la revision et de l'impression du Missel. Sa participation aux travaux de 1479 semble donc indiquée avec une certaine vraisemblance.

Toutefois ce n'est pas à Bologne, mais à Venise que l'archevêque demandera la seconde édition du Bréviaire dont il existe un exemplaire à la Bibliothèque capitulaire de Tolède (voir Haebler, n° 80). On sait que ce livre, qui parut en 1496 seulement, doit avoir été confié à l'imprimeur dès 1490,

c'est-à-dire à une époque où, à Saragosse, Juan Hurus imprimait seul et au milieu de vicissitudes qu'il est impossible de préciser (cf. Blasco de Lanuza, *Historia eclesiástica de Aragon*, t. I, p. 462).

On conserve au Trésor de la Cathédrale de Saragosse le Bréviaire que l'inquisiteur saint Pierre d'Arbuès tenait dans ses mains lorsque, dans la nuit du 14 septembre 1485, au moment d'entrer au chœur, il tomba frappé à mort auprès du maître-autel. Nous n'avons pas pu examiner ce précieux volume, mais des renseignements dignes de foi nous permettent de croire qu'il s'agit d'un autre exemplaire de l'incunable de 1479.

V. Breviarium Oscense. — Vers 1479?

Les bibliographes qui reproduisent généralement les renseignements fournis par le P. Ramon de Huesca au sujet du missel d'Huesca de 1488 dont il sera question plus loin, n'ont jamais fait état de l'existence d'un Bréviaire incunable de ce diocèse qu'il signale au même endroit : *Teatro histórico de las iglesias de Aragon, t. VI, p. 313-314 (Pamplona, 1796, in-8)*.

Voici en quels termes s'exprime l'historien aragonais :

Andres de Uztarroz en la *Vida de S. Orencio*, p. 49 (1648), menciona otro Breviario de la Diócesis de Huesca que se distingue del ya referido (éd. de 1505) : lo primero en no estar foliado, lo segundo en que sus letras capitales unas son de bermellon, y otras de azul, y lo tercero en que las rúbricas son de tinta negra con una raya colorada por debaxo de los renglones. Dicho Breviario con todas las señas expresadas se halla en el archivo de la Catedral de Jaca, aunque por desgracia, así este como el que tuvo Uztarroz, carecen de princìpio y de fin, en que es regular se expresasen el Obispo que lo ordenó y el año de la impresion. El citado Autor conjetura, que seria de Don Antonio de Espés, y que se imprimio antes del año 1483...

La date proposée par Andres de Uztarroz est fort vraisemblable. L'absence des initiales et de foliation, l'impression en noir des rubriques, ce sont là des signes évidents d'archaïsme. D'autre part, les Bréviaires dont la « consommation » était relativement considérable, furent, on le sait, confiés assez vite

aux imprimeurs. Il ne faudrait donc pas s'étonner si l'on était amené un jour à constater que ce livre est sorti du même milieu que le Bréviaire de Saragosse dont il serait le contemporain et dont il pourrait bien d'ailleurs n'être qu'une adaptation, comme cela arriva plus tard pour le Missel. Si vague qu'il soit, le signalement relevé par Uztarroz favorise singulièrement cette conjecture.

Toutefois le P. Huesca croit le Bréviaire postérieur à 1483 et il emprunte à un détail conservé par Uztarroz lui-même les éléments de son objection. Celui-ci, en effet, reproduit un texte du même livre concernant un petit événement liturgique de la dite année 1483, *ita factum fuit in Sede Oscensi anno 1483*. Mais rien ne prouve que le passage utilisé par lui n'est pas justement une note manuscrite qu'il aurait transcrite sans crier gare et dont la présence même lui aurait permis de dater le volume comme il l'a fait.

En tout cas l'édition appartient sûrement au XVe siècle, car elle conserve au mois d'avril une fête qui vers 1504 fut transférée au 12 octobre. Et on ne saurait la dater des dernières années de ce siècle puisqu'un intervalle de temps assez considérable doit la séparer du Bréviaire publié en 1505 par ordre de l'évêque Don Juan de Aragon y Navarra.

Nous ne savons si l'exemplaire mutilé dont parle le P. Huesca existe encore dans la Bibliothèque capitulaire de Jaca.

VI. MISSALE CAESARAUGUSTANUM. — Caesaraugustae, Paulus Hurus, 1485, VI. cal. Novembris (27 oct.).

11 ffnc.; 349 ffc : I-CCVIII (un deuxième folio X a été ajouté à la fin du cahier a) et I-CXL (manquent les folios CXXIX-CXL); car. goth. de deux grand. [anal. aux typ. 3 et 1 de Hurus : HAEBLER, *Tipografía*, n°s 75 (moyen) et 74]; impr. rouge et noire; 2 col. 34 ll.; signat. : un cahier non signé de 10+1 ff., et signat. a-z, A-R; grav. : armes de l'arch. de Saragosse et paroles de la consécration; vides pour les initiales et notes musicales manuscrites; foliation au milieu de la page, en chiffres romains (sans points); in-f°; vélin.

Fnc. 1 r°, *calendrier :* Januarius habet dies. XXXI. Luna vero. XXX | *en rouge :* Nox habet ho2as. XVI. Dies vero. VIII. | ... *Le calendrier*

suivi des figures et tables accoutumées se termine au v° du Jnc. 8. Fnc. 9 *r°, en rouge :* Benedictio aque benedicte | *5e ligne, en noir.* Sacerdotes tui induantur | iusticiā... Fnc. 10 *v°*, l. 10*, en rouge.* De introitu misse | *en noir :* Nota *q* introit⁹ misse sem= | per triplicat᷑ semel ante ver= | ... Fnc. 11. *absent.* Fc. 1 r°, *longues lignes, 45 à la page, petits caractères :* Alfonsus miseratione diuina perpetuus administratoꝛ eccle= | sie archiep̄atus cesaraugustañ. Uniuersis : et singulis : vicario generali ⁊ | officialibus nostris in spūalibus ; ⁊ tempalibus tam maioꝛibus : q̄ mino= | ribus... | *l. 6* :... Cum pleriqȝ in oppi= | dis : villis : locisqȝ huius nostre diocesis : ac p̄uincie rem diuinam minus | sedulo curēt... | *l. 11*... ldqȝ ptim fiat sacerdotū imperi= | cia : ptim etiam et vt plurimū libꝛoꝛū penuria : in quibus missarum solem= | nitates ac cerimonie pꝛo tempoꝛū : dierūqȝ qualitate : ac varietate cōtinen | tur : qui pꝛofecto rarissimi pꝛo populoꝛum multitudine reperiuntur : et ii | quidem plerunqȝ aut vetustate collapsi aut scriptoꝛū vicio coꝛrupti aut | eoꝛūdem fraude : emptoꝛumue auarixia aut inscicia : manci : inuersi : ac mu | tilati. Non decreuimus id vllo pacto permittere patiue... | *l. 21* : Fuimusqȝ in primis ad eam rem eo studiosius impulsi : *q* tempoꝛū nostro | rum felicitate | suboꝛta est et inualuit ars impꝛimendi germanoꝛum indu= | stria ad nostras vsqȝ regiones pducta : applicuitqȝ huc et iam multos annos cum summa fide ac pꝛobitate in hac vꝛbe versatus est : honestissimus | vir et in mercatoꝛuȝ oꝛdine laudatissimus Paulus hurus Constantienꝰ. | qui et libꝛos summa cum fide : litterarum foꝛma : punctoꝛum distinctione : | et tota scribendi arte [que oꝛthographia dicitur] obſuata : elegāter impꝛi= | mi curat : ⁊ eosdem iusto ac etiam minoꝛi qȝ estimati sint sex floꝛenoꝛū au= | reoꝛuȝ pꝛecio venūdat... | *l. 31*... adeo vt si quis recte conside | rare velit : im̄pꝛessoꝛ magis in his impꝛimendis nobis moꝛeȝ gerere qȝ sue | vtilitati cōsuluisse videatur... | *l. 37*... Iniunximus venerabilibus : dilectisqȝ nostris dominis Petro epila : Martino garsie : ac Joanni çipꝛiano Turolii : infirmario theolo= | gis doctissimis : et canonicis huius ecclesie nostre cesaraugustane : vt in= | spectis melioꝛibus eiusdem ecclesie libꝛis vnum emendatissimū exemplar | deligerēt : ex quo alii multi codices impꝛimerentur ad missarum solēnia ce= | lebranda. Quod quidem ipsi diligentissime pꝛestiterunt ac tandem ex cō= | muni sententia recognito emendatoqȝ mistico libꝛo quem alii missalem : | alii mixtum appellant in hanc foꝛmam penitus conuenerunt. Ex qua plu= | rima exemplaria impꝛessa sunt : Eam igitur obꝛem ne noster laboꝛ irri= | (Fc. 1 *v°*) tus sit : talisqȝ... | *l. 11*.., Datum Cesarauguste. vi. kals Nouēbꝛis anno | salutis Octogesimoquinto supꝛa Millesimū et quadringentesimum. | *Suivent les armes de l'archevêque gravées ; puis... au bas de la page les deux vers* : O pater illustris miseri miserere magistri. | Quem foꝛtuna tulit : vestris deus

appulit oɀis. | Fc. II *r°*, *en rouge :* Incipit oɀdo missalis se | cundū consuetudinē sancte | ecclesie Cesaraugustñ. Dñi | ca pɀima aduētus officiuꝫ | *en noir* (A) D te le= | uaui ani= | maꝫ meā | ... Fc. XI *r°* (H) Ec dicit dñs. Pɀoptꝰ | ... Fc. CLXXXIII *v°*, *fin du Propre du temps.* Fc. CLXXXIV, *blanc, absent.* Fc. CLXXXV *r°*, *en rouge :* Pɀose dominicalis. In | die natalis domini admis= | sam de gallicātu pɀosa | *en noir :* (N)Ato canunt omīa | ... Fc. CLXXXX *v°*, *col. 2, l. 16 :* Finis pɀosarum dñicalis. | Deo gr̃as. | Fc. CLXXXXI *r°*, *Intonations, Chant des Préfaces : le texte et les portées imprimées, les notes manuscrites.* Fc. CLXXXXIX *r°*, *en rouge :* Incipit officium misse dum | induit se. Ad amictum. | (P) One dñe ami | ctum salutis | ... Fc. CCI *r°*, *dernière ligne, en rouge:* Incipiunt prephationes | Fc. CCI nc. *v°*, *miniature à pleine page avec encadrement : La Crucifixion.* Fc. CCII nc. *r°*, *Autre miniature analogue à la précédente ; Le Christ, dans la gloire, entouré des attributs des quatre évangélistes.* Fc. CCV *v°*, *2e col. au bas de la page, en rouge :* Clemens papa constituit. | Fc. CCVI *r°* (T) E igitur cle= | mētissime pa= | ter... Fc. CCVI *v°*, *paroles de la consécration gravées.* Fc. CCVIII *v°*, *blanc, suit le Sanctoral.* Fc. I *r°*, *en rouge :* Incipit cōmune sanctoruꝫ | In vigilia vniꝰ apli officiū | ... Fc. XXXII *v°*, *blanc.* Fc. XXXIII *r°*, *en rouge :* Incipit sancturale. In na= | tale sancti stephani protho | martiris officium. | *En noir* : (E) tenī se= | derūt prī | cipes et | ... Fc. CXIX *v°*, l. 12, *longues lignes :* Ad laudem et honoɀem omnipotentis dei ⁊ eius intemerate matris vir= | ginis marie. Cum illustrissimus ac reuerendissimus in xp̄o pater dñs Al | phonsus castelle et de aragonia archiep̄s ceſaugustanus missaliū in dio | cesi sua summā penuriam cerneret... | *l. 19...* | maxima | cū puidentia. CCCL. huic sil'ia volumina in officina magistri Pauli hurus | de constantia imp̄ini iussit... | *l. 23...* reuerēdis patribus in sacra pagina magistris Petro | arbues de epila Martino garsie et venerabili Iohāni cipɀiani Turolii | sedis ceſaugustane canonicis emendandū mandauit... | *l. 32 :* fert. Fuitqꝫ impɀessio peracta cesauguste regnantibus Innocencio oc= | tauo sūmo pōtifice : et inuictissimo Ferdinādo hispanie rege dicti dñi psu | lis genitoɀe. VI. kls Nouēbris. Anno dñi. MCCCCLXXXV. | Laus honoɀ ⁊ glia deo omīpotenti. Amen. Fc. CXX *blanc, absent.* Fc. CXXI *r°*, *en rouge :* Incipiūt pɀose santoɀalis | Et p̄mo in die sancti thome | canturiēsis archiep̄i pɀosa | *En noir* (L) Etos lira mouet so | nos... Fc. CXXVIII *v°*, *dernière ligne :* munis : adepta numinis : su= | *Le reste manque (folios 119 à 140).* — LATASSA, *Biblioteca antigua de Aragon*, t. II, pp. 266, 277, 377 et 383. — BORAO, *La imprenta en Zaragoza...*, Sar. in-12, 1860, p. 22. — WEALE-MISSET, *Analecta liturgica*, t. II, p. 358-90. — HAEBLER, *Bibliografía*, n° 441. — [D. J. M. SANCHEZ], *Bibliografía zaragozana del siglo XV*, Madrid, 1908, in-f°, pp. 28-33 (n° 13).

C'est bien à tort que Haebler avait relégué parmi les « livres supposés » ce magnifique volume. Latassa, qui le signale à plusieurs reprises et cite même un passage de la préface, avait eu entre les mains l'exemplaire même (sans doute unique) que nous décrivons; et G. Borao, dont Haebler écartait rondement l'affirmation, n'était à l'insu de Haebler lui-même et des autres bibliographes qu'un écho de Latassa. Chose plus étrange, assez récemment MM. Weale et Misset ont pu, sans attirer l'attention, reproduire sous son nom les Proses et Séquences du diocèse de Saragosse. En fait, je crois que, de même que leur émule le P. Dreves (*Analecta hymnica,* XVI, p. 12), les deux doctes liturgistes ont été victimes d'une illusion. Quelques variantes significatives entre le texte qu'ils reproduisent et celui du véritable Missel de 1485 me portent à croire que, induits en erreur par le Jésuite allemand, ils ont utilisé comme lui cet exemplaire introuvable de la Bibliothèque nationale de Madrid, lequel ne serait autre en réalité que l'édition bien connue de 1498.

Un instant, cependant, on le crut retrouvé. Convaincu à juste titre de l'existence du Missel, le distingué bibliophile aragonais D. J. M. Sanchez avait pensé le reconnaître dans un missel gothique de Saragosse, malheureusement incomplet, dont il publia deux fac-similés dans sa *Bibliografía zaragozana.* Mais nous avons pu nous assurer que cet in-octavo, imprimé d'ailleurs par G. Coci avec les caractères des Hurus, était pour le fond un exemplaire de l'édition de 1540 dans lequel on avait remplacé quelques cahiers en mauvais état par d'autres empruntés à l'édition de 1552.

Aujourd'hui l'ère des hésitations est enfin close et la lettre-préface de l'archevêque Alonso de Aragon, comme le colophon de P. Hurus, nous fournissent à son sujet tous les détails que l'on peut désirer.

Tiré à 350 exemplaires, son prix de vente fut fixé à 6 florins d'or avec l'approbation de l'archevêque lui-même, qui félicite l'imprimeur de la modestie de ses prix. La préparation de l'édition avait été confiée à trois des chanoines de Saragosse les plus réputés de l'époque : maître Pedro Epila, maître Martin Garcia

et Juan Cebrian de Teruel. Maître Pedro Epila n'est autre que l'inquisiteur Pierre d'Arbuès, assassiné depuis plus d'un mois déjà lorsque parut le Missel. A ce moment tout Saragosse frémissait de colère et d'enthousiasme au récit des prodiges qui avaient suivi cette mort. Il est donc un peu déconcertant que ni l'archevêque ni P. Hurus n'aient joint à la mention de son nom une seule phrase d'éloge pour sa mémoire[1]. Martin Garcia, le futur évêque de Barcelone, grand prédicateur, qui devait succéder à S. Pierre d'Arbuès dans ses fonctions d'inquisiteur, apparaît dans les livres de compte de la Seo comme une sorte de bibliothécaire, chargé de l'achat et du renouvellement des livres. Juan Cebrian avait été *comunero* l'année précédente au moment où l'on traitait de l'impression du Missel, et c'est sans doute à ses fonctions de « ministre des finances » qu'il doit de voir son nom figurer auprès de celui de ses deux savants collègues. A chacun d'eux, Latassa attribue des *Memorias y advertencias ecclesiasticas... que sirbieron para la castigacion e ilustracion del misal* (*loc. cit.*, p. 266 et 277). Ces travaux, s'ils ont existé, ne paraissent pas avoir subsisté et probablement Latassa ne les signale-t-il lui-même que sur la foi du Missel.

Du coup, l'existence du Missel confirme celle des *Evangelios y Epistolas* de Gonzalo de Santa Maria qui l'avaient précédé de quelques mois (20 février 1486) et que Haebler, fidèle à sa thèse, reportait en 1495 (cf. *Bibliografía*, n° 250).

Aujourd'hui, grâce à la Préface de D. Alonso, dont nous avons parlé plus haut, on sait à n'en pouvoir douter que P. Hurus imprimait à Saragosse depuis déjà plusieurs années et qu'il y imprimait avec un certain éclat. L'archevêque vante son talent et sa conscience : *litterarum forma, punctorum distinctione et tota scribendi arte (quae orthographia dicitur) observata.* Dix ans plus tard, l'ami d'Hurus, Gonzalo de Santa Maria, dans sa préface au *Caton* (Haebler, n° 140), renouvelle cet éloge dans des termes analogues : *A lo menos es causa mas que cierta : que de lo que en España se faze : su obra lleva la*

1. Voir à ce sujet Velasco, *Escala prodigiosa representada en la vida de... San Pedro de Arbues*, Sevilla, 1782, in-8°, p. 51.

ventaja en letra e correction : assi de orthographia : como de puntos.

Cet éloge, P. Hurus le méritait déjà avant l'impression du Missel, grâce aux productions de l'atelier du *Turrecremata* et, peut-on dire aussi, grâce au *Perottus* de 1475, en ce qui concerne la ponctuation dont Juan de Salzburg et lui furent, dès le début, les initiateurs dans la typographie espagnole.

Dès 1485, son atelier est définitivement constitué dans ses grandes lignes. Les gravures sur bois dont le Missel nous offre déjà, après le *Turrecremata*, un très beau spécimen, deviendront plus fréquentes; vers 1496, des caractères de corps plus menu viendront se joindre aux autres, mais la physionomie générale des productions des Hurus ne sera plus modifiée.

VII. Missale Oscense. — Caesaraugustae, Johannes Hurus, 1488, cal. Junii (1er juin).

12 ffnc.; 350 ffc. : I-CCVIII (210) et I-CXL; signat. 2 cahiers non signés de 8 et 4 ffnc. et sign. a-z, A-R. F°., etc. Pour le reste, voir la description du Missel de Saragosse.

Fnc. 1 *blanc.* Fnc. 2, *r°, calendrier de Huesca, en noir :* Januari⁾ habet dies. XXXI. Luna vero. XXX. | *En rouge :* Nox habet ho2as. XVIII *(sic).* Dies vero. VIII. | ... Fnc. 10 *v°, fin du calendrier, etc.* Fnc. 10 *r°, en rouge :* Benedictio aque benedicte | ... Fnc. 11 *v°, l. 10, en rouge.* De introitu misse | .. Fnc. 12 *r°, fin du précédent.* Fnc. 12 *v°, blanc. Suit un folio non chiffré et non signé (début du premier cahier signé de 12 fos). Fc. 1 (signé a1) longues lignes, en noir, petits caractères, une grande partie de la page a été coupée :* Johannes de Aragonia et de Nauarre miseratione di= | uina episcopus hoscencis atq3 iaccensis. uniuersis : et singulis : vicario | *etc... verso l. 8 :* onis quam interposuimus censuram penitus euitare. Datu3 Cesaraugu | ste kals Junii anno salutis Octogesimo actauo supra Millesimum et | quadrengentesimum | ... Fc. 11 *r°, en rouge :* Incipit ordo missalis se | cundū consuetudinē sancte | ecclesie Oscen. etc. (... *le mot* oscen *imprimé sur un « carton » recouvre le texte primitif* Cesaragustñ) Fc. CXIX *v°, du Sanctoral, l. 12 :* Ad laudem et hono2em omnipotētis dei ⁊ ei⁾ intemerate matris v̄ginis | marie. Cum illustris ac reuerendus in xp̄o pater dominus Johannes | de Aragonia : et de Nauarra miseratione diuina. Hoscensis ac Jaccen | sis Ep̄s... | maxima cum puidentia

nonulla huic similia volumina in officina magi= | stri Johannis hurus de costantia imprimi iussit... | ... emēdandum optimis atq̃ pꝛudentibus viris mandauit. Itaq̃... | *L. 30* : uidet et affert | Fuitq̃ impressio peracta ceſauguste regnantibus Inno | cencio octauo summo pontifice : et inuictissimo Ferdinando hispanie re= | ge dicti domini pꝛesulis patruo kls Junii. Anno dñi. MCCCCLXXXVIII : | Laus honor ꝛ gloria deo omnipotenti. Amen | ... *Le volume s'arrête actuellement* au Fc. CXXXV *dernière ligne :* passio Sponsi leua mundo | ... (RAMON DE HUESCA, *Teatro histórico de las Iglesias de Aragon*, t. V, p. 311. HAEBLER, *Bibliografía,* n° 447. SANCHEZ, n° 14.)

Ce volume dont l'existence avait été signalée en 1796 par le capucin Ramon de Huesca et tout récemment par M. Foulché-Delbosc (cf. SANCHEZ, *l. c.*) n'a jamais été décrit jusqu'ici. Aussi avait-on pu croire à une impression spéciale. En fait, le Missel de Huesca a été constitué au moyen d'un certain nombre des 350 exemplaires du Missel de Saragosse de 1485 dont on a remplacé les 11 ffnc. du calendrier (ou au moins le premier cahier ffnc. 1-8), le fc. 1 du Temporal et le fc. CXIX du Sanctoral. L'impression nouvelle comporte donc exclusivement : le calendrier du diocèse d'Huesca, la lettre de l'évêque Juan de Aragon y Navarra et le folio où se trouve le colophon de Juan Hurus. On peut y ajouter le léger carton du titre au début du « Temporal ». On a laissé intacte notamment la supplication pour l'archevêque (de Saragosse) aux litanies du Samedi-Saint Fc. CX *r°*, *col.* 2, l. 3 : Ut archiep̃m nr̃m ꝛ omē̃m | plebē illi ꝯmissa3 in tuo scō | ... Comme l'exemplaire que nous décrivons est incomplet de la fin, il est impossible de savoir si l'on avait ajouté à la suite du Sanctoral de Saragosse un Supplément, une sorte de « Propre des Saints » de Huesca, Jaca et Barbastro (les trois diocèses étaient unis à cette époque). Mais cette hypothèse est fort invraisemblable, car on était accoutumé alors à se servir de livres liturgiques étrangers au cours desquels on intercalait les additions ou corrections manuscrites opportunes.

Il ne faut donc pas prendre à la lettre le colophon de Juan Hurus qui semble revendiquer pour lui une impression qui appartenait en réalité à son frère. A ce moment, ce dernier

était absent de Saragosse. Depuis combien de temps et pour quel motif, on ne saurait le dire avec sécurité.

Il est possible que P. Hurus ait quitté la ville peu de temps après l'apparition du Missel de 1485. On sait, en effet, que l'année suivante, en 1486, maître Guillen Gorriz, professeur à l'Université de Saragosse, fit imprimer à Toulouse, où il résida également, son *Scotus pauperum* qu'il dédiait à l'archevêque Alonso de Aragon (HAIN, n° 6456; PELLECHET, 5281 et suiv.; LATASSA, *Bibl. antigua*, II, p. 71). La même année, semble-t-il, l'inquisiteur Juan de Colmenares fit paraître à Burgos chez Fadrique de Basilea le sermon prêché par lui à Saragosse devant les meurtriers de son prédécesseur (HAEBLER, n° 8). Ce n'est vraisemblablement pas au marasme des affaires qu'il faut imputer cette absence, car dans la dédicace du *Thesoro de la passion*, 1494 (n° 200 de HAEBLER), Andres de Li affirme précisément le contraire : *Ocurriome aquello que muchas ueces habia ohido a Pablo Urus, Aleman de Constancia, Emprentador famosissimo en aquesta uestra fidelissima e muy noble Ciudad; el qual decia estaua marauillado como á sus manos hubiesen llegado libros, y obras sin cuento para imprimir* (passage cité par Juan MARTINEZ SALAFRANCA, *Memorias eruditas para la crítica, etc.*, t. II, p. 145).

Mais peut-être les troubles dont Saragosse fut le théâtre à la suite du meurtre de l'inquisiteur saint Pierre d'Arbuès (1485), ne furent-ils point étrangers à cette disparition. Peut-être crut-il qu'une certaine prudence s'imposait par suite de ses relations notoires avec un certain nombre de *conversos* suspects à l'Inquisition et même poursuivis par elle. C'est, en effet, seulement après le procès de ce même Andres de Li (1490) qu'il réapparaît dans la ville...

Où passa-t-il cette période? La réponse pourrait bien être dans une hypothèse émise par M. Haebler (*Bibliografía*, n° 325; *Typographie*, p. 41 et 47) au sujet du mystérieux imprimeur du monastère de San Cugat del Valles (1489). Si le ISAAC, *De religione*, a été réellement imprimé avec le matériel de l'atelier de Saragosse, ce serait lui et non point son frère Juan (M. Haebler en conviendra sans doute) qui aurait entrepris dès

avant 1488 cette pérégrination dont le monastère de San Cugat[1] pourrait bien n'avoir été qu'une étape. D'ailleurs, P. Hurus semble avoir eu l'humeur singulièrement voyageuse. Quelques années seulement après son retour (vers 1491) à Saragosse, on le retrouve hanté de nouveau par l'idée du départ. En 1493, dans la Préface au *Caton en latin y en romance* (HAEBLER, *Bibliografía*, n° 140), Miçer Gonçalo Garcia de Santa Maria fait part au public des efforts qu'il a dû faire pour retenir dans sa ville le célèbre imprimeur, « *que si yo assi con mi industria como con ruegos, no lo detuviera, ya se hoviere ido* ». C'était d'ailleurs seulement partie remise, et en 1499, alors qu'il s'était fait au sein de la société lettrée de Saragosse une place des plus enviables, Hurus cédera définitivement à la tentation (HAEBLER, *Typographie*, p. 42).

Jean Hurus ne semble avoir exercé sous son nom que durant cette absence de son frère (1488-1490). Le Missel de 1488 est le premier livre qui porte sa signature.

L'exemplaire de la Bibliothèque capitulaire de Saragosse provient de l'église *del Pilar* et a appartenu vraisemblablement au chanoine Bartolomé Llorente. Il est imprimé sur papier comme celui, aujourd'hui disparu, rencontré par le P. Huesca au monastère de San Juan de la Peña. L'exemplaire signalé par M. Foulché-Delbosc fait partie actuellement des riches collections du bibliophile de Barcelone, M. Babra.

VIII. LI (Andrés de). — Repertorio de los tiempos. Saragosse, P. Hurus, 1492, 12 août.

Le 13 mai 1491 seulement, le nom de P. Hurus se retrouve au bas du *Spejo de la Vida humana* de Sanchez de Arevalo (HAEBLER, 579; SANCHEZ, 29). Dès le début, ses meilleurs clients paraissent avoir été à nouveau les *conversos* dont nous parlions plus haut. Garcia de Santa Maria lui fait imprimer successivement le *Cordial* de Denys (HAEBLER, 230; SANCHEZ, 30),

1. Faut-il faire remarquer ici que, vers cette époque, le vicaire de San Cugat, de Barcelone, était un certain *Anton Peyró*, lequel appartenait à une famille de juristes et pourrait bien avoir des liens de parenté assez étroits avec Juan Peyró, le premier client de P. Hurus à Barcelone en 1475? Cf. BOFARULL, *Coleccion*, t. XXVIII, pp. 125-127.

le *San Jeronimo* (Sanchez, 23), etc. En 1492, Andres de Li lui confie, pour la première fois sans doute, l'impression de son *Repertorio de los Tiempos*. L'existence de cette édition, restée inconnue jusqu'ici, peut être établie avec sécurité grâce aux notes laissées par un bibliophile distingué, mort récemment, le libraire aragonais Alloza dont les manuscrits sont conservés aujourd'hui à la bibliothèque du monastère bénédictin de Cogullada (Saragosse).

Nous lui empruntons l'essai de description suivant :

Li (Andres de). — Reportorio de los tiempos. *Este titulo constituye la portada. En la hoja siguiente dice :* Reportorio de los tiempos. ordenado por adiciones enl lunario fecho por Andres de li cibdadano d' Çaragoça. dirigido al muy magnifico y muy virtuoso hidalgo y Señor dō pedro torrero. *Sigue despues un calendario con curiosissimos grabados en madera a la cabeza de cada mes, y a continuacion :* De la muy noble arte y sciencia de astrologia ha sido sacado el presente sumario : por el egregio y muy sabio astrologo maestro bernart de granollachs, maestro en artes y en medicina : de la noble cibdad de Barcelona. En el qual se contienen las conjuntiones y opposiciones, conviene saber los girantes : y los llenos de la luna. E todo esta sumado por cada mes y por añadas : desde el año 1492 fasta el año 1550 segun que mas largamente se muestra en el presente libro, *etc.* impresso a costas del honrado paulo hurus aleman de constancia en la real y magnifica cibdad de Çaragoça. Fue acabada a 12 dias del mes de Agosto de 1492 — 4°, 60 hojas. Let. got. — *En donde se ocupa de ta astrologia hay tambien grabados.*

Malgré ses imperfections, la description d'Alloza montre avec évidence que les deux autres éditions connues de ce livre, datées toutes deux de 1495 (Mendez-Hidalgo, p. 333 et 368; Haebler, n°s 201 et 202; Sanchez, n° 49), auxquelles on peut joindre l'édition signalée de Burgos, 21 mai 1493 (Haebler, n° 201 *bis*, p. 360) ne sont qu'une reproduction pure et simple de la précédente.

Mais alors, le *Lunario* de Granollachs, récemment imprimé à Saragosse, dont il est question dans la Préface, doit se confondre soit avec le *Sumario de Astrologia* du même (vers 1488, Saragosse), soit avec un extrait à peu près contemporain de celui-ci (Haebler, n° 303 *bis*, p. 361 ; Sanchez, n° 15).

Et il devient certain que le *Lunario* de 1495, supposé grâce à cette phrase de la Préface (Haebler, n° 303; Sanchez, n° 53), n'a jamais existé.

L'exemplaire d'Alloza a été vendu par lui, vers 1870, à la librairie Sanchez, de Madrid.

IX. Aragon y Navarra (Juan de). — Instructiones curatorum. Saragosse, s. d. [Hurus, vers 1494].

26 ffnc.; car. goth. (anal. au type 1 de Haebler, n° 74); 27-29 ll.; signat. a-c par 8 ff., sauf c par 10; initiales gravées; in-8.

Fnc. 1 *r°, titre :* Instructiones curatorum | Fnc. 1 *v°, blanc.* Fnc. *r°*, Illustris ac reuerendissi= | mus dñs Johãnes de aragonia et | de nauarra miseratione diuina Epi | scopus osceñ. volẽs vt past2 bon9 | suã diocesim visitare : ꝛ intelligẽs multos ex subditis suis... | *l. 8*... in penas ꝛ censuras constitutionũ sinodalium ꝛ p2ouincialium sepe inci dere | necnõ... | *l. 12 :* Statuit illis de celeri ꝛ opo2tuno remedio p2o | uidere. Itaq3 mãdauit : ex dictis cõstitutionib9 | ꝛ aliunde excerpere atq3 in vnũ colligere p2ecep | ta quedam... | *l. 17*... Et ut a | multis eo2umdem p2ecepto2ru3 copia posset ha | beri : eiusdem domini mãdato imp2essa sunt çe | serauguste feliciter | ...Fnc. 12 *v°*, l. 4 : talia. Indulgencias quoq3 quas illustris ꝛ re= | uerendissimus dñs eps in sua sca p2ima sinodo | cõcesserit diligẽter exponãt... | Fnc. 25 *v°*, l. 24 : tibus de defũctis. ꝛ de redditib9 ecclie. | Deo gratias. Fnc. 26 *blanc.*

D'après son aspect typographique, ce curieux ouvrage doit être attribué à la première manière des Hurus. Juan de Aragon y Navarra, qui mourut en 1526, était évêque de Huesca depuis 1484. Durant la première période de son épiscopat il fit, à notre connaissance du moins, deux visites pastorales, l'une dès 1485, l'autre en 1494. Bien qu'il y ait une réelle affinité entre les caractères des *Instructiones* et ceux employés pour le *Missale*, la date de 1485 doit être écartée. La présence d'initiales gravées qui manquent au Missel et l'attribution d'un numéro d'ordre au synode dont il est question f° 12 (ce qui laisserait supposer que l'ouvrage fut écrit après le second synode), nous reportent plutôt à la visite de 1494[1].

1. En 1525, Juan de Aragon, archevêque de Saragosse, fit réimprimer chez Coci les *Instructiones Curatorum* d'un certain Miguel Assensio « *canonicum quondam et vica-*

Latassa, *Bibl. nova*, t. I, p. 52, a connu un autre exemplaire conservé *en un volumen de papeles varios C. 4. D. II... en la libreria del Real Convento de San Lazaro de Zaragoza.* On sait que cette bibliothèque, qui eut d'ailleurs beaucoup à souffrir durant les sièges, est aujourd'hui dispersée.

L'histoire de P. Hurus se présente donc ainsi désormais. Dès le mois de décembre 1475 il imprime à Barcelone, avec Juan de Salzburg, le *Perottus* et sans doute aussi le *Compendi contra pestilencia.* Et ce fait permet d'avancer de trois années la date de l'apparition de l'imprimerie à Barcelone, fixée ordinairement à 1478. Probablement les deux imprimeurs venaient de Valence et avaient appartenu au groupe de « maîtres » appelés par Jacobo Vizland et qui introduisirent en Espagne les procédés nouveaux.

Nous retrouvons P. Hurus à Saragosse dès 1480, sûrement et peut-être dès 1478, si les nombreuses années de séjour dont parlait en 1485 l'archevêque Alonso de Aragon permettent de lui attribuer avec le groupe du *Turrecremata* celui du *Parentinis*. A ce moment il a quitté Juan de Salzburg, et au moins depuis 1480 il semble avoir pris tout son essor.

En 1485, avec le *Missale Caesaraugustanum*, apparaît le nouvel atelier qui va établir définitivement sa fortune. Cependant, pour des motifs qu'on ne saurait préciser, durant cinq années (1486-1490) il cesse de produire, du moins à Saragosse. Depuis cette date jusqu'en 1499 sa carrière atteint son apogée.

On voit que, grâce surtout aux révélations du *Perottus* et du *Missale,* le « curriculum vitae » de P. Hurus prend une ampleur que laissait à peine entrevoir le travail si consciencieux que lui consacrait M. Haebler dans sa *Typographie,* et où il fixait à l'année 1490 la date probable de son entrée en Espagne.

Fr. A. LAMBERT, O.S.B.

rium generalem sedis et episcopatus oscensis » [s. l. ni d. 20 ffnc.], lequel pourrait bien avoir été le véritable auteur de ce livre.

INVENTAIRE DE LA COLLECTION ÉDOUARD FAVRE

(*Suite*[1].)

Vol. XXVIII.

Recueil de lettres, originales pour la plupart, de Philippe II.

Fol. 1-16. Quatre lettres à D. Juan d'Autriche, 1574-1576.

Fol. 17-210. Soixante-sept lettres à Gonzalo Fernández de Córdova, IIIe duc de Sessa, membre du Conseil d'État, 1569-1578.

(210 feuillets; 258 sur 314 millimètres.)

Vol. XXIX.

Recueil de lettres écrites par Philippe II ou adressées à lui, 1543 à 1598. — Originaux ou copies.

Fol. 1-258. Lettres de Philippe II aux personnages dont les noms suivent :

Acmat, 1580; — Alcañizas ([Alvaro de Borja, IVe] marquis d'), 8 l., 1579-1581; — Aldobrandino, cardinal, 1597; — Ayamonte ([Antonio de Guzman y Zúñiga, IVe] marquis de), 1579; — Baena ([Da Francisca de Córdova, IIe] duchesse de), 3 l., 1581-1590; — Boncompaño (Jacobo), 3 l., 1579-1582; — [Bonelli (Michele),] cardinal Alessandrino, 1578; — Bovinode (duc de), 1582; — Brezeño (El abbad), 7 l., 1579-1582; — Cardona (Juan de), 1582; — Catalogne (Les députés de), 1588; — Catalogne (Le vice-roi de), 1596; — Colonna, cardinal, 1582; — Colonna (Marco-Antonio), 1582; — Deça, cardinal, 1597; — Farnèse (Octave), 1578; — [Gallio (Ptolemeo),] cardinal di Como, 4 l., 1579-1582; — Gambara, cardinal, 2 l., 1581-1582; — Grégoire XIII, 7 l., 1579-1581; — Ilurrembei, 1580; — Innocent IX, 1591; — [Jean III,] roi de Portugal, 1543; — La Cueva (Antonio de), 2 l., 1570; — Ladrada (marquis de), 1572; — Malvezi (Perro), 1579; — Margliani (Juan), 1580; — Marguerite de Parme, 1579; — Mendoça (Iñigo), 1598; — Mondéjar ([Iñigo Lopez de Mendoça, IIIe] marquis de), 5 l., 1576-1579; — Moron, cardinal, 1579; — Naples (La Ville de), 2 l., 1579-1580; — Olivares ([Enrrique de Guzman, IIe] comte de), 3 l.,

1. Voir *Bull. hisp.*, t. XI, p. 295.

1582-1586; — Paz (Pedro de), 1582; — [Perrenot (Antoine),] cardinal de Granvelle, 1579; — [Rojas y Sandoval (Christoval de),] évêque de Cordoue, 1567; — Salamon, doctor, 1580; — Sanctacruz, lic[do], 1555; — Sancta Severina, cardinal, 1596; — Santiago (Le doyen et le chapitre de), 1581; — Santiago (L'archevêque de); 1581; — Savoie (Emmanuel Philibert duc de), 1576; — Soma ([Antonio Fernández de Córdova y Cardona, IV[e]] duc de), 2 l., 1574-1580; — Sora (Duc de). 1590; — [Stabili (Fr. Pablo),] général de l'ordre de Saint-Dominique, 1581; — Terranova ([Carlos de Aragón, I[er]] duc de), 1576; — Toledo (Fadrique), 1576; — Toscane ([F.-M. de Médicis,] grand-duc de), 2 l., 1579-1581; — Valdés (Hernando de), 2 l., 1560-1562; — Valencia (Los jurados, racional y Sindico de), 1557; — Vega (Hernando de), 1572; — Verceli, cardinal, 1581; — Villena (Les religieuses du monastère de), 1567; — Çorito, 1570; — Juez de ressidencia de la ciudad de Loxa, Alhama y Alcala la real, 1569; — en outre quinze copies de lettres de Philippe II entièrement chiffrées.

Fol. 259-277. Lettres diverses adressées à Philippe II par: Arme (Francisco dalle), 1579; — Catalogne (le Conseil royal de), 1579; — Charles IX, roi de France, [1563]; — Farnèse (Octave), 1578; — Hernandez de Lievana (Francisco), 1581; — Maximilien (L'empereur), 1572; — Piombino, s. d.; — Toscane ([F.-M. de Médicis,] grand-duc de), 1578; — Villavicenzio (Lorenzo de), s. d.

(277 feuillets; 318 sur 254 millimètres.)

Vol. XXX.

Recueil de lettres adressées à D. Luís de Requesens y Zúñiga, grand commandeur de Castille, gouverneur du Milanais et des Pays-Bas, ou écrites par lui, 1566-1576.

Fol. 1-74. Vingt-sept lettres de Philippe II à D. Luís de Requesens y Zúñiga, gouverneur et capitaine général du Milanais, 26 janvier 1572-20 octobre 1573. — Originaux ou copies.

Fol. 75-197. Lettres adressées à D. Luís de Requesens y Zúñiga par les personnages dont les noms suivent: Aldana (Francisco de), 1576; — Aroyo (Fernando), 1576; — Borc (Giacomo), 1576; — Cardona (D[a] Catalina de), 1573; — Cardona (D[a] Margarita de), 2 l., 1575; — Casale (Alexandro), 1573; — Córdova (D. Luís de), 1575; — Dietrichstain (Adamo), 2 l., 1575; — Doria (Juan Andrea), 1573; — Enrriquez (Francisco), 1575; — Gambara, cardinal, 1575; — Gomez de Silvera (Rodrigo), 7 l., 1575-1576; — Grimaldi (Giovanni-Battista et Agostino), 1576; — Guzman de Silva, 3 l., 1576; — Juan d'Autriche, 3 l., 1573; — Martinez (Pedro), 1575; — Massa ([Alb. Cybo Malaspina,] prince de), 2 l., 1575; — Miedes (Gomez), 1575; — Padilla (Sancho de), 3 l.,

1572-1573; — Recalde (Francisco de), 1576; — Rodolphe et Ernest [archiducs d'Autriche], 1575; — San Segundo (comte de), 1575; — Serafino (F.), 1575; — Tavera de Zúñiga (Juan Pardo), 1575; — Toscane ([F.-M. de Médicis], grand-duc de), 1573; — Vargas Mexia (Juan de), 3 l., 1573-1575; — Velades (Fr. Diego), procurador general de S. Francisco, 1575; — Zúñiga (D. Juan de), 7 l., 1575-1576; — sans signature, 2 l., 1573. — Originaux ou copies.

Fol. 198-351. Cinquante-cinq lettres de D. Luís de Requesens y Zúñiga à son frère, D. Juan de Zúñiga, ambassadeur d'Espagne à Rome, 1570-1574. — Originaux.

Fol. 352-423. Copies ou minutes de lettres de D. Luís de Requesens y Zúñiga aux personnages dont les noms suivent: Altaemps (comte Annibal de), s. d.; — Borja (Juan de), 1575; — Cabeça de Vaca (Manuel), s. d.; — Chapin (Martinez), s. d.; — Doria (Juan Andrea), 1573; — Felicez (Diego), s. d.; — Guaras (Antonio de), 1576; — Hiergez, 2 l., 1575 et s. d.; — Laloo (Alonso de), 1575; — Manuel (Pedro), 1574; — Martinez de Astorga (Iñigo), 1575; — Mondragon, s. d.; — Montagudo ([Francisco Hurtado de Mendoça, IVe] comte de), 2 l., 1573-1576; — Montiel de Çayas (Iñigo), 1575; — Noy (Francisco de la), s. d.; — Pallas (Jayme de), 1575; — Palma (Juan de), s. d.; — Paz (Pedro de), 2 l., 1575 et s. d.; — Perez (Antonio), 1566; — Perrenot (Antoine), cardinal de Granvelle, 3 l., 1573; — Philippe II, 1573; — Romero (Julian), 2 l., 1576; — Salazar (Francisco de), s. d.; — San Clemente (Guillen de), 2 l., 1576; — Terranova ([Carlos de Aragón, Ier] duc de), s. d.; — Valdés, maestro de campo, 2 l., 1575 et s. d.; — Verdugo, coronel, s. d.; — Çavala [Domingo de], 1575; — Çayas (Gabriel de), 2 l., 1566-1575; — à l'ambassadeur de Gênes (?), 1566; — aux soldats de D. Pedro de Tarsis, 1576.

Fol. 424-427. Lo que el comendador mayor de Castilla embio a decir con su confessor al cardenal Borromeo, en 2 de octubre 1573, con la copia de lo que el cardenal respondio.

(427 feuillets; 342 sur 254 millimètres.)

Vol. XXXI.

Recueil de lettres originales, en espagnol ou en italien, et de pièces diverses adressées à Mateo Vasquez, secrétaire du Roi, de 1577 à 1589 par les personnages dont les noms suivent:

Aragón (Dª Maria de), 1588; — Arguelles (Juan de), 3 l., 1577 et s. d.; — Armenteros, lic^do, 1588; — Ascoli (princesse d'), 1588; — Barrionuevo (Hieronimo de), 1588; — Berlanga (marquis de), 1588; — Brizeno de Valderravano (Christoval), 1577; — Campo, 1577; — Campo (Estevan de), 1577; — Campuçano, doctor, 1577; — Caritate

(Cebrian de), 1577; — Castilla (Pedro de), 1577; — Castilla (El almirante de), 1577; — Castro, s. d.; — Castro (Rº de), cardinal, 1588; — Córdova (Andres de), 1588; — Córdova (Lorenzo de), 1588; — Corso (Mario), 1577; — Coçar (Juan de), 1588; — Daza Chacon, doctor, 1577; — Diez (Benito), 2 l., [1577]; — Escalona ([Juan Fernández Pacheco, Vᵉ] duc de), 1588; — Fernández de Andrada (Pedro), 2 l., 1577; — [Figueroa (Fernando),] évêque des Canaries, 1588; — Florez (Francisco), 1588; — Fonseca, doctor, 1588; — Fuyra (Diego de), 1575; — Galceran de Sorribes (Hieronimo), 7 l., 1576-1578; — Galvez, licᵈᵒ, 1578; — Gante (Martin de), 1577; — Gesio (Giovanni Battista), 3 l., 1576-1578; — Godoy (Pedro de), 1577; — Gracian (Diego), s.d.; — Gracian (Lucas), 1577; — Grenade (La Ville de), 1588; — Grenade (Le Chapitre de l'église de), 1588; — Guzman (Lope de), 1588; — Heredia (Christobal), 1588; — Herrera (Dª Leonor de), 1588; — Idiaquez (Francisco de), 7 l., 1576-1577; — Leon (Francisco de), 1577; — Lignana et Mayo (Pompeo), 1577; — Loarte (Baltasar), 1575; — Magistri (Juan Francisco), s. d.; — Maldonado (Diego), 1577; — Matança (Hieronimo de), 1577; — Melgar (comte de), 1588; — Melgar (comtesse de), 1588; — Mendoça (Dª Catalina de), 1578; — Mendoça (Juan de), 1588; — Mendoça (Rº de), 1588; — Micon (Joseph), 1578; — Molina de Medrano, licᵈᵒ, 1588; — Montalvo (Fernando), 1577; — Montalvo (Hieronimo), 1588; — Mora (Christoval de), 1588; — Negrete (Pedro), 2 l., 1576-1577; — Niño de Guevarra (Fernando), 1588; — Niño de Zúñiga (Alonso), 1588; — Nuñez de Toledo (Pedro), cinquante-deux lettres ou mémoires avec quelques pièces annexes, 1587-1589; — Olivares ([Enrique de Guzman, IIᵉ] comte de), 1588; — Olivares, doctor, 1578; — Orgaz ([Juan Hurtado de Mendoça y Guzman, IIIᵉ] comte de), 1588; — Ossorio (Luis), 2 l., 1587-1588; — Padilla, licᵈᵒ, 1576; — Padilla (Pedro de), 1588; — Paredes ([Agnès Manrique de Lara, VIᵉ] comtesse de), s. d.; — Parexa, doctor, 1577; — Patternina (Francisco de), 1588; — Perez (Diego), 1577; — [Perez (Sebastian),] évêque d'Osma, 1588; — Perez de Arriola (Martin), 1588; — Pimentel (Diego), 1588; — Poza ([Francisco de Rojas y Córdova, IIIᵉ] marquis de), 1588; — Quiros (Juan Bernaldo de), 1577; — Ramirez de Vargas (Gaspar), 1577; — Rodriguez de Herrera, 1588; — Rojas y Sandoval (Bernardo), 1577; — Ruiz de Velasco (Juan), 2 l., 1588; — Salazar (Gasca de), 1588; — Santoyo (Bartholome de), 4 l., 1577; — Santoyo (Sebastiano de), 1577; — Sarmiento (Pedro), 1577; — Segura (El maestro), 1588; — Séville (Le prieur et les consuls de), 1578; — Ugarte (Gregorio de), 1577; — Valdecañas y Arellano, 1588; — Valdivia, licᵈᵒ, 1588; — Vargas Pecellin (Alonso de); — Vernuy, licᵈᵒ, 1588; — Viana (Juan de), 1576; — Vivyesca, licᵈᵒ, 1577; — Ybarra (Juan de), 4 l., 1576-1588; — Ysunça (Pedro de), 1576; — [Çapata y Cis-

neros, (Ant.),] évêque de Cadix, 1588; — Çavala (Domingo de), 1577; — Çayas (Gabriel de), 1588; — Çerralvo (marquis de), 1588; — Çuaço (Gabriel), 1588.

En outre, quatre lettres non signées ou dont la signature n'a pas été déchiffrée.

Quelques-unes de ces lettres portent des annotations autographes de Philippe II.

(418 feuillets; 330 sur 251 millimètres.)

Vol. XXXII.

Recueil de cent trente-sept lettres originales de Francisco Gutierrez de Cuellar « contador de cuentas y del consejo de la hazienda de Su Mag^d^ » à Mateo Vasquez, secrétaire du Roi, 1575-1578. Ces lettres sont accompagnées d'un grand nombre de mémoires, traitant de diverses questions financières, destinés à Philippe II.

Dans ce recueil sont intercalées en outre les pièces suivantes :

Fol. 81-83. Deux lettres du lic^do^ Hernando d'Avalos de Sotomayor à Mateo Vasquez; Madrid, 23 juin et 6 août 1576. — Originaux.

Fol. 90. Lettre d'Antonio de Erasso au même; Madrid, 30 août 1576. — Original.

Fol. 100. Lettre de D. Alvaro Agreda au même; Madrid, 8 juin 1576. — Original.

Fol. 122-123. Lettre d'Ysabel de Jésus, « monja en Segovia », à Philippe II; s. l. n. d. — Original.

Fol. 151. Lettre de Diego Ayalas à F. Gutierrez de Cuellar; Simancas, 23 octobre 1576. — Original.

Fol. 271. Lettre de Francisco Bravo à Mateo Vasquez; Madrid, 23 mai 1576. — Original.

Fol. 332. Lettre de Mateo Vasquez à F. Gutierrez de Cuellar; Pardo, 10 novembre 1577. — Original.

Fol. 370. Lettre du même au même; Aranjuez, 30 avril 1577. — Original.

Fol. 374. Lettre du lic^do^ Chumacero de Sotomayor à Mateo Vasquez; Madrid, 10 mai 1577. — Original.

Fol. 489. Lettre de Christoval de Barros au même; Madrid, 25 février 1577. — Original.

(514 feuillets; 310 sur 212 millimètres.)

Vol. XXXIII.

Recueil de pièces diverses (lettres, mémoires, consultes, etc.) « sobre cossas de hazienda » adressées pour la plupart à Mateo Vasquez par Juan Nuñez de Illescas, « de consejo de hazienda de Su Mag^d y procurador de cortes de Sevilla », 1580-1582.

Fol. 1. « Advertencias de Juan Nuñez de Illescas sobre cosas de Portugal que tienen necessidad de remedio, y consulta cerca la pretension de Santoyo »; 13 février 1582.

Fol. 4. « Juan Nuñez de Illescas a Mateo Vasquez sobre su licencia »; 15 mars 1582.

Fol. 6. El mismo : « Contrato de las naves con Manuel Caldera; — la de Malaca; — cueros que traxo la caravela de la ysla de la Madera »; 23 décembre 1581.

Fol. 8. Christoval de Mora à Mateo Vasquez : « Pide una provision del Rey D. Sebastian en que manda pagar las deudas de Christoval de Tavora »; 30 octobre 1582.

Fol. 9. Juan Nuñez de Illescas : « Sobre lo de la pimienta »; 23 mars 1582.

Fol. 10. El mismo : « Sobre el particular de Estevan Lercaro; — el contrato de la pimienta », etc.; 6 janvier 1582.

Fol. 13. El lic^do Ruy Perez a Mateo Vasquez, 9 décembre 1581.

Fol. 15. Juan Nuñez de Illescas : « Sobre el particular de Antonio de Guevara y de Luys Cesar »; 19 décembre 1581.

Fol. 16. El consejo de hazienda á Su Mag^d « sobre lo que se deve de sueldo recagado a hombres de armas jubilados... », avec des avis de Francisco Delgado et Juan Nuñez de Illescas; mars 1582.

Fol. 20. Juan Nuñez de Illescas : « Arbitrios para sacar dinero, no viniendo la flota, de tierra firme »; 19 mars 1582.

Fol. 23. El mismo : « Sobre el invernar en las Indias Diego Maldonado »; mars 1582.

Fol. 27. [El mismo?] : « Sobre lo de la gente de las Felipinas »; 9 mars 1582.

Fol. 29. Relacion de lo que se trato en la junta de Portugal sobre el contrato de las naos de la India; 2 août 1581.

Fol. 30. Juan Antonio del Alcazar à Su Mag^d: « Offresce en nombre de la ciudad de Sevilla de servir con 50,000 ducados a V. Mag^d porque se a servido de no mandar vender previlegios de hidalguias en Sevilla »; s. d.

Fol. 36. El Rey al conde de Villar [Fernando de Torres y Portugal], assistente de la ciudad de Sevilla; 12 février 1582.

Fol. 37. « Copia de cartas del principe de Parma para Su Mag^d^ de Tornay a 7 de deciembre 1581 y 16 de março 1582. »

Fol. 42. Francisco Delgado à Juan Nuñez de Illescas « con una scriptura de Diego Diaz Bezerril, uno de los rendadores del almoxarifazgo de Sevilla »; 16 janvier 1582.

Fol. 45. « Memoria [y otros papelos] de acomo se pagaron en Ytalia los florines de Alemania a la coronelia del conde Geronimo de Lodron. »

Fol. 54. Juan Nuñez de Illescas : « Arbitrios para hazer provision de dinero en Sevilla » ; [1582].

Fol. 60. « Acuerdo sobre que se cunpli una çedula en que manda Su Mag^d^ que el que huviere de ser veintiquatro tenga las calydades que en ella se dize. »

Fol. 64. « Relaçiones del valor de la renta del almoxarifazgo mayor de la ciudad de Sevilla. »

Fol. 67. Dos memorias « sobre lo de los almoxarifazgos de Sevilla » ; 1581.

Fol. 74. Lettre de Diego de Spinosa Bastida à Mateo Vasquez avec un mémoire sur la conduite de Francisco Duarte et un avis de Juan Nuñez de Illescas; Séville, 2 décembre 1581.

Fol. 79. Lettre d' [Alonso Perez de Guzman] duc de Medina Sidonia à Philippe II relative à Francisco Duarte, avec un avis de Juan Nuñez de Illescas; Gibraltar, 3 décembre 1581.

Fol. 86. « Traslado de la carta de Su Mag^d^ de 5 deziembre [1581] para Mateo Vasquez. »

Fol. 87. « Relaçion sacada del proceso de las fianzas que dieron Jhoan Alonso de Medina y sus compañeros... para la paga y seguridad de los almoxarifazgos mayor y de Indias desta ciudad de Sevilla » ; [1581 ou 1582].

Fol. 89. Lettre du comte de Villar [Fernando de Torres y Portugal] à Antonio de Guevara (s. l. n. d.), lettre d'Antonio de Guevara à Mateo Vasquez (5 décembre 1581) et avis de Juan Nuñez de Illescas relatifs à Francisco Duarte.

Fol. 93. Trois lettres de Francisco Muniz de Godoy à Philippe II accompagnées d'une lettre du comte de Villar à Mateo Vasquez et d'un avis de Juan Nuñez de Illescas; 1581.

Fol. 106. Lettre Francisco de Quintanilla à Philippe II avec un avis de Juan Nuñez de Illescas; Séville, 26 août 1581.

Fol. 110. « Relaçion de algunos cabos que en materia de hazienda pareze a Pedro de la Peña », avec un avis de Juan Nuñez de Illescas; décembre 1581.

Fol. 114. « Parezer de Juan Nuñez de Illescas sobre lo que puede Su Mag^d^ escrivir al presidente de hazienda » [D. Hernando de Vega y Fonseca]; Lisbonne, 30 décembre 1581.

Fol. 118. Lettre et mémoire d'Alvaro de la Serna et avis de Juan Nuñez de Illescas sur l'administration de Çaffra par le duc de Feria; décembre 1581.

Fol. 125. Consulta del contador Garnica sobre lo del encabeçamiento general y parezer de Juan Nuñez de Illescas; avril 1582.

Fol. 129. Lettre de Juan de Issunca à Philippe II avec un avis de Juan Nuñez de Illescas; Lisbonne, 30 décembre 1581.

Fol. 135. Juan Nuñez de Illescas : « Sobre los 100,000 ducados de contado para embiar en estas naos a la India; — sobre el contrato de la pimienta », etc.; 12 mars 1582.

Fol. 139. El mismo : « Sobre los contratadores de la pimienta; — sobre la alfandiga », etc.; 18 et 20 mars 1582.

Fol. 144. El mismo : « Sobre el negoçio de Francisco Duarte; — la pimienta de Portugal », etc.; 23 septembre 1581.

Fol. 151. El mismo : « Sobre la junta de dinero en Sevilla, las personas para esto », etc.; 26 octobre 1581.

Fol. 153. El mismo : « Sobre el memorial del lic^{do} Osorio; — la junta en S. Domingo », etc.; 22 octobre 1581.

Fol. 155. El mismo : « Alfandiga; — puntos de hazienda para la junta en S. Domingo; — no crescerse juros en el reyno », etc.; 17 et 18 octobre 1581.

Fol. 159. El mismo : « Sobre el memorial de Juan de Molina en lo de la sal; — alfandiga », etc.; 24 octobre 1581.

Fol. 163. El mismo : « Junta de S. Domingo; — alfandiga; — contratadores », etc.; 22 octobre 1581.

Fol. 165. El mismo : « Persona para las provisiones que Francisco Duarte haze »; 31 octobre 1581.

Fol. 168. El mismo : « Sobre el negocio de la pimienta »; 3, 15, 24, 27 novembre 1581, 8 février 1582.

Fol. 187. El mismo : « Sobre el negocio del conde de Olivares »; 26 décembre 1580.

Fol. 190. El mismo : « Persònas para las provisiones de Sevilla; — galeras; — sal »; 27 septembre 1581.

Fol. 193. El mismo y Francisco Delgado : « Sobre lo de Soto de Roma; — tablones que se compraron en Silillos », etc.; 26 septembre 1581.

Fol. 197. Los mismos : « Parezeres en la consulta que haze el contador Garnica »; 24 septembre 1581.

Fol. 204. Los mismos : « Parezer en el negocio de Francisco Duarte »; 24 septembre 1581.

Fol. 206. Juan Nuñez de Illescas : « Sobre lo del encabeçamiento », etc.; 25 septembre 1581.

Fol. 211. « Relaçion de Delgado que toca a la provision de bastimentos »; 27 septembre 1581.

Fol. 214. Juan Nuñez de Illescas : « Sobre la prorrogacion del encabeçamiento » ; 29 octobre 1581.

Fol. 216. « Memorial de Juan de Molina sobre el particular de la sal deste reyno », avec un avis de Juan Nuñez de Illescas ; 20 octobre 1581.

Fol. 220. « Relaçion del lic^{do} Osorio de los bienes libres y actiones que quedaron del rey D. Sebastian en estos reynos de España demas de los que tenia en el reyno de Portugal », avec un avis de Juan Nuñez de Illescas ; octobre 1581.

Fol. 226. Juan Nuñez de Illescas : « Sobre el yr persona a Sevilla ; — sobre las qualidades del assistente », etc. ; 19 novembre 1581.

Fol. 229. El mismo : « Sobre lo que han respondido el conde de Villar y Antonio de Guevara a lo de los juros » ; 28 novembre 1581.

Fol. 233. El mismo : « Sobre lo del encabeçamiento de Sevilla » ; 17 novembre 1581.

Fol. 238. El mismo : « Sobre lo de la sal » ; 17 novembre 1581.

Fol. 240. Lettre du duc de Medina Sidonia à Philippe II ; Gibraltar, 5 novembre [1581].

Fol. 242. Juan Nuñez de Illescas : « Sobre el negocio de Francisco Duarte » ; 12 novembre 1581.

Fol. 244. El mismo : « Personas para las provisiones en Andaluzia » ; 13 novembre 1581.

Fol. 248. El mismo : « Lo que le paresce se responda al assistente de Sevilla en lo del encabeçamiento » ; 12 novembre 1581.

Fol. 250. El mismo : « Personas qualificadas para lo que se trata de Francisco Duarte », etc. ; 11 novembre 1581.

Fol. 252. Lettre d'Antonio de Guevara à Mateo Vasquez avec un avis de Juan Nuñez de Illescas ; Séville, 5 novembre 1581.

Fol. 255. Juan Nuñez de Illescas : « Sobre lo del encabeçamiento ; — sobre los juros », etc. ; 1 et 24 novembre 1581.

Fol. 267. El mismo : « Sobre el particular de la sal » ; 3 décembre 1581.

Fol. 269. El mismo : « Sobre el creçimiento de los juros » ; 2, 3, 8 janvier 1582 et 28 décembre 1581.

Fol. 279. « Copia de carta de Mateo Vasquez a Antonio de Guevara, de Lisboa a 4 de enero 1581. »

Fol. 280. Juan Nuñez de Illescas : « Sobre una carta d'Antonio de Guevara » ; 29 décembre 1581.

Fol. 285. Lettre du duc de Medina Sidonia à Philippe II « sobre las provisiones que Francisco Duarte hazia », avec un avis de Juan Nuñez de Illescas ; 17 décembre [1581].

Fol. 291. Juan Nuñez de Illescas : « Sobre diversas materias » ; 10 décembre 1581.

Fol. 293. El mismo : « Sobre la alfandiga ; — las naos ; — la isla de la Madera » ; 4 janvier 1582.

Fol. 296. Lettre de Francisco Duarte à Philippe II avec un avis de Juan Nuñez de Illescas; S. Lucar, 15 janvier 1582.

Fol. 303. Lettre d'Antonio de Guevara à Juan Nuñez de Illescas avec un avis de ce dernier; 9 février 1582.

Fol. 310. Juan Nuñez de Illescas : « Respuesta a la consulta del contador Garnica de 24 de março 1582. »

Fol. 312. « El consejo de hazienda a Su Mag[d] » ; 7 octobre 1581.

Fol. 319. Juan de Nuñez de Illescas : « Sobre la scrivania de rentas de Santoyo » ; 19 mars 1582.

Fol. 320. Lettre de Juan Nuñez de Illescas à Mateo Vasquez; Lisbonne, 25 avril 1582.

Fol. 322. Juan Nuñez de Illescas : « Responde a lo del estado de las cosas de la mar y despacho de la armada y a lo que Hernando de Vega apunto del » ; 27 avril 1582.

Fol. 327. El mismo : « Sobre el contrato de la pimienta » ; 18 mars 1582.

Fol. 329. Juan Bautista Rovelasca : Sobre la misma materia ; 25 juin 1582.

Fol. 330. Juan Nuñez de Illescas : « Sobre la saca de dinero de Castilla que piden los contratadores de la pimienta » ; mars 1582.

Fol. 333. El mismo : « En lo del contratar y ordenar las armadas deste reyno de Portugal » ; 8 novembre 1581.

Fol. 340. El mismo : « Lo del officio de visitador que se ha tratado con el capitan Diego de Sotomayor » ; 25 janvier 1582.

Fol. 341. El mismo : Relaçion de los pareçeres del consejo de las Indias y doctor Santillan cerca de la nueba orden que les pareçe se deve dar en las cosas de la casa de contratacion. (Incompl. de la fin.)

Fol. 343. Mateo Vasquez à Juan Nuñez de Illescas : « Papeles para verse con R° Vasquez, y la respuesta que se dara a los capitulos » ; 10 février 1582.

Fol. 351. Juan Nuñez de Illescas : « Respuesta que se puede dar a Pedro de Alcaçova sobre lo de las naves de la India y assiento de Luys Cesar y la de Malaca. »

Fol. 353. Manuel Caldeyra à Juan Nuñez de Illescas : « Sobre el contrato de las naves de las Indias » ; 26 décembre 1581.

Fol. 358. « Relacion de como se defrauda y encubre renta a Su Mag[d] en S. Lucar de Barrameda y de algunos medios para excusar este daño », avec un avis de Juan Nuñez de Illescas; février 1582.

Fol. 365. Juan Nuñez de Illescas : « Sobre los naos para la India » ; 19 décembre 1581.

Fol. 367. El mismo : « Sobre el arrendamiento de la alfandiga y poca seguridad della » ; s. d.

Fol. 369. El mismo : « Sobre lo de las naves de la India ; — de la mina ; — del contrato de la pimienta » ; 1[er] septembre 1581.

Fol. 371. El mismo : « Razon de los juros de a 14 y 20 que pidio Rº Vasquez; — aviso para que no trate dello; — persona de la confiança para la ysla de la Madera »; 5 janvier 1582.

Fol. 373. Lettre de Mateo Vasquez à Juan Nuñez de Illescas; 14 juillet 1581.

Fol. 375. Juan Nuñez de Illescas : « Sobre la plaça de consegero de hazienda. »

Fol. 376. Relacion del marques de Santa Cruz sobre la navigaçion de la India, 27 novembre 1580.

La plupart des pièces de ce recueil portent des annotations de la main de Philippe II.

(386 feuillets; 305 sur 220 millimètres.)

Vol. XXXIV.

Recueil de consultes du conseil d'Italie présentées à Philippe II par Mateo Vasquez, secrétaire du roi, 1582-1583.

Fol. 1. « Sobre la licencia que Pº Sieri Pepuli pide para renunciar en Marciota Sieri el officio de secreto de la ciudad de Trapana. »

Fol. 3. « Sobre el particular de Juan Rastapolo que supplica por el officio de sobrestante de los arcos del Taraçanal de Mecina. »

Fol. 5. « Sobre la confirmacion que pide Innocencio Romagnolo del officio de guardian de la puerta de la marina de Palermo. »

Fol. 7. « Sobre el particular del doctor Antonio Roxo. »

Fol. 9. « Sobre la licencia que Mercurino Filiberto, conde de Gatinara, pide para sacar del reyno de Napoles diez cavallos franchos de derechos. »

Fol. 11. « Sobre la licencia que Juan Jacobo del Pozo pide para renunciar el officio de capitan de las ferias de Tramontana de Mecina. »

Fol. 13. « Sobre la licencia que pide Alfonso de Franchis para renunciar Hieronimo de Franchis el officio de refrendario. »

Fol. 15. « Sobre el particular de Francisco de Paredes correo. »

Fol. 17. « Sobre el particular de Alonso Ramos, soldado. »

Fol. 19. « Sobre el particular del capitan George Montesoro. »

Fol. 21. « Sobre el particular de Francisco Patricio. »

Fol. 23. « Sobre la prorrogacion de la licencia que pide Julio Dardone. »

Fol. 25. « Sobre el particular de Sigismundo Gonzaga. »

Fol. 27. « Sobre el titulo de Don porque supplica el doctor Flaminio Palmula. »

Fol. 29. « Sobre el particular del Marques Philippo Deste. »

Fol. 31. « Sobre el particular del maestre de campo D. Diego Enrriquez. »

Fol. 33. « Sobre el particular del hijo de Marcelo Doria. »

Fol. 35. « Sobre el particular de Juan Andrea Capellis. »

Fol. 37. « Sobre el particular de Octavio Gonzaga, capitan general de la cavalleria del stado de Milan. »

Fol. 38. « Sobre los lugares que el castellano de Milan y los capitanes generales... an de tener en consejo secreto. »

Fol. 41. « Sobre la consignacion de Christoforo de Fornari. »

Fol. 45. « Sobre el titulo de Marques porque supplica D. Alonso de Aragón, conde de Simeri. »

Fol. 47. « Sobre el titulo de Principe porque supplica el conde de Loreto. »

Fol. 49. « Sobre el particular de Hermes Vizconte. »

Fol. 51. « Sobre el lugar que D. Carlos Davalos pretende tener en el consejo de guerra en Sicilia. »

Fol. 53. « Sobre el particular de Fr. Jacomo Cafaro. »

Fol. 55. « Sobre el particular de Margarita de Valdes. »

Fol. 57. « Sobre el titulo de Don porque supplica Antonino Balduchio. »

Fol. 59. « Sobre la renunciacion que pide Andrea Ardinguelo de su officio de thesorero de la provincia de Abruzo. »

Fol. 61. « Sobre la promocion del obispo de Gaeta [Pietro Lunelli] y provision de la yglesia que dexa. »

Fol. 63. « Sobre el titulo de Principe que pretende el duque de Monteleon. »

Fol. 65. « Sobre la consignacion de la pension del duque de Branzuique. »

Fol. 71. « Sobre el lugar del consejo que pide el principe de Butera. »

Fol. 73. « Sobre la forma que se deve dar en el officio de veedor de la infanteria, cavalleria y castillos del reyno de Napoles. »

Fol. 75. « Sobre la licencia porque Hieronimo de Assaro supplica para renunciar su officio de racional de la sumaria. »

Fol. 77. « Sobre la pretension de la reyna de Polonia de que se le pague loque se le deve en Napoles conforme a su contracto. »

Fol. 79. « Sobre el particular de D. P. Ayo de Molina. »

Fol. 81. « Sobre el particular de Modesto Spino y Bartholome Ariano. »

Fol. 83. « Sobre el particular del marques de Cassano del habito de Sanctiago, hermano del cardenal Alexandrino. »

Fol. 85. « Sobre el particular de Constantino de Manuel, janizaro que se ha reconciliado a nostra santa fee. »

Fol. 87. « Sobre el particular del doctor Pallarès. »

Fol. 89. « Sobre el particular de Marco Antonio Colonna, Turco de nacion, que se vino a estos reynos con una galera y mucha gente en ella. »

Fol. 91. « Sobre la pretension de Martin de Gante que supplica por la mitad de la mastredatia de principato ultra. »

Fol. 99. « Sobre la provision del officio de racional del conservador de Sicilia. »

Fol. 101. « Sobre la difficultad que haze el obispo de Malta [Thomas Gargallus] en pagar las pensiones que estan cargadas sobre su yglesia. »

Fol. 103. « Sobre la provision del cargo de stratico de Mecina. »

Fol. 105. « Sobre el particular de Octavio Gonzaga. »

Fol. 107. « Sobre el particular del Almirante de Castilla por el arrendamiento del condado de Modica. »

Fol. 109. « Sobre el particular de D. Gonçalo de Arpide. »

Fol. 111. « Sobre el particular de Bendinelo Sauli. »

Fol. 113. « Sobre lo que se deve al s° Çayas por su salario y el de sus officiales. »

Fol. 115. « Recuerdo a Su Mag^d para que sea servido de resolver lo que el consejo le ha consultado sobre consumirse los officios de veedor de Napoles. »

Fol. 117. « Sobre la ayuda de costa que pretende D. Diego de Ibarra para volverse à Sicilia. »

Fol. 119. « Advertencia... de lo que se ha sabido de la mala vida de Antonio de Sossa que tiene, en Sicilia, una dignidad ecclesiastica. »

Fol. 121. « Sobre el particular de Antonio Carenzon Cremones. »

Fol. 123. « Sobre el particular de Nicolas Galiano y Augustin de la Mantia. »

Fol. 125. « Sobre el particular del duque Octavio. »

Fol. 127. « Sobre los inconvenientes que se offrescen en que passe adelante la reformacion de la gente d'armas y cavalleria del stado de Milan. »

Fol. 129. « Sobre el particular de D. Rodrigo de Toledo, governador de Alexandria. »

Fol. 131. « Sobre el particular del doctor Grado. »

Fol. 133. « Sobre el particular del doctor Gaspar Pineyro del consejo de Sta Clara de Napoles. »

Fol. 135. « Sobre el particular del maestro de campo D. Diego Enrriquez. »

Fol. 137. « Sobre la provision de los officios de alguaziles de Sicilia. »

Fol. 141. « Sobre la provision de la plaça de uno de los maestros del magistrado extraordinario de Milan. »

Fol. 143. « Sobre el particular tocante al matrimonio del marques del Vasto » con la hija mayor del conde de Santangel.

Fol. 145. « Sobre la differencia que Su Mag^d hallo en las dos consultas... cerca la division de las audiencias de Otranto y Calabria. »

Fol. 147. « Sobre el donativo... que el reyno de Napoles ha hecho al duque de Ossuna. »

Fol. 150. « Sobre el particular de la sobrina de Gaspar Pineyro. »
Fol. 152. « Sobre el particular de Flaminio Caracciolo. »
Fol. 154. « Sobre el particular de D. Alvaro de Mendoça. »
Fol. 156. « Lo que paresce en el particular de D. Alonso de Leyva. »
Fol. 158. « Respuesta del consejo de Italia a lo que Su Mag^d dize sobre la reformacion de la gente d'armas... del stado de Milan. »
Fol. 160. « Sobre el officio de veedor que vaco en Napoles por muerte de Sancho de Corroça. »
Fol. 162. « Sobre la provision de las dos fiscalias que se han de criar de nuevo en Napoles. »
Fol. 164. « Sobre el particular de Juan Valls y Serrano. »
Fol. 166. « Sobre el crecimiento de salario porque supplica Ignacio Monforte, procurador fiscal del patrimonio de Sicilia. »
Fol. 168. « Sobre el particular de Martin de Sculthays. »
Fol. 170. « Sobre el particular de los hijos de Míguel Cotognati. »
Fol. 172. « Sobre el particular de Benito Diaz de Villena. »
Fol. 174. « Sobre el particular de D. Diego de Alarcon y de Mendoça. »
Fol. 176. « Sobre el particular de Dª Beatriz Ponce de Leon. »
Fol. 178. « Sobre el particular de las hijas del capitan Mendoça. »
Fol. 180. « Sobre el particular del capitan Juan Lucio de Velasco. »
Fol. 182. « Sobre la pretension de Pompeo Colonna. »
Fol. 184. « Sobre el particular de la marquesa de Ayamonte. »
Fol. 186. « Sobre el particular de Christoval Xuarez. »
Fol. 188. « Sobre el particular de Juan Adam. »
Fol. 190. « Sobre el particular de D^a Cornelia de Puebla y Leofante. »
Fol. 192. « Sobre el particular de D. Nicola Stizia. »
Fol. 194. « Sobre lo que passa en la suspension del fiscal Bilota. »
Fol. 196. « Sobre dos particulares de Madama de Parma. »
Fol. 198. « Sobre el particular de Antonio Montana. »
Fol. 200. « Sobre el particular del doctor Fabricio Severino. »
Fol. 202. « Sobre la merced que el duque de Saboya [Charles Emmanuel] supplica para un hijo natural del conde de Pancaller. »
Fol. 204. « Sobre el particular de Marco Antonio Moles. »
Fol. 206. « Relacion de las culpas que el visitador D. Lope de Guzman ha embiado contra el regente Daroca. »
Fol. 208. « Sobre el particular de Antonio de Saldaña. »
Fol. 210. « Sobre el particular de D. Pedro de Ribera y Vargas. »
Fol. 212. « Sobre el particular de Juan Francisco Ferraro. »
Fol. 214. « Sobre el particular del capitan Juan de Bolaños. »
Fol. 216. « Sobre la plaça de consejero colateral de Napoles porque supplica D. Alonso de Leyva, capitan general de la galeras de Sicilia. »
Fol. 218. « Sobre el particular del capitan D. Mario Corso. »
Fol. 220. « Sobre la instancia que haze la emperatriz para que se paguen en Milan al conde de Salina siete mil y tantos ducados. »

Fol. 222. « Sobre el particular del capitan Theodoro Acanza. »

Fol. 224. « Sobre el particular de Diego de Córdova. »

Fol. 226. « Sobre la consignacion de los seys mil escudos de pension que tiene en Milan el duque de Branzuique. »

Fol. 228. « Sobre el particular de D. Pedro Çapata de Cardenas. »

Fol. 230. « Sobre la saca de cavallos que pide el duque de Urbino. »

Fol. 232. « Sobre la pretension de Octavio Bonet. »

Fol. 234. « Sobre la provision de los siete goviernos de provincias que vacan en Napoles. »

Fol. 236. « Sobre el feudo de Romañano que pide el cardenal Verceli. »

Fol. 248. « Sobre la remission de pena de galera que supplica el nuncio se haga a Julio de Franco, criado del principe de Bisignano. »

Fol. 250. « Sobre la trata de cavallos que pide el internuncio de Polonia. »

Fol. 252. « Sobre los particulares del marques de Castellon. »

Fol. 254. « Sobre el titulo de consejero secreto que pretende el presidente del magistrado extraordinario de Milan. »

Fol. 256. « Sobre el particular de Juan de Samaniego. »

Fol. 258. « Sobre el particular de D. Juan de Leyva, hijo del principe de Asculi. »

Fol. 260. « Sobre el particular de Garcia Peña de Quiñones. »

Fol. 262. « Sobre el particular de Francisco Ortiz. »

Fol. 264. « Sobre el particular de Nuccio Sirigati, secretario de Madama de Parma. »

Fol. 266. « Sobre el particular del capitan Alonso Davalos. »

Fol. 268. « Sobre el particular de Fr. Jacomo Cafaro. »

Fol. 270. « Sobre el particular de Guillermo y Francisco Darbonay. »

Fol. 272. « Sobre el particular del fiscal Gerardi. »

Fol. 274. « Sobre la pension que tiene en Milan el conde Crivelo. »

Fol. 276. « Sobre el particular de Amadeo Caresana, hijo del coronel Caresana. »

Fol. 278. « Sobre el particular de D. Pedro de Villegas, del habito de S. Juan. »

Fol. 280. « Sobre el particular del conde de Sarno. »

Fol. 282. « Sobre el particular de Christoval de Fornari. »

Fol. 284. « Sobre el particular del maestro de campo Mondragon. »

Fol. 286. « Sobre el particular del doctor Fr. Marcos Folleta, de la orden de S. Juan. »

Fol. 288. « Sobre el particular de los quatro capitanes que han sido proveidos de castillos en Italia. »

Fol. 290. « Sobre el particular de George Doria. »

Fol. 292. « Sobre la pretension que tiene la marquesa de Montesclaros de casar su hijo con la condesa de S. Angel. »

Fol. 294. « Sobre el particular de Juan Simoneta, hijo del regente Simoneta, que supplica por un assiento de cappelan. »

Fol. 296. « Sobre el particular del doctor Silvestro Mauroli. »

Fol. 298. « Sobre el particular de Leonardo Vayro, prior de S[ta] Sophia de Benevento. »

Fol. 300. « Sobre el particular del marques de Spejo. »

Fol. 302. « Sobre lo que supplica el cardenal de S. Sixto cerca la satisfaccion del credito que como abbad de Brera tiene con la camara de Milan. »

Fol. 304. « Sobre el particular de Francisco Romeo. »

Fol. 308. « Sobre lo que resulta de las cartas del visitador de Milan tocante a Juan del Varco, secretario que fue del marques de Ayamonte. »

Fol. 310. « Sobre la provision de la plaça de senador de Milan que vaca por fallescimiento del doctor Nicolas Abril y Garcia. »

Fol. 312. « Sobre la provision del officio de coadiutor de las tassas que vaca por la promoçion de Trebaçio Testa al de canciller de las tassas del magistrado ordinario de Milan. »

Fol. 314. « Sobre el particular do D[a] Elena de Requesens, viuda del capitan Juan Dorta. »

Fol. 316. « Sobre el particular del Alferez Hieronimo de Vargas. »

Fol. 318. « Sobre el particular del sargento Diego Garcia. »

Fol. 320. « Sobre la licencia que el capitan Garcia de Olivera pide para venir a Hespaña. »

Fol. 322. « Sobre el particular de Ares Pardo de Andrade. »

Fol. 324. « Sobre el particular de D[a] Ysabel de Luxan. »

Fol 326. « Respuesta a la consulta del conde Sarno. »

Fol. 328. « Tercera consulta sobre... la reformacion de la gente d'armas y cavalleria del estado de Milan. »

Fol. 332. « Respuesta a la consulta del marques de Espejo. »

Fol. 334. « Respuesta a las consultas de D. Alonso de Leyva. »

Fol. 336. « Sobre el particular del capitan Diego Nuñez. »

Fol. 338. « Sobre el particular del capitan Montano Navarro. »

Fol. 340. « Sobre el particular del conde Alexandro Anguisola. »

Fol. 342. « Sobre el particular de Ursula Esquadrina, viuda muger de Juan Andrea Capelis. »

Fol. 344. « Respuesta a la consulta de Guillelmo y Francisco de Barbonna y Borgoñones. »

Fol. 346. « Sobre la provission de los goviernos de provincias que... estan vacos en el reyno de Napoles. »

Fol. 349. « Sobre el salario de Francisco de Vera. »

Fol. 351. « Sobre el particular de Juan Thomas Tuca. »

Fol. 353. « Sobre el particular de D[a] Juana de Ramondeta. »

Fol. 355. « Sobre el particular de Fr. Baptista Mastrilo del habito de S. Juan. »

Fol. 357. « Sobre el particular de Juan Martinez. »

Fol. 359. « Sobre la provision del officio de presidente del patrimonio de Sicilia que vaca por fallescimiento del regente Ramondeta. »

Fol. 369. « Sobre el particular de Francisco Velasquez, ayuda de camara de Su Mag[d], y Miguel de Villanueva, official en la cancelleria de Italia. »

Fol. 371. « Sobre la provision de los officios biennales y annuales de Sicilia. »

Fol. 373. « Sobre la provision del officio de soliscitador fiscal de la gran corte del reyno de Sicilia. »

Fol. 375. « Sobre el particular de Bolaños. »

Fol. 379. « Sobre el particular de la muger y hijos de Antonio Vives. »

Fol. 381. « Sobre el particular del capitan Francisco de Hojeda. »

Fol. 383. « Sobre el particular de Emilia Vizconte. »

Fol. 385. « Sobre la licencia de ocho meses que Cosme Ursino, rezien convertido de judio, pide para yr a Sanctiago de Galizia. »

Fol. 387. « Sobre el crescimiento de limosna porque supplica el monasterio de S[ta] Catalina del Monte Sinay en Arabia. »

Fol. 391. « Respuesta a la consulta del officio de senador de Milan. »

Fol. 393. « Segunda consulta sobre el particular de Hieronimo Gerardi, fiscal del estado de Milan. »

Fol. 397. « Sobre el particular de Juan de Castilla. »

Fol. 405. « Sobre el particular de Vincencio de Granada. »

Fol. 407. « Sobre la ayuda de costa porque supplica D. Cesar Carrafa de Aragon. »

Fol. 409. « Sobre la extraction de cavallos porque supplica el cardenal de Medicis. »

Fol. 411. « Respuesta sobre la consulta de Jacobo Malvezzi. »

Fol. 413. « Sobre el particular del lic[do] Alonso Manrrique. »

Fol. 415. « Sobre el particular del capitan D. Estevan de Pisa. »

Fol. 417. « Sobre el particular de Francisco Velasquez y Miguel de Villanova. »

Fol. 419. « Sobre la pretension de los hijos de Miguel de Codognati. »

Fol. 421. « Sobre el particular del Alferez Pedro Mantilla. »

Fol. 423. « Sobre el particular de Melchior de Aragon. »

Fol. 425. « Sobre la provision del officio de procurador fiscal de la sumaria de Napoles. »

Fol. 427. « Sobre el particular de Melchior de Figueroa, portugues. »

Fol. 429. « Sobre el particular del Alferez Gonçalo Nieto. »

Fol. 431. « Sobre el particular de Juan de Samaniego. »

Fol. 433. « Sobre el particular de Sancho de Movellan, cavallero del habito de S. Juan. »

Fol. 435. « Sobre el particular de D[a] Dorothea Calderon. »

Fol. 437. « Sobre el particular de Marcelo Caracciolo, marques de Casalarbore, excomulgado por el papa por lo de los lugares de Monte Durso y la Bagnara. »

Fol. 439. « Sobre el particular de Juan de Astorga. »

Fol. 441. « Sobre el assiento que ha de tener en consejo secreto el general de la cavalleria ligera de Milan. »

Fol. 443. « Lo que parece que se devria proveer para averiguacion de la muerte de Juan Baptista Monte. »

Fol. 445. « Sobre el titulo de Principe por que supplica el duque de Monteleon. »

Fol. 447. « Sobre la licencia porque supplica el senador Rincon para exonerarse del officio de senador. »

Fol. 449. « Sobre la provision del officio de veedor de la gente de guerra y castillos de Napoles. »

Fol. 451. « Sobre el particular de D. Pedro de Villegas y Ferrer. »

Fol. 453. « Sobre el particular del capitan Prospero Monaco. »

Fol. 455. « Sobre la ampliacion que Dª Maria de Roncesvalles pide para un hijo de los 100 ducados de renta de que le hizo Su Magd merced. »

Fol. 457. « Sobre el particular de D. Pedro Ayo de Molina. »

Fol. 459. « Sobre la renunciacion que el marques de Trevico pretende hazer de su compania de gente d'armas en Fernando de Lofredo, su hijo. »

Fol. 461. « Sobre el particular de Dª Mencia Malvecin, viuda de Garci Alvarez de Toledo. »

Fol. 463. « Sobre las pensiones que se podrian imponer sobre las yglesias de Mecina y Gergento. »

Fol. 477. « Sobre la ayuda de costa porque ha supplicado el duque de Ossuna. »

Fol. 479. « Sobre la merced porque supplica Dª Beatriz de Bolea y Castro. »

Fol. 481. « Sobre lo que supplica Andrea de Lorenço por el hospital de los Italianos de Madrid. »

Fol. 483. « Sobre lo que supplica el general de S. Francisco por Pirro Gonzaga, su hermano. »

Fol. 485. « Sobre la satisfaccion de los 7833 ducados que se deven al thesorero Orduña. »

Fol. 487. Sobre el particular del conde Luys Crivelo.

Fol. 489. Sobre lo que supplican los soldados que se hallaron en la defensa de Cuni. »

Fol. 491. « Sobre el particular de D. Gomez de Figueroa. »

Fol. 493. « Sobre el particular de Juan de Arana. »

Fol. 495. « Sobre lo que supplica Joseph Asquier de Fosan por David Asquier, su hijo. »

Fol. 497. « Sobre lo que supplica Alvaro de Mendoça, castellano de Castilnovo. »

Fol. 499. « Sobre el habito de Sanctiago porque supplica Nicolao de Bolonia. »

Fol. 501. « Sobre el particular del capitan Juan de Puelles. »

Fol. 503. « Sobre lo que supplica Octavio Bonet. »

Fol. 505. « Sobre el particular del marques Philippe de Este. »

Fol. 507. « Sobre la ayuda de costa porque supplica el capitan Diego Nuñez. »

Fol. 509. « Sobre el particular de Dª Elena de Requesens. »

Fol. 511. « Sobre el particular de Nardo Antonio Reco, medico de V. Mag^d. »

Fol 513. « Sobre lo que supplica el nuncio de S. S^d por el cardenal de S. Sixto cerca el credito que tiene en la camara de Milan. »

Fol. 515. « Sobre el particular del marques de Spejo. »

Fol. 517. « Sobre el particular del doctor Ruffino. »

Fol. 532. « Sobre la trata de trigo porque supplican el prior y convento de S. Philippe de Madrid. »

Fol. 534. « Sobre la legitimacion ad honores porque supplica Camillo de Lofredo. »

Fol. 536. « Sobre el particular de Angelo de Costanzo de Napoles. »

Fol. 540. « Sobre lo que resulta de las cartas de Marco Antonio Colonna... cerca lo de haver embiado a tomar las cartas de los inquisidores. »

Fol. 542. « Sobre la trata de cavallos que el duque de Montalto pide. »

Fol. 544. « Sobre la trata franca de trigo y cevada porque supplican el abbad y convento de N^{ra} S^{ra} de Montserrat. »

Fol. 546. « Sobre el particular de D^a Theresa Zambrana. »

Fol. 548. « Sobre lo que supplica Maria Raboto. »

Fol. 550. « Sobre lo que supplica D. Alvaro de Luna cerca la consignacion de su pension sobre el dacio de la mercancia o ferma del sal. »

Fol. 552. « Sobre la ayuda de costa que el doctor Gaspar Mollica pide. »

Fol. 554. « Sobre la ayuda de costa porque supplica el doctor Silvestro Mauroli. »

Fol. 556. « Sobre el titulo de principe porque supplica el duque de Torremayor. »

Fol. 558. « Sobre la trata que piden la abbadessa y monjas del monasterio de N^{ra} S^{ra} de Constantinopla de Madrid. »

Fol. 560. « Sobre la pretension que Jacobo Boncompaño tiene de que se le crezcan a cinquenta lanças las treinta que tiene en su compañia de gente d'armas. »

Fol. 562. « Sobre el particular del alferez Diego de Frias Salazar. »

Fol. 564. « Sobre la prorrogacion del entretenimiento que tenia el capitan D. Marcos de Toledo defuncto porque supplica el lic^do^ Augustin Alvarez de Toledo, su hermano. »

Fol. 566. « Sobre el particular de Pompeo de la Cruz. »

Fol. 568. « Sobre la renunciacion que... haze el regente Carvajal de la pension de 400 ducados que se le han dado en dos sobrinos suyos. »

Fol. 570. « Sobre el particular del maestro de campo D. Pedro de Castilla y Toledo. »

Fol. 572. « Sobre el particular de D. Hieronimo Reggio, capellan de V. Mag^d^. »

Fol. 574. « Sobre la reformacion de los hombres de armas del stado de Milan. »

Fol. 576. « Sobre el assiento de cappellan porque supplica el marques de Lavelo para Julio Cesar del Tuffo, su hijo. »

Fol. 578. « Sobre el particular de la princessa de Asculi, D^a^ Mariana de La Cueva. »

Fol. 580. « Sobre el particular del capitan Antonio de Texeda. »

Fol. 582. « Sobre la declaracion que Su Mag^d^ ha de mandar hazer en lo de los 400 ducados de renta de Juan Marlian y la gracia que despues le ha hecho del feudo de Itelve y quatro valles. »

Fol. 584. « Sobre lo de la ayuda de costa de Francisco Velasquez y Miguel Villanueva. »

Fol. 586. « Sobre la ayuda de costa que pide D. Juan de Bolonia. »

Fol. 588. « Sobre lo del habito de Sanctiago porque supplica Ascanio Pignatelo. »

Fol. 590. « Sobre la pretension de Juan Antonio de Anchora cerca el señalar en los despachos de Milan en la misma forma que lo haze en los de Napoles y Sicilia. »

Fol. 592. « Sobre el particular del sargento Gonçalo Rodriguez. »

Fol. 594. « Sobre lo que toca al capitan Juan de Arze, castellano de Matagrifon de Mecina. »

Fol. 596. « Sobre el particular del capitan D. Juan de Bolaños. »

Fol. 598. « Sobre el particular del sargento Francisco Hernandez Davila. »

Fol. 600. « Sobre lo que supplican los hijos del capitan Mattheo Littardo. »

Fol. 602. « Sobre el particular del capitan Sancho de Peralta. »

Fol. 604. « Sobre el particular de Dª Leonor Marquez. »

Fol. 606. « Sobre el particular de D. Juan Icart. »

Fol. 608. « Respuesta a Su Mag^d^ sobre lo de D. Alonso Manrrique. »

Fol. 610. Liste des consultes du conseil d'Italie.

Fol. 614. « Sobre la provision de la canongia de la Scala de Milan. »

Fol. 616. « Sobre la satisfaccion de lo que se deve a los hijos de Gabrio Cervellon. »

Fol. 618. « Sobre lo que supplica D. Luys de Velasco por los hijos del capitan Hieronimo de Salinas. »

Fol. 620. « Sobre el titulo de Don porque supplica D. Juan de Lecca por sus hermanos. »

Fol. 622. « Sobre el particular del capitan Balthasar Nieto. »

Fol. 624. « Lo que se offresce sobre el casamiento de la condessa de S. Angel y pretension de la marquesa de Montesclaros para su hijo. »

Fol. 626. « Sobre la consignacion que... supplica Christoforo de Fornari que se le haga de su pension. »

Fol. 628. « Sobre la legitimacion de Julio Carrafa. »

Fol. 630. « Sobre la ayuda de costa porque supplica el doctor Juan de Grado, juez de la monarchia de Sicilia. »

Fol. 632. « Sobre el particular de D. Hieronimo Regio, cappellan de V. Mag[d]. »

Fol. 634. « Sobre el particular de los hijos de Octavio Gonzaga que el cardenal Borromeo como testamentario suyo supplica. »

Fol. 636. « Quarta consulta sobre lo de la reformacion de la gente d'armas del stado de Milan. »

Fol. 638. « Sobre la provision de los beneficios ecclesiasticos que vacan en Milan. »

Fol. 640. « Sobre el assensu y licencia porque el duque d'Ossuna supplica para que la compania de Jesus pueda comprar la casa del principe de Salerno en Napoles. »

Fol. 642. « Sobre lo que el gran duque de Toscana supplica cerca la succession en el feudo de Capistrano. »

Fol. 644. « Sobre la pretension del lugarteniente de la camara de la sumaria de preceder al doctor Cadena que sirve por regente en consejo collateral. »

Fol. 646. « Sobre la gracia de lo corrido de su entretenimiento porque supplica el capitan Alonso Davalos y Ayala. »

Fol. 648. « Sobre lo que el duque de Terranova propone de pedir algun servicio al estado de Milan con occasion de la victoria de la Tercera. »

Fol. 652. « Sobre la provision de la abbadia de S. Philippe de Lauria en Napoles. »

Fol. 654. « Sobre la provision del govierno de Calabria citra y dela fiscalia de Otranto. »

Fol. 656. « Respuesta a la consulta de Nicolas de Bologna que pretende el habito de Sanctiago. »

Fol. 658. « Sobre lo que supplica el capitulo de la yglesia de Mecina. »

Fol. 660. « Respuesta a lo que Su Mag[d] mando se le avisasse sobre el particular de la princessa de Asculi, D[a] Mariana de La Cueva. »

Fol. 662. « Sobre la vicaria perpetua o de por vida que el cardenal de Granvela dessea se instituya en su abbadia de la Itala. »

Fol. 664. « Respuesta a lo que Su Mag[d] fue servido de querer entender en el particular del capitan D. Hieronimo de Beaumont. »

Fol. 666. « Segunda consulta sobre la pretension del Clero de Mecina. »

Fol. 668. « Sobre el particular de Juan Moles. »

Fol. 670. « Respuesta sobre la consulta de los hijos de Octavio Gonzaga. »

Fol. 672. « Respuesta sobre la consulta del crecimiento de mas lanças que Jacobo Boncompagno dessea que se le haga en su compañia de gente de armas. »

Fol. 674. « Tercera consulta sobre el particular del capitan D. Hieronimo de Beaumont. »

Fol. 676. « Sobre lo que supplica el duque de Gravina que se le haga su compañia de cavallos ordinaria en Napoles. »

Fol. 678. « Sobre el titulo de capitan de la gente de guerra del presidio de Alexandria que D. R[o] de Toledo, governador della, pretende. »

Fol. 680. « Sobre lo que supplica el nuncio de Su S[d] por el hospital de S. Spiritus de Roma. »

Fol. 682. « Sobre lo que de nuevo supplica D[a] Dorothea Calderon. »

Fol. 684. « Respuesta a lo de la vicaria que el cardenal de Granvela dessea instituir en su abbadia de la Itala. »

Fol. 686. « Sobre el habito de Sanctiago por que supplica D. Juan Agliata, baron de Solanto. »

Fol. 688. « Sobre el particular de D[a] Anna de Cifontes. »

Un grand nombre de ces consultes portent des annotations de la main de Philippe II.

(689 feuillets; 220 sur 170 millimètres.)

L. MICHELI.

(A suivre.)

BLANCO WHITE

I

Don José María Blanco y Crespo, como en España, su país natal, se le suele llamar; Joseph Blanco White, como él mismo, conservando duplicado, en la forma española y en la inglesa, el apellido paterno, comenzó á llamarse y á firmar desde que se estableció en Inglaterra, segunda patria donde pasó la mitad más ocupada, más útil y fecunda de su existencia, es una figura original, patética, en extremo interesante, que atrae ó repele según el punto de vista desde el cual se mira y estudia; y que por esto mismo cada una de esas dos patrias, al reconocerlo y tenerlo como suyo en la parte que legítimamente le corresponde, estima y juzga de muy diferente manera.

España nunca ha perdonado á Blanco White ni la expatriación voluntaria en plena guerra contra Francia, ni su abjuración de la fe católica y súbito abandono del alto cargo que por oposición había ganado y tenía en la Capilla Real de San Fernando en Sevilla, ni tampoco ciertas opiniones sobre puntos de política interna española y de política americana, que con su pluma enérgicamente sostuvo en los dos periódicos en lengua castellana, que enteramente solo dirigió y redactó en Londres en dos distintos períodos. Inglaterra se ha mostrado en cambio siempre agradecida á los servicios que en más de una vigorosa polémica y al lado de los catedráticos de la famosa Universidad de Oxford prestó á su religión oficial; así como á la profunda admiración que en todas ocasiones proclamó por su lengua, su literatura, sus libertades políticas y su gran papel en la historia y la civilización universal.

Los compañeros de estudios de Blanco, los amigos de su juventud, sus colegas de la Academia de Letras Humanas

de Sevilla, nunca lo olvidaron, nunca tomaron parte en la cruzada de cólera con que el clero y la sociedad sevillana apartaron al réprobo de su seno; Arjona, Reynoso, Lista, sacerdotes, dignidades de la Iglesia, así como múchos de aquellos con quienes trabó amistad en Madrid en la tertulia de Quintana, y Quintana mismo, le conservaron hasta el fin sincero y constante afecto, aunque desaprobaran algunos sus opiniones ó su conducta. Al contrario los que después vinieron y no han tenido medios ú ocasión de tratarlo personalmente ó de simplemente conocerlo de vista, son los que han desplegado al relatar su historia y juzgar las producciones de la segunda parte de su vida un exceso deplorable de crueldad, de ensañamiento; como se ve brotar, á raudales, por todos sus párrafos, en las treinta y siete grandes páginas que le reserva don M. Menéndez y Pelayo del tomo tercero de su *Historia de los Heterodoxos Españoles*, publicado en 1883. Poco, muy poco menos severo se manifiesta don Leopoldo Augusto de Cueto en el tomo segundo de su *Historia Crítica de la Poesía Castellana en el siglo XVIII,* dado á luz en 1893, con intento deliberado de agravar lo que el mismo escritor había apuntado antes en el *Bosquejo Histórico-crítico* que en 1869 precede á la copiosa recopilación de poesías líricas de ese mismo siglo, y que ocupa tres volúmenes de la *Biblioteca de Autores Españoles* editada por don M. Rivadeneyra.

El grado menor de severidad y vituperio en este segundo caso depende probablemente de la distancia enorme que en saber y en dotes de escritor media entre ambos historiadores literarios, pues no tenía á su disposición el Marqués de Valmar (título de nobleza que aparece acompañando á su nombre en la segunda de las obras citadas) la vehemencia arrastradora de su predecesor, entonces muy joven, ni tampoco su estilo brillante ó la abundancia de sus recursos. No podía ciertamente estar á su alcance, al concluír su breve estudio de la vida y las obras de Blanco, realzarlo con las frases tan injustas y envenenadas, al par que tan hermosas, con que acaba Menéndez y Pelayo su capítulo. Al resumir éste todo lo que antes dice sobre el soneto en inglés famoso de Blanco White,

soneto á que en su lugar oportuno también me referiré, agrega lo siguiente :

« Sólo esta flor poética crece, á modo de siempreviva, sobre el infamado sepulcro de Blanco. Cuando acabe de extinguirse el último eco de sus polémicas y de su escandalosa vida, la Musa del canto conservará su memoria vinculada en catorce versos de melancólica armonía, que desde Liverpool á Boston y desde Boston á Australia viven en la memoria de la poderosa raza anglosajona, que los ha trasmitido á todas las lenguas vivas y aun ha querido darles la perpetuidad que comunica una lengua muerta. »

Inglaterra en tanto continúa, á pesar de los setenta años transcurridos desde la muerte de Blanco, dando pruebas de no haberlo olvidado, y en este mismo año en que ahora escribo, un libro importante, del que todos los órganos principales de la prensa británica han hablado extensamente, contiene un estudio, ameno y sólido al mismo tiempo, sobre su vida y sus escritos, en el que se coloca desde luego á Blanco, al llamado « Peregrino de la Religión », entre los que allí representan y personifican en la cuestión religiosa « el tránsito difícil de la época de la tradición estrecha á la de libertad y actividad intelectual de nuestros días »[1].

Y cuenta que podrían muy bien tener los ingleses tanta excusa como los españoles para ser severos, y aun para mirar con ojeriza á Blanco, pues abjuró éste públicamente de la fe protestante anglicana, lo mismo que antes de la fe católica romana. No obstante, personajes de tan alto valer intelectual y moral como el grande hombre de estado W. E. Gladstone y el célebre cardenal J. H. Newman, protestante por los cuatro costados el primero, y eminentísimo converso á la religión católica apostólica romana el segundo, nunca, hasta el fin de sus días, desaprovecharon ocasión oportuna de consignar en

1. *Pre-Tractarian Oxford.* By the Rev. V. Tuckwell. (Smith, Elder.) Londres, 1909. Las palabras entre comillas son del *Times* de Londres, repetidas en dos lugares diferentes del número del 25 de febrero de ese año : en el *Suplemento Literario* y en la plana editorial. Titúlase este segundo artículo *A Pilgrim in Religion*, y se refiere á Blanco únicamente. Ahora mismo se anuncia en Londres una nueva biografía por J. G. Sieveking. (Vid. *Pall Mall Gazette*, oct. 9, 1909.)

sus escritos la no borrada simpatía y el respeto con que recordaban al antiguo amigo, con quien durante un cierto período habían vivido en Oxford en íntima comunidad de ideas. Varios otros podrían citarse, todos amigos fieles de la memoria de « esa extraña, aislada, solitaria figura », de la cual quiso espontáneamente Gladstone perpetuar el recuerdo para la posteridad en un notable « ensayo », recogido despues en sus *Gleanings of past years*. En él dice, al empezar : « El espíritu de Blanco White fué como un campo de batalla en el cual los poderes de la fe y del escepticismo, con diversa fortuna, pero con singular intensidad, mantuvieron desde el principio al fin su incesante guerra. Dentro del círculo de la experiencia de su vida surgen ante nosotros los más de los grandes problemas morales y espirituales, indispensables en las condiciones de nuestra raza. »

En España, pues, si se le menciona, cosa que no muy frecuentemente acaece, es casi siempre para increparlo ó maldecir su memoria. En Inglaterra, si bien se discute á veces con calor el cambio de frente que lo llevó del protestantismo anglicano á uno de los grupos más libres del unitarismo, nunca es sin tolerancia respetuosa ó con piedad y lástima muy sinceras, á pesar de que nada suele provocar más animadas controversias que esos cambios de secta religiosa, en países protestantes.

Estas consideraciones me deciden á creer que quizás haya todavía lugar para decir algo en castellano sobre Blanco White, mayormente si se trata de hacerlo con ánimo libre de preocupaciones, de prejuicios, adversos lo mismo que favorables.

II

La obra en tres volúmenes publicada en Londres el año de 1845 con este título : *Vida del Reverendo José Blanco White escrita por él mismo*[1], y que en realidad se compone de tres grandes

1. *The Life of the Rev. Joseph Blanco White written by himself, with portions of his correspondence. Edited by John Hamilton Thom.* 3 vols. London : John Chapman. M. DCCC. XLV.

fragmentos autobiográficos, de notas escritas en diversas épocas por él mismo día por día y de cartas tanto suyas como de algunos de sus amigos, es por fuerza la base, si no única, muy principal por lo menos, de todo estudio que se intente sobre el que fué en su patria sacerdote, poeta, periodista, y en Inglaterra lo mismo, además de polemista religioso, *theological writer*, ocupación que sola á su nombre añade Leslie Stephen en el muy completo y juicioso, aunque breve artículo, que le dedica en el gran *Diccionario de Biografía Nacional Inglesa.* Gladstone dijo de esas Confesiones, diarios y cartas reunidas en esta obra : « Son un libro que fuerza la atención y hace sangrar el corazón[1]. »

Lleva al frente el primer tomo de esta copiosa y bien dispuesta biografía un retrato de medio cuerpo, grabado en acero, cuyo buen parecido desde luego se adivina por el perfecto acuerdo en que se halla con el carácter y escritos del personaje. Es una fisonomía llena de distinción, que atrae, que seduce, á pesar de su seriedad, á pesar de algo en ella que parece revelar que por contrariedad de la fortuna raras veces esas facciones han sido dilatadas ó animadas por la risa. El rostro aguileño, la nariz prominente y firmemente trazada, la frente elevada y espaciosa, los ojos grandes, andaluces, rasgados, de dulce y penetrante mirada, forman un conjunto que no es español enteramente, algo vagamente inquieto al par que reflexivo y melancólico, cual si fuera producido por fusión incompleta del elemento materno sevillano con el tipo resultante de la larga sucesión de antepasados irlandeses del lado paterno.

Ambos aspectos se mantienen hasta el fin visibles en la existencia de Blanco, predominando cada uno en la parte correspondiente de las dos mitades, de extensión casi exactamente igual, en que se divide la historia de su vida; pues si nació en Sevilla el 11 de julio de 1775 y en esa ciudad, ó en Madrid, ó en Cádiz, residió hasta el año de 1810, al comenzar de este año mismo emprendió viaje á Inglaterra, para nunca

1. *Gleanings of past years.* London, 1879, vol. II, p. 1-64. — En este lugar se encuentran las frases del mismo Gladstone, citadas anteriormente.

más volver al país de su nacimiento y en Inglaterra morir el año de 1841. Rebajando los años de la primera infancia, resultan prácticamente de duración idéntica los dos períodos, es decir, de treinta años cada uno. Blanco murió poco antes de cumplir sesenta y seis.

Pero en su biografía, como hemos de verlo, la segunda mitad resulta haber sido más importante, mas fructífera que la primera, sobre todo considerado él como teólogo, como vigoroso controversista, como crítico literario y aun como poeta; y si bien falta en la segunda el efecto trágico de esa figura sombría de sacerdote mal avenido con sus hábitos religiosos, hábitos adheridos á su cuerpo como túnica de fuego de la que poder humano ninguno era bastante á librarlo en su país, llénala casi toda una angustia tal de sincero y á veces desesperado buscador de la verdad religiosa, que despierta aun hoy vivísimo interés.

Fué Blanco el primero entre los varones de su familia que recibió toda su educación en Sevilla; la familia, establecida hacía tiempo en esa ciudad, era allí como « una pequeña colonia irlandesa cuyos miembros conservaban el lenguaje y muchas de las costumbres y gustos que trajo consigo el fundador á España » [1]. Desde el tiempo de Fernando VI habían sus jefes obtenido ejecutoria de hidalguía, y todos, comerciantes muy bien reputados, fueron siempre además católicos sinceros y fervientes, con matiz bien marcado de fanatismo, color que se hallaba muy presente y muy marcado también, como era desde luego de suponerse, en la dama sevillana, de antigua cepa noble de Andalucía, con quien casó Don Guillermo White, padre de nuestro don José María, nacido en Sevilla, pero que fué enviado á Irlanda á recibir su educación.

Tales condiciones de familia parecían traer envuelta para el hijo, al escoger carrera, la necesidad de ser ó comerciante ó sacerdote. En efecto, no tenía más de ocho años de edad cuando lo sentaron ante una carpeta del escritorio paterno, á comenzar su aprendizaje copiando cartas y facturas y conocimientos. No habia nacido él empero para vivir de esa

1. *The Life... (ut antea)*, vol. I, p. 5.

manera arrinconado, tenía talento natural con ansia muy viva de instruírse; y al fin, con la anuencia entusiasmada de la madre, dejó las cuentas y comenzó los ejercicios necesarios para entrar en la carrera eclesiástica, profesión liberal casi única reservada á las familias nobles ó seminobles. Arrastráronlo, pues, en ese sentido, para desgracia suya y de los suyos, el horror á la monotonía de la teneduría de libros, la necesidad de satisfacer á lo que pedían sus facultades naturales y su imaginación poética desde muy temprano reveladas, y por cima de todo, con fuerza incontrastable en esos sus juveniles años, el amor de hijo, el cariño á su madre; sin poder naturalmente prever nadie que este último sentimiento, exagerado hasta transformarse así en deplorable debilidad, sería causa de romper violentamente un día todos los lazos que á la familia, á la patria y á la fe de sus mayores estrechamente lo ligaban.

Completó sus estudios religiosos, no reducidos estrictamente á lo que se enseñaba entonces en los seminarios, gracias á un sacerdote distinguido, Don Manuel María de Arjona, humanista, poeta de algún valer, que á él y á Reynoso y á Alberto Lista, corifeos de la llamada escuela poética sevillana que con cierto brillo floreció al principiar el siglo xix, dió generosamente lecciones de literatura, mientras Blanco aprendía además por sí solo el francés y el italiano, y ahondaba en el estudio del latín un poco más allá de lo que en la Universidad se exigía.

De este modo y á vueltas de intermitentes vacilaciones, dudas y temores, que más de una vez lo llevaron á punto de abandonar el intento, arribó por fin á la edad de veinticinco años y al instante crítico de pronunciar la palabra fatídica y el juramento irrevocable. No era posible que el padre y la madre dejasen de observar la situación del hijo, la incertidumbre que tan penosamente antes del paso final lo acongojaba; y vióse bien en la conducta de cada uno la diferencia de temperamento, no obstante la identidad de sentimientos y deseos. El padre provocó una conferencia aparte con el hijo para insistir grave y solemnemente en el consejo de no aventurar todo su porvenir, toda su vida, si la menor angustia le hacía dudar de la firmeza de su propósito é imaginar, siquiera

como posible, el horror de un arrepentimiento tardío. Pero la desolación que de la madre intensamente se apoderaba ante semejante idea arrolló en el hijo todas las dudas: « Era ya demasiado tarde, » escribió éste repasando treinta años después la historia de su vida, « hallábame yo en esos momentos bajo el encanto de su cariño, y como la disyuntiva era volver á trabajar en el comercio ó refugiarme en la iglesia, tomé equivocadamente por vocación é impulso de seguir la profesión lo que no era más que vivo deseo de secar las lágrimas en los ojos de mi madre. »

Para esa madre, santa y buena, aunque tan completamente dominada por el ardor de su piedad; que vió una de sus hijas apartarse de su lado para profesar en un convento de monjas, y que pronto vería á la otra hija hacer lo mismo, debió ser satisfacción inmensa que también el hijo admirable, de tan brillante inteligencia y tanta ansia de saber y perfeccionarse, se consagrara á Dios y voluntariamente se atase con lazo indisoluble á su servicio. Cuán diferentes, cuán desastrosas habían de ser las consecuencias de esa pasajera alegría! Las dos hijas murieron con pocos años de intervalo, jóvenes aun, consumidas por el duro y estrecho régimen de vida á que estuvieron en el convento sometidas; y un tormento mayor, terrible, sin igual, aguardaba á esa pobre madre el día que comenzó á adivinar, á descubrir en el hijo adorado el cambio fundamental de ideas, el alejamiento gradual y constante de la iglesia y de sus dogmas esenciales, llegando entonces hasta el extremo de evitar el entrar en conversación con él, por temor de oír de sus labios alguna expresión que, conforme á los preceptos de la Iglesia, la pusiese en el imprescindible caso de ir ella misma á denunciar su conducta ante la Inquisición. Así lo cuenta Blanco mismo en uno de sus libros publicados en Inglaterra[1].

Para atenuar un tanto lo que sorprende, y aun subleva, en revelación semejante, es preciso recordar que al hacerla Blanco por primera vez, fué su objeto solamente presentar un ejemplo

1. *Practical and Internal Evidence against Catholicism...* 1 vol. *8vo.* Primera edición, 1825. Segunda, 1826.

« de los horribles resultados á que podía llegar el fanatismo que la Iglesia inculcaba en sus fieles ». Así es que en la autobiografía, al repetirla diez años después, se vuelve á los que en Inglaterra misma encontraron inoportuna tal acusación contra su madre, y añade entonces estas palabras : « Mi madre es digna de compasión por haber sido educada bajo la completa influencia de los principios de la Iglesia Romana, tales como entonces en España se entendían; pero la abnegación con que aceptaba y concebía su deber religioso merece la admiración de cuantos sean capaces de apreciar y juzgar un carácter virtuoso sometido á la prueba de semejantes condiciones exteriores[1]. »

Es controvertible todo esto por de contado; lo traigo á colación simplemente como muestra del grado á que podía llegar en la polémica y la invectiva un hombre como Blanco White, de quien cuantos de cerca lo trataron en España, igual que en Inglaterra, encomian á una la dulzura y amabilidad de su carácter[2].

Pero antes de sonar, en familia hasta entonces muy unida, la hora triste del escándalo y la discordia, gozó la madre de muchas horas de gusto y de ventura, oyendo los hermosos sermones, llenos de rica fantasía, que predicaba ese hijo, colmado de honores desde muy temprano, ganados honrosamente en pública lid : Rector de un importante Colegio, luego Canónigo de la Catedral de Cádiz tras brillante oposición, Magistral por último en la Capilla Real de San Fernando de Sevilla : todo en los dos primeros años siguientes á la fecha de su mayoría de edad. Al mismo tiempo ganó como poeta

1. *The Life...* I, pag. 157, nota.

2. Así lo declararon Southey, Coleridge, varios otros. Véase el artículo antes citado de Leslie Stephen en el *Diccionario de Biografía Nacional*. — D. Alberto Lista en carta insertada en la introducción á las *Obras* de Reynoso, publicadas por los *Bibliófilos Andaluces*, escribe estas líneas : « Yo he sido siempre un medio entre los dos. No siempre he reprimido mis afectos como Reynoso, pero nunca les he concedido la razón como Blanco... Reynoso era el más perfecto de los tres, Blanco *el más amable*, yo el más enérgico ». (Lasso de la Vega, *Historia y Juicio crítico de la Escuela Poética Sevillana*, Madrid, 1876, p. 147). Don Antonio Alcalá Galiano en artículo de la *Crónica de Ambos Mundos*, 1860, incluido por Cueto en la *Biblioteca de Autores Españoles*, tomo 67, dice que el genio de Blanco era « agrio y violento »; pero Galiano trató demasiado poco á Blanco para que pueda en este caso su juicio valer tanto como el de Lista.

elegante, como excelente prosista, rápida reputación, y el concepto de todos lo colocaba al mismo nivel que Arjona, Lista y Reynoso, honra y prez de la recién fundada Academia de Letras Humanas, y de la escuela de poesía, que ya se consideraba como renacimiento feliz de la que en la misma ciudad tanto había prosperado en los siglos XVI y XVII con Herrera, con el autor de la hermosa oda clásica las *Ruinas de Itálica*, con el de la no menos bella *Epístola Moral*, con Rioja, el Rioja de la pequeña silva *A la Rosa*, con Gutierre de Cetina en fin, y con Arguijo.

Las poesías de Blanco apenas se acercan á las de esos predecesores, ni dió él nunca á la verdad, mientras en España vivió, pruebas decisivas de verdadero poeta. Son sus versos en general correctos, conceptuosos, armoniosos á menudo, mas casi siempre destituidos de real, íntima poesía; obra sin duda de hábil artífice, en el fondo producción de un hombre instruído, que sabe lo que quiere decir, cuya pluma nada podía dar á luz enteramente privado de algún valor; pero el estro no los levanta ni los inflama. Leídos cuidadosamente todos, como los ofrece reunidos el diligente colector de poesías líricas del siglo XVIII en la *Biblioteca de Autores Españoles*, puede muy bien suceder que no quede al lector en la memoria uno solo cuyo recuerdo vuelva espontáneamente á presentársele. No así acontece con los que escribió en inglés durante la segunda mitad de su vida, ni con las tres ó cuatro poesías en castellano que brotaron con acento dolorido en las horas melancólicas de sus últimos años, en el período de la existencia en que imágenes y reminiscencias de la juventud, ya pálidas y mustias, reverdecen como flores solitarias en corazón desierto de donde va pronto ya á desaparecer para siempre hasta la esperanza.

Pocos meses después de haber iniciado la práctica y los deberes de su cargo sacerdotal, comenzaron las dudas á trabajar en su espíritu. Ellas en verdad habían empezado mucho antes á germinar allí, desde que una tía del lado paterno, « la única dama sevillana que poseía una pequeña biblioteca, » le prestó las obras de Feijóo; y del *Teatro Crítico* de ese buen

benedictino recibió Blanco las primeras impresiones de filosofía moderna baconiana, en contraposición á la aristotélica y tomista que le enseñaban en la Universidad. De ahí partiendo, fué luego, de libro en libro de los filósofos franceses de la misma época, hasta empaparse en lectura tan francamente ateísta como el *Sistema de la Naturaleza* del barón de Holbach; y no tardó en desencadenarse la tempestad que había de llevarse todas sus creencias católicas, y aun cristianas, dejándolo en completa, desnuda incredulidad: « Una tempestad (dice él mismo) que al caerme encima, barrería de un golpe todas las impresiones tan laboriosa y tan largamente inculcadas en mi espíritu. » (*The Life*..., I, p. 111.)

Engolfóse más y más en esas lecturas. Descubrió otros miembros del clero tan escépticos como él, que le prestaron « todas las obras anticristianas que tan abundantemente brotaban de las prensas de Francia ». Sin distinción leía unas y otras, porque « cuando falta libertad, agrega, no puede haber discriminación. El apetito devorador producido por la abstinencia forzada inclina la mente á atestarse de toda suerte de alimentos... Fingiendo vivir en estudioso retiro, dispuse un pequeño aposento en que solos los amigos de mi entera confianza penetraban. Ahí custodiaba mis libros prohibidos, bien escondidos en un rincón especialmente preparado debajo de una escalera. Pero sobre la mesa de mi aposento únicamente se veía el Breviario con su encuadernación oscura, sus broches y cantos dorados, para contener así toda sospecha de parte de cualquier visitante que inesperadamente apareciese. » (*Letters from Spain*, p. 117.)

Todo así lo precipitaba al desengaño, al descreimiento, á la abjuración, al despeñamiento final. La situación por doquiera que volviese los ojos parecía de propósito creada para lanzarlo más pronto al abismo á que corría. En torno suyo veía que el miedo al tribunal de la Inquisición era lo único que mantenía aparentemente en conformidad con las enseñanzas de la Iglesia á muchos, que en el seno de la amistad no tenían empacho de confesar sus dudas y sus cambios de sentir. Veía igualmente que otros sacerdotes, demasiado numerosos, tenidos por

modelos de virtud, vivían en la mayor inmoralidad, aun los más encopetados, y entre ellos el Penitenciario de la catedral de Córdoba, Arjona, su maestro, su confesor, su protector, su amigo[1]. Manaba sangre en su pecho sin cesar la imagen de la suerte de sus dos hermanas, desaparecidas, la una en la muerte, la otra encerrada en un convento de la orden cruel de San Francisco, donde solamente viviría unos pocos años más, sin que nunca volviese él á verla. Dentro de su casa en fin, donde se practicaba la religión sin tolerancia, en la forma más estricta, con verdadero fanatismo, padre y madre entristecidos, más que por los duelos, por la decadente fe del hijo querido; y éste siempre ceñudo y desalentado ante el negro horizonte que lo circundaba.

Trató un momento de embarcarse, emigrar á América, establecerse en los Estados Unidos. No pudo realizarlo, y tuvo que contentarse por último con pedir una licencia para Madrid, que le concedieron por corto término; mas esperaba luego prorrogarla y vivir algún tiempo en la capital, arrinconado, oscurecido, sin deberes religiosos á que públicamente atender: única manera entonces á su alcance de aquietar temporalmente sus escrúpulos, sin afligir demasiado á su familia, sin romper de un todo con ella.

III

De este viaje y larga residencia en la capital de la monarquía debía resultar más adelante el más leído, y único acaso extensamente popularizado, de los libros que publicó Blanco en Inglaterra: el titulado *Cartas de España por Don Leucadio Doblado*[2]. Formó este seudónimo, sin idea de ocultar más allá de cierto grado su persona, agregando, como lo advierte en el prefacio de la segunda edición revisada y corregida, al nombre *Leucadio*, derivado de la raíz griega que significa *blanco*, el vocablo *Doblado* á causa de la repetición, ya por él entonces

1. *The Life...*, I, p. 124.

2. *Letters from Spain. By Don Leucadio Doblado.* 1 vol. 8vo, 1822. — *Second edition. Revised and corrected by the author.* — London, 1825. — A esta última edición es á la que siempre me refiero.

usada, del apellido *White* de su familia, vertido al español, versión impuesta por sus paisanos con objeto de evitar « valerse de palabra cuya pronunciación y ortografía eran tan diferentes en castellano ». Estas cartas, en su mayor parte escritas en 1820 para una revista mensual, *The New Monthly Magazine*, un año antes de coleccionadas y publicadas en volumen, son cuadros acabados y admirables de costumbres de Andalucía, de Sevilla principalmente, desde donde se suponen dirigidas y escritas entre 1798 y 1808; pero dos de ellas, tal vez las más interesantes, aparecen fechadas en Madrid, año de 1807, tratan de política, de literatura, y en unas treinta brillantes páginas ofrecen en croquis vigoroso el retrato de lo que era aquella Corte, cuya cumbre ocupaban el rey Carlos IV, la reina María Luisa de Parma, el Príncipe de Asturias, futuro Fernando VII, y Don Manuel Godoy, Príncipe de la Paz.

A poco de llegado á Madrid pasó á Salamanca, con objeto de solicitar desde esa ciudad, conforme á la ley del caso, prórroga de la licencia. La logró, y tuvo además la satisfacción de conocer y tratar en esa ciudad al que los literatos todos de la época, los poetas principalmente, reconocían como maestro, á Don Juan Meléndez Valdés: « persona amable, muy instruída y de un gran gusto, único español entre los que he conocido, que, rechazando el catolicismo, no ha caído en el ateísmo. Era un deísta devoto. »

Vuelto á la capital, el coronel D. Francisco Amorós, muy conocido más adelante en Francia por sus institutos gimnásticos, que había simpatizado con él por comunidad de ideas y por mutua afición á la música, y que entonces intervenía en la creación de una escuela para aplicar el sistema de Pestalozzi bajo los auspicios del Príncipe de la Paz, le ofreció en ésta el puesto de catequista ó instructor religioso. « Hízome la proposición, » cuenta Blanco, « como excusándose de brindar semejante cargo á un hombre *ilustrado*, y acepté yo, á pesar de sentirme humillado y avergonzado, por evitar que se lo dieran á algún gazmoño santurrón. » El cargo era sin sueldo, y Blanco, es claro, conservaba los emolumentos de su prebenda en Sevilla.

Fué su gran recurso, su gran consuelo en Madrid, la tertulia

de Quintana, á la que constantemente asistía, después de paseo cotidiano por el Prado en compañía del ya bien conocido poeta. En este párrafo de las *Cartas* presenta á Quintana tal como lo vió en aquellos años inmediatamente anteriores á la invasión francesa : « Joven abogado, cuyas dotes poéticas, variada lectura y selecta erudición colocan entre los primeros de nuestros literatos; al par de ser, por la bondad de su corazón y sus nobles y elevados sentimientos, un amigo inapreciable y agradabilísimo compañero. La norma de su conducta política es el odio profundo á la tiranía existente, y una grande oposición á la influencia dominadora del Emperador francés sobre la Corte española. »

De don Leandro Moratín expresa los mayores elogios y piensa que « si no hubiese sido por su estricta fidelidad á las unidades y su respeto servil á las reglas aristotélicas del drama, habría podido elevar el teatro español hasta hacerlo decididamente superior al del resto de Europa ». Observa que Moratín y Quintana acaudillaban dos partidos literarios irreconciliables, sin ser la literatura misma causa de esa disensión, pues nacía de haber Moratín y sus amigos procurado captarse el favor del Príncipe de la Paz; mientras Quintana por su parte jamás había dirigido una sola línea al favorito. « Esto ha producido una separación total que revienta en forma de sátira ó invectiva cada vez que aparece alguna composición de Quintana. »

Este favor del omnipotente privado causó también á Blanco, aunque indirectamente, algunos malos ratos, á pesar de no haber solicitado cosa alguna de él, ni recibido más beneficio que el puesto ínfimo sin sueldo de la Pestalozziana y un permiso indefinido de residir en Madrid y no continuar en el trance penoso de ejercer en Sevilla el sacerdocio, de decir misa, predicar en el púlpito, oír en el confesonario, cuando ya no se sentía poseído de la gracia ni convencido de la verdad y santidad de lo que hacía. Ese permiso, sin embargo, era todo para él en aquellos momentos, y sentíase profundamente agradecido. Si pretendió en ocasiones diversas hacer justicia al favorito, decir en su obsequio lo poco que podía alegarse sin faltar á la verdad, no olvidó un solo instante el origen

vergonzoso de su privanza y los medios aun más reprobables con que la recuperaba cada vez que la sentía escapársele; ni su ignorancia, y el perpetuo escándalo de su vida pública y privada, ni en fin la ciega vanidad con que se echó él mismo en las garras de Napoleón y se dejó engañar lastimosamente[1].

En los exámenes públicos de la escuela recitó Blanco una oda, que se imprimió, y habiendo llegado un ejemplar oficialmente á manos de Godoy, invitó éste al poeta á una de sus audiencias no públicas, « en que sólo recibía personas de alta clase, del ejército especialmente. El Príncipe, que tenía ciertamente maneras muy agradables, me dirigió un expresivo cumplimiento, y siguió adelante, diciendo algo, cual solía, á cada una de las personas presentes ». Fué ésa la vez única que asistió Blanco á función semejante. Tampoco pudo ser de otro modo, pues fué también la última que celebró el favorito. Ya en ese momento no distaba mucho de Madrid el mariscal de Francia Joaquín Murat al frente de su ejército, y la hora de la gran catástrofe se aproximaba.

Pero los muchos enemigos que á Blanco produjeron su partida, su establecimiento en Inglaterra y las opiniones políticas que á veces sostuvo en su periódico *El Español*, nunca desperdiciaron ocasión de recordarle sus relaciones con Godoy, y hasta la Regencia del reino, que sucedió á la Junta Central y que gobernaba en nombre de Fernando VII lo que se mantenía libre de la ocupación francesa, llevó su saña hasta el punto de calificarlo, en documento oficial de « eterno adulador de Don Manuel Godoy », al cual oficialmente, como se ve, ya no llamaban Príncipe de la Paz.

Blanco, al defenderse y replicar con energía, ni entonces ni luego añadió su voz á la del numeroso coro de enemigos personales de Godoy. Es de creer al contrario que movido por sentimiento, acaso excesivo, compadeció más por eso mismo la triste suerte del hombre, caído de lo alto de todas sus grandezas. De ahí que al aparecer en 1836 las *Memorias*, que Godoy escribió ó no escribió, pero que fueron por él mismo

1. Véanse *Letters from Spain*, pag. 301 á 318.

dadas á luz[1], resolviese Blanco decir algo á propósito de ellas é insertar su artículo en la *London Review*, con objeto de blanquear un tanto la memoria del personaje. Anunció su intento en carta á Lord Holland de esta manera : « El pobre hombre con todas sus faltas me inspira lástima; hay que confesar que ha sido bárbaramente tratado. Estoy resuelto á borrar las falsas impresiones que de él quedan todavía. Fué ciertamente persona de carácter afable y con buenas intenciones. Fundábase mi único grave cargo contra él en el supuesto de su mal proceder con Jovellanos, pero todo el que conoció á Caballero debe estar hoy convencido de que ese odioso individuo fué el causante de las penalidades de Jovellanos. » No es inoportuno recordar que Larra hablaba también de Godoy con muy parecida indulgencia, en artículo publicado en Madrid el año mismo de la aparición de las *Memorias* y recogido en la colección de sus obras.

El objeto principal de la carta de Blanco era pedir al noble inglés, su amigo, permiso de citar en el artículo un rasgo clemente de Godoy, ignorado de todos; de Holland y el interesado solamente conocido. Tratábase de un súbdito británico que, con recomendación de Lord Holland, fué á solicitar del favorito algun alivio en la situación de un hijo, condenado á presidio perpetuo en América por causas políticas y encerrado en la insalubre fortaleza de Omoa. Leyó la carta Godoy, oyó al atribulado extranjero, pasó al cuarto del Rey, á los pocos momentos volvió con el indulto completo del prisionero, agregando con benévola sonrisa, en respuesta á la efusión de gracias del postulante, que era lo menos que podía hacer en favor de quien venía desde tan lejos y tan bién recomendado, y le concedió además pasaje en barco del Estado para ir de Cádiz á Honduras en busca del hijo.

Consigna Holland en su respuesta unas palabras de Godoy,

1. A diversos escritores se ha achacado, como es sabido, la paternidad de estas *Memorias*, y el Sr. Menéndez y Pelayo la ha atribuído en alguna parte al abate Marchena. Pero J.-G. d'Esménard, autor de la traducción francesa, que salió á luz en París al mismo tiempo que la edición española, dice en la introducción del tomo primero : *C'est bien lui qui l'a composé, rédigé presque sous mes yeux... La copie qui sert à l'impression a été revue, corrigée, collationnée par lui...*

que no pueden aun hoy leerse sin emoción. Con motivo de la muerte de Carlos IV á cuyo lado se mantuvo hasta el fin, y recordando el odio implacable que le conservaba siempre Fernando VII, escribió en 1821 otra carta á Godoy ofreciéndole, de acuerdo con el ministro Lord Liverpool, asilo y protección segura en el suelo inglés. Godoy contestó muy agradecido añadiendo con amargura que « durante años habían estado á su disposición los recursos de uno de los países más ricos de la tierra, que había tenido durante ese período ocasión de hacer la fortuna de miles y miles de personas, y que sin embargo era ahora él, un extranjero, el primero y único mortal desde su caída, que le daba muestra de conservar agradecimiento, ó memoria siquiera, de servicio alguno grande ó pequeño por él prestado »[1].

Influído por datos y consideraciones de este género escribió Blanco su artículo, que salió en la Revista inglesa mencionada; pero es claro que el fallo final de la historia sobre los actos de la vida pública de Godoy ha de apoyarse en bases diferentes y que no es bastante echar la culpa encima de otros ministros de menor importancia para exonerarlo á él.

Lord Holland; gran columna hasta sus últimos días del partido *Whig* en Inglaterra, grande amigo de Quintana y gran viajero también, visitó la España varias veces, residiendo algún tiempo en Madrid durante casi todas ellas. Ahí y en Sevilla lo conoció y trató Blanco, contrayendo con él amistad á que puso término sólo la muerte, y que fué sin duda uno de los más vivos estímulos á decidirlo por Inglaterra cuando necesitó nuevo suelo en que arraigarse.

Durante su estancia en Madrid escribió muy poco para el público, y aun menos en verso que en prosa. Lo más importante fué la réplica al juicio del poema de Reynoso *La Inocencia Perdida* que escribió é insertó Quintana en la « Obra Periódica » mensual, que publicaba con el título de *Variedades de Ciencias, Literatura y Artes*.

1. *The Life...*, vol. II, p. 195. Holland cita esas frases de memoria; en la respuesta de Godoy que junto con la carta del Lord se encuentra en el tomo IV de las *Memorias*, son un tanto diferentes, aunque en sustancia vienen á decir lo mismo.

La *Inocencia Perdida* es una obra poética que puede á lo sumo calificarse de estimable, un poemita de poco más de cien octavas reales, con el mismo argumento del *Paraíso Perdido* de Milton, pero alejado y empequeñecido, como si fuese un vasto paisaje mirado por el objetivo del anteojo, *par l'autre bout de la lorgnette*. Pero era su autor el Presbítero Don Felix José Reynoso, cura de Santa Cruz, socio importante de la Academia Sevillana; había obtenido su obra el premio en concurso abierto por esta misma, é hizo desde luego algún ruido entre el clero y los aficionados á las letras. No impreso inmediatamente, hubo, según parece, tal empeño en conocerlo que alguien se aventuró á publicarlo sin consentimiento del autor y con muchas erratas y disparates, lo cual movió por fin á Reynoso á darlo á luz por su cuenta, en un elegante cuaderno salido de la Imprenta Real en Madrid, con una bonita estampa emblemática al frente, oportunamente explicada, ó « declarada », como dice, en hoja especial al efecto reservada.

Quintana juzgó el poema breve y benévolamente, sin encomios exagerados. Hizo algunos leves reparos de forma y dirigió dos cargos importantes al autor respecto á la esencia de la obra. En el primer cargo, de acuerdo con Boileau en su *Arte Poética*, que proscribe de la epopeya el maravilloso cristiano, reprueba por las mismas razones la elección del argumento: mientras en el segundo, sin abrumar á Reynoso con el ejemplo de Milton, deplora que en la escena capital de la seducción de Eva se hubiese apartado tan completamente del poeta inglés hasta presentar la serpiente tentadora, no bella y vistosa de aspecto, insinuante y dulce, como Milton lo hace, sino repelente de figura, sin gracia, y sin posible seducción en el violento lenguaje que le atribuye. La primera objeción, aplicable sobre todo en país como era España entonces, donde la religión tendía siempre á tomar carácter severo, imponente, avasallador, continúa pareciendo justa, aun en nuestros días, á escritores de opiniones filosóficas tan distantes de las de Quintana como por ejemplo F. Brunetière en sus notas al poema didáctico de Boileau. Respecto á la segunda objeción pienso que es una reflexión estética indiscutible.

Blanco salió á la defensa de los versos de Reynoso, su conciudadano é íntimo amigo de la juventud, llevado sobre todo, es de suponer, por sentimientos de afecto, y dirigió « A los Editores de las *Variedades* » una carta, cuatro veces más extensa que el artículo de Quintana, que puede hoy todavía leerse con interés. Está escrita con suma templanza, con animación y delicadeza, en lenguaje terso y preciso, y bastaría ella sola para dejar demostrado que al resolver Blanco expatriarse y escribir en otro idioma, perdió al mismo tiempo España un prosista de orden superior, más variado y no menos nervioso que Quintana.

Polémica de esta laya no tendría hoy razón de ser; á nadie se limita ya por consideraciones religiosas la elección de sus argumentos. Pero la obra que le dió origen estaba muerta aun antes de nacer, y la Eva y la serpiente y las otras figuras de Milton no pueden ponerse en parangón con las débiles siluetas del respetable y por otros motivos muy distinguido sacerdote sevillano. Quintana implícitamente lo confirma así, al contentarse por respuesta con una pequeña observación en forma de nota al escrito de Blanco, advirtiendo que lo hace « más en defensa de nuestra intención que de nuestro juicio literario, y es la sola que nos permitiremos acerca de esta contextación, la qual es un ejemplo del modo urbano y decente con que deben tratarse estas materias entre personas que cultivan las letras y se estiman recíprocamente »[1]. Palabras estas últimas en que respira Quintana por la herida; aludiendo sin duda á Moratín el hijo con su Tineo, su Hermosilla y sus otros seides agresivos.

La resolución de abandonar la Iglesia se afirmó más en Blanco día por día de esos tres ó cuatro años relativamente oscuros que pasó en Madrid, aunque lo detuvieran naturalmente todavía el escándalo inevitable y sin duda el riesgo personal á que se exponía ante tribunal tan formidable como el Santo Oficio. Su conformidad con las doctrinas de los filósofos franceses de la época había llegado, al refugiarse en la capital,

1. *Variedades*... Año II, tomo Iº. p. 179 (Madrid, 1805). He respetado la ortografía del texto original.

á una violenta crisis, y en uno de sus escritos paladinamente lo confiesa : « Exasperado por la diaria necesidad de someterme aparentemente á doctrinas y personas que detestaba y despreciaba, la amargura desbordaba en mi alma. Aunque bien conozco las ventajas de la moderación, como ninguna se empleaba conmigo, aprendí prácticamente, contra mi propio juicio, á ser fanático también por mi lado[1]. »

De este proceder exagerado se confesaba él mismo culpable diez años después en el último número del segundo periódico que redactó en Londres en castellano. Dijo allí que en Madrid « por no entrar en ninguna iglesia no vió las excelentes pinturas que hay en las de aquella corte. Tan enconado (agrega) me había puesto la tiranía »[2].

Libre ya en su propio concepto, aunque no tanto en la apariencia ni en la opinión de los demás, juzgóse libre también de ciertas consideraciones en materia que no era socialmente menos delicada. A esto se refieren sin duda dos alusiones misteriosas en dos diferentes lugares de la autobiografía. En el primero, después de mencionar su situación intolerable al fingir aquello en que no creía y al ejercer, como si aun creyera, su ministerio, dice : « Y sin embargo este género de sufrimiento debía ser nada, comparado con el que estaba condenado á experimentar cuando unas relaciones infortunadas me forzaron á amar á escondidas y disimular sentimientos que, inocentes por sí mismos, una superstición maldecida envenenaba y degradaba. » La otra alusión, menos explícita aunque á primera vista más circunstanciada, parece referirse á lo mismo, y concluye así : « Doy gracias á Dios de todo corazón por haber podido fielmente cumplir cuantos deberes la moral estricta me imponía á causa de esas relaciones. Gracias también le doy, y con más ardor aún, por el modo como mi lealtad á esos deberes fué después grandemente recompensada. » De esta recompensa habrá ocasión de hablar en época posterior de su vida[3].

1. *Letters from Spain*, p. 117.
2. *Variedades ó Mensajero de Londres*. Octubre 1°, 1825.
3. *The Life...*, vol. I, p. 117 y 132.

En Madrid hallábase, pues, lleno como siempre de incertidumbre y angustia por su porvenir, cuando cayó sobre España la formidable avalancha militar francesa, precedida en el orden de los sucesos por los tumultos del sitio real de Aranjuez, que echaron despeñado al suelo al favorito de los miserables soberanos, y á éstos mismos costó la pérdida del trono, pues se prestaron voluntariamente á renunciarlo y abandonarlo por salvar la vida del Príncipe de la Paz, derrumbado á tal extremo de abyección que era esa vida miserable lo único que de su antes espléndida fortuna le quedaba, lo único que podía salvársele y conservarle todavía[1].

A Fernando Príncipe de Asturias, al heredero del trono, enemigo sin piedad de Godoy y de sus mismos padres, necesitaron éstos acudir para evitar que la furia del pueblo, excitado por conspiradores de alta clase, hiciese menudos pedazos lo que del pobre Godoy quedaba, insultado, vilipendiado, prisionero cubierto de sangre, tendido en el suelo del cuartel de Guardias. Diríase de antemano preparado para algún poeta trágico ó moderno novelista el breve diálogo que, según la tradición, medió entre aquellos dos irreconciliables adversarios. « Te he salvado la vida, Manolo, » dijo Fernando. — « Es ya rey Vuestra Alteza? » preguntó Godoy. — « Todavía no, pero pronto lo seré. » — Iba á serlo sin duda, aunque por unos cuantos días nada más, pues para ceñirse definitivamente la corona necesitaría pasar primero seis años confinado en el castillo ducal de Talleyrand en el centro de Francia, de donde salió tan ignorante, tan rencoroso y tan avieso como había entrado; mientras en medio de la tempestad de sangre y fuego más terrible su pueblo enloquecido le había defendido con furia inaudita el trono de sus antepasados.

Fué Blanco testigo presencial en Madrid de los horrores del dos de Mayo de 1808, de la venganza frenética que el jefe de las

1. Que fué ése uno de los móviles, si no el principal, de la abdicación, ha sido opinión general dentro y fuera de España, aunque en 1859 lo puso en duda Lafuente en su Historia (t. XXIII, p. 247, nota), pero sin aducir prueba directa alguna. Confirma la primera versión el haber Carlos IV hasta su muerte en 1819 conservado á Godoy cerca de él con el antiguo inexplicable afecto. Ello es de todos modos discutible; y se ha discutido, sin traer nuevos datos concluyentes, al celebrar España en 1908 el primer centenario de lo que ocurrió en Madrid el dos de Mayo de 1808.

tropas francesas, Murat, Gran Duque de Berg, en posesión tranquila de la ciudad donde había entrado sin costarle una gota de sangre, á título de amigo, resolvió tomar ese día en represalia de unos cuantos atentados que contra soldados dispersos cometieron los madrileños; pero en realidad con el fin de intimidar, aterrorizar la capital y por ella el país entero. De esos sucesos hizo en las *Cartas de Don Leucadio Doblado* una relación exacta, vigorosa é imparcial, documento histórico de valor permanente, como íntegras lo son también las dos cartas que á esos días se refieren y con las cuales termina el libro, escrito catorce años después, de memoria y reposadamente.

No estaba así por cierto su ánimo cuando presenció tales escenas, porque á la desolación general, al terrífico efecto de la inicua conducta del general francés, uníase para Blanco la necesidad de resolver un problema candente, enigma opresivo que ante él se presentaba exigiendo solución inmediata: uno de esos combates tremendos del espíritu, que lo dejan por largo tiempo sacudido y martirizado, una tempestad dentro de un cráneo, como dijo el poeta francés de los *Miserables*.

Juzgaba él, al par que muchos entre los más reflexivos é inteligentes de sus paisanos, como incontrastable é invencible la fuerza con que traidoramente el César francés se lanzaba contra España abatida y mal armada. « Mi convicción (traduzco de la tantas veces ya citada y siempre interesante autobiografía) era que si el pueblo español permanecía tranquilo bajo un gobierno de forma igual á la que hasta entonces estaba acostumbrado, pero libre de la dinastía incapaz é incorregible que lo abrumaba, grandes podían ser los beneficios ulteriores de tal situación, no obstante la dolorosa humillación de recibir el nuevo rey de manos de Napoleón. A los pocos años se identificaría con el país la nueva familia real. Muchos de los más ilustrados y honrados españoles se habían puesto ya al lado de José Bonaparte. Preparábanse las bases de una constitución que expresamente reconocía al país el derecho de ser gobernado conforme á sus deseos y no al de la voluntad absoluta de un rey. La Inquisición, origen principal de la degradación de

España, sería abolida, lo mismo las órdenes religiosas, surtidero también de ignorancia, de vicios y de esclavitud mental. Así, desembarazada la nación de la balumba de males morales que impedía su desarrollo natural, en menos de medio siglo quedaría regenerada. » (*The Life*, I, p. 140.)

A pesar de tales premisas, el que firmemente deducía de ellas como no imposible tan lisonjero porvenir, hizo exactamente lo contrario de lo que su razón le sugería. Juzgó que á despecho de sus convicciones debía seguir á la masa de sus compatriotas, y de ningún modo pretender forzarlos á lo que tan resueltamente no querían : « Si el gobierno de José Bonaparte hubiera quedado establecido, mi tierra natal habría dejado de ser para mí un sitio de servidumbre mental; sin embargo apenas supe que mi provincia se levantaba en armas contra el invasor, cargué otra vez con mi cadena y volví sin dilación adonde sabía que más me había de lastimar su peso, á la ciudad en religión más fanática de España, y allí reasumir mi odiada y ya abandonada tarea de hierofante entre una ciega, ignorante é ilusa multitud. » Había en fin dentro de su pecho, es la verdad, y en otro lugar lo reconoce, algo que no podía sofocar, algo que le mandaba sacrificarse, si necesario fuera, por aquellos entre quienes había nacido y había llegado á edad de hombre.

IV

El largo y difícil viaje de Madrid á Sevilla no pudo ser por el camino más corto, sino al través de las nubes de polvo de Extremadura, á causa de las evoluciones que en esos momentos verificaba en la parte norte de Andalucía el ejército francés de Dupont, evoluciones que tan tristemente para él, tan famosamente para España, debían pronto terminar, después de la jornada de Bailén, con la capitulación de Andújar. Fué un viaje muy molesto, en pleno verano, en un carromato aragonés de carga, la mayor parte del tiempo á pie por el poco espacio que en el borde de la cama de la carreta dejaban libre los fardos que trasportaba, con peligro además muy real

y frecuente de ser encarcelado, y aun de perder, la vida, entre la turba de aldeanos y campesinos sobreexcitados, que armados con sus cuchillos de monte ó sus guadañas creían ver franceses ó afrancesados ó espías en cuantos viajeros aislados, sin pasaporte especial, ó sin equipaje, ó de cualquier otro modo, por alli pasasen con rumbo á otra provincia. Fué como una ruda marcha en campaña, y más de una vez tuvieron ocasión Blanco y el amigo que lo acompañaba, sacerdotes ambos, de arrepentirse del impulso patriótico que los había arrastrado á semejante peligrosísima excursión.

En Sevilla encontraron á las turbas ciudadanas en no menor efervescencia que las de los labradores en los caminos del campo, acompañadas y presididas ahora en sus tumultuosos desmanes por grupos de frailes más violentos y arrebatados que el mismo populacho : espectáculo no el más adecuado á tranquilizar el ánimo de quienes tan azorados venían por lo que habían visto en el camino.

Sevilla estaba ahora destinada á ser virtualmente, por corto espacio de tiempo, la capital de España, y Blanco á encontrar también allí por breve término ocupación digna de él. Madrid, que después de la victoria de Julio en Bailén fué abandonada antes de finalizar el mes por el rey José y sus franceses, volvió á poder de éstos en Diciembre, gracias á las legiones y á la acción directa de Napoleón mismo á la cabeza de sus tropas. La Junta Suprema, que aposentada en Aranjuez desde allí gobernaba la nación en nombre de Fernando VII; se vió forzada á emprender retirada, y siguiendo casi el mismo camino que antes Blanco por Extremadura, hizo alto en Talavera, luego en Mérida, y llegó por último á instalarse en la cabecera de Andalucía.

Por el mismo camino de Extremadura llegó también el gran poeta Quintana, después de haber recorrido á pie y solo una parte de la jornada. Mucho había aumentado el insigne madrileño su reputación como poeta y como publicista en el curso de ese año, por medio de magníficas odas patrióticas y á causa del periódico que, durante el paréntesis de la evacuación de los franceses, había publicado en la capital con el título de *Semanario*

Patriótico, « cuyo prodigioso despacho y aceptación singular[1] » fueron extraordinario fenómeno en aquellos días. La Junta ofreció allí inmediatamente á Quintana el puesto de Oficial mayor de su Secretaría general, y manifestó el deseo de que se continuase en Sevilla la publicación del *Semanario*, cuya redacción entonces confió él á Blanco y á Don Isidoro Antillón, sabio profesor de historia y geografía en Madrid, amigos ambos de toda su confianza. Blanco quedó en él desde luego encargado de la parte política, y así se anunció.

El *Semanario Patriótico* fué probablemente el primer periódico político que ejerció en España influencia eficaz y directa en los negocios públicos, debido en parte muy grande á lo enteramente nuevo de la situación nacional, y también á la sinceridad y talento con que el fundador en Madrid primero, y sus continuadores en Sevilla después, lo dirigieron y redactaron. No había por supuesto que siquiera pensar entonces en libertad completa de imprenta, ni existía ley que la estableciera ó costumbres adquiridas que la protegieran ; exigió, pues, la Junta que Quintana considerase el cargo de Censor del periódico como parte de sus funciones en la Secretaría y se constituyese por tanto ante ella responsable de la marcha del papel. Los dos nuevos redactores, que conocían bien la suavidad y nobleza de carácter del ilustre poeta, aceptaron desde luego la superior posición en que respecto de ellos lo colocaban, y no temieron por ese lado ningún conflicto. Habían tratado mucho á Quintana, sabían bien cual era su temperamento, lo que él mismo, apropiándose palabras de Montaigne, en alguna parte llama *ses mœurs molles, ennemies de toute aigreur et aspreté*[2]; y no creían posible ninguna divergencia personal insoluble con hombre de ese temple excepcional.

Logró el *Semanario* en esta su segunda época éxito no menor que en la anterior, y pudo la Junta Suprema, por primera vez quizás, formarse idea de lo que era un periódico capaz de hacer y de influír entre la masa de sus lectores. Esto no equivalía para el papel mismo á un buen augurio, pues la

1. Obras inéditas de D. Manuel José Quintana, Madrid (1872), p. 179.
2. *Ibid.*, p. 167.

Junta, en globo considerada, era en realidad una corporación de espíritu atrasado y tímido, que desde el principio apareció bastante disminuida por darse el título de Majestad, el de Alteza á su Presidente, el de Excelencia á los vocales; y más que todo, por resoluciones como el nombramiento de un Inquisidor general, la readmisión de los Jesuitas, la suspensión de la venta de bienes en manos muertas y otros votos poco ó nada liberales. No es extraño por consiguiente que las ideas reformistas y progresistas de los redactores del periódico les fuesen á la postre antipáticas en extremo.

Inició inmediatamente Blanco en el *Semanario* una serie de artículos sobre cuales debían ser las condiciones esenciales de toda forma representativa de gobierno aplicadas á España, insistiendo para ello con sumo vigor en que fuesen las Cortes inmediatamente convocadas, convocación que precisamente era lo que trataba la Central de ir aplazando, y lo que, en caso de verse forzada á disponer, se inclinaba á realizar constituyéndolas á la antigua usanza, como en el siglo XV, destituidas de intervención eficaz y fuerza verdadera. A este parecer se arrimaba hasta el mismo Jovellanos, el más respetable é inteligente de sus vocales, pero viejo ya y demasiado apegado por su larga carrera judicial á requisitos anticuados.

El decreto de la Junta de Mayo 22, 1809, sobre las Cortes, anunciando nada más que « el restablecimiento de la representación legal y conocida de la monarquía en sus antiguas Cortes, convocándose las primeras en el año próximo, ó antes si las circunstancias lo permitiesen », indignó á Blanco, y si no pudo desahogar toda su indignación en el periódico, hízolo en carta privada á lord Holland en que le decía : « Cada día me convenzo más de las bastardas intenciones que esconde ese decreto. La mayoría de nuestros gobernantes está desplegando á las claras el carácter de los decenviros en Roma, y no nos prestaremos á aprobar directa ó indirectamente lo que avanzan con el fin de darse por amantes de nuestros derechos, cuando en realidad sólo aspiran á perpetuarse en el poder[1]. »

1. *The Life*..., vol. III, p. 321.

Era esto más de lo que á título de oposición periodística se sentía la Junta capaz de soportar; pero no atreviéndose á suprimirla directa y paladinamente, encargó á Quintana de llevar y entregar á Blanco y á Antillón el cordón de seda para que ellos mismos, á la oriental, se suicidaran y quedase el periódico suprimido. Prestáronse ellos á semejante género de muerte por respeto y afecto al dulce amigo que tan mansa y resignadamente se los pedía, pero reclamaron el derecho de no ocultar al público en la despedida á los lectores que el periódico cesaba porque el gobierno quería que cesase. Quintana accedió á ello sin vacilar, y este desenlace contribuyó, á pesar de la moderación con que lo explicaron, á aumentar la impopularidad contra la cual, poco más adelante, acabaría la Junta por naufragar. He aquí los términos en que apareció, sin firma, en la última página del número 32 : « AVISO AL PÚBLICO. — Quando empezamos este trimestre ya preveíamos que el *Semanario* podía encontrar obstáculos insuperables en su continuación, y aun tuvimos entonces que arrostrar algunos para no abandonarlo desde luego. Las circunstancias se han ido después complicando de modo que nos vemos en la dura necesidad de anunciar al público que tenemos que suspender nuestros trabajos. El amor á la justa causa de nuestra patria, y quando esto no fuera bastante, el agradecimiento al favor que la nación nos ha dispensado, nos harían arrostrar qualquier género de inconvenientes que solo se limitasen á nuestra incomodidad ó peligro; mas si quisiéramos desentendernos de los que al presente se ofrecen, el *Semanario* no podría llenar nuestras miras, ni sostenerse en la opinión de los que hasta ahora lo han favorecido. Cedamos, pues, á las circunstancias : nuestros amigos (tales llamamos á quantos nos han favorecido con su aprecio) sufrirán mejor que se interrumpa otra vez el *Semanario*, que verlo mudado en otra cosa que lo que hasta ahora ha sido. »

Cuenta Blanco en la autobiografía (I, p. 151) que hallándose un mes después de paso en Cádiz, era aun tan viva la impresión causada por los términos de su despedida del periódico, que al entrar en un café, frecuentado por lo mejor de la pobla-

ción, se levantó un desconocido á decir á los consumidores quien era él y á darle las gracias en nombre de todos por la energía con que había procedido en ese caso[1].

Permaneció en Sevilla algunos meses más, mientras la Junta, y en su nombre Jovellanos, continuaba recogiendo á diestro y siniestro opiniones é informes acerca de la manera mejor y el momento más oportuno de convocar y reunir las Cortes. La Universidad sevillana fué uno de los cuerpos consultados, y nombró al efecto una comisión con Blanco de vocal ponente. Dió esto ocasión á Blanco para tomar del Santo Oficio una pequeña venganza, que con maligno placer se apresuró á aprovechar. Juzgó, de acuerdo con su compañero de comisión, que era necesario consultar ciertos libros que sólo podían encontrarse entre los prohibidos, recogidos y embargados por la autoridad eclesiástica, que los conservaba almacenados en las buhardillas de la Inquisición. Pidiéronlos pues, y la antes tan poderosa orden de Santo Domingo, dado lo revuelto de aquellos días y el menor prestigio de que ya gozaba el Oficio, no osó negarse; consintió en ello á pesar de

1. Es raro encontrar fuera de España, y aun tal vez en España misma, ejemplares completos del *Semanario Patriótico*. El único ejemplar que he visto yo es el que se encuentra en Londres en el *Museo Británico*, donde he podido hojearlo. Compónese de cinco tomos empastados. El primero de ellos contiene los catorce números publicados en Madrid por Quintana. El segundo, los siguientes hasta el 33, que fueron los que aparecieron en Sevilla, dirigidos al final por Blanco solo, pues Antillón salió de allí á desempeñar un cargo en otra ciudad. Los otros tres volúmenes contienen los números de la tercera época, en Cádiz, donde reapareció el 21 de Noviembre de 1810, precedido de estas palabras, firmadas : *Manuel Josef Quintana*. « El S. P. vuelve á aparecer en Cádiz bajo la salvaguardia de la ley que acaba de decretar la libertad de imprenta. Su fundador en Madrid... será su principal autor y redactor. Bien quisiera poder acompañarse de los dos escritores que con tanta gloria propia y satisfacción del público lo continuaron en Sevilla, pero las circunstancias los han llevado á otros países y le han privado de su poderosa asistencia. »

El tomo de los números de Sevilla tiene esta portada : | Semanario Patriótico | Segundo trimestre | La parte histórica : por D. Isidoro Antillon | La política : por D. Josef Maria Blanco | *Nulla enim nobis societas cum tyrannis, sed* | *potius summa distractio... atque hoc omne* | *genus pestiferum atque impium ex hominum* | *communitate exterminandum est.* | Cic. *De Officiis :* Lib. 3, cap. 6 | Sevilla | Por la viuda de Vazquez y Compañia.

Quintana, al frente del número LIV, del 18 de Abril de 1811, puso este aviso : « No permitiendo las atenciones del nuevo encargo que el Gobierno ha confiado á Don Manuel Josef Q. proseguir con la redacción y edicion del S. queda este papel al cuidado de los tres amigos que desde el quarto número de la tercera época le han ayudado á componerle. »

El quinto tomo del ejemplar del Museo Británico concluye con el número LXXXVI.

lo muy sospechosos que le eran los postulantes, y Blanco en particular.

Bajo una espesa capa de polvo encontraron ambos comisionados, como lo esperaban, gran número de libros franceses del siglo anterior : cautivos que volvieron ellos á la luz y la libertad. Lograron entre otras obras curiosas completar dos ejemplares de la gran Enciclopedia de D'Alembert y Diderot; como la Inquisición poco después fué abolida, nadie vino en su nombre á recogerlos y quedaron para siempre esos volúmenes fuera de la prisión.

No tardó en llegar á orillas del Guadalquivir la fatal noticia de haber franqueado el ejército francés los desfiladeros de la Sierra Morena, y dispersado en las Navas de Tolosa las tropas allí reunidas para defender lo que se consideraba antemural inexpugnable de Andalucía.

La terrible nueva dispersó en el acto á los miembros de la Junta Suprema ; y unos por tierra á través de vociferaciones y de insultos, otros más tranquilamente por el río y por el mar, fueron todos á congregarse otra vez dentro de los muros de Cádiz.

Nada más restaba ya en España á Blanco por hacer. La idea, en su mente invariablemente fija, de abandonar la patria, y con ella el ministerio que se sentía tan incapaz ya de ejercer, perdidas la fe y las ilusiones que en hora infausta de su juventud lo habían decidido á contraer el lazo indisoluble, transformóse por fin en necesidad de acción ineluctable. El respeto, el amor de la familia, siempre vivos en su corazón, no podían ahora, como antes, impedirle la realización de su propósito. La madre, á quien tantas veces había hecho temblar la imagen horrorosa del hijo encerrado en las mazmorras del Santo Oficio, se estremecía de nuevo al pensar que pudiese ahora caer en la tentación que, por diversos lados, amigos antiguos y queridos le ofrecían, de adherirse á la causa del invasor francés, pues á muchos parecía ya cosa inevitable que éste llegase á ser dueño del país entero. El viejo y el nuevo peligro eran para la pobre mujer igualmente aterradores. Vieron por tanto padre y madre partir al hijo de Sevilla, como si les

quitasen un gran peso del alma, sin suponer, sin adivinar naturalmente que iba á ser eterna la separación.

Era Cádiz ahora el último seguro asilo de la independencia española y hervía en su estrecho recinto á borbotones en confuso desorden la política nacional. Esa situación, ese espectáculo, que hoy la historia, contemplándolo de lejos, reconoce grandioso y digno de la mayor admiración, no podía de cerca producir el mismo efecto á quien como Blanco tan hondamente desconfiaba de que fuese dable á España librarse al mismo tiempo del fanatismo religioso y monárquico en que más que nunca parecía ahora envuelta. No permaneció en Cádiz más que el tiempo indispensable para estar listo á darse á la vela el paquete inglés, y el 3 de Marzo de 1810 desembarcó por fin felizmente en el puerto de Falmouth.

ENRIQUE PIÑEYRO.

(A suivre.)

BIBLIOGRAPHIE

Jules Coulet, *Étude sur l'Office de Girone en l'honneur de saint Charlemagne.* Montpellier, Coulet, 1907; 165 pages.

Bien que les conclusions de ce travail, présenté comme thèse complémentaire pour le doctorat, soient négatives, il mérite d'attirer l'attention, parce qu'il pose un cas particulier du problème si général et si difficile : quelle influence les légendes épiques ont-elles eue sur les textes historiques au Moyen-Age? Car l'Office de Girone en l'honneur de saint Charlemagne n'a de liturgique que la forme, et c'est bien à un texte historique que nous avons affaire.

La canonisation de Charlemagne remonte à 1165. Les conditions irrégulières dans lesquelles elle fut faite n'empêchèrent pas le nouveau culte de se propager; mais avec le temps il vint des scrupules à plus d'un. Ainsi M. Coulet constate que Villanueva ne considérait pas Charlemagne comme un saint (p. 39). Tel était déjà le sentiment de Mariana, qui reprochait à Garibay, dans ses *Advertencias* manuscrites aux *Ilustraciones genealógicas* de ce dernier, de l'appeler constamment *Sant Carlos*. Il est vrai que Garibay avait des autorités, et il donne, p. 61-65 de l'ouvrage cité, une liste des auteurs qui ont traité Charlemagne de saint.

Pourquoi l'église ou, plus exactement, la cathédrale de Girone avait-elle un office en l'honneur d'un saint aussi discuté? C'est que, comme il ressort de cet office même, Charles avait délivré la ville du joug musulman. A quelle époque? A coup sûr, pas en 778, lors de l'expédition dont parle Eginhard. La vérité, c'est qu'en 785 Girone, selon la chronique de Moissac, fut livrée à l'empereur par *les* Gironais ou *des* Gironais, *Gerundenses homines*, ce qui n'implique pas la présence de celui-ci, présence impossible du reste à admettre à pareille date. Ajoutons que M. Coulet a soin de distinguer la tradition relative à la prise de Girone par Charlemagne, tradition qui repose sur un fait réel, de celle où figure Ernaut, personnage purement légendaire sans doute (p. 12). C'est ce que n'avait pas fait M. Schneegans, qui s'était déjà occupé des sources de l'Office de Girone.

Dans son chapitre II, M. Coulet fait l'historique du culte de saint Charlemagne à Girone. Il établit, contre M. Schneegans, que l'établissement de ce culte ne remonte pas au delà de 1345 : cela, malgré

l'existence, dans un bréviaire daté de 1339 et aujourd'hui perdu, de l'Office gironais du prétendu saint, vu que cet office a été copié par une autre main que le reste et manifestement ajouté après coup. Cet office, l'église Saint-Félix, volontiers indépendante, ne paraît pas l'avoir jamais célébré. Il fut supprimé par Sixte IV, vers 1484. Un sermon en l'honneur de ce saint *in partibus* continua à être prononcé jusqu'en plein XIX° siècle, et sa statue resta sur un autel jusqu'en 1883. Quant au bréviaire de 1339, vu par le P. Fita en 1873, il a disparu depuis dans des conditions et peut-être pour des raisons assez étranges (p. 49). Heureusement, le texte nous a été conservé par Villanueva et par La Canal.

A ce propos, un lapsus à relever. C'est à Flórez que M. Coulet attribue (p. 45, 47, 48, 50, etc.) la transcription, publiée dans le t. XLIII de l'*España sagrada*, lequel parut en 1819. Or c'est à La Canal qu'en revient l'honneur, et aussi la responsabilité: c'est lui qui, chargé en 1816, avec Fr. Antolín Merino, de continuer la collection commencée par Flórez (mort en 1773), alla en Girone et y vit le bréviaire « del cual se copió el oficio de Carlo Magno, añadido con otro de la Concepcion a dicho Breviario, pero de la misma mano que este » (*Prólogo* du t. XLIII, p. xv). Mais ce lapsus ne touche en rien au fond de la thèse de M. Coulet, qui montre fort bien (p. 46) que le bréviaire vu par l'auteur de l'*España sagrada* et le bréviaire vu par Villanueva ne font qu'un, qui est le Bréviaire de 1339; et la préférence qu'il marque, contrairement à l'avis du P. Fita, pour la copie de Villanueva (p. 56) est parfaitement justifiée par les fautes grossières qu'a commises La Canal, jeune et inexpérimenté, et que n'aurait pas commises Flórez.

Parmi ces fautes, il faut compter l'omission de la septième leçon (l'office en a neuf dans Villanueva), leçon que constituait un passage de l'Évangile, indiqué seulement par les premiers mots et interrompant d'une façon bizarre, mais non sans exemple, le récit qui se continue, par ailleurs, de la première à la neuvième. La Canal a cru à une interpolation et s'est figuré que cet office n'avait que huit leçons.

Mais si, avec Villanueva, M. Coulet restitue ainsi à l'office un nombre normal de leçons, il reste à expliquer pourquoi, dans cet office propre à Girone, la prise de Girone et l'établissement de la cathédrale par Charlemagne ne sont qu'annoncées (par la Vierge qui apparaît à l'empereur), et non racontées, pas même succinctement. A l'établissement de la cathédrale il est bien fait allusion dans la neuvième leçon, mais indirectement, alors que l'itinéraire et les opérations antérieures le sont avec assez de détails, alors surtout qu'on y trouve jusqu'à des étymologies et la mention de la fondation d'un couvent par Roland et d'un autre par Turpin.

M. Coulet tente de résoudre la difficulté en supposant l'omission,

par le copiste, d'une ligne dans laquelle il était dit un mot de la prise de la ville. C'est ingénieux, mais pas entièrement satisfaisant, d'abord parce que ce mot ne serait encore qu'une allusion par trop discrète, ensuite pour la raison que voici : un bréviaire n'est pas un livre comme les autres; c'est un livre que l'on lit et que l'on doit lire : cela en admettant que ce *Breviarium* de 1339 est bien à proprement parler un simple bréviaire, et non un livre de chœur, que l'on chantait ou récitait au chœur (cf. Batiffol, *Histoire du Bréviaire romain*, 2ᵉ éd., 1895, p. 193). De toute façon, celui à qui appartenait le bréviaire en question, et qui avait fait ajouter l'office de saint Charlemagne, n'eût pas manqué de s'apercevoir de la lacune et de la faire combler. Au surplus, la phrase que M. Coulet suppose tronquée (*contigit tamen... cecidisse*) n'est pas construite d'une façon insolite pour l'époque; et elle est compréhensible, à condition précisément que le *tamen* annonce une suite qui exposerait la prise de la ville, l'apparition de la croix n'en étant que le préliminaire. Si cette suite manque, n'est-ce pas parce que le rédacteur de l'Office, ayant rempli son cadre de neuf leçons, ne s'est pas mis en peine de conclure? Ce serait inadmissible si l'on avait affaire à un historien, mais nous sommes en présence d'un clerc qui cherche tout simplement à découper en leçons un texte; et il s'y prend maladroitement, voilà tout. En principe, au temps où les leçons étaient exclusivement tirées de l'Écriture, le lecteur s'arrêtait quand le président du chœur lui faisait signe (cf. Batiffol, p. 93). Plus tard, alors que les leçons étaient aussi empruntées aux Vies de saints, on eut, dans la pratique, nous dit-on, une tendance marquée à les raccourcir en avançant l'*Explicit* (*ibid.*, p. 161). Il fallait faire court : cela importait plus aux moines et aux chanoines que de savoir la fin de l'histoire. Notre clerc aura tenu compte de ces exigences. Et qu'il n'ait fait autre chose que d'abréger tant bien que mal, cela paraît ressortir des détails géographiques, historiques ou étymologiques qu'il prodigue par ailleurs et qui détonnent dans un texte liturgique. On a l'impression qu'il n'a pas su élaguer, supprimer le superflu, pour arriver à faire tenir dans le cadre fixé et dans les limites convenables tout l'essentiel du récit placé sous ses yeux. Mais quel était ce récit?

M. Coulet a eu la bonne fortune de trouver à l'*Archivo* de la cathédrale de Girone un autre texte, un *Tractatus* concernant la même expédition de Charlemagne et relatant, ce que ne fait pas l'Office, la prise de Girone et l'installation, dans l'ancienne mosquée, d'un évêque et d'un chapitre pris parmi les chanoines de Notre-Dame-du-Puy, si bien que désormais ces deux églises seront *germane et socie*. La dernière partie de ce texte se retrouve dans un *Vidimus* dressé en 1561, et publié déjà par Rocher; elle y est désignée par les mots de *nonam lectionem,* ce qui impliquerait qu'elle figurait dans un office

M. Coulet n'a pas de peine à démontrer que ce ne peut être, en tout cas, la neuvième leçon de l'office connu par le Bréviaire de 1339, vu non seulement que cet office a ses neuf leçons, si l'on y restitue le texte de l'évangile supprimé par La Canal, mais encore que le début de ce morceau correspond aux leçons V, VI, et VIII, IX dudit Office. Il ne s'y soude donc d'aucune manière. M. Coulet propose de lire *nouam lectionem* (p. 73), chose fort acceptable. Toutefois, étant donné qu'il admet (p. 104) l'existence d'un autre office qui se distinguait de l'autre, notamment par la mention de la fraternité des deux églises de Girone et du Puy, il reste possible que ce soit bien *nonam* qu'il faille lire, et que le *Tractatus* retrouvé par M. Coulet ait été découpé un beau jour en neuf leçons, dont le morceau du *Vidimus* serait la neuvième.

Si cet office supplanta celui que nous connaissions déjà, les chanoines ne durent pas se louer, cette fois, de la brièveté du rédacteur. Quoi qu'il en soit, les leçons V, VI, VIII, IX, de l'office connu et le *Tractatus* (abstraction faite de la fin) ont des rapports tels qu'on ne peut les considérer comme des textes indépendants. Lequel dépend de l'autre, c'est ce que M. Coulet résoud, non pas d'abord par la comparaison, qu'il juge en elle-même non concluante, mais par des raisons extrinsèques; et il le fait avec beaucoup de finesse. Pour lui, le *Tractatus* est plus récent, parce qu'il y est fait allusion à la fraternité des deux églises du Puy et de Girone : or cette thèse de la fraternité serait relativement récente, et postérieure à la rédaction de l'office connu; elle aurait été suscitée par le désir qu'éprouvait l'église de Girone d'affranchir le pays des levées d'aumônes opérées, de temps immémorial, au nom et au profit de celle du Puy (p. 103). La thèse aurait été appuyée par un texte approprié, qui ne serait autre que le *Tractatus,* et qui aurait fourni un nouvel office, institué à une date qu'on ne peut préciser.

Chose curieuse, ce seraient, suivant M. Coulet, ces prétentions révolutionnaires de Girone qui auraient amené la suppression de l'office consacré par elle à saint Charlemagne. En effet, le chapitre du Puy, éclairé sur la situation par deux visites de son fordoyen à Girone, en 1479 et 1481, aurait réclamé auprès de Sixte IV, qui interdit la récitation de l'office. Cette mesure ne s'explique bien entendu, pour M. Coulet, que dans l'hypothèse où l'office connu aurait été précédemment modifié et augmenté de l'allusion à la fraternité. Et cela est une raison de plus pour hésiter devant la correction *nonam*, car le texte du dernier office chanté, s'il est nouveau pour nous, ne pouvait, pour l'auteur du *Vidimus* de 1561, l'être plus que celui du Bréviaire de 1339.

Les faits ainsi présentés, M. Coulet, revenant sur la comparaison des deux textes, indique des motifs de croire que le *Tractatus* n'est

qu'un développement, parfois maladroit, de l'office connu. Il faut avouer que, si ses observations n'entraînent pas, en une matière si insaisissable, une conviction sans réserves, son argumentation est aussi cohérente que subtile.

A quelles sources a donc puisé l'auteur de l'office connu, institué, on l'a vu, en 1345? Telle est la question traitée dans le dernier chapitre. Si l'on compare le passage où la Chronique de Moissac mentionne la remise de Girone à Charlemagne par les gens mêmes de la ville, aux passages des deux Chroniques de Ripoll où le même fait est présenté de façons différentes, il faut admettre que les auteurs de ces deux derniers textes ont tenu compte de traditions locales pour modifier le texte de Moissac. Quant à l'épopée ou aux traditions poétiques, il ne semble pas nécessaire qu'aucun emprunt y ait été fait; de même pour le Pseudo-Turpin, si ce n'est peut-être en ce qui concerne l'apparition de saint Jacques (auquel l'Office adjoint la Vierge et saint André) à l'empereur. La source utilisée par le rédacteur de l'Office ne serait autre que le *Pseudo Philomena*, composé par un clerc de l'abbaye de la Grasse, et qui a fourni la matière des cinq premières leçons (p. 140).

M. Schneegans avait pensé que le *Pseudo-Philomena* et l'Office de Girone avaient une source commune, source qui ne serait rien moins qu'une épopée perdue. M. Coulet combat cette thèse, et, en tout cas, rejette la supposition qu'une telle source ait eu un caractère épique. La démonstration est ici trop délicate pour comporter l'analyse. Il faudrait la reproduire tout entière.

Ainsi, le *Tractatus* dépendrait de l'Office, qui dépendrait lui-même du *Pseudo-Philomena;* et la conclusion négative qui découle de là, c'est que l'existence d'un poème ou d'un cycle de légendes relatif à l'expédition de Charlemagne en Catalogne a encore besoin d'être démontrée. Peut-être cette démonstration sera-t-elle apportée par le travail que M. Coulet prépare sur le *Pseudo-Philomena.*

Une autre conclusion ressort de cette étude, c'est que la légende d'Ernaut, à laquelle ni l'Office, ni le *Tractatus* ne font la moindre allusion, n'était pas connue des Gironais; elle doit être d'origine française et littéraire.

G. CIROT.

CHRONIQUE

—— M. Henri Lorin, professeur de géographie coloniale à la Faculté des Lettres de Bordeaux, continue, dans ses cours publics, à s'occuper de l'Amérique du Sud. L'an dernier, il avait pris pour sujet : *Le Chili, l'Uruguay et le Paraguay*. Cette année, il parle sur *Le Brésil*.

—— M. Humbert, professeur au Lycée de Bordeaux, continuant à la Faculté des Lettres le cours libre subventionné par la Chambre de commerce, traite cette année : *Les villes et les monuments du Mexique*.

—— Après les thèses de M. Adolphe Coster, sur Fernando de Herrera, soutenues en Sorbonne en 1908, et dont, à notre grand regret, nous n'avons pu encore publier le compte rendu, voici une autre soutenance qui doit être consignée dans les annales de l'hispanisme français. M. G. Le Gentil, notre collaborateur de la première heure, a, en effet, présenté à la Faculté des Lettres de Paris, le 23 décembre dernier, deux thèses sur l'Espagne, qui lui ont valu la mention très honorable : 1° *Le poète Manuel Bretón de los Herreros et la société espagnole de 1830 à 1860* (Paris, Hachette, 1909, xxvi et 549 pages in-8°); 2° *Les revues littéraires de l'Espagne pendant la première moitié du* XIX*e siècle. Aperçu bibliographique* (Paris, Hachette, xx et 155 pages in-8°).

—— L'*intercambio* dont l'Université de Bordeaux a pris l'initiative a marqué une étape de plus. Cette fois, c'était l'Université de Séville qui donnait à nos professeurs l'hospitalité. Sous ses auspices, le 30 novembre et le 1er décembre, deux professeurs de l'Université de Bordeaux devaient faire chacun une conférence. M. Le Breton, de la Faculté des Lettres, se proposait de parler de *Versailles*. M. Marchis, de la Faculté des Sciences, avait pris pour sujet : *Les grands records d'aviation en 1909*. Seul, M. Marchis, qui était parti de Bordeaux au moment où lui parvenait sa nomination de professeur d'aviation à la Sorbonne, a pu remplir son programme. Son collègue, frappé de la façon la plus inattendue et la plus cruelle dans ses plus chères affections au moment où il arrivait à Séville, n'a eu que le temps d'y sentir la sympathie cordiale et bonne de ses collègues de là-bas. Nous sommes profondément reconnaissants à l'Université de Séville de sa réception. C'est une dette de plus pour nous vis-à-vis de l'Espagne. L'acquitter n'est pas possible. Mais nous pouvons du moins dire notre gratitude.

Ajoutons qu'il est en ce moment question d'une nouvelle série de conférences à Oviedo, laquelle aurait lieu d'ici peu.

— Il nous est particulièrement agréable de signaler la traduction espagnole d'un livre dû à un professeur de la Faculté de Droit de Bordeaux, M. Léon Duguit, qui, il y a un an, s'est joint au mouvement d'*intercambio* en payant de sa personne par une conférence faite à l'Université de Saragosse. Le livre a pour titre en français *Le droit actuel et le droit individuel et la transformation de l'État*. La traduction, due à M. A. Posada, le professeur bien connu de l'Université d'Oviedo, est intitulée *La transformación del Estado* (Madrid, Fernando Fé), et le traducteur a mis en tête, sous la rubrique *La nueva orientación del derecho político*, une préface qui est un autre livre, car elle dépasse en étendue l'œuvre traduite. Voilà une autre forme de l'*intercambio*, non moins désirable que celle des conférences. Espérons qu'elle se développera, elle aussi.

— *Con la capucha vuelta* (Paris, Ollendorf, 1909), le dernier volume d'Emilio Bobabilla (Fray Candil), à part deux très courts articles sur des écrivains espagnols (Altamira et Cavia), ne contient que des notes sur des écrivains français (Boissier, Taine, Lemaître, Capus, Barbey d'Aurevilly, etc.), des *baturrillos* sur les choses du jour et les crimes d'hier, le tout écrit sans prétentions par un journaliste espagnol qui connaît son Paris, et qui nous juge, nous, nos habitudes et nos auteurs, avec sympathie, certes, mais non sans désinvolture: La Fontaine, Molière, Victor Hugo sont des « literatos talentosos, pero distantes de ser genios » (p. 291). Nos grands écrivains auraient donc le privilège de n'être admirables que pour nous? D'où vient que nous adorions si volontiers les dieux étrangers, et que, devant les nôtres, si peu d'étrangers s'inclinent comme nous? Mais, cela à part, l'auteur des pensées réunies sous le titre *Sintiéndome vivir* (Madrid, 1906) est certainement un des Espagnols les plus *afrancesados* d'aujourd'hui, c'est-à-dire les plus ouverts à notre culture. Les *Grafomanos de América* (1902) l'ont rendu redoutable presque à l'égal de Clarín. Il est sincère et déteste la fioriture. Là est sa force et son talent. G. C.

— *Guide des Étudiants à Paris pour l'année scolaire* 1909-1910. *Littératures et langues romanes.* — Paris, H. Champion, 39 pages. On a énuméré systématiquement dans cette brochure — et c'est une heureuse idée — les ressources de divers ordres qu'offrent l'Université de Paris et les grands établissements qui s'y rattachent plus ou moins, aux étudiants français ou étrangers désireux soit d'apprendre la philologie romane, soit de se perfectionner dans la connaissance scientifique d'une des langues modernes. L'horaire des cours et conférences ici tracé sur le papier ne laisse pas de former un ensemble

assez imposant : le français y tient le pas naturellement, mais les études italiennes et espagnoles y sont aussi largement représentées. Les indications données sur l'enseignement du roumain restent un peu vagues. Du portugais, il n'est point question. E. B.

~~~ Le troisième missionnaire désigné pour inaugurer l'*École française d'Espagne* va bientôt rejoindre ses camarades MM. Albertini et Collet.

C'est M. Jean Babelon, élève sortant de l'École des Chartes.

M. Babelon, encouragé par les savants conseils de MM. Léopold Delisle, Durrieu, etc., va se rendre à Séville pour étudier le célèbre fonds français de la Bibliothèque Colombine.

La bourse dont jouira M. Babelon est la seconde des bourses mises libéralement à la disposition de l'Université de Bordeaux par la Direction de l'Enseignement supérieur.

Le passé et les titres des trois membres actuels de l'*École française* sont de sûrs garants du succès de leurs missions.

Le *Bulletin hispanique*, qui devient naturellement l'organe officiel de l'École, ne manquera pas d'informer ses lecteurs, à l'occasion, des recherches et des travaux de MM. Albertini, Collet et Babelon.

~~~ La librairie Armand Colin mettra en vente au mois de mars 1910, au prix de 3 fr. 50, un volume de M. Raymond Menéndez Pidal sur *l'Épopée Espagnole*. Il reproduit pour le fond la série de conférences que ce maître éminent a professées en mars 1909 à l'Université Johns Hopkins de Baltimore. L'ouvrage, entièrement inédit, sera publié en français: la traduction et l'adaptation en ont été faites par les soins de M. Henri Mérimée, maître de conférences à l'Université de Montpellier. Il présentera notamment cette originalité de ne pas se limiter aux débris subsistants de l'épopée castillane, mais de suivre celle-ci à travers toute la littérature espagnole; on en jugera par l'énoncé du titre des sept chapitres dont il se compose: 1. Les origines de l'épopée castillane. — 2. Castille et Léon. — 3. Le Poème de Mon Cid. — 4. Le Cid et Chimène. — 5. Le Romancero. — 6. Le théâtre des XVIe et XVIIe siècles. — 7. La matière épique dans la poésie moderne. — Nul doute que tous les hispanisants ne soient vivement intéressés par cette œuvre nouvelle du grand philologue espagnol ; ils y trouveront de quoi réfléchir et de quoi discuter, en particulier une théorie toute nouvelle des origines de l'épopée espagnole, qui soulèvera bien des débats. Ajoutons que le livre et son auteur seront présentés au public français par un *Prologue* de M. Ernest Mérimée.

5 janvier 1910.

LA RÉDACTION : E. MÉRIMÉE, A. MOREL-FATIO, P. PARIS.
G. CIROT, *secrétaire ;* G. RADET, *directeur-gérant.*

Bordeaux. — Impr. G. Gounouilhou, rue Guiraude, 9-11.

PROMENADES ARCHÉOLOGIQUES EN ESPAGNE

VII

Tarragone.

La ligne ferrée de Barcelone à Valence suit presque toujours en corniche, du moins jusqu'aux environs de Tortose, l'admirable côte méditerranéenne. Par une belle matinée de soleil le voyage enchante les yeux, qu'ils errent au lointain infini de l'horizon où la mer et le ciel confondent leur azur, ou bien se reposent tout près sur l'eau qui scintille et se dore au pied des falaises, aux replis des criques dormantes. Barcelone, la grande ville grouillante, et sa banlieue que les industries salissent ont disparu; c'est la solitude des rochers nus sous la grande lumière ardente, et seulement, par intervalles, s'égaie l'oasis d'une ville claire dans la verdure, *Sitjes la Blanche* et sa merveille le *Cau Ferrat*, *Villanueva y Geltru* avec le noble Musée-Bibliothèque du grand Balaguer, *Sitjes* et *Villanueva,* hospitalières, pittoresques et artistes, que les guides si injustement méprisent.

Puis surgit sur sa haute falaise la vénérable Tarragone. « Les voyageurs, » dit Bædeker, « passent Tarragone sans s'arrêter, et ils ont tort; elle mérite au moins qu'on lui consacre une journée. » Pour l'archéologue et l'artiste, Tarragone vaut mieux encore. Elle joint au mystère attrayant des vieilles villes très antiques la beauté de sa Cathédrale, dont la splendeur survit dans la pénombre d'une cité déchue, l'intérêt d'un musée très riche, plein des souvenirs d'un illustre passé, et aussi le pittoresque d'un site escarpé, d'un éblouissant panorama de mer.

Ce n'est pas mon dessein ni mon rôle de célébrer la grande

église sévère, et l'intimité fraîche et fleurie du cloître où le repos et le rêve sont si doux dans le silence odorant. Je n'ai pas à décrire le dédale des rues anciennes et la noblesse des palais sombres qui se groupent autour de l'Église protectrice, ni la calme grandeur des *ramblas* modernes, ni le tranquille tableau grandiose du port et de la mer ouverte à l'infini, quand le regard s'élance du haut du *Paseo Santa Clara*, sublime belvédère. Mais la Tarragone antique n'est pas moins attirante, et surtout sa prodigieuse enceinte cyclopéenne qui pose encore à l'historien, après trente siècles peut-être, le problème obscur de son origine.

Les textes sont muets jusqu'à l'époque romaine, et les monuments retrouvés au cours des âges sous l'amoncellement des terres et des remblais sont peu significatifs. Il n'y a pas à tenir compte des soi-disant débris d'architecture étrusque qui sont conservés au Musée, ces chapiteaux, ces débris de colonnes étant d'époque romaine, non plus que d'un petit sphinx de bronze qui, à supposer qu'il soit de style étrusque, a pu fort bien être récemment importé. Aucun argument ne prouve que les savants espagnols aient raison, qui veulent rattacher à l'Étrurie la première population tarragonaise, car l'épithète de *tyrrhénienne* que donne quelque part Ausone à la ville semble plus poétique qu'historique, et seulement amenée par le nom de la mer qui roule ses vagues des côtes de l'Italie à celles de l'Ibérie. Encore moins faut-il songer aux Hétéens, dont une aventureuse théorie a voulu récemment faire les colons de la Catalogne et les constructeurs des remparts de Tarragone. Quant aux Égyptiens qui si longtemps passèrent auprès des historiens espagnols pour les premiers civilisateurs de leur pays, une saine critique a définitivement fait justice de leurs prétentions absurdes.

C'est du reste un fait curieux, lorsqu'on étudie les vieux chroniqueurs, que l'effort qu'ils déployèrent à rattacher la Péninsule à l'Égypte par toute une légende savamment échafaudée d'invasions et de conquêtes. Un texte de valeur douteuse, habilement découvert et mis en évidence, et qui permet d'admettre qu'Hercule tyrien aborda aux rivages

ibériques ; les règnes des vingt-trois monarques imaginaires, dont Ocampo forgea effrontément la liste, et voilà établie, avec ses origines égyptiennes, la haute et noble antiquité de la civilisation espagnole. Mais ce qu'il y a de plus curieux encore, c'est que ce rêve égyptien ne s'est pas dissipé de nos jours, et que toujours ce même souci hante quelques esprits, de rattacher la plus ancienne Espagne à l'Égypte. Les fabricants d'antiquités modernes, qui ne sont dans la Péninsule ni plus ni moins nombreux et hardis qu'ailleurs, suivent sans le savoir la trace des vieux fabricants d'histoire. Vicente Amat, l'horloger d'Yecla dont l'imagination délirante multiplia de si fâcheuse façon les « saints » du *Cerro* célèbre, Amat, le plus connu maintenant des faussaires d'outre-Pyrénées, n'est-il pas le père de toute une étrange lignée d'Isis, d'Osiris, de toute une ménagerie de Sphinx et de Cynocéphales, et n'a-t-il pas orné les coiffures de quelques « saints » des plus déconcertants hiéroglyphes? N'est-ce point à des modèles égyptiens que les subtils gitanes de la province de Murcie empruntaient, il y a dix ans, empruntent encore peut-être les types de leurs plus hilarants bas-reliefs?

Mais la palme revient à l'étonnant mystificateur qui réussit à fabriquer, à faire trouver dans le sol, à faire passer pour authentique auprès d'un trop confiant archéologue, et par son entremise auprès des savants de l'Académie de l'Histoire, le prodigieux sarcophage égyptien de Tarragone. L'aventure, ancienne déjà (1850), est bien connue. Je ne la rappelle en passant que parce que, justement, elle a sa valeur historique; le faussaire qui trompa d'abord l'érudit Sanahuja suivait instinctivement, lui aussi, la tradition des chroniqueurs, et illustrait plaisamment les légendes qu'ils avaient inventées. Sur les débris du pseudo-sarcophage s'inscrivaient en images d'une gravité comique l'arrivée d'Hercule lybien en Espagne, l'invasion et l'établissement des colons africains, et pour corser l'intérêt de ces scènes mirifiques s'y ajoutaient des représentations monstrueuses de dieux extravagants, mais toujours apparentés par de nombreux traits aux dieux du Nil. Tout cela ne s'accorde-t-il pas bien avec l'ingénieuse fiction de

Tarrasa, qui donnait pour héros éponyme à Tarragone un capitaine égyptien nommé *Tarraco*?

On pourrait écrire un petit livre savoureux, en recueillant toutes les étymologies et tous les contes saugrenus qu'ont inventés ou ramassés les vieux historiographes de la plupart des villes d'Espagne. J'ai esquissé ailleurs le chapitre relatif à l'andalouse Osuna; le chapitre de Tarragone n'est pas moins amusant, si l'on en juge par ce que je viens de dire et par ce que je relève encore dans l'*España Sagrada*. Le *mal empleado* Juan Anio, comme dit le Père Florez, faisait remonter à Tubal la fondation de la ville, dont le nom en langue *Aram* signifiait « *Conseil* (junta) *de pasteurs* ». Andrés Poza n'a pas moins de hardiesse historique et philologique : pour lui, l'origine de la ville est à la fois chaldéenne et basque, et le nom Tarragona se décompose tout simplement en deux mots, l'un chaldéen, signifiant *le bœuf*, et l'autre basque, *ona*, signifiant *bonté*; d'où la traduction « *tierra buena de bueyes* ». Il est vrai que le même auteur, dans un autre livre, propose aussi une origine arménienne, et transcrit alors Tarragona en « *ayuntamiento de pastores* ». Il serait fâcheux de passer sous silence l'explication du *Gerundense* qui voit dans le nom *Tarracona* une allusion à *Terra-Acon* « parce qu'Hercule accompagné de Tyriens et de Phéniciens fixa à ceux qui étaient de la cité phénicienne d'*Acon* cet établissement appelé par eux *Terr-Acon* ». Que dire enfin de l'étymologie *Terra-agonum*, terre des combats, parce que la possession de la ville fut très pénible?

« Tout cela, » ajoute le bon Florez, « va comme à la bonne aventure; » cependant il faut être juste, et donner un bon point à ceux de ces naïfs érudits qui ont songé aux Phéniciens. Ne seraient-ce pas ces routiers intrépides de la Méditerranée, ces caboteurs familiers de toutes les côtes, de toutes les baies, de toutes les anses du grand lac qui abordèrent au pied du haut escarpement, et y fondèrent un comptoir à l'abri d'un puissant château fort? N'est-ce pas eux qui construisirent la rude enceinte dont les restes étonnent encore le visiteur de la ville moderne, et n'est-il pas naturel que ceux qui s'établirent dans les Baléares et sur tant de points de la côte sud

et sud-est de l'Espagne, se soient aussi fixés dans l'intérêt de leur commerce aux environs de l'embouchure de l'Èbre?

Mais les spécialistes de l'histoire et de la langue des Phéniciens se refusent à reconnaître dans le nom de *Tarraco*, forme latinisée peut-être, le moindre élément phénicien. La ville n'eut pas non plus de monnaies à légende punique, comme certaines villes des Baléares et de la côte orientale, par exemple *Ebusus*, ou *Abdera, Sexi, Malaca* ou *Gades*. Enfin le port de Tarragone ne fut jamais qu'un mauvais mouillage jusqu'au jour récent où un môle puissant le vint clore et protéger, et l'on sait du reste avec quel soin les Phéniciens situèrent toujours leurs comptoirs dans les havres naturels les mieux fermés.

***

Ni égyptienne, ni étrusque, ni phénicienne, que fut donc la primitive Tarragone? Fut-elle grecque? On peut invoquer sans doute les souvenirs mythologiques et ce conte, relaté par Florus, que Zeus, « le larron cornu, » y transporta, puis y abandonna la « vierge tyrienne », Europe, et se hâta de l'oublier. Ce qui n'empêche pas qu'on lui vouât un culte dans la ville. Mais ce ne sont pas là des preuves. Il est plus sage d'admettre que ce fut tout simplement un *castillo* des *Cessétaniens*, tribu des Ibères, un castillo dont le premier nom fut vraisemblablement celui que les monnaies à légende ibérique donnent à Tarragone, c'est-à-dire *Cesse*, et, par suite d'une modification phonétique dont quelques monnaies sont les témoins, *Cose*.

Les habitants de *Cesse* ne furent pas des marins; la mer, je viens de le dire, n'était pas sûre au pied de leur ville escarpée, et les géographes anciens ont remarqué que Tarragone « était dangereuse aux vaisseaux à l'ancre ». Mais le choix du site s'explique pourtant de lui-même. La Cessétanie avait à l'époque romaine la réputation bien établie de pays doux, riche et fertile. Martial, le poète de Bilbilis, célèbre les rivages ensoleillés de Tarragone; Florus loue son ciel particulièrement tempéré et son printemps qui dure toute l'année;

Pline nous apprend que le lin de Tarragone avait une finesse qui le faisait estimer fort, et que l'eau d'un fleuve proche, le *Subi* ou le *Tulcis,* lui donnait un bel éclat. Mais surtout les coteaux produisaient un vin dont l'*élégance* ne le cédait pas aux meilleurs vins d'Italie; Martial et Silius Italicus précisent, disant que seul le vin de Campanie et le vin du Latium lui étaient supérieurs. D'où l'on peut aisément conclure que les Cessétaniens construisirent *Cesse* sur son haut promontoire, au bord d'une région féconde dont les produits les faisaient vivre dans l'abondance, et la ceignirent d'une forte muraille pour se protéger contre les pirates et les envahisseurs venus de la mer, contre les tribus rivales et jalouses de l'intérieur.

Ces tisserands et ces vignerons, les restes de leurs murailles nous les montrent d'ailleurs de culture très rude et primitive. Partout où sont encore conservées au-dessus du sol quelques-unes des plus anciennes assises, ce n'est qu'un entassement de gros blocs non travaillés. La première enceinte de Tarragone, on l'a mainte et mainte fois écrit, est une enceinte cyclopéenne, formée de deux parements énormes qui enserrent un puissant blocage, et percée par endroits de basses poternes trapues.

Ce n'est pas à Tarragone seulement, et comme par exception, que l'on est surpris en Espagne par la vue de ces constructions barbares et puissantes. Pour ne pas sortir de la même région, à *Gérone,* à *Sagonte,* voilà pour la côte maritime, à *San Miguel de Erdol* (*Olerdula*), voilà pour l'intérieur, il reste des tronçons d'enceinte où se montre le travail de la même dure civilisation.

A *Gérone,* ces ruines des premières fortifications sont réduites à des murs longs seulement de quelques mètres; ils ne se voient pas de la voie publique, et les guides ne les signalent pas; ils sont pourtant connus depuis longtemps, et l'illustre Martorell, entre autres, les a sommairement décrits. C'est un entassement de pierres à l'état brut, dont quelques-unes ont jusqu'à 3m60 de longueur et 1m80 de hauteur. Pour combler les vides laissés entre les blocs irréguliers, les constructeurs ont inséré et coincé des pierres moindres, dont certaines n'ont pas plus de 10 à 20 centimètres.

A *Sagonte,* sur la pente sud-ouest du Castillo, en face de la batterie du 2 mai, on voit encore sur une étendue de près de treize mètres les ruines d'une tour carrée dont la construction est analogue à celle des murs de *Gérone,* et l'on s'explique que cette maçonnerie colossale ait pu donner force à la légende que *Sagonte* fut fondée par Hercule :

Haud procul herculei tollunt se litore muri...

A *Olerdula,* a écrit Martorell, « la base de la muraille, haute de 3 mètres, est construite en pierres de forme et de grandeur irrégulières, variant de 1 à 3 mètres de long, et de 50 centimètres à 1 mètre de haut, qui se présentent en assises plus ou moins horizontales formées de parallélogrammes et de trapézoïdes de toutes dimensions : c'est l'effet de la grande irrégularité des blocs les plus gros. Parfois un grand bloc s'engage dans l'angle d'un autre, et parfois l'irrégularité de quelqu'un d'entre eux est corrigée par un autre plus petit. Toute cette muraille a son parement vertical, et les pierres sont très bien ajustées, sans aucun emploi de ciment. Le style, comme on le voit, est celui qu'on appelle cyclopéen, celui dont on a fait usage à Mantinée et à Mycènes. »

L'enceinte de Tarragone a eu un sort plus favorable que celle des autres villes ; elle enferma une vaste surface qui pendant de longs siècles suffit à contenir les habitants de la cité. Aujourd'hui encore la ville moderne s'est à peine étendue sur le plateau hors de sa ceinture antique, et c'est au pied de la falaise que se sont créés autour du port des quartiers nouveaux. Aussi, quand les murailles ayant souffert ou du temps ou des hommes durent subir des réparations, c'est sur l'inébranlable base des assises primitives que furent posées les assises nouvelles.

L'enceinte est le premier témoin éloquent et tenace de l'histoire de Tarragone, et je ne connais pas de promenade plus pittoresque ni plus instructive à la fois que le tour des remparts. La partie la plus importante, cachée derrière un rideau de croulantes fortifications à la Vauban, et inaccessible ordinairement au public, est située au nord, et s'étend de la

Porte du Rosaire jusqu'à la *Porte du Secours;* elle est enfermée tout entière dans l'enceinte de la *Falsa Braga.*

Une fois j'eus le privilège, par la bonne grâce d'un gardien ami, d'errer sans cicérone dans le *recinto* réservé. C'était un beau soir d'automne, au moment où le soleil à son déclin irradiait de feux obliques la mer apaisée, la plaine baignée de buée d'or. La lourde porte aux antiques verrous s'était refermée derrière moi en gémissant. J'étais seul entre les soubassements de la muraille ibérique déjà ternie un peu à son pied par l'ombre naissante, et les murs élevés en 1707, pendant la guerre de la succession d'Espagne, pauvres murs bas, lézardés, replâtrés, mesquins, ruinés et inutiles après deux siècles à peine. Dans l'étroit passage je foulais les herbes folles poussées à l'aventure sur les gravats ; nul bruit, que le murmure étouffé de la ville invisible, nulle vie que le pépiement querelleur des moineaux cherchant leur asile de nuit aux trous des pierres mal jointes et le tournoiement glissant d'un émouchet, génie de ces ruines endormies; la lumière amortie des heures douteuses jouait en teintes dorées, mauves ou grises : partout, avivé par le soir tombant, le mystère de la vieille histoire incertaine. Nul instant plus propice à la lente exploration recueillie des murs scrutés pierre à pierre, nul à l'évocation passionnée des bâtisseurs puissants dont l'image trouble et confuse flotte encore dans la nuit des millénaires oubliés.

Il arrive que seulement deux ou trois rangées des blocs primitifs aient résisté, et c'est comme un double ou triple cordon de grosses pierres cahotantes qui rampent au-dessous d'assises plus régulièrement dressées. Mais souvent la construction cyclopéenne atteint encore une assez grande hauteur. C'est alors qu'on peut aisément en reconnaître le travail et le juger.

Martorell n'avait pas absolument raison lorsqu'il assimilait la muraille d'*Olerdula* à celle de Mycènes en remarquant le parement vertical et le bon ajustement des pierres sans emploi de ciment. Car, si l'on sait bien que dans les villes d'Argolide les pierres étaient entassées sans ordre apparent,

et si bien qu'il ne puisse être question de savant ajustage, la surface extérieure a été quelque peu travaillée pour être rendue verticale sans trop de bosses et de saillies, on sait pourtant que les matériaux étaient unis par un véritable mortier de boue. A Tarragone, de même qu'à *Olerdula* et à *Gérone*, on peut aussi constater un certain effort vers la régularité, et comme un instinctif désir de belle ordonnance, car les ouvriers ont présenté à l'extérieur du mur les moins inégaux des blocs, et les petites pierres qui calent les grosses et bouchent les vides sont choisies de la forme la plus apte à cet effet. De plus, il ne peut être question, même par à peu près, d'assises égalisées à directions parallèles, et vraiment l'aspect général évoque bien le souvenir de l'appareil cyclopéen de Mycènes.

On ne peut établir avec certitude la hauteur primitive des murailles. Elles étaient fort larges, et telle partie mesure jusqu'à 3^m^70 ; mais rien jusqu'à présent ne nous permet de supposer qu'elles purent par endroits renfermer dans leur épaisseur des réduits et des couloirs comme ceux que l'on voit à Tirynthe. Quant à la grosseur des matériaux, elle est extrêmement variable, et si tel bloc, long de 3^m^68, haut de 1^m^50, pèse plus de 27,000 kilogrammes, on peut dire que ce sont des dimensions et un poids extraordinaires, et que la moyenne est beaucoup plus faible.

D'ailleurs, l'intérêt principal et l'originalité ne résident pas dans les mesures plus ou moins colossales des matériaux employés, mais bien plutôt dans ce que les constructeurs ont pu tenter ici ou là dans le sens du progrès et, si l'on ose dire, de l'art.

D'abord il est bien certain qu'ils surent déjà s'appliquer à tailler la pierre et à la disposer avec quelque recherche. Si l'on examine les portes et les poternes qui ont été conservées, et dont trois au moins restent à peu près dans leur état primitif, on voit que les pierres qui forment les montants ont été rapidement, mais certainement aplanies et dressées à angles droits, puis superposées de façon à présenter des arêtes bien nettes et bien verticales. Le linteau monolithe qui les réunit est de même franchement équarri. Comme les pierres ainsi appa-

reillées sont irrégulières et inégales, elles s'harmonisent très naturellement avec les blocs qui les encadrent; mais elles n'en témoignent pas moins que les architectes avaient à leur disposition d'assez habiles tailleurs de pierres, munis d'outils déjà perfectionnés.

Ces architectes méritaient aussi le nom d'ingénieurs militaires, car l'enceinte cyclopéenne était plus qu'une muraille; c'était une vraie fortification où de nombreux bastions carrés faisaient saillie. Il est bien permis de croire que la place de ces bastions était judicieusement choisie pour défendre les points faibles de l'enceinte, et que selon une règle d'ailleurs très élémentaire, on les avait construits pour permettre aux assiégés de frapper le flanc découvert des assiégeants. Tout fut ainsi si utilement combiné dès le premier âge que lorsque, dans la suite des temps, les générations successives durent reconstituer la fortification ébranlée ou démolie, jamais, semble-t-il, jusqu'au XVIIIe siècle, il ne fut question d'en modifier le tracé.

Mais malgré quelques habiletés de métier, malgré la valeur du plan, l'œuvre reste grossière, comme d'une race encore barbare. Quelle n'est donc pas la surprise de constater qu'à ces constructions où la masse paraît avoir tenu lieu de beauté, s'ajoute peut-être une note d'art! Il s'agit de trois têtes sculptées en ronde bosse sur la *Tour de San Magin*. L'une d'elles est apparente sur la dernière assise cyclopéenne de la face nord, près de l'arête de droite. Si l'on en croit les auteurs anciens, avant qu'un boulet de canon ne la rendît méconnaissable, on voyait nettement une tête de femme de travail sommaire; aujourd'hui on distingue seulement la forme d'un menton, la place d'une bouche et d'un nez dans la silhouette vague d'un visage, et l'aspect imprécis d'une tête taillée dans une bosse très saillante d'un gros bloc. Elle semble se dresser pour regarder le ciel. Les deux autres sont moins nettes encore; suivant les mêmes écrivains qui les virent moins mutilées, ce sont des têtes d'hommes (il y en avait même une troisième autrefois) détachées en haut relief sur l'angle de l'est, et regardant aussi le ciel. La pierre, autour de ces informes

sculptures, paraît avoir été ravalée pour leur donner plus de saillie, et cela même jette un doute sur la date qu'il serait si important de connaître, mais que l'on ne connaîtra jamais avec certitude. Qui pourra dire si ce sont là des ornements ajoutés à une époque relativement récente par un artiste désireux d'utiliser ingénieusement un accident naturel de surface, ou bien les figures symboliques ou réelles de héros ou de dieux protecteurs? Je ne sache pas d'ailleurs qu'aucune image analogue ait jamais décoré une muraille cyclopéenne.

C'est l'attrait passionnant des très vieux monuments, témoins de la plus lointaine histoire, d'exciter la curiosité par l'éveil de maint problème; les plus antiques ruines ont le plus de mystère, et si le regard n'y est pas charmé par un spectacle d'art et de beauté, du moins l'esprit s'y inquiète à l'évocation de civilisations obscures.

Comme l'intérêt grandit lorsque les débris de ce passé ténébreux et sans date s'unissent intimement aux débris des âges plus jeunes dont l'histoire plus certaine s'éclaire à la double lumière des monuments et des textes! C'est bien le cas de l'enceinte mégalithique de Tarragone, dont les bases supportent la première enceinte romaine.

Pline l'ancien a dit que Tarragone est l'œuvre des Scipions, *opus Scipionum*. Il faut bien entendre ces paroles. Au cours de la seconde guerre punique, en 218, Gnaeus et Publius Cornelius Scipio s'emparèrent de la ville, et ne tardèrent pas à l'opposer à Carthagène comme une rivale. Ils durent prendre soin d'en relever les murailles en même temps qu'ils en modifiaient le port pour le rendre plus hospitalier, et c'est pour avoir mal compris les textes que quelques vieux historiens, comme Luis Pons de Ycart, ont cru que toute l'enceinte, même la partie basse, était due aux Scipions. Mais il faut assurément leur attribuer toute la partie construite en appareil régulier qui s'appuie sur les blocs ibériques. Il n'y a pas de raison historique ou technique, il me semble, qui permette de faire intervenir ici les Grecs, bien que ce soit là une opinion assez courante; et d'ailleurs ce n'est pas une objection à l'hypothèse romaine que la présence depuis longtemps cons-

tatée de caractères ibériques gravés sur un grand nombre des pierres. Ce sont là de simples marques de tâcherons; elles prouvent seulement que les pierres furent taillées dans les carrières du pays et assemblées par des ouvriers cessétaniens. Cet emploi de la main indigène par les envahisseurs était toute naturelle, et cet exemple n'en est pas unique; n'est-il pas certain qu'à la circonvallation de Numance et aux nombreux camps de Scipion travaillèrent des corvées indigènes?

Cette construction romaine, sagement réglée par assises parallèles, et dont le parement extérieur présente une sorte d'appareil à bossages, contraste de façon curieuse avec le désordre de l'appareil qui la soutient. Nous sommes transportés en la voyant à une époque de culture plus raffinée et d'architecture définitivement habile ; mais l'opposition est plus frappante encore entre ces assises romaines et le couronnement de la muraille où se voient superposées les constructions successives du Moyen-Age et des temps modernes, et même contemporaines, et les réparations hâtives, souvent informes, des époques les plus diverses.

Bien typique en ce sens est la *Tour de l'Archevêque*, qui dresse sur une haute base ibérique de régulières assises romaines percées d'une fenêtre à balcon et se couronne, comme il convient à sa restauration du Moyen-Age, de machicoulis et de créneaux; bien typique aussi la *Poterne du Capiscol*, dont le linteau colossal sert de base à l'autel de la chapelle du séminaire, ou, dans une autre partie de l'enceinte qui borde aujourd'hui la *Rue de Grenade,* au nord de la ville, la *Portella*, réduite à supporter sur ses linteaux pesant ensemble plus de 36,000 kilogrammes des maisons toutes modernes, sans style et l'air piteux, triste amas de moellons informes et de plâtras crûment badigeonnés.

*
* *

Ce sont là, comme il arrive dans les champs d'explorations de la préhistoire, les couches d'alluvions déposées par les

époques et les civilisations successives, et destinées sans doute à s'accroître d'apports nouveaux.

Chacun de ces âges eut à Tarragone sa part de gloire, et l'art ne tarda pas à y fleurir, jusqu'à l'épanouissement superbe de la Cathédrale. Pour nous en tenir aux temps antiques, si la cité cessétanienne a plus de mystère, la cité romaine a plus d'éclat. Les ruines, les monuments révélés par les fouilles, les débris d'architecture, les sculptures, les inscriptions conservées au riche musée provincial célèbrent haut la ville des Scipions.

Dès que les conquérants se furent établis dans la forteresse, l'enceinte, rajeunie sans trop perdre de sa force herculéenne, enferma les édifices somptueux qui ne peuvent manquer aux grandes capitales romaines, les temples, les palais, le gymnase, avec les lieux de plaisir, le théâtre et le cirque. Un vaste Forum, traversé par la voie triomphale, fut ouvert aux assemblées et au commerce. Hors des murs, au flanc de la colline, se creusèrent les gradins d'un amphithéâtre; une canalisation, dont l'origine fut à plus de vingt-cinq kilomètres, conduisit à travers monts et vallées aux fontaines de la ville et aux bassins des Thermes des eaux abondantes et pures.

La riche épigraphie tarragonaise nous renseigne sur les dieux grands et petits auxquels la ville ou les particuliers rendaient un culte. *Ab Jove principium;* Jupiter Optimus Maximus avait un temple, celui qui évoquait la venue et l'abandon d'Europe, sans doute très ancien, car Suétone raconte que les habitants offrirent à Galba, lorsqu'il fut proclamé empereur en Espagne, une couronne d'or du poids de quinze livres qu'ils prirent « dans le vieux temple de Jupiter ». Junon eut aussi des fidèles, ainsi que Minerve et Vénus; Mars fut honoré sous le vocable de *Mars Campestris;* Neptune eut son sanctuaire, comme il convenait dans un port de mer important, et il ne manqua pas de chapelles à Isis et à Mithra, voire à Silvanus et à Circé.

Mais il semble que surtout la flatterie impériale ait excité la piété des Tarraconais. Pour eux Auguste, après sa mort, éclipsa tous les autres dieux. Tacite nous a dit comment la ville demanda l'autorisation d'élever un temple à l'Empereur,

comment le Sénat lui concéda cet honneur, comment l'exemple fut suivi par toutes les provinces de l'Espagne.

Le temple d'Auguste à Tarragone, dont l'emplacement ne nous est pas connu, fut un monument magnifique. On en peut juger par de nombreuses monnaies portant sur une face l'Empereur assis, sceptre en main, couronne en tête, avec l'exergue DEO AVGVSTO, sur l'autre, l'image de l'édifice avec ces mots CV TT[1] AETERNITATIS AVGVSTÆ. La façade du temple avait huit colonnes corinthiennes portées sur un soubassement à plusieurs degrés, dont l'aspect varie du reste selon les diverses émissions. Il était de riche architecture, si l'on en juge par un superbe morceau de frise que l'on admire au Musée dans toute l'élégance luxueuse de ses grands rinceaux fleuris, et par des fragments des bases, des fûts, des chapiteaux de quelques colonnes.

On remarque près de ces débris les restes d'un bas-relief ornemental intéressant; on y voit une grosse guirlande de feuilles de chêne et de glands accrochée par une bandelette aux cornes d'un crâne de bœuf, et dans le champ, ici un bonnet de flamine, là une torche. C'est probablement tout ce qui subsiste d'un grand autel consacré de son vivant à Auguste, dont parle un texte latin, et dont certaines monnaies nous ont conservé la forme. Quintilien raconte à son sujet une amusante anedocte : on fit savoir en grande cérémonie à l'Empereur, comme un miracle heureux, qu'un palmier avait poussé sur son autel : « On voit, répondit Auguste, combien souvent vous y allumez du feu! »

Le culte d'Auguste associé à celui de la déesse Rome, et par la suite le culte des Empereurs, fut organisé magnifiquement aux frais de la Province, mais il n'eut rien de particulièrement original. Ce qu'il y a d'intéressant ici, c'est que Tarragone avait pris en Espagne, et l'une des premières villes du monde romain, l'initiative de ces apothéoses, et par suite de circonstances toutes spéciales. Les historiens nous ont dit comment Auguste, ayant débarqué à Tarragone avec une armée pour marcher contre les Cantabres, en l'an 27 avant Jésus-Christ,

1. *Colonia Victrix Triunphalis Tarraco.*

tomba malade dans la Colonie et y séjourna deux années, de sorte qu'il y fut investi de son huitième et de son neuvième consulat. Les Tarragonais eurent le temps de recevoir de leur hôte plus d'un bienfait et plus d'un privilège, et leur reconnaissance s'explique bien, si outrée qu'elle ait pu être dans sa forme.

Il reste encore debout un débris du vaste palais qu'occupa l'Empereur; c'est la grande tour carrée, construite en belles pierres de taille régulières, que le populaire nomme *Torreon de Pilatos* ou *Carcel* (prison) *de Pilatos*. D'où vient ce souvenir inattendu de Pilate, assez fréquent d'ailleurs en Espagne? On prétend que Pilate serait né à Tarragone; je ne sais, mais l'histoire de l'édifice est assez noble pour qu'on néglige la légende. Après Auguste, d'autres empereurs l'habitèrent, Hadrien par exemple; ce fut aussi le Prétoire des Gouverneurs romains de la province, puis des Gouverneurs visigoths, puis, au Moyen-Age, le palais des rois d'Aragon. Mais ce qui le rend non moins illustre, c'est que de là partirent, pour subir la torture dans l'Amphithéâtre, les premiers martyrs de l'Espagne, saint Fructuose et ses compagnons, que là subit la décollation le roi martyr saint Herménégilde.

Le Palais, alors vaste et riche, s'étendait le long de la Voie Triomphale, la *Calle Mayor* d'aujourd'hui, qui le séparait du Forum. Il n'en subsiste que cette tour, maintenant triste prison correctionnelle. Mais le *Torreon* cache plus d'un mystère, et l'on parle de chambres en sous-sol qu'il recouvre, peut-être les *carnificinæ* ou cachots des graves criminels, et des souterrains aujourd'hui obstrués qui conduisaient à l'Amphithéâtre et virent passer sans doute saint Fructuose allant aux bêtes.

L'Amphithéâtre se trouvait hors des murs, sur le versant sud-est de la falaise, au bas du boulevard moderne de Santa Clara. Le *Bagne du Miracle* (le *Penal del Milagro*) en occupe maintenant la place; il n'en reste que quelques gradins. Du haut de cet admirable observatoire que les Tarragonais appellent *Balcon del Mediteraneo*, on peut reconnaître la forme générale de l'immense ovale dont les deux axes mesuraient 149 et 119 mètres, dont l'arène seule était une ellipse de

85 mètres sur 56. Tout un côté des gradins s'étageaient sur le flanc de la colline, taillés dans le rocher même; de puissants arceaux largement cintrés supportaient du côté de la mer les gradins opposés à ceux de la colline. Au début du XIXe siècle, on en peut juger par de vieilles gravures, nombre de ces voûtes superposées existaient encore; il en reste aujourd'hui bien peu de chose, et les nécessités de la vie moderne ne tarderont pas sans doute à tout détruire. Mais il est curieux de voir combien il faut de patience au temps et aux hommes pour anéantir ces maçonneries des Romains, où la pierre, la brique et le ciment forment un conglomérat plus dur que le granit.

Les voûtes de l'Amphithéâtre s'émiettent lentement, bien qu'exposées à toutes les attaques dans un site que conquiert peu à peu l'extension des voies ferrées. En revanche les ruines du Cirque, enfouies depuis plus de quinze cents ans peut-être sous des maisons et des magasins de la ville haute, se défendent obstinément. Ce cirque était immense, et l'on estime que son grand axe mesurait 360 mètres, dont 306 pour l'arène, et son petit axe 70. On croit qu'il occupait tout le quartier de la ville moderne que constituent la *Plaza de la Fuente* et la *Rue del Cos del Bou*, avec nombre de rues, de ruelles, de places et de rampes adjacentes. Là, l'industrie humaine avait dû tout créer; nulle concavité naturelle n'était préparée pour recevoir les gradins, et tandis qu'une partie seulement de l'Amphithéâtre était construite de toutes pièces, le cirque entier s'éleva au-dessus du sol, un double étage de voûtes supportant les rangs encorbellés des sièges.

« Les restes les plus intéressants, dit M. Luis del Arco, ne sont pas visibles aux touristes, parce qu'ils sont enfermés dans l'antique *Parc d'artillerie*, aujourd'hui dépôt de munitions et de projectiles, et dans les maisons contiguës de la *Bajada de la Pescaderia*. La *Rue de l'Enladrillado* repose tout entière sur les antiques voûtes, et les escaliers de cette rue, ceux de la *Rue de la Miséricorde*, de la *Rue de los Cedazos* et *de Arbos* rappellent la pente des degrés du Nord. Dans ce qui fut anciennement le *Parc de la Commanderie du Génie*, situé entre les *Rues de l'Enladrillado* et *Trinquet Viel*, et les maisons portant les

numéros pairs de cette dernière, se conservent d'autres restes de voûtes romaines dans les magasins, les écuries et les caves; surtout à l'extrémité de la rue qui touche à la *Rampe de la Miséricorde,* on voit trois voûtes complètes qui soutiennent cette pente (antique *Porte Triomphale*) et sont connues sous le nom de *covas;* on y vend aujourd'hui des boissons et des rafraîchissements. Également dans la *Place de los Cedazos*, les escaliers du même nom et la *Rue Santo Domingo* subsistent des vestiges des anciennes voûtes, formant des portes, des souterrains, des caves et des murs de séparation des maisons actuelles. Et même sur la *Place de la Fuente* (côté des numéros impairs), il y a beaucoup de maisons dont les parties basses cachent aussi à la vue du visiteur des vestiges des soubassements des gradins méridionaux. » Quant aux deux extrémités du Cirque, on affirme d'après d'anciennes données que l'une, où se trouvaient les *carceres*, occupait l'emplacement actuel des *Casas Consistoriales*, tandis que l'autre, en demi-cercle, correspondait aux maisons comprises entre la *Bajada de la Pescaderia* et celle de *Pilate* ou de la *Prison*. Mais il est actuellement bien difficile de vérifier ces affirmations.

Le *Forum* était proche de ce cirque; il occupait sans doute la portion de ville qui s'étend à droite et à gauche de la *Calle Mayor* jusqu'aux degrés de la cathédrale; la *Calle Mayor* elle-même devait former la *Via triumphalis*. La place publique avec ses dépendances était peut-être entourée d'une enceinte percée de portes, et l'on croit reconnaître l'une de ces portes, l'une des principales même, dans l'arc vigoureux, mais sans grand caractère, qui s'est conservé à la *Plaza del Pallol*, près du *Beaterio de Santo Domingo* et de la *Bajada del Rosario*.

Le Théâtre répondait certainement en magnificence à l'Amphithéâtre et au Cirque. On en connaît depuis 1885 l'emplacement, découvert par hasard au cours de terrassements, entre la *Rue San Magin* et les Écoles publiques. Les gradins se sont retrouvés à huit ou neuf mètres de profondeur, soutenus comme ceux de l'Amphithéâtre et du Cirque par de fortes voûtes. Par malheur la fouille ne fut pas poussée bien avant, et tout fut bientôt anéanti, sauf deux misérables restes de voûtes.

Rien ne permet de préciser la date où fut construit le Théâtre; au contraire, ce n'est pas sans de solides raisons fondées sur des trouvailles de monnaies qu'on attribue à une très basse période, entre les règnes de Gratien et ceux d'Arcadius et Honorius, un vaste ensemble de constructions mises au jour au cours du XIXe siècle, dans la ville basse, au fond du port, lorsqu'on exécuta des travaux pour installer l'usine à gaz et disposer les gazomètres successifs. Ce fut un vaste et fécond champ de fouilles; plus de mille objets recueillis, de toute nature, enrichirent le Musée. Ce grandiose ensemble, les Thermes et le Gymnase, flanqués d'un temple de Vénus et d'un temple de Minerve, dernier effort de la civilisation romaine décadente, fut sans doute brutalement détruit au milieu du Ve siècle par les hordes visigothes d'Euric.

En 1857, il restait encore au jour quelques voûtes dont la mine et la poudre purent seules avoir raison. Mais à creuser profondément le sol en cette même année 1857, puis en 1881, 1882, 1883, on retrouva des ruines en abondance. « Il faut avoir assisté aux fouilles, dit un rapport officiel, pour se former une idée de la terrible destruction de l'édifice : d'énormes pierres de taille confusément entassées au-dessus de tuiles et de briques en morceaux; débris de pavements en très dur béton reposant sur d'épaisses murailles renversées, et, saillant en tous sens, des poutres carbonisées, parmi des monceaux de cendres et de terres noircies par un furieux incendie; tout était confondu et mis sens dessus dessous, et l'on pouvait dire sans exagération que les Visigoths, rendus fous de colère par la résistance de la ville assaillie, ne laissèrent pas pierre sur pierre. Lorsqu'on arrivait au fond des tranchées, c'était horrifiant de voir l'amoncellement de ruines confuses, offrant l'aspect que présentait la ville de Troie après sa terrible destruction. »

On comprend qu'il soit impossible de dresser un plan exact des Thermes, que l'on est convenu d'appeler *Thermes de Théodose*, et des édifices adjacents. Ces fastueuses constructions, avec leur gymnase, leurs portiques et leurs exèdres, ne sont plus qu'un souvenir archéologique du temps où l'Empire

romain jetait les dernières étincelles de sa splendeur mourante, et ce n'est pas mon intention d'en poursuivre la description très hypothétique.

*
* *

J'aime mieux entrer au Musée, où quelques œuvres vraiment belles, retrouvées par bonheur et conservées dans leur ville même, témoignent que la Colonie romaine fut une ville de goût, où les arts eurent une place privilégiée.

Je ne m'arrête pas, malgré leur intérêt, aux débris d'architecture, où se distingue par sa richesse ornementale la frise du temple d'Auguste; je signale seulement, comme ayant surtout une valeur documentaire, et ne plaisant guère qu'aux historiens et aux archéologues de métier, la précieuse collection des inscriptions lapidaires, une des plus importantes de l'Espagne, celle des lampes ornées de reliefs, celle des tessons sagontins agrémentés de marques, de cachets ou de graffites; je néglige l'habituel assemblage des sculptures courantes, statues et bustes de banale industrie romaine, pour m'arrêter devant quelques œuvres d'un tel prix qu'elles tiendraient des places d'honneur dans une galerie d'Athènes ou de Rome, comme elles méritaient d'orner un temple opulent ou une luxueuse villa au plus beau temps de l'Empire.

Telle est la jolie Vénus, par malheur bien mutilée, puisqu'elle est sans tête et presque sans bras et sans jambes, qui dans son élégante et fine nudité, rappelle les plus suaves créations du IVe siècle, et surtout ce jeune Dionysos ou ce jeune Satyre en marbre de Paros qui évoque si naturellement le nom de Praxitèle.

Le bel adolescent, épanoui dans la fleur de son corps svelte et gracile, joyeux et frais comme le printemps, s'appuie contre un tronc d'arbre, et de sa main droite qui levait haut le thyrse symbolique ou la grappe de raisin, agace l'agilité curieuse ou gourmande d'une petite panthère familière. Le motif est bien connu; cent répliques, cent variantes en ont fait depuis longtemps goûter la grâce pittoresque. Mais il n'en est guère qui ait plus de saveur attique en la simplicité savante de son

rythme, en la pureté souple de ses contours. Le marbre, tout endommagé qu'il soit, illumine d'un rayon de gloire la salle modeste où s'élève sa blancheur ambrée. Pourtant le visiteur qui l'admire détourne ses regards, et déplore comme une perte douloureuse que la tête de l'éphèbe ait disparu, cette tête où le ciseau savant dut caresser avec tant d'amour et de souplesse les cheveux bouclés ou frisés en mèches capricieuses, les yeux espiègles et rieurs, les joues, la bouche, le menton aux délicatesses troublantes d'adolescence ambiguë.

Près de Vénus et de l'éphèbe est une femme aux formes matronales, peut-être une déesse, Pomone. Sa gorge, ses hanches, ses flancs savoureux transparaissent sous une fine toile collante, et comme mouillée, rappelant les artifices des étoffes chastement indiscrètes qu'aima Phidias. Mais hélas! Pomone, si c'est elle qu'on doit reconnaître aux fruits qu'elle portait devant elle dans un pli de son ample robe, Pomone a souffert les pires blessures : sa tête a disparu; ses bras sont rompus jusqu'à l'épaule, ses jambes bien au-dessus des genoux. Là encore le spectateur s'irrite du lamentable état d'une œuvre qui fut belle.

Par bonheur, un véritable bijou de l'art alexandrin dans ce qu'il eut de plus artistement observé, de plus spirituellement réaliste, nous attire et nous réconforte. C'est un charmant négrillon de bronze, pittoresque ornement d'un magnifique lampadaire. L'enfant a bien failli périr dans la carrière du port où on l'a retrouvé ; une lourde pierre tombée d'un édifice romain l'écrasa, l'aplatit, le rompit en morceaux, et c'en était fait d'un joli chef-d'œuvre, sans la patiente adresse qui recueillit les moindres parcelles du métal, les rajusta, leur rendit la forme et la vie.

L'enfant était debout devant son lampadaire, qu'on a pu reconstituer à peu près dans ses parties essentielles. Il tient sur ses deux avant-bras et ses deux mains tendues le plateau qui devait porter les ustensiles destinés à l'entretien des lampes. Rien n'est nouveau, ni dans l'attitude très simple de son corps, ni dans le rythme très peu marqué de ses jambes ; et pourtant la figurine est de haut prix. C'est que le modeleur,

sans autre dessein que de créer un joli modèle industriel, se rattache à l'école de ces ingénieux artistes qui donnèrent un éclat incomparable à la sculpture de genre, et que souvent leurs préférences poussèrent à sculpter des corps d'enfants.

Si, dès l'époque classique, les grands maîtres se plurent à tirer parti du contraste qu'offre avec la plénitude et la vigueur des corps adultes la grâce molle et ingénue de l'enfance, du moins il faut attribuer aux artistes du IIIe siècle et aux Alexandrins, leurs élèves, l'effort qui aboutit à la connaissance et à la reproduction plus vraie et plus réelle du visage et des formes puériles. Ils n'ont pas été les premiers sans doute à s'intéresser à ces chairs potelées et rondes où se blottissent les fossettes, où le souple et tendre épiderme se creuse en plis imprévus ; d'autres avant eux avaient subi le charme des jolies petites figures étonnées ou ravies, des balbutiements, des rires, et même des chagrins, des colères et des pleurs des bébés ; d'autres s'étaient amusés des mouvements et des jeux du premier âge, avec leur grâce maladroite. Mais plus et mieux que jamais ceux-là se sont plu à faire revivre dans le marbre ou le bronze tout ce petit monde pittoresque, avec le souci constant des traits naïfs qui lui donnent tant d'agréable et plaisante variété.

C'est dans cette collection de *putti* d'un réalisme charmant qu'il faut placer l'enfant de Tarragone, mais dans la série même il se distingue. Ce n'est pas un enfant quelconque, c'est un petit nègre, et le choix de sa race est loin d'être indifférent. Il n'y a rien de nouveau dans ce fait même ; les représentations de nègres sont fréquentes dans l'art grec à toutes les époques ; mais c'est surtout à l'époque romaine qu'on fait aux Éthiopiens l'honneur de leur consacrer des œuvres de quelque importance. On peut même dire que ce sont les Alexandrins — la chose s'explique tout naturellement — qui ont donné l'exemple. Sans compter que les artistes vivant en Égypte avaient sous les yeux en plus grand nombre les esclaves venus du Haut-Nil, qui passaient par leur ville avant de se répandre dans le monde romain, il y avait dans le type même de ces hommes noirs de quoi satisfaire largement le goût du rare et de l'inédit. La

couleur de ces corps musclés, métal vivant à l'obscure patine, l'étrange laideur de ces visages bestiaux, tous les signes singuliers d'une race primitive et barbare imprimés sur leurs membres et sur leur face, devaient solliciter l'observation curieuse des artistes gréco-romains et l'audacieuse virtuosité de leur ciseau.

Beaucoup ont exagéré ces caractères si particuliers pour les tourner en ridicule; les caricatures de nègres sont très nombreuses; mais souvent aussi l'inspiration, l'idée restent sérieuses. Le négrillon de Tarragone, malgré son origine industrielle, est une œuvre très sincère, d'un réalisme de bon aloi; il est copié sur le vif, sans outrance ni parti pris. La tête est courte et large, grossie par l'abondance des cheveux crépus; le nez est gros, fortement épaté, plus large que long; les lèvres sont charnues et proéminentes, les yeux étroits, à fleur de tête, les oreilles bouffies. Tout le torse, épaules, reins et poitrine, est assez ample et nourri de muscles; les cuisses ont des saillies rondes et fermes; au contraire le bas des jambes, les mollets et les chevilles sont d'une gracilité sèche, en désaccord avec le haut des membres, détail de conformation qu'on remarque souvent dans les races d'Afrique. Mais ce qui attire surtout l'attention, c'est la proéminence du ventre rond et bombé, séparé par un pli net et dur du bas-ventre très aplati. Voilà, rendu aux dépens de la grâce et de la beauté, un nouveau trait d'observation et de nature.

Enfin, ce qui donne encore plus de prix à cette œuvre, c'est qu'en portant infailliblement écrites sa date et son école, elle est exempte des défauts que le plus souvent on est contraint de reprocher aux productions de cette époque et de cette école. Comme dès le IVe siècle, avec Praxitèle et ses émules, comme un peu plus tard avec leurs disciples directs, la sculpture avait atteint l'apogée de sa gloire classique; comme elle ne fuyait l'expression d'aucune pensée, comme la technique et la facture n'avaient plus de secrets pour elle, les artistes hellénistiques s'étaient peu à peu laissés aller sur la pente des abus. Voulant à tout prix donner des notes nouvelles, ils ne les avaient trouvées que dans l'excès des qualités qu'ils prisaient le plus.

De là dans les œuvres les plus caractérisées des Alexandrins, la recherche trop ingénieuse des sujets rares et l'affectation de l'esprit. Très souvent sous leur ciseau la grâce devient mièvrerie, l'ingénuité se tourne en minauderie, la finesse en esprit subtil. Dans ce monde pittoresque, mais où s'est glissée la convention dangereuse, notre négrillon est une exception très frappante. Je connais peu d'œuvres aussi sincères, d'une observation aussi fine sans subtilité, et d'une exécution aussi franche. Bref, la figurine industrielle reste, au sens le plus pur et le plus haut, une œuvre d'art.

Qu'importe maintenant qu'au musée se pressent tant de sculptures quelconques, que s'accumulent des débris sans nom, où seuls les archéologues héroïques trouvent à ramasser des glanures d'histoire? Le visiteur qui a senti le charme original du petit Éthiopien peut sans regret quitter le musée dont il est la gloire.

***

Il lui reste à sortir de la ville, en jetant un dernier regard à l'enceinte cyclopéenne, pour faire l'excursion classique de la *Tour des Scipions et de l'*Aqueduc *de las Ferreras*.

Le monument que la tradition appelle la *Tour,* ou mieux encore le *Tombeau des Scipions,* porte assurément une fausse et trompeuse étiquette. Les Scipions n'ont pas eu leur tombeau près de Tarragone; il pourrait tout au plus être question d'un cénotaphe, car on sait le destin malheureux des deux frères, et comment, tués l'un et l'autre, à vingt-neuf jours d'intervalle, en luttant contre les Carthaginois de Magon et des deux Hasdrubal et les Celtibères du vaillant Indibilis, leurs corps disparurent dans la déroute, loin, bien loin de Tarragone, aux champs de la mystérieuse Anitorgis.

D'aucuns prétendent que ce soi-disant mausolée des deux Romains illustres n'est que le sépulcre sans mérite d'un Tarragonais quelconque, et que la vue n'en vaut pas la peine qu'on prend à l'aller découvrir.

Tel n'est pas mon avis. Mais que celui qui veut sentir le prix de la promenade ne s'enferme pas dans un *coche* sale et caho-

tant; qu'il descende par un beau matin d'été les pentes qui de la ville conduisent à la route de Barcelone, et qu'il gagne pédestrement le lieu proche où s'élève le tombeau. Ce sont cinq ou six kilomètres assez rudes au marcher, et je ne donne aucune assurance contre les ornières, les cailloux ni la poussière; je n'excuse pas l'ardeur du soleil surchauffant une chaussée nue. Mais que la lumière est sereine qui bleuit sombrement la mer et jaunit d'or les champs où la chaleur vibre et palpite! Que l'air est savoureux, saturé des âpres aromes des caroubiers aux cosses noires! Le chemin est monotone peut-être au bord des criques désertes, à travers les maigres cultures côtières. Mais peu à peu pourtant le silence, la solitude, la simplicité claire du paysage vous saisissent d'un attrait de plus en plus fort et plus prenant.

Et quand presqu'au bord de la route, dans un chétif bosquet de pins desséchés et tordus au grand souffle de la mer, apparaît abandonné, solitaire, découronné, souillé de graffites sacrilèges, mais ferme encore en l'ajustement de ses pierres carrées et solides, défiant les siècles futurs comme il a vaincu les siècles passés, le tombeau, le cœur s'émeut comme d'un grand respect.

Deux figures de pleureurs se détachent en bas-relief de la face même de la tour carrée, et c'est là, avec quelques rares moulures, toute l'ornementation du Sépulcre, de lignes sobres et de très simple architecture. Au-dessus d'eux une épitaphe effritée par endroits jette en défi aux plus hardis épigraphistes le mystère de ses mots et de sa formule, le secret inviolé du mausolée et le nom obscur ou glorieux de son hôte ibère ou romain.

Le temps et le vent salin ont rendu rugueuse la surface ici noircie et là dorée des pierres; ils ont abattu le fronton ou le toit qui élevait plus haut le monument d'orgueil ou de touchant souvenir, et c'est bien l'ordinaire mélancolie des ruines solitaires. Mais une poésie grave s'épand des pierres antiques dans le soleil éblouissant, et par la campagne déserte, qui ne veut pas oublier, passe comme un rayon de l'immortelle grandeur de Rome.

Il brille aussi, ce rayon, et d'un éclat non moins glorieux et poétique, sur l'Aqueduc de las Ferreras, que l'imagination populaire appelle le *Pont du Diable*.

Il fallait à la populeuse cité, à ses édifices, des eaux distribuées en abondance; on alla les chercher bien loin, à dix lieues de Tarragone; on les emprunta à la petite rivière qui s'appelle aujourd'hui le *Rio Gayá*, près de *Pont de Armentera*. Un long canal souterrain cimenté les conduisit jusqu'à la ville à travers les ondulations du sol. Mais à quatre kilomètres de l'enceinte un vallon profond coupait brusquement la ligne; au lieu du siphon qu'aurait établi un ingénieur moderne, le romain éleva le conduit des eaux sur la crête d'un étroit pont à double étage. L'Aqueduc, comme la Tour des Scipions, a bravé l'usure des siècles; il dresse encore et découpe sur le ciel pur ses hardis arceaux; il vit encore et vivra longtemps dans sa majesté légère pour l'admiration des âges successifs.

L'Aqueduc de Ségovie, le plus fameux de l'Espagne, n'est ni plus long ni plus haut. Il l'emporte, il est vrai, par la puissance de sa structure inébranlable, la masse et la taille de ses blocs entassés; jeté comme un arc de triomphe géant par-dessus les maisons basses qu'il écrase, par-dessus les hommes, semblables à des pygmées, qui s'agitent à ses pieds, il impose aux générations l'orgueil de sa force et de son éternité. Mais le *Pont du Diable,* dans le repli dormant de collines où se profilent ses arches sveltes, a le prestige de l'élégance plus belle que la force.

Vers lui, comme vers le *Tombeau des Scipions,* c'est à pied qu'il faut diriger sa promenade. La route de Vals se déroule tristement, large et sans ombre, poussiéreuse, au sortir de la ville; elle atteint bientôt une hauteur culminante d'où le regard se reporte en arrière sur Tarragone déjà lointaine et imprécise, comme couchée et endormie aux pieds de l'altière Cathédrale. En avant s'étalent, jusqu'à l'horizon borné de montagnes claires, de riantes cultures, une plaine fertile où les gros bourgs sèment de vives taches blanches dans la verdure moutonnante des vignes et des vergers. Puis c'est la marche tranquille à travers l'alignement alterné des noisetiers touffus

et sombres et des vignes exubérantes; puis tout à coup, sur la droite, c'est l'alignement des arcades inattendues, c'est dans la paix champêtre d'un vignoble très moderne, au-dessus des pampres rampants et lourds dont chacun semble chargé des grappes de la Terre Promise, l'élancement ajouré du Pont audacieux. Chaque pierre porte inscrit en sa patine sombre ou dorée le témoignage des vingt siècles de soleil qui l'ont rendu plus beau.

Qu'il est vieux et qu'il est vénérable l'Aqueduc de Tarragone, et dans quel recul millénaire entraînent la pensée sa crête dentelée par les âges et l'incurie des hommes, ses piliers où par places d'énormes plâtras enveniment plutôt qu'ils ne guérissent les blessures du temps et les inévitables lézardes! Mais qu'il paraît jeune encore, lui que son courageux constructeur conçut élégant et svelte en un miraculeux équilibre, tempérant la force par la légèreté!

*
* *

Au fond du vallon creux, assis contre une des piles décroissant en tronc de pyramide, qu'il est intéressant de suivre des yeux la courbure, pure comme au premier jour, des arcades superposées où s'enchâssent des cercles d'azur! Là, dans le silence de l'ombre transparente, l'esprit s'abandonne avec plaisir au rêve ou bien au souvenir; c'est là qu'il est doux d'évoquer en raccourci l'histoire de la ville voisine, la station presque légendaire des Cessétaniens barbares, vivant leur vie sauvage sous la garde de l'enceinte formidable et géante, puis la Ville des Scipions et la Colonie romaine, où resplendirent en bâtiments superbes la richesse et la puissance de Rome, où plane encore et s'étend jusque sur les campagnes prochaines son rêve de domination éternelle.

PIERRE PARIS.

LOS INFINITIVOS LEONESES

DEL POEMA DE ALEJANDRO

Don Ramón Menéndez Pidal, en su docto é ingenioso artículo intitulado « El Libro de Alixandre » y publicado en la *Cultura Española*, 1907, pág. 545, sostiene que el dialecto primitivo del Poema fué el leonés y alega, entre otras pruebas, la circunstancia de que la rima parece asegurar, en algunas estrofas, la existencia de infinitivos leoneses terminados en *-er*, á los cuales en castellano correspondería la desinencia *-ir*. Creo que los hechos admiten otra interpretación, y desarrollo, á continuación, mis ideas. Designo las dos versiones de la poesía con los mismos signos que emplea Menéndez : P = El Libro de Alixandre, manuscrit esp. 488 de la Bibliothèque Nationale de Paris, publié par Alfred Morel-Fatio, Dresden, 1906. O = El Libro de Alexandre publicado por Florencio Janer, Biblioteca de Rivadeneyra 57, pág. 147. Esta edición reproduce el manuscrito del duque de Osuna. La primera versión es aragonesa y la segunda leonesa.

Desde luego, el mismo Menéndez hace una concesión : « No ocultemos que, por su parte, O se excede, á veces, extendiendo demasiado estos infinitivos en *-er* ; así O 2051 introduce un « contradizer » que no es del autor (mejor lección la de P 3192), y en O 1281 un « beneyzer » que no se halla en la mejor lección de P 1422. »

En cambio, en cuanto á la estrofa P 2132 = O 1990, Menéndez llega á la siguiente conclusión : « En vez de los consonantes : « *rier*, bever, *morrer*, *viver*, » O 1990, corrigió así P 2132 : « reyr, sorvir, morir, bevir, » introduciendo el infinitivo catalán *sorbir*, que sobre no ser castellano no es tampoco el

verbo más propio, ya que se trata de beber agua en un casco ó capiello de hierro. »

P 2132 tiene la forma que sigue:

El rrey, quando lo vio, enpeço de Reyr,
vertiola por la tierra, non la quiso soruir,
dixo: « con mis vasallos cobdiçio yo morir,
quando ellos murieren non quiero yo beuir. »

Mientras tanto, leemos en la edición de Janer (O 1990):

El rey quando lo uio compeçó de rier,
vertiola per la tierra, no la quiso beuer:
dixo: con mis uassallos cobdiçio yo morrer,
quando ellos moriren yo non quiero uiuer.

El Poema no emplea el infinitivo *morrer*, sino *morir*: P 20. 133. 171. 338. 658. 858. 881. 887. 904. 966. 1045. 1057. 1071. 1103. 1232. 1388. 1398. 1643. 1672. 1738. 1765. 1977. 1998. 2037. 2169. 2314. 2367. 2378. 2613. No usa *viver*, sino *vevir*: P 20. 148. 194. 338. 584. 881. 926. 1057. 1602. 1643. 1738. 2613. Tampoco se halla *rier*, sino *reir*: P 1879. Por lo tanto, la rima de la presente estrofa no es -*er*, sino -*ir*. Es cierto que *sorvir* no se puede conservar; pero creo que la lección original debe de haber sido *somir*. Este verbo se encuentra en las poesías eclesiásticas de Berceo y significa «*sumir, consumir, absorber, tragar*»: *Desque la paz es tomada et el cuerpo*[1] *sumido* Sacr. 292, *Fo la nave somida* Milagr. 596, *Que almas eran dessos los que sumió la mar* Milagr. 601, *Quando de la grant nave quisse fuera salir, ca pareçie por oio que se querie somir* Milagr. 607. *Soruir* en lugar de *somir* es simplemente errata. El copista de O ha reemplazado el verbo *somir*, que no le agradaba, por *bever*, y ha alterado audazmente la rima de los otros versos de la misma estrofa.

También en la copla P 77 = O 62, Menéndez prefiere el texto de O: « Los infinitivos en -*er* afectos al leonés: *dizer*, *reñer*, etc. (Dial. leonés § 18,3), aparecen varias veces asegurados por la rima en O. Así sucede en los consonantes

1. « El cuerpo » significa « el cuerpo de Cristo, la hostia ».

« apareçer, fazer, poder, *morrer* » O 62, cuyo último heptasílabo es: « *Más te valrria morrer* » O 62. P se sintió en la necesidad de corregir este infinitivo extraño, y puso « *más te valdrie peresçer* » P 77, sin advertir el exceso de una sílaba con que quedó el hemistiquio, lo cual denuncia á « *peresçer* » como corrección arbitraria. »

P 77 presenta el siguiente texto:

Ally es el lugar do es a paresçer
cada uno commo se presçia o que deue valer,
ally paresca tu fuerça e todo tu poder,
si as a enflaqueçer, mas te valdrie peresçer.

Difiere notablemente el texto de O;

Ally es el logar do se deue apareçer
cada uno que se preçia o que deue fazer:
ally paresca tu forçia e todo tu poder,
si as a enflaqueçer, mas te ualrria morrer.

Sin duda, *peresçer* es corrección arbitraria; pero¿ podemos contentarnos con *morrer*? En 31 estrofas, el infinitivo *morir* está asegurado por la rima. No existe ningún ejemplo fehaciente de *morrer*. Luego opino que ninguno de los manuscritos conserve la lección primitiva y supongo esa haya sido *si as a enflaquir, nunca devries nasçer*. Compárese P 1184: *Dizien: rrey Alixandre, nunca deuries nasçer*. Paleográficamente, la conversión de *nunca devries nasçer* en *mas te valdrie morir* se puede explicar fácilmente. Así quedó la rima defectuosa, y cada uno de los copistas la corrigió independientemente por conjetura. En cuanto á la forma *enflaquir* que recomiendo, compárese P 614. 673. 1105. 1993. 2213. 2228. 2237.

Aún queda otra estrofa en la cual, según el dictamen de Menéndez, el manuscrito P ha eliminado un infinitivo leonés terminado en *-er*:

P 1606:

Dixo: « sy me quisierdes, señores, atender
quiero breue mente a todo Responder,
mager que so de todos de menor coñosçer,
a quanto el dixo yo cuydol Responder.

O 1464:

Dixo: se me quisierdes, señores, entender,
quiero uos breue-mientre esto contradizer;
pero que soe de todos de menor connosçer,
a lo que a dito iol cuydo responder.

Menéndez advierte con razón que P repite inhábilmente un consonante. Pero, ya que no queda otro vestigio de los infinitivos leoneses, este caso es sospechoso, y podría ser que también aquí ninguno de los dos manuscritos conservase la lección original. Se podria escribir, por ejemplo, *quiero vos brevemente en esto contender*. El pronombre *vos* sería en tal caso *dativus ethicus; contender* significaría « *entrar á tratar* » ó « *insistir en una cosa* ». Compárese: *Este libro finamos, en otro contendremos* Berceo, S. Dom. 288, *En esso contendia* Duelo 9.

No pretendo, de ninguna manera, que las enmendaciones que propongo sean seguras, las doy como meras posibilidades. La tesis que sostengo es únicamente: « La existencia de infinitivos leoneses terminados en *-er* en el Poema de Alejandro es dudosa y no puede servir de apoyo á la teoría de la procedencia leonesa de esta obra. »

Agrego una observación que se refiere á la rima de otra estrofa del Alejandro, aunque no tenga relación directa con los infinitivos mencionados.

P 1575:

Mandole a Parmenio con muches de poderes
yr por las tierras plenas[1] prometiendo averes,
por saber de Dario en quales tierras eres,
sy finqueste en Presia o fuyste a las sierras.

O 1433:

Mandó a Parmenio con muchos de poderes
yr a las tierras lanas prometiendo aueres,
por sauer de ty Dário en quales tierras uiues,
si ficó en Persia o fue a los ayres.

Parece que en lugar de *eres* ó *vives* se debe escribir *yerras*. En tal caso, las rimas son *poderes*, *averes*, *yerras*, *sierras*, y

1. Errata en lugar de « planas ».

los cuatro versos son fragmentos de dos estrofas diferentes, de los cuales la primera se refiere á la expedición de Parmenio y la segunda contiene un apóstrofe del rey Alejandro dirigido al rey Darío. Si esta hipótesis acierta la verdad, pone de manifiesto dos hechos que concuerdan con las suposiciones que arriba he admitido: el original del cual han emanado las versiones P y O, no carecía de graves defectos, y ninguno de los dos copistas retrocedía ante la necesidad de correcciones arbitrarias cuando encontraba un pasaje inintelijible en el manuscrito que trasladaba.

No entro á discutir todo el problema del dialecto del Alejandro. Es de esperar que lo aclare definitivamente don Alfredo Morel-Fatio en la nueva edición de sus « Recherches » que ha prometido. Me limito á llamar la atención hacia la importancia que tiene, en esta cuestión, la investigación sobre la terminación de la tercera persona de plural del pretérito publicada por Cornu, *Romania* IX, el cual, en la pág. 91, llega á esta conclusión: « L'*Alexandre* n'a été écrit dans aucun des dialectes qui distinguent les parfaits à la manière portugaise.... L'étude des rimes que voici en donnera une preuve encore plus certaine, puisque toutes les classes établies plus haut viennent s'y confondre, comme si notre texte était castillan. » Por otra parte, no desconozco, tampoco, la fuerza de los argumentos que trae Menéndez en favor del origen leonés del Alejandro.

FEDERICO HANSSEN.

INVENTAIRE DE LA COLLECTION ÉDOUARD FAVRE

(*Suite*[1].)

Vol. XXXV.

Recueil de lettres adressées à D. Gomez Dávila, IIe marquis de Velada, « ayo et mayordomo mayor » de Philippe III, membre du Conseil d'État, ou écrites par lui, 1575-1615.

Lettres originales adressées au marquis de Velada de 1575 à 1615 par les personnages dont les noms suivent : Abarrategui (Ochoa de), 1603 ; — Acuña (Juan de), 1609 ; — Agudo de Vallejo (Lorenço), 7 l., 1614 : — Aguila (Bartholome del), 3 l., 1614 ; — Albert, archiduc, 1614 ; — Aliaga (Luís), 1610 ; — Aragón (Hieronimo de), 1602 ; — Aramayona y Biandra (comte), 2 l., 1614 ; — Arcos (duc d'), 1609 ; — Astorga (La marquise de), 3 l., 1614 ; — Astorga (Lucas de), 3 l., 1614 ; — Azevedo (Martin de), 1610 ; — Balverde (Bartholome), 6 l., 1614 ; — Benavente ([Juan Alfonso Pimentel, VIIIe] comte de), 2 l., 1614 ; — Blasco (Juan), 1614 ; — Borg (Andres), vice-chanciller de Aragón, 1614 ; — Bracamonte (Diego de), 1603 ; — Bullon (Gaspar de), 1608 ; — Calatayud, licdo, 1603 ; — Cardenas (Iñigo de), 1615 ; — Carpio (marquis del), 1610 ; — Castillo (Domingo de), 3 l., 1614 ; — Castrillo (comte Bernardino de), 1614 ; — Charles-Emmanuel, duc de Savoie, 1614 ; — Contreras (Diego de), s. d.; — Cornejo (Raphael), 1603 ; — Dávila (Gomez), 1609 ; — Dávila (Sancho) ; 2 l., 1586 ; — [Dávila y Toledo (Sancius),] évêque de Jaen, 3 l., 1603-1610 ; — Delecarte (Martin), 1602 ; — Doria, cardinal, 1609 ; — Doria Contero (Carlos), 1614 ; — Enrriquez (Enrrique), 1603 ; — Espejo (Hernan d'), 1610 ; — Farinas (Christoval), 1614 ; — Farnèse (Reinuce), 1610 ; — Garibay (Estevan de), 1 l. et une note sur la maison des marquis de Velada, 1594 ; — Gelves (comte de), 1610 ; — Gomez (Francisco), 11 l., 1614 ; — Gomez (Hernan), 3 l., 1609-1610 ; — Hoyos (Francisco de), 1603 ; — Isabelle (L'Infante), [1599] ; — La Torre (Juan de), 15 l., 1595 ; — Lechuga (?), Gabriel, 1614 ; — Lerme ([Francisco de Sandoval y Rojas, Ier] duc de), 7 l., 1610-1614 ; — Lira (Juan de), 1614 ; — Los Velez (marquis de), 1614 ; — Luysa de

1. Voir *Bull. hisp.*, t. XI, p. 295 ; t. XII, p. 49.

la Assension, 1614; — Martinez (Bartholome), 1583; — Maçias (Alonso), 2 l., 1586; — [Medinaceli (Antonia de Toledo y Avila, duchesse de),] 1610; — Mexia de Porres (Diego), 2 l., 1600-1603; — Miranda ([Juan de Zuñiga y Avellaneda, VIe], comte de), 1603; — Mora (Christoval de), 5 l., 1583-1589; — Muñoz (Luís), s. d.; — Muñoz (Mateo), 1614; — Obeso y Oriona, lic^do, 1609; — Orellana (Juan de), [1575]; — Oropesa y Deleytosa (comte d'), 7 l., 1609-1614; — Pacheco (Luís), 1603; — Philibert (Le prince), 1614; — Ponce de Leon (Pedro), évêque de Ciudad Rodrigo, 1609; — Quinquoces (Hieronimo de), 4 l., 1614; — Ravanera (Juan Simon de), 1609; — Recarte (Dª Maria Lucrecia de), 1604; — Rodriguez (Jorge), 1614; — Rojas (Hernando de), 1600; — Sarmiento (Dª Ana), [1603]; — Segura (Alonso de), 4 l., 1609-1614; — Sicilia (La diputaçion del reyno de), 1614; — Soler (Juan de), 1614; — Soranto (Hieronimo), 1610; — Toledo (Fadryque de), 1576; — Toledo (D^a Ines de), s. d.; — Torres (Francisco de), 1610; — Torres (Francisco Juan de), 1614; — Villar (marquis del), 1614; — Villatoro (Le Conseil de), 1614; — Ximenez (Christoval), 2 l., 1614; — Ximenez (Gaspar), 1604; — Ybarra (Estevan de), 1609; — Çavala (Domingo de), s. d.; — Çayas (Gabriel de), 1583; — Zúñiga (Juan de), 4 l., 1583-1586.

Minutes ou copies de lettres adressées de 1582 à 1614 par le marquis de Velada aux personnages dont les noms suivent : Astorga (marquise de), 2 l., 1614; — Bullon (Gaspar de), 1608; — Castro (Dª Juana de), 1614; — Confesor de Su Mag^d (El), 1601; — Dávila (Sancho), 1586; — Idiaquez (Juan de), 1583; — Mora (Christoval de), 5 l., 1583-1589; — Oropesa y Deleytosa (comte d'), 20 l., 1606-1614; — Çayas (Gabriel de), 2 l., 1582-1583; — Zúñiga (Juan de), 1586.

(434 feuillets et 3 feuillets de table; 332 sur 245 millimètres.)

Vol. XXXVI.

Recueil de lettres et de pièces diverses provenant de D. Gomez Dávila, IIe marquis de Velada, 1597-1604.

Fol. 1. Cent quarante-quatre lettres du marquis de Velada à D. Juan de Sossa y Caceres, regidor de Madrid, 29 octobre 1597-4 avril 1604. — Originaux, avec quelques pièces annexes.

Fol. 309. Treize lettres de D. Juan de Sossa y Caceres, regidor de Madrid, au marquis de Velada, 23 juin 1599-12 février 1600. — Originaux.

Fol. 337. Pièces diverses relatives au procès du marquis de Velada contre Dª Maria Enriquez de Avila, fille de D. Enrique de Avila, et Diego de Avila; 1598-1602 et s. d.

(357 feuillets; 240 sur 310 millimètres.)

Vol. XXXVII.

Recueil de pièces diverses provenant de D. Gomez Dávila, IIe marquis de Velada, « ayo et mayordomo mayor » de Philippe III, 1576-1614.

Fol. 1. Papiers relatifs aux droits de chasse du marquis de Velada, 1576. — Dix pièces.

Fol. 20. Instructions pour le logement de la cour à Badajoz; 9 mai 1580. — Deux copies.

Fol. 23. « La orden que se hade guardar en el aposento de Su Magd en Madrid, desde la sala de las guardas hasta la quadra donde esta la cama en 28 de março de 1583. »

Fol. 28. « Relaçion de los criados y criadas de Sus Altezas. » [1585?]

Fol. 34. « Como se sirvia la cassa de Sus Altezas »; s. d.

Fol. 39. « Consulta del officio de escrivano de camara de Sus Altezas »; 4 décembre 1587.

Fol. 42. « Consulta sobre el officio de ayuda de guarda joyas »; 4 janvier 1588.

Fol. 44. « Consulta del officio de guardarnes »; 26 juillet 1588.

Fol. 46. Avis du marquis de Velada sur l'éducation du prince [Philippe III]; 18 décembre 1588.

Fol. 49. « Lo que el marques de Velada dijo a Su Magd sobre las yndispusiciones de Su Alteza »; Madrid, février 1589.

Fol. 50. « Villete [del marques de Velada] a la condeza de Uzeda »; Madrid, 17 mars 1589.

Fol. 52. « Consulta a Su Magd de Diego Ruiz de la Escalera que pretende se le de en su casa los gajes y racion de repostero de camas de Sus Altezas, y del concierto que tenia hecho Sevastian Areçano con Diego de Frias, boticarios »; Aranjuez, 18 avril 1589.

Fol. 54. « Consulta sobre raciones »; S. Lorenzo, 19 mai 1589.

Fol. 56. « Del licdo Laguna a D. Diego de Spinosa, apposentador mayor: nomina de los aquien de aqui adelante no se les a de dar posada »; 26 mai 1590.

Fol. 58. Relation d'un entretien du marquis de Velada et du roi au Pardo le 15 novembre 1590.

Fol. 60. « Lo que pase con D. Christoval y el con Su Magd sobre my licencia, en el Pardo, 15 de noviembre 1590. »

Fol. 62. « Lo que me [al marques de Velada] pareçio que seria bien hazer su padre con el Principe [Philippe] »; 1590.

Fol. 64. Relation d'un entretien du marquis de Velada et du roi, 25 mai 1592.

Fol. 65. « Advertencias de Juan Gomez de Bedoya para que se den a Su Magd, fechas en 12 de octubre 1596. »

Fol. 67. « De los que pretenden el officio de ayuda de guarda joyas y ropa de la S[ra] Infanta » ; 20 novembre 1596.

Fol. 69. « Memoria de las perroquias, casas y vecinos que ay en Madrid, oy, fin de Mayo de 1597 años. »

Fol. 71. « Consulta del officio de ayuda de la furriera de Sus Altezas » ; 1598.

Fol. 73. « La orden que a de guardar el aposentador de palaçio en lo tocante a su officio » ; février 1598.

Fol. 75. « Del gasto de cada dia de la casa de Su Mag[d] »; 12 mars 1599.

Fol. 77. « Lo que dije [el marques de Velada] a Su Mag[d] en Valencia, a primero de abril 1599 ; — en Denia, a 17 de agosto 1599. »

Fol. 81. « Copia de carta del conde de Oropesa para Su Mag[d] en 19 de agosto 1599, y copia de la respuesta de Su Mag[d]. »

Fol. 84. Onze lettres originales de Juan de Orellana au marquis de Velada et copie d'une lettre du même au comte d'Oropesa, 1588-1598.

Fol. 108. Lettre du lic[do] Ocana de Figueroa au marquis de Velada ; Valladolid, 22 septembre 1600. — Original, avec la copie de la sentence rendue par le marquis de Villena dans le procès de Juana Dávila et de son fils Gonzales Dávila contre Gonzalo Gomez et D[a] Isabelle Dávila au sujet des états de Villatoro.

Fol. 116. « Cedula de Su Mag[d] para que D. Luís de Guzman, primer cavalleriço de la Reyna, en la casa que se le señalare de apposento pueda escoger » ; Valladolid, 1[er] avril 1601. — Original.

Fol. 118. « Reparticion de las açemilas de Su Mag[d], y los officios adonde van ocupados en esta jornada que haze desde Valladolid a Madrid... desde viernes a 4 de abril 1603. » — Deux pièces.

Fol 122. « Relacion de las cossas de guarda joyas que estan ynventariadas y glosas de las que a Antonio Voto pareçio convenia se quedassen para serviçio de Su Mag[d] »; 1605.

Fol. 132. « Lo que dije [el marques de Velada] a Su Mag[d] en Valladolid y en el Pardo a 19 de abril 1605, y a 26 de noviembre 1606.» — Deux pièces.

Fol. 136. « Copia de la orden del marques [de Velada] para que se haga el entrego de la guarda joyas a Hernando Despejo » ; 12 mai 1607.

Fol. 138. « Carta del marques [de Velada] para Su Mag[d] dando le quenta de la muerte del duque de Medinaçeli, y su respuesta » ; 25 novembre 1607.

Fol. 140. « Lo que dije [el marques de Velada] al duque de Lerma en Madrid, a 19 de deziembre 1607. »

Fol. 148. « Las savanas que trujeron de Avila en 14 de enero 1608. »

Fol. 150. « Memoria de la ropa blanca que vino de Avila » ; Madrid, 14 janvier 1608.

Fol. 151. « Lo que dije [el marques de Velada] a Su Mag^d en Aranjuez a 8 de maio 1608; — en Madrid, 17 de deziembre 1608, 10 de enero 1609, et s. d. ». — 4 pièces.

Fol. 159. « Copia de un capitulo de carta de la Infanta hecha en Brusselas a 20 de enero 1609. »

Fol. 161. « Lo que dije [el marques de Velada] al duque de Lerma en Madrid, a 17 de março 1609; en S. Lorenzo, 28 de abril 1609 y 25 de mayo 1609; — a Su Mag^d en S. Lorenzo, a 26 de octubre 1609; — al duque de Lerma en Madrid, a 13 de noviembre, 1609. — Six pièces.

Fol. 172. « Por el duque de Gravina contra D. Luis San Severino acerca el patrimonio de Bisinaño en el reyno de Napoles »; s. d.

Fol. 174. « Lo que dije [el marques de Velada] al duque de Lerma en Lerma, a 17 de mayo 1610; — a Su Mag^d en S. Lorenzo, a 31 d'octubre 1610; en el Pardo, a 3 de deziembre 1610; en Aranjuez, a 16 de abril [1611]; en el Pardo, a 15 de noviembre 1611; — al duque de Lerma, en Madrid, a 30 de noviembre 1611, 27 de enero 1612; — a Su Mag^d, s. d. » — Neuf pièces.

Fol. 202. « Lo que respondio el prior de S. Lorenzo al duque de Lerma sobre el negocio del marques [de Velada]. »

Fol. 203. Obligation de Francisco de Morales envers le marquis de Velada pour une somme de 150 ducats; s. d. — Copie.

Fol. 207. « Relaçion de lo que se a gastado en servicio del marques de San Roman desde 9 de julio de 1614, que salio Su S^a para casarse, hasta fin de deziembre de 1615. »

Fol. 209. Pièce relative au contrat de mariage de D. Antonio Dávila, fils du marquis de Velada, avec Dª Costanza Osorio, fille du VIIIe marquis d'Astorga; 22 mai 1613.

Fol. 213. « Libros de la despensa del marques de Velada del mes de abril 1614. »

Fol. 215. Trois pièces relatives au contrat de mariage du fils du marquis de Salinas, D. Luís de Velasco, avec Dª Anna Osorio, fille du VIIIe marquis d'Astorga; 1614.

Fol. 221. Pièce relative à un règlement de comptes entre le marquis de Velada et Francisco Sanchez; 22 juin 1614.

Fol. 225. Copie d'une lettre de D. Pedro Xiron de Silva, comte de Cifuentes, relative au procès auquel a donné lieu le comté de Cifuentes; 30 juin 1614.

Fol. 227. « Relaçion de la visita de la obra del monasterio de Velada »; 8 juillet 1614.

Fol. 229. « Lo que se consierta entre D. Gomez Dávila, marques de Velada, y cabildo de la yglesia de Avila sobre el modo de pagar el dicho marques de Velada el decimo de lo que se solia labrar en su dehessa de Revilla. »

Fol. 231. « Relacion de lo que deve el marques [de Velada] en fin de mayo de 1616. » — Deux pièces.

Fol. 235. Note sur la famille Osorio ; s. d.

Fol. 237. « Los medicos de familia del rey, y los quarteles que tienen. »

Fol. 238. Lettre du marquis de Velada au pape relative à la construction du couvent de S[t] Antoine ; s. d. — Copie.

Fol. 242. Pièce relative à certains droits que le Conseil autorise la ville de Madrid à percevoir pendant 3 ans (de 1608 à 1611).

Fol. 248. « El estado de la obra y capilla de Avila. »

Fol. 250. Notes diverses. — Onze pièces.

(257 feuillets ; 342 sur 238 millimètres.)

Vol. XXXVIII.

Recueil de pièces diverses (1624-1655) relatives à D. Antonio Sancho Dávila, III[e] marquis de Velada, et de lettres (1626-1640) adressées au dit ou par le dit marquis de Velada.

Fol. 1. Liste des titres et des brevets accordés au marquis de Velada.

Fol. 3. Titre de gouverneur et capitaine général des places d'Oran et de Mazalquibir accordé par Philippe IV au marquis de Velada, avec instructions diverses relatives à ces fonctions ; 1624-1625.

Fol. 42. « Titulo de capitan general de la armada de la restauracion del Brasil al marques de Velada » ; Madrid, 2 août 1635. — Original et copie.

Fol. 46. « Voto que el marques [de Velada] dio en la junta primera sobre la recuperacion de Pernambuco » ; Madrid, s. d. — Copie.

Fol. 48. « Despacho al marques [de Velada] para servir en Portugal el puesto superior de las armas, debajo la mano de la princessa Margarita » ; Madrid, 15 avril 1636. — Original et copie.

Fol. 52. « Carta de Su Mag[d] [Philippe IV] para la princesa [Margarita] avisandole como va el marques Velada » ; Madrid, 15 avril 1636. — Original et copie.

Fol. 57. Ordre au marquis de Velada de passer en Flandre, et avis de cet ordre au cardinal Infant D. Fernando ; Madrid, 17 mai 1636. — Copies.

Fol. 60. Deux dépêches du roi Philippe IV au cardinal Infant D. Fernando relatives à la solde du marquis de Velada ; Madrid, 31 mai 1636. — Copies.

Fol. 64. « Ordenes para governar la armada que avia de pasar a Flandes en 13 de julio de 1636. »

Fol. 68. « Patente de maestre de campo del tercio de infanteria española que era del marques de Zelada en persona del marques de Velada » ; Bruxelles, 1er mai 1637. — Original signé par le cardinal Infant.

Fol. 70. Instructions du cardinal Infant D. Fernando, relatives à l'envoi du marquis de Velada à l'armée de Dunkerque; novembre 1639. — 4 pièces originales et 2 copies.

Fol. 82. « Capitulo de carta de Su Magd [Philippe IV] para S. A. [cardinal Infante D. Fernando], tocante al govierno de la armada que se encargo al marques [de Velada] » ; Madrid, 7 février 1640.

Fol. 84. « Patente de maestre de campo general del exercito que ha de campear contra Holandeses en persona del marques de Velada durante la campaña de este año 1640 » ; Bruxelles, 30 mars 1690. — Original et copie.

Fol. 88. Instructions du roi Philippe IV pour le gouvernement des Pays-Bas et du comté de Bourgogne par Francisco de Melo, le marquis de Velada, le comte de Fontaine, D. Andrea Cantelmo et l'archevêque de Malines à la mort du cardinal Infant [D. Fernando]; 19 juillet 1641. — Copies.

Fol. 100. Dépêche du roi Philippe IV et lettre de Pedro de Arze au marquis de Velada relatives à la nomination du mestre de camp général de Milan; Madrid, mars 1643. — Originaux.

Fol. 108. « V. Magd [Philippe IV] haze merçed al marques de Velada del govierno del consejo de las ordenes por el tiempo que el conde de Peñaranda sirviere el govierno del de las Indias con las preheminencias y salarios de pressidente » ; Madrid, 10 décembre 1653. — Dépêche originale.

Fol. 110. « Titulo de governador del consejo supremo de Italia con preeminencias de pressidente al marques de Velada » ; Madrid, 3 mars 1655. — Original.

Fol. 114. « Juramento que hizo el marques de Velada en manos de Su Magd de governador del consejo supremo de Italia » ; Madrid, 3 mars 1655. — Copie.

Fol. 116. « Copia de instruccion para el consejo de Italia » ; 1655.

Fol. 126. « Memoria y tanteo de lo que poco mas a menos sera menester para sustento del exerçito cada mes en los que estuviere retirado de la campaña » ; s. d.

Fol. 128. Quarante-trois lettres de Pedro de Arze, secrétaire de Philippe IV, au marquis de Velada; Madrid, 7 juin 1626-11 avril 1628. — Originaux.

Fol. 217. Onze lettres de Bme de Anaya Villanueva, secrétaire de Philippe IV, au même; Madrid, 22 novembre 1625-12 novembre 1629; — Originaux.

Fol. 239. — Lettre du marquis de Velada à Pedro de Arze; Madrid, 6 février 1627. — Minute.

Fol. 241. Deux lettres du prince Thomas de Savoie au marquis de Velada; Bruxelles, 23 mai et 20 juin 1637. — Originaux.

Fol. 245. Lettre du marquis de Velada au cardinal Infant [D. Fernando]; Dunkerque, 1er septembre 1636. — Minute.

Fol. 246. Cinq lettres du cardinal Infant [D. Fernando] au marquis de Velada; Bruxelles, 15 août 1638; Gueldre, 30 août 1638; Gand, 10 juin 1640; « del campo en Ogni », 31 août 1640. — Originaux.

Fol. 258. Lettre de D. Andres de Castro au même; Dunkerque, 6 novembre 1639. — Original.

Fol. 260. Lettre du marquis de Velada à D. Antonio de Oquendo; Dunkerque, 16 octobre 1639. — Minute.

Fol. 262. Vingt-sept lettres de D. Antonio de Oquendo au marquis de Velada; 12 novembre 1639-15 février 1640. — Originaux.

Fol. 318-319. Lettre de D. Miguel de Salamanca au même; Bruxelles, 14 mars 1640. — Original.

Fol. 320. Trente-six lettres adressées par le cardinal Infant [D. Fernando] au marquis de Velada pendant son ambassade en Angleterre; 6 avril 1640-2 mars 1641. — Originaux chiffrés.

Fol. 422. « Papel que el marques [de Velada] dio al rey de la Gran Bretaña en 11 de mayo 1640, siendo embaxador extraordinario. » — Copie.

Fol. 426. Cinq lettres de D. Antonio Porter au marquis de Velada; York et Londres, 30 septembre 1640-3 juin 1641. — Originaux.

Fol. 436. Lettre d'Amerigo Salvetti, agent de Toscane, au même; Londres, 25 mai 1641. — Original, en italien.

Fol. 440-441. Lettre de Rodenborg, résident du duc de Holsacra, au même; Bruxelles, 4 août 1640. — Original.

(441 feuillets; 322 sur 242 millimètres.)

Vol. XXXIX.

Recueil de lettres adressées à D. Antonio Sancho Dávila, IIIe marquis de Velada, ou écrite par lui, 1642-1645, et de pièces diverses relatives aux événements des Pays-Bas, 1636-1643.

Fol. 1. Cinq lettres du cardinal Infant D. Fernando au marquis de Velada; 12 juin-26 juillet 1641. — Originaux.

Fol. 11. Lettre du [marquis de Velada] au duc de Nieubourg; « Del campo en Blericq », 26 juillet 1641. — Copie.

Fol. 13. Lettre de Frédéric Henri de Nassau [prince d'Orange] au marquis de Velada; « Du camp à Offelli », 31 août 1641. — Original, en français.

Fol. 15. Lettre du marquis de Velada au prince d'Orange; « Du camp à Blericq », 1er septembre 1641. — Original, en français.

Fol. 16. Lettre de Craefts (?) au marquis de Velada; Bruxelles, 6 septembre [1641]. — Original, en français.

Fol. 18. Lettre du comte [Thomas Howard] d'Arundel, maréchal d'Angleterre, au même; Anvers, 14 octobre 1641. — Original, en italien.

Fol. 20. Correspondance échangée entre le prince d'Orange [Frédéric Henri de Nassau], le marquis de Velada et le comte de Solms au sujet d'un passeport demandé par ce dernier; novembre-décembre 1641. — Quatre lettres originales, en français.

Fol. 27. Lettre de Diego de La Torre au marquis de Velada; Bruxelles, 25 avril 1641. — Original.

Fol. 29. Deux lettres de l'électeur Ferdinand de Cologne au même; Bonn, 29 novembre et 19 décembre 1641. — Originaux, en italien.

Fol. 33. Lettre du duc [Charles] de Lorraine [au même]; Sarrebruck, 8 janvier 1642. — Original, en français.

Fol. 35. « Copia del papel que escrivio el marques de Velada al conde de Fontana en el quartel de Neer, cerca de Ramunda, en 8 de julio 1641. »

Fol. 41. Lettre du marquis de Velada a D. Luís de Haro; « Del campo junto a Venalo »; 19 juillet 1641. — Copie.

Fol. 43. Lettre du même au comte de Fontaine; s. l., 4 octobre 1641. — Copie.

Fol. 45. « Pedaza de carta que el marques [de Velada] escribio a su hijo [D. Antonio Pedro Gomez Dávila] marques de Sanrroman »; Bruxelles, 9 décembre 1641.

Fol. 48. Lettre du baron Herbert [au marquis de Velada]; Londres, 5 mai 1642. — Original, en italien.

Fol. 50. Lettre du roi [Philippe IV] au même; Aranjuez, 5 mai 1642. — Original.

Fol. 51. Lettre de De Runsall (?) au même; Gand, 10 octobre 1642. — Original, en français.

Fol. 53. Trois lettres du prince Radzivil au même; 8 octobre 1642-17 février 1643. — Originaux, en français.

Fol. 59. Neuf lettres de Roquelaure au même; 9 août 1642-17 mai 1643. — Originaux, en français.

Fol. 75. Lettre du marquis de Velada à D. F[co] [de Melo]; Bruxelles, 20 janvier 1643. — Copie.

Fol. 77. Lettre du même, sans adresse, n. l. n. d. — Minute.

Fol. 81. Lettre du même à la marquise de San Roman, s. l. n. d. — Minute.

Fol. 82. Lettre du même au roi [Philippe IV]; Bruxelles, 12 avril 1643. — Copie.

Fol. 86. Lettre du même à Pedro de Arze; Bruxelles, 22 mai 1643. — Copie.

Fol. 87. Lettre du même à Andres de Roça; Bruxelles, 22 mai 1643. — Copie.

Fol. 88. Deux lettres de D. Luís de Haro au marquis de Velada; Saragosse, 17 et 23 novembre 1643. — Originaux.

Fol. 92. Correspondance du marquis de Velada avec le comte et la comtesse de Salazar; juin 1643-avril 1644. — Dix lettres, originaux et copies.

Fol. 112. Lettre de Dª Maria de Borja au marquis de Velada; s. l. n. d. — Original.

Fol. 114. Trente-sept lettres de D. Antonio de La Cueva y Silva au même; Winckel, Bruxelles, etc., 16 juillet 1643-22 juin 1645. — Originaux, avec deux pièces annexes.

Fol. 220. Lettre de Antonio Pedro Gomez Dávila, Alvarez Osorio y Toledo au même; Madrid, 17 janvier 1644. — Original.

Fol. 224. « Voto del marques [de Velada]... sobre unos avisos que se tuve de la armada françesa »; 2 juillet 1636.

Fol. 226. « Parezer del marques [de Velada] sobre el abio del Bajel Ingles en la coruna, a 6 de julio 1636. »

Fol. 229. « Voto de uno de los cavos de el exercito para la guerra del año de 1637. »

Fol. 234. « Voto del marques de Velada antes de salir a campana año de 1637. »

Fol. 238. « Voto del marques de Velada sobre el socorro de Breda en Risberg »; 8 août 1637.

Fol. 243. « Voto que, en 26 de septiembre de 1637, dio el marques de Velada en la tienda de S. A. sobre Maboux, concurriendo en esta junta los cavos del exercito de Su Magᵈ catolica y de Su Magᵈ Cesarea. »

Fol. 247. « Voto del marques [de Velada] en la frente de banderas de Babe, al almanezer el dia que oyo missa S. A. en la capilla del terzio del conte de Fuensaldana »; 1637.

Fol. 253. « Parezer que dio el marques de Velada, siendo maestre de campo, sobre una propuesta de S. A. [cardinal Infant D. Fernando] de si combeniá llamar la gente del marques de Leden para reforçar el exercito del Demer, en Malinas a 2 de junio 1641. »

Fol. 257. « Voto del marques de Velada sobre las combeniençias y modo del socorro de Genepe; en el campo en Blericq, a 19 de junio 1641. »

Fol. 259. « Voto del marques de Velada de lo que se abia de obrar con el exercito despues que no tubo efeto el socorro que se procuro de dar al castillo de Genepe »; 22 juin 1641.

Fol. 261. « Voto del marques de Velada, el dia que el conde de Marcourt llego con su exercito a vista de nuestras fortificaciones sobre La Bassec para socorrer la »; 26 avril [1641].

Fol. 263. « Suzessos del año de 1642 hasta la toma de La Bassec. »

Fol. 265. Rapport sur l'état de l'armée espagnole, envoyé à D. Francisco [de Melo] par le marquis de Velada; Neuf Fossé, 15 septembre 1642. — Deux Copies.

Fol. 271. « Voto que el marques de Velada dio al s[r] Francisco [de Melo] en Lila, 1[er] de mayo 1643, sobre el manejo y empleo de las armas de Su Mag[d] el mismo año. » — Minute et deux copies.

Fol. 277. « Relaçion de la batalla de Rocroy en 19 de mayo 1643. »

Fol. 283. « Apuntamientos del marques de Velada desde que llego la nueba de la batalla de Rocroy »; 1643.

Fol. 289. « Lo que dijo el marques [de Velada] en casa del veedor general en Brusselas quando vino la nueva de la batalla de Rocroy en el mes de mayo de 1643. »

Fol. 293. « Papel que el marques de Velada hizo en Lilers sobre una propuesta de socorrer a Hesdim »; s. d. — Deux copies.

Fol. 299. « Papel que hizo el marques de Velada en Lilers, a 10 de mayo, respondiendo a una propuesta que se hizo de quedar con 4,000 infantes y 1,000 cavallos para guarda del pays de Flandes y el de Artoys »; Lille, 10 mai.

Fol. 301. « Papel de la marcha desde Venalo a Selsaten, quando se impidio el disignio del enemigo de passar la rivera con llegar a tiempo. » — s. d.

(310 feuillets; 335 sur 235 feuillets.)

Vol. XL.

Recueil de lettres originales et de pièces diverses adressées à D. Antonio Sancho Dávila, III[e] marquis de Velada, gouverneur et capitaine général du Milanais, de 1644 à 1648, par les personnages dont les noms suivent :

Arze (Pedro de), 1646; — Ayanz y Xavier (Geronimo de), 1645; — Bocia (Margarita), 1 l. en italien, 1645; — Boisschot (Ferdinand de), chancelier de Brabant, 5 l., 1645; — Boisschot (Francisco de), comte d'Erps, 1 l. en français, 1645; — Bousia (comtesse de), 1645; — Brant (Geronimo de), 2 l., 1645; — Carretto (marquis del), 1647; — Castillo (Miguel del), 1645; — Chacon Ponce de Leon (Juan), 1645; — Chifflet (Philippe), abbé de Balerme, 9 l., en français avec 6 avis de Paris, 1645; — Deça (Francisco), 2 l., 1645; — Doria (D. Carlos), 1645; — Duñan (Fabio), 1645; — Erasso (Juan de), 1645; — Esponin (Joseph), 1645; — Fuensaldana (comte de), 1645; — Garciez (comte de), 1645; — Gomez Dávila Alvarez Osorio y Toledo (Antonio Pedro), 2 l., 1645-1646; — Gonzaga (Vicente), 5 l., 1645; — Haro (Luís de), 2 l., 1644-1645; — Isenburg (comte d'), 1645; — Le Pessier (Jean),

provincial de la Compagnie de Jésus aux Pays-Bas, 1 l. en français, 1645; — Lira (Juan de), 6 l., 1645; — Los Balbases ([Philippe Spinola, II[e]] marquis de), 2 l., 1645; — Lucques (La République de), 1 l. en italien, 1644; — Messerati (Bald.), 2 l. en italien, 1645; — Milan (Le Sénat de), 1 l. en latin, 1645; — Muxica (Rod. de), 1645; — Noroña (Geronimo de), 1645; — Philippe IV, roi d'Espagne, 57 l., 1645-1646; — Rebolledo (comte de), 2 l., 1645; — Rembold (Juan Gaspar), 9 l., 1645; — Ribera (comtesse de La); 1645; — Roa (maestre), 2 l., 1645; — Rougemont (P. de), 2 l., 1646; — Salamanca (Miguel de), 1645; — Sanchez de Taibo (Antonio), 7 l., 1645; — Sepulbeda (Geronimo), 4 l., s. d.; — Serra (marquis), 1645; — Sorribas (Jusepe de), 1645; — Spinosa (Geronimo de), 1645; — Tailler (Henrrique), 2 l., 1645; — Trivulzio (Giacomo-Teodoro), cardinal, 3 l., 1645; — Ugarte (Miguel de), 2 l., 1645; — Vandaborcht (Nicolas), 1645; — Vercelli (Le gouverneur de), s. d.; — Watewille (baron), 1645; — Le mestre de camp general; s. d. — Copie de trois lettres s. sign. ni adr., 1645.

A ces lettres sont jointes les pièces suivantes :

Fol. 5-9. « Lo que ha pasado con D. Fadrique sobre la gente que se le pidio »; Pavie, 15 juillet 1644

Fol. 10-11. Lettre de Ottavio Palavezin à L. de Bègue; Gênes, 3 octobre 1645. — Original.

Fol. 30-31. Lettre de Diego Ollauri au même; Pavie, 11 juin 1645.

Fol. 32-33. Lettre de Geronimo Sepulbeda au même; Pavie, [1645].

Fol. 193. Lettre de Juan de Lira au même, Bruxelles, 21 octobre 1645. — Original.

Fol. 422-423. « Copia del papel de D. Andres Masa escrito à Pedro de Arze »; s. l. n. d.

Fol. 424-429. « Copia del papel de Eugenio Pagano escrito à Pedro de Arze, en Madrid, 22 de enero 1645. »

Fol. 443. « Eigentliche doch unpartheyische delineation des blutigen Treffens so zwischen der Chur Bayr. Reichs und dann der königl. französischen Armee, den 5 may 1645, bei dem Dorff Herbsthausen... » — Placard.

Fol. 445-446. « Articles accordez par Monseigneur le duque d'Enguien, lieutenant général de l'armée du roy en Flandre... à Monseigneur le marquis de Leyde, gouverneur de la ville de Dunkerque, pour la rendition de la dite ville et du fort de Léon en l'obéissance du roy très chrestien »; 7 octobre 1646. — Copie en français.

Fol. 447-454. Quatre pièces diverses adressées au marquis de Velada et relatives à la place de Ceuta; 1648.

(456 feuillets; 327 sur 246 millimètres).

Vol. XLI.

Registro de las patentes, licencias y mandatos que se despachan en la secretaria de guerra de govierno de D. Antonio Sancho Dávila Toledo y Colonna, marques de Velada... gobernador y capitan general del Estado de Milan, siendo secretario Geronimo Perez de Olmedo; 4 janvier 1644 au 12 février 1646.

(136 feuillets; 342 sur 240 millimètres.)

Vol. XLII.

Recueil de pièces diverses provenant de D. Antonio Pedro Gomez Dávila Alvarez Osorio y Toledo, marquis de San Roman, vice-roi de Navarre puis de Valence, 1641-1667.

Fol. 1. Intructions et ordres divers envoyés au marquis de San Roman, capitaine au régiment du Prince; juin 1641 à juillet 1642. — 26 pièces.

Fol. 51. Huit pièces relatives à la nomination du marquis de San Roman comme ambassadeur extraordinaire d'Espagne près la République de Gênes, et à son traitement; 1648-1649.

Fol. 64. Lettre de Pedro Coloma au marquis de San Roman; Madrid, 14 août 1650. — Original.

Fol. 66. « Cuatro oficios o cartas que mediaron entre el marques de Velada y los duques del Infantado y de Aytona » [Guillen-Ramon de Moncada]; juillet 1656. — Copies.

Fol. 75. Instructions et ordres divers envoyés au marquis de San Roman, vice-roi et capitaine général de Navarre; janvier-août 1661. — Six pièces.

Fol. 84. Treize lettres de D. Cristobal Crespi de Valdaura au marquis de San Roman, relatives à la nomination de ce dernier au poste de vice-roi et capitaine général du royaume de Valence; 6 novembre 1663-2 mars 1664.

Fol. 112. Instructions du roi d'Espagne au receveur de la « Baylia general » de Valence pour le payement du traitement du marquis de San Roman, vice-roi de Valence; 20-21 janvier 1664. — Sept pièces, originaux.

Fol. 126. Lettres par lesquelles le roi d'Espagne avise un certain nombre de personnages de la nomination du marquis de San Roman au poste de vice-roi de Valence; Madrid, 20 janvier 1664. — Copies.

Fol. 130. Lettre du roi [Philippe IV] au marquis de San Roman; Madrid, 20 janvier 1664. — Original.

Fol. 133. « Instruccion para el marques de San Roman en quien V. Mag[d] [Philippe IV] ha mandado proveher los cargos de virrey y capitan general del reyno de Valencia por un triennio y durante su real voluntad » ; Madrid, 20 janvier 1664. — Original.

Fol. 145. « Instruccionnes dadas al marques de San Roman para los puestos que se le confiaron de virrey y capitan general de Valencia » ; [1664]. — Copie.

Fol. 149. Lettre du marquis de San Roman à D. Luis de Oyanguren ; Madrid, 26 février 1664. — Copie.

Fol. 151. Lettre de D. Antonio Ferrer au marquis d'Astorga et de San Roman ; s. l., 28 février 1664. — Original.

Fol. 153. « Relaçion de lo que ha passado en los movimientos de los labradores de la particular contribucion de la ciudad de Valencia » ; [1664].

Fol. 173. Lettre du roi [Philippe IV] au marquis de San Roman ; Madrid, 28 février 1664. — Original.

Fol. 176. « Instruçion de la forma en que el marques de San Roman, virrey y capitan general del reyno de Valencia, se ha de governar en los negocios pendientes entre la ciudad y labradores » ; Madrid, 19 mars 1664. — Original.

Fol. 186. Copie d'une dépêche du [roi Philippe IV] au marquis de San Roman ; Aranjuez, 26 avril 1664.

Fol. 188. Instructions secrètes remises au marquis de San Roman à l'occasion du soulèvement des paysans du royaume de Valence ; Madrid, 1[er] mai 1664. — Original.

Fol. 192. Cinq lettres de Luis de Oyanguren au marquis de San Roman ; février-mars 1664. — 4 originaux, 1 copie.

Fol. 201. Dépêche du roi [Philippe IV] au marquis de San Roman, relative aux agissements de quelques officiers du royaume de Valence ; Madrid, 24 septembre 1664. — Original, avec une pièce annexe.

Fol. 206. « Relaçion de ministros y sugetos de Valençia » ; s. d.

Fol. 216. « Memoria de los juezes de Valençia de las salas criminal y civil. »

Fol. 228. Trois pièces relatives au service de la chapelle du marquis de San Roman, à Valence ; décembre 1664.

Fol. 231. « Confirmacion de todos los officiales y ministros reales del reyno de Valencia » ; Madrid, 20 septembre 1665. — Original.

Fol. 235. Copies de lettres du marquis de San Roman ; [1664].

Fol. 241. Mémoire sur la situation du royaume de Valence ; 3 novembre 1665.

Fol. 243. Lettre de la reine [Marie-Anne] au marquis de San Roman à l'occasion de sa succession au marquisat d'Astorga ; Madrid, 7 janvier 1666. — Original et copie.

Fol. 249. Lettre de la même au même par laquelle elle lui accorde un subside de 4,000 écus; Madrid, 8 mai 1666. — Original.

Fol. 252. Dépêches de la reine [Marie-Anne] au vice-roi de Catalogne, D. Vizente Gonzaga, et aux députés de Catalogne, relatives au voyage du marquis d'Astorga envoyé comme ambassadeur à Rome; Madrid, 25 octobre 1666. — Copies.

Fol. 256. — Acte notarié constatant que D. Antonio Pedro Gomez Dávila, Alvarez Osorio y Toledo, marquis d'Astorga, de Velada et de San Roman a reçu, à plusieurs reprises, de l'impératrice Marguerite d'Autriche, l'autorisation de se couvrir; Barcelone, 2 mars 1667.

Fol. 258. Copie d'une lettre de la reine [Marie-Anne] à D. Pedro de Aragon contenant des instructions relatives aux fonds à mettre à la disposition du marquis d'Astorga pour son voyage et son établissement à Rome; Madrid, 31 janvier 1667.

Fol. 260. Requête adressée au roi par le marquis d'Astorga, pour obtenir le payement des 8,000 ducats qui avaient été promis à son oncle, D. Alonso Perez, Osorio; s. d.

(260 feuillets; 315 sur 225 millimètres.)

Vol. XLIII et XLIV.

Dépêches de la reine régente, Marie-Anne, à D. Antonio Pedro Gomez Dávila, Alvarez Osorio y Toledo, X^e^ marquis d'Astorga, IVe marquis de Velada et de San Roman, ambassadeur d'Espagne à Rome, 1668-1671. — Originaux.

Vol. XLIII. Soixante-dix-neuf dépêches du 5 mai 1668 au 24 mai 1671. On y a joint:

Fol. 13. Copie d'une lettre de la reine au pape, du 30 juillet 1667.

(267 feuillets; 308 sur 240 millimètres.)

Vol. XLIV. Cinquante-sept dépêches du 3 juin au 7 décembre 1671. On y a joint:

Fol. 42-45. « Respuesta al informe que hiçieron al marques de Velada y Astorga los dos ministros de Napoles y Milan, tocante a las diferenzias que se han offrezido en algunos puntos sobre la reformazion de la bulla Gregoriana. » [1671].

Fol. 73-75. « Copia de consulta del presidente de Castilla... sobre lo que paso en la prision de un lacayo del nuncio... » [1671].

Fol. 88-91. « Copia de papel que el s^or^ D. Diego de La Torre escrivio al s^or^ marques de La Fuente sobre el caso sucecido en Viena entre el principe de Locovitz y el comendador Gremonville; » [1671].

Fol. 92-95. « Papel sobre el lanze que tuvo el principe de Locovitz con Gremonville, ministro de Francia en Viena; » [1671].

Fol. 108. Lettre de la reine au pape; Madrid, 28 août 1671. — Copie.

Fol. 158-161. « Copia de papel del cardenal Aragon para Pedro de Medrano, a 5 de octubre 1671. »

Fol. 177-178. Lettre de la reine à D. Pedro de Aragon, vice-roi de Naples; Madrid, 21 octobre 1671. — Copie.

Fol. 216-217. Lettre de la même au même.

(218 feuillets; 308 sur 340 millimètres.)

Vol. XLV.

Recueil de quatre-vingt-quatorze dépêches adressées à la reine régente Marie-Anne par D. Antonio Pedro Gomez Dávila, Alvarez Osorio y Toledo, Xe marquis d'Astorga, IVe marquis de Velada et de San Roman, ambassadeur d'Espagne à Rome, 3 mai 1667-16 janvier 1672. — Copies.

A ces dépêches sont jointes les pièces suivantes :

Fol. 88-91. Copie d'une lettre du marquis d'Astorga au pape [Clément IX]; Rome, 22 mars 1668.

Fol. 115-120. Lettre du même, au même; Rome, 9 avril 1668. — Copie.

Fol. 164-166. « Disignio del modo que puede tener el rey de Francia para haçer guerra ofensiba en Italia y despojar a Su Magd de totos los dominios que tienne en ella, de que es autor Mons. de Lionne. »

Fol. 167-168. « Discurso sobre el papel de Lionne tocante de la guerra ofensiba de Italia. »

Fol. 203-204. « Dos papeles tocantes a la defensio del libro que escrivio Bandelo contra el misterio de la conçepcion de nostra Signora. » [1668].

Fol. 269-270. Lettres du marquis d'Astorga à D. Pedro de Aragon et à [D. Gaspar Tellez Giron, Ve] duc d'Osuna; Rome, 22 août 1671. — Copies.

Fol. 281-285. Deux lettres de Diego de Castrillo [au marquis d'Astorga] et une lettre du même au cardinal Borromée « sobre el ajustamiento de las franquicias de esta embaxada »; Rome, 6 et 16 janvier 1672.

Fol. 289-293. Lettre de Léopold Ier, empereur d'Autriche, au marquis d'Astorga; Vienne, 1er septembre 1667. — Original, en latin avec traduction espagnole.

Fol. 296-297. « Papel que el marques de San Roman scrivio a D. Luis de Haro sobre que le hiziese pagar la ayuda de costa que a S. E. se le dio para yr a Italia. »

Fol. 300-305. Lettre du marquis d'Astorga au pape [Clément X]; Rome, 10 juillet 1671. — Copie.

Fol. 308-370. Mémoires et documents divers relatifs au différend survenu entre les ambassadeurs de France et d'Espagne à Rome à propos de l'ordre de leurs carosses dans les cortèges; 1667-1681.

(370 feuillets; 308 sur 225 millimètres.)

Vol. XLVI et XLVII.

Dépêches de la reine régente, Marie-Anne, à D. Antonio Pedro Gomez Dávila, Alvarez Osorio y Toledo, Xe marquis d'Astorga, IVe marquis de Velada et de San Roman, vice-roi de Naples, 1672-1675. — Originaux.

Vol. XLVI. Quatre-vingt-dix-sept dépêches du 27 janvier 1672 au 24 mars 1675. On y a joint :

Fol. 300-302. « Copia de carta del sor cardenal Nidardo para S. Magd de 26 de henero de 1675. »

(347 feuillets; 310 sur 255 millimètres.)

Vol. XLVII. Quatre-vingt-quatre dépêches, pour la plupart relatives à la révolution de Messine, du 1er avril au 17 septembre 1675. On y a joint :

Fol. 202-205. « Copia de un papel formado de lo que se ha podido compreender de unos pliegos que el comandante frances en Messina [Velvoair] embiava a su rey, y que el marques de Villafranca [ha]intercetado. »

(400 feuillets; 310 sur 255 millimètres.)

Vol. XLVIII.

Recueil de cent trente et une dépêches adressées à la reine régente, Marie-Anne, du 9 février 1672 au 2 novembre 1674, par D. Antonio Pedro Gomez Dávila, Alvarez Osorio y Toledo, Xe marquis d'Astorga, IVe marquis de Velada et de San Roman, vice-roi de Naples. — Minutes ou copies.

Ces minutes sont accompagnées des pièces suivantes, dont la copie ou des extraits ont dû être joints aux dépêches originales :

Fol. 64. « Copia de carta de Pedro de Aragon al marques de Velada »; Pouzzolles, 14 février 1672.

Fol. 75-109. Copies de sept documents (parezeres, relaciones, etc.) relatifs à l'état des finances du royaume de Naples.

Fol. 114-121. Trois pièces, dont un imprimé, relatives à l'administration du royaume de Naples par D. Pedro Antonio de Aragon, duc de Segorbe; 1671-1672.

Fol. 131-139. Cinq pièces relatives à une levée d'Allemands et de Napolitains destinés à la Flandre et à la Catalogne; 1672.

Fol. 207-217. Trois pièces : « Sobre la pretension de Juan Faval, picador de la real cavalleriza de que Su Mag[d] le hiciese merced, para casar una hija, de plaza de maestre de stala de dicha cavalleriza »; 1672.

Fol. 232-237. « Relaçion de los viveres, polvora y cuerda que se hallan al pressente en los almagaçenes reales de esta plaza de Longon »; 13 juin 1672.

Fol. 238-241. « Relaçion de bastimentos y muniçiones de guerra que al pressente se hallan en los almagaçenes de las plazas de Puerto Hercules, La Roca y Monte Phelipe »; 13 juin 1672.

Fol. 242-245. « Relaçion del estado de la plaza de Orvitelo y Talamon »; 13 juin 1672.

Fol. 262-265. Copie d'une lettre du marquis d'Astorga au pape, du 24 août 1672.

Fol. 272-274. « Voto del maestre de campo general Vicencio Tutavila en la junta de guerra que se ha tenido en 13 de julio 1672. »

Fol. 286-289. « Copia de villete del lugarteniente de la camara al marques de Velada y Astorga »; 23 mars 1674.

Fol. 299-302. « Consulta de la camara sobre que se venda el augmento del tabaco para formar las levas... y para la defensa... de los presidios de la Toscana »; 27 février 1673.

Fol. 305. Avis de Vicencio Tutavila, mestre de camp général, sur la garnison de Tarente; 17 avril 1674.

Fol. 318-319. « Consulta de la junta de guerra »; 23 mai 1674.

Fol. 323-328. « Relaçion sobre la fuga de Julio Lentisco, perceptor de foja con la mayor parte del dinero del carrujio del año proximo passado »; mai 1674.

Fol. 358-361. Deux lettres du marquis de Crespano au marquis d'Astorga « sobre la rebelion de Messinesses »; 22-30 août 1674.

Fol. 368-386. Lettres de Dominico Barone, de Nicolas de Salas, du châtelain de Salvador, de Simonetto Rossi, gouverneur de Rijoles, du duc de Bruzano et du sénat de Messine relatives au soulèvement de Messine; 25-30 août 1674.

Fol. 389-402. Lettre du marquis de Bayona au marquis d'Astorga « sobra las cossas de Messina »; 31 août 1674.

Fol. 403-405. « Bando e comandamento da parte de D. Francisco Diego Bazan y Venavides, [III°] marchese de Bayona, capitan general delle galere di Spagna, vicere in questo regno de Sicilia. »

Fol. 406-409. « Copia de carta que el general de las galeras de Malta escrivio al senado de Messina, acompanando el indulto general para aquellos naturales, y de la repuesta del senado de Messina »; [août 1674].

Fol. 410-411. Lettre de Dominico Barone au marquis d'Astorga; 31 août 1674.

Fol. 412-415. « Consula del Colateral sobre los accidentes de Messina »; 5 septembre 1674.

Fol. 423-424. Lettre du cardinal Altieri au marquis d'Astorga; 25 août 1674.

Fol. 427-433. Lettres du marquis de Bayona et du marquis de Tufo au même; septembre 1674.

Fol. 436-438. Lettre de D. Antonio de Genaro au même; 15 septembre 1674.

Fol. 439-440. « Relaçion de todo lo que a obrado en el reyno de Sicilia el mestre de campo general Marco Antonio de Genaro desde que paso de la ciudad de Rijoles a Melazo, de orden del marques de Vayona. »

Fol. 444-445. Lettre de D. Luis Sixto de Britto, duc de Chelles, au marquis d'Astorga; 19 septembre 1674.

Fol. 450-457. Lettre du marquis de Bayona au même; Melazo, 9 septembre 1674.

Fol. 458-459. « Copia de capitulo de carta que el castellano del castillo del Salvador de Messina, Francisco Arauso Pimentel, escrivio al marques de Vayona, en 28 de agosto 1674. »

Fol. 464-467. Lettre du duc de Bruzano au marquis d'Astorga; Reggio, 13 septembre 1674.

Fol. 468-470. Lettre du marquis de Tufo à Joseph de Bolea; 18 septembre 1674.

Fol. 475-476. Lettres du nonce et du marquis de Los Balbases au marquis d'Astorga, « sobre el exequatur a las bulas de Su S[d] concediendo las dezimas eclesiasticas para la guerra de Polonia con el Turco »; 18 septembre 1674.

Fol. 483-484. Lettre du nonce au même, « tocante a la prision del duque de Cassoli »; 20 septembre 1674.

Fol. 488-491. Lettre du cardinal Nithard au même, « sobre el edicto de la nueba gavela de tres por ciento en qualesquier mercaderias forasteras publicado en Roma », et minute de la réponse du marquis d'Astorga; 21-25 septembre 1674.

Fol. 495-497. « Consulta de la junta de guerra sobre la venta de la Isla de Tremiti que tratan de hazer los canonigos regulares Lateranenses a los padres Celestinos »; 29 octobre 1674.

(498 feuillets; 310 sur 240 millimètres.)

Vol. XLIX.

Recueil de cent soixante-deux dépêches adressées à la reine régente, Marie-Anne, du 5 janvier au 12 septembre 1675, par D. Antonio Pedro Gomez Dávila, Alvarez Osorio y Toledo, X[e] marquis d'Astorga, IV[e] marquis de Velada et de San Roman, vice-roi de Naples. — Minutes ou copies.

Ces minutes sont accompagnées des pièces suivantes dont la copie ou des extraits ont dû être joints aux dépêches originales :

Fol. 10-16. Lettre du prince de Ligne [Claude Lamoral] au marquis d'Astorga avec la réponse de ce dernier ; 16-29 janvier 1675.

Fol. 17-18. Lettre de Pablo Spínola Doria [III[e] marquis de Los Balbases], ambassadeur d'Espagne à Vienne, au marquis d'Astorga ; Vienne, 13 janvier 1675.

Fol. 19-25. Lettre du prince de Ligne au même, avec deux lettres du gouverneur de Final « sobre los armamentos de Provenza y de Tolon » ; 17-23 janvier 1675.

Fol. 37-45. « Diferentes papeles en orden a la leva de Alemanes » ; janvier-février 1675.

Fol. 51-53. Lettre du cardinal Nithard au marquis d'Astorga ; Rome, 25 janvier 1675.

Fol. 56-57. « Consulta de la junta del tarazenal tocante a la carena de los nabios de la armada real » ; 8 février 1675.

Fol. 83-91. « Copia de la real cedula de 20 de septiembre 1672 para que se tomasse informaçion de lo que havia passado quando el Colateral interpusso decreto de assenso a las imposiciones que se hizieron en beneficio del hospital de S. Genaro, y relaçion del regente Valero sobre lo contenido en este real despacho » ; 7 février 1675.

Fol. 93-96. Lettre du marquis de Los Balbases au marquis d'Astorga ; Vienne, 19 janvier 1675.

Fol. 97-99. « Copia de las capitulaciones ajustadas con los coroneles que han de levantar tres regimientos de infanteria alemana de mil y quinientos hombres para el reyno de Napoles » ; Vienne, 4 janvier 1675.

Fol. 111-115. Lettre de D. Melchor de La Cueva y Enrriquez au marquis d'Astorga « sobre la disposicion del reparo de los enfermos y heridos de la armada », avec la réponse du marquis d'Astorga ; 18 et 22 février 1675.

Fol. 124-135. Lettre du même au même « acerca de la restitucion de algunos navios de la armada a los mares de Messina », avec la réponse du marquis d'Astorga ; 25 février 1675.

Fol. 144-145. Lettre du marquis d'Astorga à D. Melchor de La Cueva ; 1[er] mars 1675.

Fol. 149-150. Lettre de [D. Gaspar de Teves Córdova, Tello y Guzman, II°] comte de Benazuza, marquis de La Fuente, au marquis d'Astorga « sobre la leva de Alemanes »; Venise, 28 février 1675.

Fol. 157-160. Deux lettres du marquis de Villafranca au marquis d'Astorga; Melazo 15 et 16 février 1675.

Fol. 163-166. Lettre de D. Melchor de La Cueva y Enrriquez au même; 3 mars 1675.

Fol. 173-174. « Nota de la gente que tiene el terzio de infanteria española del reyno de Napoles y adonde esta repartida hasta oy, 1er de febrero de 1675. »

Fol. 183-187. Lettres du marquis de Los Balbases et du marquis de La Fuente au marquis d'Astorga, « sobre el transporte de los Alemanes »; 24 février-2 mars 1675.

Fol. 199-204. Lettre du marquis d'Astorga à D. Melchor de La Cueva y Enrriquez « en orden a la mejor curacion y reparo de los enfermos de la armada en los hospitales de Napoles »; 10 mars 1675.

Fol. 208-211. Lettres du prince de Ligne et du marquis de Villagarcia au marquis d'Astorga, « tocantes al nuebo armamento de galeras y navios en los puertos de Francia »; Milan et Gênes, 27 février et 2 mars 1675.

Fol. 212-213. « Relaçion que haze la persona que ha venido oy, dia 24 de febrero, de reconozer los armamentos de Francia en los puertos de Marsella y Tolon. »

Fol. 223-226. « Copia de lo que a referido Vicencio de Santo Nocito que se ofrecio a entrar en Messina y a buelto de aquella ciudad »; 22 mars 1675.

Fol. 234-237. Relation de « la camara de la sumaria » sur les dépenses occasionnées par les troubles de Messine; 14 février 1675.

Fol. 253-254. Lettre du marquis de Villagarcia au marquis d'Astorga « sobre la suspenssion de las rentas de forasteros »; Gênes, 20 avril 1675.

Fol. 286-289. Lettre du marquis de Villafranca au même; 10 mai 1675.

Fol. 291-299. « Relaçion de lo que se esta deviendo en Rijoles, Melazo y la Escaleta a la gente de guerra que corre alla por quenta del reyno de Napoles. »

Fol. 301-303. Lettre du général Juan Baptista Brancacho au marquis d'Astorga; 29 avril 1675.

Fol. 306-307. « Relaçion de la muestra que se ha tomado a la ynfanteria española... que se alla en Rijoles »; 17 avril 1675.

Fol. 317-318. « Consulta de la camara de la sumaria sopra la vendita del officio di gran siniscallo vaca per morte del duca de Bovino »; 11 mai 1675.

Fol. 328-330. Lettre du marquis de Crespano à D. Joseph de Bolea : 13 mai 1675.

Fol. 335-336. Lettre du même au même ; 26 avril 1675.

Fol. 337-344. Lettre du marquis d'Astorga au marquis de La Fuente, avec la réponse de ce dernier ; 27 avril, 4 mai 1675.

Fol. 345-348. Lettre du même au même ; 14 mai 1675.

Fol. 354-360. Lettre du marquis de La Fuente au marquis d'Astorga « que trata de la orden positiva... de Su Mag[d] para passar queja con la republica veneziana por lo mal que obro en la ocasion del passo de los Alemanes », avec la réponse du marquis d'Astorga ; 27 avril-7 mai 1675.

Fol. 363-366. Lettre du prince de Ligne au même « acerca de la salida de la armada de Francia » ; 2 mai 1675.

Fol. 379-382. Lettre du général Juan Baptista Brancacho au même ; 23 mai 1675.

Fol. 384-385. « Relaçion de lo que ha importado el socorro de quinze dias a las compañias que residen en la plaza de armas de Rijoles y sus parajes. »

Fol. 388-390. « Relaçiones de los pagamentos hechos en la plaza de Rijoles, en la Escaleta y en Melazo a las compañias de ynfanteria española y neapolitana » ; mai 1675.

Fol. 400. « Copia de dos cartas que un confidente escrivio al marques de Astorga en Roma a 14 de mayo 1675 sobre la yrreberencia, conque hablo y obro el embajador de Francia en las ultimas audiencias que tubo de Su S[d]. »

Fol. 408-410. Lettre du prince de Montesarcho « governador general de la armada del oceano », au marquis de Astorga « sobre las disposiciones para la guerra de Mesina » ; Naples, 24 mai 1675.

Fol. 415-418. Lettre du marquis de Villafranca au même ; 27 mai 1675.

Fol. 425-426. Lettre de l'archevêque de Tarente [Thomas Sarrio] au même ; 7 mai 1675.

Fol. 434-442. Lettres du marquis d'Astorga au cardinal Altieri et au cardinal Nithard « con ocassion de haver conçedido Su S[d] a Franceses el puerto de Civita Vieja para escala de sus armadas que se dirigen a favor de la revellion de Messina » ; 11 mai 1675.

Fol. 461-465. Lettre du cardinal Nithard au marquis de Astorga avec la réponse de ce dernier ; 7-11 juin 1675.

Fol. 482-491. « Cartas del marques de Villafranca sobre lo de hallerse sitiado en Melazo, y otros papeles tocantes a socorrer aquella plaza » ; 9-21 juin 1675.

Fol. 502-505. Lettre de Joseph Bolea au prince de Montesarcho « sobre la introducion del socorro en Melazo », avec la réponse du prince de Montesarcho ; 24 juin 1675

Fol. 511-512. « Copia de consulta que la junta de guerra hizo en 28 de junio 1675. »

Fol. 517-518. « Relazion de la muestra que se ha tomado a la infanteria española, Italiana, Alemana » ; 13-16 juin 1675.

Fol. 520-521. Lettre du marquis de Villafranca au marquis d'Astorga « sobre lo... de el tratado que se suponia aver entre el conde de Mazerino y el embajador de Francia en Roma » ; 7 juin 1675.

Fol. 524-553. Lettres et pièces diverses relatives à la dépêche par laquelle la reine avait fait donner l'ordre à Augustin de Guzman et à Juan Rocco d'obéir à Francisco Freyre ; avril-juin 1675.

Fol. 566-567. « Consulta [del tribunal de la camara] sobre asiento para las asistencias de Milan y embajadas » ; 3 août 1675.

Fol. 568-569. Lettre de Raphael de Vilosa au marquis d'Astorga ; 8 août 1675.

Fol. 576-581. Lettre du marquis de La Fuente au marquis d'Astorga « sobre el passo de los Alemanes por el golfo de Venecia » avec la réponse de ce dernier ; 27 juillet, 6 août 1675.

Fol. 585-596. Deux lettres de Andres d'Avales, prince de Montesarcho, et consulte « tocantes à la salida de la armada real de este puerto [de Napoles] » ; août 1675.

Fol. 598-603. Deux lettres du duc de Chelles au marquis de Velada ; 11 juillet et 6 août 1675.

Fol. 617-622. « Consulta que hizo el colateral con el motivo de averse puesto la armada de Francia a la vista de esta ciudad [Napoles] » ; 29 juillet 1675.

Fol. 634-635. Lettre du prince de Montesarcho à Joseph de Bolea ; 1er août 1675.

Fol. 662-675. Lettre d'Agustin de Guzman au même ; 22 août 1675.

Fol. 691. Lettre du général Brancacho au marquis d'Astorga ; 27 août 1675.

Fol. 692. Lettre de Lazaro Aguirre au général Brancacho ; 25 août 1675.

Fol. 694-697. « Relaçion de la forma en que el enemigo ocupo a Augusta » ; août 1675.

Fol. 710-717. « Relaçion de la camara y otros papeles tocantes a la Isla y fortaleza de Tremiti » ; août 1675.

Fol. 723-724. « Relaçion de la junta del tarazenal perteneciente a la salida de este puerto (Napoles) de la armada real » ; 6 septembre 1675.

(735 feuillets ; 320 sur 240 millimètres.)

L. MICHELI.

(A suivre.)

BLANCO WHITE

(*Suite*[1].)

V

Bien arriesgada, bien aleatoria era en verdad la empresa á que se lanzaba el excanónigo español, colgando para siempre los hábitos que había llevado durante veinte años, y refugiándose en Inglaterra, país que realmente ni aun era la tierra de sus abuelos, y del que sólo conocía de una manera incompleta ó imperfecta la lengua y las costumbres, por lo muy diferentes que son y siempre han sido entre sí la Irlanda y la Gran Bretaña.

Abandonaba la patria en uno de los más crueles momentos de la crisis más tremenda. El desconcierto, la lucha violenta de nobles ilusiones é intereses bastardos, que dentro de sus muros sumían á la ciudad de Cádiz en tan penosa confusión, contribuyeron poderosamente, aparte de sus fines personales, á precipitarlo en busca para él de otro desenlace, de otro porvenir menos encapotado. Tenía ya perdida hasta la última de las esperanzas que, obstinadamente, contra su propia razón, habia acariciado. A su parecer ya, cualquiera que fuese, próximo ó distante, el resultado de la lucha heroica empeñada contra el invasor en nombre y en beneficio de Fernando VII, no se vería ciertamente libre esta vez España de la ignorancia profunda en que vivía la masa de su población, ni daría un paso más hacia la libertad religiosa ó la libertad civil, de que tan distante se encontraba.

Renunciar « el odioso oficio de engañar á las gentes », como

1. Voir *Bull. hisp.*, t. XII, p. 71.

él decía; no aparentar más aquello que ya no era y en que ya no creía; entrar otra vez en posesión de la libertad de su conciencia, valían en su situación, según sus cálculos, mucho más que cuantas desazones y miserias podían veñirle, lejos ya de la atmósfera sofocante de donde salía. Confortábalo ahora también la esperanza de dulcísima ocupación: traer cerca de él, legitimar, dar su nombre, cuidar en fin de la familia que se había formado en Madrid durante aquel triste período en que, merced al Príncipe de la Paz, pudo vivir tranquilo, sin necesidad de ejercer ninguna de las funciones anexas á su canongía de Sevilla. Esa familia vino en último término á reducirse á un hijo adorado, Ferdinando White, á quien bastó, como al padre, la ascendencia irlandesa para ser tenido por ciudadano inglés y ser educado como tal; que al morir Blanco servía como oficial en el ejército inglés de la India, y cuyo cariño fué en suma el rayo único de luz brillante y pura que embelleció los tristísimos años últimos de su vida.

Tenía Blanco al desembarcar en Falmouth por todo capital una letra de cien libras esterlinas en el bolsillo. La impresión que en el primer momento le produjo Londres no contribuyó á calmar los temores y la melancolía que oprimían su corazón, pues no vió más que « lodo, humo, paredes ennegrecidas y tiniebla espesa » en todas direcciones.

Pero este desaliento no había de durarle mucho, abundaba en su espíritu la energía necesaria para combatirlo. Tampoco se encontró aislado desde un principio: Lord Holland lo acogió afectuosamente, otras personas importantes, del gobierno ó de la aristocracia, que como viajeros había conocido y acompañado en España, reanudaron gustosos relaciones con él, como Lord John Russell, muy joven todavía, que tantas veces en el curso de su larga vida debía formar parte del gobierno; como Richard Wellesley, hijo del Marqués del mismo nombre, sobrino por consiguiente del futuro Duque de Wellington. Otras personas también le brindaron hospitalidad, guiaron sus primeros pasos en la enorme metrópoli, y el caso fué que no se habían cumplido dos meses de su llegada

cuando apareció el primer número de *El Español*, periódico mensual, por él solo dirigido y redactado[1].

Resultó ser una posición estable, que duró un poco más de cuatro años; que se avenía bien con su carácter, pues estaba solo, hacía lo que mejor le parecía, y aunque no muy bien remunerada, daba lo suficiente para sus necesidades. Mantúvolo además, mientras duró la publicación, que fué mientras duró la guerra en España, en relación constante con los sucesos y los intereses de la patria, é indirectamente le aseguró la tranquilidad del resto de su vida, pues al periódico debió que el gabinete británico, reconociendo la energía, la amplitud de miras y la generosidad de ideas con que lo había dirigido y redactado, le asignara una pensión vitalicia de doscientas cincuenta libras esterlinas, suma, siempre pagada, que fué el elemento principal de las escasas comodidades de que pudo gozar en medio de las muchas contrariedades de su existencia. Verdad es que en cambio las polémicas, los disgustos, los insultos y calumnias, que desde Cádiz llovieron sobre él con motivo de sus artículos, lo hicieron terriblemente sufrir. Así, escribía él años después, en 1832: « No es posible exagerar los trabajos que por causa de *El Español* pasé durante cerca de cinco años. Por causa de él quedó mi salud arruinada, hasta un punto tal que desde entonces ha sido la vida para mí un penar incesante. »

El periódico fué muy leído en España y en Portugal, luego también en América. Como las comunicaciones por mar estuvieron en todo tiempo abiertas gracias á las escuadras inglesas, llegaba frecuentemente á los puertos y circulaba sin gran dificultad en el interior de la península. Sostuvo en él

1. Colecciones completas de *El Español* deben ser, según imagino, más raras aun que las del *Semanario Patriótico*, pues no hace mucho que no poseía ninguna el Museo Británico. No es así ahora, y he disfrutado allí de un ejemplar, muy bien conservado; en ocho volúmenes en 8vo. grande, al que nada le falta. La portada del tomo I dice: El Español | por | Dn. J. Blanco White | *Attrahere, atque moras tantis licet addere rebus.* Vir. | Tomo I | Nueva edición | Londres | Impreso para el Autor | 1812. |

Todos los números continuaron saliendo con el mismo epígrafe de Virgilio que sacó el primero: 30 de Abril de 1810. Pero el número penúltimo, de Marzo y Abril de 1814, lo sustituye con éste: « *Nunc sinite, et placitum læti componite fœdus.* Virg. » Y en el último melancólicamente se alude al acabamiento de la empresa con esta breve frase: *Omnis effusus labor*: Mayo y Junio de 1814 es la fecha de este número final.

Blanco mes tras mes la política más racional y oportuna en la fecha aquella, es decir, el establecimiento de un gobierno monárquico liberal, con dos cámaras y las libertades consiguientes, inclusa sobre todo la de conciencia, tan importante á su juicio, aunque en verdad la que menos entusiasmaba á la nación. No bastaría esto sin embargo para justificar, ni aun explicar, la animadversión con que fué el periódico recibido y pronto hostilizado por la Junta de Cádiz, es decir, por la corporación en cuyas manos cayó el gobierno de la ciudad desde las primeras alteraciones del orden público producidas por la invasión francesa; componíase la Junta ahora en gran parte de negociantes, enriquecidos por el monopolio de que gozaban en el comercio con las Américas, y á quienes por este motivo, á pesar del gran beneficio que en esos momentos recibían de la alianza política con Inglaterra, todo lo inglés les era sospechoso, y aun odioso, pues suponían que al gabinete británico movía el deseo, si no de quitar á España su vasto y rico imperio colonial, por lo menos de introducir allí sus mercancías libremente, y privar así prácticamente de sus monopolios á la marina mercante y al comercio español, que en virtud de ellos únicamente subsistía y prosperaba. Esta es la natural explicación del estado de ánimo en que se hallaban aquellos comerciantes, la verdadera madre del cordero, si vale este dicho proverbial.

Pero el primer choque grave y descubierto de la Junta contra Blanco no fué todavía en ese terreno, sino en otro muy diferente. Un general español, el Duque de Alburquerque, « mozo valiente » como lo llama Toreno, célebre por haber tomado atrevidamente, sin órdenes para ello, la iniciativa de cubrir á Cádiz con su división la segunda vez que entraron los franceses en Andalucía y corrieron hacia el mar, con lo cual salvó, dice también Toreno, « ese precioso rincón y con él quizá la independencia de España », hallóse en pugna declarada con la Junta, quejándose de ella por el abandono escandaloso en que tenía al ejército desde que la Regencia la había encargado del manejo de la Hacienda pública. La Junta, que era dueña de la situación y omnipotente en realidad, respondió denostando

al general, y los Regentes creyeron mejor cortar la discusión enviando al Duque de embajador á Inglaterra y sacándolo de allí. Una vez en Londres juzgó Alburquerque necesario continuar su defensa y suplicó á Blanco que lo ayudase á redactar el manifiesto en que exponía su conducta y la de la Junta. Esta reconoció inmediatamente en el papel la pluma de Blanco, sabiendo demasiado lo ignorante que en esa otra clase de guerra era el que firmaba el manifesto, y se desató en improperios contra los dos. Blanco, avezado á esos combates, tomó el asunto con calma y replicó sin exaltarse; pero Alburquerque, pundonoroso y excitable, duque, marqués y conde varias veces, además de señor de un sin número de lugares, al leerse calificado por esos mercaderes de la Junta, en carta oficial suscrita por todos sus miembros, de calumniador, de traidor y de enemigo de la patria, experimentó tal sacudida que perdió el juicio y murió á los dos días, víctima de una congestión cerebral, á la temprana edad de treinta y siete años, casi á la vista de Blanco mismo.

Grande emoción produjo en Londres la muerte súbita de tan joven y ya ilustre militar. El gobierno decretó un suntuoso entierro á que asistieron todos los ministros al frente de la aristocracia británica. John Hookham Frere, erudito hispanizante, que tradujo en verso pedazos del Poema del Cid así como varias comedias de Aristófanes; que fué quien en Malta transformó en poeta romántico al Duque de Rivas y lo excitó á componer su *Moro Expósito*, escribió en buenos hexámetros latinos, con ligero sabor arcaico, la inscripción grabada en la losa del sepulcro de Alburquerque, y Blanco la tradujo y publicó en *El Español*. La inserto aquí, porque no recuerdo haberla visto nunca, fuera de las páginas tan olvidadas hoy del periódico :

Impertérrito, activo, audaz, valiente,
Apoyo fuí de la española gente :
Nueva gloria á los timbres de mi cuna
Me concedió el Valor, y la Fortuna
Que, para mí sin ceño y sin mudanza,
Jamás frustró mi esfuerzo, ó mi esperanza.
La Patria iba á expirar, quando mi mano
La conservó en el suelo gaditano.
Este el término fué de mi carrera;

Si generosidad, si honor pudiera
De algunos hombres amansar las iras
No baxara tan pronto á dó me miras.
Ausente aqui, lexano de mi España,
Hallé fin á mi vida en tierra extraña;
Mas no á mi gloria. Hasta el sepulcro umbrío
Trasciende el nuevo honor del nombre mío;
El nuevo honor que la nacion inglesa
Tributa á mis cenizas en la huesa.
De próceres y pueblo rodeado,
De próceres y pueblo fuí llorado.
Benigno Dios! Eternizad el lazo
De esta amistad que consagró mi brazo!
Mi brazo!... Oh! nunca en la gloriosa guerra
Llore su falta mi adorada tierra:
Llóreme, sí; mas no con desconsuelo:
Názcanle otros valientes en su suelo
Que imitando el ejemplo de mi vida
Disfruten gratitud no interrumpida.

Las últimas tres líneas, flojas y prosaicas en realidad, no son mucho mejores en el original latino, que dice así:

Sint fortes alii ac felices, qui mea possint
Factaque sequi semperque benignis civibus uti.

La gran desavenencia entre Blanco y la Junta culminó, agriándose día por día, cuando llegaron pormenores de las sublevaciones populares que desde 1810 fueron brotando por todo el imperio americano español, y poco á poco se extendieron desde Méjico hasta Chile y Buenos Aires. Blanco de ningún modo creyó que estuviesen esas colonias en aquella fecha bastante maduras para ser y prosperar independientes; pero reconociendo la injusta desigualdad con que España las trataba en beneficio exclusivo de la metrópoli, fiel además á sí mismo, á su amor de la justicia, al ansia de libertad que lo había impulsado al abandonar posición social, amigos, religión, patria y familia, consideró acreedores á los americanos, bajo la enseña española, dentro de la monarquía de Fernando VII, á todas las franquicias económicas, sociales y políticas de que hasta entonces habían estado privadas. A más, á mucho más por consiguiente que el derecho aislado de diputar representantes á las Cortes reunidas en Cádiz.

Esta última concesion, acordada, no sin trabajo, en recompensa de las sumas respetables con que desde luego espontáneamente contribuían á los gastos de la guerra, era más en la apariencia que en sustancia: ¿de qué podían en realidad servir en pro de los intereses de América unos cuantos diputados, perdidos á tantos miles de millas de distancia en medio de la masa infinitamente más numerosa de delegados de las provincias de la metrópoli, secularmente habituados todos á considerar las colonias de América como fundos de la corona de Castilla, algo así como fincas rústicas explotables y expoliables sin más freno que el interés ó la buena voluntad del propietario?

La política, pues, que en todos los números de *El Español* aconsejaba y predicaba Blanco, tendía siempre fuerte y declaradamente á buscar por medios pacíficos la reconciliación entre España y sus dependencias americanas. « En vano (escribía él), en vano se discute en las Cortes; mientras que allí se arguye, los españoles y americanos se degüellan. Si las Cortes quieren no profanar el nombre de Padres de la Patria que con tanto ardor dieron los pueblos á sus representantes, no dejen que se asesinen sus hijos, mientras ellos arguyen tranquilamente cual es el que tiene razón. Arrójense en medio de ellos » ...traten de un arreglo inmediato con armisticio garantizado por Inglaterra y no pongan más condición fundamental que ésta : las provincias españolas de uno y otro hemisferio tendrán siempre un mismo rey y un mismo congreso soberano[1].

En estas líneas se sintetiza la política de *El Español* en la grave y candente cuestión americana y se descubren los móviles de su oposición á la política insensata que las Cortes adoptaron. Era él, de sobra lo probó el resultado, quien tenia la razón, quien claramente vió que por el camino emprendido y con el sistema aplicado perdería España su imperio colonial, porque ni entonces ni luego ni nunca dispondría de recursos suficientes para recuperarlo por la fuerza.

1. *El Español*, número de Abril 30 de 1811 (tomo III, p. 70-72).

Más explícita y vigorosamente agrupó é hizo resaltar en dos párrafos de un artículo publicado en la importante revista trimestre *The Quarterly Review* que era, como lo es hoy todavía, uno de los órganos más importantes de la opinión de las clases ilustradas de Inglaterra, los sucesos tristes y capitales que fueron origen de la nefasta política, de la Regencia primero, y luego de las mismas Cortes :

« El primer paso de la Regencia, al tener noticia de lo ocurrido en Caracas, fué declarar rebelde la conducta de Venezuela y bloquear sus puertos : la declaración misma redactada además en los términos más violentos y ultrajosos. El resultado de ese cruel é insultante decreto fué aumentar el desprecio á un gobierno que, al par de verse obligado á mendigar la protección de un puñado de comerciantes en la Península, tronaba tales venganzas contra millones de seres, á quienes el Atlántico separaba de los que pretendían ser sus dueños. En realidad la Regencia era un mero instrumento de los comerciantes de Cádiz, y sus órdenes provenían de la alarmada avaricia de estos individuos.

» Las Cortes pudieron hacer las colonias volver á sus primeros sentimientos. La veneración que esa voz antigua, casi sacrosanta, comunicaba á los representantes de la nación, el nuevo interés que les prestaban las circunstancias en que se hallaba el pueblo español, dueño otra vez de sus antiguos privilegios constitucionales, hacía á esa asamblea señora absoluta de la opinión en toda la extensión de las posesiones españolas. Mas estaba por desgracia reunida en el foco mismo de la hostilidad contra la América, y esto la ponía desde luego enfrente de enojoso dilema. Ansiando la popularidad tocábale escoger entre el aplauso del pueblo de Cádiz y otro aplauso que, aunque repetido por millones, llegaba, eco vago y tardío, desde el otro lado de los mares. Las Cortes se dejaron llevar de la natural debilidad humana, la satisfacción inmediata pesó más que el temor de males distantes, y el interés mercantil prevaleció[1]. »

1. *The Quarterly Review*, June 1812. Vol. VII, *London. Printed for John Murray*, 1812. — Es el artículo que encabeza el número.

Tal era el fondo de sus ideas y tal la doctrina que predicaba inútilmente *El Español.* Iba en contra de intereses demasiado hondamente arraigados y de vanidades personales demasiado vivas, para no provocar odio inextinguible á la persona del escritor, el cual impávidamente continuaba en tanto su camino. La Regencia empezó por prohibir la entrada del periódico en las colonias, y la Junta ponía especial cuidado de que circulase en Cádiz misma lo menos posible. Aquella prohibición llegó á oídos de Blanco accidentalmente, por un número de la *Gaceta de México* de 15 de Noviembre de 1810, en el cual publicaba el Virrey un bando con la Real Orden recibida de la Regencia del Reino en que se decía que « Blanco, eterno adulador de Don Manuel Godoy, se había refugiado á Londres, donde pasa el tiempo publicando un periódico. Como en este impreso se habla muchas veces sin tino de los asuntos de la Península y maliciosamente se vierten especies subversivas de todo buen orden y de aquella unión que sola puede salvarnos, ha dispuesto S. M. se prohiba en esas provincias la libre circulación de ese periódico y me manda... »

Esto podía ordenarse sin más trámite en países despóticamente gobernados como las colonias; no así en Cádiz, donde regía desde Noviembre de 1810 el decreto de las Cortes estableciendo en asuntos políticos la libertad de imprenta, y fué preciso á las Cortes buscar ó hallar un pretexto plausible de atacar y de poner marchamo deshonroso encima de Blanco y de su periódico. Pronto se encontró.

Recibió Blanco en Londres por conducto de la Embajada portuguesa una carta de Cádiz firmada por un Sr. Pérez, diputado en las Cortes por Puebla de los Angeles en Méjico, carta en que juiciosa y moderadamente se aplaudía la conducta de *El Español* y su política en la cuestión americana. Carta y firma eran una mentira de la primera á la última línea; pero Blanco, que no podía saberlo ni sospecharlo, se alegró de ese aplauso venido de donde menos podía esperarlo, y lo publicó con agradecido comentario. El diputado, cuyo nombre y firma se suplantaban, era el Presbítero D. Joaquín

Antonio Pérez, reaccionario declarado, muy enemigo de toda reforma, muy ocupado sobre todo en obtener la mitra episcopal de la región que representaba; apenas llegó el número á sus manos, sin nada más averiguar, indignado, furioso, tomó la palabra en las Cortes acusando á Blanco de falsificador y sosteniendo, sin dato alguno para ello, que era autor consciente de la falsificación.

Tras éste hablaron otros, todos en el mismo sentido, ninguno para sugerir que se aguardase siquiera hasta oir las explicaciones del acusado, á pesar de que en los escaños se sentaban varios amigos personales de Blanco que íntimamente lo conocían, como Antillón, que no chistó; como Gallego, que fué de los que más cruelmente le atacaron; y todos aplaudieron á Don Felipe Aner diciendo que « *El Español* era un enemigo de su patria peor que Napoleón », á Don Luis R. del Monte agregando entre otras la siguiente frase : « Este editor es un infame é indigno español, que desde el primer número se ha declarado enemigo descarado de su patria. »

Las Cortes por supuesto votaron en el acto la proposición presentada que pasaba el papel « á la Junta territorial de Censura para que *obre según los méritos de dicho número y de los anteriores contra este periódico y el nombre del autor* » [1]. No era solo, pues, el periódico lo que se trataba de infamar y castigar, sino la persona del periodista, *su nombre*. ¡Extraña manera de aplicar la ley de libertad de imprenta, que ellos mismos habían votado como grande y segura garantía de la libertad individual!

El *Semanario Patriótico,* al dar cuenta de la sesión, habla de Blanco en estos términos : « Sus amigos lo desconocen, se avergüenzan de haberlo sido, se apresuran á manifestarlo en el Congreso... Nosotros aprovechamos esta ocasión de decir que el editor de *El Español* no se parece al editor que fué del *Semanario Patriótico* [2]. » No hay que olvidar en honor de Quintana que no tomaba ya él parte alguna en la redacción ó en la dirección de este periódico.

1. Cortes, sesión del 24 de Mayo de 1811.
2. *Semanario Patriótico,* n° 62. Jueves 13 de Junio de 1811. P. 274.

Recibió Blanco sin excesiva sorpresa los papeles de Cádiz con el extracto de la sesión y los comentarios agravantes, aunque ciertamente no esperaba tal aluvión de injurias del lado de las Cortes. Ya un año antes con motivo de unas líneas del *Observador*, periódico de Cádiz, había escrito á Lord Holland estas palabras : « No sé en verdad cómo un hombre honrado puede contestar á injurias tan enormes. Lo que en mí sobrenada es una especie de estupefacción al ver que en Cádiz, ciudad llena hoy de antiguos amigos míos, se me pueda calificar de monstruo, de corruptor de la moral pública, sin que haya habido uno que intentara siquiera defenderme; no me queda duda de que no conservo ya un solo amigo entre ellos[1]. »

Contentóse esta vez con rectificar los hechos, relatar sencillamente lo que pasó, insertar en el periódico un facsímile de la carta en cuestión, responder categóricamente á los oradores de las Cortes y aguardar que allí mismo rectificasen todo.

Vana esperanza. Nadie se encargó de tal rectificación; en las actas de la Asamblea quedó archivado para siempre el testimonio de la ligereza é iniquidad de aquellos legisladores; y el nombre de quien nunca faltó á la verdad, *this truthful man*, como lo llamó Gladstone[2], injustamente acusado y al parecer convicto como falsario.

Con sobrada verosimilitud dijo poco después que de esos malos ratos le sobrevino una afección nerviosa, que le hizo perder toda esperanza de recuperar nunca la salud y lo dejó convertido en inválido constante para el resto de sus días. No rindió las armas sin embargo; el periódico continuó apareciendo y circulando, con más ó menos dificultad, en España y en América, mientras pudo ser útil, esto es, hasta que acabó la guerra y quedó restaurado Fernando VII.

Fué *El Español* un periódico esencialmente político, aunque al principio tuviera su director la intención de hacerlo en gran parte crítico y literario, como lo fueron despues las *Variedades;* pero los importantes sucesos de la época que rápidamente se precipitaban en España y en Europa, y muy pronto

1. Carta de Octubre 26 de 1810. *The Life...*, t. III, p. 335.
2. *Gleanings of past years*, t. I, p. 51 (J. Murray, 1879).

las noticias de América, que en Inglaterra se recibían á menudo antes que en Cádiz y que Blanco siempre discutía y comentaba, le imprimieron pronto rumbo fijo en aquel sentido. No es decir que evitase tocar puntos literarios; hacíalo cuando el caso lo requería, como en el número de Enero de 1812, que contiene una bella y generosa defensa de Jovellanos al anunciar su fallecimiento; ó como el de Febrero de 1813 con una interesante noticia necrológica de Capmany, que concluye así: « Llevaba ciertos gustos y opiniones al exceso. Tal era á mi parecer su idolatría (que así puede llamarse) de la lengua española, su admiración de la eloquencia de los escritores castellanos del siglo XVI y su empeño en conservar la lengua en el mismo estado que tenía en aquel tiempo. Pero si esto, como creo, debe ponerse en la clase de preocupaciones, no puede negarse que es una preocupación laudable en su principio y en perfecta armonía con el carácter *castizo* de Capmany. »

Cesó, pues, *El Español* de aparecer cuando ya en España Fernando VII con tan enconada ingratitud había disuelto las Cortes, abolido la Constitución de 1812 y encarcelado, á reserva de mayor castigo después, á los jefes y más notables diputados del partido liberal. Despidióse Blanco de sus lectores en un artículo titulado « Conclusión de la Obra », cuyo párrafo final bien merece ser citado, por lo que tiene de personal y por el dardo que, al acabar, con mano segura lanza y deja vibrante donde quiso clavarlo :

« Dios no permita que emplee yo mi pluma en acumular odio sobre los caídos, ni que dé entrada en mi corazón á la vilísima exultación que pudiera sugerirme mi amor propio. Estoy íntimamente persuadido de que los principales autores del caso que lamento, han procedido con puras aunque no prudentes intenciones, y aunque su situación presente debe servir de lección á los reformadores, es demasiado amarga para la sola culpa de vanidad intratable en que ciertamente han incurrido los más de los liberales. »

VI

Muy grande fué ciertamente la suma de trabajo á que estuvo sujeto durante esos cuatro años largos, siempre solo : director, redactor, corrector de pruebas, secretario y lo demás que empresa de tal género demanda; todo lo cual sin embargo no fué su única ni aun quizás su principal ocupación. Apenas extendió un tanto su trato con personas cultas del país, quedó convencido de lo ignorante que era comparado con ellas, á pesar de haber siempre pasado él en su tierra como muy instruído, sólo porque sabía latín, teología y había cultivado un poco las bellas letras. « No tardé en convencerme de que para ser tenido en Inglaterra por literato era indispensable saber el griego. » Púsose incontinenti á estudiarlo, y al cabo de cuatro años, por el tiempo en que cesó de salir *El Español*, había leído y corrientemente descifraba « la Ilíada y la Odisea, Herodoto y la antología de Dalzel, además de varias vidas de Plutarco ». Siguiendo un consejo de Addison, no había dejado pasar un solo día de esos años sin consagrar á su estudio un cuarto de hora por lo menos.

Durante el mismo período ahondó más y más en el estudio del idioma inglés y su literatura, llegando hasta el grado de serle menos fácil escribir en castellano, por haberse habituado á traducir antes mentalmente del inglés las ideas, que delante del papel siempre ya le venían en este último idioma.

Otro cambio más profundo fué al mismo tiempo lenta y seguramente operándose en su espíritu y llevándolo de la radical incredulidad religiosa, del ateísmo en que confesaba estar al salir de España, otra vez al cristianismo; no por de contado al gremio católico cuya entrada le estaba negada sin remisión.

Junto con el griego y el latín, pues no empezó el hebreo sino algúnos años después, estudiaba la *Teología Natural* de William Paley, bajo cuya influencia « sentimientos de piedad hacia el gran autor de la naturaleza comenzaron á

derretir la escarcha artificial que miserias y desgracias impuestas en su santo nombre habían producido sobre un corazón no formado para ser ingrato »[1]. Así volvió al deísmo. Luego, al pasar un domingo delante de una iglesia anglicana, entró en ella, « las oraciones, aunque enunciando cosas en que no creía, me parecieron solemnes y conmovedoras ». Fué volviendo á la superficie de este modo el fondo de místico y de creyente que en la juventud lo había arrastrado al sacerdocio católico, y que no podía haber desaparecido. Poco después lo sintió ya bullir, subir y enseñorearse de su espíritu otra vez, hasta que sin vacilar mucho, penetró una mañana de Octubre de 1812 en su parroquia á recibir el sacramento conforme al rito del culto anglicano, y á los dos años firmó la profesión de fe necesaria para ejercer el sacerdocio, « los Treinta y Nueve artículos, » como se dice; y partió en seguida á la ciudad de Oxford, asiento de la célebre Universidad, á completar su educación religiosa anglicana y perfeccionar sus estudios griegos. Allí su afabilidad, su inteligencia, su conocimiento cabal de la teología católica y su mismo aislamiento en el país, contribuyeron á hacerlo acoger, con muy simpático interés por Newman, Whately, Froude, Pusey; luego por Gladstone y muchos otros, doctores ó estudiantes, lumbreras actuales ó futuras, en un sentido ú otro, de la ciencia teológica en la Gran Bretaña.

A primera vista el menos prevenido en contra, el más imparcial, ha de juzgar enfadosa coincidencia la conformidad de este cambio, este avatar tercero de Blanco, con su interés directo y personal. Había abandonado irrevocablemente la ciudadanía española, era súbdito inglés ahora, y el nuevo cambio de estado en materia de religión lo hacía entrar en una comunidad muy rica, de grande influencia oficial y social, en la que podría obtener beneficios pingües y permanentes. No hizo, pues, otra cosa, dirán los malquerientes, que

1. *Practical and internal* | *evidence* | *against* | *catholicism* | *with* | *occasional strictures on Mr Butler's book of* | *the Roman Catholic Church:* | in six letters | ... by the | Rev. Joseph Blanco White, M.A.B.D. | London. | John Murray | MDCCCXXV | p. 13.

subordinar la religión á la seguridad de su porvenir y laborar hábilmente en pro de su fortuna.

Esta es la apariencia, pero la realidad es otra. Cierto que recibió, once años después y no sin alguna desagradable tentativa de oposición, por diploma, es decir, sin solicitarlo, y sin someterse á prueba alguna, el título académico de *Magister Artium*, honor que no muy fácil ni frecuentemente concedía la Universidad en esa forma á particulares, y también que llegó á ser profesor en uno de los Colegios adjuntos á la misma Universidad; pero igualmente es positivo que conservó siempre escrupulosamente su independencia, como lo probó, sin miedo, sin titubear, en la primera ocasión de reivindicarla que se presentó. Fué ésta cuando Roberto Peel, ministro en el gabinete presidido por el Duque de Wellington y *leader* del partido dominante en la Cámara baja, después de haber propuesto y sostenido, hasta lograrlo, la emancipación política de los católicos en Irlanda (quienes no podían hasta entonces penetrar como diputados en el Parlamento á causa del juramento imposible de aceptar que se les imponía antes de usar del derecho de entrar y sentarse en él), renunció el cargo de representante de Oxford en la Cámara y solicitó en el acto ser reelegido allí mismo, como aprobación de su conducta.

Habíase manifestado siempre en la Universidad de Oxford oposición decidida á esa reforma, y parecía bien improbable que se desdijese esta vez y aprobase el cambio de frente del partido provocado, impuesto casi, por el prestigio y obstinado vigor de Peel. Dibujóse desde luego en la ciudad invencible desaprobación de la reforma. Pero en el ánimo de Blanco, á despecho de su antigua y arraigada hostilidad al catolicismo, pudo más que el interés inmediato y los favores que á la Universidad debía, su amor sincero de la justicia; hallábase él entonces en Londres ocupado en los múltiples preliminares de la fundación de una revista inglesa, y desde Londres, sin vacilar, muy al principio de la campaña electoral, en carta pública, anunció que por su parte votaría allí en favor de la reelección de Roberto Peel.

Peel resultó vencido, cual era de preverse, y Blanco, que

abiertamente votó por él, llevando consigo á las urnas los papeles que acreditaban su derecho de votar, pues se había hablado de negárselo, se oyó tratar de advenedizo y en peligro real de perder cuanta simpatía y consideración tenía ganada entre sus colegas universitarios. Ocurrió esto en 1829, pero lo relato aquí anticipadamente para completar este lado de su carácter.

Mas si es evidente su firmeza, y en el caso descrito la persistencia de su liberalismo y su rectitud, pues mucho arriesgaba en favor de los católicos de Irlanda, quienes nunca le darían cosa alguna en compensación, no es posible pensar lo mismo de la constancia de su ánimo y su inteligencia en cuestiones de fe religiosa: no hay la menor duda de que ya en ese año 1829, y aun antes, su confianza en la verdad del protestantismo anglicano sufría recias sacudidas, iguales ahora en la madurez de su vida á las que en él pasó la fe católica durante la juventud.

De esta indecisión intelectual, de esta perenne movilidad él mismo se daba cuenta clara, que encuentro formulada por medio de este símil en su autobiografía: « Yo siempre estoy, siempre he estado dispuesto á proceder en busca de la Verdad, sin curarme de riesgos ó de pérdidas, lo mismo al través de honores que de afrentas. Pero la Verdad nunca ha venido á mí á manera de ancho torrente de luz, cual sobre otros parece haberse presentado y derramado. Ante los ojos de la mente mía ha brillado solamente como vívida, pequeña, centelleante estrella en medio de una tempestad; á veces circundada por un instante de hermosura que embargaba mi corazón; otras veces perdida entre nubes espesas que, con un poco menos de fe por mi parte, me hubieran hecho creer pura ilusión cuanto había pensado descubrir. A prueba tan larga y tan penosa he estado sometido, aunque resuelto siempre á marchar, en la claridad ó en las tinieblas, hacia la dirección en que ví la luz aparecer[1]. »

1. *...Truth has never manifested itself to me in such a broad stream of light, as seems to be poured upon some men... Truth has appeared to my mental eye like a vivid, yet small and twinkling star, in a storm, now appearing for a moment with a beauty which enraptures my heart, now lost in clouds...* (*The Life...*, I, p. 213.)

En 1832, cuando escribía estas líneas, estaba ya él á más de la mitad del camino que había de llevarlo al libre gremio de los unitarios, y al cual es seguro que no lo condujeron motivos de interés personal.

VII

Después de haber residido en Oxford cerca de un año esa primera vez, volvió á Londres á vivir en casa de Lord Holland, llamado por éste para confiarle la educación de su hijo : ocupación penosa para Blanco, á que su impaciencia natural difícilmente se avenía, y á la que renunció á los dos años, aprovechando como pretexto un viaje de varios meses por Bélgica que emprendía la familia toda. Peor de salud cada vez, sometióse entonces al régimen más severo, primero bajo las órdenes, como dice, de un charlatán desesperado, luego bajo las de un hábil facultativo ; « pero el resultado fué una extremada debilidad ; no me quedaron más que los huesos y el pellejo, y apenas podía dar un paso sin sentirme próximo á desfallecer. » Mas poco á poco fué restableciéndose, y en 1820 aceptó la invitación que el aplaudido poeta Thomas Campbell, director del *New Monthly Magazine,* le hizo de escribir para ese periódico las *Cartas de España de Don Leucadio Doblado*[1]. De este libro, que colocó desde luego á su autor en buen lugar entre los que en Londres cultivaban las letras en esos días, ya he hablado antes. Comenzó entonces el más ocupado y fecundo período de su vida.

Un editor londinense, Rodolfo Ackermann, dueño de una imprenta y taller de grabados, que negociaba con la América española á la que surtía de sus libros y catecismos, recordando el éxito de *El Español* y en vista ahora de las dos ediciones pronto despachadas de las *Letters from Spain*, acudió á proponer á Blanco la dirección y redacción de una Revista trimestre, que proyectaba dar á luz, especialmente dedicada á hispano-

1. En ese periódico mensual, *Campbell's New Monthly Magazine,* por esa misma época, publicó Blanco otros varios trabajos sobre libros antiguos españoles, en especial sobre *El Conde Lucanor,* del cual tradujo muy bien al inglés el *Enxemplo* XI « de lo que acaesció á un dean de Santiago con don Illán, el grant maestro ». (N° 64 ; 1824.)

americanos. Vaciló él bastante antes de aceptar la proposición. « Desde que suspendí *El Español* (escribe en la autobiografía) apenas si de cuando en cuando tuve ocasión de poner una carta en castellano. Había totalmente descuidado durante varios años el pensar en mi idioma nativo. Me era penoso hacerlo, y cada vez que lo intentaba me sentía como en duda de mi propia identidad; á la manera del que despierta de una pesadilla, necesitaba persuadirme de que no me hallaba otra vez en esa tierra de mi amor y de mi aversión; de que no revivían afectos y relaciones que habían de romperse con renovada dificultad, pues forzado yo á huir de esas instituciones aborrecidas, dejaría en peligro á personas estrechamente ligadas conmígo. »

Ne le desagradaba por otra parte la idea de contribuír á la ilustración y progreso de esos americanos cuyos intereses políticos tanto en *El Español* lo habían ocupado, y además el sueldo fijo que el editor le ofrecía por los cuatro números anuales venía á superponerse muy bien á la pensión del gobierno y permitirle atender mejor á los gastos de la educación de su hijo. Aceptó la oferta; el primer número salió á fines de 1822 con fecha 1° de Enero de 1823, no debiendo el segundo aparecer hasta el mismo día y mes de 1824, subordinado á la acogida que obtuviese. Esta fué buena y continuó saliendo puntualmente. Forman hoy la colección dos tomos en octavo. Esta es la portada del primero : | *Variedades* | O | Mensagero de Londres : | Periódico trimestre | Por | El Revdo. Joseph Blanco White, | Tomo I | Londres : | Lo publíca R. Ackermann, 101 Strand | 1824 | . Cada número tenía unas cien páginas más ó menos[1].

Este periódico no duró tanto como *El Español*, acaba en el número de Octubre-Diciembre de 1825. Hojeado hoy, despierta menos curiosidad que su predecesor; fáltale la vida, el palpitante interés de la frecuente polémica, del drama agitado de

1. « Uno de los periódicos más perfectos que se han publicado jamás en idioma castellano, es sin duda el *Mensajero de Londres*, escrito por aquel eminente literato que antes que Mr. De Pradt y ningún otro europeo defendió la causa de la América en el mundo antiguo, el ilustrado Blanco White. » José Joaquín de Mora, *Crónica Política y Literaria de Buenos Aires*, n° 90, Agosto 31 de 1827.

aquellos primeros quince años del siglo XIX, en que apenas pasaba mes sin traer consigo algún suceso de importancia histórica duradera. Es más literario sin duda, casi únicamente literario: un *Magazine* para lectores desparramados en un vasto continente, á cuyas manos no ha de llegar hasta semanas y meses después de impreso. Eran además para su dueño elemento principal del negocio los grabados, planchas, nuevas ó viejas, del fondo de su almacén: vistas, retratos, figurines coloreados de modas; pero estos últimos, declaró Blanco desde el principio á su editor, que no se encargaría de explicar ó comentar.

El interés del editor coartaba sin embargo un tanto su libertad y lo forzaba á prescindir de ciertas materias. « No está bien ni es decente (dijo después, ya en la hora de despedirse) empezar un libro con un artículo sobre Religión ó Política sabiendo que se ha de concluír con descripciones de fluecos, cintas y modas. Aun cuando escribiese con entera independencia de miramientos, la distancia á que me hallo del público á que he dirigido mis reflexiones, priva á la imaginación del estímulo que nace del trato y vista de las personas para quienes escribe. »

El número 1.°, quizás el mejor de todos, empieza con una noticia biográfica, acompañada de retrato, de Simón Bolívar, cosa de que se escandalizaba todavía en 1882 el autor de la *Historia de los Heterodoxos Españoles*. La noticia después de todo vale bien poco, en la narración de los sucesos no pasa del año 1821 ; y no es además obra de Blanco, pues una nota al final dice que « se ha sacado de un manuscrito en inglés comunicado al Propietario del périódico ». El resto del número es muy interesante y llena perfectamente el objeto declarado de la publicación: « llamar la atención de sus lectores á los estudios y lectura que cultivan el entendimiento, y especialmente á la literatura, que es el medio más eficaz de refinar el gusto intelectual, y por éste el gusto moral de los pueblos. » Brillan como perlas finas en este mismo número tres trozos de Shakspeare, por el director traducidos en verso: el monólogo famoso de Hamlet: *To be or not to be;* una parte del diálogo,

también del *Hamlet*, entre Polonio y Reynaldo; y la respuesta de Norfolk en el *Ricardo II* al ser desterrado por el Rey.

La versión del soliloquio de Hamlet, apenas deslucida por dos ó tres ligeros lunares, es probablemente la mejor que existe en castellano; la de Tassara, por ejemplo, ni siquiera se le puede comparar. La de Rafael Pombo es excelente, como suya; pero menos ajustada al original, libre á la manera que Andrés Bello tradujo á Víctor Hugo. La de Blanco es quizás lo más literal posible, el señor Menéndez y Pelayo la inserta íntegra en su *Historia* citada, y también don L. A. de Cueto copia una gran parte en su *Bosquejo crítico;* el primero la encomia por su « áspera energía », el segundo por « su briosa naturalidad », y ambos tienen razón.

A la traducción del diálogo entre Polonio y Reynaldo precede una breve nota en que, á modo de pequeña medalla, graba Blanco muy bien la figura del padre de Ofelia cual la concibió el gran trágico inglés: « prototipo de la adulación, vanidad y afectación política de un cortesano viejo; un completo bulle-bulle, un corre-ve-dile[1] de palacio, entonado, profundo y pomposo con sus dependientes. »

La elección por Blanco del tercer trozo es característica. Diríase que influyó en él algo de personal, y en uno de los capítulos de la autobiografía lo cita otra vez, íntegro, en el texto original. Son las sentidas palabras que dirige el Duque de Norfolk al Rey Ricardo que lo destierra, y expresan vivamente « el desconsuelo de tener que resignarse á abandonar el idioma nativo y aprender otro extranjero »: Son las siguientes:

Severa por demás es mi sentencia
Y tal, Señor, cual no la esperaría
De vuestra boca. Si algo he merecido
De parte de mi Rey, no es la amargura
De ser así arrojado al ancho mundo.
El idioma patrio que he aprendido
Más de cuarenta años, me es inútil
De hoy en adelante. ¿Qué es mi lengua
Ya para mí sino harpa destemplada,
O instrumento sonoro puesto en manos
No acostumbradas á pulsar sus cuerdas?

1. Sigo, como en otras ocasiones, la ortografía del original.

Con doble cerco habéisla aprisionado
En mi boca, Señor, y la pesada,
La estúpida, la estéril ignorancia
Le dáis por carcelera. Pasó el tiempo
De imitar balbuciendo á la nodriza...
Si del nativo aliento, de esta suerte,
Me priváis, ó mi rey, dáisme la muerte.

El periódico, ya lo he dicho, vivía de las suscripciones de América; mas no por eso adula ni engaña á sus lectores americanos. Muy al contrario hallamos hoy en él que á propósito de la nueva constitución chilena de 1823 dijo lo siguiente : « Que los hispano-americanos tienen aun mucho que sufrir, es bien claro; no porque la España tenga fuerzas para impedir sus progresos, sino porque se hallan en el caso de niños mal criados que alcanzan su libertad antes de conocer el mundo... » y desaprueba enérgicamente así la intolerancia religiosa en que estaba empapada esa nueva Constitución chilena[1].

Pero en semejante clase de periódico no estaba él realmente en su elemento; no se amoldaba á la tarea de escribir prosa española sin verdadero interés en lo que hacía, sin la excitación de la lucha, sin poner toda su alma en lo que escribía; nada más que por el sueldo relativamente crecido de trescientas libras esterlinas que por cada cuatro números le daban. Cansado al fin, abandonó la empresa. Con gran sentimiento de parte del editor, pues el negocio no era malo, y creó Ackermann inmediatamente otros dos periódicos en sustitución de las *Variedades*. Al frente de ellos puso, con recomendación del predecesor, á otro emigrado español, hijo de Cádiz, José Joaquín de Mora, buen poeta, notable publicista, autor de las *Leyendas españolas;* que pasó luego varios años de una vida bastante agitada como profesor y como político en Buenos Aires, Chile, Perú y Bolivia; que volvió á Londres de Cónsul general de la Confederación Perú-Boliviana; y que, derruída ésta, retornó á su patria en 1843 y murió en Madrid muy cerca de cumplir ochenta y dos años de edad, honrado desde 1848 con el título de individuo

1. Número VI, p. 2 (tomo II).

de número de la Real Academia Española. Sus compatriotas no se mostraron, pues, tan severos con él como lo fueron con Blanco hasta el último momento[1].

No quiso Blanco separarse de los lectores de las *Variedades* sin darles antes la más franca explicación sobre su vida en España y los motivos que le hicieron cambiar de patria y de religión, pues no había antes aludido á esa cuestión, de suyo delicada para la gran mayoría católica de la América española. Titúlase el artículo « Despedida del autor de las *Variedades* á los hispano-americanos », y es como un primer esbozo de autobiografía, un compendio de lo que después escribió en inglés para el doctor Whately en que más circunstanciadamente refiere su vida íntima y sus actos públicos. En esta *Despedida* el interés es más vivo, más sostenido, por la concentrada energía, la cabal franqueza con que cuenta esa larga y dolorosa crisis de su carrera, sin miedo ahora de chocar contra nada ó contra nadie. Me parece también de lo mejor que escribió en prosa castellana, por su vigor, su elegancia y su transparente sinceridad. A esta confesion general, pues así puede llamarse, he aludido ya varias veces. Véase esta última muestra :

« A decir verdad no es tanto el trabajo como las circunstancias del (periódico) que he tenido á mi cargo, lo que me mueve á abandonarlo. El escribir ó hablar en mi lengua nativa siempre me es doloroso. El eco de la hermosa y desgraciada lengua española trae consigo á mi oído, como si fuese el rumor lejano de una mazmorra en que hubiese sufrido encarcelamiento, grillos, heridas é insultos, y donde hubiese dejado los amigos más queridos sufriendo los mismos males sin remedio ni esperanza.

» Tal vez soy víctima de una sensibilidad extremada sobre ciertas materias enlazadas con la libertad moral del hombre, pero supuesto que ni los años ni la mudanza de vida hacen

1. Mora, como Blanco White, á pesar de ser español-europeo, apoyó con la mayor decisión la independencia de las jóvenes repúblicas que se habían alzado en el continente... (M. L. Amunátegui, *Don José Joaquín de Mora*, Santiago de Chile, 1888, p. 40.)

mella en mis sentimientos; ¿qué me queda sino mimarlos, é impedir que me destrozen? »

Volvió, pues, á ocupación más en consonancia con su talento y su carácter, á la controversia religiosa, á la propaganda protestante, y publicó en un mismo año (1825) dos de sus libros en ese género más importantes. El primero se intitula : *Evidencia práctica é interna contra el catolicismo, acompañada de algunas críticas á propósito del Libro de la Iglesia Católica Romana de Mr. Butler*[1]. El segundo : *Preservativo del Pobre contra el Papismo*[2].

Terciaba Blanco por medio del primero de estos dos escritos en reñida polémica que sostenía Roberto Southey, el poeta laureado de Inglaterra, biógrafo de Nelson é historiador de la guerra con Napoleon en España, contra Charles Butler, campeón católico, « escritor, dice Leslie Stephen, delicioso, aunque superficial y apasionado ». Southey agradeció y estimó en mucho el auxilio que acudió Blanco á prestarle. Coleridge y Southey eran en esa fecha los únicos dos ilustres poetas ingleses que vivían en Londres ó cerca de Londres (pues Keats, Shelley y Byron ya entonces habían fallecido y Wordsworth apenas se movía de su región de los Lagos) y tenían ambos por Blanco particular, muy viva estimación, como lo prueban las cartas que de ellos se encuentran en la *Vida* editada por J. H. Thom. El segundo escrito, el *Preservativo*, traducido luego al español, probablemente, según Menéndez y Pelayo, por Usoz y Río, pues no tiene nombre de traductor, sirvió mucho en lo adelante á las sociedades bíblicas inglesas para su propaganda en países españoles.

Cuando volvió á Oxford en 1826 llevaba muy acrecentado su prestigio literario y fué recibido por catedráticos y alumnos con los brazos abiertos, contado pronto entre los llamados *Noéticos* del colegio Oriel, nombre que viene á ser, conforme á la raíz griega de la palabra, algo así como lo que hoy llaman *Intelectuales*. Los dos primeros años de esa su segunda resi-

1. Véase el título original exacto en nota anterior.
2. *The Poor Man's Preservative against Popery*, 1 vol. in-12°, 1825. Última edición, 1834.

dencia allí fueron de los más tranquilos y gratamente ocupados; continuó asiduamente el estudio del hebreo, predicó, dió conferencias, una muy apreciada sobre la « Teoría de los sonidos musicales », y se hizo á menudo apreciar ejecutando trios clásicos en la viola, con Newman, que tocaba el violín, y Reinagle el tercer instrumento. Los oyentes notaban con curiosidad el contraste entre Blanco agitado, saludando muy agradecido á los que aplaudian, y Newman inmóvil en tanto como una Esfinje[1].

La campaña electoral de Roberto Peel en 1829, de que ya he hablado, nubló el horizonte, y comenzó entonces á minar el corazón de Blanco el deseo de no quedarse allí indefinidamente. Era él en extremo susceptible y su posición en el Colegio de que era profesor, miembro, pero honorario, no *fellow*, no asociado propietario, le desagradaba, pues tenían sobre él derecho de precedencia otros más jóvenes, y los subordinados no le guardaban la consideración á que se juzgaba acreedor. « El forastero en Inglaterra nunca es popular, » escribía en 1835[2]. Al mismo tiempo empeoró el estado de su salud, pasó cinco meses encerrado en el aposento sin poder moverse, y todo reunido le hizo aprovechar la favorable coyuntura que se le presentó cuando Whately, nombrado Arzobispo de Dublín, quiso llevarlo consigo á vivir á su lado en su palacio; él aceptó ofreciendo dedicarse al mismo tiempo á la educación del hijo de corta edad del prelado, compensación que el excelente amigo ni sugirió ni esperaba. Ocurrió esto en 1832.

En Dublín demasiado sabía Blanco que, fuera del palacio arzobispal y las oficinas del gobierno, no se hallaba en suelo amigo, pues no habían de mirar en el país con buenos ojos á un excatólico español, descendiente de irlandeses, afiliado en la secta que con tan evidente injusticia trataba á la Iglesia romana en Irlanda. Confiesa él mismo[3] la pena que esto le

1. *Pre-Tractarian Oxford. A Reminiscence of the Oriel « Noetics »*, by the Rev. W. Tuckvell. London, 1909.
2. *The Life...*, vol. II, p. 120.
3. *Ibid.*, vol. I, p. 484.

causaba; sin embargo no fué ella bastante para amenguar su inextinguible afán por la polémica religiosa, pues allí escribió y publicó al año siguiente de su llegada un libro, que es acaso el mejor de cuantos produjo sobre esas cuestiones controvertibles, en respuesta á otro que acababa de dar á luz Thomas Moore, el popular poeta de las *Melodías Irlandesas*. Titulábase éste último libro : « *Viajes de un caballero irlandés en busca de una religion*, » y no lo firmaba Moore con su nombre sino como « *Editor* de las Memorias del Capitán Rock ». Blanco titula el suyo : « Segundo Viaje » (*Second Travels*, dice el original inglés)... « *No por el Editor de las Memorias del Capitán Rock.* » (Dos tomos, Dublin, 1833.) Moore dedica el libro : « Al pueblo de Irlanda, en defensa de su antigua Fe Nacional, » y Blanco el suyo así : « Al pueblo de Irlanda, cuyas virtudes, adelantamiento y felicidad deben venir, no de la Antigüedad ó Nacionalidad, sino de la Verdad de la religión que su gran mayoría profesa... » Moore mostró poseer grandes é inesperados conocimientos en patrística y teología; pero en esto naturalmente Blanco le aventajó, así como en el hábito de manejar esa especie de polémica, que sabía dirigir más derechamente al punto débil de la coraza del adversario. Pero en uno y otro caso me figuro que no se lograba persuadir más que al lector de antemano á ello preparado. Halló Moore seguramente número mayor de lectores, por la resonancia de su nombre, no sólo en Irlanda, donde se le idolatraba, sino en Gran Bretaña, que lo tenía aun por poeta de orden superior y ponía en las nubes su *Lalla Rook* y sus *Amores de los Angeles,* poemas azucarados, artificiales, ya hoy casi enteramente olvidados, como está muy desteñida la gloria que en vida acompañó á su autor. Blanco sigue paso á paso el argumento tal como su adversario lo presenta, con el mismo protagonista, para arribar por de contado á desenlace diametralmente opuesto; é inserta en medio de su desenvolvimiento teológico una novelita amorosa que tiene algún interés.

Pero estos escritos de combate, y otros dos ó tres que publicó después, están ya demasiado marchitos, muertos casi enteramente. Carecerían de todo atractivo, nada habría para

compensar el esfuerzo que su lectura á veces exige, si no les comunicara sumo interés la memoria del hombre que los escribió, si no viéramos al mismo tiempo en esas páginas, como en sus Memorias, sus cartas, las notas del diario de su vida, la imagen de un hombre interesante en extremo, original, sincero, enfermo casi siempre, profundamente desgraciado, que recorrió triste y solo una senda de abrojos y peñascos, hasta sucumbir martirizado por larga y lenta agonía; ansioso hasta el último momento de alcanzar la verdad, que cada vez parecía huir más lejos delante de sus ojos, fatigados de buscarla incesantemente, todos los días, todas las horas, con anhelo que nunca desmayó.

VIII

Faltábale ahora un triste momento que pasar, una última crisis, no la menos penosa de su contrastada existencia: arrancarse el corazón á pedazos y sacrificar en aras de la verdad religiosa, que creía por fin poseer, la amistad del hombre generoso á cuyo lado hubiera podido pasar tranquilo y respetado el corto espacio de tiempo que sus males exacerbados únicamente le concederían.

Resuelto ahora á abandonar el protestantismo y el ministerio que ejercía, era su deber revelar inmediata y francamente al hombre á quien por tantos años lo había ligado fraternal amistad, que su fe había desaparecido, que al cabo de sus meditaciones su ortodoxia se había estrellado como ante un muro de bronce cayendo hecho añicos en su conciencia el misterio de la Trinidad y los Treinta y nueve artículos en que se resumía la reforma de Enrique VIII y Elizabeth. Lo confesó, lo declaró así por tanto al Arzobispo en larga y afectuosa carta el 2 de Enero de 1835, resignado á pesar de su decaída salud y de los sesenta años que iba á cumplir, á dejar el albergue hospitalario en que tan apaciblemente había residido cerca de tres años; pues era claro que una vez publicado el cambio producido en él, parecería á muchos una profanación la pre-

sencia de un hereje en la mansión de Whately, del prelado que se hallaba al frente de la religión oficial inglesa en Irlanda. Pero además, en su situación particular lo que más vivamente había de dolerle, y en efecto le dolía, era alejarse de la sociedad incomparablemente grata de la esposa y las hijas de Whately, que con inexhausta bondad cuidaban al pobre y solitario enfermo. El Arzobispo y su familia se empeñaron de mil maneras en disuadirlo de la idea de la partida, en conservarlo siempre con ellos; pero la honradez de su espíritu pudo más que su interés y que sus afectos. «Dios sabe con qué dolor me arranco del lado de mis amigos. Dios sabe cuán vehementemente deseaba pasar con ellos mis últimos días! Pero el demonio de la Ortodoxia necesita víctimas, y estoy pronto al sacrificio[1].» Sus males hicieron aplazar un poco la partida, pero el 9 del mismo mes, á los seis días de entregada al Arzobispo la dolorosa confesión que de allí lo arrancaba, se hallaba en Liverpool, alojado en casa de un amigo, el vizcaíno Clemente de Zulueta, mientras disponía su instalación definitiva en ciudad tan intensamente mercantil, en la que sin embargo se cultivaba y prosperaba entonces como en ninguna otra de Europa esa humanización de la teología y la ética sobre la base de la autonomía de la razón individual, origen de numerosas agrupaciones, que con nombres diferentes se reunen todas bajo la enseña del unitarismo, en el cual tambien él acudía ahora á incorporarse.

Quince días después de su llegada concurrió por primera vez á la capilla unitaria; en la misma el domingo siguiente oyó con gran satisfacción al joven y elocuente James Martineau, hermano de Enriqueta Martineau, de la eminente publicista, que luego, con el aplauso de Augusto Comte mismo, condensó, tradujo é hizo más abordables los seis grandes galeones, quiero decir, los seis gruesos volúmenes de *La Filosofía Positiva*. Pronto entró Blanco también en frecuente correspondencia epistolar con el gran apóstol unitario angloamericano W. E. Channing, robusteciéndose así más y más cada día las bases de sus nuevas opiniones y sintiendo por fin

1. Carta al Rev. George Armstrong. *The Life...*, t. II, p. 72.

aplacado su antiguo y congojoso afanar. Al mismo tiempo en Oriel, en el antiguo colegio de Oxford á que había pertenecido, lo borraban con vituperio de la lista de los miembros, « única manera » (á esto se redujo su réplica), « única forma en que podian mis antiguos colegas darse el gusto de un Auto de Fe »[1]. Su « excelente amigo Newman » le escribió también una carta tristísima « que no es de la primera á la última línea más que un gemido y un suspiro », á la que contestó con el antiguo afecto, concluyendo así su carta en respuesta : « Confío en la misericordia divina que, á despecho de las angustias que los errores existentes producen entre quienes podrían de otro modo vivir juntos en la Unidad del espíritu de Cristo, nos reuniremos fuera del alcance de la duda y las disensiones en un mundo mejor. »

En tanto su amigo el Arzobispo de Dublín no lo abandonaba, invitábalo repetidamente á volver, siquiera por breve visita, á la morada donde nadie se olvidaba de él. Su esposa y sus hijas le escribían con frecuencia, y anualmente Mrs. Whately misma, por indicación de su marido, giraba á los banqueros de Blanco la suma de cien libras; aguinaldo que rehusó él una vez solamente, el año en que el Gobierno de Lord Melbourne á excitación de Lord Holland le regaló trescientas libras tomadas del fondo regio reservado á esas liberalidades, *The Queen's Royal Bounty*. Aunque era Blanco muy sobrio y de gustos moderados, tenía la pasión de comprar libros, y le sobraban las tentaciones, pues estaba siempre atento á cuanto de notable aparecía en Inglaterra, en Francia, y especialmente en Alemania cuya lengua aprendió en la segunda mitad de su vida lo mismo que el griego y el hebreo, y cuyo movimiento filosófico seguía con cuidado. Whately, que le conocía esa afición á comprar libros nuevos y viejos, se complacía en ayudar á satisfacerla.

En Julio de 1835 publicó su último libro, las *Observaciones sobre la Heregía y la Ortodoxia*, en que, por decirlo así, resuella el heterodoxo por la herida[2]. « Mi ardiente deseo (escribe á su

1. *The Life...*, t. II, p. 117.
2. *Observations on Heresy and Orthodoxy*, in-8°, 1835, 2d. edit., 1839.

amigo el Presbiteriano inglés Rev. G. Armstrong) es que fuese dable con esta obrita inducir los Cristianos á examinar imparcialmente estas graves cuestiones, de las que depende la paz y el progreso del mundo cristiano. » En la misma carta da cuenta de su situación personal en esa fecha, de esta manera : « A pesar de mi perenne debilidad y de todos los males consiguientes á un sistema nervioso desvencijado, tengo más comodidades ahora y vivo aquí mejor que antes en ninguna otra parte. Ocupo una casa yo solo, cosa muy importante en mi situación. Me hallo *at home*, tranquilo. Unos cuantos amigos, muy pocos, vienen á verme, y hago yo solamente las visitas indispensables de pura cortesía. Me tengo por muy feliz al lado del Rev. John H. Thom[1], mi vecino, ministro unitario en este lugar; está al frente de una capilla, á que asisto alternadamente con la de Mr. Martineau, y en ambas experimento satisfacciones totalmente nuevas para mí[2]. »

Escribió en 1835 y 1836 para *The London and Westminster Review*[3] algunos artículos, y ya he dicho algo del que versa sobre las Memorias de Godoy. Es de él, en el número de Abril-Julio 1835, uno titulado « Poesía española reciente » que no trata más que de las obras de Martínez de la Rosa, teniendo á la vista únicamente la edición de Paris publicada en 1827 por Didot. No conoció por tanto ni los últimos dramas en prosa, ni otras mejores composiciones líricas del autor, como la Epístola al Duque de Frías. Pero creo que no hay nada que argüir contra este juicio : « Sus versos son flúidos, armoniosos, tersos, aunque sin grandes méritos. Prodúceme el efecto de ser el autor en su poesía como una de esas personas que se encuentran en sociedad, nerviosas, llenas de aspiraciones, con deseos de agradar y llamar siempre la atención, pero siempre con miedo también de hacer ó decir algo no estrictamente correcto. Sus composiciones tienen la regularidad precisa de la timidez,

1. Su futuro biógrafo y luego editor de sus papeles póstumos.
2. *The Life...*, t. II, p. 138.
3. *The London Review* se llamaba la revista de que fué Blanco editor en 1829 ayudado por sus amigos de Oxford, que no tuvo acogida en el público y cesó á los dos números. El nombre reapareció luego unido al de *Westminster Review* que dirigió J. S. Mill. 1829 fué el año fatal para Blanco de la lucha electoral en Oxford y del fracaso de Roberto Peel.

con más gusto y sentimiento que vigor.» Respecto de las tragedias se muestra el crítico bastante indulgente, á pesar de que no disimula sus preferencias románticas, cual era de esperarse desde luego en un inglés, amigo personal y admirador de Southey y de Coleridge. Mas sostiene que de las unidades clásicas solamente la de acción exige indispensablemente ser respetada, porque viene en suma á reducirse « á la de unidad de interés ó de efecto á que toda imitación ideal debe tender ».

Lástima fué que estuviera Blanco en 1835 tan desprendido, tan ignorante de lo que en su primera patria sucedía, hasta el punto de no tener noticia alguna de la transformación del arte literario que allí se verificaba, lo cual cuando él murió en 1841 era ya un hecho, pues Larra, su gran heraldo, había fallecido en 1837, y disponían ya del favor público los famosos corifeos, el Duque de Rivas, Espronceda, Zorrilla y tantos otros. Si así no hubiera sido, quizás él mismo espontáneamente habría reformado y rectificado el juicio violento, á raja tabla, que del presente y porvenir de la poesía lírica española había emitido años antes bajo el disfraz de *Don Leucadio Doblado:* « Hay en el idioma español (dijo entonces) una falta de flexibilidad, producida por la gran longitud de los más de sus vocablos, la poca variedad de sus terminaciones y el bulto de sus adverbios, todo lo cual ha de ser siempre un embarazo para la versificación. La música de nuestra mejor poesía es grande y majestuosa en verdad, pero es preciso una habilidad nada común para modificarla y dominarla, de manera de agradar al oído y dejar satisfecha la inteligencia[1].» No todo es exagerado ni todo inexacto en esta absoluta; pero bastaria ponerle enfrente el *Diablo Mundo* de Espronceda con su brillante introducción y su admirable Canto á Teresa, ó una de las buenas leyendas de Zorrilla, para verla perder su engañosa apariencia hasta desvanecerse.

Encerrado en su casa, pasó los últimos cinco años en la mayor tristeza, sin poder á veces escribir ni una carta, ó añadir una línea al diario en que iba consignando lo que leía, lo que veía, lo que sufria, mientras aumentaban mes tras mes los

1. *Letters from Spain* (1825), p. 338-339.

síntomas dolorosos de su cruel enfermedad. Vino por entonces de la India su hijo á quedarse por corto tiempo, y tuvo al menos ese consuelo, hasta el 15 de Junio de 1839 en que se lee este renglón en su libro de memoria: « Dije mi último adiós á Ferdinando y sentí como si se me rompiera el corazón. » Volvía el hijo á la India ya con su grado de capitán, y en efecto no se vieron más.

Persistió casi hasta el fin su afición á la música, y unas veces con el piano, otras con el violín ó la flauta, trataba de acallar sus dolores. Son curiosas por lo mismo estas líneas que traduzco de una carta al Dr. Channing (Julio 21 de 1840): « No soy músico, carezco de un buen oído, y sin embargo siento en la música un poder que no encuentro palabras para describir. Hace la música vibrar ciertas cuerdas del alma, penetra en profundidades á que ninguna otra influencia alcanza, extiende los límites de la conciencia, me deja en fin la impresión de algo misterioso, inexplicable que á nada se parece. »

En esos apuntes, escritos al correr del lápiz ó de la pluma, notando lo que lee y lo que al leer le ocurría, hay á menudo reflexiones agudas, profundas, dignas de recordarse que encontrarán en abundancia los que las quieran ir á buscar, aparte del gran valor especial de cuanto dice sobre cuestiones teológicas y de cuanto se refiere á la evolución del pensamiento religioso en Europa y en América. Su interés en los libros y la vieja literatura castellana, nunca del todo extinguido, revivió en su ánimo llevándolo otra vez á ocupar á menudo su atención en obras españolas : en el *Quijote*, el *Conde Lucanor*, las *Crónicas*, el *Gil Blas* y sobre todo la *Celestina*, á la cual ya antes, en las *Variedades*, había dedicado un estudio, afirmando y demostrando, como no se había hecho aun en su patria, quien era el verdadero autor de toda ella y la importancia excepcional de la obra.

Si en los últimos meses de la publicación de *El Español* se lamentaba, como hemos visto, de serle ya entonces menos fácil escribir en su lengua nativa que en inglés, es lo cierto que no la había olvidado, pues ahora en 1840, al fin de su vida, espontáneamente, por impulso interno poderoso, consagró

algunos de los ratos que sus males lo permitían, á componer en castellano una pequeña novela, *A Spanish tale*, como dice, un cuento titulado *Luisa de Bustamante, ó la Huérfana española en Inglaterra*. El caso sin duda no es extraño, común más bien; y así lo reconoce en el prólogo que para la obrita dejó él preparado: « Es ley de la condición humana que á medida que envejecemos se rejuvenezcan las impresiones de la niñez y de los verdes años... Me empecé á convencer algunos años ha de que había entrado en los términos de la vejez, con el perpetuo revivir que noté en mí de imágenes y memorias españolas. » Emprendía, pues, « con muy poca confianza, enfermo y casi moribundo, la composición » de la novelita, porque « el deseo de hablar por última vez á los españoles le rebosaba en el pecho ».

La heroina, la huérfana española, dotada de una voz tan hermosa como la de María Malibrán, la célebre cantatriz, estaba además dotada de tal pureza de sentimientos que se resistía á emplear su voz y su talento en escenas ó cantos amorosos. Así lo dice en esta graciosa seguidilla :

Me dicen que los ecos
De mis canciones
Pondrán luego á mis plantas
Mil corazones.
No quiera el cielo
Tengan en mí sus dones
Tan vil empleo.

No existen de esta novelita más que los primeros capítulos, aunque Blanco, previendo que le faltase tiempo para acabarla, comunicó el plan á su amigo Zulueta con objeto de que la concluyera despues de su muerte; pero quedó incompleta y los capítulos se publicaron mucho después, tales como el los dejó, en una Revista [1]. Salieron igualmente á luz en ese periódico por la misma época los versos líricos españoles de Blanco,

1. *Revista de Ciencias, Literatura y Artes*. Sevilla, 1855-1860. La copia manuscrita, que únicamente he visto de esos capítulos, tomada de dicha Revista, no ponia la fecha de la publicación, y la copio tal como está en Lasso de la Vega, *Escuela Poética Sevillana*. Madrid, 1876, ps. 136 y 148. De la novela y del encargo á Zulueta trata Blanco mismo en la *Vida*, III, ps. 108 y 222.

compuestos tambien en sus últimos años, en los que con patético acento vuelven á su memoria los recuerdos de la patria y la familia; composiciones por esta razón muy superiores á las que, demasiado friamente vestidas con los artificios del siglo xviii, dió á luz en Sevilla y Madrid durante la primera mitad de su vida. De la mejor de ellas, concebida durante « una tempestad nocturna en alta mar » (este es su título) en uno de los viajes que hizo de Liverpool á Dublín para visitar al Arzobispo, son los versos siguientes :

¿Por qué no busco asilo
En el estrecho y congojoso seno
Del cerrado navío?...
No, rompa aqui, si quiere, el débil hilo
De mi vida la suerte :
No me arredra la muerte,
Mas si viniere, oh Dios! en tí confío.
¿Por qué temer? ¿No estás en la tormenta
Lo mismo que en la calma más tranquila?
La nube que destila
Aljófar en presencia de la aurora,
¿No es tuya, como aquesta que amedrenta
Con su espesor mi nave voladora?
¿Y qué es morir? Volver al quieto seno
De la madre común de ti amparado,
O bien me abisme en el profundo cieno
De este mar alterado,
O yazga bajo el césped y sus flores
Donde en la primavera
Cantan las avecillas sus amores...
¡Oh traidores recuerdos que desecho
De paz, de amor, de maternal ternura,
No interrumpais la cura
Que el infortunio comenzó en mi pecho!
¡Imagen de la amada madre mia,
Retírate de aqui, no me derritas
El corazón, que he menester de acero
En el amargo día
De angustia y pena, que azorado espero!

No se descubre precisamente en la forma, en la versificación de estas composiciones huella profunda de la revolución romántica, que en la literatura inglesa había ya ejercido tan poderosa influencia y que en España imperaba tan absolutamente. El Blanco White de estos últimos versos es el mismo

José María Blanco de las justas de principios del siglo en la Academia sevillana : son importantes en la historia de su vida como exacto poético reflejo del estado tristísimo de su alma, al fin de una existencia en que le tocó medida más que ordinaria de los desengaños y las inevitables amarguras.

Sus versos en inglés son mucho menos numerosos, pero una composición, el soneto titulado *la Noche y la Muerte*, que escribió en 1828 y retocó en 1838, es lo más conocido, lo único de veras famoso de cuanto hizo en prosa ó verso, en inglés ó en castellano. Cuando apareció la primera vez, autoridad tan elevada como la de Samuel Taylor Coleridge declaró que « no había otro soneto más bello ni más grandemente concebido en lengua inglesa »[1], y Leigh Hunt añadió después que « cuanto al pensamiento ninguno quizás se encuentra á su altura en lengua alguna ».

He aquí, junto con el original, una traducción literal, inexorablemente literal, verso por verso, del texto definitivo :

¡Noche misteriosa! Cuando nuestro primer Padre supo — De ti, por informe divino, y oyó tu nombre, — ¿No tembló él por esta fábrica adorable, — Este glorioso dosel de Luz y Azul?

Mas detrás de cortina de translúcido rocío, — Bañado entre los rayos de la gran Llama poniente, — Véspero apareció con la hueste del firmamento, — Y, mirad! la Creación engrandeció á la vista humana.

¿Quien hubiera podido pensar que Oscuridad semejante estaba escondida — En tus resplandores, Sol! — O podido adivinar — Mientras abeja y hoja é insecto eran visibles,

Que nos ocultabas tú tantos Orbes innumerables? — ¿Por qué entonces huimos de la Muerte con ansioso esfuerzo? — Si la Luz puede así engañar, ¿por qué no también la vida[2]?

1. ... *The finest and most grandly conceived Sonnet in our language (at least, it is anly in Milton's and in Wordsworth's Sonnets that I recollect any rival) and this is nat my judgment alone, but that of the man κατ' ἐξοχὴν φιλοκάλου, John Hookham Frere). (The Life...*, t. I, p. 439.)

2. *Mysterious Night! when our first Parent knew*
Thee, from report divine, and heard thy name,
Did he not tremble for this lovely Frame,
This glorious canopy of Light and Blue?

Yet 'neath a curtain of translucent dew,
Bathed in the rays of the great setting Flame,

Ha sido este soneto traducido libremente y muy bien en verso castellano por Rafael Pombo, el laureado poeta de Colombia; más literalmente y menos bien por don Alberto Lista, y en ocho elegantes dísticos latinos por el erudito poeta inglés Samuel Bond. En su *Historia de los Heterodoxos Españoles* incluye el Sr. Menéndez y Pelayo esta última versión, junto con la de Pombo.

Lista traduce de este modo los dos tercetos, transcripción aunque un poco prosaica, más aproximada al original que la de Pombo y no del todo infeliz, salvo en un punto, del que voy á tratar :

¡ Cuanta sombra en tus llamas ocultabas,
Oh Sol! ¿Quien acertara, cuando ostenta
La brizna más sutil tu luz mentida,
  Esos orbes sin fin que nos velabas?...
Oh mortal! y el sepulcro te amedrenta?
Si engañó el sol, ¿no engañará la vida?

En vez de « abeja, hoja é insecto » del primer terceto puso Lista « brizna sutil », lo cual abrevia demasiado libremente. Esa línea sin embargo es positivamente en el original inglés como una cuerda tirante, un obstáculo contra el cual sin remedio hay que tropezar. Yo por *fly* traduje *abeja*, pues si bien el significado natural de la palabra es *mosca*, la abeja, no hay duda, es una mosca grande. Pero de todos modos *fly* é *insect* en el mismo verso son vocablos idénticos para el caso, dicen lo mismo : repetición inútil por consiguiente y descuido probable del autor.

Por esta razón cuando el poeta William Sharp, colector de una muy conocida Antología de sonetos [1], inserta, comenta y sobremanera elogia el de Blanco White, suprime la palabra *fly* y en su lugar pone *flow'r*, flor (elidiendo la vocal segunda

Hesperus with the Host of Heaven came,
And lo! Creation widened in Man's view.

Who could have thought such Darkness lay concealed
Within thy beams, o Sun ! or who could find
Whilst fly, and leaf, and insect stood revealed,

That to such countless Orbs thou mad'st us blind!
Why do we then shun Death with anxious strife?
If light can thus deceive, wherefore not life!

1. *Sonnets of This Century edited and arranged...* by William Sharp. London, 1888.

para conservar la medida), y agrega entonces : « Me he permitido este cambio, que todo comentador ha deseado hacer, ó debido desearlo. Si White no empleó *flow'r* por *fly*, nos cumple al menos suponer que tuvo la intención de hacerlo. »

El soneto es sin disputa una joya, una pequeña obra maestra; la idea, muy ingeniosa, está bien desenvuelta, aunque al final se atropelle un poco por falta de espacio, como luchando contra el marco estrecho que lo encierra. Pero me figuro que por muy hábilmente traducido que esté, nunca parecerá á lectores españoles tan notable y grandioso como á los ingleses. El tono argumentador, por así decirlo, de las dos interrogaciones finales es más de controversia y propaganda que de arte desinteresado. Puede esto sin embargo ser una impresión nada más que personal, y no insisto. En castellano tenemos el soneto de Bartolomé L. de Argensola que empieza : *Dime, padre común, pues eres justo*... el cual don L. A. de Cueto encuentra de « mayor grandeza » que el de Blanco. Pero es materia opinable y muy lícito el disentir de este parecer.

Blanco aplaudió extraordinariamente la traducción de Lista, declarándola perfecta, superior al original[1]; pero no hay que olvidar que lo dice cuando, desprendido ya de casi todo, le quedaban dos años no más de vida; y que fué Lista el más fiel de sus amigos, afectuoso hasta el punto de haber ido á Oxford en 1832 con el objeto único de abrazarlo, conducta que contrasta con la del indolente y egoísta J. N. Gallego que con tanta iniquidad le trató en las Cortes de Cádiz. A pesar de la nube de oprobio que envolvía en su patria cuanto á Blanco se refería, mantuvo Lista siempre impresa al frente de sus versos la dedicatoria que de ellos hizo á su viejo condiscípulo, disfrazada, es verdad, bajo el seudónimo transparente de *Albino*, nombre poético de Blanco en la Academia sevillana, como era *Licio* el de Lista y *Fileno* el de Reynoso, clave que en Sevilla toda la gente culta poseía.

Cuando hubiéranse creído olvidadas ya por Blanco la lengua

1. Carta de Septiembre 30 de 1839, publicada en el *Archivo Hispalense*, revista de Sevilla, en 1866, y citada por Blanco García. *La Literatura española en el siglo XIX*, t. I, p. 27.

y la versificación castellanas, un año antes de morir, el 12 de Febrero de 1840, atormentado por incesantes dolores agudos, halló en su cariño á Lista inspiración y energía suficientes para componer este triste, desolado soneto, que no se encuentra por cierto en la colección de Rivadeneyra [1]. Titúlase *Poder del recuerdo de mi amigo Lista,* y dice así :

¿Qué me resta, infeliz! si acongojado
En alma y cuerpo, ni descanso un hora
Ofréceme el dolor que me devora,
Ni espera verle mi vejez templado?
  A su inclemencia y á la edad postrado
En vano luce para mí la aurora,
Que no es el brillo con que el orbe dora
Solaz bastante al corazón llagado.
  Mísero! ¿Qué hago aquí? ¿Por qué no sigo
Del sepulcro una voz que dice : « Abierta
Tienes la cárcel en que gimes. Vente ? »
  ¿Por qué? pregunto. — Porque tierno amigo,
En imagen vivísima, á la puerta
Se alza, y llorando dice : « No, detente. »

Esparcidos en los tres tomos de la *Vida* se encuentran algunas otras composiciones inglesas en verso. Otro soneto, por ejemplo, « al oírse llamar viejo por primera vez, » cuando sólo tenía cincuenta años (t. I, p. 480), y unos versos de album (t. II, p. 335) escritos en 1837, bien impregnados, éstos lo mismo que los otros y que todos, de la opresiva melancolía de ese último período.

Fué en realidad este período una larga y desgarradora agonía. El 11 de Julio de 1840, día en que desbarató la casa con objeto de irse luego á residir en el campo, consigna el suceso con estas palabras en su diario : « Cumpleaños miserable, sesenta y cinco de mi edad, sin un lugar tranquilo donde morir. » El 9 de Enero de 1841 hizo en sus *Memorias* las últimas correcciones y las entregó definitivamente á John Hamilton Thom. El 23 de Febrero inmediato (desde el 6 no inscribió más cosa alguna en su diario) fué llevado á la casa de su amigo Mr. Rathbone en Greenbank, cerca de Liverpool; allí el aire libre, la vista del campo y de los árboles, con los

1. Encuéntrase en la *Historia de la Escuela Poética sevillana*, antes citada, p. 147.

cuidados de una familia atenta y afectuosa, parecieron aliviarlo un tanto, manteniéndose así, con frecuentes alternativas, unos tres meses más : *languideciendo*, como dijo, *cara á cara con la muerte*. El 15 de Mayo, temeroso de perder pronto la facultad de expresarse claramente, pues se le velaba la voz rápidamente, pronunció sus últimas frases bien razonadas : « Cuando llegue la hora, dígolo de una vez ahora, mi alma se concentrará en este sentimiento, 'Dios mío, en Tus manos encomiendo mi espíritu' : Dios para mí es Jesús, y Jesús es Dios, — no en el sentido de los clérigos por supuesto[1]. » Sumido desde entonces en profundo estupor, no salió de él hasta cinco días después, el 20 de Mayo, en que súbitamente, « con voz firme y gesto de gran solemnidad, » pronunció estas únicas palabras : « Ahora sí me muero. » Dos horas más permaneció en la misma actitud, callado, como quien aguarda ; y tranquilo, sin agitación alguna, se echó hacia atrás y expiró.

El doctor W. E. Channing, en carta de pésame dirigida desde Boston á J. H. Thom y á los varios amigos que fueron la verdadera familia espiritual de Blanco, los que acompañaron y consolaron hasta el fin al pobre solitario, les dijo : « ¡Cuánto habeis perdido! El privilegio de vivir en comunión, todos los días, con un alma grande y buena, es como una luz todos los dias vertida sobre nuestro camino. »

Enrique PIÑEYRO.

1. Todos estos pormenores hasta el fin se encuentran en la obra inglesa tantas veces citada que editó J. H. Thom, el que estuvo presente hasta el último instante al lado de Blanco White.

VARIÉTÉS

Cours du Collège de France, 1909-1910, sur les moralistes espagnols du XVIIe siècle et en particulier sur Balthasar Gracián.

Dans le dessein d'être utile aux candidats à l'agrégation d'espagnol, on publie ici le sommaire des sept premières leçons de ce cours; le reste paraîtra dans la livraison de juillet.

I. Moralistes espagnols du XVIe et du XVIIe siècle. — La morale dans la littérature d'imagination. — Roman picaresque; les moralités du *Guzmán de Alfarache*. — Nouvelles *exemplaires* de Cervantes. — Les proverbes et la morale populaire. — La littérature des Emblèmes depuis Alciat et ses traducteurs. — Moralistes proprement dits. — Sénèque et le réveil de la casuistique stoïcienne. — Casuistes jésuites et autres. — Les écrivains politiques; traités du Prince; commentateurs de Tacite. — Traités de morale mondaine dérivés du *Cortegiano* et du *Galateo*. — Jésuites éducateurs, confesseurs et directeurs de conscience des classes dirigeantes. — Place du P. Balthasar Gracián parmi les moralistes du XVIIe siècle. — Son succès à l'étranger dû à Amelot de la Houssaie. — Oubli, puis réhabilitation au XIXe siècle grâce à Schopenhauer.

II. Vie du P. Gracián. — L'influence locale. — L'*alta Bilbilis* et le *rigidus Salo*. — Martial. — Le mouvement littéraire et érudit en Aragon au XVIe et au XVIIe siècle : Zurita, Antonio Agustín, les frères Leonardo de Argensola. — Gracián a connu Bartolomé de Argensola. — Le sonnet de ce dernier : *Bilbilis, aunque el dios que nació en Delos...* — Amour de Gracián pour son terroir; ce qu'il dit de Calatayud. — Date de sa naissance, d'après Latassa. — L'acte de baptême d'un Balthasar Galacián, produit par N.-J. de Liñán y Heredia. — Origine de la famille. — Le père Francisco; les trois frères religieux; la sœur carmélite. — Si Gracián était vraiment de famille *infanzona*, il a dû avoir un frère aîné dans le monde. — L'oncle Antonio auprès duquel Balthasar fut élevé à Tolède. — Souvenirs de Tolède; éloge de cette ville et de ses habitants dans les écrits de Gracián. — Retour en Aragon; noviciat, puis profession dans la Compagnie de Jésus. — Séjour en 1640 et 1641 à Madrid, où l'appela peut-être la célébration

du premier centenaire de la Compagnie. — Gracián se mêle au monde des beaux esprits, il rencontre le poète à la mode D. Antonio de Mendoza dans les galeries du Palais royal. — Retour à Saragosse en 1642. — Recteur du collège de Tarragone en 1643. — Voyage à Valence en 1644. — Chapelain de l'armée de Leganés en 1646. — Séjour à Huesca (1646-1648). — Retour à Saragosse qu'il semble avoir habité de 1652 à 1655. — Meurt au collège de Tarazona, le 6 décembre 1658.

III. Gracián a passé presque toute sa vie en Aragon et ses écrits furent tous publiés de 1637 à 1657 pendant l'époque la plus troublée de ce pays au XVIIe siècle. — Il n'a pas mené une vie retirée, il a été mêlé aux événements de la guerre qui a eu pour théâtre le principat de Catalogne. — Il a suivi le général Parada en 1646 jusque dans les tranchées de Lérida et vu quatre cents cadavres de gentilshommes français, « blancs comme neige, avec leurs cadenettes blondes mêlées à leurs cheveux ». — Ses écrits reflètent souvent les impressions tristes ou tragiques qu'il a éprouvées; il a eu le sentiment de la décadence politique et militaire de sa nation : « Eclipsóse la luna de España para dar luz á muchos ». — Sa culture d'esprit; les études chez les jésuites; prédominance de la rhétorique. — Gracián professeur de rhétorique et de prosodie dans les classes supérieures d'un collège de la Compagnie. — Sa lettre au chanoine Salinas, qui témoigne de son instruction professionnelle. — Études théologiques et scripturaires attestées par le *Comulgatorio* et l'emploi de *lecteur de l'Écriture* qu'il exerça. — Il a prêché des missions qui, d'après l'inscription du portrait de Calatayud, « ont tiré des larmes », et Lastanosa le fils loue son talent de prédicateur. — Circonstances qui ont fait de lui un moraliste mondain, un romancier politique. — Sa liaison avec l'antiquaire D. V. J. de Lastanosa qui, outre un profit matériel, lui a valu le goût de l'archéologie. — Énumération des écrits. — La première édition du *Héros* publiée à Huesca en 1637 par Lastanosa avec une dédicace de ce dernier à Philippe IV. — La deuxième édition de Madrid 1639. — Le pseudonyme *Lorenzo Gracián infanzon*. — *Le politique Ferdinand le Catholique*, Saragosse, 1640. — L'*Arte de ingenio*, Madrid, 1642, première forme de l'*Agudeza* ou *Traité de la pointe*. — Le *Discreto*, Huesca, 1646. — L'*Oraculo manual*, Huesca, 1647. — Deuxième édition de Madrid 1653.

IV. Les deux éditions de l'*Agudeza* de Huesca, 1648 et 1649. — Le *Criticón*, dont le titre fait songer au *Satyricon* de Pétrone, mais qui appartient au genre du roman politique et de satire sociale, mis à la mode par Barclay. — Les trois parties du roman publiées en 1651, 1653 et 1657. — Le pseudonyme García de Marlones, anagramme de Gracián de Morales. — Le *Comulgatorio*, Saragosse, 1655. — Intérêt

de l'avis au lecteur et de la dédicace à la marquise de Valdueza. — Étude détaillée des écrits. — Analyse du *Héros*. — Ce que Gracián et ses contemporains entendent par *héros*. — L'époque des grands favoris et des ministres omnipotents ; le type du politique, de l'homme d'État. — Le *Héros* ne représente pas le comte-duc d'Olivares, quoi qu'en dise Ceriziers, auteur d'une biographie du comte d'Harcourt, publiée à Paris en 1645 et traduite en espagnol par le fameux augustin catalan, Fr. Gaspar Sala. — Ce livre ne vise pas non plus, sous couvert d'un portrait idéal du politique accompli, à critiquer la conduite du premier ministre, assez impopulaire alors en Aragon. — Le chanoine Salinas affirme que le *Héros* et le *Ferdinand* ont été composés en vue de l'éducation du prince Balthasar Charles; ces deux ouvrages appartiennent donc à la copieuse littérature préceptive destinée à l'héritier présomptif de la couronne et dont l'*Idea de un principe politico christiano, representada en cien empresas*, de Saavedra Fajardo, est le spécimen le plus connu.

V. La famille royale d'Espagne au moment de la publication du *Héros*. — Philippe IV ; l'homme et le prince ; ce que nous enseignent sur son caractère les portraits de Velazquez, les jugements des ambassadeurs vénitiens et d'autres témoignages. — Réhabilitation de sa capacité intellectuelle, sinon de sa valeur morale, tentée par Cánovas del Castillo. — Idées politiques et principes de gouvernement exposés par le roi dans la préface de sa traduction de Guichardin. — La reine Isabelle de Bourbon « la sage, la courageuse et la pieuse Isabelle » (Bossuet), très effacée d'abord et impopulaire depuis la déclaration de guerre de la France en 1635, gagne, en 1643, la sympathie des Espagnols par sa conduite généreuse et énergique qui contribue à la chute d'Olivares. — Le prince héritier Balthasar Charles, que prônent à l'envi la plupart des écrivains de l'époque, Gracián comme les autres, sans qu'il ait eu, semble-t-il, de motifs très particuliers pour le faire. — L'infant cardinal Ferdinand, le seul guerrier de la famille et qui témoigna de quelques talents militaires. — Le comte-duc d'Olivares; ses lourdes fautes personnelles et politiques, son infatuation, sa haine irréfléchie contre Richelieu ; sa culture littéraire, ses goûts artistiques. — Olivares s'est rendu compte du manque d'unité de la monarchie et de l'insuffisance de ses ressources pour à la fois continuer la politique de famille en Allemagne et résister à la France.

VI. Les anecdotes et les mots historiques dans le *Héros*. — Peu d'emprunts directs aux auteurs classiques. — Les traits ou les mots des personnages de l'antiquité ont été généralement pris dans les *Apophthegmata* et les *Adagia* d'Érasme ou dans des anthologies plus récentes dérivées de ces deux recueils. — Pour l'histoire du Moyen-Âge et des temps modernes, Gracián a puisé dans ses souvenirs,

quand il s'agit de ses héros de prédilection comme certains rois d'Aragon, Charles-Quint et Philippe II. — Pour Louis XI, il avait Commines qu'il a pu lire surtout dans la traduction, alors manuscrite, de son compatriote de Calatayud, D. Juan Vitrián. — Mais la plupart des anecdotes rapportées par Gracián viennent des *Detti memorabili di personaggi illustri* de Botero, publiés pour la première fois à Turin en 1608 et dont le premier noyau fut recueilli par l'auteur en Espagne au commencement du règne de Philippe III. — L'allusion au « galante pintor », qui peint « á lo valentón », du chapitre VII se rapporte à Velazquez et à sa première manière de *bambochadas*, comme l'indique un passage du *Museo pictórico* de Palomino.

VII. *Le politique Ferdinand le Catholique.* — Le livre est bien de l'année 1640, comme le prouvent diverses allusions qui accusent un sentiment patriotique et un loyalisme assez exaltés. — Panégyrique du roi, du prince héritier, de la maison d'Autriche et du comte-duc qui est traité d'*archimistre*. Gracián s'abstient de parler de la reine Isabelle; il ne la louera que morte. — Si le livre n'a pas été publié après l'explosion de la révolte catalane, il a été écrit à un moment où les esprits sagaces prévoyaient cet événement. — La dédicace au duc de Nocera, alors vice-roi d'Aragon. — Le *Ferdinand* est la réalisation partielle dans un personnage historique des théories exposées dans le *Héros*. — Essai d'une philosophie de l'histoire d'Espagne. — La maison d'Aragon ; les rois guerriers et les rois politiques. — L'érudition historique de Gracián ; lettres manuscrites de Ferdinand qu'il a vues et dont il ne s'est pas servi ; il a eu surtout recours à Zurita. — Abus de rapprochements avec l'histoire ancienne. — Manque de mesure et de nuances dans l'appréciation du caractère de Ferdinand. — Manque aussi d'anecdotes et de traits de mœurs qui eussent donné de la vie à ce portrait trop sec. — Style d'une concision et d'une obscurité moins poussées que celui du *Héros*. — *La Perfecta raçon de estado deducida de los hechos de Don Fernando el Catholico* de D. Juan Blazquez Mayoralgo (Mexico, 1646). Allusion possible au *Fernando* de Gracián dans une dissertation préliminaire de cet ouvrage par D. Francisco de Samaniego.

A. M.-F.

(A suivre.)

Liste chronologique des lettres de Balthasar Gracián dont l'existence a été signalée ou dont le texte a été publié.

Abréviations : Latassa = Liste de quinze lettres à Lastanosa énumérées par Latassa, dans sa *Biblioteca nueva de los escritores aragoneses*, t. III, art. 198. d'après une copie de D. Miguel Monterde, prieur du Saint-Sépulcre de Calatayud. — *Mem. hist.* = Lettres de Gracián publiées, en tout ou en partie,

dans la correspondance des jésuites qui remplit les tomes XIII à XIX du *Memorial histórico español*. — *Rev. crít.* = Lettres de Gracián à Andrés de Uztarroz et au chanoine D. Manuel de Salinas, publiées dans la *Revista crítica de historia y literatura españolas* de février 1896. — La Barrera = Lettres à D. Francisco de La Torre y Sebil, signalées par La Barrera, *Catálogo del antiguo teatro español*, art. *Torre (La) y Sebil.*

Je publie cette liste pour attirer l'attention des personnes en mesure de retrouver surtout la partie de la correspondance de Gracián qui a été connue de Latassa.

I. Madrid, avril 1640, à Lastanosa (Latassa, n° 1).
II. Madrid, 28 avril 1640, au même (*Ibid.*, n° 2).
III. Madrid, 19 mai 1640, au même (*Ibid.*, n° 3).
IV. Madrid, 27 juillet 1641, à Andrés (*Rev. crít.*, n° 1).
V. Saragosse, 11 mars 1642, sans adresse (*Mem. hist.*, XVI, 286).
VI. Saragosse, 24 juin 1642, sans adresse (*Ibid.*, XVI, 416).
VII. Saragosse, 29 juillet 1642, à un jésuite de Madrid (*Ibid.*, XIX, 299)[1].
VIII. Tarragone, 6 mars 1643, à Lastanosa (Latassa, n° 4).
IX. Tarragone, 23 mars, 1643, au même (*Ibid.*, n° 5).
X. Tarragone, juin 1643, à un jésuite de Madrid (*Mem. hist.*, XVII, 119)[2].
XI. Tarragone, 26 juillet 1643, sans adresse (*Ibid.*, XVII, 178)[3].
XII. Tarragone, 12 septembre 1643, sans adresse (*Ibid.*, XVII, 295)[4].
XIII. Valence, 21 décembre 1644, à Andrés (*Rev. crít.*, n° 2)[5].
XIV. Lérida, 24 novembre 1646, à un jésuite de Madrid (*Mem. hist.*, XVIII, 434)[6].
XV. Huesca, 22 décembre 1646, à Andrés (*Rev. crít.*, n° 3).
XVI. Huesca, 3 mars 1647, au même (*Ibid.*, n° 4).
XVII. Huesca, 10 mars 1647, au même (*Ibid.*, n° 5).

1. Gracián est ici dénommé « el P. Gerónimo Baltasar Gracian ». N'y a-t-il pas eu confusion avec un P. Gerónimo García, vice-recteur à Calatayud (*Mem. hist.*, XVII, 294)?
2. « El P. Baltasar Gracián, rector de Tarragona. »
3. « El P. Baltasar Gracián, rector del colegio de Tarragona. »
4. « El P. Baltasar Gracián, vicerector del colegio de Tarragona. »
5. Quoique la date de lieu de cette lettre écrite en abrégé ne soit pas absolument sûre, il faut, m'est avis, lire *Valencia*, car nous savons par Lastanosa que Gracián séjourna à Valence en 1644 (*Museo de las medallas desconocidas españolas*, Huesca, 1645, p. 77). Sur les rapports de Gracián avec Valence et les Valenciens, voir Ximeno, *Escritores del reyno de Valencia*, t. II, art. *Matheu y Sanz*. — La date du jour a été omise dans la *Revista*, mais l'original porte : 21.
6. Gayangos attribue cette lettre à un P. *García*, mais dans la lettre du 6 décembre qu'il cite (*Mem. hist.*, XVIII, 434, note 1) le nom est correctement écrit *Gracian*. D'ailleurs, l'authenticité de cette relation de la bataille de Lérida du 21 novembre 1646 est prouvée par ce que Gracián raconte de cette même bataille et de sa présence aux côtés du mestre de camp D. Pablo de Parada dans l'*Agudeza*, éd. de 1649, p. 194.

XVIII. Huesca, 12 juillet 1647, au même (*Ibid.*, n° 6).
XIX. Huesca, 21 janvier 1648, au même (*Ibid.*, n° 7).
XX. Huesca, 30 mars 1648, au même (*Ibid.*, n° 8).
XXI. Saragosse, 14 février 1652, à Lastanosa (Latassa, n° 7).
XXII. Saragosse, 22 février 1652, au même (*Ibid.*, n° 6).
XXIII. Saragosse, 29 février 1652, au même (*Ibid.*, n° 8).
XXIV. Saragosse, 21 mars, 1652, au même (*Ibid.*, n° 11).
XXV. Saragosse, mars (?) 1652, au chanoine Salinas (*Rev. crit.*, n° 10)[1].
XXVI. Saragosse, 12 juin 1652, à Lastanosa (Latassa, n° 10).
XXVII. Graus, 23 novembre 1652, au même (*Ibid.*, n° 9).
XXVIII. Saragosse, 24 décembre 1654, au même (*Ibid.*, n° 12).
XXIX. Saragosse, 18 février 1655, au même (*Ibid.*, n° 13).
XXX. Saragosse, 30 juillet 1655, au même (*Ibid.*, n° 14).
XXXI. Saragosse, 19 août 1655, à D. Fr. de la Torre y Sebil (La Barrera)[2].
XXXII. Saragosse, 16 septembre 1655, au même *(Ibid.)*.
XXXIII. Saragosse, 21 octobre 1655, à Lastanosa (Latassa, n° 15).

A. M.-F.

1. Cette lettre, qui n'a que la date de lieu, répond à une autre de Salinas du 17 mars 1652; on peut donc admettre qu'elle est du même mois et de la même année.

2. La Barrera (*Catálogo del antiguo teatro español*, art. *La Torre y Sebil*) décrit ainsi les deux lettres de Gracián adressées à ce personnage et qui se trouvaient dans un volume de mélanges appartenant à l'historien D. Antonio Cavanilles qui fut communiqué à La Barrera par D. Aureliano Fernández Guerra y Orbe : « *Dos cartas* autógrafas del padre Baltasar Gracian, á don Francisco de la Torre; sus datas de Zaragoza : 19 de agosto y 16 setiembre de 1655. Versan especialmente sobre novedades políticas y de aquella ciudad. » D. Narciso José de Liñán y Heredia, qui, dans son *Baltasar Gracián*, p. 56, parle de ces lettres (sans doute d'après La Barrera, quoiqu'il ne le cite pas), dit qu'elles ont dû être données, avec la bibliothèque de D. Antonio Cavanilles, à l'Académie de l'Histoire. Renseignement pris auprès de D. Antonio Rodríguez Villa, l'Académie de l'Histoire n'a reçu aucun volume manuscrit des héritiers de D. Antonio Cavanilles. Si le recueil en question est demeuré entre les mains de Fernández Guerra, peut-être appartient-il aujourd'hui à l'Académie de la Langue.

QUESTIONS D'ENSEIGNEMENT

Les nouvelles tendances en matière d'instruction publique en Espagne.

A travers les révolutions politiques qui l'ont agitée pendant la majeure partie du dix-neuvième siècle, l'Espagne a manqué des loisirs de la paix civile pour moderniser son outillage économique, aussi bien que pour réformer ses méthodes surannées d'administration et d'éducation. L'urgente nécessité d'une renaissance était sentie, cependant, par une élite de gens instruits, mais la participation ordinaire de ces intellectuels à la politique les rendait suspects et compromettait, par là même, leurs innovations, dès qu'ils étaient remplacés au pouvoir par des adversaires : c'est ainsi que les écoles normales d'instituteurs furent successivement fondées en 1839-1843, réorganisées en 1849, supprimées par la loi du 2 juin 1868, rétablies quelques semaines après par le décret-loi du 14 octobre 1868, modifiées plusieurs fois depuis. Dès 1855, un ministre du *Fomento* avait préparé la création d'un Office du Travail, qui vit le jour seulement en 1903 comme organe de l'Institut des Réformes sociales.

La restauration d'Alphonse XII et la promulgation des lois constitutionnelles de 1875-1876 marquent le point de départ d'une ère nouvelle : l'Espagne entre alors dans l'âge parlementaire, non sans à-coups et soubresauts, parce qu'elle est encore à peine préparée pour cette évolution, mais d'un mouvement qui, pour l'observateur attentif, n'a pas cessé depuis lors sa progression. L'événement décisif fut probablement, dans l'ordre intellectuel, la fondation, en 1876, de l'*Institución libre de Enseñanza :* vers la fin du règne d'Isabelle II, en 1866, le monde de l'enseignement fut troublé par l'expulsion de deux professeurs, un prêtre et un laïque, qui avaient refusé de prêter un serment contraire à leurs convictions ; tous deux furent mis au ban de l'Université, à la grande indignation de leurs collègues libéraux, qui élevèrent une protestation chaleureuse, réclamant l'absolue liberté de l'enseignement supérieur. Chassés eux aussi de l'Université, ces protestataires furent réintégrés par la Révolution de 1868, mais les troubles qui inquiétèrent l'Espagne pendant sept ans ne leur permirent pas de se grouper et d'agir ; l'avènement de la monarchie constitutionnelle

leur parut offrir enfin des garanties plus sûres, et c'est alors (1876) qu'ils fondèrent l'*Institución libre*.

La plupart des chefs libéraux et républicains figuraient dans ce comité : Montero Ríos, Salmerón, Castelar, Moret, Azcárate, Francisco Giner de los Ríos, etc.; leur objet primitif était de créer, en dehors des établissements de l'État, une Université libre, dans laquelle pourraient enseigner les professeurs tenus à l'écart par les Universités officielles : de là, pensaient-ils, partirait une propagande assez puissante pour provoquer, petit à petit, des réformes profondes dans l'éducation nationale; on déclarerait la guerre à la scolastique attardée des chaires publiques; on ferait ressortir la valeur des études scientifiques, associant en une commune recherche de la vérité maîtres et élèves; on s'attacherait à former des hommes, au sens le plus large du mot. Ces intentions généreuses ne furent pas comprises par le chef du gouvernement, alors le conservateur Cánovas : il s'imagina que les libéraux préparaient, par ce biais, un coup d'État républicain; sans s'arrêter à leurs déclarations qu'ils voulaient poursuivre une œuvre étrangère à la politique, il les fit expulser, voire emprisonner.

La crise, cette fois, fut courte : Salmerón s'était réfugié en France, Giner à Cadix, mais, un cabinet libéral ayant bientôt remplacé auprès d'Alphonse XII le gouvernement conservateur, tous les proscrits furent rappelés et même leurs traitements suspendus leur furent restitués (1880). L'Institution Libre, dans l'intervalle, avait vécu vaillamment, mais sans éclat, et s'était modifiée : petit à petit l'enseignement supérieur disparaissait, tandis qu'étaient ouvertes des classes secondaires et primaires, où l'on mit en essai de nouvelles méthodes pédagogiques, empruntées à l'Allemagne et à l'Angleterre. Un premier Congrès pédagogique national fut tenu en 1882, où cette expérience fut vivement discutée; l'Institution Libre, très attaquée par les réactionnaires et plus durement encore par les professionnels de l'éducation routinière seule pratiquée jusque-là, fut non moins ardemment défendue, et par des hommes pénétrés de la grandeur nationale de leurs tâches; le ministère libéral s'inspira de ces idées rénovatrices pour créer alors un *Patronato general* des écoles enfantines, ainsi qu'un *Musée pédagogique*. La fortune de ces institutions n'a pas été sans vicissitudes, mais en 1882 un principe a été posé, qui est demeuré intangible en Espagne, *la liberté absolue de l'enseignement supérieur*.

On n'imagine pas, en France, quelle est en matière d'opinions, même ostensiblement déclarées, l'indépendance du professeur espagnol d'Université; les conservateurs, revenus au pouvoir à diverses reprises depuis 1882, n'ont jamais rien changé, en ce sens, à ce que les libéraux avaient établi; par deux fois, des évêques, inquiets des tendances de certains enseignements, s'adressèrent aux ministres pour réclamer des suspensions ou tout au moins des blâmes, il ne fut tenu aucun

compte de leurs suggestions, et cependant l'un des ministres saisis de ces doléances était M. Pidal, qui faisait preuve, à la tête de l'enseignement primaire, de sentiments très conservateurs. Les professeurs d'Université tiennent à honneur de justifier cette parfaite neutralité des pouvoirs publics : tel catholique avéré rédige le rapport élogieux d'après lequel un libre penseur notoire est nommé titulaire d'une chaire de pédagogie; le doyen de la Faculté de droit de Madrid, M. Barrio y Mier, mort en juin 1909, était le représentant officiel de Don Carlos aux Cortes, et les doyens, en Espagne, tiennent leur titre de l'État.

Au respect des droits de la personne, il faut joindre peut-être une certaine paresse intellectuelle, si l'on veut expliquer complètement cette liberté rigoureuse de l'enseignement supérieur espagnol; mais si la haute culture n'intéresse encore qu'un nombre restreint de « capacités », professeurs et étudiants, il n'en est pas de même de l'enseignement secondaire, et surtout du primaire, dont on se préoccupe sérieusement, aujourd'hui, dans toutes les classes; les questions sociales sont liées aux questions d'enseignement, on les étudie dans les milieux catholiques comme dans les cercles « socialistes » et « républicains ». Il semble que le gouvernement dégage peu à peu une doctrine de neutralité, accueillante à toutes les initiatives, non par dédain ou négligence des tâches nécessaires, mais par une confiance de plus en plus réfléchie en des bonnes volontés que l'État se bornerait à contrôler. Cette tendance, extrêmement curieuse, mérite qu'on la signale avec insistance; là s'esquisse évidemment une des originalités les plus grosses d'avenir de l'Espagne contemporaine.

La période finale du XIXe siècle fut, pour l'Espagne, attristée par de telles épreuves, que les ministères successifs durent concentrer toute leur activité sur des besognes imposées au jour le jour; la mort prématurée d'Alphonse XII et les difficultés inséparables d'une longue minorité, l'insurrection suprême des Antilles et la guerre avec les États-Unis, ont accaparé pendant vingt ans toute l'énergie du gouvernement, sinon de la nation. La perte des colonies, beaucoup d'Espagnols l'avouent aujourd'hui, fut moins un malheur qu'une délivrance; il eût été opportun, pour prévenir cette rupture, de refondre entièrement une administration coloniale que les événements sud-américains du début du siècle n'avaient nullement corrigée; seuls quelques hommes d'État le comprenaient, mais la majorité de leurs collègues, la quasi-unanimité de l'opinion, professaient à l'égard des colonies une insouciance méprisante. Enfin, l'amputation de 1898 n'atteignit douloureusement que les industriels catalans, plus acharnés depuis à exploiter le marché intérieur à l'abri de douanes rigoureuses; elle fut pour le corps espagnol en général une opération d'émondage

et d'assainissement. L'Amérique Latine, émancipée, se rapproche aujourd'hui de son ancienne métropole, au commun avantage, croyons-nous, de l'une et de l'autre [1].

Pendant les vingt-cinq dernières années du siècle précédent, le gouvernement espagnol fut donc peu libre de préparer des réformes; au début même du siècle actuel, les ministères s'employèrent surtout à rétablir l'équilibre financier du royaume, tâche ingrate en laquelle se distingua Raymundo F. Villaverde. Mais, depuis quelque temps, approximativement depuis les fêtes de la majorité d'Alphonse XIII (1902), les dirigeants de la politique s'adonnent plus attentivement aux études administratives; l'Institut des réformes sociales a été inauguré en 1904, la *Junta para ampliación de Estudios,* fondée en 1907; l'année dernière, une loi capitale était promulguée sur les « chemins de fer secondaires et stratégiques ». On observe encore, dans ce mouvement général, bien des hésitations, mais il n'y a pas lieu de s'en étonner, « en un pays un peu en retard, et qui commence à peine à sortir d'une période critique de décadence [2]. » Aussi bien l'initiative privée a-t-elle montré la route à l'intervention de l'État.

Une Société déjà ancienne, mais qui semble alors animée d'une vigueur nouvelle, l'*Athénée*, de Madrid, inaugura brillamment cette période en prenant possession d'un hôtel où elle est chez elle (1884); de cette même année date le règlement encore en vigueur; le nombre des sociétaires dépasse le millier, la présidence est occupée, sans distinction d'opinions politiques, par des hommes considérables tels que Cánovas del Castillo, Moret, Azcárate, Echegaray; des sections artistiques sont créées, puis dédoublées, des cours fondés, éloquents et très suivis, sur l'histoire contemporaine de l'Espagne et l'histoire d'Amérique; des conférences de choix attirent à l'Athénée des auditoires vibrants autour des premiers maîtres de l'Espagne; l'Athénée fait alors figure d'une libre Université d'enseignement supérieur [3]. Parallèlement, l'*Institución libre de Enseñanza* se développait avec éclat; elle définissait peu à peu sa méthode d'instruction, poursuivait en même temps l'éducation des enfants qui lui étaient confiés; elle aussi donnait des conférences et son public applaudit plus d'une fois les meilleurs orateurs de l'Athénée, mais elle préférait s'attacher à l'enseignement secondaire et primaire, s'efforçant de les combiner tous deux, suivant une formule que l'expérience précisait chaque jour. Ce fut aussi l'époque héroïque d'une *Asociación para la Enseñanza de la mujer*, qui végétait depuis sa fondation (1870), mais fut le berceau, en 1880, d'une école préparatoire d'institutrices.

1. Un Congrès de pédagogie et d'*émigration* a été tenu à Santiago (Saint-Jacques de Compostelle), du 1er au 7 septembre 1909.

2. *Memoria de la Junta para ampliación de Estudios*, pour 1907, p. 4.

3. Voyez *El Ateneo*, par Rafael M. de Labra, sénateur, l'un des présidents de l'Athénée. Madrid, 1906.

Tout cela, malheureusement, manquait un peu de cohésion; les idées les plus ingénieuses n'étaient pas assez longtemps suivies. Or, l'Espagne ne possédait pas ce robuste cadre administratif qui, en France, résiste aux vicissitudes politiques et garantit à la vie nationale un équilibre un peu lourd, mais constant; il en résulta que le progrès fut sporadique, saccadé, fonction de vicissitudes locales et personnelles. Une observation assez minutieuse est nécessaire pour en découvrir les manifestations, sous la turbulence des incidents quotidiens qui tiennent le premier plan de l'actualité. Il nous semble, à distance de perspective, que l'*Institución libre de Enseñanza* se distingue, au contraire, par sa continuité, parce qu'elle fut dès l'origine inspirée et dirigée par l'homme de tête et de cœur qui la régit aujourd'hui encore, Francisco Giner de los Ríos; le brillant état-major réuni autour de Francisco Giner s'est entièrement dévoué à la tâche d'aider et de seconder ce maître, laborieux autant que modeste et bienfaisant; les uns apportèrent l'argent, car l'*Institución* est une Société anonyme par actions; d'autres se prodiguèrent comme professeurs, conférenciers, avocats de l'Institut, très discuté dans les assemblées politiques et dans le monde; tous restèrent étroitement liés à Francisco Giner, « l'âme de la maison, » comme l'écrivait un jour le sénateur Labra, recteur actuel de l'*Institución*.

Après deux ou trois déménagements, le collège libre prit possession d'un immeuble à lui, dans un quartier assez éloigné du centre de Madrid, mais bien aéré, beaucoup moins bâti alors qu'il ne l'est aujourd'hui : l'édifice de l'*Institución*, jadis îlot parmi des vacants plantés d'arbres, étouffe maintenant entre les murs de briques de deux couvents. Les fondateurs s'étaient, en des temps de prospérité, enhardis jusqu'à commencer une grande bâtisse; ils durent vendre leur immeuble à moitié achevé, car des années moins bonnes étaient survenues, et se bornèrent à acheter ce petit hôtel particulier, avec cour et jardin, qu'ils aménagèrent tant bien que mal. Pendant longtemps ils furent profondément méconnus, voire calomniés; le nombre des élèves, qui avait approché de trois cents, tomba au-dessous de trente; c'est alors qu'un ministre conservateur de l'Instruction publique, déjeunant avec le sénateur Labra, lui dénonçait l'*Institución* comme un foyer d'anarchie, et Francisco Giner comme un incendiaire : ignorance plutôt que parti pris; le sénateur, qui est un ami de la première heure de la maison, corrigea l'erreur du ministre. Aujourd'hui, cette légende est dissipée, des personnages conservateurs, appréciant le caractère largement humain de l'*Institución*, n'hésitent pas à y envoyer leurs enfants; le nombre des élèves de cette école, sans réplique en Espagne ni ailleurs, est de nouveau monté au delà de deux cents.

L'*Institución* n'est pas seulement un collège, mais un véritable

séminaire pédagogique, où les maîtres ne se forment pas moins que les élèves dont ils font l'éducation; souvent, en effet, une ou deux fois par semaine, les professeurs se réunissent autour du directeur; ces entretiens familiers maintiennent l'unité de l'œuvre et l'ont faite, progressivement, assez forte pour disperser dans toute la péninsule des hommes inspirés du même esprit, réaliste et réformateur. « On peut affirmer, » dit la notice-prospectus de l'*Institución*, « qu'il n'y a pas dans le système de l'éducation espagnole, privée ou publique, une amélioration de quelque importance qui n'ait son origine dans les principes qui nous dirigent et dont plusieurs sont dès maintenant hors de discussion. » Rien n'est plus strictement vrai; il faudrait ne connaître aucunement les initiateurs et les maîtres, pour taxer cette assertion d'indiscrétion présomptueuse. En France même, où nos programmes scolaires sont trop chargés, de bons esprits estiment qu'il est dangereux de sacrifier l'éducation à l'instruction, et qu'une sage distribution des exercices de l'école est celle qui tend à faire des sujets vigoureux, de corps et d'esprit, des hommes, en un mot, plutôt que des diplômés.

Nous avons longuement visité les locaux de l'*Institución*, causé avec le directeur et plusieurs des maîtres, suivi les élèves dans leurs classes et dans leurs jeux ; une sympathie déférente s'impose à l'observateur de tant de bonté vigilante, de patience et de désintéressement. Les classes sont petites, mais largement ouvertes à l'air libre, la cour est partiellement transformée en *frontón*, le jeu de la pelote étant l'un des plus populaires parmi les enfants; le matériel scolaire est extrêmement réduit, ce qui offre moins d'inconvénient pour un enseignement très personnel, et qui vise à être pratique plutôt que technique ; la musique et le modelage figurent parmi les cours fondamentaux, parmi ceux d'ailleurs auxquels les enfants prennent le plus de plaisir. L'enseignement est cyclique : « les diverses études marchent parallèlement, dit le programme; l'enfant apprend, au fond, les mêmes choses dans la première section que dans la dernière; la seule différence est qu'on ne lui présente d'abord en chaque matière que des rudiments, tandis que l'on précise et développe ensuite progressivement. »

Il est impossible, on le comprend, de ramener ces exercices scolaires au classement des nôtres; ce sont « quantités incommensurables »; nous avons donc essayé surtout de nous pénétrer de l'esprit de l'enseignement ainsi donné, afin d'en exposer clairement les principes. Tout repose, à ce qu'il nous semble, sur la personne même du professeur ; une culture générale très étendue, un art suprême de démonstration et d'évocation, une dépense prodigue de soi-même sont les conditions essentielles du succès, qui apparaît ainsi le prix d'un véritable apostolat. C'est là le côté glorieux et en même temps le

point faible de l'Institution Libre, où l'on voit avec admiration une élite de professeurs de Facultés se dévouer passionnément à des tâches d'instituteurs primaires. L'ardeur de leur sincérité, leur constant et systématique éloignement de la politique ont fini par rallier autour d'eux des sympathies presque inattendues; l'Institution n'est plus suspecte d'athéisme et d'anarchie; on la connaît comme un collège vraiment libre; ses méthodes sont copiées, adaptées à des milieux divers, ses maîtres sont consultés par quiconque, en Espagne, s'intéresse aux problèmes de l'éducation.

Ni secondaire, ni primaire, l'*Institución* se rapprocherait plutôt, par ses programmes, de notre enseignement primaire supérieur, mais elle donne une part très large aux beaux-arts, au travail manuel, aux jeux et même aux sports; elle s'efforce de *développer individuellement chaque élève,* et proscrit presque absolument l'usage des livres de textes ou manuels; il n'y a que des *classes*, et pas d'*études,* sauf pour les « grands » qui sont libres de passer tels examens qu'ils voudront, mais jamais spécialement préparés à cet effet dans le collège même. Tous les enfants, dès qu'ils savent écrire, reçoivent des cahiers où ils doivent, au cours de la classe, résumer la leçon du maître; on juge que c'est le meilleur procédé pour les obliger au travail personnel, le seul fructueux. Tous les cours ne sont pas donnés dans le collège; par exemple ceux d'histoire de l'art, et souvent d'histoire d'Espagne, sont professés dans des musées. On fait, autant que possible, la géographie en voyageant, d'abord au cours de simples excursions scolaires aux environs de Madrid, puis pendant des expéditions plus longues, dans la péninsule, en Portugal et jusqu'en France; cet hiver l'Institution aura terminé l'aménagement d'un domaine de la montagne, au nord de Madrid, où les élèves viendront à tour de rôle faire du ski.

On pratique à l'Institution la *coéducation des sexes;* il n'y a pas de raison, disent les fondateurs, pour que l'on en use à l'école autrement que dans la famille et dans la société; la coéducation, sous une surveillance active, intelligente et vraiment familiale, est un des moyens les plus sûrs pour former des caractères moraux et proscrire toutes curiosités malsaines; de plus, elle permet de relever peu à peu la condition de la femme qui, destinée à devenir la compagne de l'homme, ne peut que gagner à recevoir une éducation commune qui la prépare à ce rôle. D'après des pédagogues américains qui ont adopté ce système, me disait M. Giner, jamais il n'aurait donné lieu à un affaissement de moralité; l'inconvénient serait tout autre, car au contact perpétuel des filles, les garçons tendent à s'affiner, à se féminiser et perdraient quelque chose de la virilité plus brutale que développe l'éducation exclusivement masculine. Quoi qu'il en soit de ces théories, que nous n'avons pas à discuter ici, l'évidence même est

que la coéducation suppose des maîtres absolument supérieurs, tels qu'on en rencontre à l'Institution Libre, mais qui ne doivent être fort nombreux en aucun pays.

Nous en dirons autant de la *neutralité, politique et religieuse,* qui est de règle absolue parmi les collaborateurs de M. Giner; notre enseignement, disent ces messieurs, est *neutral, no laico.* Pour comprendre cette distinction, il est nécessaire de se rappeler qu'en Espagne les œuvres laïques sont essentiellement antireligieuses, ce sont par exemple des écoles ouvertes par les groupes socialistes avancés, où l'on enseigne couramment la malfaisance des moines et des prêtres, le danger des croyances catholiques confondues avec une sorte de fétichisme superstitieux, etc... Ces écoles sont des institutions de combat, au lieu que les amis de M. Giner ne souhaitent que découvrir un terrain de concorde; ils sont arrivés, à force de tact, à résoudre ce délicat problème qui est l'éducation en commun d'enfants de familles très diversement pensantes, et sans que jamais les consciences des parents les plus scrupuleux aient pu s'effaroucher de l'influence qu'ils exercent. Mais nous sommes amenés à nous poser toujours la même question : quelle n'est pas la difficulté de rencontrer en nombre des hommes assez dévoués, assez instruits, d'esprit assez libre, pour étendre à toute une nation le bénéfice de cette « culture humaine »!

L'Institution vit sans éclat, mais sans angoisses, de la constante libéralité de quelques protecteurs; nous avons eu le plaisir d'entretenir un de ces bienfaiteurs, M. Constantino Rodriguez, qui est un des principaux négociants de Madrid et fut, en cette qualité, directeur d'un des comités constitués pour la réception du Président Loubet. Les professeurs de l'Institution, tous pourvus d'autres emplois, ne touchent que des indemnités dérisoires, ils sont au nombre d'une vingtaine, et le budget annuel du personnel n'atteint pas 12,000 francs; or certains cours comportent deux ou trois leçons par semaine, de trois quarts d'heure chacune. Beaucoup d'enfants sont reçus gratuitement, fils de professeurs, de veuves chargées de famille; les autres paient une *matrícula* mensuelle de 15 à 25 francs, les parents restant libres de choisir, dans ces limites, la somme qu'il leur convient d'acquitter. Les budgets publics n'allouent à l'Institution aucune subvention, et les maîtres tiennent essentiellement à cette autonomie, que soutiennent des concours aussi discrets qu'assidus; ils lui doivent le respect unanime dont ils sont aujourd'hui entourés; leur groupe est en Espagne, présentement et de l'aveu même d'anciens adversaires, *la plus haute autorité morale en matière pédagogique.*

L'action de l'Institution Libre s'exerce fort au delà des limites du petit collège de Madrid; son *Bulletin* mensuel, sa Société d'anciens

élèves, les relations toujours étroites entre les maîtres qui y ont passé et ceux qui y enseignent encore, propagent insensiblement à travers toute l'Espagne des idées nouvelles sur l'éducation. Les Jésuites, très attentifs à tirer parti de tous les progrès pédagogiques, développent dans la péninsule, à la suite de l'Institution, les jeux scolaires, les excursions d'élèves, les visites aux musées et monuments ; certains professeurs amis de l'Institution, personnellement catholiques, sont recherchés dans les établissements religieux comme conférenciers et par eux s'élabore une sorte d'entente officieuse, qui ne sera pas le moindre des services rendus. Par un hasard favorable, l'Université d'Oviedo rassemble aujourd'hui plusieurs professeurs distingués qui sont d'anciens élèves ou collaborateurs de M. Giner; elle a fondé, dans l'esprit de l'Institution, une œuvre très brillante d'*extension universitaire*, avec cours publics et conférences, classes populaires pour les ouvriers, excursions et visites techniques ; là aussi, des maîtres éminents, comme les professeurs Sela, Jove, Altamira, se font bénévolement instituteurs[1].

M. Giner parle avec une vive sympathie des écoles fondées à Grenade, et dans d'autres parties de l'Espagne, par un prêtre, champion fervent de l'éducation de plein air, don Andrès Manjon. Ces écoles, dites de l'*Ave María*, sont essentiellement catholiques, mais les procédés de l'instruction y sont fort analogues à ceux de l'*Institución :* appel à l'esprit d'observation, formation autant que possible individuelle, coéducation des sexes, importance accordée aux exercices physiques (qui vont pour les garçons jusqu'à une sorte de préparation militaire), aux travaux manuels, à la musique et à l'art. Dans une de ces écoles, que nous avons visitée près d'Oviedo, nous avons vu des bambins, alignés dans une cour, prendre leur leçon de géométrie en jouant avec des baguettes, sauter sur une mappemonde, sculptée dans le sol, en racontant un voyage autour du monde, et pour se reposer, danser en chœur des danses originales des Asturies et de l'Aragon. Don Andrés Manjon est sans doute le premier éducateur de l'Espagne qui ait réussi à enseigner quelque chose aux enfants des *gitanos* de Grenade, et ce n'est pas, insiste M. Giner, par les méthodes de la pédagogie officielle.

Au mois de juin 1909, un important congrès de l'enseignement a été tenu à Valence; il était convoqué à la diligence de la *Junta reformista de Instrucción* que préside l'un des plus écoutés parmi les journalistes de Madrid, M. Ortega Munilla, directeur de l'*Imparcial* et inspirateur du trust des quotidiens libéraux de la capitale; la bataille y fut très vive entre les champions de droite et de gauche,

1. Voir Henri Lorin, *L'Université d'Oviedo et l'enseignement populaire,* dans les *Annales du Musée Social*, août 1909.

mais tous tombèrent d'accord sur la nécessité d'une action commune et, jusqu'à un certain point, d'un programme unique en faveur des progrès de l'éducation nationale; ce sont exactement les idées que défendent les initiateurs de l'Institution Libre, qui auront eu ainsi le mérite de définir les premiers ce qu'il faut à l'Espagne, en ces matières. On a beaucoup remarqué qu'au banquet qui termina le Congrès de Valence, le président était entouré de notabilités de toutes opinions, que l'abbé Fenollers, qui est un des zélateurs des écoles de l'*Ave María*, voisinait fraternellement avec un professeur-sénateur, radical et rationaliste; on aurait tort de croire que des rapprochements de ce genre sont seulement motifs à toasts; l'esprit de l'Institution Libre étend chaque jour ses conquêtes dans la péninsule.

Il inspire parfois des libéralités posthumes : c'est ainsi que fut fondé, sur un legs de Don Valentin Sotés y San Martin, mort à Madrid, le 23 janvier 1894, une *Escuela-asilo*, dont l'organisation fut confiée au Musée pédagogique, sur les indications de M. Constantino Rodriguez, l'un des exécuteurs testamentaires; ami dès l'origine de l'Institution Libre, M. Rodriguez ne crut pouvoir mieux s'adresser, pour exécuter la volonté du testateur, qu'aux inspirateurs des réformes de l'instruction publique en Espagne; les noms des *patrons* de l'école-asile Sotés sont ceux de collaborateurs connus de M. Giner de Los Ríos, MM. Manuel Cossío, directeur du Musée pédagogique, Gumersindo de Azcárate, Rafael Torres Campos, ce dernier professeur à l'Ecole normale d'institutrices de Madrid et traducteur des cartes Vidal-Lablache à l'usage des écoles de la péninsule. L'asile Sotés est une crèche en même temps qu'une école primaire; on y reçoit des enfants des deux sexes à partir de trois ans, et généralement jusqu'à huit; on y apporte un soin tout spécial à l'alimentation et à l'hygiène; les pupilles, garçons et filles, sont baignés presque tous les jours, ce qui provoque, dans les débuts, des observations de quelques parents; filles et garçons doivent porter les cheveux très courts. Beaucoup de ces enfants sont inscrits, pendant l'été, dans les colonies scolaires qu'envoient à la mer ou dans la montagne l'Association des anciens élèves de l'Institution Libre et le Musée pédagogique.

Ainsi, partout où des nouveautés intéressantes apparaissent, on peut affirmer, sans crainte d'erreur, que l'on rencontrera des collaborateurs ou des amis de l'Institution; ce foyer modeste est extrêmement actif. Cette influence est évidente, pour qui étudie les principales institutions récentes qui concourent au progrès de l'instruction en Espagne, le Musée pédagogique, la *Junta para ampliación de estudios*, l'Institut des Réformes sociales. Par la force des choses, il est advenu que les administrateurs de ces divers services, nommés à la suite d'examens ou de concours difficiles, appartiennent presque tous au

milieu de l'Institution Libre; MM. Manuel Cossío et Ricardo Rubio, directeur et sous-directeur du Musée pédagogique, respectivement depuis 1882 et 1883, sont tous deux professeurs à l'Institution; la femme de ce dernier a la haute main sur l'école asile Solés, charge délicate et pour ainsi dire gratuite; deux des chefs de section de l'Institut des Réformes sociales, MM. Posada et Buylla, sont détachés de l'Université d'Oviedo, où ils furent des premiers champions de l'Extension; le président de la Junta est l'illustre physiologiste Ramón y Cajal, et parmi les membres figurent MM. Ignacio Bolivar, doyen de la Faculté des Sciences de Madrid, Gumersindo de Azcárate, le Dr Luis Simarro, etc..., tous affiliés au même groupe sympathique. De là, malgré la diversité des moyens et des caractères, une certaine unité qui est vraiment celle du progrès intellectuel et social de l'Espagne.

Le Musée pédagogique (*Museo pedagógico nacional*) était à l'origine (1882) un Musée de l'Instruction primaire, destiné à faire connaître en Espagne les problèmes de la pédagogie moderne, et à contribuer à la formation des instituteurs. C'était un organe de la direction (depuis lors ministère) de l'Instruction publique. Il est installé, non loin de l'Université madrilène, au rez-de-chaussée d'un immeuble dont l'École normale des instituteurs occupe les étages supérieurs; peut-être n'y a-t-il là qu'une coïncidence toute fortuite, mais, hasard ou non, ce voisinage est très favorable à l'utile propagande du Musée pédagogique. Dans une salle de conférences sont exposés de terrifiants graphiques d'Eduardo Navarro sur le nombre des illettrés (*analfábetos*) en Espagne; d'après ces documents, si la progression des dernières années était continuée, il faudrait plus d'un siècle encore pour que ce nombre tombât à zéro; c'est précisément dans cette salle du Musée que les normaliens viennent suivre un cours d'hygiène scolaire; ils s'y persuaderont aisément de l'immensité de la tâche nationale à laquelle ils doivent collaborer.

Le Musée donne des conférences isolées, et des séries de leçons auxquelles assistent des étudiants de l'Université, des normaliens et des auditeurs libres[1]; le programme des cours pour 1908-1909 portait sur la psychologie expérimentale (Dr Luis Simarro) la pédagogie (Manuel Cossío; ce cours a été fondé à l'Université, et le titulaire est autorisé à le professer dans les locaux du Musée), l'hygiène scolaire et l'éducation physique, avec comparaisons tirées de France et d'Allemagne (Ricardo Rubio), la Paidologie (D. Barnes), enfin, l'enseignement expérimental des sciences à l'École primaire (E. Lozano) et des travaux pratiques de physique et de chimie. Une exposition permanente de matériel et de travaux manuels, féminins et mas-

1. Notamment, au printemps de 1909, les étudiants français en séjour à Madrid.

culius, occupe plusieurs salles; il nous a semblé que beaucoup d'objets de démonstration scolaire, cartes et appareils, étaient de marques allemandes; nous sommes heureux pourtant de signaler, ici comme en beaucoup d'autres établissements d'Espagne, la présence de cartes murales Vidal-Lablache, traduction Torres-Campos.

Les directeurs du Musée font visiter avec une évidente satisfaction leur bibliothèque, toujours remplie de lecteurs; la fonction la plus essentielle du Musée serait, d'après eux, de faciliter la lecture de bons livres. Et ce ne sont pas seulement des volumes de science pure, des revues pédagogiques, qu'ils recommandent et qu'ils prêtent au dehors, sans se montrer trop rigoureux sur les garanties exigées, ils ont ouvert dernièrement une section enfantine où, parmi les romans illustrés, Jules Verne figure en bonne place. L'étudiant français de nos Universités n'est pas peu surpris, entrant dans la bibliothèque du Musée pédagogique de Madrid, de s'y asseoir entre un professeur d'âge respectable et un gamin de dix ans; mais c'est là un spectacle très espagnol et très suggestif. Ajoutons que le Musée s'inquiète du corps autant que de l'esprit: il organise, avec une intelligence souple et pratique, des cantines scolaires, des excursions, des colonies de vacances.

Il apporte un soin très avisé à s'enquérir de ce qui se passe à l'étranger; son service d'informations s'enrichit sans cesse d'observations directes, rapportées de missions d'études: au moment de notre visite, M. Cossío travaillait en Allemagne. Au début de l'été de 1909, la préoccupation dominante était l'élaboration d'un règlement pour une école de «professeurs d'écoles normales», à ouvrir au mois d'octobre; bien qu'alors le ministre de l'Instruction publique, M. San Pedro, ne fût pas favorable sans réserves aux idées du Musée pédagogique et de l'Institution Libre, il tenait au concours des directeurs de ces établissements, dont l'esprit progressiste aura inspiré, partiellement au moins, le règlement à intervenir; c'est là une pénétration que l'on peut bien appeler rayonnante, puisque les étudiants de la nouvelle école seront dans quelques années les maîtres des futurs instituteurs espagnols.

La *Junta para ampliación de estudios é investigaciones científicas* est de création plus récente que le Musée; dès 1900 et 1901, des décrets royaux avaient établi, pour différentes catégories d'étudiants et de professeurs, des bourses de séjour à l'étranger (type ordinaire, 4,000 francs par an, plus les frais de route en seconde classe); étendu par plusieurs actes postérieurs, ce service fut remanié par le décret du 11 janvier 1907, dû au ministre Jimeno, qui fondait la Junta. Cette assemblée, composée de notabilités littéraires et scientifiques, au nombre d'une vingtaine, était désormais qualifiée pour tracer le pro-

gramme de missions d'études en Espagne et à l'étranger, proposer les questions à traiter, donner les suites convenables aux demandes de bourses que lui adresseraient les intéressés ; pourvue de la personnalité civile, elle aurait aussi l'administration d'une Caisse des recherches scientifiques, dotée entre autres ressources d'un revenu fixe sur le budget de l'État. Les fondateurs constataient la nécessité de rapprocher et d'aider les travailleurs isolés, si nombreux en Espagne, « qui déploient une énergie magnifique, sans ressources matérielles, sans ambiance intellectuelle secourable ; » ils avaient senti cette anxiété rénovatrice d'une minorité qui aspire à répandre une culture scientifique solide, et à corriger les routines bureaucratiques, en matière de libres recherches.

Avant même de s'être complètement constituée sous le régime du décret de janvier 1907, la Junta était modifiée par un décret nouveau du 16 juin suivant, où M. San Pedro, devenu ministre de l'Instruction publique, accusait une moindre confiance que son prédécesseur en une très large autonomie. Plusieurs des membres actuels de la Junta se plaignent qu'il leur soit difficile, liés par un texte moins libéral que leur acte de naissance, de rendre tous les services que le pays pouvait attendre d'eux. Une proposition intéressante avait pour objet d'envoyer dans les lycées et écoles normales de France, comme répétiteurs *au pair*, des jeunes gens qui auraient échangé, avec les élèves français, des leçons profitables aux uns et aux autres, de même qu'il est déjà de pratique ordinaire pour des assistants allemands et anglais ; nous ne sachons pas qu'aucune décision pratique ait encore été prise en ce sens.

La Junta fut pourtant dotée par le ministère d'un local approprié pour le laboratoire de mécanique qu'elle est en train d'organiser, grâce à la direction désintéressée d'un de ses membres, l'ingénieur Torres Quevedo ; une allocation de la Caisse des recherches scientifiques ne saurait être plus utilement affectée qu'à ce laboratoire, en un moment où la mécanique tend à modifier les relations sociales, voire politiques, par l'automobilisme, l'aérostation, l'aviation, etc... ; le nouveau local, qui est situé dans un Palais de l'Industrie, en construction dans le haut de la ville, y sera voisin des laboratoires de sciences naturelles de l'Université de Madrid, transférés par le doyen Bolivar de l'immeuble exigu où ils sont à l'étroit aujourd'hui. Probablement, les bureaux de la Junta suivront le laboratoire de mécanique ; ils sont provisoirement installés dans une maison du centre ; on doit espérer que l'objet principal de la Junta, qui est d'organiser la reconnaissance scientifique de l'Espagne et de l'étranger, ne sera pas perdu de vue et que ce changement de domicile ne signifiera pas la réduction de fait de la Junta à sa filiale émancipée.

En 1908, la Junta n'a pas encouru le reproche d'oisiveté, elle

a distribué une quarantaine de missions, suivant des thèmes qu'elle-même avait rédigés, ou d'autres qui lui ont été proposés ; elle a aussi conféré des délégations à des savants espagnols pour divers congrès à l'étranger. Un petit fait, survenu vers la fin de 1907, montre à quelles oppositions inintelligentes se heurtent parfois, chez nos voisins, les novateurs de la Junta et des institutions similaires : un boursier, chargé d'études philologiques provinciales, D. Tomás Navarro, docteur ès lettres, se présenta à l'évêque de X... pour lui demander l'accès des archives de la Cathédrale ; le prélat, gravement, réunit son chapitre, et l'assemblée des chanoines décida de refuser la permission, « parce qu'on pourrait dégrader les parchemins en les ouvrant et les mettre en désordre, faute de catalogue[1]. » De pareilles sottises entravent des travaux utiles, mais on observe qu'elles deviennent de plus en plus rares et les boursiers de l'intérieur se félicitent ordinairement de l'accueil qu'ils reçoivent des autorités locales. Parmi les bourses conférées pour l'étranger par les décrets des 1er et 15 décembre 1908, on remarquera le nombre des missions données en Allemagne, tendance d'autant plus notable que la langue française est de toutes, et de beaucoup, la plus familière aux intellectuels espagnols.

Ce mémoire ne serait pas complet, si nous ne consacrions, en terminant, quelques lignes à l'*Institut des Réformes sociales*. L'Institut réunit, mais en y ajoutant quelques attributions qui lui sont particulières, des services partagés en France entre le Musée social, l'Office et le Conseil supérieur du Travail. Pour ne pas remonter à des origines plus lointaines, rappelons seulement qu'en 1902 M. Canalejas, ministre dans le cabinet Sagasta, décida de créer un Office du Travail à Madrid, et fit détacher de l'Université, pour en préparer l'organisation, MM. Buylla et Posada, tous deux anciens professeurs à l'Institution Libre, et alors professeurs à la Faculté de droit d'Oviedo ; un projet élaboré par ces spécialistes fut voté par les Députés, mais arrêté par le Sénat. Le gouvernement conservateur de M. Silvela, arrivant peu après au pouvoir, reprit sans presque rien y changer le texte de MM. Buylla et Posada ; il y fit quelques additions, et l'Office du Travail d'abord élaboré devint en 1904 l'Institut des Réformes sociales. Après trois années passées dans un local provisoire, il achève aujourd'hui de s'organiser, dans des bureaux clairs et spacieux, meublés à la moderne, à quelques pas de la Puerta del Sol.

L'Institut relève, en principe, du ministère de la *Gobernación* (Intérieur), mais cette dépendance est assez lâche et l'on peut le considérer comme pratiquement autonome ; le ministre nomme les

1. Rapport de la *Junta* pour 1907, p. 38.

membres de cette sorte de comité, mais sans jamais s'écarter des propositions qui lui sont soumises par l'Institut lui-même, et sans tenir aucun compte des divergences d'opinions politiques; ici, comme à l'Institution Libre, on veut être rigoureusement *neutral;* les ministres conservateurs l'ont prouvé en décernant la présidence de l'Institut à don Gumersindo de Azcárate, qui ne cache pas ses préférences républicaines, mais dont la compétence et le caractère sont l'objet d'un égal respect de tous les partis. L'Institut comprend deux grands services : la *Corporation*, analogue à notre conseil supérieur du travail, mais avec des pouvoirs plus étendus, et les *bureaux techniques*, à la fois Musée social et Office du travail.

La Corporation se compose de trois membres nés, de dix-huit membres nommés par le gouvernement et de douze élus, à raison de six par les organisations patronales et six par les syndicats ouvriers; les membres élus ont chacun un suppléant, élu comme eux, qui est admis comme auditeur à toutes les séances du *pleno* (réunions plénières); une salle confortable, où les membres de la Corporation siègent à leur gré, sans aucune hiérarchie protocolaire, est affectée à ces délibérations; les délégués des ouvriers sont des ouvriers eux-mêmes, très assidus et votant presque toujours par masse compacte; les séances sont fixées à des heures telles qu'ils y peuvent assister sans perdre leur journée de travail. La Corporation prépare toute la législation sociale et du travail; on lui doit des travaux sur l'émigration, sur les monts-de-piété, sur l'assurance libre subventionnée *(seguro libre con bonificación)*, tous sujets qu'il vaudrait la peine de développer ailleurs que dans le présent mémoire. L'Institut ne se borne pas à mettre au point des réformes sur demande des pouvoirs publics; il a, en cette matière, un droit d'initiative, donne son avis sans en être sollicité sur les projets pendants ou présente des projets nouveaux; *il dirige l'inspection du travail*, service pourtant officiel. On ne peut manquer de remarquer cette forme nouvelle, et non sans hardiesse, du pouvoir administratif.

Les bureaux techniques sont au nombre de trois, plus un secrétariat; à la tête des sections sont placés des fonctionnaires nommés par la Corporation : ce sont présentement, pour la section I (législation et bibliographie), M. Posada; pour la section III (statistique et enquêtes sur le travail), M. Buylla; pour la section II (inspection du travail), M. Marva, officier général du génie. La visite attentive de l'Institut laisse une impression de travail sérieux, solide et surtout méthodique, impression d'autant plus sensible qu'on y est moins habitué, à travers les bureaux et ministères de l'Espagne; ici, des volontés intelligentes sont coordonnées; des experts laborieux préparent, en dehors des agitations de la politique, des lois bien étudiées, soigneusement rédigées : la section I rassemble et classe les docu-

ments, la section III procède en même temps à des recherches dans la péninsule; ainsi sont réunis les éléments d'une discussion qui s'engage en assemblée plénière de la Corporation. De son côté, la section II contrôle et s'efforce d'améliorer les conditions du travail, en stimulant dans chacune de ses huit circonscriptions administratives le zèle souvent tiède des *juntas* locales que composent, avec des notabilités (maires, curés, médecins, membres nés), des représentants élus des patrons et ouvriers; on n'en est encore qu'aux débuts, mais on peut beaucoup espérer, croyons-nous, de l'Institut des réformes sociales, s'il reste fidèle à l'esprit de ses origines. N'oublions pas que sa bibliothèque, ouverte au public tous les jours, renferme dès maintenant une collection qui s'accroît sans cesse, des ouvrages espagnols relatifs à l'économie politique et sociale; c'est une mine déjà précieuse, à travers laquelle les chercheurs seront guidés, avec autant de compétence que d'amabilité, par les « officiers » de l'Institut.

Les pages qui précèdent ont fait ressortir, en raccourci, les originalités essentielles de l'Espagne d'aujourd'hui, dans les domaines si voisins de la pédagogie et des études sociales; il nous paraît très important, au moment où des relations plus intimes s'établissent entre les universités de France et d'Espagne, que ces organismes soient connus; nous estimons qu'il y a là, en germe, un ensemble d'institutions appelées à transformer profondément l'Espagne, en trente ou quarante ans. L'Institut français en formation à Madrid pourrait consacrer une série de travaux à ces établissements, aux innovations dont ils sont les ferments dans une société en apparence indifférente et immobile; il serait intéressant de retrouver, dans ces manifestations d'un esprit sainement démocratique, des traits de l'antique caractère hispanique, individualiste et égalitaire, tel que l'a dissimulé plutôt que transformé la centralisation de la monarchie moderne. Nous avons des raisons de penser que ce travail de « fouilles psychologiques », si l'on peut ainsi dire, serait suivi avec sympathie et largement facilité par l'élite intellectuelle espagnole qui, pour progresser en ordre dispersé, n'en marque pas moins une avance incessante.

Ce développement, nos missionnaires devront toujours s'en souvenir, est poursuivi en marge du gouvernement, mais il n'est au pouvoir d'aucun ministre d'en arrêter le cours; il est favorablement apprécié jusque dans les cercles jeunes du Palais. Il se heurte encore à des résistances et les étrangers qui l'étudient doivent se garder jalousement de toute démarche qui pourrait être appréciée comme une collaboration à tel ou tel parti; ceci est particulièrement important pour les Français, parce qu'en Espagne la France est réputée, même parmi les gens instruits, pour propager des idées très avancées en

morale et en sociologie; ici donc plus qu'ailleurs, méfions-nous de nos manies d'apostolat et, si nous applaudissons volontiers au succès de réformateurs courageux, veillons à ne pas les compromettre par des interprétations tendancieuses de leur œuvre. Commençons par nouer avec eux, sur le terrain de communes études scientifiques, des relations personnelles; il n'est pas de moyen plus sûr de dissiper les malentendus qui subsistent encore entre nos pays, et de transformer progressivement l'entente diplomatique actuelle des deux gouvernements en une sincère et vraiment fraternelle concorde des deux peuples.

Henri LORIN,

Professeur à la Faculté des Lettres de Bordeaux.

Rapport sur les cours de 1909 de l'Institut français en Espagne (Union des Étudiants français et espagnols), présenté au Conseil de l'Université par M. Mérimée, professeur à la Faculté des lettres de Toulouse, directeur de l'Union des Étudiants.

Monsieur le Recteur,

J'ai l'honneur de vous adresser le présent rapport sur les cours faits en Espagne, pendant l'année 1909, par l'*Union des Étudiants français et espagnols*, fondée et dirigée par l'Université de Toulouse.

Je crois devoir tout d'abord rappeler qu'à la date du 20 juillet, à la suite d'entrevues entre les représentants des deux Universités de Bordeaux et de Toulouse, réunis sous la présidence effective de M. Paul Révoil, ambassadeur de France à Madrid, une convention a été signée, dont voici les trois premiers paragraphes :

« Les œuvres créées par les Universités françaises prendront le nom commun d'*Institut français en Espagne*.

» L'*Institut français* comprendra : l'*Union des Étudiants français et espagnols*, fondée et dirigée par l'Université de Toulouse; l'*École des hautes études hispaniques*, fondée et dirigée par l'Université de Bordeaux. Il comprendra de même toutes les œuvres à venir qui seront fondées par ces Universités ou par les autres Universités qui voudraient se joindre à cette organisation.

» Un Comité, composé des recteurs des Universités intéressées, et, au moins, de ceux de Bordeaux, Montpellier et Toulouse, ou, à leur défaut, des conseils de ces Universités, réglera les intérêts communs des différentes sections et examinera l'opportunité de nouveaux modes d'action... »

Cette convention, qui réglera dorénavant nos rapports avec les autres

Universités françaises, a pour but : d'une part, d'établir entre elles un lien et une communauté d'action indispensables, et, d'autre part, de préciser et de délimiter la sphère d'action de chacune d'elles.

Comme ceux de 1908, les cours de 1909 ont lieu à Madrid pendant les mois d'avril et de mai, et à Burgos du 5 août au 15 septembre. Chacune de ces séries (et ceci constitue une innovation) comportait deux sections, celle d'espagnol pour les Français, qui existait seule jusque-là, et celle de français pour les Espagnols, qui a été créée cette année.

Je voudrais, dans le présent rapport, résumer succinctement le fonctionnement de l'une et de l'autre section, à Madrid et à Burgos.

I. *Cours d'espagnol pour les Français.* — *a*) A Madrid. — Ces cours d'espagnol, ainsi que je l'expliquais dans mon rapport de 1908, sont destinés surtout aux étudiants français candidats aux différents concours d'espagnol en France (agrégation, licence, certificats). Les boursiers y sont naturellement conviés; il leur est d'autant plus facile d'y assister qu'ils sont autorisés à passer à l'étranger une partie de leur temps de bourse. Les autres ne peuvent les suivre que s'ils ont la liberté et les ressources nécessaires pour séjourner environ six semaines à Madrid. C'est dire que, sur ce point, notre recrutement sera forcément limité, car ce voyage et ce séjour ne sont pas à la portée de beaucoup d'étudiants. Aussi serait-il à désirer que nous pussions venir en aide aux plus méritants d'entre eux, en leur facilitant, dans la mesure de nos ressources, ce séjour nécessaire à l'étranger.

Les cours de Madrid, inaugurés le 13 avril, ont attiré cette année dix-huit auditeurs, parmi lesquels, outre les boursiers et étudiants de Toulouse, Bordeaux et Montpellier, quelques auditeurs libres et un philologue américain. Ce dernier fait est une indication intéressante. Il nous permet d'espérer une clientèle parmi les hispanisants étrangers qui désireraient profiter de notre organisation, assister à nos cours, prendre part à notre travail. Jusqu'ici, ils ne trouvent, que je sache, aucune autre ressource analogue en Espagne. Grâce à nos cours concomitants de français et d'espagnol, ils pourraient mener de front l'étude des deux langues. Nous essaierons, l'an prochain, de rendre cette idée pratique.

Nos étudiants de Madrid ont entendu cette année, avec autant de plaisir que de profit, les leçons de M. Ramón Menéndez Pidal sur le texte de l'*Apolonio*, les commentaires de M. Alvarez de la Villa au *Memorial* de Diego de Valera, les études de M. Américo Castro sur Calderón (tous auteurs de nos programmes). M. Castro a dirigé, en outre, avec sa compétence et son zèle ordinaires, de nombreux exer-

cices pratiques (leçons, explications, traductions, etc.). Les conférences ont eu lieu, comme l'an dernier, au Musée pédagogique, qui nous offre l'hospitalité, en attendant que nous puissions occuper, dans le collège français, actuellement en construction, le local pour le loyer duquel le Conseil de l'Université de Toulouse a prévu une somme à son budget.

b) A Burgos. — Les cours de vacances de Burgos ont été inaugurés le 5 août, dans une séance solennelle à laquelle ont bien voulu assister MM. le Préfet, le Maire, des députés et des conseillers généraux. S. E. le Cardinal archevêque de Tolède, de passage à Burgos, nous a fait l'honneur d'assister à la séance d'ouverture et d'y prendre la parole.

Quoique, dans ces premiers jours d'août, les graves événements de Barcelone et du Maroc n'encourageassent guère à franchir la frontière, les étudiants français se trouvèrent au nombre de quatre-vingts présents. Il y avait parmi eux quelques professeurs de lycées et de collèges, des étudiants de nos Universités, des maîtres de l'enseignement primaire (supérieur et primaire), des élèves des Écoles de commerce, un certain nombre d'élèves de nos lycées, enfin quelques auditeurs libres, parmi lesquels un professeur de l'Université de Michigan et deux professeurs dames de l'Université de Cambridge.

Les cours ont été faits à l'*Instituto* (ou lycée), par MM. de Sebastián, vice-directeur, García de Quevedo, García de Diego, professeurs à l'Institut, Sarmiento, officier d'administration et professeur d'École normale, et Huidobro, correspondant de l'Académie de l'Histoire. A tous, ainsi qu'à M. Pérez Villarejo, directeur de l'Institut, nous renouvelons ici l'expression de notre vive reconnaissance pour leur dévouement désintéressé.

Deux améliorations ont été réalisées cette année : en premier lieu, le dédoublement du cours, jusque-là unique, en deux sections, supérieure et élémentaire, mesure absolument nécessaire, vu la force très différente des auditeurs : en second lieu, l'organisation d'un examen final, destiné à attester et à récompenser les progrès réalisés. Ces examens, comprenant des épreuves écrites et orales, ont été passés devant un jury mixte formé de professeurs espagnols et français : ils ont donné lieu à la délivrance de diplômes. Neuf diplômes ont été accordés dans le cours supérieur, dont deux avec la note *bien*, cinq avec la note *assez bien*, et deux avec la note *passable*. Les diplômes distribués au cours élémentaire ont été au nombre de six, dont l'un avec la mention *très bien*. Des certificats d'assiduité ont été en outre délivrés à tous ceux qui avaient régulièrement suivi les cours, sans avoir subi d'examen ou sans y avoir réussi.

Le jury a estimé, avec raison, selon moi, que les diplômes devaient témoigner d'un travail suivi et de progrès réels : ce n'est qu'à ce prix

qu'ils acquerront quelque valeur. Le Conseil académique de Toulouse, s'il le juge à propos, peut donner à ces diplômes, délivrés après des épreuves sérieuses, une sanction efficace, en autorisant nos élèves de l'enseignement secondaire, candidats au baccalauréat, à les joindre, à titre de renseignement, à leur livret scolaire. C'est un vœu que je vous serais reconnaissant, Monsieur le Recteur, de vouloir bien lui soumettre.

II. *Cours de français pour les Espagnols.* — Le projet dont je vous faisais part l'an dernier a été réalisé cette année : nous avons inauguré, en 1909, les cours de langue et de littérature françaises à Madrid et à Burgos.

a) A Madrid. — A Madrid, nous nous proposions, vous le savez, d'ouvrir un cours public et gratuit de littérature française, accompagné de conférences pratiques. L'absence de tout enseignement officiel de ce genre en Espagne justifiait notre tentative. M. Henri Mérimée, maître de conférences à l'Université de Montpellier, s'est chargé d'inaugurer cet enseignement. Il avait pris pour sujet : *Le développement de la poésie lyrique en France* (trois conférences par semaine). Le cours eut lieu, du 13 avril à la fin de mai, à l'Université centrale, avec les autorisations ministérielle et rectorale. Dès la première conférence, le succès fut assuré : il fallut trouver des locaux plus vastes. Mais l'affluence même des auditeurs, auxquels M. l'Ambassadeur de France, M. le Recteur et diverses notabilités de l'Université ou de la politique nous firent l'honneur de se joindre, tendait à modifier la nature et le plan de l'enseignement. A côté du cours public, il fallut improviser aussitôt des conférences de travail, d'un caractère plus pratique et plus intime, auxquelles nous tenions, et pour lesquelles d'ailleurs les inscriptions affluèrent. Heureusement, quelques-uns de nos candidats français aux divers concours s'offrirent à partager une besogne dont le professeur ne pouvait plus se charger seul : nous leur en sommes très reconnaissants. L'accueil fait à nos cours par le public et le succès qu'ils obtinrent (succès sur lequel il ne m'appartient pas d'insister), montrent ce que nous pouvons espérer de ce côté pour l'avenir. Je joins à ce rapport, à titre de renseignement, la leçon d'ouverture du cours de littérature française, publiée dans la *Revue internationale de l'Enseignement* (15 juillet 1909) et traduit dans la revue espagnole *La Lectura* (mai 1909).

b) A Burgos. — A Burgos, du 5 août au 15 septembre, l'enseignement du français (cours supérieur et cours élémentaire) a été donné par MM. Dibie, professeur agrégé au lycée de Carcassonne, et Py, professeur à l'école primaire supérieure de Castres : le succès obtenu leur est dû tout entier. C'est un agréable devoir pour moi de signaler tout particulièrement le dévouement de tous les instants et l'activité

infatigable de M. Dibie, qui eut à faire preuve (en des circonstances parfois délicates) d'initiative et d'habileté pour parer à tous les détails d'organisation qui n'avaient pu être prévus ni arrêtés à l'avance. Dès le premier jour, les cours comptaient *300 inscrits*. En présence de ce nombre inespéré (j'allais dire excessif) d'auditeurs, il fallut encore faire appel à la bonne volonté de quelques-uns des maîtres français, immatriculés au cours d'espagnol. MM. Albert, Gay, Lecca, M[lles] Reilles et Tourreil se chargèrent de diriger les diverses sections du cours. Point n'est besoin de dire que cette année, comme la précédente, notre tâche fut facilitée par l'active sympathie du directeur et des professeurs de l'Institut et de toute la population, dont la presse locale nous a apporté, à diverses reprises, de significatives et touchantes manifestations.

Comme l'an passé, à Madrid et à Burgos, des visites aux monuments, des excursions aux environs avaient été organisées, qui étaient pour nos étudiants non seulement un repos, mais d'excellentes leçons de choses : ils y étaient dirigés par les guides les plus compétents et accompagnés par leurs camarades espagnols. Parmi ces excursions je citerai (pour Madrid) celle à Tolède, que l'illustre professeur de l'Université, M. Manuel Sales y Ferré voulut bien diriger en personne, — celle à l'Escorial et à la *Casa del Príncipe,* sous la conduite de notre dévoué secrétaire, M. Domingo Barnés, — la visite au Musée du Prado, dont personne mieux que le directeur, M. Villegas, ne pouvait faire les honneurs. — A Burgos, la Chartreuse de Miraflores, les ruines de Fresdelval, les abbayes de San Pedro de Cardeña et de San Quirce, la grotte d'Atapuerca, la cathédrale et les nombreux monuments de la ville elle-même reçurent tour à tour la visite de nos excursionnistes.

Enfin, des conférences, parfois avec projections, occupèrent agréablement et profitablement quelques-unes des soirées. C'est encore un devoir pour nous de remercier ici les orateurs bénévoles, M. Vicente Lampérez, le savant architecte, qui, prenant comme exemple les monuments si variés de Burgos, résuma, en deux leçons magistrales, toute l'histoire de l'architecture en Espagne; M. García de Diego, qui parla avec autorité de la « Rénovation latine de la langue castillane », le savant historien et artiste M. Isidro Gil sur Santo Domingo de Silos, M. Santa María, sur la peinture castillane, MM. Amancio Rodríguez, Emilio Rodríguez Tarduchy, José Sarmiento, qui prirent la parole, à l'*Académie des Sciences sociales,* dans une soirée littéraire en l'honneur de la colonie française; enfin M. le professeur Dibie, qui a inauguré les conférences publiques françaises par une promenade à travers les monuments et les rues de Paris, avec projections de clichés aimablement prêtés par le *Musée pédagogique* de Paris.

Tels sont les faits principaux de notre campagne de 1909; le temps me manque pour entrer dans des détails qui auraient cependant leur intérêt. Les résultats obtenus seront pour nous un enseignement et un encouragement : un enseignement, car je ne me dissimule pas que bien des améliorations sont à réaliser, bien des détails d'organisation à préciser; nous ferons notre profit des observations que nos délégués ont été invités instamment à nous présenter en pleine liberté. Avec leur aide, nous perfectionnerons notre œuvre dans la mesure de nos forces. Telle qu'elle est, je crois pouvoir répéter cette année qu'elle fait honneur à l'Université de Toulouse et à l'*Institut français en Espagne*. Quoique la tâche devienne de plus en plus lourde pour celui qui jusqu'ici en a assumé seul la direction, il continuera à y consacrer ses forces, en attendant que le Conseil puisse lui donner l'aide de quelques collaborateurs.

Mais pour atteindre pleinement le but que nous poursuivons, deux choses sont nécessaires. Il faut d'abord que nous trouvions les ressources pour continuer et pour développer notre œuvre. A mesure qu'elle prospère, nos dépenses augmentent. La note ci-jointe montrera, je l'espère, avec quelle économie (pour ne pas employer un autre mot) nous avons administré le maigre budget dont nous disposions. Il faut que, de ce côté, nous puissions envisager l'avenir avec tranquillité.

Mais ce dont nous avons besoin surtout, c'est de la sympathie et du concours bienveillant de l'autorité universitaire, non seulement en Espagne, mais en France. Comment notre œuvre réussirait-elle, si tandis que nous multiplions nos efforts pour former des maîtres d'espagnol vraiment à la hauteur de leur mission, on décourageait par avance nos efforts et les leurs en nous laissant craindre qu'ils ne soient inutiles? Et, d'autre part, avec quelle autorité irons-nous convier chez eux nos voisins à apprendre notre langue, s'ils pouvaient croire que chez nous on se désintéresse officiellement de la leur? Les deux questions sont directement liées l'une à l'autre : ce n'est que par un enseignement espagnol sérieusement organisé de ce côté-ci de la frontière que nous assurerons l'avenir de celui que nous avons fondé de l'autre côté.

Union des Étudiants français et espagnols fondée par l'Université de Toulouse.

Les cours de langue et littérature espagnoles pour les Français et les cours de langue et littérature françaises pour les Espagnols commenceront cette année à Madrid le *30 mars*, et dureront jusqu'au début de mai.

Les cours d'espagnol, plus particulièrement destinés aux candidats aux divers concours ou examens, mais ouverts à tout Français ou à tout étranger qui en fera la demande, auront lieu au *Museo pedagógico*. Ils comprendront des exercices pratiques, lectures commentées d'auteurs, traductions improvisées du français en espagnol, des leçons faites par les assistants, etc. Ils seront dirigés par MM. Ramón Menéndez Pidal, professeur de philologie romane à l'Université, et MM. les professeurs Castro et Barnés.

Les cours de langue et littérature françaises seront faits par MM. E. Zyromski, professeur de littérature française à l'Université de Toulouse, et J. Anglade, professeur de langues et littératures méridionales à la même Université.

M. E. Cartailhac, membre correspondant de l'Institut de France, chargé d'un cours à l'Université de Toulouse, fera un cours de science préhistorique.

L'enseignement de la langue et de la littérature françaises comprendra trois cours publics et trois conférences pratiques par semaine.

Le cours de M. Cartailhac aura lieu deux fois par semaine.

Tous les cours et conférences des deux séries (française et espagnole) sont gratuits pour les Français et les Espagnols. Le droit d'immatriculation pour les étrangers est fixé à 50 francs.

S'adresser pour les inscriptions à M. le professeur E. Mérimée, Université de Toulouse, et pour les renseignements à M. Domingo Barnés, calle Daoiz, 7, Madrid.

. BIBLIOGRAPHIE

La difunta pleiteada, estudio de literatura comparativa por María Goyri de Menéndez Pidal. — Madrid, Librería general de Victoriano Suárez, 1909; 1 vol. gr. in-8°, 70 pages.

Voici un travail d'apparence modeste, mais d'un mérite extraordinaire. Mme Goyri de Menéndez Pidal ne se contente pas de collaborer dans le silence du cabinet aux travaux qui ont rendu plusieurs fois illustre dans les fastes de la philologie romane le nom de Menéndez Pidal; elle s'applique pour son propre compte à des recherches qui exigent la rigueur scientifique d'un érudit et la délicate sensibilité d'une femme; elle ne vise à rien moins qu'à restaurer et à agrandir le domaine poétique du Romancero, et je ne pense pas (les articles déjà publiés dans la *Revista de Archivos*, dans le *Bulletin hispanique*, etc., en sont la preuve) qu'il reste bientôt un seul romance ancien dont elle n'ait recueilli les débris encore vivants, retrouvé la filiation, capté les sources, établi les relations, guidée en tout cela par un sentiment exquis de ces poésies populaires, simples et parfumées comme les fleurs rustiques, émouvantes et immortelles comme les chefs-d'œuvre de l'art.

Aujourd'hui elle nous donne, à propos de ses chers romances, une étude de littérature comparée. Il se trouve en effet qu'un romance répandu dans les trois langues de la péninsule et dont Mme Goyri publie huit versions inédites, verse sur un thème souvent repris en Espagne et hors d'Espagne, celui de la *difunta pleiteada,* la morte mise en litige. Le voici, brièvement transcrit : une jeune fille, belle entre toutes, est demandée en mariage par plusieurs prétendants. Elle leur préfère Don Juan de Castilla, auquel elle engage sa foi. Mais le père de la jeune fille, désireux de l'établir richement, la marie à un marchand très fortuné, non sans que Don Juan n'ait entrepris un long voyage pour tromper son chagrin. Cependant une catastrophe survient : au jour même de son mariage la jeune fille meurt brusquement; le cortège nuptial se change en cortège funèbre. Après un long délai Don Juan revient au pays : il apprend le décès de son amante, il court au tombeau où elle repose, il en soulève la dalle, et il découvre, belle comme au plus beau temps de sa vie, celle qu'il n'a

pas cessé d'aimer. Surexcité par la douleur, il est sur le point de se tuer, mais la Vierge lui retient le bras et ressuscite la morte. Don Juan se sauve avec elle, lorsque le marchand, qui est l'époux légitime de la ressuscitée, les aperçoit; pour rentrer en possession de sa femme il engage devant la Chancellerie un procès long et tortueux, qui se termine par une sentence favorable à Don Juan.

Tous les romances qui relatent cet épisode (et ils ne sont pas moins de seize), le reproduisent sans variante notable. Il y a plus : la même aventure se trouve contée dans la chronique où le trop fameux Luis Zapata a accumulé vers 1590 toutes les anecdotes, historiettes, aventures, racontars et fables dont sa trop fidèle mémoire s'était chargée au cours d'une vie bien remplie. On rencontre même, dans la *Miscelánea* de Zapata, en dehors de la légende dont il vient d'être question, la mention deux fois répétée de l'enterrement d'une jeune femme noble que l'on avait crue morte, qui n'était qu'endormie et dont on retrouva le corps dans l'église de Santo Domingo el Real à Madrid contre l'entrée du tombeau qu'elle avait essayé vainement d'ébranler ; si l'on tient compte de ce que le récit de Zapata est confirmé par plusieurs auteurs, et de ceci surtout que le mari de l'enterrée vivante se nommait Don Juan de Castilla, on sera porté à voir dans cet événement historique le fondement de la légende que tant de romances nous transmettent.

Prenons garde cependant : cette même légende se retrouve, plus ou moins altérée, dans plusieurs pays, notamment en Italie, où nous la pouvons lire deux fois sous la plume de Boccace et une fois dans les *Nouvelles* de Bandello. La version de Bandello mérite d'être retenue, car il est le seul parmi tous les conteurs à conserver dans son récit le procès entre le mari légitime et l'amant au sujet de la ressuscitée. Seulement, pour rendre moins choquante la sentence qui attribue la femme à l'amant et écarte le mari, il suppose que les deux amoureux non seulement s'étaient promis l'un à l'autre, mais encore avaient contracté un mariage secret ; quant au mariage imposé par le père cupide, il n'était pas encore célébré au moment de la mort de sa fille. Ainsi tout s'arrange comme par enchantement, et, en passant à son amant, la jeune fille ne fait en somme que venir au pouvoir de celui à qui elle appartient légitimement.

De ces versions si différentes, celle des romances et de Zapata d'une part, celle de Bandello d'autre part, quelle est la plus ancienne? M[me] Goyri ne les croit primitives ni l'une ni l'autre; toutes deux ont pour source commune une tradition populaire, mais elles se sont développées indépendamment, et celle que les romances représentent, semble avoir conservé plus fidèlement les éléments traditionnels, en sorte qu'on peut la croire antérieure à Bandello. L'aventure de la femme de Don Juan de Castilla, enterrée vive à Santo Domingo el

Real vers 1500, a fourni sans doute l'occasion de fixer par l'écriture et l'imprimerie le récit versifié d'un thème très ancien qui circulait sous forme de conte à travers la péninsule.

Tel est l'essentiel du travail entièrement nouveau de Mme Goyri. L'analyse si sèche qu'on vient d'en lire, n'en laisse pas deviner la richesse. A chaque page il nous livre quelque fait inédit, quelque idée nouvelle et fine. Je m'en voudrais de ne pas signaler au moins l'*excursus* si probant sur la légende de la *difunta pleiteada* au théâtre : en sept pages sobres et fortes Mme Goyri non seulement signale que deux comedias de la bonne époque ont emprunté leur sujet à la nouvelle de Bandello ci-dessus indiquée, mais encore elle restitue à Lope de Vega l'une de ces comedias, *La Difunta pleiteada,* qui lui avait été volée, et elle découvre l'autre, *Varios prodigios de amor*, dans le théâtre de Rojas Zorrilla, où personne ne s'était encore avisé de la lire et encore moins de la cataloguer pour ce qu'elle est réellement : une refonte mal venue, une copie gauche et surchargée de *La Difunta pleiteada.* Mieux vaut ne pas insister : laissons aux lettrés et aux érudits le plaisir de suivre dans tous ses détours cette ingénieuse dissertation. A coup sûr nul ne la lira sans payer à l'auteur un tribut de respectueuse admiration.

HENRI MÉRIMÉE.

M. Adolphe Coster, docteur ès lettres. *Fernando de Herrera,* Paris, Champion, 1908; 1 vol. de 450 p. — *Algunas obras de Fernando de Herrera,* edición crítica. Ibid., 1908; 193 pages.

Il y a longtemps, nous l'avouons et nous nous en excusons, que les deux thèses présentées par M. Coster pour le Doctorat auraient dû être signalées aux lecteurs du *Bulletin*. Elles sont l'une et l'autre intéressantes pour l'histoire du « siècle d'or », et par leur sujet et par les questions qu'elles soulèvent.

L'œuvre de Herrera n'avait jusqu'ici, malgré le renom du poète, fait l'objet d'aucun travail approfondi et définitif. Des lieux communs, sans cesse répétés, des développements plus ou moins éloquents sur le génie et le rôle du *Divino*, c'est à peu près ce à quoi se bornait la critique. Le texte même était mal fixé et, jusque dans les pièces les plus célèbres, on hésitait parfois entre des lectures différentes. Le sujet choisi par M. Coster se prêtait donc à une critique sérieuse, soit parce que les titres de Herrera à la traditionnelle admiration sont de ceux qu'il n'est pas inutile de contrôler, soit à cause des difficultés que peut présenter l'établissement d'un texte définitif. Ajouterai-je qu'il est relativement nouveau, non seulement parce que les travaux qu'il a suscités sont rares (et c'est sans doute pour cela que l'auteur a jugé inutile une bibliographie de son sujet), soit surtout parce que Herrera est de ceux que l'on loue plus qu'on ne les lit?

En ce qui concerne ses œuvres, on sait qu'on peut hésiter entre deux textes, celui de 1582, publié par l'auteur lui-même, et celui de 1619, édité par Francisco Pacheco, vingt-deux ans après la mort du poète. L'opuscule de 1582, qui ne comprend pas toutes les œuvres du poète, est devenu rare; il ne paraît pas d'ailleurs avoir été jamais bien répandu, puisqu'on peut se demander si Pacheco lui-même en a eu connaissance. C'est celui que réimprime M. Coster. Il expose pour quelles raisons ce texte lui paraît préférable, et quoiqu'elles ne paraissent pas toutes également convaincantes[1], on ne peut qu'approuver son choix. Cette réimpression est, comme il convient, accompagnée des variantes de 1619, d'une notice sur chacune des poésies, d'un commentaire historique, littéraire et métrique, de deux appendices (sur les systèmes orthographiques de Herrera, sur le texte original de la Chanson de Lépante), enfin, d'un double index. Nous avons donc sous la main tout ce qui est nécessaire pour l'étude commode d'un texte aussi célèbre en somme que généralement mal connu.

L'étude consacrée à Herrera se compose de vingt et un chapitres que, pour la commodité, nous diviserons en quatre parties, d'étendue et d'importance fort diverses: 1° la biographie; 2° des recherches sur les amis de Herrera; 3° une revue chronologique et critique de ses œuvres; 4° une étude sur les sources de son inspiration, sur ses doctrines littéraires, avec un jugement d'ensemble sur le poète et son œuvre.

De la partie biographique, nous ne dirons rien, d'abord parce que la vie de Herrera n'offre en elle-même qu'un intérêt médiocre, ensuite parce que l'auteur n'a pu rien ajouter de saillant à ce que l'on connaissait déjà. Sur ce point il doit beaucoup, et il le déclare dès la première page, au mieux informé des érudits sévillans, M. Rodríguez Marín, auquel sa seconde thèse est dédiée. Au surplus, si une riche documentation biographique importe pour l'interprétation des œuvres d'un Cervantes, d'un Lope de Vega, ou d'un Quevedo, il n'en est pas de même pour Herrera, qui mena la vie la plus calme, la plus bourgeoise que l'on puisse imaginer.

Hâtons-nous de faire une réserve. Cette vie si unie eut son heure romanesque, et nous en trouvons l'ample et curieux témoignage dans l'œuvre du poète : ce fut sa passion pour Dª Leonor de Milá ou Milán,

1. Il est incontestable que certaines variantes de 1619 gâtent le texte de 1582; ce n'est pas une raison suffisante pour les attribuer à Pacheco. Herrera n'aurait pas été le premier à gâter ses vers à force de les retoucher. Le témoignage de Duarte, allégué en note p. 195, montre que cette manie de perpétuelles retouches a pu lui être fatale : *i assi desechó muchos* [versos] *que pudieran ser estimados de los más entendidos en esta profesion*». Sedano (*Parnaso*, VII, p. x) n'est pas loin de partager cette opinion : « *queriendo esmerarse con exceso en limar y pulir su estilo y sus versos, los dejó demasiado duros, secos y faltos de... jugo y suavidad.* »

comtesse de Gelves. M. Coster consacre à bon droit tout un chapitre à ces amours. Et d'abord, se demande-t-il, comme bien d'autres avant lui, ces amours furent-ils purement platoniques[1]?

Rien de plus facile, à l'aide des sonnets, que de reconstituer ce roman intime, avec tous les incidents ordinaires et les péripéties obligées de ces sortes d'aventures. M. Coster n'y manque pas, et si on le prenait au mot, comme il est tenté lui-même de le faire pour son héros, il n'y aurait guère de doute possible. Il a vu les bosquets touffus de Gelves, le laurier, la source pure, « où Herrera avait été si heureux », et où il s'est écrié « dans l'ivresse du triomphe » : « *Ya passó mi dolor, ya sè qu'es vida.* Mais il se défie prudemment de l'imagination et des métaphores poétiques, ou du moins de celles de l'honnête bénéficier de San Andrés, homme sage, de tempérament rassis, « qui ne fit jamais de mal à personne et ne donna jamais de mauvais exemple, » pas plus que les bons chanoines du *Sombrero de tres picos*. Et de fait, nous ne le voyons pas bien, en son habit ecclésiastique, s'abandonner, dans les propres jardins de Gelves, aux transports imprudents qu'il nous dépeint ensuite à tête reposée. Si le biographe s'amuse à reconstituer scène par scène le roman d'amour, il reconnaît que les contemporains, les amis eux-mêmes n'y croyaient point, pas plus d'ailleurs que le mari, qui, sachant sans doute à quoi s'en tenir, accordait à l'amoureux, avec un empressement rassurant, l'autorisation de chanter la dame de ses pensées. Il rappelle avec opportunité (p. 124 et suiv.) les théories courantes au XVI[e] siècle sur l'amour platonique (ce sont celles du *Cortegiano*), et il conclut sagement : « Tel me paraît avoir été l'amour de Herrera pour doña Leonor. » Amour de tête donc, ou plutôt amour professionnel, obligatoire pour tout lyrique qui sait son métier, aussi bien que pour tout chevalier errant : « Eliodora » est cousine germaine de Dulcinea. Pour notre compte du moins, nous nous en tenons là et nous nous refusons à faire de D. Fernando un Céladon, ou, à plus forte raison, un Tartufe.

Le défilé des « amis de Herrera » paraîtra, je le crains, un peu long : il n'occupe pas moins de cinq chapitres et se poursuit à travers une bonne centaine de pages. Non certes que nous ne soyons heureux de faire, grâce à M. Coster, ou de refaire connaissance avec eux, mais tout de même ils nous font un peu trop oublier le Maître ; d'autant que beaucoup n'ont guère d'autres titres que d'avoir été ses compatriotes ou ses contemporains. Si encore ils formaient, autour et au-dessous de lui, un groupe uni par les mêmes principes, poursui-

1. M. Bourciez notamment (*Ann. de la Faculté des lettres de Bordeaux*, 1891, p. 200) a écrit sur les sonnets amoureux de Herrera un article pénétrant, que M. Coster connaissait puisqu'il le cite p. 211, mais qu'il eût été intéressant de rapprocher des conclusions de ce chapitre VI.

vant un même idéal, mais il est impossible de l'affirmer, et M. Coster lui-même nous explique pourquoi. « Il resterait, dit-il, pour mettre complètement en lumière les principaux éléments du caractère de Herrera, à les rapprocher des idées de ces nombreux amis dont j'ai tenté précédemment de faire revivre l'affectueuse société. Malheureusement pareille entreprise serait vaine : en effet, comme on a pu le remarquer, ces personnages nous sont, aujourd'hui encore, presque totalement inconnus et la vie de la plupart d'entre eux reste enveloppée d'une profonde obscurité ; quant à ceux dont les œuvres nous sont parvenues et dont, par conséquent, nous pourrions, semble-t-il, espérer connaître les idées, les sujets qu'ils ont traités ne nous permettent guère de pénétrer dans le secret de leur âme (p. 268). »

Y pénétrerions-nous d'ailleurs, nous n'en tirerions vraisemblablement pas grande lumière pour l'intelligence des principes de Herrera, car M. Coster estime, contrairement à l'opinion commune en Espagne, qu'à cette époque « ni en art, ni en littérature... il n'y eut d'*écoles* » en ce pays. Sur quoi je suis tenté de faire quelques réserves. Il est possible qu'il n'y ait pas eu autour de Herrera « un ensemble de poètes suivant des règles communes, l'œil fixé sur les mêmes modèles, collaborant méthodiquement à la réalisation d'un idéal nettement déterminé », un groupe, en un mot, aussi cohérent que celui des poètes de la Pléiade, ou plus tard, de nos romantiques et de nos Parnassiens. Mais c'est peut-être prendre le mot « école » dans un sens trop étroit, et contrister, pour peu de chose, MM. Lasso de la Vega ou Amador de los Ríos. Au surplus, la large atténuation que M. Coster apporte lui-même, dès la page suivante (p. 427) à son affirmation première, trop *rotunda,* selon moi, eût suffi à leur donner satisfaction. Toutes les discussions qui remplissent les *Anotaciones à las obras de Garcilaso*, les *Observaciones del Licenciado Prete Jacopin* et la réplique de Herrera prouveraient à elles seules qu'il y avait en réalité et qu'on distinguait très bien à cette époque une école andalouse (ou sévillane) et une école castillane, dont les caractères différents sont, en somme, assez faciles à préciser. Ils apparaissent d'eux-mêmes suffisamment au simple rapprochement des poésies de Herrera avec celles de Garcilaso ou de Fr. Luis de León. Quoi qu'il en soit, ce n'est point précisément l'histoire de ces écoles que M. Coster se proposait d'écrire, et tous les écrivains ou amateurs énumérés par lu eussent-ils réellement appartenu à celle de Séville, il eût pu sans remords les négliger et remplacer peut-être par d'autres considérations aussi utiles (que nous allons essayer d'indiquer) les abondantes pages qu'il leur a consacrées.

Quoi qu'en aient pensé certains contemporains, abusés peut-être par les pédantes fantaisies orthographiques de Herrera, ce dernier ne fut pas un novateur.

Certes, il a apporté dans le chœur des poètes sa note personnelle; il se distingue par une physionomie propre. Mais en somme il suit une tradition et obéit à une impulsion établies avant lui : il ne fut pas le premier à vouloir ennoblir la langue des vers. Pour mesurer la portée exacte de ses tentatives, pour apprécier son degré d'originalité, il ne faut le séparer ni de ses prédécesseurs ni de ses successeurs. Garcilaso et Góngora expliquent et illustrent Herrera. Juan de Mena lui-même a quelques droits à figurer parmi ses précurseurs. On peut commencer l'histoire de la lyrique espagnole classique à Garcilaso, mais non pas à Herrera : ce dernier ne se suffit pas à lui-même. Il faudrait même aller plus loin, et sortir d'Espagne; car la lyrique espagnole au XVIe siècle se comprend mal si l'on ne la rapproche point de la lyrique italienne, et cela non point d'une façon générale et d'une simple vue d'ensemble, mais par une étude détaillée des rapports personnels de chacun des espagnols avec ses modèles particuliers italiens. Les évolutions de la poésie Pétrarquiste ou Bembiste au cours du *Seicento* ont eu leur contre-coup dans la péninsule ibérique aussi bien qu'en France ; les mêmes modèles ont été tour à tour imités dans les deux pays; les mêmes essais de renouvellement ou d'enrichissement ont été tentés ; les mêmes innovations dans le style, la métrique, l'orthographe même ont préoccupé certains esprits, et c'est ce qui apparaîtrait assez clairement pour l'Espagne, si les mêmes travaux avaient été faits pour ce pays qui ont été faits, pour la France, par MM. Vianey dans *Le Pétrarquisme en France* et Augé dans son beau travail sur Baïf, pour ne citer que les deux plus récents.

M. Coster semble avoir reculé devant cet élargissement de son sujet, ou il ne l'a pas estimé nécessaire. Ce n'est point certes que l'intérêt de tels rapprochements lui ait échappé. « Il est nécessaire, » dit-il p. 274, « de se rappeler dans quel état se trouvait la littérature espagnole au moment où Herrera... » Il rapproche, en passant, les théories de ce dernier de la *Défense et Illustration*... de Du Bellay (p. 286). Il énumère les Italiens dont il s'est inspiré (p. 311), et cite l'important recueil des *Fiori* (1569) de Ruscelli, mais il passe sur ces divers points plus rapidement que nous ne le désirerions. Nous lui eussions su gré de rattacher plus intimement l'œuvre littéraire de Herrera à celles de ses prédécesseurs espagnols ou de ses modèles italiens, de le replacer ainsi dans son vrai milieu, qui n'est point celui de ces poétereaux obscurs et rimeurs de cour dont il vient d'être question, mais qui comprend tous ceux qui, depuis Mena, Boscan et Garcilaso, aspiraient à une poésie plus haute et en cherchaient les modèles en Italie, dans l'antiquité ou dans les Livres Saints. A s'enfermer trop strictement dans les limites un peu étroites de la poésie proprement herrérienne, de l'époque et du pays où elle apparut, ne risque-t-on pas, par crainte peut-être de le trop amplifier, de rétrécir quelque peu le sujet? Si cette poésie a

quelque originalité, elle apparaît surtout par comparaison ou par opposition avec ce qui la précède ou l'accompagne; elle s'inspire de conceptions artistiques que d'autres essayaient aussi de réaliser. Les procédés, la technique cherchaient à se renouveler d'après certains principes auxquels Herrera comme les autres, et chacun à sa façon, essayait de se conformer. En particulier, on sait l'importance à cette époque des questions de versification et l'influence prépondérante, sur ce point, des Italiens. M. Coster n'a-t-il pas été trop économe de ces rapprochements? Les trois courtes pages consacrées aux idées de Herrera sur la métrique n'auraient-elles pu s'enrichir notablement, si, plus que ses théories, il eût étudié sa propre pratique? Et théorie et pratique n'auraient-elles point paru plus claires, si toutes les remarques éparses (et il faut reconnaître qu'elles sont nombreuses), eussent été groupées en une étude d'ensemble?

Les chapitres VII[e] et VIII[e] contiennent l'énumération des œuvres de Herrera et rappellent les incidents de la curieuse polémique entre le poète sévillan et le fougueux défenseur de Garcilaso et des Castillans. Le chapitre IX nous renseigne sur la question bibliographique ou, plus exactement, sur les éditions du poète.

La dernière partie de l'ouvrage renferme (chap. X-XXI) une étude des sources d'inspiration de Herrera, de ses doctrines littéraires, de ses préceptes en matière de style, de ses réformes orthographiques. Ce sont aussi, je crois, ceux qu'on lira avec le plus d'intérêt et de profit. A vrai dire, des diverses « sources d'inspiration », ni la science, ni le sentiment de la nature, ni même l'amour ne méritent d'arrêter longtemps. Au contraire, le sentiment religieux se manifeste sous une forme pleine d'élévation dans ses plus belles odes, et plus encore l'orgueil national, ou, si l'on veut, le patriotisme, « l'un des sentiments, dit excellemment M. Coster, les plus profonds de Herrera, un de ceux qui convenaient le mieux à cette âme fière, à cet esprit vigoureux, si mal à l'aise dans la poésie amoureuse; autant sa langue est obscure et embarrassée dans ses vers d'amour, si laborieusement composés, autant, lorsqu'il parle de son pays, sa parole devient nette et chaude. »

Nous arrivons ainsi aux conclusions de l'auteur. Herrera est pour lui le type, assez original à cette époque, de « l'homme de lettres », mais pour divers motifs il exerça, assure-t-il, peu d'action autour de lui : son influence fut brève et à peu près nulle. Il s'est trompé sur sa véritable vocation, il n'était pas né pour les vers d'amour : le charme lui manquait trop. Il a plus d'art peut-être, mais moins de sentiment et surtout de naturel que Garcilaso; il n'est original que dans l'expression des sentiments nobles et virils. « La valeur, le patriotisme, la gloire, voilà ce qui fait battre son cœur. » Les odes sur Lépante ou sur Alcazarquebir suffiront à sauver son nom. Après lui, les générations « vont vivre sur une gloire qu'elles n'ont point acquise », et c'est

pourquoi Herrera « reste seul, admiré, mais de loin ». Je n'aurais pour ma part qu'une réserve à faire sur ces conclusions si justes dans l'ensemble, réserve présentée d'ailleurs par M. Coster lui-même, mais sans y insister, je crois, suffisamment. Il est très vrai qu'à côté de trois ou quatre pièces prédestinées à figurer dans les anthologies et qui demeureront « tant qu'il y aura une langue espagnole », il n'est que trop facile de signaler, dans l'œuvre de Herrera, une « partie morte » considérable. Mais, même dans ses chefs-d'œuvre, il y a, à mon sens, un germe qui devait contribuer à accélérer la décadence de la poésie, et cela encore n'a point échappé à l'auteur. Tous les défauts des gongoristes sont déjà en puissance dans Herrera [1], l'obscurité voulue, cherchée, dans la pensée d'abord, et, par une conséquence forcée, dans la forme, l'importance donnée aux mots nobles aux dépens de l'idée et du sentiment, l'insupportable abus de la mythologie, le dangereux dédain du « vulgaire » et de l'« hablar común », et la seule estime des « científicos ». Rioja et Enrique Duarte ne l'avaient pas si mal compris en l'accusant (tout en prétendant le louer), celui-là d'emphase et celui-ci d'obscurité, les deux tares essentielles du *culto*. Ils le jugeaient d'instinct non sur ce qu'il avait voulu faire, mais sur ce qu'il avait fait en réalité. Je ne sais trop au juste en quoi Herrera ressemble à Velázquez; la saine vigueur et la sincérité naïve de ce dernier ne me rappellent point du tout la manière trop souvent guindée et pédante de celui-là. Comme le dit heureusement M. Coster, il est plutôt grandiose que grand; ce n'est pas sans raison que Claudien l'avait attiré tout d'abord. Quant à la comparaison instituée entre lui et notre Malherbe, si elle est justifiée par quelques analogies, elle me semble pécher par certain côté. Malherbe fut en définitive, malgré quelques erreurs, l'apôtre de la raison, du naturel, l'ennemi des gentillesses italiennes de Desportes et autres *bembistes* dégénérés : il annonce et prépare Boileau. Herrera, malgré lui sans doute, et en dépit de quelques incontestables chefs-d'œuvre, fut l'un des précurseurs responsables du gongorisme.

En résumé, si sur certains détails de méthode ou d'appréciation, on peut différer d'avis avec M. Coster, il n'en reste pas moins que le livre que nous venons d'analyser est l'un des plus consciencieux, des plus agréables et des plus complets qui aient été consacrés, non seulement à Herrera, dont la figure nous apparaîtra désormais avec plus de netteté, mais à la poésie espagnole de la seconde moitié du XVIe siècle, qu'il contribuera certainement à mieux faire connaître [2].

E. MÉRIMÉE.

1. Voyez sur ce point l'essai récent de M. L. P. Thomas : *Le lyrisme et la préciosité cultiste en Espagne,* Halle, Paris, 1909, p. 46 et suiv.

2. Je n'entends pas plus que M. Coster ce que peut être le *llantés* que les trafiquants allemands apportaient à Séville (p. 258), mais le M. Brutus, dont le nom est accompagné d'un ? (p. 157) est certainement Michele Bruto (1515-94), auteur de divers commentaires sur les classiques latins et des *Epistolae clarorum virorum,* Lyon, 1561.

Henri Mérimée, *Gaspar Mercader, El Prado de Valencia, édition critique avec une introduction, des notes et un appendice*. Toulouse, Prival, 1907; 239 p. in-8° (t. XI de la *Bibliothèque méridionale*).

Le *Bulletin hispanique* devait à l'auteur de ce livre de ne pas exagérer la discrétion dont un collaborateur est un peu forcément l'objet. Mais pour présenter au public un travail sur Gaspar Mercader, il fallait un autre collaborateur également au courant de ce sujet local, et plus généralement de la littérature valencienne au XVIe siècle. Et d'un autre côté, plutôt que de n'en rien dire, vaut-il pas mieux en mal parler? Sortons de l'incertitude et que le moins qualifié dise au moins ce qu'il pourra.

Le roman pastoral publié à Valence par Gaspar Mercader sous le titre *El Prado de Valencia,* fait l'objet d'une mention élogieuse dans le *Catálogo de documentos* adjoint par Durán au tome II du *Romancero general* (B. A. E.), et d'une courte analyse dans une des notes dues aux traducteurs espagnols de Ticknor. Et ce qu'en disent ces érudits en rendait souhaitable la réimpression. Rarissime, puisque M. H. Mérimée n'en connaît que cinq exemplaires, en dehors de celui de Salvá (n° 291), l'ouvrage n'avait paru qu'une fois, en deux tirages, l'année 1600 et la suivante. Or, nous dit M. H. Mérimée, « dans l'édifice que le génie valencien dressa à la fin du seizième siècle, le *Prado de Valencia* n'est rien de moins que la clef de voûte ». Si donc la valeur de ce roman n'est pas des plus grandes (le nouvel éditeur ne cache pas qu'il laisse « une impression confuse et même une déception »), l'intérêt en paraît incontestable. « Roman pastoral, *cancionero*, roman à clef, tel est le triple aspect sous lequel se présente le *Prado de Valencia* » : c'est plus qu'il n'en faut pour qu'il ait sa place dans l'histoire littéraire; et l'on peut déjà dire, avant d'ouvrir l'étude que lui consacre le jeune professeur de Montpellier, que l'idée était bonne de l'écrire.

Ce qu'était le *Prado* de Valence, lieu de promenade préféré des galants, dangereux pour les maris, M. Mérimée l'expose en termes élégants et discrets. Mais le *Prado* décrit par Mercader et les personnages qu'il nous fait voir sont idéalisés comme il convient à un roman pastoral; et, dans ces personnages, c'est tout juste si l'on reconnaît hypothétiquement quatre ou cinq figures de l'histoire politique ou littéraire, Mercader lui-même, Guillén de Castro, le duc de Lerme et sa fille.

Pourtant, moins qu'un roman pastoral, *El Prado de Valencia*, suivant l'appréciation de M. H. Mérimée, est un cadre, en forme de pastorale, où Mercader, avec une ingéniosité qui fait peut-être tout son mérite, a inséré, en les amenant comme il a pu, un nombre respectable de compositions poétiques, anonymes ou non, dont il était l'auteur ou se faisait l'éditeur. Au fond, ce n'est qu'un *cancionero;* mais par la forme, l'œuvre ne s'en classe pas moins parmi les pasto-

rales, à côté (aussi loin qu'on voudra du reste) de l'*Arcadia* de Lope de Vega, de la *Galatea* de Cervantes, et de la *Diana* de Montemayor. Le genre était en vogue en Espagne depuis un demi-siècle; il n'était pas près de mourir, bien que sa vie fût purement factice.

A vrai dire, D. Gaspar n'a pas trouvé grand'chose de neuf, à moins qu'il ne faille mettre en ligne de compte la lutte, à coup sûr inattendue, de Fideno avec un lion échappé des ménageries royales (p. 134). Quelque gré qu'on lui sache d'avoir cherché à distraire son lecteur, l'invention est sans doute ce qui manque le plus dans son histoire, qu'il n'a pourtant pas craint de faire longue. On y retrouve exactement la donnée de la *Diana* : un berger courtisant une bergère, qui, en fin de compte, épouse un autre berger. Quant au goût qui y règne, on en a une idée dès le début, où l'auteur comparant à des fleurs (ce qui est bien, assurément) les costumes brillants et variés qui frappent la vue sur la promenade du Prado, s'appesantit sur ces nouveaux tournesols que sont certains habits jaunes et qui, au lieu de tourner autour du soleil, restent immobiles, regardant les soleils qui sont les beaux yeux des bergères (p. 14)! Sans compter des exclamations comme celles-ci : « Quantas vezes me viste crecer las corrientes deste rio con el agua de mis ojos! » (p. 17). Et que dire du cœur de Fideno, qui, transpercé des flèches de l'Amour, n'est plus un cœur, mais un carquois (p. 23)? et des larmes dont le même berger a soin de ne pas mouiller la lettre qu'il écrit à sa bergère, « que tambien eran tinta, pues no les faltaua tosigo ni color negro en el coraçon de cuyo mar salian » (p. 151)? et enfin des jeux d'esprit auxquels il se livre en présence du lion, auquel il vient de crever un œil avec une pierre donnée par son amie : «... la piedra tuya, por ser tuya, no la puse menos que sobre los ojos; en los de la honda la puse, despues en los del Leon, y agora la cobrare para ponella sobre los mios... » (p. 135)?

Quant à ce que valent les poésies réunies dans cette espèce d'anthologie, c'est affaire d'appréciation; mais on plaindra ce pauvre Fideno, qui, ayant donné un gage pour une faute commise au jeu de l'a b c, se voit condamné pour pénitence à réciter *la Fabula de Jupiter y Europa*, en cent dix tercets, par Gaspar de Aquilar, où l'on trouve des platitudes comme ceci :

Muy alegre al encuentro le ha salido,
que pues se conuirtió vna vez en *oro*,
bien puede estar en *toro* conuertido.

C'est vrai, cela ne fait qu'un *t* de plus. Et cette réflexion du poète :

Por esso con respeto y con decoro
llega a besar sus pies, y ella le teme,
que aunque tan bello y tan hermoso, es toro.

Il serait difficile d'imaginer plus grotesque.

En somme, par les poésies qu'il contient, par le mérite du roman lui-même, *El Prado de Valencia* a surtout une valeur documentaire.

Il en a une aussi au point de vue de la langue, et c'est ce qu'a indiqué M. R. Menéndez Pidal dans son compte rendu de la *Cultura española* (août 1907). Toutefois, s'il y a une chose qui frappe, c'est le peu d'archaïsmes qu'on y rencontre. On en trouve beaucoup moins que dans le *Don Quijote* (abstraction faite, naturellement, des formes ridiculement désuètes que Cervantes fait employer par son héros).

De la tmèse *pesar mehia* (p. 169) nous avons des exemples dans Cervantes et Avellaneda.

Des formes comme *apercebidos* (p. 25), *recebir* (p. 14), *recebida* (p. 16) étaient courantes alors. Rojas (*Viaje*, p. 229 et 231) emploie l'une et l'autre. Mercader dit d'ailleurs aussi *recibillos* avec un *i* (p. 89). Il dit *oygo*, *traygo* (p. 186), alors qu'on trouve aussi *oyan*, *trayo* dans le *Don Quijote*. *Truxe* (p. 19) est encore dans Quevedo et dans Solís. Des temps composés avec *ser* comme *es ydo* (p. 187) sont usuels dans beaucoup d'auteurs du temps.

Infelice (p. 194) se retrouve dans le *Guzmán* (Rivadeneyra, p. 203') et le *Marcos de Obregón* (Riv., p. 399'), dans Lope de Vega (*Fortunas de Diana* (Riv., t. XXXVIII, p. 7') et Coloma (Riv., p. 21 et 27). Cf. *felice* dans le Guzmán (p. 223') et dans Luján (Riv., p. 391'); *interese* dans le *Guzmán* (p. 191, 210', 225, 248'), Luján (p. 375) et Cobarrubias; *pece* dans le *Guzmán* (p. 251'), Luján (p. 392); *galardone* dans le *Guzmán* (p. 224).

Tiniendo (p. 20) n'a pas d'analogue que dans Mariana (*tiniente*, p. 440 de l'éd. 1601, l. XXII, c. 8), mais dans Pisa, *Descripción de Toledo*, 1605 (*detiniéndose*, p. 193'); cf. *quiriendo*, dans le *Quijote* (II, p. 45, éd. de Madrid, 1615).

Siguro (p. 18, 43, 91, 195) se voit dans Luján (p. 374) et dans Coloma (Riv., p. 178'). A noter que Mercader dit *assiguro* en prose (p. 15, 152, 165) et transcrit *asseguro* dans un poème (p. 66). *Sigundo* (p. 152), *sigunda* (p. 134) a pour analogue *sigun*, qui est dans sainte Thérèse (*Vida*, Riv., p. 31, 33') ainsi que *siguro*, *siguridad* et *asigurando* (*ibid.*, p. 27, 34', 35', 55'). Ces formes avaient donc tout au plus vieilli depuis une trentaine d'années. A côté d'elles citons les mots ou formes où l'usage qui a prévalu veut *o* et non *u* : *cudicioso* (p. 13), *impussibles* (p. 17), *pusible* (p. 119, 120), *reguzijos* (p. 44, 92), *reguzijada* (p. 91), *reguzijando* (p. 205), *dispusicion* (p. 185), *puniendo* (p. 204). On peut rapprocher *muchileros* (*Guzmán*, p. 237). Il n'est pas nécessaire de supposer qu'il y a là un trait de la prononciation valencienne vers 1600. Luján (c'est-à-dire le valencien Juan Martí?) écrit *cochillo* (Riv., p. 387') et *mochacho* (p. 369', 372'). Inversement, dans sainte Thérèse, *pulicia* (*Vida*, Riv., p. 32'), *pustreros* (p. 31'); Gómara, *dispusicion* (Riv., p. 241) et *indispusicion* (p. 265'). Or, Gómara, qui

du reste écrivait aussi *descobrir* (p. 265') était sévillan; et Alemán, qui l'était aussi, hésitait entre *mormurar, mormuraban, mormurando* (p. 214, 215', 221) et *murmuracion, murmuran* (p. 223 et 227). Il est donc plus simple d'admettre un flottement dans la prononciation de l'*o* ou de l'*u* antétonique. *Puniendo* se trouve dans le *Diálogo de la lengua* (Bœhmer, p. 471), sainte Thérèse (*Vida*, p. 32', 80; cf. *dispuniendo*, p. 27, 29), et la *Methode* de Hierosme de Techeda, 1629 (p. 66).

Il faut signaler encore *delante sus ojos* (p. 153); mais l'omission de *de* n'est pas rare alors : Avellaneda dit *delante esos platos* (p. 102) et *delante dél* (p. 89'); Luján, *delante dichos senores* (p. 367), *delante sus ojos* (p, 384'). Dans son *Diccionario de construcción* (à ce mot, 4) M. Cuervo cite des exemples de *delante* sans *de* dans Luis de León et dans Ribadeneira; Mariana emploie ou n'emploie pas *de;* Cervantes toujours *de* (sauf erreur). Il semble que *delante* préposition devenait archaïque à cette époque.

Les deux formes les plus curieuses sont peut-être *pluuiera* (p. 129 et 152) pour *pluguiera*, et le pluriel *jazmís* (p. 140, 161, 185). A signaler aussi *compaña* (p. 22), encore employé pour *compañía*

On peut enfin noter, en ce qui concerne la prononciation, *guespeda* (p. 193), et surtout cette indication touchant la prononciation de la *v* et de la *b* : «... has errado el juego (celui de l'a b c), diziendo que Belisa es tan hermosa como Venus, y el nombre de Venus, ni escrito, *ni pronunciado*, no empieça por B. » (p. 93).

Ainsi, au point de vue de l'histoire de la langue comme au point de vue de l'histoire littéraire, le texte reproduit par M. H. Mérimée est intéressant parce qu'il nous fait connaître l'état où en était le castillan dans un milieu cultivé comme Valence et ce qu'y était la mode littéraire en l'an 1600. M. H. Mérimée ne s'est pas fait illusion sur la valeur du morceau; il ne s'est pas imaginé reproduire un chef-d'œuvre. Il n'en a pas moins apporté un soin louable et exemplaire à cette reproduction. Et il faut ajouter que les 65 pages consacrées à la biographie de Mercader sont à la fois bien documentées et attrayantes. Nul doute que lorsque l'auteur aura affaire à un sujet plus important, il ne le traite avec agrément et exactitude.

G. CIROT.

Le lyrisme et la préciosité cultistes en Espagne, par Lucien-Paul Thomas *(Beiheft zur Zeitschrift für romanische Philologie)*. Halle, Niemeyer, 1909; in-8° de 191 pages.

Le titre adopté par M. Thomas pour son intéressante étude est un peu équivoque. L'auteur ne s'occupe pas seulement, en effet, du lyrisme précieux, puisqu'il consacre quelques pages au prédicateur cultiste Paravicino, tout en laissant de côté, par une omission regrettable, le roman et le drame qui auraient pu lui fournir de précieux

documents; sans doute ces lacunes seront-elles comblées par M. Thomas dans la suite qu'il promet de donner à son travail.

L'auteur s'élève avec raison contre la prétention de tracer une ligne nette de démarcation entre le cultisme et le conceptisme, et pose en principe que tout cultiste est conceptiste, si la réciproque n'est pas vraie. Après avoir cherché à établir quelles sont les origines autochtones du cultisme et les influences étrangères, arabes, provençales, catalanes ou italiennes qui l'ont développé, il fait voir la part qui revient aux humanistes dans cette maladie littéraire. Puis, il aborde le xvii[e] siècle dont les premières années marquent l'apparition de la doctrine cultiste avec Carrillo et Góngora, et, après avoir montré la contagion gagnant de proche en proche, malgré l'opposition prudente, mais constante, de Lope de Vega et l'hostilité déclarée de Quevedo, puis le triomphe des novateurs, il s'arrête à Baltasar Gracián, leur dernier panégyriste.

M. Thomas veut ranger parmi les précurseurs du cultisme Herrera, qui aurait même évolué graduellement vers la future école, comme le prouverait la comparaison des poésies qu'il fit paraître en 1582 avec celles que Pacheco publia en 1619. Mais ce n'est là qu'une hypothèse invérifiable, puisque. comme je crois l'avoir prouvé dans mon étude sur Herrera (p. 189 et sq.), l'édition de 1619 ne saurait inspirer aucune confiance. Le germe des défauts qui devaient constituer le cultisme existe incontestablement chez Herrera; comment, toutefois, ranger parmi les cultistes l'homme à qui Jáuregui, dans son « Discours poétique » dirigé contre Góngora, emprunte presque mot pour mot sa théorie de l'*obscurité?* La distinction entre la *perspicuidad* ou clarté de la pensée et la *claridad* ou clarté de l'expression est, en effet, déjà exposée par Herrera dans ses *Anotaciones*, comme je l'ai montré (*op. cit.*, p. 372-373). Peut-on même dire qu'ennemi de cette doctrine néfaste, il la pratiqua sans s'en douter? Les cultistes eux-mêmes se chargent de nous en éclaircir : Gracián, dans son *Agudeza y Arte de ingenio*, véritable code de la nouvelle école, où il se montre d'ailleurs assez éclectique pour citer avec éloge Quevedo à côté de Carrillo et de Góngora, n'a jamais emprunté la moindre citation à Herrera, dont il ne fait qu'une mention assez déplaisante au chapitre LXIII : « *Tantos sonetos á un asunto liviano* », dit-il, « *mas sentidos que entendidos, en el mismo Petrarca, en el mismo Herrera empalagan.* » Il ne reconnaît donc pas Herrera pour un des siens.

M. Thomas a complété son travail par d'excellents appendices, dans lesquels il donne les textes relatant l'évolution du mot *culto*, d'abord élogieux, puis devenu le titre dont s'énorgueillissent les partisans de la nouvelle école et dont leurs adversaires font une injure, ainsi que les autres dénominations données aux cultistes; parmi elles, je relèverai celle de *crítico*, que M. Thomas aurait dû, je crois, rapprocher

du titre de *Criticón* choisi par Gracián pour son grand roman allégorique.

Je signalerai, pour terminer, deux inadvertances de M. Thomas. La phrase de Hozes, citée p. 79, note 1, *sino mas breves, no menores poemas*, n'est pas incorrecte, mais présente une simple inversion pour *no menores, sino mas breves poemas*. Enfin, p. 151, note 7, M. Thomas déclare que l'*Agudeza* de Gracián fut publiée sous le nom du frère de l'auteur. Or, l'existence de ce frère n'est nullement prouvée, et, pour mon compte, je n'y crois pas.

Le travail de M. Thomas est consciencieux et utile et nous fait souhaiter voir bientôt paraître la seconde partie que l'auteur annonce.

A. COSTER.

G. Picón-Febres, *La literatura venezolana en el siglo diez y nueve*, Caracas, 1906.

Voici un livre qui nous est arrivé un peu tardivement et dont la seule dédicace : *Al benemérito Señor general Cipriano Castro, restaurador del Venezuela y presidente constitucional de la República* nous reporte à un temps déjà lointain; mais enfin, ce n'est pas encore tout à fait le passé. Si la critique a pu y trouver à blâmer, il n'en a pas moins pour le lecteur non initié l'avantage de le renseigner sur une littérature on peut dire assez inconnue, et le mérite de constituer une étude d'ensemble, personnelle et soigneusement préparée. Il est intéressant aussi d'y voir l'influence exercée sur les écrivains de ce pays par un Zorrilla, un Bécquer, un Heine, un Zola, un Bourget. Ce qui n'y tient pas grande place, c'est la poésie vraiment autochtone, indienne ou créole; et l'auteur est le premier à se plaindre que ses compatriotes la cultivent si peu, et qu'un Pedro Dominici, s'enthousiasmant d'une Grèce lointaine et livresque, dédaigne les souvenirs et les splendeurs du sol vénézuélien. A en juger par le seul spécimen que M. Picón-Febres nous offre de ce genre de poésie, on est amené à supposer que celui-ci n'a pas donné tout ce qu'il peut produire. Et qu'il donnera davantage, espérons-le, sans quoi on ne voit pas bien ce qui distinguera la littérature vénézuélienne de la colombienne, de la péruvienne ou de l'équatorienne, si ce n'est les frontières politiques; ni (à part le talent d'écrivains vraiment remarquables et dignes d'une réputation européenne) ce qui caractériserait dans l'ensemble la littérature sud-américaine, si ce n'est un retard de pas mal d'heures sur la littérature européenne.

G. CIROT.

5 avril 1910.

LA RÉDACTION : E. MÉRIMÉE, A. MOREL-FATIO, P. PARIS.
G. CIROT, *secrétaire*; G. RADET, *directeur-gérant*.

Bordeaux. — Impr. G. Gounouilhou, rue Guiraude, 9-11.

LES CAMPS DE SCIPION A NUMANCE

TROISIÈME RAPPORT (1908)

La quatrième campagne des fouilles dura du 13 avril au 1er juin 1908. A cette campagne prirent part M. Schmidt, inspecteur des bâtiments de l'Université, et M. Herold, étudiant en philologie, tous deux de l'Université d'Erlangen. M. le colonel de Zglinicki, chef de section à l'État-major général, dressa pendant le mois de mai et à l'échelle de 1/10,000e, une nouvelle carte des environs de Numance, qui rend surannée la carte espagnole, insuffisante d'ailleurs, de 1861.

La tâche principale de la campagne de 1908 était l'achèvement des fouilles du camp de Castillejo, où déjà l'on avait travaillé pendant les campagnes de 1906 et 1907 (voir *Bull. hisp.,* 1908, p. 143, et 1909, p. 19). La moitié occidentale du camp étant dégagée, il s'agissait cette fois de découvrir la moitié orientale. La chose est faite, et le camp est à présent exploré en entier, sauf une petite partie vers le Nord-Ouest.

Le résultat le plus important de la fouille de 1908 est la constatation de ce fait, que sur la colline Castillejo se trouvent les ruines de trois camps différents.

Tout d'abord, on trouva vers l'Est d'autres casernes de manipules présentant la même orientation que celles qui furent découvertes en 1907 (*Bull. hisp.,* 1909, p. 20). Ensuite, on mit au jour des constructions d'une orientation différente de celle de ces casernes, mais correspondant à celle du long mur qui traverse les casernes de Scipion (voir *Bull. hisp.,* 1909, p. 19, fig. 7). La supposition que cette muraille appartenait à un camp plus ancien a été complètement confirmée, car plusieurs fois les murailles de la première orientation passent par-dessus celles de la deuxième.

Il est donc prouvé que les constructions de la première orientation proviennent du camp de Scipion (134-133 av. J.-C.). D'abord, sur toute la surface de la colline les murailles de la première orientation sont les seules dont il reste des ruines importantes, tandis que des murailles de la seconde orientation il ne reste que des tronçons isolés. Mais évidemment le camp le mieux conservé est le dernier, par suite celui de Scipion, car les constructions plus anciennes durent déjà être en partie détruites par les Ibères avant l'installation du camp de Scipion, et continuèrent à disparaître par suite de l'installation même de ce camp. Mais il est à remarquer avant tout que les murailles de la première orientation sont situées aussi bien au-dessus des murailles du deuxième camp que de celles du troisième camp dont il va tout à l'heure être question. Elles représentent donc le plus récent des trois camps, c'est-à-dire le camp de Scipion, car après Scipion aucune armée romaine n'a jamais construit ici un camp retranché. Le camp de la première orientation, le mieux conservé, est ainsi le camp de Scipion datant des années 134-133 av. J.-C.

Maintenant, dans le plus récent des trois camps, je crois avoir trouvé non seulement un camp de la circonvallation de Scipion, mais encore *le quartier général* de Scipion. Selon Appien (chap. 90), Scipion commandait en personne dans un des deux camps, par la construction duquel avait commencé l'investissement, et dans l'autre camp était son frère Fabius Maximus. Comme le camp de Castillejo est de beaucoup le point le plus fort de la circonvallation, c'est là seulement qu'il y a lieu de chercher le camp de Scipion. L'autre grand camp, Peña Redonda, sera celui de Maximus. Les deux camps correspondent évidemment aux deux légions qui formaient les troupes d'élite de l'armée de Scipion. A Castillejo ainsi qu'à Peña Redonda les faits démontrent que fut situé un camp destiné à une légion.

Par la différence d'orientation d'abord et aussi par les matériaux de sa construction, *le deuxième camp* diffère de celui de Scipion. Par exemple, tandis que le camp de Scipion est construit en pierres diluviales, dans le camp le plus ancien,

et sur une grande surface, ont été employés des blocs bien taillés de grès bigarré avec belles couleurs rouge, violette, jaune, qui certainement furent débités dans le voisinage. Beaucoup de ces pierres taillées ont 60 centimètres de long, 30 centimètres de large et 15 centimètres de haut, ce qui correspond aux mesures romaines de deux pieds, un pied, un demi-pied (voir *fig. 6*). On s'étonne de voir même, entre ces pierres soigneusement taillées, des socles ronds qui furent trouvés dans plusieurs bâtiments de ce camp, et furent destinés à porter des piliers de bois. Une grande chambre, ayant 7 mètres sur 5, présente sur chacun des grands côtés trois de ces piliers (*fig. 3*). Ils servaient à supporter les lourdes poutres du toit, qui ne pouvaient être appliquées sur les faibles murailles en pisé. Ces socles ont tous le même diamètre. A cause de ces matériaux de construction, on peut donner à ce camp plus ancien le nom de *Camp aux pierres de grès*. Les ruines de ce camp s'étendent sur toute la colline, si bien que le camp dut avoir la même étendue que celui de Scipion. C'est à lui que semble appartenir la porte conservée au côté Nord de la colline et bâtie entièrement en grès (*Bull. hisp.*, 1908, p. 148).

Qu'il s'agisse réellement d'un camp, malgré l'aspect des ruines, c'est ce que prouve d'abord une caserne ayant cette orientation, conservée au Nord-Est de la colline, et présentant le passage caractéristique qui divise les manipules; c'est en outre l'extension de cette même orientation sur toute la colline.

Mais en dehors des camps de ces deux périodes, il s'en trouve encore *un troisième*. Il est représenté par une construction étendue, orientée du Nord au Sud, dans la partie Ouest de la colline. Et comme ces murailles se trouvent bâties au-dessous de celles du camp de Scipion (*fig. 8*), elles appartiennent à un deuxième camp plus ancien, antérieur au camp de Scipion, mais postérieur au *Camp aux pierres de grès*.

L'existence de plusieurs camps sur la colline Castillejo est en accord avec la tradition. Déjà, dans le rapport précédent, nous avons renvoyé au texte d'Appien (chap. 50) d'après lequel Marcellus aurait construit un camp à cinq stades de Numance : ce camp doit être cherché sur Castillejo, car c'est

de cette colline seulement que l'on peut trouver jusqu'à Numance la distance de cinq stades. Le deuxième des deux camps antérieurs à Scipion doit être soit celui de Q. Pompeius, qui en 141/140 et en l'hiver 140/139 s'établit devant Numance (Appien, 76 et 78)[1], soit celui de Mancinus, de l'année 137 (Appien 80)[2]. Vraisemblablement, c'est celui de Pompeius, car celui-ci campa assez longtemps devant Numance, tandis que Mancinus n'opéra ici que peu de temps.

Des deux camps plus anciens, le *Camp de grès* devra être attribué à Marcellus, car pendant l'armistice conclu en l'année 152 (Appien, 49), son armée avait assez de loisir et de temps pour construire un camp aussi solide, et d'ailleurs il passa l'hiver (152/151) devant Numance. L'usage généralisé de pierres de grès bien taillées nous surprend plus encore que celui des pierres des camps de Scipion, car les pierres diluviales et calcaires employées par Scipion pouvaient être utilisées sans beaucoup de travail, et ses casernes, bien que régulières, sont cependant bâties sans le soin apporté au *Camp de grès*.

On voit par les trois camps quel rôle important a joué la colline de Castillejo dans les combats livrés autour de Numance. On s'explique aisément que le camp devait être toujours renouvelé : les Numantins n'ont pas manqué de le détruire après chaque retraite de l'armée romaine. Dans la construction du nouveau camp les restes de l'ancien ne furent alors mis de côté qu'autant qu'ils dérangeaient le plan du nouveau ; tout le reste se laissait intact. Souvent, on se contenta de faire passer une construction nouvelle par-dessus des murailles anciennes. En plusieurs endroits se trouvent des murailles plus anciennes même à l'intérieur de nouvelles casernes. Elles ne gênaient pas ici, vu que le plancher de la chambre repose sur les murailles. Les murailles du camp dans leur ensemble ne sont que des fondations, les parois étaient faites en pisé.

On a trouvé aussi des fortifications se rattachant à la plupart des camps. Au Sud courent à quelque distance l'une près de

1. Chapitre 76 : ὁ δὲ Πομπήιος τῇ Νουμαντίᾳ παραστρατοπεδεύων (141); 78 : ἕως κατέκλεισεν ἐς τὸ στρατόπεδον (140);.. ἐπέμεινε χειμῶνος (140/139) ἐν τῷ στρατοπέδῳ.
2. Chapitre 80 : ἐς τὸ στρατόπεδον ἔφυγεν.

l'autre deux murailles de camps; l'une est en grès et appartient donc au *Camp de grès,* auquel convient aussi son orientation; l'autre, en moellons, se rapporte certainement au camp de Scipion.

Je vais maintenant décrire les plus importantes constructions de chaque camp, en commençant par le mieux conservé, celui de Scipion.

I. **Le Camp de Scipion** (134-133 av. J.-C.). De ce camp aussi bien à l'Ouest (voir notre rapport *Bull. hisp.*, 1909, p. 16) qu'à l'Est sont conservées des casernes de manipules, et en particulier une rangée de cinq casernes. Entre les rangées Ouest et Est, dans la partie médiane du camp, par malheur complètement détruit, existe un espace pour trois autres séries de casernes, chacune de cinq manipules. Nous obtenons ainsi en tout cinq rangées de cinq manipules chacune, c'est-à-dire les vingt-cinq manipules de la légion au temps de Scipion (dix manip. principes, dix hastati, cinq triarii). Cet ensemble de casernes d'environ 200 mètres de longueur (de l'Est à l'Ouest) et 180 mètres de largeur, occupe le milieu du camp. Il est borné, à l'Ouest, par la *Via principalis* qui a la largeur d'un manipule (100 pieds), au Sud, par des casernes transversales qui servaient peut-être à la cavalerie de la légion; au Nord, par une série de bâtiments touchant le rempart; à l'Est, vers la façade du camp, par une série de casernes, peut-être celles des *socii,* et après par un espace libre qui servait sûrement aux exercices des troupes.

Dans l'angle Sud-Est du camp se trouve une grande construction qui n'est point une caserne. Elle mesure 32 × 20 mètres et se compose de huit chambres étroites, dont six sont conservées, et deux peuvent se restituer avec certitude. La construction étonne par la puissance inaccoutumée de ses murailles (de 60 à 70 centimètres) et par la quantité de contre-forts renforçant les murailles (six sur chaque long côté) ainsi que par l'étroitesse des chambres ($2^{m}5$ — $2^{m}8$), qui exclut l'idée d'une habitation *(fig. 1).* On voit tout de suite que les murailles épaisses, renforcées par des piliers, étroitement

resserrées entre elles, ne peuvent avoir eu pour but que de supporter un plancher; on se rappelle la description donnée par Varron (R. R. I, 57), Columelle (I, 6, 16) entre autres, des magasins à grains, qui étaient munis d'un plancher suspendu *(pensile horreum)*, pour préserver de l'humidité les grains épandus sur le sol. Ajoutez à cela la parfaite concordance de cette construction avec les *horrea* des camps du Limes, identifiés grâce à des grains carbonisés. Dans ces derniers on retrouve la même épaisseur des murailles et les nombreux contre-forts, grâce auxquels l'*horreum* est souvent dans nos rapports désigné comme construction à contre-forts. Ainsi nous sommes ici en présence d'un magasin à grains du camp de Scipion.



Fig. 1. — Magasin a blé dans le camp de Scipion.

Par ses dimensions l'*horreum* de Scipion ne surpasse que de peu les *horrea* des plus grands camps du Limes. Ainsi l'*horreum* des camps de Ruffenhofen et Pfünz a 31 × 13 mètres; une autre dimension qui revient souvent est 19-20 × 10-11 mètres, comme à Niederberg, Oberscheidenthal, Feldberg, Urspring, Gellygaer. Comme ces magasins à grains sont ceux d'un camp occupé par une cohorte, à Castillejo, camp de légion, durent encore exister d'autres *horrea*. On n'a point trouvé, comme dans les magasins à grains du Limes, des traces de grains carbonisés, par la simple raison que les Romains avaient vidé leurs magasins.

Cet *horreum* est la construction la mieux établie du camp. Les murailles sont bâties très soigneusement. Afin d'obtenir un parement vertical de la muraille, on n'a pas craint de se donner la peine de tailler sur leur face extérieure les dures pierres diluviales.

Sur le côté Nord du camp, à une distance de 6-7 mètres du rempart, s'étend une longue muraille qu'on a découverte sur 200 mètres d'étendue. A cette muraille aboutissent les casernes longitudinales ci-dessus mentionnées et commencent d'autres constructions. Leurs murailles, qui viennent se raccorder à la longue muraille, s'étendent jusqu'au bord du talus et au mur d'enceinte, puis forment toutes sortes de chambres plus ou moins grandes, soit des baraques, soit peut-être des batteries. Un terre-plein ne peut donc pas avoir existé ici, mais l'emplacement a dû être occupé plutôt par une galerie en bois, qui en même temps formait la toiture des baraques appuyées sur la muraille du camp. Une pareille galerie se trouve aussi dans le camp de Carnuntum[1] et dans quelques camps du Limes. De la muraille Nord du camp il ne reste en place que de faibles vestiges. La muraille s'est écroulée, partie à l'intérieur, où les pierres couvrent le sol des constructions appuyées contre la muraille, partie à l'extérieur, d'où il résulte un talus de 3 mètres de long, précédé d'une masse d'éboulis. La hauteur de la muraille peut être évaluée à 3 mètres et la largeur à 1 mètre, 1 mètre et demi, d'après la muraille Sud la mieux conservée (*Bull. hisp.*, 1909, p. 143).

A la suite des casernes de manipules occidentales vient à l'Ouest une bande libre, de la largeur d'un manipule, évidemment la *Via principalis*. De l'autre côté, à l'Ouest, est situé le *Praetorium* du camp de Scipion (*fig.* 2). C'est une construction carrée (environ 40 × 40 mètres), de la forme d'une maison à péristyle. La cour ouverte est sur trois côtés entourée de chambres, tandis que le quatrième côté, vers la *via principalis*, est laissé libre et forme l'entrée. Le *praetorium* est situé sur le côté Ouest du camp, à la fin de l'axe longitudinal, tout près du bord de la colline qui, ici, est fortement escarpée. Il était

1. Compte rendu de la Société de Carnuntum, 1899, 36.

ainsi couvert par derrière, et par devant commandait le camp tout entier. Ce *praetorium*, avec son plan carré, répond à celui

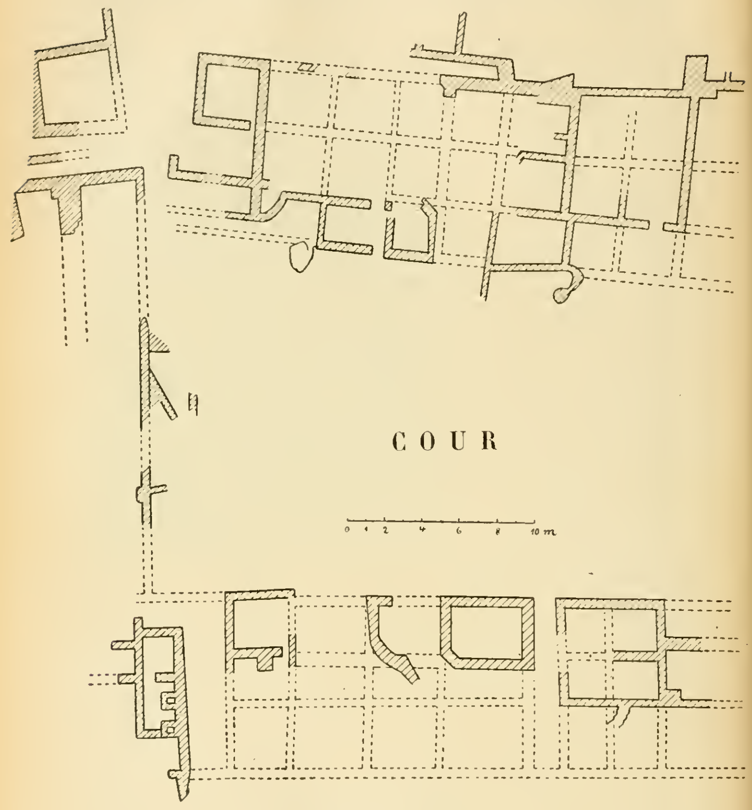


Fig. 2. — Praetorium de Scipion. 1 : 333 1/3.

de Polybe, qui a une dimension de 200 × 200 pieds. Et si, comme grandeur, il lui cède considérablement, la chose s'explique par les plus faibles dimensions du camp de Castillejo. La cour centrale est entourée des deux côtés par trois rangées

de chambres et en arrière par une ou deux. Pareillement, le *praetorium* de Novaesium et celui de Carnuntum ont sur tous les côtés trois rangées de chambres [1]. La rangée de chambres la mieux conservée est celle du Nord. On reconnaît clairement ici que les chambres de 2 mètres seulement de largeur sont les antichambres des chambres proprement dites formant les deuxième et troisième alignements. Contre la paroi Sud se trouve la chambre représentée dans le *Bull. hisp.*, 1908, p. 148, 149, fig. 13 et 14, avec construction en maçonnerie comme celle d'un foyer et de deux réservoirs. L'aménagement ressemble beaucoup à la cuisine du praetorium de Carnuntum [2], et c'est peut-être aussi une cuisine.

Comme ce *praetorium* appartient au plus récent des trois camps, au camp de Scipion, et que le camp de Castillejo doit être le quartier général de Scipion, on peut affirmer que nous avons devant nous la maison que Scipion habitait en personne pendant le siège. Son *praetorium* répond complètement à la maison grecque de l'époque hellénistique, et peut-être ce plan, que le *praetorium* conserva depuis lors, a-t-il été pour la première fois introduit dans le camp romain par Scipion, chez lequel nous trouvons tant d'emprunts faits à la Grèce [3].

Le *praetorium* a sa façade vers l'Est et en même temps dans l'axe longitudinal du camp, mais non pas vers Numance. On voit encore une fois combien est fausse la théorie de Végèce, 1,23, et d'Hygin, 56, à savoir que le camp devait être orienté vers l'ennemi. Le camp de Scipion est orienté dans le sens de la longueur de la colline (*ad longitudinem agri*, comme disent les gromatici), ce qui, en même temps, coïncide avec l'orientation vers l'Est pour laquelle étaient les préférences. Aussi est-ce la raison pour laquelle le côté Est est désigné comme façade du camp, et qui fait qu'ici, entre les casernes et le rempart, on a laissé libre un grand espace qui certainement servait aux exercices militaires. Ce qui surprend, c'est l'absence d'une

1. Novaesium, planche VIII et Carnuntum, 1906, 7.
2. Carnuntum, 1906, 11.
3. C'est ainsi, comme Marx (*ad Luciliium*, I, 10) l'a reconnu, que la φίλων ἴλη, que Scipion amena à Numance (Appien, 84), était sans doute une imitation de la ἴλη des ἑταῖροι ou φίλοι des rois de Macédoine.

Via praetoria[1] : les casernes qui venaient toucher la *Via principalis* forment une rangée que ne coupe aucune voie. Des portes du camp deux sont connues : celle dont il est parlé *Bull. hisp.*, 1908. 145, et qui n'est point la *porta decumana*, mais bien la *porta principalis sinistra*, et une porte au Nord-Est, qui

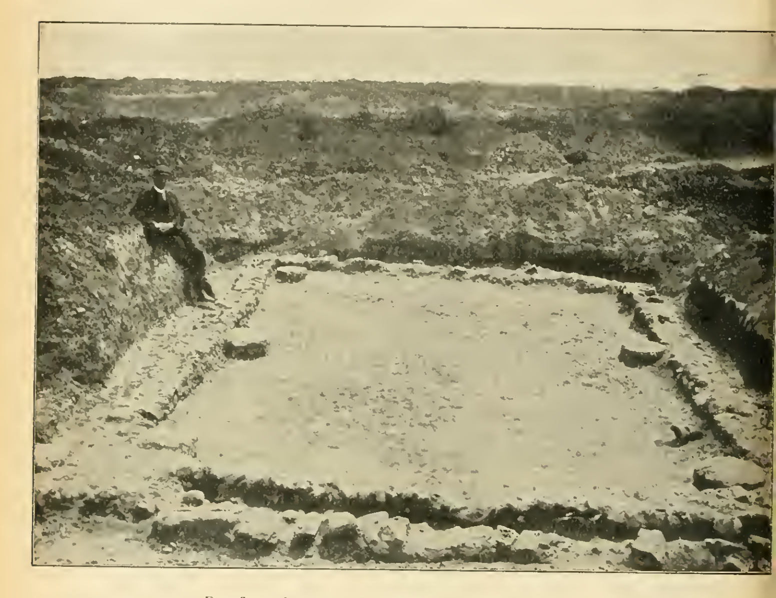


Fig. 3. — Salle a six colonnes dans le camp de grès.

a été trouvée cette année-ci, et qui, tout comme la première, est bâtie en pierres de taille.

2. Camp de grès (camp de Marcellus de l'année 152-151?). Les restes du mieux reconnaissable des deux camps les plus anciens ne sont que peu nombreux mais très caractéristiques.

1. Ce qui, dans le *Bull. hisp.*, 1908, p. 147, fut ainsi dénommé est plutôt la *Via praetoria* du troisième camp (voir ci-dessous).

Particulièrement remarquable est la partie d'une caserne de manipules, parce qu'elle prouve aussi que ces restes appartiennent à un camp. Ce qui frappe surtout les yeux, c'est cette chambre avec six colonnes déjà mentionnée au Nord-Est, la construction la plus notable que l'on ait trouvée à Castillejo



Fig. 4. — Croisement de rues dans le camp de grès.

(*fig. 3*). Cette grande chambre n'appartenait pas à une caserne comme le prouvent d'abord ses dimensions, car les chambres des casernes mesurent 3 × 3 mètres. De plus, cette pièce est située dans une même ligne avec trois autres chambres un peu plus petites, et appartient ainsi à une plus grande construction. D'autres pièces se trouvent vis-à-vis et dans l'intervalle, selon toute apparence, existe une cour. L'ensemble a une grandeur d'environ 32 × 32 mètres, par suite, il est presque aussi grand

que le *praetorium* de Scipion. De ce fait, on est tenté d'attribuer la pièce à six colonnes au *praetorium* du *Camp de grès,* auquel elle s'applique le mieux. Par suite ce *praetorium* serait également situé sur la face postérieure du camp. Le *Camp de grès* doit alors être orienté au Sud, vers Numance. A cette hypothèse convient une autre ruine du camp : c'est la partie conservée au Sud-Ouest d'une route large et soigneusement construite, se dirigeant en droite ligne vers le *praetorium* présumé : ce sera la *Via praetoria* du *Camp de grès*. La rue, telle qu'elle a été mise à découvert en janvier 1906 (*Bull. hisp.*, 1908, p. 147), se compose de la voie proprement dite (6, 20 mètres) formée de petites pierres, et des larges bordures de 90 centimètres à 1 mètre, formées par deux rangées de pierres de taille entre lesquelles sont placées de plus petites pierres (*fig. 4*). Le tout mesure environ 8 mètres de largeur.

Une construction très remarquable est située au côté Est de la route et presque parallèle à celle-ci. C'est un local mesurant 17 mètres de longueur, 7 mètres de largeur, ayant une aire de béton faite avec des fragments de briques, des cailloux et de la chaux (*fig. 5*). La surface supérieure de cette aire n'est point plane, mais ondulée, puisque l'aire est divisée par des rainures longitudinales en huit voussures lisses mesurant 75 à 80 centimètres de largeur et 17 mètres de longueur. La *figure 5* montre, vue par devant, la muraille de bordure septentrionale (Nord-Est), mesurant 50 à 60 centimètres de largeur, et les bandes de l'aire dont six sont ici visibles, et qui viennent toucher ce mur en formant un angle presque droit. L'aire a une épaisseur de 20 centimètres; les rainures qui la segmentent vont jusqu'à une profondeur de 10 centimètres. Des aires de béton ont, du reste, été observées dans les camps, par exemple à Valdevorron (*Bull. hisp.*, 1909, p. 4), mais elles sont faites simplement d'argile cuite et sont planes. Cet endroit est le seul où, dans les camps, on ait employé la chaux. La forme ondulée de l'aire avait évidemment pour objet de faciliter l'écoulement de l'eau, et ainsi on devra peut-être considérer le local comme une citerne. L'eau s'écoulait, vu que l'aire

ainsi que le terrain sont inclinés vers le Sud et que les rigoles allant vers le Sud prennent cette direction. A l'intérieur de la pièce se trouvaient, en grande quantité, des plaques de carbonate de chaux lamellaire de 2 à 3 centimètres d'épaisseur, comme on en trouve dans la sierra, par exemple à Almarza. On en voit quelques-uns sur la *figure 5*.

A la route, à un angle d'environ 8 degrés, vient aboutir une autre route également construite. La *figure 4* montre la bordure en pierres des deux chaussées et le pavé de la première rue dont il a été question. Il existe aussi des restes du pavé de la deuxième route.



Fig. 5. — Aire ondulée dans le camp de grès.

Une rue parallèle à la *Via praetoria* du *Camp de grès* se fait reconnaître à l'Ouest. La large muraille qui traverse ici les casernes de Scipion trouvées à l'Ouest (*Bull. hisp.*, 1909, p. 482) est, comme le montre le pavage aboutissant à l'Ouest, la bordure d'une autre rue longitudinale du *Camp de grès*. Elle suit parallèlement la *Via praetoria*. La distance de ces deux routes longitudinales est de 44 mètres = 150 pieds romains.

Il existe des ruines importantes du mur d'enceinte du *Camp de grès*. Le mur de fortification mis à découvert sur une longue étendue vers le Sud (voir *Bull. hisp.*, 1908, p. 145) appartient à ce camp-ci; cela résulte avant tout de ce fait que les

constructions de ce camp ont la même orientation que la muraille. En second lieu, la muraille contient une étonnante quantité de ces pierres de grès taillées[1] qui sont la caractéristique de ce camp *(fig. 6)*. La largeur de muraille atteint également 1m50 à 2 mètres dans les tronçons nouvellement dégagés. On reconnaît à leur position penchée comment les pierres de taille ont été précipitées d'en haut. Dans le tracé de cette muraille existe également la fortification à tours décrite dans le *Bull. hisp.*, 1908, p. 147. Elle appartient ainsi également au *Camp de grès*. Et par le fait ici aussi le grès est largement employé. La base de colonne enclavée près d'une des tours appelle maintenant une analogie avec la chambre à six colonnes.



FIG. 6. — BLOCS DE GRÈS SOUS LES MURS D'ENCEINTE DU CAMP DE GRÈS.

3. Le troisième camp (camp de Pompeius, des années 141-139?). — Du troisième camp il reste à l'Ouest des ruines importantes. A ces ruines appartient avant tout la voie Nord-Est mise à découvert en janvier 1906 (*Bull. hisp.*, 1908, p. 147). Cette voie fut dénommée *Via praetoria* et elle devra sûrement conserver ce nom. Sur cette voie se trouve, vers le côté Ouest,

1. Le *Bull. hisp.*, 1908, p. 145, porte par erreur « calcaire » ; les blocs de calcaire taillés ne se présentent pas dans ce camp-ci, tandis que le grès bigarré tendre était facile à travailler.

une rangée de constructions d'une grandeur de 22 × 15 mètres, qui sont divisées en quatre chambres oblongues, chacune de 15×6 mètres. Une de ces constructions est représentée *fig. 7*. Comme parmi ces cinq murailles transversales celle



Fig. 7. — Grande construction du troisième camp.

du milieu est plus forte que les autres, on pourra présumer que le bâtiment était divisé en deux groupes de deux chambres. Ce serait le dualisme qui commande toute la castramétation romaine. L'épaisseur de la muraille médiane s'expliquerait alors par la double charge provenant des toitures appliquées sur les deux côtés. Chacun des bâtiments est séparé par une large rue (11 mèt.). Ils présentent une grande ressemblance avec les casernes de cavalerie de Novaesium (voir *Novaesium*, pl. VIII). Le pavage et les grandes dimensions des locaux devaient enfin répondre à cette destination. On peut suivre ces constructions

sur une étendue d'environ 120 mètres. La reproduction du même type de construction et l'étendue des ruines prouvent, ici, qu'il s'agit également d'un camp. La figure 8 montre comment la muraille extérieure d'une de çes chambres passe sous une des murailles du camp de Scipion.

Comme les années précédentes, cette année aussi Castillejo a livré de belles trouvailles. Une paire de boucles d'oreilles en or est l'unique objet en or que l'on ait recueilli dans les camps. Un *cingulum* en bronze, fort beau, est composé de plusieurs plaques longues de 15 centimètres, larges de 8 centimètres et richement ornées. De deux poignards, l'un mesure 18 centimètres de longueur et l'autre 21 centimètres. Ils ont la même forme que celui qui a été trouvé dans le camp Molino et représentent évidemment le *pugio* du légionnaire. Une lame de *pilum* entièrement conservée avec douille et pointe, d'une longueur de 28 centimètres, pourrait aisément être celle qu'a mentionnée Polybe VI, 23, 4, comme *pilum* léger, tandis que la lame trouvée à Peña Redonda (*Bull. hisp.*, 1908, p. 138) est évidemment, avec sa longueur de 67 centimètres, le *pilum* lourd. On doit reconnaître la nouvelle arme pour un *pilum* parce qu'elle a la pointe de *pilum* caractéristique à quatre arêtes. A l'opposé du *pilum* lourd pourvu d'une languette forgée plate, celui-ci a une douille. Mais à cette époque déjà les *pila* lourds présentaient aussi des douilles, comme nous l'apprend un *pilum* qui sera signalé plus loin, provenant du nouveau camp de Renieblas.



Fig. 8. — Mur du troisième camp sous un mur du camp de Scipion.

Un nouveau boulet de baliste pèse presque 9 livres. Il a un aplatissement destiné à le maintenir immobile. Plusieurs lampes en argile ont la même forme que celles précédemment trouvées dans ce camp et dans les autres camps; du reste, l'uniformité de toutes les trouvailles des divers camps est frappante. Pour les fibules, il en a été trouvé plusieurs beaux exemplaires. Les divers modèles de fibules provenant du camp de Scipion forment surtout un groupe important pour la chronologie de ces objets. Une petite pince prend rang parmi les autres instruments de chirurgie découverts dans les camps. Une poignée en os est remarquable à cause de deux lettres ibériques gravées à sa surface. De la même substance est un sifflet. Ce qui étonne cette année-ci encore, c'est la quantité de poterie campanienne trouvée sur Castillejo; on a recueilli cette fois une assiette presque entièrement conservée. Et même parmi les objets ordinaires quelques-uns sont des pièces entières.

L'année précédente, j'avais trouvé le tronçon de circumvallation reliant le camp Molino à Dehesilla; au cours de cette année-ci, j'ai réussi à découvrir la continuation entre Dehesilla et Alto Real. La circonvallation est ici également un rempart d'environ 4 mètres de largeur avec deux murs frontaux bâtis en grandes pierres avec remplissage de petites pierres. Elle part de Dehesilla, comme on l'a présumé (*Bull. hisp.*, 1909, p. 18), et suivant le bord des hauteurs reliant les collines Dehesilla et Alto Real, en s'adaptant exactement au terrain. Dans la fortification est comprise une hauteur, qui, au-dessus du moulin de Garray, s'avance en saillie vers le Duero comme un bastion. Dans l'angle, là où la muraille se raccorde à ce bastion, se trouve une tour semblable à celles qui furent trouvées le long de la muraille entre Dehesilla et Molino.

Le lever de la nouvelle carte des environs de Numance confirma que la λίμνη mentionnée par Appien, 90, comme interrompant en certains endroits la circonvallation et nécessitant l'installation d'une digue, ne peut être cherchée que dans le bas-fond, près de la route allant à Buitrago, entre les camps Travesadas et Castillejo.

A Peña Redonda, une révision du lever précédent amena à

d'importantes découvertes. On réussit à déterminer exactement la *Via praetoria*, le *Praetorium* et la *Via principalis* avec les deux portes latérales. La *Via praetoria* part de la *Porta praetoria* tournée vers Numance, puis elle débouche dans un édifice péristyle, le *Praetorium*. Des deux côtés et en travers de la voie, comme dans Polybe, se trouvent les casernes. Indépendamment des portes *praetoria* et *decumana*, on a de plus, aujourd'hui, déterminé exactement les deux portes latérales. L'une, la porte orientale, est couverte par un mur transversal placé devant la porte, le *titulum* d'Hygin (ch. 50). D'une porte à l'autre s'étend une large rue, qu'on doit nommer *Via principalis*.

Le dernier jour de la campagne de cette année ménageait une grande surprise. Près du village de Renieblas, situé à 6 kilomètres Est-Nord-Est de Numance, village qui se trouve au point où la route de Saragosse à Numance pénétrait dans la plaine numantine, lors de mes visites précédentes, j'avais été frappé par des lignes étendues et régulières de murailles qui émergeaient sur la hauteur nommée « la gran talaya » (la grande fortification) non loin du village. Je les tenais d'abord pour des ruines d'une ville ibérique, mais je conçus quelques doutes sur ce point lorsque des ouvriers m'apportèrent, trouvés en cet endroit, des as romains et des fragments de poterie concordant exactement avec la céramique des camps de Scipion. Pendant la dernière journée de mon séjour, je fis pratiquer par mes ouvriers des fouilles en plusieurs endroits et je pris moi-même un croquis des lignes de murailles partout nettement visibles. Le résultat fut dans les deux cas aussi clair qu'étonnant. Pendant les fouilles, on trouva immédiatement plusieurs des mêmes as lourds et subdivisions d'as qui se sont présentés dans les camps devant Numance, une lame de *pilum* à douille et avant tout une quantité de poteries diverses, amphores, coupes en terre rouge, marmites, le tout exactement en rapport avec la céramique des camps; mon examen et le lever des lignes de murailles me donnèrent de longues rangées de chambres de 3×3 mètres de dimension, qui, à des distances régulières, étaient séparées par d'étroits passages de 1^{m}50 à 1^{m}80 de largeur ou par de larges rues (7 mètres).

Nous voilà donc en présence des casernes de manipules bien connues, avec les baraques groupées le long d'une rue ou d'une cour, et les étroits passages qui séparent les casernes. Également bâties en calcaire, ces constructions rappellent nettement le Camp de calcaire de Peña Redonda, mais elles sont notablement plus régulières et mieux bâties. Le tout est limité à l'Est par une puissante muraille faite de pierres calcaires disposées par couches. D'autres lignes de murailles, en partie autrement orientées, provenant sans aucun doute de casernes, sont situées en dehors de ce rempart. En raison du peu de temps dont je disposais, il ne m'était pas possible de tout voir; mais, au dire des gens de Renieblas, les murailles s'étendent encore bien plus loin. La partie que j'ai examinée présente une étendue de 180×170 mètres et contient plus de dix casernes.

C'est ainsi qu'en cet endroit, à 6 kilomètres de Numance, au bord de la plaine numantique, se trouve *un grand camp*. La proximité de Numance et la complète concordance tant des trouvailles que du plan ne laissent subsister aucun doute que ce camp ne date également de la guerre numantine. Plus tard, j'établirai plus en détail la présomption que c'est bien le camp bâti par le consul M. Fulvius Nobilior dans la première année de la guerre celtibérique, en l'an 153 av. J.-C., au voisinage de Numance, et dans lequel en l'année 137 se déroula la catastrophe de Mancinus (Appien, 47 et 80). Il est à peine besoin de dire que ce camp, comme camp datant de la guerre numantique et en raison de ses analogies avec les camps de Scipion, doit être fouillé et examiné avec le plus grand soin. Et ce qui rend la chose aisée, c'est la conservation exceptionnelle de ses murailles, qui en majeure partie émergent encore du sol, et cette circonstance favorable que le terrain, en raison de ce qu'il ne peut être cultivé, se prête sans frais à toute investigation. Le sol n'ayant jamais été labouré, le camp est mieux conservé que le camp de Scipion et il y a aussi lieu de compter avec certitude sur de nombreuses et belles trouvailles.

Maintenant, on peut considérer comme terminé le travail des fouilles des camps de Scipion autour de Numance. Tout

au plus serait-ce la peine de pratiquer encore des fouilles dans l'angle Nord-Ouest de Castillejo. En tout, pendant les quatre campagnes de 1905 à 1908 les fouilles ont duré une année, dont trois mois furent consacrés à la ville ibérique, neuf aux camps romains.

Qu'il nous soit permis de rappeler encore ici, et avec reconnaissance, le bienveillant secours que nous ont apporté les subsides accordés par Sa Majesté l'Empereur, le Ministre de l'Instruction publique et des Cultes, l'Institut archéologique, ainsi que les Académies de Göttingen et de Berlin.

A. SCHULTEN.

Erlangen, octobre 1908.

Traduction du Dr Florance.

Cassies (B.-d.-R.), avril 1909.

JEAN DE RYE AU SIÈGE D'ALGECIRAS

Les historiens ont eu maintes fois l'occasion de remarquer et de mettre en lumière ce fait que les hommes du Moyen-Age possédèrent à un degré singulier l'humeur vagabonde et l'esprit aventureux : la difficulté des communications, les dangers de toutes sortes auxquels on était exposé sur les chemins pas plus que l'interminable longueur des trajets n'effrayaient les marchands qui portaient d'un pays à l'autre les divers produits de l'industrie, ni les gens dont le métier était de se battre qui se hâtaient vers les contrées où il y avait des coups de lance et d'épée à donner et à recevoir, tous poussés sur les routes par le désir de s'enrichir, de trouver, grâce à leur courage, un établissement avantageux, ou de voir du pays en accomplissant un lointain pèlerinage. D'innombrables documents en témoignent et les chroniqueurs l'attestent, même quand ils ne sont pas, eux aussi, comme Froissart, de vivants exemples de cette curiosité toujours en éveil qui conduisit ce Valenciennois en Angleterre, en Écosse, dans le Midi de la France, jusqu'en Italie et en Espagne. Les croisades avaient fourni pour un temps à cette activité guerrière et voyageuse une occasion de se dépenser. Depuis l'échec de saint Louis, il avait fallu bon gré mal gré se contenter de guerroyer sous les bannières des princes chrétiens, luttant les uns contre les autres, et certes les conflits armés n'avaient pas manqué dans toute l'Europe occidentale à la fin du XIII[e] et au commencement du XIV[e] siècle. Mais pour beaucoup de gentilshommes, l'ambition suprême restait le combat contre les infidèles qu'on n'avait pu faire reculer définitivement en Orient et qui gardaient, grâce à la possession d'une partie de l'Espagne méridionale, une porte toujours ouverte par où ils menaçaient d'envahir la chrétienté. C'est pour cette raison

que chaque fois que les rois de Castille entreprirent d'attaquer les souverains mahométans de Grenade ou eurent à repousser les hordes de Musulmans venus du Maroc, ils virent leurs armées se grossir d'un nombre plus ou moins grand d'auxiliaires étrangers, originaires non seulement des royaumes ibériques, de la Navarre, du Portugal ou de l'Aragon, mais encore de France, d'Angleterre et d'Allemagne.

Depuis le temps de saint Ferdinand qui s'empara de Cordoue et de Séville, jamais l'œuvre de la *Reconquista* de l'Espagne sur les Maures ne fut menée avec autant de vigueur que sous le règne d'Alphonse XI : ce prince avait remporté, le 30 octobre 1340, au Rio Salado, une victoire éclatante dont le retentissement fut considérable dans le monde chrétien. Encouragé par ce succès, il voulut arracher aux Maures les villes qu'ils possédaient encore sur la côte d'Andalousie et où les Marocains trouvaient, en débarquant d'Afrique, un point d'appui pour former leurs armées. Il mit donc le siège devant Algeciras qu'il investit par terre et par mer avec toutes les forces dont il disposait et le concours d'une flotte aragonaise et génoise. Cette entreprise attira au fond de l'Espagne des princes désireux de participer à une campagne qui promettait d'être glorieuse, et l'on vit sous la bannière castillane le roi de Navarre Philippe d'Évreux, le comte de Foix Gaston II et son frère le vicomte de Castelbon, des seigneurs anglais les comtes de Derby et de Salisbury, des chevaliers allemands et français, simples gentilshommes servant en volontaires[1] dont la *Chronique* ne nous a pas conservé les noms. Parmi ces derniers, il en était un qui venait de Franche-Comté, attiré par le pieux dessein de combattre les infidèles et que sa destinée devait ramener bien des fois dans la péninsule jusqu'à ce qu'il y trouvât la mort plus de quarante ans après ce premier voyage.

Ce chevalier était Jean de Rye, sire de Balançon. M. Terrier de Lorray lui a consacré jadis une substantielle notice[2], où il a

1. Cf. *Crónica de Don Alfonso onceno* dans *Crónicas de los Reyes de Castilla* (Biblioteca de autores españoles) t. I, pp. 358, 360, 361, 363.
2. *Mémoires de l'Académie des Sciences de Besançon*, 1889-1890, pp. 150-169.

rassemblé les traits de sa biographie épars dans les chroniques et dans les chartes. Ce travail n'a rien perdu de sa valeur, et si nous revenons sur un sujet déjà traité, c'est parce que le hasard a mis entre nos mains des documents qui permettent de répondre à une question que l'auteur posait sans pouvoir la résoudre, et font connaître un nouvel épisode de l'aventureuse existence du chevalier franc-comtois.

Issu d'une branche cadette de la famille des seigneurs de Neublans, Jean de Rye semble s'être attaché de bonne heure au service des rois de France : Jean II, Charles V et Charles VI, dont il fut chambellan, l'employèrent dans les travaux de la guerre et de la diplomatie. C'est en Espagne qu'il fut le plus souvent envoyé pour resserrer les liens de l'alliance franco-castillane et lui faire produire tous ses fruits. On y constate sa présence en 1368, 1369, 1371, 1372, 1380, 1382[1] et 1385. Non content de s'occuper des négociations qu'on lui confiait, il ne laissait pas échapper, quand elle se présentait, l'occasion de mettre l'épée à la main. Et c'est ainsi qu'il fut tué, le 14 août 1385, sur un champ de bataille en Portugal, fort loin de sa terre natale où il avait souhaité dormir son dernier sommeil. Les circonstances de sa mort, relatées par un témoin oculaire, le célèbre chroniqueur castillan Pedro Lopez de Ayala, sont dignes d'être rappelées. Porteur d'un message de Charles VI pour le roi de Castille, il était arrivé en Espagne au moment où Jean I[er] se disposait à entrer en campagne pour faire valoir les droits à la couronne portugaise qu'il tenait de sa femme Béatrice, et l'on peut croire que la résolution de Jean de Rye fut vite prise, malgré son grand âge, de participer à l'expédition. Mais s'il aimait la guerre, une longue expérience lui avait appris comment on perd et comment on gagne les batailles. Or, quand au déclin d'un jour torride d'été, les troupes portugaises se montrèrent postées à leur avantage en face de l'armée espagnole fatiguée par une longue marche, épuisée de faim et de soif, mal rassemblée encore, et quand de

1. M. Terrier de Lorray n'a pas connu le voyage que Jean de Rye fit en Castille en 1382. Deux pièces du trésor des Charles (J 621, n° 85, et J 626, n° 126) attestent qu'il se trouvait à Zamora le 12 juin de cette année.

jeunes présomptueux conseillèrent au roi de brusquer l'attaque, le vieux chevalier français se rangea à l'avis de ceux qui, plus prudents et après avoir examiné le terrain, voulaient qu'on ne précipitât rien et qu'on attendît jusqu'au lendemain pour engager les opérations. Ayala nous a conservé le discours qu'il tint à Jean Ier : parlant le langage de la sagesse et de l'expérience, il lui représenta que la bonne ordonnance d'une armée et l'heureux choix d'une position étaient, à la guerre, les principales conditions du succès; il rappela qu'à deux reprises, pour n'avoir point observé ces principes premiers, les rois de France Philippe VI et Jean II avaient éprouvé à Crécy et à Poitiers de terribles échecs; il lui montra que l'avant-garde seule de l'armée castillane pourrait aborder l'ennemi et qu'elle serait écrasée sans espoir d'être secourue, car les deux ailes seraient retardées dans leur mouvement en avant par les vallées qu'il leur faudrait franchir pour prendre contact avec l'adversaire. Si l'on gagnait du temps, au contraire, il était probable que les Portugais ne demeureraient pas au lieu où ils étaient postés, soit qu'ils en sortissent pour attaquer, soit qu'à la faveur de la nuit ils battissent en retraite, n'ayant de vivres que pour la journée. Le roi goûta le conseil de Jean de Rye et donna en conséquence des ordres qui ne furent point obéis. De jeunes chevaliers qui ne s'étaient jamais vus en aucune affaire se jetèrent étourdiment sur les ennemis, la mêlée devint générale et, comme on l'avait prévu, tourna au désavantage des Castillans. Ils durent abandonner le champ de bataille jonché des cadavres de leurs meilleurs hommes d'armes[1]. Parmi les morts était le brave chevalier français dont les avis n'avaient point été écoutés.

Avant de partir pour cette mission en Espagne qui devait être la dernière, mû peut-être par un secret pressentiment, averti en tout cas par son grand âge, Jean de Rye avait mis ordre à ses affaires, et le 26 février 1385 avait rédigé son testament[2]. Il voulait que sa dépouille mortelle reposât dans

1. *Crónica de D. Juan I°* dans *Crónicas de los Reyes de Castilla*, éd. cit., t. II, pp. 103 et 104.
2. Cf. Terrier de Lorray, *op. cit.*, p. 166.

un monastère de son pays natal, et il avait désigné pour cet objet l'abbaye cistercienne d'Acey au diocèse de Besançon. Son désir ne fut pas réalisé, et il n'est pas étonnant qu'on n'ait point retrouvé sa pierre tombale dans l'église ni dans le cloître de cette maison religieuse. Le champ de bataille où il était tombé en soldat fut certainement le lieu de son suprême repos. Un autre de ses souhaits était de faire le pèlerinage de Saint-Jacques de Compostelle, et on ne saurait dire s'il lui fut donné de l'accomplir. Il avait tellement à cœur de rendre au célèbre sanctuaire un particulier hommage qu'il demandait dans ses dernières dispositions qu'on y envoyât à sa place « personne ydoine » au cas où il ne pourrait y aller lui-même. Avant de rejoindre le roi de Castille ou en prenant congé de lui, taudis que l'armée s'acheminait vers le Portugal, eut-il le loisir d'aller au fond de la Galice et de mettre à exécution son pieux dessein? C'est ce qu'il est impossible d'affirmer ou de nier.

Dans le discours qu'il avait adressé à Jean Ier avant la bataille d'Aljubarrota, discours qui nous a été conservé dans son sens général sinon dans ses termes mêmes, le vieux chevalier donnait comme preuve de son expérience qu'il avait assisté à de nombreux combats livrés non seulement par des chrétiens mais encore par des Maures lorsqu'il était dans les contrées d'outre-mer[1]. M. Terrier de Lorray dans le *Mémoire* que nous avons cité, interprétant le texte d'Ayala, pense qu'il s'agit « des pays de l'Orient dont les chrétiens disputaient alors la possession aux musulmans », mais il ajoute que « les documents qui nous sont restés ne mentionnent pas ces lointaines expéditions »[2].

Grâce à deux pièces conservées aux archives du Vatican dans les registres du pape Clément VI, nous savons à quels incidents de sa carrière Jean de Rye fait allusion quand il s'exprime ainsi. Ce sont ces lettres pontificales qui nous ont permis de dire plus haut que le chevalier franc-comtois était

1. « ... He visto é estado en muchas batallas asi de christianos como de moros, estando allen mar ... » *Crónica de D. Juan I°*, éd. cit., t. II, p. 103.
2. Terrier de Lorray, *op. cit.*, p. 161.

du nombre de ces gentilshommes étrangers qui vinrent servir en volontaires dans l'armée d'Alphonse XI campée autour d'Algeciras. A quel moment rallia-t-il les troupes espagnoles et quel rôle joua-t-il devant ce siège mémorable qui dura près de deux ans? On l'ignore. Ce qui est certain, c'est qu'entraîné sans doute par son ardeur, il fut, lors d'une sortie des assiégés, fait prisonnier par les Maures, et qu'emmené captif en Afrique il n'assista pas à la reddition de la place qui eut lieu le 26 mars 1344[1]. Il ne semble pas que, lors des trêves qui furent conclues ensuite, le roi de Castille ait eu grand souci de réclamer ceux des siens qui avaient été pris par les ennemis. Toujours est-il que dès cette époque les services de Jean de Rye avaient été appréciés par Eudes, duc de Bourgogne, son suzerain direct, et par le roi de France Philippe de Valois. Ni l'un ni l'autre n'oublièrent le chevalier qui était allé, sans doute avec leur agrément, combattre au loin les infidèles. Ils s'adressèrent au pape Clément VI, le priant d'intervenir auprès du souverain castillan qui, seul en relations suivies avec les Musulmans, était en mesure de négocier la liberté de leur vassal. Le 12 juin 1344, le Saint-Père écrivit à Alphonse XI pour lui rappeler l'existence de Jean de Rye et le sort malheureux qu'il subissait, victime de son courage et de sa pieuse ardeur dans une guerre contre les ennemis de la foi. Il lui recommanda de faire le nécessaire pour procurer sa délivrance et de traiter de son échange contre l'un des Sarrasins qu'il détenait lui-même en captivité.

Le roi de Castille agit-il comme le lui demandait le Pontife et échoua-t-il, ou bien négligea-t-il de s'occuper d'un simple chevalier malgré les instances du pape et d'un souverain qui était son allié? Nous l'ignorons, mais nous ne pouvons douter que l'infortuné resta plusieurs années encore au pouvoir des Marocains. En 1347, il n'était point délivré et nous constatons que Clément VI, probablement à l'instigation du roi de France, revint à la charge le 29 avril, dans une lettre où il donne quelques détails. Jean de Rye, conduit en Afrique, a été confié à la garde d'un certain Balec Agorg, familier du roi de Maroc.

1. *Crónica de D. Alfonso el onceno*, éd. cit., t. I, p. 389.

Or les fils de ce Balec se trouvaient précisément entre les mains du roi de Castille et placés sous la surveillance d'une personne qui n'est pas nommée: afin de hâter la libération de l'homme au sort duquel on l'avait intéressé, le pape suggère à Alphonse XI que ce musulman serait sans doute sensible à la pensée de revoir ses enfants et qu'il consentirait volontiers, s'ils lui étaient rendus, à laisser aller son prisonnier. Cette proposition fut-elle accueillie et Jean de Rye fut-il peu après délivré? Ici encore nous sommes réduits à faire des conjectures. Il est permis de penser cependant que le roi de Castille ne demeura point sourd aux exhortations pontificales et mit tout en œuvre pour obtenir l'échange du chevalier. Nous savons que Jean de Rye était rentré dans sa patrie en 1352. A cette date, nous dit M. Terrier de Lorray, le roi Jean II se l'attacha par les liens du vasselage. D'après un des documents que nous publions, il semble bien que son passage au service des rois de France remonte à une époque antérieure: on ne s'expliquerait pas autrement que Philippe de Valois se fût, dès 1344, préoccupé de son sort et eût appuyé auprès du pape les démarches que le duc de Bourgogne faisait en sa faveur.

Comment s'écoulèrent pour Jean de Rye ces quatre ou cinq années de captivité en Afrique? Nous n'avons aucune notion précise à ce sujet, car ni lui ni d'autres prisonniers de cette époque n'ont laissé de témoignage sur la manière dont les musulmans traitaient les chrétiens que le hasard de la guerre faisait tomber entre leurs mains. Si nous connaissons par maints récits, à commencer par celui que nous fait Cervantès dans l'épisode du *Captif* de son Don Quichote, la vie lamentable que menèrent plus tard dans les bagnes de l'Afrique du Nord les malheureux qui devenaient la proie des pirates barbaresques, rien ne nous autorise à penser que les personnages de distinction capturés au XIVe siècle par les Maures dans une bataille aient été soumis à un régime aussi inhumain. Ces barbaresques vivaient d'ailleurs à l'état de guerre perpétuelle avec les chrétiens, et le droit des gens ni rien qui y ressemblât n'existait pour eux. Au contraire, pendant les XIIIe et XIVe siècles, les relations étaient constantes entre les rois de Castille d'une

part et les souverains qui régnaient à Grenade et au Maroc de l'autre; si les conflits armés étaient fréquents entre eux, ils concluaient aussi des trêves, des traités et même des alliances puisqu'on vit les princes mahométans se mêler parfois aux luttes intérieures qui agitaient les royaumes chrétiens de la péninsule ibérique. Il est donc permis de supposer que les prisonniers de distinction étaient traités avec certains égards et des égards d'autant plus grands qu'on espérait tirer d'eux une rançon plus élevée. Jean de Rye fut sans doute attribué comme part de butin à l'un des familiers du roi du Maroc qui le surveillait sans le maltraiter : on peut penser en outre qu'on l'emmenait dans les expéditions guerrières que le souverain musulman dirigeait contre quelqu'une des tribus rebelles à son autorité, et c'est ainsi qu'il a pu dire qu'il avait assisté à de nombreux combats livrés par les Sarrasins et confirmer par son expérience personnelle que chez les infidèles comme ailleurs, la discipline et la bonne disposition des troupes étaient pour une armée le gage le plus solide de victoire.

Deux faits restent donc acquis et viennent s'ajouter à ce que l'on connaissait de la vie de Jean de Rye[1] : c'est d'abord sa venue en Espagne et le séjour qu'il y fit pendant sa jeunesse. Et l'on peut dire que ce premier voyage détermina toute l'orientation de sa carrière : si les rois de France le choisirent si fréquemment, de préférence à tous autres, comme ambassadeur lorsqu'ils avaient quelque affaire à traiter avec leur allié de Castille, ce fut parce que son passage dans l'armée d'Alphonse XI l'avait familiarisé avec la langue et les coutumes du pays et qu'il était *persona grata* à la cour espagnole. En second lieu, sa captivité chez les musulmans d'Afrique est un épisode qui complète bien une vie si aventureuse et si bien remplie; les efforts que firent le pape, le roi de France et le duc de Bourgogne pour obtenir sa liberté nous sont aussi une preuve de l'estime qu'avait su mériter de bonne heure le sire de Balançon.

Georges DAUMET.

1. Si Jean de Rye avait plus de 70 ans, comme le dit Ayala (*loc. cit.*), au moment de la bataille d'Aljubarrota, il devait être âgé de moins de 30 ans lorsqu'il vint en 1342 ou 1343 prendre part au siège d'Algeciras.

Nous publions ici le texte des deux lettres adressées par Clément VI à Alphonse XI en faveur de Jean de Rye :

[Avignon, 12 juin 1344.]

Carissimo in Christo filio Alfonso regi Castelle illustri. Cum sicut intelleximus dilectus filius nobilis vir Johannes de Rye miles, dudum in obsidione ante civitatem tuam regalem Insule Viridis existens, casu fortuito, in manibus Sarracenorum conclusus et captivatus fuerit et adhuc miserabiliter in eorum carceribus maceretur, nos eidem militi qui devotionis fidei catholice zelo accensus ad partes illas et tuum catholicum et felicem exercitum se, ut fertur, contulerat, benigno et paterno compacientes affectu ac precibus pro parte carissimi in Christo filii nostri Philippi regis Francie illustris et dilecti filii nobilis viri Odonis ducis Burgundie quorum homo et subditus dictus miles existit nobis porrectis, benignius annuentes, magnificenciam tuam regiam plenis affectibus deprecamur quatinus ut idem miles a carcerali captivitate Sarracenorum ipsorum liberetur et restituatur pristine libertati, partes tuas, fili carissime, divine pietatis intuitu et intercessionum nostrarum obtentu, tam benigne quam efficaciter, pro eo unum de captivis Sarracenis detentis in tuis carceribus tradendo, si necesse fuerit, interponas, ita quod exinde celsitudo regalis perennis mercedis acquirat premium et apud nos et sedem apostolicam attolli digne commendationis et laudis titulis mereatur. — Datum Avinione, II idus junii anno tercio.

(Regestum Vaticanum 138, n° L.)

[Avignon, 29 avril 1347.]

Carissimo in Christo filio Alfonso regi Castelle illustri. Pridem audivimus non sine magne compassionis affectu quod olim dilectus filius nobilis vir Johannes de Rye, miles Bisuntine diocesis, pro defensione seu dilatatione fidei catholice personam suam exponere non expavens, in partibus Algezire ad quas zelo pie devotionis una cum multis aliis nobilibus accesserat, per blasfemos Agarenos, perditionis alumpnos ac christiani nominis inimicos, extitit sicut etiam adhuc existit miserabiliter, nescitur quo Dei occulto judicio, captivatus, ac postmodum in transmarinis traductus partibus, carcerali custodie Balec Agorgi familiaris.. regis Belamarini immaniter mancipatus. Cum autem, fili carissime, divina faciente gratia, de dictis blasphemis per te postea victoria laudabiliter reportata Domino, dicti Balec liberi per gentes tuas tunc temporis captivati, de mandato tuo certe persone fuerint traditi et ejus custodie et cure commissi, pro quibus si dicto

Balec restituerentur posset, sicut dicitur, redimi dictus miles et pristine restitui libertati, celsitudinem tuam rogamus et in Domino attentius exhortamur quatinus super hoc tue clemencie januam aperiens, in hac parte compensationi redemptionis hujusmodi ad quam dictus Balec inclinari de facili creditur sanguinis proprii non oblitus, velit tua serenitas misericorditer consentire ad dictos liberos dicto militi tradi mandare ac facere ut ex ipsorum liberatione miles ipse a captivitatis angustiis quibus subesse dinoscitur, valeat ad laudem divini nominis sueque salutem anime facilius liberari, ac tu propterea ex tanto humanitatis affectu eterne retributionis premium assequi promptius merearis. — Datum Avinione, III kalendas maii, anno V°.

(Reg. Vat. 140, n° MCCXLV.)

DOMINIQUE SOTO

ET

LA SCOLASTIQUE PARISIENNE

I

Avant-Propos.

La Science italienne du xve siècle et du xvie siècle a composé un grand nombre d'ouvrages où il est parlé de la chute des corps et du mouvement des projectiles; la lecture attentive de ces ouvrages[1] conduit bien aisément à quelques conclusions que l'on peut formuler en ces termes :

Le progrès intellectuel qui devait produire la Dynamique moderne a été engendré, avant le milieu du xive siècle, à l'Université de Paris; il est né de la pensée que le mouvement du projectile ne peut pas être entretenu, comme le voulait Aristote, par le mouvement de l'air ambiant, qu'il se conserve par l'effet d'un *impetus* imprimé au mobile lui-même. La réfutation de la théorie d'Aristote avait été menée par la dialectique rigoureuse en même temps que violente de Guillaume d'Ockam; l'exposition de la théorie de l'*impetus* avait été présentée d'une manière extrêmement claire et complète par Jean Buridan et, peu après lui, par Albert de Saxe.

Pendant toute la fin du Moyen-Age et jusqu'au milieu du xvie siècle, la Dynamique de Buridan et d'Albertutius fut presque exclusivement professée à Paris et dans les universités allemandes qui formaient, en quelque sorte, des colonies de

1. Voir nos deux études : *Jean I Buridan (de Béthune) et Léonard de Vinci* (*Bulletin Italien*, t. IX, 1909). — *La tradition de Jean Buridan et la Science italienne au XVIe siècle* (*Bulletin Italien*, t. X, 1910).

l'Université parisienne; soigneusement conservée pendant cette longue suite d'années, elle n'avait, du reste, aucunement progressé.

La Mécanique nouvelle eut grand peine à rallier les suffrages des maîtres italiens; les Alexandristes, les Humanistes et, surtout, les Averroïstes formaient, dans les universités et autour d'elles, des partis puissants, ardemment rivaux les uns des autres, mais qui se mettaient volontiers d'accord pour combattre le langage et les doctrines de Paris.

Au début du XVI[e] siècle, bien peu d'Italiens partagèrent la clairvoyance de Léonard de Vinci et surent reconnaître, en la Dynamique de Paris, la clé de la Mécanique, « de ce paradis des sciences mathématiques, qui nous fait atteindre le fruit mathématique ». Encore Léonard lui-même n'accepta-t-il pas en sa plénitude l'enseignement mécanique de Buridan et d'Albert de Saxe; il n'admit pas l'explication que ces auteurs avaient donnée de la chute accélérée des graves; de cette explication, cependant, devait un jour sortir une des propositions sur lesquelles repose notre science du mouvement : l'affirmation que la force qui meut un corps est proportionnelle à l'accélération qu'éprouve la marche de ce corps.

Les trois premiers quarts du XVI[e] siècle sont témoins de la lente infiltration de la Dynamique de Paris en la Science italienne; et il s'en faut de beaucoup qu'à la fin de cette longue période, la plupart des maîtres italiens aient renoncé à leur opiniâtre résistance. Mais si les adeptes des nouvelles doctrines sont peu nombreux, du moins sont-ils aptes à développer et à faire fructifier les idées dont ils ont recueilli la semence; grâce à Giovanni Battista Benedetti et à Giordano Bruno, les principes parisiens, précisés et généralisés, commencent d'être appliqués à la solution de nouveaux problèmes; ils préparent l'avènement de la science que vont développer, en Italie, Baliani, Galilée et Torricelli; en France, Descartes et Pierre Gassend; en Hollande, Isaac Beckmann; ainsi voyons-nous, en tous ces grands hommes, les héritiers de Guillaume d'Ockam, de Jean Buridan et d'Albert de Saxe.

L'étude de l'influence que la Scolastique parisienne a exercée,

au cours du XVIe siècle, sur la Science italienne appelle une sorte de contre-partie; il semble naturel de rechercher quels furent, à cette même époque, les rapports des doctrines mécaniques enseignées dans les universités espagnoles avec les théories créées par l'École de Paris.

Nous pouvons nous attendre à ce que cette nouvelle étude nous découvre des faits bien différents de ceux que la première nous a révélés; autant l'Italie a opposé une tenace réaction à l'effort que les doctrines parisiennes faisaient pour pénétrer en l'enseignement de ses écoles, autant devons-nous être préparés à trouver l'Espagne accueillante aux théories que l'on professait à la Sorbonne, rue du Fouarre ou à Montaigu.

La conquête des universités espagnoles et portugaises par les idées venues de Paris va être la conséquence toute naturelle, et comme la réciproque de la conquête des chaires de Paris par les maîtres venus de la Péninsule ibérique.

Sur les rives de la Seine, en effet, les maîtres espagnols et portugais étaient nombreux et influents, au XVe siècle et au début du XVIe siècle [1].

Vers la fin du XVe siècle, nous avons constaté l'activité que déploie, en la Faculté des Arts, Pedro Sanchez Ciruelo de Daroca, qui avait pris ses grades à Salamanque [2]. Au début du XVIe siècle, une pléiade de maîtres espagnols entoure, au Collège de Montaigu, l'Écossais Joannes Majoris; là nous trouvons Antoine Nuñez Coronel et son frère Louis Nuñez Coronel, tous deux de Ségovie, en même temps que Gaspard Lax, de Sariñena, qui sera un des maîtres de Vivès; à la même époque, Juan de Celaya professe au Collège de Sainte-Barbe. Les Espagnols, d'ailleurs, tenaient à ce moment une si grande place en l'Université de Paris que leur compatriote Juan Luiz Vivès les regarde comme les principaux responsables des défauts dont il accuse avec tant de rudesse l'enseignement parisien [3].

1. *La tradition de Buridan et la Science italienne au XVIe siècle,* II : L'esprit de la Scolastique parisienne au temps de Léonard de Vinci.

2. Demetrio Espurz Campodarbe, *Discurso leido en la solemne apertura del curso académico de 1909 á 1910 en la Universidad de Oviedo ;* Oviedo, 1909.

3. *La tradition de Buridan et la Science italienne au XVIe siècle,* IV : La décadence de la Scolastique parisienne après la mort de Léonard de Vinci. Les attaques de l'Humanisme; Didier Érasme et Louis Vivès.

Des nombreux étudiants espagnols qui, comme Vivès, étaient allés demander à l'Université parisienne de les initier à sa très subtile Scolastique, célèbre en toute l'Europe, plusieurs, comme Ciruelo, comme les deux Coronel, comme Lax, comme Celaya, demeuraient à Paris et s'asseyaient à leur tour en les chaires d'où ils avaient été enseignés. Beaucoup, sans doute, reprenaient le chemin de leur patrie, désireux d'y répandre le savoir qu'ils avaient acquis. Ils se rendaient à Salamanque, fière de son Université, l'une des plus anciennes et des plus célèbres de l'Europe; à Alcala de Hénarès, l'antique *Complutum*, où, en 1499, Ximénès avait fondé une Université, bientôt rivale de Salamanque; d'autres se dirigeaient vers le Portugal où, dès 1308, Coïmbre avait hérité de l'Université de Lisbonne.

Quel accueil les jeunes gens qui avaient étudié à Paris recevaient en ces universités, Quétif et Échard nous le disent[1] : « On répétait partout, et d'une voix unanime, que l'étude des belles-lettres était plus florissante à l'Académie de Paris qu'en toute autre; ce seul nom de Paris valait un surcroît d'honneur et de considération non seulement aux maîtres diplômés par cette Université et à ceux qui y avaient professé, mais encore à ceux qui avaient simplement, à titre d'auditeurs ou d'élèves, étudié en cette Académie. »

Les chaires espagnoles et portugaises se trouvaient donc bien souvent occupées par ceux qui étaient allés à Paris prendre connaissance des doctrines à la mode ou qui y avaient professé ces doctrines; Pedro Ciruelo, par exemple, était revenu enseigner à Alcala[2]; et l'histoire même de Dominique Soto va nous permettre de constater cette emprise de la Scolastique parisienne aussi bien sur l'antique Université de Salamanque que sur la jeune Université d'Alcala.

1. Jacobus Quetif et Jacobus Echard, *Scriptores ordinis prædicatorum*, tomus secundus, p. 171 (Art. Dominicus de Soto); Lutetiæ Parisiorum, MDCCXXI.

2. Voir le *Prohemium* de l'écrit suivant : *Opusculum de sphero mundi* Joannis de Sacrobusto : *cum additionibus et familiorissimo commentario* Petri Ciruelli Darocensis : *nunc recenter correctis a suo auctore : intersertis etiam egregiis questionibus domini* Petri de Aliaco. Colophon : Fuit excussum hoc opusculum in Alma Complutensi Universitate. Anno Domini Millesimo quingentesimo vigesimo sexto. Die vero decimaquinta Decembris. Apud Michaelem de Eguia. E regione Divi Eugenii commorantem : ubi venundatur.

II

Vie de Dominique Soto, frère prêcheur.

Francisco Soto, père du savant religieux dont l'œuvre va nous occuper, était un très modeste jardinier de Ségovie[1]. En 1494, Soto eut un fils qui reçut, comme son père, le prénom de Francisco.

Les ressources de la famille étaient beaucoup trop modestes pour que l'on pût faire instruire à Séville le jeune François; on le plaça donc comme gardien de l'église paroissiale du village d'Ochando, situé à peu de distance de Ségovie; là, il reçut sans doute du clergé sa première initiation littéraire.

Désireux de pousser plus avant ses études, il se rendit à l'Université, toute jeune encore, de Alcala de Hénarès. Il s'y lia avec un jeune noble, Pedro Francisco de Saavedra, né à Benalcazar en Andalousie. Soto et Saavedra suivirent ensemble les leçons données par les maîtres de l'Université, entre autres par Thomas de Villeneuve qui devait, un jour, être canonisé. Mais la voix qui vantait la Science parisienne, qui acclamait les élèves formés par l'Université de Paris, bruissait à leurs oreilles; ils cédèrent à la tentation qui séduisait, en si grand nombre, les étudiants espagnols; délaissant Alcala, ils prirent ensemble le chemin de la France.

A Paris, nos deux étudiants furent accueillis « *humaniter et festive* », disent les PP. Quétif et Échard, par deux maîtres célèbres en l'Université, les deux frères Nuñez Coronel, Antoine et Louis, qui, comme Soto, étaient natifs de Ségovie. Par ces compatriotes de Soto, les deux jeunes Espagnols se trouvèrent introduits au sein de l'un des cercles les plus vivants, les plus intéressants qui se trouvassent à cette époque en l'Université parisienne. Les deux frères Coronel étaient parmi les

1. Nous avons puisé tous nos renseignements touchant la vie de Soto dans : Jacobus Quetif et Jacobus Echard, *Scriptores ordinis prædicatorum*, tomus secundus, pp. 171-172. Lutetiæ Parisiorum, MDCCXXI.

disciples les plus actifs et les plus dévoués du vieux maître écossais Joannes Majoris; et celui-ci était, assurément, comme le chef du parti conservateur; il s'efforçait de garder, en l'étude de la Théologie, les traditions de la Scolastique nominaliste; il résistait avec vigueur aux tentatives que poussaient Lefèvre d'Étaples et Josse Clichtove pour substituer aux discussions d'une dialectique savante la seule étude de l'Écriture et des Pères; la résistance de Joannes Majoris, d'ailleurs, n'était pas d'une aveugle obstination; il savait retrancher de ses leçons les arguties d'une logique trop subtile et les embarras d'une langue trop barbare. Les disciples de Joannes Majoris n'étaient pas indignes du maître; si les Jean Dullaert de Gand et les Louis Coronel de Ségovie s'attardent trop, à notre gré, aux pointilleuses chicanes dont usaient volontiers les disputes d'école, du moins ont-ils su conserver et exposer tous les enseignements, gros de la Science moderne, que leur avait apportés la tradition des Jean Buridan, des Albert de Saxe et des Nicole Oresme.

C'est en ce milieu, où l'Humanisme ne parvenait pas à exercer son influence, où le Nominalisme se dépouillait peu à peu de son fatras dialectique, où la Science positive était cultivée avec une particulière faveur, que Soto et Saavedra vécurent pendant quelques années, achevant ensemble leurs études de Théologie. Vers 1520, ils revinrent à Alcala.

A Alcala, François Soto emporte, après un brillant concours, la chaire d'Arts au Collège Saint-Alphonse. Mais bientôt la vocation monastique se fait entendre en lui. Il se retire d'abord au Monastère du Monserrat, puis à Burgos; là, il prend l'habit de frère prêcheur; en faisant profession, le 23 juillet 1525, il échange son prénom de François contre celui de Dominique.

Pedro Francisco de Saavedra ne tarda pas à suivre l'exemple de son ami Soto; il prit à Ségovie l'habit de dominicain en même temps que le nom de Dominique de la Croix; le désir d'évangéliser les Indiens l'entraîna en Amérique; après une vie d'apostolat, il mourut au Mexique vers 1540.

La science de Soto fut vite remarquée en l'ordre de Saint-Dominique, où il venait d'entrer. Ses supérieurs l'envoyèrent

d'abord à Bruges, afin qu'il y enseignât la Philosophie et la Théologie à ses frères. Mais bientôt, l'une des deux chaires de Théologie de Salamanque, la *chaire du soir*, devint vacante; Soto prit part au concours qui devait désigner le titulaire; son succès fut très grand; le 22 novembre 1532, il entra dans cette chaire qu'il devait occuper pendant seize ans.

La renommée et l'influence de Soto ne cessèrent plus de croître dans l'ordre de Saint-Dominique et dans l'Église tout entière.

En décembre 1545, le Concile de Trente ouvrit ses sessions. Depuis plus d'un an, l'ordre des Dominicains avait perdu son supérieur général, Albert de Casaus, et ne l'avait pas remplacé. Parmi les frères prêcheurs qui assistaient au Concile, plus de cinquante étaient revêtus de la dignité épiscopale; Dominique Soto, simple moine, fut toutefois chargé de parler au nom de l'ordre tout entier, comme l'eût fait le supérieur général; il exerça ces importantes fonctions pendant les quatre premières sessions du Concile. Le 12 juin 1546, un nouveau supérieur général, François Romeo, fut élu; mais, comme il ne pouvait se rendre à Trente, il se fit représenter par Soto à la cinquième session et à la sixième session du Concile.

Sur ces entrefaites, Charles-Quint ayant choisi Dominique Soto comme confesseur, notre dominicain dut suivre l'Empereur en Allemagne. Mais, dès 1550, il revient à Salamanque, où il reçoit le titre de professeur honoraire. En 1551, il prêche le carême à la cathédrale. En 1552, l'illustre Melchior Cano, nommé évêque des Canaries, laisse vacante une des chaires de Théologie de l'Université, la *chaire du matin;* Soto monte en cette chaire qu'il occupera jusqu'à sa mort.

Les conquérants de l'Amérique traitaient trop souvent les Indiens avec la dernière barbarie; Ginés de Sepúlveda crut trouver dans les enseignements de l'Église la justification de ces cruautés; en son dialogue, demeuré manuscrit, *Democrates Secundus, seu De justis belli causis*, il osa soutenir que les chrétiens avaient le droit et le devoir d'exterminer les infidèles rebelles à l'évangélisation. Cette thèse monstrueuse souleva les protestations indignées d'un pieux et héroïque dominicain,

Barthélemi de Las Casas, évêque de Chiapa. En 1552, cet ancien compagnon de Christophe Colomb publia à Séville sa *Brevissima relacion de la destruccion de las Indias,* admirable plaidoyer en faveur des malheureuses populations du Nouveau Monde.

Le différend entre Sepúlveda et Las Casas soulevait une question théologique où la cause de l'Église et celle de l'humanité étaient à la fois engagées; Soto fut chargé de la trancher; il n'hésita pas à juger en faveur de la thèse soutenue par Las Casas.

Soto mourut à Salamanque le 15 novembre 1560, à l'âge de soixante-six ans.

III

Dominique Soto et le Nominalisme parisien.

Soto avait étudié à Paris au moment où les plus furieux assauts étaient menés contre la Scolastique des Nominalistes; les gens qui se piquaient d'Humanisme en condamnaient à la fois la curiosité futile, la dialectique chicanière et le langage barbare. Les maîtres qui avaient accueilli notre étudiant ne suivaient pas les modes nouvelles introduites dans l'enseignement par un Lefèvre d'Étaples et par un Josse Clichtove; encore moins faisaient-ils écho aux sarcasmes et aux railleries qu'un Didier Érasme décochait contre la Théologie professée en Sorbonne; conservateurs, mais avec modération, ils reconnaissaient volontiers qu'il y avait lieu d'émonder l'arbre que le Nominalisme du XIVe siècle avait planté et d'en retrancher mainte subtilité inutile et encombrante; ils s'efforçaient de leur mieux à introduire dans leurs leçons plus de simplicité et de clarté que leurs prédécesseurs n'avaient accoutumé d'en mettre.

Les élèves allaient souvent, en cette voie réformatrice, beaucoup plus loin que les maîtres; de ce Collège de Montaigu, illustré par la longue et active régence de Joannes

Majoris, les plus fidèles disciples du vieux théologien écossais, les Dullaert et les Lax, voyaient un de leurs auditeurs, l'espagnol Louis Vivès, accabler de persillages et d'injures les maîtres qui enseignaient à Paris et les doctrines qu'ils professaient.

Soto n'alla pas jusqu'aux extrémités où se portait son compatriote; il ne s'abaissa pas à envelopper en des périodes cicéroniennes impeccables des calembours de laquais et des grossièretés de goujat; il ne donna pas dans l'Humanisme et demeura philosophe scolastique; mais il se posa en adversaire convaincu du Nominalisme.

Quétif et Échard nous montrent le jeune professeur d'Alcala occupé à chasser de l'enseignement de l'Université « les opinions ou, pour mieux dire, les nuages des Nominalistes » qui y régnaient.

Plus tard, alors que Soto, depuis de longues années déjà, enseignait la Théologie à Salamanque, le corps académique de cette ville, désireux « d'éliminer de ses collèges la secte des Nominalistes », demanda au savant dominicain de l'y aider. Celui-ci rédigea dans ce but les *Questions sur la Physique d'Aristote* que nous nous proposons d'étudier[1].

Nous avons reconnu, d'ailleurs, quelle extraordinaire autorité Soto avait acquise parmi les Dominicains; nous nous étonnerions donc de ne pas voir ses préférences philosophiques se porter, en la plupart des problèmes, vers les solutions

1. Selon Quétif et Échard (*Scriptores ordinis prædicatorum*, t. II, p. 172), la première édition des : *In octo libros physicorum commentarii et quæstiones*, fut donnée à Salamanque en 1545.

Nous avons consulté la seconde des éditions mentionnées par Quétif et Échard; elle est ainsi intitulée :

Reverendi Patris Dominici Soto Segobiensis, Theologi ordinis Prædicatorum in inclyta Salmanticensi Academia professoris ac Cæsareæ Maiestati a sacris confessionibus *super octo libros Physicorum Aristotelis Commentaria*. Tertia æditio nuperrime ab Authore recognita, multisque in locis aucta et à mendis quàm maxime fieri potuit repurgata. Cum Privilegio. Salmanticæ, In ædibus Dominici a Portonariis, Cath. M. Typôgraphi. MDLXXII.

Le tome second est intitulé :

Reverendi Patris Dominici Soto Segobiensis Theologi ordinis prædicatorum *super octo libros Physicorum Aristotelis Quæstiones*. Salmanticæ. In ædibus Dominici a Portonariis, Cath. M. Typògraphi. MDLXXII.

Quétif et Échard citent encore deux éditions postérieures à celle-là, savoir : Salmanticæ, per Ildephonsum a Terranova et Neyla, 1582. Duaci, *und cum Dialectica*, curis Jacobi Bowerii Hoogstratani ordinis Prædicatorum.

thomistes qui ont toujours été tenues, par les Frères prêcheurs, en une estime particulière.

Mais on se tromperait fort si l'on pensait trouver en lui un thomiste exclusif et obstiné, déterminé à embrasser, en tout sujet et jusqu'aux extrêmes limites, les opinions de l'Ange de l'École; on se tromperait également si l'on s'attendait à lui voir condamner sans pitié toutes les doctrines professées par les Nominalistes parisiens. Bien souvent, et même en des questions de très grande importance, nous le verrons abandonner les positions que Saint Thomas avait tenues, et défendre celles qu'avaient choisies les Buridan et les Albert de Saxe.

Cette manière de faire, d'ailleurs, était bien dans l'esprit de la Scolastique parisienne. Largement éclectiques, les Parisiens redoutaient fort l'attachement opiniâtre à l'opinion d'un seul maître[1]; de leur éclectisme, un Espagnol, Pedro Ciruelo, formulait, à la fin du xve siècle, la très décisive affirmation; et au temps même où Soto étudiait à Paris, un autre Espagnol, Juan de Celaya, affectait d'éclairer son enseignement de Physique par la triple lumière que projettent le Thomisme, le Scotisme et le Nominalisme.

Pendant son séjour aux rives de la Seine, Soto a appris de ses maîtres à pratiquer cette justice intellectuelle qui se garde de trancher un débat avant d'avoir entendu et pesé les avis des parties en litige. Aussi, ce dominicain en qui ses biographes nous montrent un adversaire résolu et persévérant du Nominalisme est-il merveilleusement informé des traités composés par les maîtres dont les Nominalistes se réclamaient le plus volontiers; ses *Questions sur la Physique* d'Aristote révèlent une connaissance approfondie non seulement des livres de Walter Burley et de Paul de Venise, mais encore de ceux qu'ont écrits Guillaume d'Ockam, Grégoire de Rimini, Marsile d'Inghen et Joannes Majoris.

Le désir de combattre sur leur propre terrain les philosophes dont il se propose de réprimer les doctrines excessives le conduit à suivre de très près, en la rédaction de son ouvrage sur

1. *La tradition de Jean Buridan et la Science Italienne au XVIe siècle*, II : L'esprit de la Scolastique parisienne au temps de Léonard de Vinci.

la Physique, l'ordre et la méthode qu'avaient adoptés les Nominalistes de Paris. Cet ouvrage offre une analogie très aisément reconnaissable avec les *Physicæ perscrutationes* que Luis Coronel avait publiées en 1511 ; les questions traitées et les arguments visés en ces deux écrits sont bien souvent les mêmes, encore que les solutions adoptées soient, en nombre de cas, différentes.

Il arrive même que, pour rendre plus serrée son escrime contre les Nominalistes, Soto en vienne à emprunter leur jeu. Désireux de disserter d'une manière convaincante contre des adversaires très subtils, il est souvent réduit à rivaliser de subtilité avec eux. Par là, sa dialectique antinominaliste devient quelquefois aussi entortillée, aussi chicanière que celle des Nominalistes; en lisant ses *Questions*, Louis Vivès eût sans doute retrouvé les souvenirs exécrés de l'enseignement qu'il avait reçu à Montaigu. Ce n'est pas seulement par la modération d'un Thomisme accueillant aux solutions plus modernes que Soto montre les liens qui l'attachent à l'école de Joannes Majoris; c'est encore par la forme de son argumentation, bien voisine de celle qui avait cours aux disputes de la Sorbonne.

A quel point le Thomisme de Soto se teintait de Nominalisme parisien, et cela dans les thèses même les plus essentielles, nous l'allons voir en passant en revue quelques-unes de ses opinions et, tout d'abord, en rapportant ce qu'il enseignait au sujet de l'infini.

IV

L'Infini potentiel et l'Infini actuel.

Au sujet de l'infini, les docteurs de la Scolastique se divisent en trois partis principaux[1].

Le premier parti tient pour la thèse d'Aristote et de son commentateur Averroès : La grandeur infinie est irréalisable

1. *Léonard de Vinci et les deux infinis* (*Études sur Léonard de Vinci, ceux qu'il a lus et ceux qui l'ont lu*, seconde série, pp. 3-53). — *Sur les deux infinis* (*Ibid.*, pp. 368-407).

parce que contradictoire; non seulement aucune grandeur infinie n'existe d'une manière actuelle, mais encore à la grandeur infinie, on ne peut attribuer l'être en puissance; aucune grandeur ne saurait être accrue de manière à surpasser toute limite.

Saint Thomas d'Aquin avait admis cette doctrine péripatéticienne; même à la toute-puissance de Dieu, il déniait le pouvoir de réaliser ni une grandeur infinie actuelle, ni une grandeur infinie potentielle, car si Dieu peut tout ce qui n'implique aucune contradiction, il ne peut réaliser l'absurde.

La logique raffinée introduite en l'École de Paris par les *Summulæ* de Petrus Hispanus ne se contenta pas de substituer aux notions d'infini *actuel* et d'infini *potentiel* les notions quelque peu différentes d'infini *catégorique* et d'infini *syncatégorique;* elle donna en outre naissance, au sujet de l'infini, à deux théories bien différentes de la théorie péripatéticienne.

De ces deux théories, il en est une qui s'oppose, de la manière la plus absolue, à la doctrine d'Aristote, d'Averroès et de Saint Thomas d'Aquin; elle tient pour exempte de toute contradiction l'existence de la grandeur infinie et de la multitude infinie soit syncatégoriques, soit même catégoriques; Dieu peut donc créer un volume catégoriquement infini, une multitude catégoriquement infinie; il peut diviser d'une manière actuelle un continu en une infinité de parties infiniment petites. Proposée tout d'abord, semble-t-il, par Jean de Bassols, disciple immédiat de Duns Scot, cette opinion fut soutenue, avec une prodigieuse vigueur logique, par Grégoire de Rimini.

Entre la doctrine péripatéticienne et la doctrine de Grégoire de Rimini, il est possible de tenir un parti intermédiaire; on peut prétendre que l'infini catégorique ne saurait être réalisé sans contradiction, mais que la réalisation de l'infini syncatégorique est exempte d'absurdité. Selon cette manière de voir, Dieu ne saurait produire ni une multitude ni une grandeur qui fût catégoriquement infinie; mais la production d'une multitude ou d'une grandeur qui croisse au delà de toute limite, la division indéfinie d'un continu en parties dont

la grandeur finisse par tomber au-dessous de toute limite sont choses qui sont en sa toute-puissance. Proposée dès la fin du XIIIe siècle par Richard de Middleton, cette doctrine rallia, au XIVe siècle, les plus illustres parmi les docteurs parisiens; Guillaume d'Ockam, Walter Burley, Jean Buridan, Albert de Saxe l'ont professée et soutenue contre l'opinion de Grégoire de Rimini. Moins arrêté en ses opinions, Marsile d'Inghen, prenant exemple d'une certaine hélice dont le pas décroît en progression géométrique, pense que la longueur catégoriquement infinie peut être réalisée, bien que l'existence du volume catégoriquement infini implique contradiction.

Entre les tenants de l'infini catégorique et les partisans du seul infini syncatégorique, la discussion était fort ardente au temps où Soto vint s'asseoir sur les bancs de l'Université de Paris. Joannes Majoris professait avec ostentation la possibilité de l'infini catégorique, mais il n'avait pas reçu en partage, pour soutenir cette opinion, la rigueur et la puissance logique d'un Grégoire de Rimini. Jean Dullaert et Juan de Celaya se ralliaient nettement, eux aussi, à l'opinion de Grégoire de Rimini[1], tandis que Luis Coronel, non sans avoir éprouvé quelque tentation d'embrasser le même parti, jugeait plus prudent de soutenir, avec Jean Buridan, la possibilité du seul infini syncatégorique. Aucun de ces auteurs, d'ailleurs, ne paraissait songer que l'on pût garder l'opinion d'Aristote, d'Averroès, de Saint Thomas d'Aquin, et dénier à Dieu le pouvoir de produire une grandeur infinie potentielle, une multitude infinie potentielle.

Il faut croire que l'enseignement reçu à Paris avait fait sur le jeune étudiant espagnol une bien profonde et bien durable impression, car en cette grave question de l'infini, le savant docteur dominicain délaisse entièrement la doctrine de Saint Thomas pour s'attacher à celle de Jean Buridan et d'Albert de Saxe, à celle qui avait ravi l'adhésion de son hôte Luis Coronel.

1. *La tradition de Buridan et la science italienne au XVIe siècle*, VII : Des premiers progrès accomplis en la Dynamique parisienne par les Italiens *(suite)*. Giordano Bruno.

Soto, en effet, soutient que la grandeur infinie actuelle, que la multitude infinie actuelle sont non seulement irréalisables par les moyens naturels[1], mais encore qu'elles sont contradictoires[2], en sorte que la toute-puissance de Dieu ne les saurait produire. En revanche, il accorde[3] que la grandeur infinie et la multitude infinie, irréalisables en acte, sont réalisables en puissance.

En l'exposition de cette thèse, Soto se défend autant qu'il le peut d'employer la terminologie des Parisiens dont, cependant, il connaît fort bien les règles : « Les philosophes modernes *(neoterici philosophi)*, » dit-il[4], « déclarent qu'en ce qui concerne les grandeurs continues, le terme *infini* peut être entendu de deux manières; en premier lieu, il peut être pris catégoriquement...; en second lieu, il peut être pris syncatégoriquement; le sens de cet adverbe peut être expliqué par ces mots : une quantité qui n'est jamais tellement grande qu'elle ne puisse le devenir davantage *(non tantum quin majus)*... En outre, ils posent cette règle : Lorsqu'en une proposition, le mot infini est mis du côté du prédicat, il est pris au sens littéral *(nominaliter)* et catégorique, comme en ces phrases : *Deus est infinitus, continuum habet partes infinitas.* Lorsque, au contraire, le mot infini est mis du côté du sujet, il est pris dans le sens syncatégorique et explicatif *(exponibiliter)*, comme en cette proposition : *Infinita parva est pars continui.* »

Soto fait observer que ni Aristote ni Saint Thomas n'ont usé de ces locutions : infini catégorique, infini syncatégorique, qui correspondent aux dénominations : infini en acte, infini en puissance, dont ils usaient. A l'exemple des grands péripatéticiens, le professeur de Salamanque se servira de ces anciennes manières de parler plutôt que du langage courant parmi les *juniores*, encore qu'il y fasse parfois appel.

1. Dominici Soto *Quæstiones in libros Physicorum;* in lib. III quæst. III : Utrum infinitum sit naturaliter possibile; éd. cit., t. II, fol. 53, col. *c*.
2. Dominici Soto *Op. laud.;* in lib. III quæst. IV : Utrum de potentia Dei absoluta possit fieri supranaturaliter infinitum in actu.
3. Dominici Soto *Op. laud.;* in lib. III quæst. III; éd. cit., t. II, fol. 53, col. *d*.
4. Dominici Soto *Op. laud.;* in lib. III quæst. III; éd. cit., t. II, fol. 53, col. *a*.

Mais si la forme du discours de Soto se garde, fort imparfaitement d'ailleurs, des innovations parisiennes, le fond en est tout entier composé des argumentations que l'on développait à Montaigu, rue du Fouarre et à la Sorbonne. Comment, d'ailleurs, en pourrait-il être autrement? La thèse que notre auteur entreprend de réfuter, en la combattant pied à pied, c'est celle de Grégoire de Rimini; il n'est donc pas étonnant que le nom et les raisons de ce grand nominaliste s'offrent presque à chaque page. Contre ces raisons de Grégoire de Rimini, comment ne point user des ripostes imaginées par Jean Buridan et par Albert de Saxe, puisque c'est leur opinion qu'il s'agit de faire prévaloir? Nous ne saurions donc nous étonner lorsque nous trouvons, en l'ouvrage de Soto, de longues discussions sur la division de l'heure en parties proportionnelles et sur cette ligne hélicoïdale « *de qua tam se anxie affligunt multi* »[1].

V

L'Équilibre de la Terre et des Mers.

En voyant Dominique Soto délaisser la doctrine d'Aristote et de Saint Thomas d'Aquin pour s'attacher à l'une des opinions reçues par les Parisiens, alors que la question en litige est une des plus graves de la Métaphysique, nous mesurons toute la profondeur de l'impression que l'enseignement nominaliste avait marquée en la raison du futur professeur de Salamanque. Nous ne nous étonnerons plus lorsque notre auteur se montrera fidèle disciple des philosophes modernes en certaines théories de Physique où l'autorité de la discipline péripatéticienne n'avait presque aucune occasion de s'exercer.

C'est ainsi que nous pouvons noter, en une des questions traitées par Soto[2], une adhésion pleine et entière à la théorie

1. Dominici Soto *Op. laud.;* in lib. III quæst. IV; éd. cit., t. II, fol. 55, col. *c.*
2. Dominici Soto *Op. laud.*, in lib. IV, quæst. II: Utrum omne corpus locum sibi vindicat naturalem, atque adeo, omne ens necessario sit in loco uno; Art. I: De naturalibus locis corporum.

de l'équilibre de la terre et des mers qu'Albert de Saxe avait sinon imaginée, du moins grandement développée[1].

Soto admet[2] que la terre est en son lieu naturel lorsque le centre de gravité de cette masse est au centre du Monde : « Les mots : lieu naturel n'expriment pas simplement, comme les mots : lieu mathématique, une surface contenante ; ils expriment en outre une vertu conservatrice ; cette vertu conservatrice, sans doute, a son siège dans tout l'espace qui se trouve borné par la surface concave de l'eau et aussi par la surface concave de l'air, en toute la région où la terre n'est pas couverte par l'eau ; mais elle réside de la manière la plus parfaite au centre de gravité de la terre ; et c'est pourquoi la terre se meut vers le centre du Monde. »

Voici maintenant[3] la raison pour laquelle une partie de la terre émerge au-dessus de la sphère de l'eau :

« Ne vous étonnez pas que la sphère de l'eau se trouve plus basse que notre continent ; cette partie de la terre qui est émergée est beaucoup plus légère que la partie qui est recouverte par les eaux, car elle est plus sèche ; aussi le centre de gravité de la terre n'est-il pas le même que le centre de grandeur ; ce centre de gravité est beaucoup plus voisin de la surface terrestre recouverte par les eaux qu'il ne l'est de notre continent. Comme, d'ailleurs, le centre de gravité coïncide avec le centre du Monde où la terre descend, que la sphère de l'eau doit être partout équidistante du centre du Monde, voici ce qui arrive : Si, du côté où se trouve la mer, la surface de l'eau est, par exemple, à cent mille pas de ce centre, de notre côté, le lieu naturel de l'eau s'étendra aussi jusqu'à cent mille pas du centre de gravité ; de notre côté, ce qui reste de la terre, [au delà de ces cent mille pas, émerge, et la terre] occupe une grande partie de la sphère naturelle de l'eau. »

1. *Albert de Saxe et Léonard de Vinci*, II : Quelques points de la Physique d'Albert de Saxe (*Études sur Léonard de Vinci, ceux qu'il a lus et ceux qui l'ont lu*, I ; première série, pp. 7 seqq.) — *Léonard de Vinci et les origines de la Géologie*, X : Albert de Saxe (*Études sur Léonard de Vinci, ceux qu'il a lus et ceux qui l'ont lu*, XII ; deuxième série, pp. 327 seqq.).

2. Soto, *loc. cit.;* éd. cit., t. II, fol. 62, col. *b*.

3. Soto, *loc. cit.;* éd. cit., t. II, fol. 63, col. *a*.

VI

La Dynamique de Jean Buridan et la Dynamique de Soto.

Là où la Physique parisienne n'avait rien qui contredît l'enseignement de Saint Thomas d'Aquin, Dominique Soto en adoptait les affirmations avec empressement; il mettait, à s'y rallier, un peu plus de façons lorsqu'il fallait, pour cela, aller à la traverse de quelque conclusion formelle d'Aristote et du Docteur Angélique; il savait fort bien, toutefois, concilier le respect, traditionnel en l'ordre de Saint Dominique, pour ces maîtres du Péripatétisme avec le culte des vérités qu'on lui avait, à Paris, démontrées par de solides arguments. De cette liberté d'esprit qui pouvait, au besoin, mettre les exigences de la Science au-dessus des influences thomistes, nous aurons un témoignage manifeste en analysant les doctrines que Soto professait au sujet de la Dynamique.

L'air ébranlé est la seule cause qui permette à un projectile de poursuivre son mouvement; tel est l'enseignement d'Aristote et de son commentateur Averroès; à cet enseignement, Saint Thomas a fait profession de formelle adhésion en son commentaire au *De Cælo,* qui est un de ses derniers écrits et que la mort l'a empêché d'achever.

Cette théorie, Guillaume d'Ockam montre avec la dernière netteté à quel point elle est ridicule. Après lui, l'École de Paris admet une explication que Saint Thomas connaissait déjà, mais qu'il avait expressément rejetée : Le mouvement du projectile est entretenu par une certaine qualité ou *impetus* qui a été imprimée en ce mobile au moment où il a été lancé. Jean Buridan et Albert de Saxe développent l'hypothèse de l'*impetus* avec tant de clarté et de précision qu'on les peut mettre au nombre des premiers initiateurs de la Dynamique moderne.

Or, c'est cette doctrine de l'*impetus* que Soto enseigne avec détails.

De l'explication donnée par Aristote, le professeur de Salamanque n'hésite pas à dire[1] « qu'elle est difficile à prouver et plus difficile encore à admettre : *ægre probatur et ægrius creditur.* » Voici, d'ailleurs, en quels termes il développe[2] les arguments que l'on peut objecter à cette explication :

« La plupart des physiciens ne sauraient se persuader de cette opinion du Philosophe.

» *En premier lieu,* ils ne voient pas qu'il soit possible à celui qui lance le projectile de communiquer à l'air une force assez grande pour qu'il soit capable de mouvoir une flèche ou un trait encore plus pesant.

» *En second lieu,* l'air ne peut soutenir même une once de plomb; comment donc pourrait-il non seulement soutenir, mais encore mouvoir un volumineux boulet avec une si grande vitesse et sur une si grande distance?

» L'expérience nous permet, en outre, de constater que l'air est parfois agité d'un vent très violent; ce vent, cependant, n'est pas, à lui seul, assez fort pour mouvoir une pierre que nous pouvons, nous, mouvoir en la jetant.

» La cause qui meut le projectile n'est donc pas le mouvement de l'air, mais bien celui qui lance ce projectile ou mieux l'*impetus* qu'il imprime à ce corps.

» Voici, d'ailleurs, qui confirme ce raisonnement : Si le mouvement de l'air était en cause, il pousserait plus rapidement une plume ou un flocon de laine qu'une pierre ou un morceau de fer; or, l'expérience nous enseigne le contraire.

» *En troisième lieu,* on cite cet argument : Lorsqu'un vent impétueux vous souffle à la face, et que vous jetez une pierre en sens contraire du cours rapide de ce vent, il est clair que vous ne pouvez, en ce cas, pousser l'air en la direction opposée à celle de son mouvement, et cependant, la pierre est mue à l'encontre du cours de l'air; alors donc la pierre n'est pas mue par l'air, mais bien par celui qui la jette.

1. Dominici Soto *Quæstiones in libros Physicorum;* in lib. VIII quæst. III : Utrum omne quod movetur moveatur ab alio; éd. cit., t. II, fol. 99, col. *c.*

2. Soto, *loc. cit.;* éd. cit., t. II, fol. 100, col. *c.*

» On peut encore tirer argument du mouvement de la meule du barbier; qu'on lui donne une forte impulsion en la faisant tourner, puis qu'on l'abandonne à elle-même; elle continuera à tourner; il ne semble pas, cependant, que l'air se meuve ainsi en cercle; quelle cause, en effet, lui communiquerait ce mouvement? D'autant plus que l'impulsion n'a pas été donnée à la meule en sa circonférence, où l'air ambiant eût pu être touché par celui qui donnait cette impulsion, mais en l'axe qui passe au milieu de la meule.

» Un grand nombre de personnes, convaincues par ces arguments et par d'autres preuves analogues, enseignent que le mouvement des projectiles n'est point l'effet de l'air, mais bien l'effet d'un *impetus* qui a été imprimé dans le mobile, au moment même du jet, soit par l'homme, soit par la machine qui a lancé ce corps. »

Ces arguments entraînent l'adhésion de Soto; voici, en effet, les conclusions qu'il fait siennes[1] :

« *Première conclusion :* On ne saurait nier que l'homme ou la machine, en lançant le projectile, ébranle l'air en même temps, comme le constate l'expérience lorsqu'elle nous montre l'ébranlement circulaire de l'eau autour de la pierre qu'on y a jetée. La vérité de cette conclusion est particulièrement manifeste pour les canons d'où l'air est chassé, sous forme d'une très violente explosion, en même temps que le boulet...

» *Seconde conclusion :* L'air n'est pas la seule cause qui meuve le projectile; ce qui a lancé le mobile en est aussi la cause, par l'intermédiaire de l'*impetus* qu'il a imprimé au projectile. »

L'argumentation par laquelle Soto a réfuté la théorie d'Aristote est celle qui avait communément cours à Paris depuis le temps d'Ockam, de Buridan et d'Albert de Saxe; les corollaires qu'il déduit de la théorie de l'*impetus* sont aussi ceux que les Nominalistes avaient accoutumé d'en tirer.

« Par là, dit-il[2], nous pouvons découvrir la cause pour

1. Soto, *loc. cit.;* éd. cit., t. II, fol. 100, coll. *c* et *d*.
2. Soto, *loc. cit.;* éd. cit., t. II, fol. 101, col. *a*.

laquelle nous lançons un trait, proportionné à nos forces, avec plus de violence et à plus grande distance que nous ne jetterions une petite pierre. La cause en est, dis-je, que là où il y a moindre résistance, il y a aussi moindre capacité à recevoir l'impression de l'*impetus;* les forces exercées ne trouvent pas alors un objet en lequel elles puissent se répandre pleinement. C'est également la cause pour laquelle une plume ne vole pas avec tant d'impétuosité [qu'une pierre]; en outre, elle n'est pas aussi bien adaptée à fendre l'air...

» Le mouvement d'oscillation alternative par lequel, avant de demeurer immobile, la meule tourne quelque peu dans un sens, puis retourne en sens contraire, doit être attribué au poids inégal et inégalement distribué des diverses parties de la pierre; en effet, au moment où le mouvement prend fin par suite de l'affaiblissement de l'*impetus,* la meule ne peut se fixer en la position qu'elle occupe; il faut que les parties qui ont été soulevées retombent en soulevant celles qui se trouvent de l'autre côté; à leur tour, lorsque celles-ci retombent, elles soulèvent les premières, et il en est ainsi jusqu'à ce que les parties les plus pesantes viennent à s'arrêter en la plus basse position.

» Si l'on concevait une meule tellement uniforme qu'elle ne pesât pas plus d'un côté que de l'autre, le mouvement s'arrêterait, je pense, à l'instant même où la force de l'*impetus* prendrait fin. A moins, cependant, que vous ne vouliez, selon ce que d'autres supposent, tenir le langage suivant : Les parties de l'air qui se trouvent sur le front de la meule, du côté vers lequel tend le mouvement sont condensées; l'*impetus* de la meule éteint, elles se raréfient et repoussent la meule en arrière; mais l'air qui se trouve de l'autre côté lance à son tour la meule en avant, et cela jusqu'à ce que la raréfaction de l'air ait atteint partout le degré voulu. »

Ce dernier passage nous montre, en Soto, le souci de ne point tout attribuer à l'*impetus* dans les divers effets du mouvement des projectiles, et de tenir un certain compte du mouvement de l'air. Ce souci se manifeste, en particulier, en ce que notre auteur dit de la prétendue accélération initiale des

projectiles, objet de tant de débats au Moyen-Age et à l'époque de la Renaissance[1] :

« Il est une autre expérience, dit Soto[2], qui atteste que l'air est, lui aussi, cause du mouvement des projectiles. Nous expérimentons, en effet, qu'une flèche ne frappe pas avec tant de violence un objet très rapproché qu'un objet un peu plus éloigné ; c'est pourquoi Aristote dit, au second livre du Ciel, que le mouvement naturel est plus intense vers la fin, tandis que la plus grande intensité du mouvement des projectiles n'est atteinte ni au commencement ni à la fin, mais vers le milieu.

» Certains supposent que, de cet effet, la cause est la suivante : L'*impetus* n'est pas, dès le premier instant, imprimé en totalité à la flèche; il devient ensuite plus intense ou bien il se répand dans l'étendue de la flèche, de telle sorte qu'il la meut d'une manière plus pressante. » C'est à l'explication proposée par Marsile d'Inghen que Soto fait ici allusion. Il poursuit en ces termes : « Mais cela n'est guère facile à comprendre. On ne voit pas, en effet, une fois la flèche éloignée de la baliste, ce qui pourrait accroître l'intensité de l'*impetus*, car un accident ne devient pas de lui-même plus intense. D'autre part, comme la flèche est un corps continu, l'*impetus* est imprimé simultanément à la totalité de ce corps ; il ne saurait donc, ensuite, s'étendre davantage. »

Jean Dullaert et Luis Coronel avaient déjà opposé semblables objections à la théorie de Marsile d'Inghen ; fort sagement, ils en avaient conclu que la vitesse d'un projectile a sa plus grande valeur au moment même où le mobile est lancé. Le professeur de Salamanque a le tort de ne pas se ranger à leur juste conclusion. Il se laisse ici entraîner par le désir de suivre l'opinion d'Albert le Grand et de Saint Thomas d'Aquin.

1. *Bernardino Baldi, Roberval et Descartes*, I : Une opinion de Bernardino Baldi touchant les mouvements accélérés (*Études sur Léonard de Vinci*, IV ; première série, pp. 127 seqq.) — *Jean I Buridan (de Béthune) et Léonard de Vinci*, V : Que la Dynamique de Léonard de Vinci procède, par l'intermédiaire d'Albert de Saxe, de celle de Jean Buridan. En quel point elle s'en écarte, et pourquoi. Les diverses explications de la chute accélérée des graves qui ont été proposées avant Léonard. — *La tradition de Jean Buridan et la science italienne au XVI[e] siècle*, III : La Dynamique parisienne au temps de Léonard de Vinci ; V : Comment au XVI[e] siècle, la Dynamique de Jean Buridan s'est répandue en Italie.

2. Soto, *loc. cit.*; éd. cit., t. II, fol. 100, col. *d*.

« C'est pourquoi, écrit-il, Saint Thomas, lorsqu'il commente le même texte du second livre du *De Cælo*, attribue avec raison cette expérience à la quantité de l'air ébranlé[1]. Une partie de cet air en met une autre en mouvement, celle-ci en ébranle une troisième, et la cause du mouvement s'en trouve accrue. La pensée d'Albert le Grand tend au même objet lorsqu'il dit au même endroit : L'impétuosité de l'air meut d'autant plus fortement qu'elle est répandue en une plus grande masse. »

En ce point, Soto s'est montré malencontreusement infidèle à l'enseignement de Louis Coronel et de ses maîtres de Paris; mais peut-on lui en faire un sévère reproche? Léonard de Vinci, lui aussi, s'était, en la même question, nettement séparé de la doctrine nominaliste; et plusieurs années après que le professeur de Salamanque eut publié ses *Questions sur la Physique d'Aristote*, Tartaglia et Cardan ne pensaient pas autrement que lui touchant le mouvement des projectiles.

Encore Soto n'accepte-t-il pas avec une pleine adhésion l'opinion que Léonard, Tartaglia et Cardan ont si fortement embrassée; il se demande si l'on ne pourrait pas expliquer l'accélération du projectile, accélération qu'il ne songe nullement à révoquer en doute, en alléguant un principe posé par Saint Thomas[2] pour un tout autre objet : « Saint Thomas fait un heureux appel à une autre cause : Comme toute chose désire sa propre conservation, il arrive que sa vertu devient d'autant plus intense que cette chose se heurte à une plus grande résistance, pourvu, toutefois, qu'elle puisse vaincre cette résistance; il peut donc se faire que l'*impetus* de la flèche elle-même croisse en intensité grâce à la résistance qui lui est opposée; mais comme il est, en la flèche, étranger et venu de l'extérieur, il commence bientôt à s'affaiblir. »

Touchant la nature de l'*impetus*, Soto formule cette conclusion[3] : « L'*impetus* est, comme la gravité et la légèreté, une qualité distincte du sujet où elle se rencontre. »

1. *Études sur Léonard de Vinci*, première série, p. 129.

2. Sancti Thomæ Aquinatis *Summa theologica*, pars I, quæst. LXXV, art. 6 : Utrum anima humana sit corruptibilis. Saint Thomas se borne à poser ce principe : *Unumquodque naturaliter suo modo esse desiderat*, sans en faire aucune application au mouvement des projectiles.

3. Soto, *loc. cit.*; éd. cit., t. II, fol. 101, col. *a*.

L'assimilation de l'*impetus* à la gravité était, nous le savons, un lieu commun de l'enseignement parisien au début du XVIe siècle ; l'*impetus* recevait fréquemment les appellations de gravité accidentelle, de légèreté accidentelle ; Léonard de Vinci, lui aussi, donnait volontiers à l'*impeto* ou *forza* le nom de gravité accidentelle.

Cette assimilation, Soto la pousse aussi loin que possible ; il ne croit pas pouvoir mieux préciser la nature de la gravité ou de la légèreté qu'en la définissant comme un *impetus* naturel [1] :

« Ce qui engendre une chose, en même temps qu'il donne une forme à cette chose, lui donne toutes les propriétés qui sont accidents propres à cette forme, qui résultent de cette forme, qui sont nécessaires à la perfection naturelle de la chose engendrée. Or, l'état parfait d'un grave, d'une pierre par exemple, consiste à résider au centre du Monde. Donc, ce qui engendre une pierre lui donne un certain *impetus* naturel, afin qu'elle descende au centre lorsqu'elle n'en est pas empêchée. C'est pourquoi le mouvement du grave est attribué à ce qui a engendré ce grave. De la même manière, celui qui jette une pierre lui imprime un *impetus* qui la meuve.....

» Lorsque des corps se trouvent hors de leurs lieux naturels, ils sont toujours hors de l'état qui leur convient et de leur perfection naturelle ; le mouvement qui porte chacun de ces corps à son lieu naturel est attribué à la cause qui l'a engendré et qui, en quelque sorte, lance ce qu'elle a engendré vers la perfection qui lui convient.

» Peut-être fera-t-on cette objection : Lorsqu'un grave tombe, il arrive que la cause qui l'a engendré ait cessé d'être.

» Voici ce que l'on répondra : une chose qui n'existe plus peut continuer à mouvoir tant que dure la vertu qu'elle a produite. Cela est manifeste dans l'exemple que nous fournit la flèche lancée ou le boulet projeté par le canon. C'est le feu qui meut ce boulet, encore qu'il le meuve à distance, par l'*impetus* qu'il a imprimé. »

1. Dominici Soto *Op. laud.;* Super lib. II quæst. prima : De natura ; utrum definitio naturæ sit bona? Éd. cit., t. II, fol. 32, col. *c*.

L'explication du mouvement des projectiles à l'aide d'un *impetus* imprimé au mobile a satisfait la raison de Soto à ce point qu'elle lui sert à éclairer, à titre de comparaison, la solution d'autres problèmes de Physique et, notamment, à rechercher la cause du mouvement des corps pesants. Rien n'est plus propre à manifester l'emprise durable de l'enseignement des Nominalistes parisiens sur l'esprit du professeur de Salamanque.

VII

Soto tente d'accorder les opinions d'Aristote et de Saint Thomas avec l'hypothèse de l'*impetus*.

Une rupture aussi complète avec la théorie du mouvement des projectiles qu'avait imaginée Aristote, qu'avait soutenue Saint Thomas d'Aquin, est particulièrement remarquable de la part d'un membre éminent de l'ordre de Saint Dominique; on sait assez, en effet, combien, en toutes circonstances, cet ordre s'est montré fidèlement attaché à la Philosophie péripatéticienne, convertie au Christianisme par l'Ange de l'École. Cette rupture, que le culte de la vérité imposait à Soto, il ne put la méconnaître, mais il ne put la reconnaître sans en souffrir. Il fit, cependant, tout ce qui était en son pouvoir pour en atténuer la brutalité et pour en restreindre l'étendue. Incapable de se contraindre à être de l'avis de ses maîtres, il essaya de se persuader que ses maîtres avaient été de son avis

Touchant Aristote, l'entreprise était difficile; si formellement, et en tant de parties de son œuvre, le Philosophe avait attribué au seul ébranlement de l'air la conservation du mouvement des projectiles! Soto la tenta cependant. Il imagina qu'Aristote avait implicitement admis l'hypothèse de l'*impetus;* qu'il avait seulement attribué à l'air, dans le mouvement des projectiles, un rôle auxiliaire, analogue à celui que lui devaient un jour attribuer Léonard de Vinci, Cardan et Soto lui-même; qu'il n'avait longuement insisté sur l'action motrice de l'air

que pour mieux distinguer le problème du mouvement des projectiles du problème de la chute des graves.

« Il ne faut pas croire, » dit Soto[1], « qu'Aristote ait douté [de cette hypothèse de l'*impetus*], mais il l'a passée sous silence, la tenant pour évidente d'après l'analogie avec les corps légers ou pesants ; là est, en effet, la première raison d'affirmer la réalité d'un *impetus* de ce genre. De même que la cause génératrice d'un grave lui confère une qualité naturelle, qui est la gravité, et qui le pousse jusqu'au centre du Monde, de même celui qui lance un projectile lui imprime un certain *impetus*. »

Il est à peine besoin de dire à quel point cette interprétation de la pensée d'Aristote est indéfendable.

Soto se trouve en des conditions un peu moins défavorables lorsqu'il prétend faire de Saint Thomas d'Aquin un partisan de l'*impetus impressus;* il croit, en effet, reconnaître en deux textes du Docteur Angélique, « *mentis Aristotelis sedulus explorator,* » une allusion manifeste à cette qualité imprimée dans le projectile.

Jetons les yeux sur ces deux textes ; en l'un comme en l'autre, il s'agit d'expliquer comment la semence conserve la puissance d'engendrer que le mâle lui a communiquée.

Voici le premier passage[2] :

« On regarde un instrument comme mû par l'agent qui a été le principe de son mouvement, tant qu'il retient la vertu qui a été imprimée en lui par cet agent principal ; ainsi la flèche est mue par ce qui l'a lancée tant que dure la force de l'impulsion de l'agent qui l'a lancée. De même, parmi les corps graves ou légers, un corps engendré est mû par la cause qui l'a engendré, tant qu'il retient en lui la forme qui lui a été donnée par cette cause ; ainsi en est-il de la semence... Il faut que la chose qui meut et la chose mue soient jointes ensemble au début du mouvement, mais non pas pendant toute la durée

1. Dominici Soto *Op. laud.*; in lib. VIII quæst. III ; éd. cit., t. II, fol. 100, col. *d*.

2. Sancti Thomæ Aquinatis *Quæstiones disputatæ. De potentia Dei,* quæst. III : De creatione. Art. XI : Utrum anima sensibilis vel vegetabilis sit per creationem vel traducatur ex semine ?

du mouvement, comme on le voit dans le mouvement des projectiles... »

Voici maintenant le second texte [1] :

« Cette vertu qui provient du père et se trouve dans la semence est une vertu permanente et d'origine intrinsèque; elle ne provient pas de l'extérieur, comme la vertu provenant de la cause motrice qui se trouve dans les projectiles... Toutefois elle est, par un certain côté, semblable à cette dernière. De même, en effet, que la vertu de la cause projetante, parce qu'elle est une vertu finie, ne meut de mouvement local que jusqu'à une distance déterminée, de même, la vertu de celui qui engendre ne meut de mouvement de génération que jusqu'à une forme déterminée. »

L'authenticité de ces deux passages n'est pas douteuse [2]; à première lecture, il est bien malaisé de n'y pas reconnaître cette allusion manifeste à la théorie de l'*impetus* que Soto y a vue. Si on leur donne un tel sens, cependant, comment les mettra-t-on d'accord avec cet autre passage, d'authenticité non moins certaine, que Saint Thomas écrit [3] en son commentaire au *De Cœlo* d'Aristote :

« Il ne faut point supposer que le moteur par lequel la violence est produite imprime dans la pierre mue violemment une certaine vertu qui meuve cette pierre, de même que la chose qui engendre produit dans la chose engendrée une forme d'où résulte le mouvement naturel de celle-ci. S'il en était ainsi, en effet, le mouvement violent proviendrait d'un principe intrinsèque au mobile, ce qui est contraire à la notion même de mouvement violent. En outre, il en résulterait que la pierre, par le fait même qu'elle se meut de mouvement local, est altérée dans sa forme substantielle, ce qui est contraire au bon sens. »

Soto qui, dans les deux textes précédents, avait pu voir une

1. Sancti Thomæ Aquinatis *Op. laud.*, *De anima* quæst. unica. Art. XI : Utrum in homine anima rationalis, sensibilis et vegetabilis sit una substantia?

2. Sur l'authenticité des *Quæstiones disputatæ*, voir : J. Quetif et J. Echard, *Scriptores ordinis prædicatorum*, t. I, pp. 288-289.

3. Sancti Thomæ Aquinatis *Commentaria in libros Aristotelis de Cœlo et Mundo*; in lib. III, lect. VII.

confirmation de l'hypothèse de l'*impetus* dont sa raison est convaincue, trouverait, en ce nouveau texte, la condamnation formelle des idées qui lui sont chères et, en particulier, de l'assimilation entre l'*impetus* violent et la gravité naturelle.

Cette contradiction apparente n'a pas été sans jeter en quelque embarras divers auteurs qui, après Soto, ont voulu retrouver aux *Quæstiones disputatæ* des allusions à la théorie de l'*impetus;* tel Jean de Saint Thomas[1]. Pour la résoudre, le mieux est, croyons-nous, de demander des éclaircissements à Saint Thomas lui-même.

Poursuivons, en effet, la lecture du commentaire au *De Cælo* dont nous avons cité le commencement :

« Le moteur qui meut violemment imprime donc à la pierre seulement le mouvement, ce qui a lieu pendant que le moteur est au contact de la pierre. Mais l'air est plus susceptible de recevoir une telle impression, soit parce qu'il est plus subtil, soit parce qu'il est doué d'une sorte de légèreté; il est donc mû plus rapidement que la pierre par l'impression que lui communique le moteur qui exerce la violence; lorsque ce moteur violent cesse d'agir, l'air mû par lui pousse la pierre et la fait avancer; il pousse aussi l'air qui lui est conjoint, et celui-ci pousse la pierre plus loin ; et cela a lieu tant que dure l'impression du premier moteur violent, comme il est dit au VIIIe livre des *Physiques*. Il revient au même de dire ceci : Bien que le moteur qui a produit la violence ne suive pas le mobile qui est transporté par cette violence, la pierre par exemple, de telle manière qu'il la meuve en lui demeurant présent, il la meut toutefois par l'impression communiquée à l'air (*per impressionem aeris); s'il n'existait pas de corps tel que l'air, il n'y aurait pas de mouvement violent. Il est donc évident que l'air est l'instrument nécessaire du mouvement violent; il ne contribue pas seulement à la perfection *(propter bene esse)* de ce mouvement. »

1. Rmi P. Joannis a Sancto Thoma, ordinis prædicatorum, *Cursus philosophicus Thomisticus, secundum exactam, veram et genuinam Aristotelis et Doctoris Angelici mentem.* Quæstiones et articuli super octo libros physicorum. Circa librum octavum, de motus æternitate et reductione in primum motorem, quæst. XXIII : De motu naturalium et projectorum. Art. 2 : Qua vi moveantur projecta?

Maintenant, il est, croyons-nous, impossible de méconnaître la pensée de Saint Thomas. En la pierre lancée, il n'y a aucune qualité, aucun *impetus* imprimé par le moteur. Mais le moteur imprime une telle qualité à l'air qui entoure le projectile. Toutes les comparaisons où la langue vulgaire parle de la vertu conférée au mobile par celui qui le lance doivent, pour le physicien, s'entendre de l'impression communiquée à l'air par le moteur. Ces comparaisons peuvent alors être reçues sans que l'on commette la moindre infidélité à la Mécanique d'Aristote et d'Averroès.

C'est de cette Mécanique que Saint Thomas d'Aquin se proclamait très formellement l'adepte convaincu, tandis qu'il repoussait de toutes ses forces l'hypothèse de l'*impetus* sur laquelle les Parisiens allaient, au siècle suivant, établir toute leur Dynamique. En acceptant cette hypothèse, c'est de l'enseignement nominaliste que Soto demeure le disciple; en vain essaye-t-il de se donner le change à lui-même et de se persuader qu'il ne s'écarte pas de la doctrine péripatéticienne.

Ces théories nominalistes dont le professeur de Salamanque a subi l'influence durant son séjour à Paris, nous les allons voir produire en ses ouvrages un de leurs résultats les plus importants. Mais pour comprendre comment le théologien dominicain a été amené à formuler exactement, soixante ans avant Galilée, les lois de la chute des corps, il nous faut remonter très loin dans le passé et décrire une fort longue digression; il nous faut montrer, en effet, comment la double tradition d'Albert de Saxe et de Nicole Oresme menait, pour ainsi dire, à cette grande découverte.

P. DUHEM.

(*A suivre.*)

NUEVOS DATOS

ACERCA DEL HISTRIONISMO ESPAÑOL

EN LOS SIGLOS XVI Y XVII

(*Segunda serie*[1])

Siglo XVII

(*Suite.*)

1631

234. — Escritura de Bartolomé Romero y su compañía incorporándose á la cofradía de Nuestra Señora de la Novena.

« Sepan quantos esta carta vieren como nos Bartolomé Romero, autor de comedias, y Antonia Manuela, su muger, y Alonso de Osuna y Jacinto Varela é Maria de San Pedro, su muger, é Tomas Enriquez é Maria Roman, su muger, é Jusephe del Peral, é Isabel de Victoria, su muger, é Juan Mazana y Dorotea Sievra, su muger, é Francisco Nuñez é Francisco Nuñez, su hijo, é Bernardino Alvarez é Onofre Pascual é Cebrian Martinez é Juan de Coronel, todos representantes de la compañia del dicho Bartolomé Romero, residentes en esta ciudad de Sevilla... decimos que por quanto algunos de los autores de comedias, residentes en la villa de Madrid, corte de Sa Magestad determinaron de hazer y hizieron con licencia del Serenisimo Infante Cardenal, una fiesta de la Santisima Virgen Maria, madre de Dios, concebida sin mancha de pecado original el dia de su santisima Anunciacion en la parroquia de San Sebastian de la dicha villa, donde está la milagrosa imagen de Nuestra Señora de la Novena, á la qual recibieron por si y por los demas autores y representantes, como nos todos los susodichos la recebimos por patrona y abogada, con cuyo honor y reverencia hicieron la dicha fiesta con el adorno y decencia y aplauso general en la dicha villa que es notorio, y despues de la celebracion de la dicha fiesta se hizo carta junta con los dichos autores y sus compañeros que se hallaron en la dicha villa, asistiendo el cura de la dicha parroquia y algunos de los beneficiados de ella y otras personas, los

1. Voir le *Bull. hispan.*, 1906, p. 71, 148, 363; 1907, p. 360; 1908, p. 243.

quales hizieron y otorgaron cierta escritura prestando voz y caucion en forma de derecho por todos los autores y representantes ausentes y presentes de guardar y cumplir lo siguiente.

» Lo primero, que se fundase, como se fundó, una cofradia en la dicha iglesia con la advocacion de Nuestra Señora de la Novena con ciertas obligaciones y capitulos y obras pias, y para que tuviese efecto ordenaron que todos los representantes de las dichas compañias, el que ganase de partido diez reales cada dia, pagase quatro maravedis de limosna, y el que ganase veinte reales, ocho maravedis, y á este respecto conforme á los demas partidos que ganase, y el autor ha de dar un real de cada entrada pública y asi mismo las penas arbitrarias que se hacen á la falta de los ensayos y representacion, y todas las demas que se solian aplicar á diferentes obras pias, y lo mismo se entienda de las representaciones de los Octavas.

» Item que para allegar y juntar el dicho dinero cada autor haya de hacer del dinero que fuere procediendo una caxa con dos llaves diferentes, la qual ha de tener en su poder, y las dos llaves las han de tener dos compañeros, los que á el autor le pareciere, en la qual se ha de ir echando el dinero que fuere procediendo.

» Item con que el dinero que se allegare y cayere en la dicha caxa el dicho autor y los dos compañeros que tuvieren las dichas llaves tengan obligacion de conducir el dicho dinero y remitirlo en letra ó como mas convenga á la dicha villa de Madrid para el segundo ó tercero Domingo de Quaresma á los administradores ó personas que administraren el dicho procedido en la dicha villa, y lo que costare el remitir el dicho dinero ha de ser á costa de la dicha caxa para los convertir en los efectos que se contiene y declara en la dicha escritura y establecimiento de la dicha cofradia, y conque si pasado el tercero Domingo de Quaresma de cada año no se hubiere enviado y remitido el dicho dinero procedido en las dichas caxas, se pueda enviar de la dicha villa de Madrid á qualesquiera partes, donde estuvieremos, una persona á la dicha cobranza y diligencias con quinientos maravedis de salario en cada un dia de los que se ocupare en las idas, estadas y vueltas, por los quales dichos salarios haya de pagar el autor y compañeros que tuvieren las dichas llaves por la omision y descuido que hubieren tenido en la dicha remision, teniendo, como asi mismo se ha de tener, libro, quenta y razon de lo que va procediendo de la dicha caxa.

» En cuya conformidad se nos ha pedido otorguemos esta escriptura por el orden y forma que será declarado y porque nuestra intencion y voluntad es de ser hermanos de la dicha cofradia para gozar de las gracias y beneficios contenidos en la dicha escriptura de fundacion, á que estamos expuestos por enfermedad ó vexez, y se convierte en nuestra utilidad y provecho, por la presente, como ciertos y bien

informados que somos de nuestro derecho y de lo que en este caso nos conviene hazer, otorgamos y conocemos que nos obligamos por nuestra parte de guardar y complir y pagar, y que guardaremos y cumpliremos y pagaremos todas las condiciones, declaraciones, constituciones y capitulos que se contienen y declaran en la dicha escritura de la dicha fundacion, de la qual nos consta y la habemos aqui por puesta y referida de palabra y nos obligamos cada uno por su particular de dar y pagar cada un dia de representacion la dicha cantidad respectivamente, como va declarado, é yo el dicho Bartolomé Romero un real de cada entrada, y consentimos cada uno de nos que de la cantidad que habemos de haber cada dia de nuestra representacion se nos quite los maravedis que nos tocare y perteneciere sin que hayamos de poner ni pongamos impedimento alguno. I otrosi yo el dicho Bartolomé Romero, autor, nombro desde luego por personas que han de tener y tengan los dos llaves de la dicha caxa donde ha de entrar lo que fuere procediendo, como dicho es, á el dicho Alonso de Osuna y Bernardino Alvarez, teniendo, como yo el dicho Bartolomé Romero he de tener en mi poder, la dicha caxa, y los dichos Alonso de Osuna y Bernardino Alvarez cada uno una llave, con las quales se ha de abrir la dicha caxa quando se hubiere de abrir para remitir á Madrid el dinero que hubiere entrado en ella, y si faltare alguna cosa de lo que asi se entrare conforme al libro de quenta y razon que se ha de tener, ó sucediere otro algun riesgo, ha de ser por quenta de mi el dicho Bartolomé Romero, como persona en cuyo poder ha de entrar la dicha caxa, y me obligo de remitir y entregar y que remitiré y entregaré en la dicha villa de Madrid todos los maravedis que entraren en la dicha caxa y que constare por el libro... I nos todas las dichas partes nos obligamos de guardar y cumplir lo contenido en esta escriptura, y si contra ello fueremos, que no seamos oidos ni admitidos en juicio ni fuera dél... Fecha la carta en Sevilla á ocho de Abril de mil y seiscientos y treinta y un años. » (Ante Luis Alvarez, escribano de Sevilla.)

(Diego de Cepeda, 1629 á 36, f° 173.)

235. — Obligación de Cristóbal de Avendaño, autor de comedias, de pagar á Mateo de Huertas, 530 reales por unas ropas que le ha comprado. Madrid, 13 Mayo 1631.

(Juan de Quintanilla, 1631, f° 443.)

236. — Peticion de Manuel de Vallejo para que se le paguen los dos ducados en que concertó la fiesta del Corpus que hizo este año de 1631.

Auto mandando que se le libren en las sisas ordinarias.

Otro de Cristóbal de Avendaño en igual forma y seguida del mismo auto. Madrid, 23 octubre 1631.

(Arch. municipal, clase 16, 2, 196, 37.)

1632

237. — Carta de pago de Manuel de Vallejo, autor de comedias, por 300 ducados que le da el receptor de sisas de Madrid, á cuenta de los 600 que ha de haber por la mitad de la fiesta del Corpus que ha de hacer este año, sin contar los 200 de ayuda de costa y los 500 de la joya. Madrid, 4 Marzo 1632.

(Juan Manrique, 1632, f° 374.)

238. — Acuerdo de la Villa para que no representase en la corte Pedro de Ortegón, autor de comedias, pues entre las condiciones que pusieron Manuel Vallejo y Francisco López, autores que han de hacer las fiestas del Corpus este año, era una que ningun autor había de representar en los corrales de la corte desde Pascua de Resurrección hasta la víspera del Corpus.

Notificóse este acuerdo á Pedro de Ortegón y dijo que estando en Alcalá de Henares para ir á Guadalajara se le notificó un auto del Consejo real para que viniese á representar á la corte, y se le volvió á requerir en el mismo sentido, embargándole su hacienda, y en virtud de esto ha venido y ha puesto cartel y ha empezado á cobrar las entradas de hoy. Acudió en el acto al oidor Madera (el cual le mandó que representase) y protestó pedir los daños que se le han seguido. Madrid, 8 Mayo 1632.

(Arch. municipal, clase 16, 3, 470, 23.)

239. — Fundación de la cofradía de Nuestra Señora de la Novena por los comediantes desta Corte.

« En el nombre de la Santissima Trinidad, Padre, Hijo y Espiritu Santo, tres personas distintas y un solo Dios verdadero y en nombre de la Santissima Virjen Maria, señora y abogada nuestra, concebida sin pecado original. Sepan quantos esta publica escritura de concierto y capitulaciones vieren como nos de la una parte el doctor Baltasar Carrillo de Aguilera, cura propio de la yglesia perroquial del señor San Sebastian desta villa de Madrid, y licenciado Fernando Negrete, presbitero, mayordomo de la fabrica y dicha yglesia del señor San Sebastian y de sus bienes, y de la otra parte los mayordomos, officiales y cofrades de la cofradia y hermandad santa intitulada Nuestra Señora de la Novena, que de poco tiempo á esta parte se ha fundado y por esta publica escritura se pretende fundar, poner y situar en la dicha yglesia perroquial del Señor San Sebastian, conviene á saber, Pedro Garcia de Salinas, mayordomo primero desta dicha hermandad, y Pedro Ortiz de Urbina, mayordomo tercero y tesorero della, que hace officio de mayordomo segundo por ausencia de Alonso de Osuna segundo mayordomo de la dicha hermandad, y Pedro de Ortegon y Pedro de Valdes y Lorenzo Hurtado de la Camara, autores

de comedias, y Salvador de Lara, contador de la dicha cofradia, y Luis Lopez Sustaete y Francisco de Salas, todos hermanos y cofrades de santa hermandad y cofradia, por nosotros mismos y en nombre y en voz de Gaspar de Mesa, Juan de Tapia, Fadrique de Montalvo, Pedro Ascanio, Juan de Montoya, Juan Geronimo de Heredia, de quien tenemos poder por el cabildo y junta que juntamente con nosotros fue hecho para ver la escritura que de yuso se otorga, y en nombre y en voz de todos los otros autores, mayordomos, officiales y cofrades desta dicha santa hermandad que el dia de oy son y seran de aqui adelante, por quien prestamos voz y caucion *de rato* en bastante forma de derecho ambas partes desta escritura de un acuerdo y conformidad, cada parte por lo que nos toca, juntos, de mancomun, y á voz de uno y cada uno de nos de por si por el todo, renunciando como expresamente renunciamos las leyes *De duobus reis debendi* y el autentica *Præsente de fidejussoribus* y el beneficio de la division y excursion y demas leyes de la mancomunidad y fianza como en ellas se contiene, Otorgamos y conocemos y decimos que por quanto las compañias de la representacion destos reynos y todos los autores, compañeros y demas personas que en ellas andan y asisten, con desseo de servir á Dios, nuestro señor, y de tener una cofradia y hermandad cuyo fin principal sea para mayor gloria y alabanza de la Majestad divina y de su bendita madre, y usar las obras de caridad con los vivos y difuntos que hubieren sido, fueren y seran del gremio de la dicha representacion para que agora ni en tiempo alguno los vivos que por sus enfermedades, larga edad ú otras causas llegaren á suma pobreza, necesidad ó falta de salud que los obligue á no poder trabaxar ni ocuparse en el dicho exercicio, los tales tengan remedio caritativo segun lo permite el caudal, estado y hazienda de los demas cofrades y compañeros; y los difuntos que hubieren muerto y murieren, asi en esta corte como en qualquier lugar destos reynos, gozen de los sufrajios, sacrificios y oraciones que la santa yglesia catolica tiene instituido y se hazen y exercitan en las demas cofradias, hermandades y congregaciones y se usaran y exercitaran en esta, segun por sus constituciones se ordenará y dispondrá; y deseando que tan santa obra sea permanente y eligen los medios que mas la puedan asegurar, aumentar y perpetuar, los dichos autores y compañeros de comun acuerdo y parecer despues de larga deliberacion elijieron por su patrona protectora y abogada á la gloriosa Virgen Maria, madre de Dios nuestro señor, y señora nuestra, debajo del titulo de la milagrosa imajen de Nuestra Señora de la Novena, que respiandeciendo con milagros y maravillas, celebrada por la devocion comun desta corte, está en la dicha yglesia parroquial del Señor San Sebastian, y habiendo dado principio á la dicha fundacion y cofradia, señaladole renta en lo procedido de la dicha representacion y en la caridad y

limosnas de los dichos autores y compañeros, dispuesto el gobierno, nombrado officiales y dado la forma que por agora ha perecido conveniente hasta que confirmada la dicha fundacion y cofradia y las constituciones della por el serenissimo señor Cardenal Infante de España, Arzobispo de Toledo, primado de las Españas, se ponga en todo el orden, forma y disposicion que mas convenga para el efecto y fin que se pretende, que es la honra y gloria de Dios y de su bendita Madre y el bien y utilidad de los projimos vivos y difuntos, habiendo, como dicho es, hecho junta y cabildo para efetuar el contrato que en esta escritura se dirá, que su tenor es el siguiente.

En la villa de Madrid á diez y siete dias del mes de Julio de mil y seiscientos y treinta y dos años estando juntos en casa de Pedro Garcia de Salinas, mayordomo primero desta santa cofradia, para hacer junta y cabildo sobre y en razon de la escritura que se ha de otorgar por esta cofradia y el cura y mayordomo de la fabrica del señor San Sebastian desta dicha villa, donde está sita la dicha cofradia yntitulada de Nuestra Señora de la Novena, conviene a saber : Manuel Vallejo, autor, Pedro de Ortegon, autor, Pedro de Valdes, autor, Lorenzo Hurtado de la Camara, autor, y el dicho Pedro Garcia de Salinas, Luis Lopez Sustacte, autor, Francisco de Salas, Gaspar de Mesa, Juan de Tapia, Salvador de Lara, Pedro de Urbina, tesorero, Fadrique de Montalbo, Pedro Ascanio, Jean de Montoya, Juan Jeronimo de Heredia, todos cofrades desta santa cofradia, ordenaron y decretaron lo siguiente :

Lo primero acordaron que se lea la escritura y habiendose leydo y conferido los capitulos della y parecido que estaban y estan conformes á lo que por la dicha cofradia se propuso y pidio y á lo que conviene al derecho de su fundacion y permanencia de comun consentimiento y parecer votaron y acordaron que se otorgase la dicha escritura de capitulacion de fundacion en la misma forma que está escrita y se entregó para ello á Pedro Garcia de Salinas, mayordomo primero de la dicha cofradia, á el qual y á Pedro de Urbina, mayordomo tercero y tesorero, y á Manuel de Vallejo y Pedro de Ortegon y á Salvador de Lara, contador de la dicha cofradia, y á Pedro de Valdes y Lorenzo Hurtado de la Cámara y á Francisco de Salas y Luis Lopez Sustaete, á los quales la dicha cofradia dio su poder cumplido y bastante, qual de derecho se requiere para que todos juntos, y no uno sin otros, puedan otorgar la dicha escritura por parte de la dicha cofradia con la parte de la dicha yglesia del señor San Sebastian, la qual otorguen ante uno de los escribanos del numero desta villa, y otorgada se saquen dos treslados della, que el uno se ponga en este libro del cabildo y el otro se guarde en el arca del archivo de la dicha cofradia ; y al dicho Pedro Garcia de Salinas se le da poder y facultad para que pueda pagar los derechos que por la dicha escritura y sus treslados le

pareciere por quenta de la dicha cofradia, y que este acuerdo se inserte ansi en la dicha escritura, y á su cumplimiento obligaron sus personas y bienes, habidos y por haber, dieron poder á las justicias de Su Magestad y lo recibieron por sentencia pasada en cosa juzgada, renunciaron las leyes de su favor y la general del derecho y lo firmaron, estando presente á todo lo que dicho es el Licenciado Francisco de Corbalan, teniente cura de la dicha yglesia de San Sebastian y agente de la dicha cofradia. = Luis Lopez Sustaete, el Licenciado Francisco de Corbalan, Manuel Vallejo *(Siguen los firmas de los comediantes arriba citados)* = Ante mi Juan Bautista de la Barrera, escribano.

El qual dicho treslado va cierto y verdadero y está sacado del libro del cabildo de la dicha cofradia, con el qual concuerda, á que me refiero; y prosiguiendo con la dicha escritura yo el dicho dotor Baltasar Carrillo, como cura y parroco que soy del dicho gremio de la dicha representacion por estar en mi perroquia los dos teatros en que se recita y la vivienda de quantos en ella se ocupan, deseando alentar tan buena obra y conducirla al debido efecto, habiendo admitido en la dicha yglesia parrochial la dicha cofradia y dadole, entretanto que alcanza la confirmacion necessaria, el lugar y comodidad que sin perjuicio de la dicha yglesia le ha sido posible, deseando que su fundacion se acabe y quede situada con permanencia en la dicha yglesia por la utilidad, honra y ynteres que su fabrica puede tener y para que la santa y milagrosa ymajen de Nuestra Señora de la Novena esté con el servicio, adorno y reverencia que fuere posible, habiendo diversas veces, con asistencia del dicho licenciado Fernando de Negrete como mayordomo, conferido y tratado los medios, condiciones y capitulaciones con que la dicha cofradia debia ser admitida y fundada en la dicha yglesia, y habiendo visto y entendido lo que por parte de los mayordomos, officiales y cofrades se proponia, y confiriendolo asi mismo con los susodichos, despues de larga deliberacion por la una y otra parte, el dicho señor dotor Baltasar Carrillo y el dicho licenciado Fernando Negrete, como cura y mayordomo que son de la dicha yglesia en nombre della, y los dichos mayordomos, officiales y cofrades de suso escritos en nombre de la dicha cofradia de Nuestra Señora de la Novena, de comun acuerdo y parecer resolvieron, concertaron y capitularon que la dicha cofradia se funde en la dicha yglesia parroquial del Señor San Sebastian, como de presente la fundan con las condiciones y capitulaciones siguientes.

1° Primeramente que el dicho señor dotor Baltasar Carrillo como cura de la dicha yglesia y el dicho Fernando Negrete como mayordomo della en nombre de la dicha yglesia y perroquia y por el bien y utilidad que dello á ella ha de resultar, hacen donacion libre y espontanea, perpetua y valedera del retablo en que está la santa y milagrosa

ymajen de la Virgen santissima de la Novena á la dicha cofradia que la ha elijido por patrona y abogada, para que la dicha cofradia la tenga por suya propia ahora y para siempre jamas, y se obligan á que por parte de la dicha yglesia, cura, beneficiados ni mayordomo della ni por sus parroquianos les será pedido ni quitado dicho retablo ni ymagen y que si por algun caso sucediere ó pudiere haber sobre ello litigio pleyto ó duda, la dicha yglesia, cura, beneficiados y mayordomo, que de la dicha yglesia fueren en el tiempo ó tiempos que los dichos pleytos sucedan, saldran á la causa y defenderan el derecho de la dicha cofradia sustentandola en la posesion del dicho retablo hasta dejar en la quieta posesion á la dicha cofradia en la forma que hoy lo reciben, y en todo tiempo sea firme y valedera, para lo qual traspasan y renuncian en la dicha cofradia, mayordomos, officiales y cofrades della todo el derecho y accion que la dicha yglesia hoy tiene y puede tener en quanto al dicho retablo y ymajen de la Virgen Santissima de la Novena para que la dicha cofradia la tenga y posea en la misma forma y manera que hoy le tiene y posee la dicha yglesia sin que la cofradia tenga gravamen ninguno.

2° Item el dicho Sr. Cura y mayordomo en nombre de la dicha yglesia hazen donacion á la dicha cofradia de todas los dotaciones, rentas, lamparas, cruces, candeleros, ornamentos, velos y otras qualesquier cosas que hasta hoy dia de la fecha desta escritura se hayan dado por limosnas, mandas ó por otros qualesquier titulos se hayan adquirido á la santa ymajen de Nuestra Señora de la Novena, assi de plata como de oro, seda ó otra qualquier materia que sean, y las rentas, ó sean perpetuas ó temporales, en maravedis ó en otra qualquier cosa, que de todo hacen la dicha donacion y traspaso como de cosa accesoria y perteneciente á la dicha santa ymajen y renuncian en la dicha cofradia en quanto á esta parte y á los bienes y cosas de suso declarados el derecho que la dicha yglesia y su fabrica tiene y puede tener á ello y á cada parte dello, por quanto lo tienen mirado, conferido y tanteado y saben y les consta no ser esta en perjuicio de la dicha yglesia ni su fabrica sino en mucha utilidad por la que tiene y espera tener de la dicha fundacion y cofradia y de lo contenido en este capitulo se ha de hacer escritura aparte con declaracion de lo que se entrega.

3° Item por quanto la dicha cofradia pretende hazer y fundar capilla propia en que esté la santa ymajen con la decencia y adorno que fuere posible y esta ha de ser en el sitio acomodado para tener puerta y arco á la dicha yglesia inmediato á la dicha capilla pretenden labrar un quarto que en forma de recojimiento tenga doze camas, mas ó menos, á voluntad de los dichos mayordomos y cofrades para doze pobres, si los hubiera, del dicho gremio en la forma que por sus constituciones irá declarado = el dicho cura y mayordomo en nombre

de la dicha yglesia prometen y se obligan á que cada y quando que por parte de la dicha cofradia les fuere pedido para el dicho efecto le daran y traspasaran la sacristia que al presente tiene la dicha yglesia, que está colateral al altar en que hoy está la santa ymajen asi á la parte de la calle de Atocha la qual le daran y traspasaran con todo el sitio que tiene y el caltejon que sale á la dicha calle de Atocha con el quarto que está labrado encima de la dicha sacristia en que hoy vive el dicho señor cura, para que en el dicho sitio labren lo dicha capilla y el dicho recojimiento en la forma que á la dicha cofradia pareciere, por cuya orden ha de correr el dicho edificio sin que la dicha yglesia se pueda entremeter en ello = con expresa condicion que en este capitulo se pone de que antes y primero que la dicha sacristia se de y entregue á la dicha cofradia, la dicha cofradia ha de dar á la dicha yglesia otra tal sacristia edificada y acabada en parte comoda como será en las casas que hoy son de Juan Romano y caso que estas no las venda su dueño, sea en el otro lado de la yglesia en las casas que hoy vive Cristobal Dias, sacristan mayor de la dicha yglesia, y en el sitio que está junto á ellas, que las dichas casas y sitio son hoy de la dicha yglesia, á cuya fabrica se han de comprar y pagar y por tasacion, caso que para el dicho efecto sean necesarias, tratandose primero la compra de la casa de Juan Romano como mas comoda, y no desconcertandose con el por trescientos ó quatrocientos ducados, y conque asimismo se señale otra casa de vivienda para el dicho señor Cura, que es ó fuere de la dicha yglesia cerca della y en parte comoda á su contento y satisfacion, y en defecto de no poderse hallar la tal casa se le señalen cien ducados cada año para que la alquile, esto á eleccion y voluntad de la dicha cofradia, en que desde luego de comun acuerdo tasamos la dicha vivienda, y que estos se situen en la renta mejor y mas bien parada que tuviere la dicha cofradia á contento del dicho señor cura y mayordomo, y si al tiempo que la dicha cofradia quisiere edificar la dicha capilla hallare otro medio mejor para fabricar á menos costa y mas comodo la dicha capilla y recojimiento y todo lo demas contenido en este capitulo, que la dicha cofradia lo pueda elijir y capitular de nuevo con dicha yglesia.

4º Item se capitula que si para labrar la dicha capilla en la forma que pareciere mas decente y conveniente pareciere ser estrecho el sitio de la dicha sacristia y casa, se le haya de dar la dicha cofradia la parte de la lonja que fuere necesaria hasta quatro ó seis pies de la que sale á la calle de Atocha y los haya de dar la dicha yglesia y fabrica, pues importa á la dicha yglesia y á la dicha cofradia la hermosura de el dicho edificio.

5º Item se capitula que quando se labrare la dicha capilla en el sitio referido la dicha hermandad y cofradia pueda dejar una puerta de arco que salga á la yglesia, que sea la principal, y otra puerta á la

dicha calle de Atocha, ó á la dicha lonja ó á ambas partes, con que las puertas que salieren a la dicha lonja y calle sean puertas ventanas con rejas de yerro cerradas de arriba abajo, y por de dentro con puertas de madera que se cierren, y las dichas rejas de yerro no se puedan xamas abrir ni se abran sino que solo sirvan de que por ellos se pueda ver la santa ymagen, como está en otros santuarios.

6° Item se capitula que la dicha cofradia quando labrare la dicha capilla pueda poner en ella y en qualquier parte della las armas que la dicha cofradia tuviere por propias suyas asi en la reja que saliere á la yglesia como en las demas y en el altar ó á donde le pareciere de la dicha capilla sin que por la dicha yglesia ni por otra persona alguna se le pueda poner en ello impedimento.

7° Item se capitula que en el interin que la dicha capilla no se labrare, la santa ymajen haya de estar y esté en el altar colateral en que hoy está y en él asista la cofradia, como hoy asiste, á decir sus misas y á hazer sus fiestas y honras y todo lo demas del servicio y adorno de la santa ymajen, sin que en ello se les haya de poner ni ponga embarazo ni impedimento algunos, antes para que con mas decencia y quietud se puedan en el dicho altar celebrar los divinos officios, el dicho Baltasar Carrillo, como cura de la dicha yglesia y el dicho licenciado Fernando Negrete han de mandar que desde luego se cierre y condene la puerta principal de la dicha sacristia que sale á la yglesia y que se tape por albañiles de suerte que por ninguna ocasion se pueda entrar ni salir por ella, y para el servicio de la dicha sacristia se ha de abrir otra puerta mas abajo fuera del arco de la capilla colateral en que está el dicho altar de la santa ymajen, y el rompimiento de la pared y dispusicion de un cubo que para el paso se ha de hazer por la parte de afuera en la lonja y todo lo demas que en esto se hubiere de hacer ha de correr por traza, orden y quenta del dicho licenciado Fernando Negrete como mayordomo de la dicha yglesia, conque lo que costare liquidamente la dicha obra de cerrar la dicha puerta y abrir la otra hasta ponerla en forma que pueda servir lo han de pagar la fabrica de la dicha yglesia y la dicha cofradia por mitad.

8° Item se capitula que despues de labrada la dicha capilla, que ha de ser propia de la dicha cofradia, de los entierros que en ella se hicieren de hermanos y cofrades della por modo de entierro, deposito ó otro qualquier titulo se haya de pagar á la fabrica de la dicha yglesia de cada zaballimiento doze reales de quartos y de los niños la mitad, y se moderan á esta cantidad los veinte y quatro reales que por aranzel y bezerro que la dicha yglesia tiene se debian, segun los tramos ordinarios y division que de ellos se haze atento á las comodidades y aumentos que la dicha yglesia tiene y espera tener de la dicha cofradia y hermandad y por los muchos entierros y honras que continuamente haze y ha de hazer por sus difuntos.

9° Item se capitula que en el interin que la dicha copilla no estuviere labrada ni en estado para que en ella se puedan enterrar los difuntos de la dicha cofradia, se han de dar como al presente los tiene y goza, á la dicha cofradia quatro sepolturas junto al altar colateral en que hoy está la santa ymajen inmediatos á la peana de la reja afuera, conque de cada cuerpo de cofrade que en ellos se enterrare haya de pagar la dicha cofradia tres ducados á la fabrica de la dicha yglesia, y si fuere cuerpo menor, la mitad.

10° Item se capitula que el dia de la Encarnacion ó en el que se celebrare en fiesta por la dicha cofradia, que la tiene señalada por la principal suya, se le ha de dar á los mayordomos, officiales y cofrades della la nave mayor de la dicha yglesia libre y desembarazada de estrados para que puedan poner en ella los bancos y asientos de un cabildo y las insignias y acudir aquel dia al servicio del altar y celebracion de la fiesta con la decencia y puntualidad que se requiere.

11° Item se capitula que en el dia de la dicha fiesta de la Encarnacion y en las demas fiestas y aniversarios que la dicha cofradia conforme á sus constituciones hubiere de hacer y celebrar en la dicha yglesia en que hubiere de haber sermon, el mayordomo mas antiguo que hubiere de asistir á la dicha fiesta, ó lo fuere al tratarla y disponerla, nombre el predicador que quisiere conque noticie al cura que es ó fuere de la dicha yglesia del predicador que hubiere elejido y nombrado.

12° Item se capitula que todo lo que por parte de la dicha yglesia en esta escritura se concede en favor de la dicha cofradia y la donacion que de la santa ymajen y de los bienes que le pertenecen queda hecha, es y se ha de entender conque la dicha cofradia no haya de salir ni se pueda mudar para siempre xamas de la dicha yglesia parroquial del señor San Sebastian, y caso que por algun suceso ó acaecimiento la dicha cofradia se quisiere ó hubiere de salir de la dicha ygtesia la santa ymajen haya de quedar en la dicha yglesia como hoy lo está, y en quanto á los bienes que en la tal ocasion la dicha cofradia tuviere es declaracion que todo lo tocante al adorno ordinario del altar de la santa ymajen y todos los bienes que en virtud del capitulo segundo desta escritura se dan y entregan agora á la dicha cofradia ó sean muebles ó rentas, se han de volver á la dicha yglesia ó el valor de los que no estuvieren en ser, que se ha de entender de lo que se hubiere vendido, pero de lo consumido en servicio del dicho adorno no han de tener obligacion á volver su estimacion; y asimismo se ha de quedar á la santa ymajen todo lo que se hubiere dado por su contemplacion y no por contemplacion de la cofradia que proceda de limosnas extraordinarias y mandas de difuntos ó sean procedidas de cofrades ó de personas que no lo sean con tal que sean perpetuas, y todos los demas bienes y joyas y preseas y rentas y otras cosas que

la dicha cofradia tuviere y hubiere adquirido y por su contemplacion se hubiere dado y comprado de sus limosnas ordinarias y renta que para el servicio de la santa ymajen y de su cofradia tiene ó tuviere situada la dicha cofradia los pueda llevar como bienes propios suyos y de la tal cofradia; y si tuviere labrada la dicha capilla y sucediere el caso deste capitulo pueda la dicha cofradia traspasar y vender el sitio y obra de la dicha capilla á otra cofradia ó hermandad ó persona particular en la forma que el derecho permite, todo lo qual ha de ser por cabildo general que se haze por la quaresma en que nombran officiales, conque en todos casos la santa ymajen y sus bienes sean de la dicha yglesia y no de la dicha capilla; lo qual ansi capitulamos sin embargo de que por una y otra parte tenemos por cierto que la dicha cofradia durará y permanecerá para siempre en la dicha yglesia mediante el favor de Dios y de la Virgen santisima de la Novena.

13° Item por quanto el gremio de la representacion aunque hoy está tan introducido y entablado en estos reynos puede suceder algun caso por donde ó se suspenda ó se acabe, y en materias tan permanentes como son las fundaciones semejantes á esta es bien ocurrir no solo á lo que comunmente sucede ó puede suceder sino á lo que en casos extraordinarios y raros se puede esperimentar para que en ningun tiempo falte dispusicion á una obra tan grandiosa como, mediante Dios, ha de proceder de la fundacion de la dicha cofradia y por que su duracion y permanencia depende de la que el dicho gremio tuviere en cuyo ejercicio se le ha situado la renta con que se ha de sustentar y aumentar, se capitula que si en qualquier tiempo sucediere suspenderse, extinguirse ó acabarse el dicho gremio de la representacion en estos reynos, todos los que entonces fueren cofrades, sirvan la dicha cofradia y acudan á ella como lo permitiere el caudal y hacienda con que la dicha cofradia entonces se hallare procurando conservarla y que se vayan asentando en ella los hijos y descendientes de los tales cofrades y no otra persona alguna de ninguna calidad ó condicion que sea, elijiendo sus mayordomos y officiales y ejecutando en todo las constituciones de la dicha cofradia, y en caso que falten hijos y descendientes de los que actualmente eran cofrades el tiempo que falte la dicha representacion, en este caso se permite sean admitidos por cofrades los hijos ó descendientes de los que hubieren sido de la dicha representacion, y el que pretendiere ser admitido como descendiente de representante ha de ser dando informacion dello que la han de recibir los mayordomos que por tiempo fueren de la dicha cofradia ó no y en caso pues que el numero de las dichas personas falte ó sea tan corto que no pueda servir la dicha cofradia y por faltar la renta della sea imposible el sustentarla y llevarla adelante, se junte toda la hazienda que la dicha cofradia tuviere ansi de rentas como de otros qualesquier muebles y de todos se señale primero lo que pare-

ciere necesario para alumbrar perpetuamente la santa ymajen con el numero de lamparas y luces que á la dicha cofradia pareciere conveniente, las quales dichas lamparas han de quedar siempre en ser para el efecto, y ansimismo se señale alguna cantidad suficiente para el servicio y adorno ordinario de la santa ymajen y de su altar y capilla para que esté siempre con la decencia que conviene, y todo lo demas que quedare se venda y ponga en renta y della se funden una ó dos ó mas capellanias segun la dicha renta alcanzare señalando á cada capellania hasta ducientos ducados, mas ó menos lo que á la dicha cofradia pareciere, de las quales dichas capellanias queden siempre por patrones el señor Cura que fuere de la dicha yglesia perroquial del señor San Sebastian juntamente con los dichos mayordomos, officiales y cofrades que entonces fueren de la dicha cofradia de forma que el Cura ha de tener solo un voto como cada uno de los mayordomos y cofrades, y como estos se vayan acabando sucedan los hijos de los dichos cofrades últimos que murieren, los quales con el dicho Cura tengan y hayan de tener plenamente el derecho del patronazgo de la dicha capilla y santa ymajen y de las capellanias que para su servicio se fundaren, y sea su orden y disposicion gobierno y servicio de la dicha capilla. = I para suceder en las dichas capellanias sean preferidos los que fueren hijos ó descendientes de los cofrades y entre ellos ha de ser preferido el que fuere hijo del que actualmente fuere cofrade, y de no haber hijo de cofrade, suceda en ella el hijo ó descendiente del que hubiere sido cofrade prefiriendo el que tuviere mas votos; y las dichas capellanias se den á clerigos sacerdotes ó que sean de orden sacro conque asimismo sean hijos ó descendientes de cofrades que hayan sido de la dicha cofradia en la misma forma que de los patrones queda dicho entrando siempre en los votos, gobierno y demas cosas de la dicha capilla y de su patronazgo, eleccion de patrones y nombramiento de capellanes el Cura que fuere de la dicha yglesia con su voto; y si sucediere nombrar por capellan alguno que solamente sea ordenado de epistola ó de evangelio para alguna de los dichas capellanias, el que asi fuere nombrado, sea obligado á recebir las ordenes que le faltaren hasta el sacerdocio dentro del tiempo que conforme á derecho puede segun los intersticios de la yglesia y edad que señala el santo concilio de Trento, y pasado el dicho termino la dicha capellania se pueda proveer en otra persona de la calidad referida que la sirva efectivamente por quanto estas capellanias que ansi se fundaren han de ser con cargo de cierta cantidad de misas, las que en su fundacion se señalaren, las quales los dichos capellanos han de decir por sus personas en el altar de la santa ymajen, y no en otro; y las dichas misas han de ser por las almas de todos los cofrades, patrones y bienhechores que fueren y hubieren sido de la dicha cofradia, cuya intencion es que esta memoria se conserve perpetuamente quanto las

fuerzas y posibilidad humana alcanzare. = I caso que del todo no haya patrones ni se hallen descendientes del dicho gremio ni sacerdotes de la misma calidad que sirvan las dichas capellanias, sea patron de toda esta memoria el Cura y beneficiados que fueren de la dicha yglesia perroquial del señor San Sebastian. = I ansimismo se capitula que si despues de acabado el dicho gremio y fundadas las dichas capellanias y patronazgo, el dicho gremio volviere á introducirse en estos reynos en qualquier forma ó modo que sea perteneciente á la representacion, vuelva la dicha cofradia al dicho gremio y se le entregue la dicha capilla con todos los bienes que tuviere y pueda, si le pareciere, extinguir las dichas capellanias y aplicar su renta á lo que antes estaba aplicada que era el servicio de la santa ymajen y uso y aumento de la dicha cofradia. = Todo lo qual arriba dicho y capitulado ansi por parte de la dicha yglesia como de la dicha cofradia es con condicion que primero y ante todas cosas se haya de confirmar y aprobar por el serenisimo señor Cardenal y Infante de España y por su concejo como Arzobispo de la santa Iglesia de Toledo y que hasta tanto que esta escritura y todo lo en ella contenido tenga la dicha confirmacion y aprobacion no se pueda ejecutar en todo ni en parte alguna ni sea de algun valor ni efecto.

Item es condicion por una y otra parte que todos los ornamentos y demas cosas pertenecientes al adorno de la dicha yglesia y santa ymajen que fueren propios de la dicha yglesia ó propios de la dicha cofradia sean comunes en quanto al uso dellas asi á la dicha yglesia como á la dicha cofradia para que en las fiestas principales de la una y otra parte los aniversarios y demas cosas de la dicha yglesia y cofradia se hayan de prestar y participe cada parte de las cosas que la otra tuviere. I en la dicha forma todas las dichas partes, cada una por lo que le toca, se obligaron de guardar y cumplir esta escritura y para ello dieron poder á las justicias que de sus causas puedan y deban conocer, á cuyo fuero y jurisdicion se sometieron y lo recibieron por sentencia pasada en cosa juzgada, renunciaron las leyes de su favor y la general en forma = y ansi lo otorgaron ante el presente escribano en la villa de Madrid á veinte y un dias del mes de Jullio de mil y seiscientos y treinta y dos años, siendo testigos Juan de Tapia y Diego de Salobre y Juan Ros de Isava, oficial de mi el escribano, estantes en esta corte, y los otorgantes que yo el escribano doy fee que conozco lo firmaron. = El doctor Balthasar Carrillo. — El licenciado Fernando Negrete. — Pedro Garcia de Salinas. — Pedro de Valdes. — Laurencio Hurtado de la Camara. — Pedro de Ortegon. — Luis Lopez Sustaete. — Pedro Ortiz de Urbina. — Francisco de Salas. — Salvador de Lara. — Ante mi Ihoan de Obregon. »

(Juan de Obregón, 1632, fº 451.)

CRISTÓBAL PÉREZ PASTOR.

(Continuará.)

INVENTAIRE DE LA COLLECTION ÉDOUARD FAVRE

(*Suite*[1].)

Vol. L.

Recueil de lettres et de pièces diverses relatives à l'administration du royaume de Naples et provenant de D. Antonio Pedro Gomez Dávila Alvarez Osorio y Toledo, X^e marquis d'Astorga, IVe marquis de Velada, 1650-1672.

Fol. 1. Copies de six lettres adressées par D. Iñigo Velez de Guebara, VIIIe comte d'Oñate, le comte de Castrillo et D. Pedro-Antonio de Aragón aux secrétaires du royaume de Naples, relatives à la tenue du Collatéral, 1650-1666.

Fol. 18. « Ristretto dell' esatto et pagato contenuto nel bilancio generale dell' anno 1665 formato da... Giovanni d'Alesio et referito nella r^a camera della sumaria a 9 del 1668. » — Copie, en italien.

Fol. 24. Dépêche de la reine régente Marie-Anne à D. Pedro de Aragón, vice-roi de Naples; Madrid, 28 août 1669. — Original.

Fol. 26. « Copia de las hordenes de Su Mag^d en que manda se paguen por mesadas cada año al cardenal Portocarrero doce mil ducados de a onze reales castellanos » ; Madrid, 7 février et 6 novembre 1670.

Fol. 32. « Copia del villete del duque de Segorbe y Cardona [Juan Francisco Thomas de La Cerda] para el partido de Prospero Parisani y Carlo Gianni » ; Naples, 28 juillet 1671.

Fol. 34. Copie d'une lettre du duc de Segorbe et de Cardona au trésorier de Calabre relative aux payements à faire à Prospero Parisani et Carlo Gianni; Naples, 17 septembre 1671.

Fol. 36. Lettre du comte de Peñaranda au marquis d'Astorga pour le féliciter de sa nomination de vice-roi de Naples; Madrid, 14 septembre 1671. — Original.

Fol. 38. Lettre de la reine régente [Marie-Anne] à la ville de Naples pour l'aviser de la nomination du marquis d'Astorga comme vice-roi ; Madrid, 21 septembre 1671. — Copie.

1. Voir *Bull. hisp.*, t. XI, p. 295; t. XII, p. 49 et p. 140.

Fol. 40. « Copias de cartas del rey y de la reyna governadora a Pedro de Aragón, al tribunal de la gran corte de la vicaria, al tribunal de la camara de la sumaria, al consejo de capuana de Napoles y al consejo collateral de Napoles con aviso del nombramiento que V. Mag[d] ha hecho en el marques de Astorga para el cargo de Virrey y capitan general del reyno de Napoles »; 21 septembre 1671.

Fol. 50. « Poder y facultad muy amplia para vender el marques de Astorga la hazienda real »; 21 septembre 1671.

Fol. 52. Lettre de Giovanni Agostin Odoardo au marquis d'Astorga; Naples, 6 octobre 1671. — Original, en italien.

Fol. 56. « Consulta sopra la materia dell' arcivescovo de Taranto »; Naples, 27 octobre 1671. — Copie, en italien.

Fol. 60. Trois pièces relatives à la répression du brigandage dans le royaume de Naples; s. d.

Fol. 72. Lettre de D. Félix de Lanzina y Ulloa au marquis d'Astorga : « haze relaçion de todos los sujetos que se hallan en el consejo de S[ta] Clara »; Naples, 10 novembre 1671. — Original.

Fol. 74. Lettre de D. Nicolas Gascon y Altavas au même; Naples, 29 décembre 1671. — Original.

Fol. 76. « Trigo que tiene la ciudad de Napoles a 16 de noviembre y primero de deciembre 1671. » — Deux pièces, en italien.

Fol. 80. « Memoria del trigo que hay en la Pulla en el mes de deciembre del año 1671. »

Fol. 86. Quatre pièces « sobre la falta de trigo que tenia el presido de Longon »; janvier 1672.

Fol. 96. « Relaziones de las muestras que se pasaron a la infanteria del tercio de Napoles y cavalleria de nueva leva el año de 1672. »

Fol. 117. « Relacion de las companias de campaña de este reyno y de las personas que las sirven »; s. d.

Fol. 119. Trois relations des levées d'hommes ordonnées dans le royaume de Naples de 1654 à 1670. — Copies.

Fol. 125. « Estatutos y hordenes de la caballeria ordinaria del reyno de Napoles y de la compania de lanzas del marques d'Astorga. »

Fol. 127. « Memoria de los soldados del tercio de infanteria española que havia en la primera muestra que se hizo governando D. Pedro de Aragón »; s. d.

Fol. 129. « Consulta de la camara con relazion del estado de la real hazienda »; 1[er] février 1672.

Fol. 141. Lettre du marquis de Centellas au marquis d'Astorga; Naples, 15 février 1672. — Original avec trois annexes : « Relaçiones de la real hazienda de el reyno de Napoles en el estado en que se alla en el año 1672. »

Fol. 155. Lettre de D. Raphael de Vilosa au même; Naples, 18 février

1672. — Original, « con la copia de la consulta que la camara hizo a D. Pedro de Aragón sobre lo que quedava libero del asiento ».

Fol. 167. Lettre du marquis de Centellas au même; Naples, 29 février 1672. — Original.

Fol. 169. « Relazion que haze la camara de todo lo que proveyo Prospero Parisani en el asiento del año de 1672. »

Fol. 173. « Relazion de la camara de todo lo que se deve del socorro ordinario a la gente de la garnicion de las plazas de la Toscana, y de la cantidad de trigo que ay en aquellas »; 8 mars 1672.

Fol. 176. « Relazion del estado de la real hazienda y de la cantidad de que se puede hazer asiento nuebo llegando a 300,000 ducados »; 8 mars 1672.

Fol. 185. Remarques sur les causes de l'augmentation du patrimoine royal pendant la vice-royauté de D. Pedro de Aragón; Madrid, 10 mars 1672.

Fol. 189. Lettre du duc de Diano [au marquis d'Astorga] « sobre el govierno de los presidios de Toscana »; Naples, 2 mars 1672. — Original.

Fol. 191. Deux copies d'un mémoire d'Ascanio Caracciolo; 22 mars 1672. — En italien.

Fol. 199. Lettre de D. Raphael de Vilosa au marquis de Astorga; Naples, 23 mars 1672. — Original.

Fol. 201. Lettre du même au même, « con copias de los despachos reales que se han hallado concernientes a las substituciones y aprovaciones de officios »; Naples, 31 mars 1672. — Original.

Fol. 215. Lettre de D. Luis Sixto de Britto au même : « refiere sus meritos y servicios »; Naples, 5 avril 1672. — Original.

Fol. 217. « Relatione delle tribunali della citta e regno di Napoli »; s. d. — En italien.

Fol. 225. « Nota de los juezes de vicaria que el marques [de Astorga] hizo en 9 de abril 1672. »

Fol. 227. — « Nota de los oficiales que ay en la secretaria de justiçia y el sueldo que gozan »; [1672?]

Fol. 229. « Consulta de la camara para el asiento con diferentes papeles sobre materias de hazienda que tocan a este reyno de Napoles »; 20 avril 1672. — Six pièces.

Fol. 247. « Memoria como se pudiera regular el gasto de la musica de la capilla real. »

Fol. 251. Lettre du marquis d'Astorga à Diego de Ulloa; Naples, 9 avril 1672. — Minute.

Fol. 253. Lettre de Diego de Ulloa [au marquis d'Astorga]; Foggia, 15 avril 1672. — Original.

Fol. 255. Lettre de D. Miguel de Humada au même; Rome, 23 avril 1672 — Copie.

Fol. 257. « Consulta de la camara sobre el arrendamiento del tabaco » ; Naples, 25 mai 1672. — Deux pièces.

Fol. 261. Lettre de Geronimo de La Vega Azevedo au marquis d'Astorga : « hablo sobre cossas tocantes à la armada » ; Cadix, 5 juin 1672. — Original.

Fol. 263. Requête de D. Francisco de Navarrete accompagnée d'un mémoire justificatif; [juin 1672].

Fol. 275. « Memoria de diferentes provincias del reyno en que estan nombrados sugetos para el govierno dellas » ; Naples, 29 juin 1672.

Fol. 277. « La escrivania de razion dize loque se les ofreçe sobre el puesto de theniente general de la cavalleria deste reyno » ; 30 juin 1672.

Fol. 281. Lettre de D. Fernando Moscoso Osorio [au marquis d'Astorga] ; s. l., 1er août 1672. — Copie.

Fol. 283. « Copia de papel que se escrivio al Nuncio, en 2 de agosto 1672, tocante al particular del consejero marques de Crespano. »

Fol. 285. Lettre de Nicolas Gascon y Altavas au [marquis d'Astorga] ; Naples, 12 août 1672. — Original.

Fol. 287. Lettre de D. Joseph de Zúñiga au même « sobre la orden de Calatrava » ; Naples, 14 août 1672. — Copie.

Fol. 291. Lettre de D. Diego Philippe Galiano au même; Naples, 21 août 1672.

Fol. 293. Deux lettres de D. Luis Sixto de Britto au même, « sobre particulares suyos » ; s. l., 25 et 28 août 1672. — Original.

Fol. 298. Lettre de Fr. Ludovico di Galliano au même; Diano, 5 septembre 1672. — Original, en italien.

Fol. 304. « Copia de villete que el marques d'Astorga mando escrivir al regente D. Pedro Valero, como secretario del reyno y superintendente de la compaña » ; Naples, 10 septembre 1672.

Fol. 306. Lettre du duc de Diano au marquis d'Astorga; Naples, 10 septembre 1672. — Original, en italien, « con la proposicion de una oferta de 8,000 ducados hecha por el afitador del arrendamiento del vino ».

Fol. 312. Lettre de D. Estevan Carrillo de Salud au même; Naples, 15 septembre 1672. — Original.

Fol. 314. Lettre de Giacomo Capece Galeota au même; Naples, 22 octobre 1672. — Original, avec six pièces annexes « sobre el arrendamiento de la sal de Pulla ».

Fol. 333. Certificats en faveur de Philippe Ferrer, portier de la chambre royale, et de Mario Mascolo; 24 octobre 1672.

Fol. 337. « Minuta de villete que, en 17 de noviembre de 1672, se escrivio a los electos de esta fidelissima ciudad [de Napoles]. »

Fol. 349. « Lo que conviene obrar para que esta fidelissima ciudad [de Napoles] logre el complimiento de las gracias que Su Magd ha mandado se observen en carta de 20 de septiembre de 1672. »

Fol. 357. « Consulta de Ignazio Provençal tocante a la visita que hizo el regente duque de Diano a favor de Nicolas de Pace y Fabricio Polizi » ; Naples, 29 novembre 1672. — Original.

Fol. 361. « Nota de los goviernos que vacan por todo deziembre 1672 en el reyno de Napoles. »

Fol. 363. « Copia de villete que en 19 de noviembre [1672] se escrivio al presidente del sacro consejo sobre la causa del duque de Matalon. »

Fol. 365. Lettre du marquis de Diano au marquis d'Astorga contenant une réponse aux différents points de la lettre du cardinal Nithard, ambassadeur d'Espagne à Rome, du 2 décembre 1672 ; s. l., 8 décembre 1672. — Original.

Fol. 381. Lettre de D. Luis Sixto de Britto [au même] : « pide el arrendamiento del grano a Rotulo » ; s. l., 8 décembre 1672. — Original.

Fol. 383. Lettre de D. Nicolas Gascon y Altavas [au même] ; s. l., 31 décembre 1672. — Original.

Fol. 385. « Relacion que dio el duque de Diano de la situacion de la casa militar del reyno de Napoles » ; (1672).

Fol. 393. Note sur les lettres de change émises à Naples du commencement de 1671 à fin de 1672.

Fol. 395. « Papeles tocantes al arrendamiento de la advana de Napoles » ; s. d. — Trois pièces.

Fol. 400. « Papel sobre las levas [de Napolitanos] que se han de hazer para la armada de Flandes y Cataluña » ; s. d.

Fol. 402. « Nota de los efectos que el presidente, D. Diego de Ulloa, propone para sacar promptamente dinero » ; s. d.

Fol. 406. « Nota de los negocios de que se considera se puede sacar dinero promptamente » ; s. d.

Fol. 408. « Papel del duque de Diano sobre materia de hazienda » ; s. d.

Fol. 413. « Memoria sobre el real patrimonio » ; s. d.

Fol. 415. « Nota de los secretarios y officiales que servian en las secretarias de estado y guerra, cifra, justicia y del reyno, en tiempo del govierno del duque de Segorbe » ; s. d.

Fol. 419. « Noticias de lo que se deve ejecutar para el buen govierno deste reyno » ; s. d.

Fol. 421. Note sur les droits de justice exercés par les barons du royaume de Naples ; s. d.

Fol. 425. « Adbertencias que se hazen para la extirpazion de los vandidos de la provincia de Chieti » ; s. d. — En italien.

Fol. 427. « Nota de las esquadras extraordinarias que ay en las audienzias del reyno » ; s. d.

Fol. 429. « Memoria sobre el repartimiento de las esquadras de la provincia de Tierra de Lavor » ; s. d.

Fol. 433. Cinq pièces relatives aux achats et aux approvisionnements de blé faits par la ville de Naples; 1672.

Fol. 443. Copie d'une lettre relative à la vente des biens du prince de Rusti; s. d.

Fol. 445. Requête de Juan Bauptista Imbrogrio; s. d.

Fol. 446. Pièce relative à l'attentat commis sur Francisco Maria Prata par ordre du duc de Matalon et de D. Marino Carrafa, son frère.

Fol. 451. Copie de deux lettres, l'une du comte d'Oñate, l'autre du comte de Castrillo, relatives à la tenue du Collatéral; s. d.

(451 feuillets; 315 sur 238 millimètres.)

Vol. LI.

Recueil de lettres et de pièces diverses relatives à l'administration du royaume de Naples par D. Antonio Pedro Gomez Dávila Alvarez Osorio y Toledo, X^e marquis d'Astorga, IVe marquis de Velada, 1673-1677.

Fol. 1. Lettre du duc de Diano au marquis d'Astorga : « habla del arrendamiento del tabacco »; Naples, 3 janvier 1673. — Original, en italien.

Fol. 3. « Consulta del tribunal de la camara sobre el arrendamiento del tabacco »; Naples, 7 janvier 1673. — Original, en italien.

Fol. 5. Lettre de D. Raphael de Vilosa au marquis d'Astorga : « propone sujetos para la plaza de razional de la camara »; Naples, 3 janvier 1673. — Original.

Fol. 7. Lettre de D. Raphael de Vilosa au marquis d'Astorga : « habla sobre las rentas que el rey de Polonia tiene en este reyno de Napoles »; Naples, 30 janvier 1673. — Original.

Fol. 9. Lettre du comte de Legarda [au même]; Capoue, 1er février 1673. — Original.

Fol. 11. Lettre du même [au même] : « propone sujetos para servir el oficio de scrivano de razion de aquella fortificacion de Capua »; Capoue, 7 février 1673. — Original.

Fol. 13. Lettre du duc de Diano [au même] : « tocante al arrendamiento de las sedas »; Naples, 23 février 1673. — Original.

Fol. 15. « Consulta de la escrivania de razion de como se criaron las plazas de thenientes de maestros de campos generales »; Naples, 28 février 1673. — Original.

Fol. 17. Lettre du comte de Legarda [au marquis d'Astorga] : « habla de sus cossas »; Naples, 11 mars 1673. — Original.

Fol. 19. Deux lettres du marquis de La Terzia [au même]; s. l., 24 mars 1673. — Original.

Fol. 27. « Carta de la ciudad de Napoles al marques de Grotola, su

embaxador en la corte [de Madrid] »; Naples, 23 mars 1673. — Copie, en italien.

Fol. 29. Lettre du comte de Legarda [au marquis d'Astorga] : « refiere sus servicios »; Capoue, 27 juillet 1673. — Original.

Fol. 36. Lettre du même au même; Capoue, 7 août 1673. — Original.

Fol. 45. « Consulta de D. Pedro Guerrero sobre la causa del duque de Malvito »; Naples, 20 septembre 1673. — Original.

Fol. 49. « Papel que escrivio el duque de Diano sobre el furto sacrilego de la sagrada Piside en la parrochia de S. Matteo »; octobre 1673. — En italien.

Fol. 69. Lettre de Pedro Fernández del Campo y Angulo [au marquis d'Astorga]; Madrid, 5 octobre 1673. — Original.

Fol. 71. « Ordenes dadas a la camara soliçitando el despacho de causas pendientes y otros effectos »; 9 octobre 1673.

Fol. 75. Lettre de D. Pedro Fernández del Campo y Angulo au marquis d'Astorga; Madrid, 1er novembre 1673. — Original.

Fol. 77. Lettre de D. Luis Sixto de Britto [au même]; s. l., 2 novembre 1673. — Original, « con la nota de causas que se an despachado desde los 5 octubre que tome possession en vicaria hasta los 31 de el mismo mes ».

Fol. 85. Lettre du comte de Legarda au même : « recuerda el que sea consultado en la regenzia »; Naples, 17 novembre 1673. — Original.

Fol. 87. Lettre de Giacomo Capece Galeota [au même]; Naples, 4 novembre 1673. — Original, en italien.

Fol. 89. Lettre du comte de Legarda [au même]; Capoue, 17 novembre 1673. — Original.

Fol. 94. Lettre du marquis de La Terzia à D. Joseph de Bolea; s. l., 21 janvier 1674. — Original, avec deux lettres adressées à Andrea Carusso par le général Damiano de Domitio, en italien.

Fol. 100. Lettre du duc de Diano [au marquis d'Astorga]; Naples, 12 mars 1674. — Original.

Fol. 102. Deux lettres de D. Nicolas Gascon y Altavas [au même]; Capoue, 24 et 28 mars 1674. — Originaux.

Fol. 106. Deux lettres du marquis de Grotola à la ville de Naples; Madrid, 2 mai 1674. — Copie, en italien.

Fol. 110. Lettre du duc de Diano à D. Joseph de Bolea; Naples, 12 mai 1674. — Original, avec un mémoire sur la situation générale du royaume de Naples.

Fol. 118. Lettre du marquis de Grotola à la ville de Naples; Madrid, 16 mai 1674. — Copie, en italien.

Fol. 120. Lettre du prince de Pomblin à D. Joseph de Bolea; Naples, 22 mai 1674. — Original.

Fol. 123. Lettre du duc de Diano au marquis d'Astorga; s. l., août 1674. — Original.

Fol. 125. Lettre de Juan de Benavente [au même]; 13 août 1674. — Original, « con una relazion de loque cada uno goça al año por via de pençiones, rentas y mercedes por Su Mag^d, que van comprendidos en la orden de moderazion de mercedes ».

Fol. 133. « Pareceres de los regentes del Colateral sobre la eleccion del electo del pueblo »; octobre 1674. — Quatre pièces.

Fol. 151. Lettre du prince Avelino au marquis d'Astorga; Naples, 7 octobre 1674. — Original.

Fol. 155. Lettre de D. Joseph de Bolea au duc de Sant Angelo; [Naples], 17 octobre 1674. — Original.

Fol. 159. Lettre de Carlo Vergara au marquis d'Astorga; Naples, 25 octobre 1674. — Original, en italien.

Fol. 165. Lettre de D. Pedro Valero à D. Joseph de Bolea; Naples, 30 octobre 1674. — Original.

Fol. 167. Lettre de D. Joseph de Bolea au duc de Sant Angelo; [Naples], 21 novembre 1674. — Original, « con la relazion de D. Miguel Muscetola y dos memoriales tocantes al arrendamiento del olio y jabon ».

Fol. 177. Lettre du duc de Chelle [au marquis d'Astorga]; s. l., 23 novembre 1674. — Original.

Fol. 181. Lettre du marquis de Tufo [au même]; 1er décembre 1674. — Original.

Fol. 183. Lettre de Pietro Emilio Guaschi, « eletto del popolo di Napoli », [au même], relative aux approvisionnements en grains de la ville de Naples; 6 décembre 1674. — Original, en italien.

Fol. 185. Lettre du duc de Diano [au même]; s. l., 13 janvier 1674. — Original, en italien, avec deux notes sur la fabrication de la nouvelle monnaie.

Fol. 191. Lettre de Joachim de Raxa [au même]; Civita Vecchia, 16 janvier 1675. — Original.

Fol. 193. Instructions pour D. Andres Concublet « escrivano de razion en el reyno de Napoles »; Naples, 23 janvier 1675.

Fol. 195. Lettre du marquis de La Terzia à D. Joseph de Bolea; s. l., 30 janvier 1675. — Original, avec un fragment imprimé de la pragmatique du comte de Castrillo du 17 novembre 1654.

Fol. 201. Lettre de D. Andres Davales, prince de Montesarcho au marquis d'Astorga; Messine, 7 février 1675. — Original.

Fol. 203. Lettre du marquis de La Terzia [au même]; s. l., 22 février 1675. — Original.

Fol. 205. Lettre du duc de Chelle [au même]; s. l., 23 février 1675. — Original, en italien.

Fol. 207. « Papel que en 24 de febrero escrivio el marques [d'As-

torga] à D. Melchor de La Cueva... para que... se restituya à Melazo con la armada. »

Fol. 211. Lettre du duc de Chelle [au marquis d'Astorga]; s. l., 27 février 1675. — Original, en italien, « con el inventario delle robbe ritrovate in potere de Christofano Roman ».

Fol. 219. Deux lettres [du marquis d'Astorga] à D. Melchor de La Cueva; [Naples], 1er mars 1675. — Copies.

Fol. 227. Lettre du duc de Chelle [au marquis d'Astorga]; s. l., 11 mars 1675. — Original.

Fol. 229. Lettre [du marquis d'Astorga] à D. Melchor de La Cueva; [Naples], 31 mars 1675. — Copie.

Fol. 230. Lettre du duc de Diano au marquis d'Astorga; s. l., 10 avril 1675. — Original, en italien.

Fol. 232. Lettre de Matheo Benet à D. Joseph de Bolea; 10 avril 1675. — Original.

Fol. 234. Lettre du même au marquis d'Astorga; 11 avril 1675. — Original.

Fol. 236. Lettre de D. Pedro Fernández del Campo y Angulo au même; Madrid, 17 avril 1675. — Original.

Fol. 238. Lettre de Pietro Emilio Guaschi [au même]; Naples, 19 avril 1675. — Original, en italien.

Fol. 240. Lettre de Francisco Pereyra à D. Joseph de Bolea; « Possada », 20 avril 1675. — Original.

Fol. 242. Lettre « del escrivano de razion » [au marquis d'Astorga]; Naples, 27 mai 1675. — Copie.

Fol. 248. Lettre de Domenico Petrone [au même]; s. l., 3 juin 1675. — Original, en italien.

Fol. 250. Copie d'un bref de Clément X au roi [Charles II] (recommandation en faveur du cardinal Nithard); Rome, 11 juillet 1675. — En latin.

Fol. 252. Copie d'une lettre du secrétaire du royaume de Naples à D. Joseph de Bolea, relative aux troubles de Messine; [Naples], 13 juillet 1675.

Fol. 254. Copie d'une lettre du même au même; [Naples], 13 juillet 1675.

Fol. 256. Lettre de D. Melchor de la Cueva y Enriquez au même; Gaète, 29 juillet 1675. — Original.

Fol. 258. Lettre du duc de Chelle [au même]; s. l., 5 août 1675. — Original.

Fol. 260. Lettre écrite par ordre du marquis d'Astorga au prince de Montesarcho; Naples, 6 septembre 1675. — Minute.

Fol. 262. Lettre de [D. Fernando Joachim Faxardo, VIe] marquis de Los Velez, au marquis d'Astorga; « Puerto de Nisita », 9 septembre 1675. — Original.

Fol. 264. Lettre de Mateo Roman à D. Joseph de Bolea; s. l., 29 septembre 1675. — Original.

Fol. 265. Lettre du même au même; s. l., 1er octobre 1675. — Original.

Fol. 266. Lettre [du marquis d'Astorga] à l'empereur Léopold; Naples, 1675. — Minute.

Fol. 268. Lettre de Nicolas Rubeis [au marquis d'Astorga]; s. l. n. d. — Copie.

Fol. 272. Lettre de Barme de Legasa au même; Madrid, 13 janvier 1677. — Original.

Fol. 274. « Nota de lo que esta pendiente de la consulta que hizo el Colateral sobre las materias del Abruzo. »

Fol. 276. Extrait d'une lettre du prince de Castellon relative à la soumission d'un rebelle; 21 octobre.

Fol. 278. « Loque el marques d'Astorga ha de hablar al nuncio conforme al parezer del regente duque de Diano »; s. l. n. d.

Fol., 280. Requête adressée [au marquis d'Astorga] par D. Thomas Cirino, « cavaliero de la ciudad de Messina »; s. l. n. d.

Fol. 284. « Oferta para la compra del feudo de Capracotta »; s. l. n. d.

Fol. 288. Quatre lettres s. sign., s. adr., s. l. n. d., relatives aux affaires de Naples pendant la vice-royauté du marquis d'Astorga.

(298 feuillets; 313 sur 237 millimètres.)

L. MICHELI.

(*A suivre.*)

VARIÉTÉS

Émigrants auvergnats en Espagne sous Louis XI.

La mort du félibre cantalien Jean-Arsène Vermenouze, décédé à Vielles-d'Ytrac, près d'Aurillac, le 8 janvier 1910, jadis établi comme commerçant à Illescas, entre Madrid et Tolède[1], rappelle l'attention sur l'émigration en Espagne des habitants de la Haute Auvergne[2]. J'ai remarqué depuis longtemps dans un des registres du Trésor des Chartes conservés aux Archives Nationales un document inédit qui est probablement le plus ancien témoignage circonstancié que nous possédions à ce sujet[3]. Je saisis l'occasion de le mettre, dans toute sa teneur, sous les yeux des lecteurs du *Bulletin hispanique*, grâce à l'obligeance de mon confrère et ami M. Fernand Gerbaux, chef de la section historique, lequel a bien voulu en exécuter à ma demande une copie que je n'ai eu qu'à collationner.

Il s'agit d'une lettre de rémission accordée par le roi de France Louis XI, au mois de juin 1478, à un habitant de la paroisse de Vic, Nicolau Simon. Six ans auparavant, avec un de ses voisins nommé Pierre Théron, du village de Comblat, Simon avait émigré en Aragon, et passé de là en Castille et en Andalousie. Arrivés au delà des monts, nos deux émigrants avaient cherché fortune chacun de son côté; le hasard les mit inopinément en face l'un de l'autre au commencement de l'année 1473 ou 1474[4]. Ils se trouvaient en pleine Andalousie, à Cordoue, dans une rue « fort fangeuse », que notre document appelle « de Ponatro » et où abondaient les boutiques de pâtissiers. Leur joie de se revoir fut sincère, mais comme ils n'étaient pas des

1. Voir la brochure que vient de publier M. le duc de la Salle de Rochemaure, sous ce titre : *A la mémoire de Jean-Arsène Vermenouze...* Aurillac, impr. moderne, 1910.

2. Voir Marcellin Boule et Louis Farges, *Le Cantal*, guide du touriste (Paris, Masson), p. 119-120.

3. Dans deux de ses publications (*La Jacquerie des Tuchins*, p. 107, et *Registres consulaires de Saint-Flour*, p. 347), M. Marcellin Boudet dit que, dans la seule année 1385, beaucoup de familles de la ville de Saint-Flour et surtout des faubourgs émigrèrent en Guienne et *en Aragon ;* mais il ne donne pas de détails, et pour cause.

4. Ancien style 1472 ou 1473, en janvier ou février.

« gentlemen », ils la manifestèrent d'une façon quelque peu brutale. Pour faire une farce à son camarade, Théron passa derrière lui et lui donna un croc-en-jambes qui le fit tomber dans la boue. Bon homme, Simon se releva sans se plaindre, mais en secouant sa cape, il envoya de la boue dans le visage de Théron qui se recula pour s'essuyer. Alors Simon, voulant rendre farce pour farce, prit des mains d'un pâtissier « un petit cousteau qu'il tenoit pour curer ses dents » et visant Théron, qui lui tournait le dos, lui planta dans la nuque le redoutable cure-dents. On retira l'engin de la plaie, on alla chez le barbier, et pendant douze jours Simon s'installa à l'hôtel de Théron et le soigna comme un frère. Mais les barbiers espagnols ne sont pas moins dangereux que les cure-dents. Faute d'antisepsie, la plaie empira, et Théron succomba, non sans avoir témoigné de l'innocence de son camarade, que la justice de Cordoue ne songea pas à inquiéter. Cinq ans passèrent. Ayant enfin terminé son tour d'Espagne, Simon regagna ses montagnes natales. On devine que les gens de Vic et de Comblat, témoins du départ des deux jeunes gens, ne virent pas sans surprise que l'un des deux amis revenait seul. De méchants bruits durent courir. Notre homme prit peur et se décida à conter en détail à la justice de son pays ce qui s'était passé à Cordoue. La lettre de rémission qui lui fut accordée par le roi le mit, espérons-le, à l'abri des malveillants.

ANTOINE THOMAS.

Paris, juin 1478. — Lettre de rémission pour Nicolau Simon, de Vic, au diocèse de Saint-Flour, qui, au cours d'un voyage en Espagne, avait involontairement blesse à mort son compatriote Pierre Théron.

Loys par la grace de Dieu roy de France, savoir faisons *etc.*, nous avoir receu l'umble supplicacion de Nicolau Symon demourant en la parroisse de Vic ou diocese de Saint-Flour[1], contenant que dès le temps de sa jeunesse il a eu cognoissance et amytié avecques Pierre Theron, du villaige de Comblat estant en lad. parroisse de Vic[2], et que à l'occasion du voisiné et accointance ilz s'entre-amoient comme freres et compaignons en conversant l'un avec l'autre la pluspart du temps; et est vray que six ans a ou environ, pour ce qu'ilz estoient tous deux jeunes gens de l'aage de xxv à xxx ans et ne gaignoient guieres au païs au fait de leur labour, ilz se partirent de leurs maisons et s'en alerent ou païs d'Arragon et royaume de Castille pour gaigner leur vie et veoir s'ilz y pourroient mieulx prouffiter, ouquel païs d'Arragon ilz demourerent par aucun temps, besoignant chascun separeement en son quartier selon son estat; et advint que, ung jour du moys de janvier ou de fevrier ccccLxxij ou Lxxiij, lesd. suppliant et

1. Vic-sur-Cère, chef-lieu de canton de l'arrondissement d'Aurillac (Cantal).

2. Le village de Comblat forme quatre sections différentes : *Comblat-le-Château*, *Comblat-le-Pont*, *Comblat-l'Ombrage* et *Comblat-le-Soleillage* (Voir Amé, *Dict. top. du Cantal*).

Pierre Theron se trouverent en une ville appellee de Cordoa[1] ou royaume de Castille et en une rue appellee del Ponatro[2], où il y a plusieurs pasticiers, et quant ilz se rencontrerent l'un l'autre, ilz commencerent à eulx festoyer et rejoÿr ensemble comme amys, et après ledit Pierre Theron en soy jouant se mist par derriere ledit suppliant en ladite rue, qui estoit fort fangeuse, et luy mist ses jambes entre[3] les siennes et en le boutant le fist cheoir à l'envers en my lad. rue tellement que luy [et] son manteau ou cappe qu'il portoit furent tous fangez[4] et broullez en la boue qui estoit là où il cheut; et ce fait, ainsi que led. suppliant se releva, il print sad. cappe ou partie d'icelle et la gecta sur son col, et en escouant lad. cappe advint que partie de la boue ou fange vint cheoir et fraper ou visaige dud. Pierre Theron et à ceste cause led. Theron se esloigna de cinq ou six pas pour soy nectoyer, et adoncq led. suppliant, en soy cuidant esbatre comme led. Theron avoit fait, print ung petit cousteau que l'un desdits pasticiers tenoit pour curer ses dens et le gecta à l'encontre dud. Theron, mais il advint par deffortune que led. cousteau vint fraper de pointe led. Theron derriere la teste près du col et qu'il entra dedans la char d'un doit ou environ, et alors icelluy suppliant, qui en fut bien doulant et courroussé, se tira par devers led. Theron et luy osta led. cousteau qui tenoit à sa char, et d'illec s'en ala led. Theron cheux ung barbier pour soy faire habiller, et, ce fait, led. suppliant vint en l'ostellerie dud. Theron et demoura avecques luy l'espace de xij jours en le pensant et servant au mieulx qu'il peust et tellement que led. Theron fut bien content dud. suppliant et qu'il le descharga et excusa du cas ainsi advenu; mais toutesvoys *(sic)* il advint que, à l'occasion de ce que led. barbier ouvrit et fendit lad. plaie en trois ou quatre quartiers et que lad. playe se appostuma, par faulte de bon gouvernement ou autrement, icelluy Theron ala de vie à trespas; depuis lequel trespas led. suppliant a demouré oud. païs de Castille[5] l'espace de cinq ans sans ce que la justice dud. païs luy ait riens demandé; or est ainsi que puis nagnieres et ou moys de may dernier passé led. suppliant s'en est retourné ou païs dont il est natif et doubte que pour occasion dud. cas on le vueille empescher et travailler, se nostre grace *etc.*, requerant *etc.*, par quoy *etc.*, aud. suppliant avons quicté *etc.*, si donnons en mandement au bailly des Montaignes d'Auvergne *etc.*

Donné à Paris, ou moys de jung, l'an de grace[6] mil cccc soixante dix huit et de nostre regne le xvij^me^.

Ainsi signé : Par le Conseil lay. DE VILLEBRESME.

Visa. Contentor. PICART.

(Arch. nat., JJ 206, pièce n° 11.)

1. Cordoue, capitale de l'Andalousie, en latin *Corduba*, en espagnol *Córdoba*.

2. Je ne puis fournir aucun renseignement, soit topographique, soit philologique, sur cette rue de l'ancienne Cordoue.

3. Le manuscrit porte : *entres*.

4. Carpentier a cité ce passage de notre document à cause de l'emploi du verbe *fanger*, qui est très rare. (Voir Du Cange, art. *fangus*); Frédéric Godefroy a pillé Carpentier, comme d'ordinaire (*Dict. de l'anc. lang. franç.*, art. *fanger*).

5. Le manuscrit porte : *castillon*. Il est probable que l'original portait : *Castille ou Aragon*.

6. Le manuscrit répète : *l'an de grace*.

Cours du Collège de France, 1909-1910 sur les moralistes espagnols du XVIIe siècle et en particulier sur Balthasar Gracian.

(Suite et fin.)

VIII. Le *Discreto*. — Sens du mot *discreto* chez Gracián. Il s'agit ici, non seulement de l'homme ingénieux et fin, ou de l'homme avisé et prudent, mais d'un composé de tout ce qui fait l'*honnête homme* de l'époque. — Le P. de Courbeville, qui propose de traduire par « l'homme consommé en tout, l'homme parfait, le sage », s'est en dernier lieu arrêté à « l'homme universel ». — Dans le *Discreto*, Gracián cherche moins à former un être d'exception, un *surhomme*, qu'un homme du monde accompli, un *cortegiano* de l'école de Castiglione. — Diverses questions traitées dans le premier de ses ouvrages reviennent ici; Gracián les reprend pour les creuser davantage; il les délaye, au lieu de les présenter sous la forme extrêmement laconique du *Héros*. — La composition offre plus d'aisance et de variété; l'auteur introduit des dialogues, des apologues et beaucoup plus d'allusions que précédemment aux hommes du jour. — Première édition de Huesca, 1646, qui a été publiée avant le 9 octobre, date de la mort à Saragosse du prince Balthasar, puisqu'elle contient une dédicace de Lastanosa à ce dernier. — Deuxième édition qui porte sur le titre : *Con licencia, en Huesca. Por Iuan Nogues. Año 1646. Vendese en casa de Francisco Lamberto, en la Carrera de S. Geronimo*, et qui contient parmi les pièces préliminaires un imprimatur du vicaire général de Barcelone de 1647. — Dans cette dernière édition, destinée à circuler en Catalogne, ont été faites quatre coupures pour ne pas blesser les Catalans révoltés : un membre de phrase relatif à Madrid « mère du monde, grâce au quatrième Philippe » (ch. I. *Genio y ingenio*); quelques mots sur l'ascendant qu'exerce la nation espagnole et qui résulte non d'une affectation mais de son tempérament propre (ch. II. *Del señorio en el dezir y en el hazer*); un passage où est dépeinte la conduite du roi d'Aragon Jean II à l'égard de ses sujets rebelles, après la capitulation de Barcelone de 1472 (ch. IV. *De la galanteria*); une allusion aux succès remportés en Catalogne par le marquis de Torrecuso (ch. XX. *Contra la hazañeria*).

IX. Importance des pièces préliminaires du *Discreto*. — Approbation du Dr D. Manuel de Salinas, chanoine de Huesca, où il insiste sur la nouveauté du style de Gracián qui « a des mystères jusque dans la ponctuation ». — Le sonnet acrostiche du même Salinas qui pour

la première fois dévoile le vrai nom de l'auteur. — Avant-propos de Lastanosa qui parle de « douze écrits » de Gracián dont le *Discreto* est le quatrième. Quels sont les huit ouvrages qui en 1646 restaient à publier? — Mauvaise explication de ce compte, proposée par M. K. Borinski. — L'*Atento* et le *Galante*, mentionnés par Lastanosa comme devant suivre à bref délai le traité qu'il publie, font partie de ces huit ouvrages; l'*Atento*, d'après le sonnet de Salinas, devait être alors le plus avancé, et Gracián lui-même y fait à trois reprises allusion dans le *Discreto*. — Mention, dans l'avis au lecteur de l'*Oráculo manual*, d'une traduction française du *Discreto*, publiée à Paris peu de temps après l'apparition de l'œuvre originale. Amelot de la Houssaie déclare que « c'est une erreur de quelques gens, qui ont cru que *L'Honnête Homme* de Faret étoit une traduction du *Discret* de Gracian ». — Impossibilité de cette « erreur », vu que *L'Honnête homme* de Faret date de 1630. Si ce dernier ouvrage devait être mêlé à l'histoire du *Discreto*, ce serait uniquement pour savoir si Gracián, qui a surtout pu connaître l'édition de 1633, accompagnée d'une traduction espagnole d'Ambrosio de Salazar, ne s'en est pas inspiré. — L'avis au lecteur de l'*Oráculo* a confondu le *Discreto* avec le *Héroe*, lequel fut traduit en français par le médecin Gervaise et publié à Paris en 1645.

X. Examen de quelques chapitres du *Discreto*. — Chapitre II. *Del señorio en el dezir y en el hazer*. Portrait de D. Fernando de Borja, petit-fils de saint François et l'un des gouverneurs du prince Bathasar; les fonctions de vice-roi d'Aragon qu'il exerça expliquent les éloges de Gracián, car cette victime d'Olivares ne joua d'ailleurs qu'un rôle politique assez effacé. — Chapitre III. *Hombre de espera*. Types d'habiles temporisateurs : Fabius Maximus, Pierre III et Alphonse V d'Aragon, le Grand Capitaine, Ferdinand le Catholique, Charles-Quint. — Chapitre IV. *De la Galantería*. Sens du mot en espagnol et dans le français du XVII[e] siècle, d'après Vaugelas et d'autres. — *Bizarro* et ses deux sens en français. — Le mot de Louis XII et les Français nobles. Différence capitale que Gracián et les autres Espagnols de l'époque font entre les Français de qualité *(monsiures)* et les artisans ou gagne-petit qui à cette époque émigraient en grand nombre dans la Péninsule. — Exemple de *galantería* dans la personne du roi Jean II d'Aragon; allusion voilée aux événements du jour. — Un grand seigneur aragonais, le comte d'Aranda, personnification de la *galantería*. Pourquoi Gracián ne parle pas de sa première femme, D[a] Luisa de Padilla, qui cependant faisait le plus grand cas, au dire de Lastanosa, des œuvres du jésuite. Celui-ci ne devait pas goûter beaucoup la littérature pédantesque et soporifique de ce noble bas-bleu.

XI. Chapitre V. *Hombre de plausibles noticias*. — L'emblème d'Alciat sur l'Hercule gaulois. — Genre d'érudition qui convient à l'homme

du monde. — Utilité qu'il y a à meubler sa mémoire de mots spirituels. — Les pointes du marquis d'Alenquer. — Les brocards du Toledo. — Les drôleries du Zapata; identification de ce personnage avec D. Gabriel Zapata qui vivait dans la seconde moitié du XVIe siècle. — L'art de la conversation. — D. Gerónimo dè Ataide, marquis de Collares, maître d'hôtel de la reine Isabelle de Bourbon et gouverneur du prince Balthasar : un type de Portugais demeuré fidèle à l'Espagne après la révolution de 1640. — Chapitre VII. *Hombre de todas horas,* qui correspond à l'*Omnium horarum homo*, tel que nous le dépeint Quintilien dans la personne d'Asinius Pollion. L'Italien dit *uomo da bosco e da riviera.* — Inconvénients des caractères tout d'une pièce et monotones. — Éloge de la souplesse. — Chapitre IX. *No estar siempre de burlas.* — Contre les plaisants et les moqueurs. — Exemple d'un badin sinistre, Francisco de Carvajal, le compagnon de Pizarre. — Chapitre XI. *No ser malilla.* Contre l'homme qui se croit bon à tout. — Avantage de la réserve; danger qu'il y a à vouloir toujours occuper l'attention et à faire parade de ses mérites. — La Poppée de Néron et les émeraudes du *perulero.*

XII. Chapitre XIII. *Hombre de ostentación.* — La fable du paon, citée et admirée par Schopenhauer dans les *Parerga.* — La bonne et la mauvaise ostentation. — On peut attribuer à Gracián l'opinion conciliatrice du renard. — Justification de la montre dans le n° 277 de l'*Oráculo manual.* — Chapitre XV. *Tener buenos repentes.* — Éloge de la vivacité d'esprit et du don d'improvisation. — Le mot attribué soit à Charles-Quint, soit à Philippe II : « El tiempo y yo á otros dos », et sa parodie : « El sin tiempo y yo á qualquiera ». — Panégyrique et réhabilitation du duc de Nocera, le seul personnage politique vraiment notable dont il soit parlé dans le *Discreto.* Intimité entre ce grand seigneur napolitain et Gracián, qui a eu connaissance d'une fort curieuse lettre de Nocera à Philippe IV, datée de Saragosse, le 6 novembre 1640, où est racontée la fable du cheval et du cerf (cf. *Agudeza*, éd. de 1649, p. 339). — Chapitre XVIII. *De la cultura y aliño.* Importance de la culture de l'esprit, de la correction et du goût. — Type de prélat *aliñado*, D. Juan de Ribera, archevêque de Valence et fondateur de ce beau collège de *Corpus Christi*, que Gracián eut sans doute l'occasion de visiter. — Histoire de la *cultura :* les Grecs, les Romains, les nations modernes. — Nouvel éloge de la noblesse française et de ses goûts studieux. Le Toulousain François Filhol. — Allusion au musée de D. Vicencio Juan de Lastanosa et aux travaux érudits de cet antiquaire.

XIII. L'*Arte de ingenio* de 1642, et les deux éditions de 1648 et 1649 où le mot d'*Agudeza* est mis en vedette. — L'*Arte* est le résultat du contact de Gracián avec le monde littéraire madrilègne. — Erreurs au sujet de ce livre, qui n'est nullement une rhétorique *cultiste* et qui ne

fait pas non plus le procès du *cultisme*. — Ménagements à l'égard de Góngora et de ses premiers adeptes. — L'*Agudeza* contient essentiellement la théorie du *concepto*. — Différences entre le conceptisme de Quevedo et celui de Gracián. — On ne s'est guère occupé dans cette leçon que des jugements littéraires semés dans l'*Agudeza* et qui tout autant que ceux du *Criticón* témoignent de beaucoup d'intelligence. — Gracián initiateur de la critique littéraire indépendante, qui évite soit le panégyrique outré, soit le dénigrement systématique. — Réprobation qu'ont soulevée chez Matheu y Sanz *(Crítica de reflección)* et chez Torres Villarroel (*El Ermitaño y Torres*) les jugements de Gracián sur Lope de Vega et Quevedo, considérés par ces deux critiques de pur tempérament espagnol comme des gloires nationales intangibles. — Grand intérêt de quelques-uns des chapitres ajoutés en 1648, particulièrement du chapitre LXII, *Ideas del hablar bien*. — Appréciation du style de Malvezzi.

XIV. L'*Oráculo manual y arte de prudencia*. — Disparition complète de l'édition de Huesca, 1647, dont l'existence est attestée par des lettres de Gracián. — Rareté extraordinaire de la seconde édition de Madrid, 1653. — L'édition d'Amsterdam, 1659, reproduit l'édition de 1653. — Question de savoir si l'*Oracle*, qui, d'après l'avis au lecteur, résume « les douze Gracián », contient ou non des morceaux de l'*Atento* et du *Galante*. — Part de Lastanosa dans l'agencement de l'*Oracle* qui semble avoir été exagérée par le P. Alonso Muñoz de Otalora, censeur de l'édition de 1653. En tout cas, il n'est pas probable que Lastanosa ait touché au style de son ami. — Succès de l'*Oracle* à l'étranger, alors que l'Espagne, dès la fin du XVIIe siècle, semble ne plus s'intéresser qu'au *Criticón*. — La traduction italienne de 1679. — Amelot de la Houssaie; comment il s'est préparé, pendant son séjour au Portugal et par des lectures étendues et variées, à traduire Gracián. — Ce qu'on savait de Gracián en France à l'époque du traité des Pyrénées. — La traduction du *Héros* de 1645 a passé inaperçue. — Chapelain, le meilleur des hispanisants français, ne sait rien de Gracián en 1659. — Lancelot le mentionne dans sa *Nouvelle méthode pour apprendre la langue espagnole* (1660). — Dans son *Voyage d'Espagne* (1665), Antoine de Brunel, à propos d'un séjour à Calatayud en 1655, parle avec assez de précision des écrits de Gracián, sur lesquels il porte un jugement peu favorable. — Les *Entretiens d'Ariste et d'Eugène* du P. Bouhours (1671) citent pour les critiquer des passages du *Héros* et de l'*Oracle*. — Publication en 1684 de la traduction de l'*Oracle*, sous le titre de *L'homme de cour*, dans la préface duquel Amelot polémise avec le P. Bouhours. — Riposte du P. Bouhours dans *La Manière de bien penser dans les ouvrages d'esprit* (1687)[1].

1. Les dernières leçons du cours ont porté sur certaines maximes de l'*Oracle* qui se prêtaient à une étude comparative des traductions d'Amelot et de Schopen-

P.-S. — J'ai reçu dernièrement par la poste de fort intéressants renseignements sur les inspirateurs et les imitateurs de Gracián qui devaient être utilisés dans une « étude d'environ cent pages, suivie de la traduction, avec texte espagnol en regard, de soixante à quatre-vingts maximes de l'*Oráculo*, et de quelques pages du *Criticón* et du *Discreto*, choisies parmi les plus intéressantes, soit en elles-mêmes, soit par l'usage qu'en a fait Schopenhauer, soit enfin par les imitations ou échos que l'on en retrouve chez nos moralistes ». L'auteur — un « abonné du *Bulletin hispanique* », désireux de garder l'anonyme, — déclare renoncer à son projet depuis qu'il a lu dans le *Bulletin* le compte rendu de mon cours de cette année au Collège de France. A coup sûr ce renoncement me flatte beaucoup; mais, en ce qui me concerne, il serait gratuit, car j'ai d'autant moins l'intention d'écrire un livre d'ensemble sur Gracián que ce sujet occupe actuellement un jeune hispanisant, M. Adolphe Coster, professeur au lycée de Chartres. Outre l'article annoncé ci-dessus, je compte simplement publier une sorte de répertoire des noms de personnes qui figurent dans les œuvres de Gracián pour utiliser des notes prises au cours de ces dernières années. Pourquoi notre aimable et docte abonné ne nous autoriserait-il pas au moins à insérer dans le *Bulletin* un résumé de ses recherches qui rendrait de très précieux services aux lecteurs du jésuite aragonais?

A. M.-F.

hauer. Un résumé en sera donné ici même, dans le numéro d'octobre, sous le titre de *Gracián interprété par Schopenhauer*. Du *Criticón* j'espère parler l'an prochain, dans un cours sur la littérature politique italienne et espagnole à l'époque de la Guerre de Trente ans.

QUESTIONS D'ENSEIGNEMENT

L'Union des Étudiants Français et Espagnols.

Nous ne donnerons pas ici un compte rendu détaillé des cours de français et d'espagnol organisés en avril et mai à Madrid par l'*Union des Étudiants Français et Espagnols*. La presse quotidienne des deux pays, et de nombreuses revues en ont déjà relaté les différents épisodes. Il nous suffira d'en rappeler ici quelques traits saillants et de constater que le succès, déjà considérable dans les deux années précédentes, a dépassé cette fois toutes les prévisions.

La séance solennelle qui a marqué le 30 mars 1910 l'inauguration des cours, a donné occasion à M. le Recteur de l'Université de Madrid, puis à M. le Ministre de l'Instruction publique de faire entendre des paroles de cordial encouragement à l'adresse de l'Université de Toulouse qui a créé et organisé cette œuvre d'enseignement franco-espagnol. Tous deux se sont félicités de ce qu'un mouvement de sympathie internationale rapprochât par-dessus les frontières les savants qui dans l'un et l'autre pays se consacrent aux mêmes recherches et à la même œuvre d'éducation. Ce sont ces mêmes sentiments de solidarité scientifique que M. Ern. Mérimée, directeur de l'*Union*, avait surtout exprimés dans son discours, et nous reproduisons ici un bref passage de ce discours, parce qu'il contient un résumé de toutes les tentatives qui ont préparé l'œuvre actuelle de l'*Union*. Parlant des Universités d'Espagne et de France, l'orateur a dit :

Ya están mutuamente unidas por encima de los Pirineos por numerosos y estrechos vínculos que se van fortaleciendo cada día, pues la natural amistad entre los hombres estudiosos, principio de fraternidad, en oposición á intereses materiales, fuente á veces de desaveniencias, aquella fecunda amistad, digo, viene revistiendo desde unos años á esta parte (como lo habréis notado) formas nuevas nacidas espontáneamente ó favorecidas por varias circunstancias históricas, pero que no se manifestarían si causas profundas no fomentaran aquellas manifestaciones. No es, por ejemplo, para olvidada la visita que en unión con otros profesores del mundo entero, hicieron representantes de nuestras Universidades á la de Oviedo, con motivo de su tercer centenario. Allí, durante unos días, cuyo recuerdo nunca se borrará de la memoria de los que presenciamos aquellas fiestas internacionales, todos los corazones, por debajo de las pintorescas togas de

diversas hechuras y variados colores, latieron al unísono, al calor é impulso de los mismos sentimientos; todos los labios expresaron en diferentes idiomas idénticos ideales. Siguieron á las solemnes fiestas ovetenses las mutuas visitas de catedráticos á las Universidades de la nacion vecina, el intercambio universitario inaugurado por nuestros compañeros de Burdeos. No podía menos España, bien preparada á ello, al parecer, por el recuerdo de antiguas costumbres medioevales, de tomar cartas en aquel internacionalismo científico, fecundo para la cultura universal. El año pasado uno de los más insignes representantes de la ciencia filológica en esa Universidad, á quien alabaría yo con menos discreción si no fuera tan amigo mío y si no estuviera tan cerca, D. Ramón Menéndez Pidal, leyó en una Universidad Norte-Americana una serie de hermosas conferencias que ahora mismo acaban de salir á la luz pública. Otro catedrático español, con cuya amistad me honro también, el autor de la magistral *Historia de España y de la civilización española*, libro de texto ya en nuestras cátedras, D. Rafael Altamira, á quien tengo el gusto de saludar en el mismo momento en que, cargado de laureles, vuelve á pisar el suelo patrio, pasó los mares á su vez y fué á América para comunicar con vuestros antiguos hermanos los tesoros del saber, mucho más utiles para el bien comun de la humanidad que cuanto oro envió la « Virgen América » á la España de antaño. De nuestra Sorbona parisiense salen á menudo misioneros de la ciencia, y en cambio vienen de luengas tierras á ocupar las cátedras momentáneamente abandonadas sabios extranjeros. Otras peregrinaciones análogas se están organizando aquí mismo. No cabe duda de que tales comunicaciones intelectuales resulten más hacederas, más fáciles y prácticas todavía entre pueblos vecinos, mejor preparados á estas aproximaciones por sus orígenes comunes y por la analogía de sus idiomas.

Les précédents, invoqués dans ce discours, autorisaient à augurer favorablement de l'accueil que le public madrilène réservait aux professeurs français. Et, en effet, ceux-ci éprouvèrent de mille manières l'empressement et la sympathie de leur auditoire. Soit que M. Emile Cartailhac, qui est un maître de la préhistoire, évoquât l'Espagne primitive et la misère industrieuse des hommes à l'aurore de l'humanité, soit que M. Joseph Anglade exposât en une série de leçons solides et bien informées l'histoire de la poésie française méridionale depuis les origines jusqu'à Mistral[1], toujours la parole du maître était attentivement écoutée, et l'effet qu'elle produisait sur les auditeurs chaque jour plus nombreux, se manifestait clairement dans les entretiens privés qui, à l'issue de chaque leçon, s'engageaient entre eux et lui, et où l'on reprenait, pour les préciser ou les discuter, les points essentiels de l'exposé magistral.

Cette collaboration, qui s'instituait tout naturellement là même où elle était le moins attendue, prenait une forme plus suivie dans les

1. M. le professeur Zyromski, qui devait, comme nous l'avons annoncé, prendre la parole à Madrid avec ses collègues, MM. Anglade, Cartailhac et Mérimée, s'est trouvé, par sa santé, empêché de le faire, et son absence a provoqué d'unanimes regrets.

conférences fermées, où nul ne pénétrait sans inscription préalable et sans le ferme propos de payer de sa personne. Là, on commentait jusque dans le moindre détail des *Fables* de La Fontaine et *l'Avare* de Molière, et ce fut un plaisir de constater que malgré l'obstacle que constituait l'obligation de s'exprimer en français, les étudiants et les étudiantes espagnoles, qui s'étaient fait inscrire au nombre de près de quatre-vingts, prenaient une part active aux travaux de la conférence. De tous les résultats déjà acquis par la propagande des Universités françaises en Espagne, il n'en est peut-être pas qui promette de résultats plus durables ou plus importants que la création, désormais acquise, de ce *séminaire* de langue et de littérature françaises.

La section d'espagnol à l'usage des Français menait ses travaux avec non moins d'activité que la section de français à l'usage des Espagnols. Les étudiants et les étudiantes, qui s'étaient temporairement exilés de France pour aller chercher en Espagne avant le concours ou l'examen le suprême viatique, trouvèrent, pour les guider dans leurs travaux, deux maîtres tels que M. Menéndez Pidal et M. Américo Castro, l'un déjà arrivé au faîte d'une réputation partout consacrée et universellement respectée, l'autre dont il suffira de dire qu'il se montre déjà, malgré sa jeunesse, digne de celui dont il se proclame le disciple. Tous deux mirent au service de leurs nouveaux élèves le trésor d'une science riche et inépuisable, en même temps qu'ils leur donnaient l'exemple d'une activité bien réglée et fructueuse; et cette leçon de méthode n'est peut-être pas la moins nécessaire à des jeunes gens, brusquement dépaysés et quelque peu assourdis par le brouhaha des *casas de huéspedes* et des *ateneos*.

Inutile d'insister davantage sur cette nouvelle étape de l'œuvre créée en Espagne par l'Université de Toulouse. Les cours, tant français qu'espagnols, organisés chaque année par l'*Union des Étudiants Français et Espagnols,* sont désormais entrés dans les habitudes madrilènes : tant il est vrai qu'ils répondaient à une nécessité depuis longtemps ressentie et enfin satisfaite!

H. M.

Programme des cours de Burgos.

(Du 7 août au 15 septembre 1910.)

Section de langue et de littérature espagnoles[1].

(Directeur : D. Rodrigo de Sebastián, vice-directeur de l'Instituto de Burgos. — Professeurs : D. Américo Castro, professeur à la Institución libre de Enseñanza, de Madrid; D. Eloy García de Que-

1. Les textes indiqués, espagnols et français, se trouvent à Burgos, librairie Hijos de Rodriguez.

vedo, D. Vicente García de Diego, professeurs à l'Instituto; D. José Sarmiento, professeur d'École normale.)

A. COURS SUPÉRIEUR. — 1. Lectures commentées. Traductions de l'espagnol en français. Texte : Zorrilla, *Margarita la Tornera (Biblioteca universal*, tome XXVI, pp. 1-84, 50 cent.), une leçon par semaine.

2. Traductions improvisées du français en espagnol. Texte : La Fontaine, *les Fables*. Thèmes écrits, deux leçons par semaines.

3. Exercices oraux (leçons, expositions, discussions), une leçon par semaine.

4. Études d'histoire littéraire, une leçon par semaine.

(A propos des explications de texte, notions de grammaire historique.)

B. COURS ÉLÉMENTAIRE. — 1. Étude pratique de quelques chapitres de grammaire, une leçon par semaine.

2. Traductions improvisées du français en espagnol. Texte : Molière, *l'Avare*, deux leçons par semaine.

3. Lectures commentées d'auteurs espagnols. Texte : *Romancero caballeresco* (*Biblioteca universal*, tome XVI, 50 centimes), une leçon par semaine.

4. Exercices oraux (analyses, récits, discussions, explications des tableaux Delmas, etc.), une leçon par semaine.

— Tous les cours ont lieu à l'Instituto (Lycée) de Burgos, où l'horaire sera affiché.

— Des conférences publiques et gratuites seront organisées en dehors des cours. — Le jeudi, excursions et promenades.

Il est rappelé que des cours de langue et de littérature françaises sont donnés à Burgos, concurremment avec les cours d'espagnol, par des professeurs de l'Université de France.

Le droit d'inscription au cours d'espagnol et au cours de français est de 5 pesetas pour les Français et pour les Espagnols : il doit être acquitté lors de l'inscription à Burgos. — Les autres auditeurs (ceux qui ne sont ni Français ni Espagnols) acquitteront un droit d'immatriculation de 50 pesetas, moyennant quoi ils pourront suivre à la fois les cours d'espagnol et ceux de français, s'ils le désirent. — M. le Directeur pourra autoriser certains auditeurs à suivre à la fois des conférences du cours supérieur et d'autres du cours élémentaire. — En acquittant, à Burgos, le droit d'inscription, les étudiants et auditeurs devront signer un registre spécial, et, quand il y aura lieu, indiquer l'examen ou concours auquel ils se préparent. — Des examens (avec épreuves écrites et orales) se feront dans la dernière semaine et donneront lieu à l'obtention de diplômes.

S'adresser pour renseignements ou inscriptions : à Toulouse, à M. le professeur E. Mérimée, rue des Chalets, 54 ; à Burgos, à D. Rodrigo de Sebastián, Isla, 31.

L'Université de Bordeaux et le Portugal.

Depuis deux ans, l'Université de Bordeaux poursuit l'exécution d'un programme d'extension universitaire internationale avec la péninsule hispanique. Il s'agit d'un échange de conférences; et plusieurs Universités espagnoles, celles d'Oviedo, de Saragosse, de Madrid, de Valladolid, de Salamanque et de Séville, ont successivement reçu nos professeurs. Nous-mêmes avons entendu à Bordeaux, en février 1909, des professeurs d'Oviedo et de Saragosse. Tout récemment, Oviedo nous en a envoyé d'autres, en même temps que nous avions l'honneur de recevoir une délégation de l'Université de Madrid.

Les Espagnols ont précisément trouvé un mot qui exprime bien ce que sont ces échanges, fondés sur la réciprocité: c'est celui d'*intercambio*. L'idée, semée il y a deux ans au cours d'un voyage d'exploration dont faisaient partie notamment le doyen de notre Faculté des lettres, M. G. Radet, et le directeur de notre Ecole des Beaux-Arts, M. P. Paris, a été reconnue bonne. Et la preuve, c'est qu'Oviedo a demandé une nouvelle série de conférences.

Le mot *intercambio*, s'il est maintenant espagnol, est aussi compris en portugais. Et, bien que le Portugal soit un pays fort distinct, à beaucoup de points de vue, de l'Espagne, avec laquelle l'observateur le moins attentif constate beaucoup moins de ressemblances que de différences, il n'en fait pas moins partie, en quelque façon, du secteur géographique avec lequel il est tout indiqué que notre Sud-Ouest ait des relations plus fréquentes et plus étroites. Aussi l'Université de Bordeaux a-t-elle mené à peu près de front les négociations en vue de réaliser l'*intercambio* avec le Portugal comme avec l'Espagne. Le premier pas est fait à présent.

Il n'y a en Portugal, on le sait, qu'une Université: celle de Coïmbre. Elle comprend les Facultés de théologie, droit, médecine, mathématiques et philosophie (c'est-à-dire sciences naturelles). Il serait trop long de dire ici même simplement l'essentiel sur ce qu'est ce centre de la culture scientifique du Portugal. On pourra consulter l'excellent article consacré par M. Cardoso de Bethencourt à l'Instruction publique, dans *Portugal* (Paris, Larousse). De Faculté des lettres, point. Mais il y a à Lisbonne un *Curso superior de letras* qui en tient lieu, si ce n'est par le développement de son programme et le nombre de ses chaires, du moins par la valeur des maîtres qui y enseignent, tels que MM. Consiglieri Pedroso, Fr. Adolpho Coelho, Theophilo Braga, Zepherino Diaz, bien connus dans le monde érudit. Un complément aux enseignements qu'ils représentent est fourni par un savant des plus actifs et des plus universels, M. José Leite de Vasconcellos, qui fait un cours libre de linguistique portugaise à la Bibliothèque nationale de Lisbonne.

Pour la première visite et les premières conférences à Coïmbre et à Lisbonne, M. le recteur Thamin avait désigné deux professeurs de notre Faculté de droit, MM. Duguit et de Boeck, et un professeur de la Faculté des lettres, le soussigné, qui déjà se trouvait sur place. MM. Duguit et de Boeck devaient parler à Coïmbre, et avaient pris pour sujets : l'un, *le Suffrage des Femmes;* l'autre, *le Respect des Personnes et des Propriétés privées dans la Guerre maritime.* Au *Curso superior de letras* de Lisbonne, leur collègue se proposait de développer quelques points touchant *les Portugais dans l'Histoire de Bordeaux.* Enfin, M. de Boeck, qui avait bien voulu donner deux fois de sa personne, devait clore la série en traitant, à la Société de géographie de Lisbonne, de *l'Idée de Justice et de Patrie dans le Droit international maritime.*

Ce programme a été rempli du 15 au 21 avril dernier. Les Universitaires bordelais ont trouvé auprès du recteur, M. Cabral, des professeurs, des étudiants et du public de Coïmbre et de Lisbonne un accueil des plus aimables. Ils pouvaient s'y attendre, vu la courtoisie du peuple portugais. Mais il y a eu dans cet accueil plus que de l'amabilité. Il y a eu de l'empressement et de la cordialité.

Les professeurs français ne venaient pas se livrer à la culture intensive des Portugais. Ils n'avaient pas la prétention de leur apporter la science. Ils venaient faire une visite, et prier qu'on voulût bien la leur rendre. Seulement, il est clair qu'une visite de professeurs ne va pas sans quelques conférences, puisque c'est leur métier d'en faire.

La question de la langue ne pouvait être un obstacle pour nos conférenciers, non plus qu'elle n'en sera un pour les professeurs portugais qui viendront, comme c'est convenu déjà, nous payer de retour. La connaissance du français est tellement répandue en Portugal que nos conférenciers n'ont pas eu à faire le moindre effort pour être compris ; et les professeurs portugais ne seront pas embarrassés pour s'exprimer en notre langue. Tous les Portugais cultivés l'entendent, et beaucoup la parlent avec aisance et distinction. Ils connaissent fort bien notre littérature. Nos auteurs, les anciens comme les contemporains, sont lus en Portugal. Les devantures des libraires en sont pleines ; et point n'est besoin de traduire en portugais les manuels qui servent aux étudiants.

C'est donc à un public favorablement disposé que s'adressaient nos professeurs. Ils semblent avoir répondu à l'entente, si l'on en juge par les applaudissements qui ont salué leurs péroraisons. Et cette approbation était d'autant plus flatteuse que, d'une part, les étudiants de Coïmbre ne sont pas des enfants, mais des hommes (on est même frappé de leurs physionomies viriles, autant que distinguées et intelligentes), et que, d'autre part, à Lisbonne, les notabilités les plus

marquantes ont honoré de leur présence notre Université et notre pays. C'étaient, outre les professeurs, des hommes connus dans la littérature, l'érudition et la politique. Les dames étaient nombreuses; elles l'avaient été également à Coïmbre, où douze ou quinze cents personnes se pressaient dans la vaste et belle salle d'honneur de l'Université.

Cette visite laissera une impression profonde dans l'esprit de nos professeurs. Ils ont vu à Coïmbre une université extrêmement originale, sans doute par le costume des étudiants, qui vont nu-tête dans la rue et s'enveloppent d'un grand manteau de clerc, mais aussi et surtout par l'organisation de l'enseignement, qui ne comporte qu'un programme technique et vise à former des théologiens, des juristes, des médecins, des physiciens, des chimistes et des naturalistes, plutôt qu'il ne pousse à la spéculation et aux abstractions. Si la Faculté de théologie, assez indépendante, dit-on, vis-à-vis de l'ordinaire, ne fait aux séminaires qu'une concurrence anodine, les autres Facultés, bien installées, sont en pleine prospérité. Aussi est-ce avec profit pour tous que l'*intercambio* se poursuivra.

Quant au *Curso superior de letras*, ses professeurs ont une mission tout indiquée à remplir chez nous : celle d'y mieux faire connaître leur pays, leur histoire, leur littérature. Là-dessus, nous avons beaucoup à apprendre. Les Portugais viennent de fêter le centenaire de la naissance de leur grand historien, Alexandre Herculano. Ils ne doivent pas se contenter de célébrer entre eux leurs grands écrivains. Ils doivent les faire connaître à l'étranger. Le public bordelais les écoutera avec intérêt, et ce sera un honneur pour lui que d'avoir les prémices de cette patriotique propagande.

Georges CIROT.

L'Intercambio à Oviedo.

L'Université de Bordeaux nous a délégués, cette année-ci, M. Régis, professeur à la Faculté de Médecine, et moi, pour aller à Oviedo continuer l'œuvre d'échange des conférences, inaugurée l'année dernière avec tant de succès. De notre voyage nous rapportons le meilleur souvenir. Ce ne fut partout que réceptions fraternelles et pleines de courtoisie; jamais l'hospitalité espagnole, si justement réputée, ne se montra plus ingénieuse.

A Venta de Baños, à notre descente du train, nous fûmes reçus par le docteur Sixto Armau, d'Oviedo, le psychiatre bien connu, qui, venu à notre rencontre, se fit notre cicerone fidèle.

Notre arrivée à Oviedo nous réservait une bien agréable surprise. M. le recteur Canella, le président de la Députation provinciale, les professeurs de l'Université, une délégation d'étudiants nous atten-

daient sur le quai de la gare. Après une très chaleureuse réception, l'échange des compliments et des présentations d'usage, nous fûmes conduits, dans l'automobile du président de la Députation, à l'hôtel où des appartements nous avaient été retenus. Inutile de dire que durant tout notre séjour dans la capitale des Asturies, nous fûmes fêtés de la façon la plus aimable et la plus cordiale et que nous fûmes l'objet de toutes les prévenances et de toutes les amitiés. En touristes émerveillés, nous visitâmes les curiosités de la cité, l'admirable cathédrale, son cloître, ses cryptes, ses reliques, l'Université, le Musée provincial, les écoles, les hôpitaux, la fabrique de fusils, celle de canons de Trubia. Une délicate attention, qui nous fit un sensible plaisir, fut de réunir autour de nous, en un dîner intime, les professeurs de l'Université d'Oviedo.

Nos conférences eurent lieu les 26 et 27 avril. A chacune d'elles une foule compacte s'était groupée dans la grande salle des conférences de l'Université, on y voyait des dames, des jeunes filles, des professeurs, des étudiants, des médecins et de nombreux ouvriers. L'organisation, placée sous la direction du très aimable vice-recteur M. Sela, était irréprochable : un résumé des conférences, en espagnol et en français, était distribué à chacun des assistants, et les clichés furent fort habilement projetés.

Le premier jour, c'est par une magnifique ovation que nous fûmes salués à notre entrée dans la salle. M. le recteur Canella présenta les conférenciers en termes fort aimables et très élogieux, puis, après avoir rappelé le but, l'utilité et l'avenir de l'*Intercambio de profesores* et vanté l'Université de Bordeaux, lut un télégramme du ministre de l'Instruction publique ainsi conçu : « Je vous prie de saluer en mon nom et de souhaiter la plus cordiale bienvenue aux professeurs Régis et Chaine de l'Université de Bordeaux, qui viennent en notre patrie travailler à la culture nationale. » Les conférences, dites lentement, posément, furent comprises par la très grande majorité des auditeurs, nous a-t-on affirmé ; du reste, l'attention soutenue de l'auditoire montra amplement tout l'intérêt que le public apportait aux sujets traités.

M. le docteur Régis avait pris pour sujet de sa conférence : *l'Assistance et l'éducation des anormaux psychiques*. Le savant professeur traita cette question surtout au point de vue social et montra quel intérêt avaient les collectivités, par mesure de sécurité comme par raison économique, à amender les anormaux psychiques parmi lesquels se recrutent en majeure partie les alcooliques, les vagabonds, les criminels, les aliénés, etc. L'orateur établit ensuite les résultats qu'on peut obtenir de l'assistance et de l'éducation des anormaux psychiques. La France, après s'être longtemps arrêtée dans cette voie, a repris maintenant sa marche en avant. L'Espagne, sa voisine et amie, conclut M. Régis, voudra la suivre à son tour, en créant les

établissements nécessaires à cette éducation si spéciale, et l'Université d'Oviedo, si ouverte au progrès, s'honorera en organisant les premières classes espagnoles pour enfants arriérés. Elle pourrait pour cela s'inspirer de l'exemple de Bordeaux où, sous la direction de maîtres et de maîtresses d'élite et la collaboration de médecins compétents et dévoués, ces classes fonctionnent admirablement. « Ainsi se trouverait cimentée et resserrée jusque sur le terrain de l'école primaire, dit en terminant l'orateur, la précieuse entente cordiale existant déjà entre l'Université d'Oviedo et celle de Bordeaux. »

La brillante conférence du docteur Régis, que recommandaient d'une façon toute spéciale son autorité, sa haute compétence et son grand renom, a été très goûtée du public ; interrompue à maintes reprises par de chaleureux applaudissements, elle s'acheva dans une formidable ovation.

Le lendemain, je traitais le sujet que j'avais annoncé pour ma conférence : *La culture des eaux*. Cette question répond à une des principales préoccupations de cette région de l'Espagne. Les Asturies, en effet, sont arrosées par de nombreux cours d'eau dont la plupart, pour diverses raisons, se dépeuplent actuellement. De plus, près d'Oviedo, s'élève le principal établissement de pisciculture du royaume. Après avoir exposé les diverses et nombreuses causes de dépopulation des eaux et analysé les principaux moyens préconisés pour y remédier, j'ai étudié les nombreuses et délicates manipulations que nécessite la pisciculture. Judicieusement appliquée, la pisciculture est susceptible de fournir de très grands résultats, mais à la condition d'industrialiser l'élevage des poissons. C'est là l'avenir. A notre époque, on ne peut plus songer à se nourrir d'animaux sauvages, comme le sont les poissons ; l'homme ne se nourrit pas uniquement de gibier, il a domestiqué les animaux ; il doit de même domestiquer le poisson.

Les conférences terminées, reprirent les promenades et les visites. Le corps médical d'Oviedo offrit une charmante excursion et un banquet confraternel au docteur Régis dans la fort belle localité de San Esteban de Pravia. Pendant ce temps, accompagné de MM. Elias Guallart, Alfonso Canella et Alfonso de Argüelles, je visitai l'établissement de pisciculture d'Infestio.

Cette visite me fut très agréable et me produisit une profonde impression ; cet établissement, en effet, est un des mieux compris, des mieux installés et des mieux gérés qu'il m'ait été permis de voir jusqu'ici. Toutes les installations y sont étudiées avec un soin méticuleux et sont marquées au coin de la plus pure science piscicole ; rien n'est laissé au hasard et, jusque dans les moindres détails, tout a été prévu et réglé.

J. CHAINE.

La visite des Universitaires espagnols à Bordeaux.

Pendant une semaine, du lundi 30 mai au samedi 4 juin, l'Université de Bordeaux s'est transformée en une annexe des Universités de Madrid et d'Oviedo.

A la Faculté de Droit, M. Aniceto Sela, vice-recteur d'Oviedo, a parlé sur le sujet suivant : *Concepción Arenal et le droit de la guerre*[1].

A la Faculté de Médecine, M. Carracido, doyen de la Faculté de Pharmacie de Madrid, a présenté une *Classification biochimique des matières albuminoïdes*, et M. Ocaña, professeur à la Faculté de Médecine de Madrid, a étudié *L'action biologique du calcium et du magnésium*.

A la Faculté des Sciences, M. de Las Barras de Aragón, professeur à la Faculté des Sciences d'Oviedo, a passé en revue *Les naturalistes espagnols contemporains*, et M. Antón Ferrándiz, professeur à la Faculté des Sciences de Madrid, a comparé *La race de Cro-Magnon et les races espagnoles*[2].

Enfin, à la Faculté des Lettres, M. Andrés Ovejero, professeur à la Faculté des Lettres de Madrid, a révélé *L'École française de peinture au Musée de Madrid*.

Sauf M. Antón, qui a fait en français la partie la plus essentielle de sa conférence, les orateurs se sont exprimés dans leur langue, ce qui n'a nullement éloigné ni gêné les auditeurs. Les Espagnols sont nombreux à Bordeaux, et plus nombreuses les personnes qui savent plus ou moins l'espagnol; d'autre part, des conférences techniques comme celles de MM. Carracido, Ocaña, Las Barras, pouvaient être suivies et comprises sans trop d'effort par quiconque était au courant des questions traitées; enfin les projections, parmi lesquelles il faut citer celles de M. Ovejero, ont achevé de renouveler le miracle des langues, tout en l'expliquant pour les incrédules. Il faut dire, aussi, à l'adresse de ces derniers, que la connaissance du patois a été pour beaucoup un adjuvant.

L'analyse de ces conférences, l'impression produite, l'accueil fait aux Universitaires qui honoraient de leur visite leurs collègues bordelais, tout cela a été enregistré au jour le jour dans les journaux de Bordeaux, depuis l'arrivée des professeurs d'Oviedo (26 mai) jusqu'au départ de ceux de Madrid (5 juin). Nous y renvoyons le lecteur curieux de détails.

Nous dirons seulement ici, sans avoir la prétention de délivrer des

1. M. Sela a promis de rédiger sa conférence sous forme d'article pour le *Bulletin hispanique*.

2. Voir un résumé de cette conférence dans la *Revue des Études anciennes*, 1910, n° 3.

certificats d'aptitude à l'enseignement, que, par leur science comme par leur éloquence, les professeurs espagnols se sont montrés des maîtres de premier ordre, et que ni leurs collègues français, ni les étudiants, ni le public qui se pressait dans les amphithéâtres pour les entendre, ne leur ont ménagé les applaudissements et la très sincère expression de leur admiration.

Ç'a été une bonne semaine pour l'Université de Bordeaux, grandement flattée, très fière et très heureuse de recevoir les délégués de l'Université d'Oviedo, avec laquelle elle entretient des rapports plus particulièrement intimes, et ceux de l'Université Centrale, son recteur en tête, chacun d'eux représentant une Faculté. Cette démarche officielle, outre qu'elle était une politesse pour l'Université bordelaise, pour l'Université de France, pour la France elle-même, avait une signification qu'il est à peine besoin de souligner. C'est qu'on apprécie en Espagne l'idée de l'*Intercambio*, qui n'est pas seulement un prétexte à visites, à voyages et à réceptions, mais un moyen de se connaître personnellement entre savants ou érudits ayant les mêmes spécialités, de faire son profit les uns et les autres de l'expérience du voisin, des améliorations réalisées, des déceptions mêmes ; et aussi un moyen de forcer l'apathie du public et de diriger l'attention des universitaires d'un pays sur la science, sur l'enseignement, sur les choses d'un autre pays.

Pour les Universités de Madrid et d'Oviedo, pour toute l'Université espagnole, nous croyons pouvoir le dire, ç'a été une bonne semaine aussi, car elle a mis en évidence, devant le public français, la valeur de maîtres que le touriste ne se donne guère le plaisir d'aller entendre dans leurs chaires, et qu'il est naturellement porté à juger d'après des préjugés stupides, et sur la foi d'affirmations à présent aussi exactes que le seraient celles d'un revenant de 1830 sur l'état actuel de nos Universités françaises.

Le gouvernement français s'est associé en cette occasion à l'initiative de l'Université de Bordeaux, non seulement par l'envoi d'une dépêche ministérielle de bienvenue, mais encore en nommant chevalier de la Légion d'honneur M. Conde y Luque, recteur de l'Université de Madrid ; et officiers de l'Instruction publique : MM. González Ibarra, recteur de l'Université de Valladolid ; Unamuno, recteur de l'Université de Salamanque ; Casas, recteur de l'Université de Saragosse ; Aramburu, sénateur pour l'Université d'Oviedo ; Sela, vice-recteur de l'Université d'Oviedo ; Las Barras de Aragón, professeur à la Faculté des Sciences de la même Université ; Bolivar, doyen de la Faculté des Sciences de l'Université de Madrid ; Carracido, doyen de la Faculté de Pharmacie de la même Université ; Hinojosa et Ureña y Smenjaud, professeurs à la Faculté de Droit de la même Université ; Catalina García, directeur du Musée archéologique de Madrid ; Ovejero, professeur à la Faculté

des Lettres de l'Université de Madrid; Ocaña, professeur à la Faculté de Médecine de la même Université; Sagarra, ancien recteur et professeur de la Faculté de Médecine de Valladolid; Salvino Sierra, doyen de la même Faculté.

Dans un banquet auquel avaient été conviés les universitaires espagnols et qui était présidé par M. Cochery, ministre des finances, M. Thamin, recteur de l'Université de Bordeaux, avouait publiquement au Ministre la contrebande à laquelle notre Université se livrait en ce moment. A quoi le ministre répondit aimablement en félicitant les professeurs espagnols, et en félicitant aussi les Bordelais d'avoir établi, par-dessus les frontières douanières, le libre-échange des idées, de la science, de la littérature, et en les encourageant à continuer.

Nous continuerons, si nos collègues d'Espagne veulent bien.

G. CIROT.

BIBLIOGRAPHIE

G.-M. de Brocá, *Taula de les stampaçions de les constituçions y altres drets de Cathalunya y de les costumes y ordinaçions de sos diverses paratges*. Barcelone, fils de Jacques Jepús, 1909.

M. de Brocá, l'un des membres les plus distingués du barreau de Barcelone, est bien connu parmi les travailleurs curieux de l'histoire du droit : il a rédigé, en collaboration avec M. Améll, des *Instituciones del derecho civil catalán* dont la seconde édition est depuis longtemps épuisée. Les lecteurs de cet excellent ouvrage ne seront aucunement surpris de constater que M. de Brocá s'est livré, sur la bibliographie juridique catalane, à des recherches préliminaires très étendues. La *Taula* qu'il vient de faire paraître renferme une série de monographies descriptives sur les diverses éditions des recueils de législation catalane, civile et économique : les trois compilations générales, les constitutions de chacune des *Corts*, les textes de droits locaux, le livre du consulat de mer, les décisions pour le général de Catalogne, les Pragmatiques imprimées à part, les Constitutions synodales.

Ces sortes de travaux sont méritoires autant qu'utiles, et M. de Brocá vient de se créer un nouveau titre à la reconnaissance des érudits adonnés à l'étude de la Catalogne et de ses admirables institutions.

J.-A. B.

The Spanish Stage in the time of Lope de Vega by **Hugo Albert Rennert**, *Ph. D. (Freiburg i. B.), professor in the University of Pennsylvania*. New-York, The Hispanic Society of America, 1909; 635 pages in-8°.

Cette histoire externe du théâtre espagnol, à partir des anciennes représentations dramatiques dans le temple jusqu'à l'établissement des *corrales* et l'organisation des *autos sacramentales* à Madrid, s'étend à toute la partie technique du théâtre, aux acteurs, aux danses, au public, etc. Une partie considérable du volume est occupée par le catalogue alphabétique des comédiens et des comédiennes de l'époque classique où M. Rennert a heureusement condensé beaucoup de recherches antérieures, notamment celles du regretté Pérez Pastor qui ont paru en partie dans le *Bulletin hispanique*.

La vida es sueño, comedia famosa de D. Pedro Calderon de la Barca, 1636. Edited by **Milton A. Buchanan**, *Ph. D. Lecturer in italian and spanish in the University of Toronto.* Vol. I. University of Toronto Library; 135 pages gr. in-8°.

Cette nouvelle édition du célèbre drame de Calderon se distingue de toutes les précédentes en ce qu'elle repose sur une collation méthodique et soigneuse de l'édition princeps de 1636, de la *Parte XXX de varios autores* (avec des *sueltas* qui en dérivent) et du Vera Tassis de 1685. Il faut attendre la publication du tome II, où M. Buchanan justifiera son texte et commentera la pièce, pour se prononcer, mais dès aujourd'hui l'on peut dire que cet important travail marque un progrès considérable sur toutes les éditions antérieures.

Du même professeur de l'Université de Toronto a paru dans les tomes IV et V de *The Modern Language Review* une intéressante étude sur les historiettes et les contes populaires qu'on peut recueillir dans l'ancien théâtre espagnol : *Short Stories and Anecdotes in spanish plays.*

José Francos Rodríguez, *El Teatro en España.* MCMVIII. Madrid, Imprenta de « Nuevo Mundo » ; 1 vol. in-16, 248 p.

M. José Francos Rodríguez est une des personnalités les plus notables de l'Espagne contemporaine. Homme politique, député aux Cortès, il marche avec M. Canalejas à la tête de ce parti démocratique qui, tout en répudiant la violence et l'illégalité, travaille à tirer l'Espagne de l'ornière où elle semble parfois enlisée. Directeur du journal *El Heraldo de Madrid,* il préside avec autant de sagesse que de décision aux destinées de ce grand journal, qui est devenu, grâce à lui, non seulement un des quotidiens les plus répandus de la péninsule, mais encore l'éducateur actif et avisé du peuple espagnol. Voici maintenant que ce tribun, ce publiciste, qui semblait absorbé tout entier par les luttes politiques de la parole et de la plume, nous donne une occasion d'apprécier les ressources littéraires de son esprit. Il publie tout un ouvrage de critique dramatique, et il nous annonce son propos de continuer dans cette voie pour peu que l'assentiment du public l'y encourage.

Ce n'est pas que M. Francos Rodríguez entende rompre avec son passé. En devenant critique dramatique il n'a pas cessé d'être journaliste. Sa critique ne sort pas de l'actualité; dans le livre qui nous occupe, elle ne s'étend pas au delà des œuvres que l'année 1908 a vu éclore sur les innombrables scènes de la capitale. Ces comédies, ces drames, ces saynètes, ces opérettes, M. Francos Rodríguez les a écoutés dès le soir de leur première représentation ; il a fixé, aussitôt après,

ses impressions dans des pages alertes, qu'il envoyait régulièrement à un grand journal de Buenos-Ayres, *El Diario español*, remarquable entre autres choses par le soin qu'il prend de maintenir, voire de renforcer les attaches des républiques latines avec la mère-patrie. Après une année révolue *El Diario español*, qui avait apprécié à leur valeur ces chroniques de la vie théâtrale en Espagne, a prié son correspondant de réunir sous la forme durable d'un volume ces pages que le journal avait divulguées, mais non sauvegardées. Et ainsi s'est formé un livre aimable entre tous, séduisant par l'attrait du sujet et par le talent de l'auteur, pimpant à souhait sous un frontispice en couleurs de M. Benlliure.

De ce que l'ouvrage s'est formé au jour le jour, on aurait tort de conclure qu'il ne repose sur aucune substruction solide. M. Francos Rodríguez possède sur l'art dramatique des idées fort nettes, qui lui permettent de juger les œuvres nouvelles, sans dogmatisme comme sans légèreté, avec une claire conscience de leurs défauts ou de leurs qualités. Lorsqu'il nous déclare dans son *Avant-Propos* qu'il n'a rien d'un critique véritable et qu'il ne prétend donner de leçons à personne, c'est pur excès de modestie. Il excelle au contraire à propos de chaque pièce à dégager la question générale qu'elle a posée; par exemple, lorsqu'il rend compte de *Las Hijas del Cid* de Eduardo Marquina, il voit clairement que l'intérêt du compte rendu sera moins de doser la valeur propre de la pièce que d'examiner sur ce cas particulier dans quelle mesure le théâtre supporte de s'allier à la poésie héroïque. De la sorte cette revue du théâtre contemporain aboutit non certes à construire une dramaturgie, mais à dégager des vues précises sur l'objet et les conditions de l'art dramatique.

L'un des traits qui caractérisent l'art dramatique, c'est qu'il n'existe que par la collaboration de l'auteur et du public. Qui dit théâtre, dit représentation, et la représentation suppose le contact avec la foule. Par là le théâtre prend une valeur sociale. Un homme politique comme M. Francos Rodríguez ne peut pas l'ignorer, et en fait il n'a point laissé passer une occasion de traiter du rapport des mœurs avec le théâtre. A la date anniversaire de la guerre de l'Indépendance il nous montre comment le théâtre, dont la tendance est de généraliser, ne saurait se prêter à des évocations historiques à la base desquelles il n'y aurait d'autres sentiments que le particularisme et la haine. Lorsqu'il nous présente les essais dramatiques de deux de ses collègues à la Chambre, l'un et l'autre sous-secrétaires d'État, il analyse avec finesse les raisons de la méfiance ironique avec laquelle le public escompte les avatars des hommes politiques en proie au démon du théâtre. A propos de cette spirituelle comédie des frères Quintero qui s'intitule *Las de Cain* et où nous voyons un père besogneux résoudre le problème de marier cinq filles sans dot, il étudie

en homme singulièrement averti cette double tendance, commune à la petite bourgeoisie d'Espagne et de France, qui pousse les jeunes filles, à peine habillées de jupes longues, à donner la chasse au mari, et les jeunes gens, dès qu'une ombre de moustache se dessine sur leur visage, à donner la chasse à une nomination ministérielle qui fasse d'eux des fonctionnaires. Par ces exemples on peut juger dans combien de directions M. Francos Rodríguez s'engage avec nous à la suite des auteurs justiciables de sa critique. Il en résulte que son livre, varié et instructif comme la vie même, se lit avec le même plaisir qu'on trouve à se promener dans une grande ville où à chaque coin de rue se révèle quelque aspect nouveau de l'humanité.

Concevant et exécutant de cette façon substantielle le commentaire qu'il attache aux œuvres dramatiques, M. Francos Rodríguez évite l'écueil habituel aux chroniqueurs dramatiques : c'est de nous conter tout au long, acte par acte, scène par scène, les moindres comédies ou pochades soumises à leur verdict. Comme si la critique ne devait pas viser à mieux qu'à rivaliser avec ce programme de la soirée, y compris l'analyse de la pièce et le portrait des actrices, qu'on vend pour 10 centimes à la porte des théâtres! Rien de tel dans le présent ouvrage : l'idée maîtresse de l'œuvre étudiée est dégagée avec vigueur; le milieu où elle se déroule, les personnages principaux sont caractérisés sobrement et fortement. C'est la signification même de l'œuvre, et non une pâle image de ses péripéties, que le critique entend nous livrer. Il n'est pas seulement l'écho, il devient le collaborateur de l'auteur.

Cette préoccupation de dégager les grandes lignes se marque bien dans le dernier chapitre du livre de M. Francos Rodríguez. Nous trouvons là une sorte de bilan du théâtre espagnol à la fin de l'année 1908, un bilan scrupuleux durant lequel le critique se tait pour laisser parler les chiffres. Des tableaux ingénieusement établis nous révèlent qu'en douze mois la scène espagnole a vu paraître 4?4 œuvres nouvelles à Madrid et 72 dans les provinces. Les 414 œuvres madrilènes ne forment un total que de 506 actes : démonstration éclatante des ravages que les spectacles *por hora* provoquent dans l'art dramatique de la péninsule. La pièce en plusieurs actes, drame ou comédie, celle dont la longueur est suffisante pour poser une situation, un cas de conscience et en suivre l'évolution complète, cette pièce-là n'est plus guère tentée par les écrivains espagnols. Ils s'en tiennent à la *zarzuela* ou au *sainete*, celle-là agrémentée de musique, celui-ci peignant non sans les embellir les mœurs populaires et provinciales. Des 8 pièces en 5 ou en 4 actes, dont la première représentation a eu lieu au cours de 1908, il y en a plus de la moitié, il y en a 5 exactement qui sont des traductions du français : que reste-t-il donc à l'actif des écrivains indigènes? Il reste, en dehors des pièces spécialement destinées aux

théâtres *por hora*, une vingtaine de pièces en 3 actes, dont quelques-unes, comme par exemple *Las de Caín*, ne sont guère que des *sainetes* un peu développés et soutenus jusqu'au troisième acte bien plus par la verve des auteurs que par l'ampleur du sujet.

Voilà pourquoi le livre de M. Francos Rodríguez décourage plutôt qu'il ne soutient les admirateurs du théâtre espagnol. Il nous induit à penser que dans cette patrie des plus grands dramaturges que les âges classiques aient connus, il y a eu une diminution et comme une dégradation de l'art dramatique. Faut-il donc désespérer? Ce n'est certes pas l'avis de M. Francos Rodríguez. Souhaitons qu'il continue à remplir son rôle de chroniqueur dramatique, et espérons qu'il entendra sur les scènes espagnoles des œuvres dignes d'une étude approfondie; car de la maîtrise avec laquelle il conduira cette étude, le livre que nous venons d'analyser nous est un sûr garant.

Henri MÉRIMÉE.

Angel Marvaud, *La question sociale en Espagne*. Paris, F. Alcan, 1910, in-8°.

On trouvera dans le livre de M. A. Marvaud, non des impressions hâtives, mais des renseignements très sérieux sur la condition actuelle des classes ouvrières, tant industrielles qu'agricoles, en Espagne, province par province. Après ce tableau, tracé à l'aide de documents aussi précis que peuvent les fournir des statistiques encore assez inexpérimentées, M. A. Marvaud examine ce qu'ont essayé de faire jusqu'à présent pour l'amélioration du sort des travailleurs soit les associations, soit les initiatives individuelles, soit l'État. Il y a, dans tout ce livre, un grand souci d'exactitude et, nous semble-t-il, d'impartialité. L'historien de l'Espagne moderne y trouvera autant d'intérêt que l'économiste.

H. L.

CHRONIQUE

~~ Dans le recueil d'octobre de la *Société internationale de Musique* (IIe année, liv. I, 1909. Breitkopf et Härtel, Leipzig), M. Pedrell a publié une longue étude sur l'églogue *La selva sin amor* de Lope, ainsi que sur la musique et les musiciens du théâtre de Calderón. C'est une contribution neuve à l'histoire si complexe de la *Zarzuela,* dont la *Selva sin amor* comme les *Pastorales* et *Fiestas* de Calderón offrent les prototypes achevés. L'auteur, s'occupant d'abord de la pièce de Lope « chantée à S. M. pour les fêtes de sa guérison » en 1629 et publiée l'année suivante dans le *Laurel,* démontre : 1° que cette églogue ne fut pas entièrement chantée, mais que seuls furent mis en musique les couplets de Silvio et Filis, de Jacinto et Silvio, les chœurs des trois Amours, de Filis, de Flora et de l'Amour, et le chœur final ; 2° que la musique en elle-même appartient soit au genre choral « sans se séparer, ni peu ni beaucoup, des formes polyphoniques profanes courantes », soit à une espèce plus mélodique, issue de la première ; 3° que le compositeur ne fut pas, comme d'aucuns l'ont cru, nécessairement un Italien, mais plutôt un de ces musiciens de théâtre (Peyró, Ferrer, Correa, etc.) ou de la Capilla Real et de maîtrises célèbres (Clavijo, Verdugo, Díaz, etc.); 4° que cette forme de chant coupé de dialogue est idoine aux aspirations essentielles du génie dramatique espagnol et que, par contre, l'opéra est une « manifestation d'art complètement exotique en Espagne ».

Passant ensuite à l'étude musicale du théâtre de Calderón, M. Pedrell établit le caractère du *Cuatro* dans le *Jardín de Falerina,* du *lamento* dans *Darlo todo y no dar nada,* et reconstitue les scènes musicales de cette dernière comédie, ainsi que de la Fiesta : *Ni amor se libra de amor* (1640) dont Juan Hidalgo exprima le charme galant. M. Pedrell édite en Appendice des fragments importants de Encina (ornés de « retards » expressifs), de José Peyró commentant le *San Alejos* de Moreto et *las Navas* de Pedro de Lanini y Sagredo, de Miguel Ferrer composant en musique *El Austria en Jerusalén* de Bances Candamo, du harpiste Juan de Navas, de Juan Hidalgo interprète de Vélez de Guevara et de Calderón ; enfin des *tonadas* et *pasacalles* de Navas, Monjo, Berxes (curieusement chromatique) et Marin. Les extraits musicaux des *Fiestas* de Calderón sont particulièrement abondants.

Il est à désirer que M. Pedrell puisse continuer la série de ses « indagaciones » et les réunir en un *Corpus* que nul érudit, depuis Barbieri, n'est mieux capable d'ordonner.

HENRI COLLET.

~~~ Le *Bulletin hispanique,* qui, dans son premier fascicule (janvier-juin 1899), publiait un article de M. L. Bordes sur Armando Palacio Valdés, doit une mention toute spéciale à la traduction française que M. Jules Laborde, sous le titre *La Foi* (librairie des Annales, Paris), vient de donner d'une des meilleures œuvres du délicat romancier, *La Fé*, parue en 1892. Dans une interview prise à l'auteur par son traducteur, et qui sert de préface, celui-ci nous annonce une mauvaise nouvelle : c'est que, du moins en août 1908, date de l'entretien, Valdés non seulement n'avait rien sur le chantier, mais ne voulait plus écrire de romans. S'il écrit encore quelque chose un jour, ce sera un livre de philosophie, où il condensera toute son expérience et essaiera de souffler aux jeunes toute sa foi dans le beau et dans le bien, de secouer leur pessimisme et d'attiser ou d'allumer en eux le feu sacré...

~~~ Nous ne pouvons aujourd'hui que signaler l'apparition de *L'Épopée castillane à travers la littérature espagnole,* par Ramón Menéndez Pidal, traduit en français par Henri Mérimée, avec préface d'Ernest Mérimée (Paris, Colin, 1910), annoncé dans la Chronique de notre avant-dernier numéro. Le livre tient les promesses que faisait le nom seul de l'auteur, et l'on doit envier l'Université Johns Hopkins d'en avoir eu les prémices. Nous nous proposons d'en parler après une étude attentive, et de résumer les conclusions auxquelles il aboutit.

~~~ Dans la *Revue de Dialectologie romane,* M. Max-Léopold Wagner vient de donner un *Kritischer Rückblick bis 1907* sur la question des Juifs d'Orient. Ce travail rendra service pour les indications bibliographiques et linguistiques qu'il contient.

~~~ *Erratum.* — Dans notre dernière Chronique, le titre français de l'ouvrage de M. Duguit, traduit par M. Posada, doit être rectifié ainsi : *Le droit social* (et non *actuel*) *et le droit individuel et la transformation de l'État.*

~~~ Dans notre avant-dernier numéro, nous signalions un recueil de chroniques au jour le jour de l'écrivain cubain Emilio Bobadilla. Dans la même collection *(Escritores españoles y sud-americanos),* publiée par Ollendorff, viennent de paraître également trois recueils analogues — analogues au moins en ce sens que tous trois renferment aussi des articles de journalistes espagnols (ou de langue espagnole) sur la France, les événements sensationnels qu'ont ressassés nos journaux, enfin nos écrivains en renom. Les *Gotas de sangre,* de M. Luis Bonafoux, sont d'un écrivain qui serait bien amusé qu'on le prît au sérieux, puisqu'il tourne tout à la plaisanterie, jusqu'aux crimes qui font le thème exclusif dudit volume. Un Français pourrait lui en vouloir de nous ridiculiser comme il fait quotidiennement et depuis tant d'années dans certain grand journal madrilègne. Mais il
~~~

est comme cela : il voit en drôle; et puis, il est drôle, assez souvent. Au surplus, ne voit-on pas de drôles de choses dans le Tout-Paris du cabotinage, de la politique, du rastaquouérisme et du crime? Le fâcheux, pour nous, c'est que les Espagnols qui ne nous connaîtraient que par Bonafoux (il y en a peut-être), même faisant la part de la «blague», concevraient une singulière idée de nous et de notre pays. «Yo creo que Bonafoux oculta el hondo dolor de vivir fustigando á sus semejantes,» nous déclare précisément M. Pedro César Dominici, dans le *Libro Apolíneo*, second des trois volumes jumeaux dont nous voulons parler. Admettons l'hypothèse. — Pour ce qui est de M. Domínici, son livre qui traite de littérature française et d'art, et qui comprend en outre de courts articles sur un grand nombre d'écrivains espagnols (ou sud-américains), offre à coup sûr un intérêt tout autre. Le titre et les sous-titres *(Thalia, Pinacotea, Academos)*, voire même la couverture, ont quelque chose de majestueux et dénotent la grécolâtrie de l'auteur de *El triunfo de el ideal*. En tout cas, le livre est sérieux, et tranche avec la critique fantaisiste de M. Bobadilla, dont l'écrivain vénézuélien déplore de voir le talent s'inutiliser. M. Gaston Deschamps sera probablement satisfait, mais effarouché, de savoir que c'est son genre que Domínici propose comme modèle à Fray Candil (p. 308). — Et de deux! Le troisième, *Profesores de idealismo*, par Francisco García Calderón, nous entretient des littérateurs, des philosophes et des hommes politiques français ou étrangers, Bernstein, Lavisse, Bergson, Boutroux, Fouillée, Jaurès, Clémenceau, Fogazzaro, le baron Von Hügel, Gómez Carrillo, etc. Le récit d'une visite au modeste et grand philologue R.-J. Cuervo fera plaisir aux lecteurs du *Bulletin hispanique*. Livre très simple d'allures, bien renseigné, et où la réalité ne subit les déformations ni de la caricature, ni du parti pris, ni de l'à-peu-près habituel aux journalistes.

〰 Le centenaire de la naissance d'Alexandre Herculano a été célébré dans tout le Portugal par des fêtes littéraires qui ont duré tout un mois à partir du 28 mars, et qui ont débuté ce jour-là par une séance solennelle de l'Académie royale des Sciences de Lisbonne, séance présidée par le roi en personne, et occupée par quatre discours, l'un de M. Veiga Beirão, alors président du Conseil, les autres de MM. Christovão Ayres, Teixeira de Queiroz et Zophimo Consiglieri Pedroso. Celui de M. Pedroso, consacré à Herculano historien, vient d'être publié, et mérite d'être lu, parce qu'il met en lumière l'extraordinaire mérite du laborieux éditeur des *Portugaliae Monumenta historica*, l'originalité de l'*Historia de Portugal*, l'intérêt des *Cartas sobre a Historia de Portugal*, la valeur de l'*Historia da origem e do estabelecimento da Inquisição em Portugal*. Les discours de MM. Ayres et Vasconcellos étudiaient Herculano comme littérateur et comme poète.

Les innombrables conférences qui se sont succédé, les semaines

suivantes, dans tous les centres littéraires ou scientifiques de Lisbonne et de la province ont certes préparé d'abondants matériaux et indiqueront des points de vue inattendus pour qui voudra un jour, quand ce sera possible, une fois calmé l'échauffement du centenaire, retracer sans passion la figure du grand homme.

Dans un pays où la politique est presque au premier rang des occupations intellectuelles, il était fatal que les partis avancés proclamassent un ancêtre dans l'historien qui a démontré l'absurdité du prétendu miracle d'Ourique, et dans le député de 1840, que dégoûtèrent les pratiques de la vie publique. Par une conférence faite à la *Liga naval*, M. Adolpho Coelho, le professeur bien connu de tous les philologues, a su remettre les choses au point, en montrant que l'on pouvait nier la véracité d'une légende sans cesser d'être un croyant, et en expliquant ce qu'ont été, en réalité, les idées religieuses, philosophiques et politiques d'Herculano.

A la Chambre, un député a paru fort sensible au fait que le grand historien avait, le premier, fait connaître en Portugal l'usage du beurre frais. Un épicier de la rua Garrett s'est fait une réclame en exposant dans sa vitrine une lettre autographe par laquelle le même grand historien lui concédait le droit exclusif de vendre l'huile de sa propriété de Valle de Lobos. S'en moque qui voudra. Cela ne rapetisse pas l'homme.

Il est rare qu'un centenaire soit célébré avec tant d'ensemble... Historien, romancier, poète, polémiste, soldat (en 1832, et il fit encore le coup de feu en 1833, à Porto, étant employé à la bibliothèque épiscopale), agriculteur enfin, Herculano est aujourd'hui en Portugal un des hommes populaires du passé. Le beau monument funèbre qui contient sa dépouille, dans la merveilleuse église des Jeronymos de Belem, honore ceux qui l'ont élevé; mais surtout il donne à penser que le mort qui est là représente quelque chose de grand. Et les fêtes qui viennent d'avoir lieu prouvent que, pour les Portugais, l'auteur de l'*Historia de Portugal* n'est pas seulement un homme de mérite et de talent, mais un compatriote qui personnifie leur pays, leur race, leurs aptitudes, quelque chose comme ce que Mistral est pour la Provence et le Languedoc. Après Camões, c'est lui qui leur a le mieux donné la conscience de ce qu'ils sont en tant que peuple. C'est donc leur patrie elle-même qu'ils ont fêtée.

G. C.

~ Dans sa séance du 27 mai 1910, l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, parmi les nombreux candidats qui aspiraient au titre de membre de l'Institut, a fait choix de M. Alfred Morel-Fatio. Ce n'est pas au *Bulletin hispanique* qu'il appartient de rappeler les mérites scientifiques de l'un de ses directeurs. Mais en nous félicitant de l'hommage rendu au maître, nous ne saurions oublier que le nouvel

académicien est pour nous tous un ami de la première heure, qu'il a prêté le concours le plus éclairé et le plus dévoué à l'œuvre entreprise en commun par les Universités de Bordeaux et de Toulouse, qu'il a été le grand agent de l'entente intellectuelle au delà et en deçà des Pyrénées. Le généreux appui qu'ont trouvé auprès de lui nos initiatives provinciales n'est pas sans avoir pesé dans la balance à l'heure décisive, et c'est vraiment justice. Quand, à la valeur éminente du savant, s'ajoute le noble désintéressement de l'homme, n'est ce pas alors qu'il faut applaudir de tout cœur au succès? Nous enregistrons celui de M. Morel-Fatio avec une fierté légitime et sa modestie nous permettra bien de lui dire que nous en avons salué la nouvelle avec une reconnaissante affection. G. R.

⁓ Le grand ouvrage généalogique de D. Francisco Fernández de Béthencourt vient de s'enrichir d'un huitième volume, qui, comme les deux précédents, est consacré à la maison de *Córdoba*. L'auteur se propose de publier très prochainement un index des noms et des titres contenus dans les huit premiers volumes de son *Historia genealógica*. Cet index rendra les plus grands services à tous les historiens.

⁓ Dans le courant du mois d'avril dernier est mort, à Madrid, un savant connu par ses travaux sur la musique et la philologie, D. José María Sbarbi, né en 1834, à Cadix. Sa *Monografía sobre los refranes, adagios y proverbios castellanos* (Madrid, 1891) aurait suffi à lui assurer une bonne place parmi les érudits espagnols.

⁓ Une triste nouvelle nous parvient au moment où nous mettons sous presse. Notre collaborateur, M. Léopold Micheli, ancien élève de l'École des Chartes, conservateur adjoint de la Bibliothèque de Genève, vient de mourir accidentellement sur une plage du Finistère. Il nous avait remis il y a peu de temps la fin de son *Inventaire de la Collection Édouard Favre,* qui lui assure la reconnaissance des hispanisants.

1er juillet 1910.

LA RÉDACTION : E. MERIMEE, A. MOREL-FATIO, P. PARIS.
G. CIROT, *secrétaire;* G. RADET, *directeur-gérant.*

Bordeaux. — Impr. G. Gounouilhou, rue Guiraude, 9-11.

DOMINIQUE SOTO

ET LA

SCOLASTIQUE PARISIENNE

(*Suite*[1].)

VIII

Les origines de la Cinématique.

Le traité *De proportionalitate motuum et magnitudinum.*

Lorsqu'un grave tombe librement, il se meut d'un mouvement uniformément accéléré.

Il en résulte que *l'espace parcouru, en un certain temps, par un tel grave est le produit de la durée de la chute par la moyenne entre la vitesse initiale et la vitesse finale.*

Ces deux lois dominent toute la théorie de la chute des corps. La découverte en est, ordinairement, attribuée à Galilée. Nous allons voir, cependant, que Dominique Soto en admet formellement l'exactitude; il l'admet, qui plus est, comme vérité courante, à la façon dont il admettrait une proposition communément reçue, en son temps, dans les écoles. Et en effet, ces deux lois ne devaient guère être révoquées en doute, dans les Universités espagnoles, au début du xvie siècle, car elles résultaient fort naturellement de l'enseignement des Nominalistes parisiens.

Mais cet enseignement, dont Dominique Soto et ses contemporains pouvaient tirer de tels corollaires, s'était lui-même constitué par des progrès successifs dont nous allons nous efforcer de retracer l'histoire.

1. Voir *Bull. hisp.*, t. XII, p. 275. — En ce premier article (II, *Vie de Dominique Soto*, p. 281), nous avons donné comme inédit le : *Democrates alter, sive de iustis belli causis apud Indos* de Ginés de Sepúlveda. Cet ouvrage a été publié par M. Menéndez y Pelayo dans le *Boletín de la Real Academia de la Historia*, t. XXI, pp. 257-369, oct. 1892.

Il nous faut tout d'abord examiner comment s'est éclaircie la notion de mouvement uniformément accéléré.

Les physiciens et les astronomes de l'Antiquité, ceux du Moyen-Age jusqu'au milieu du XIV[e] siècle, n'ont considéré avec quelque attention que deux sortes de mouvements: le mouvement de translation uniforme et le mouvement de rotation uniforme. Parfois, à la vérité, il leur arrivait de rencontrer, au cours de leurs spéculations, un mouvement qui n'appartînt à aucune de ces deux catégories; Aristote savait fort bien, par exemple, qu'un grave se meut de plus en plus vite au fur et à mesure que sa chute dure davantage, et bien d'autres après lui avaient écrit sur ce mouvement accéléré; mais ceux qui en parlaient se contentaient d'indications purement qualitatives; ils ne cherchaient pas à décrire avec une précision géométrique ce changement de vitesse.

En deux translations uniformes, la comparaison des vitesses se fait, pour ainsi dire, d'elle-même; les vitesses des deux mobiles sont entre elles comme les longueurs décrites, pendant le même temps, par un point du premier mobile et par un point du second mobile; il n'est pas nécessaire de préciser davantage le temps durant lequel les deux longueurs sont décrites, ni de désigner, en chacun des deux mobiles, le point dont on mesure le chemin.

La comparaison de deux rotations uniformes peut se faire non moins aisément, en évaluant le rapport des deux *vitesses angulaires;* la notion de vitesse angulaire en une rotation uniforme s'est présentée si simplement et si naturellement à l'esprit des astronomes, qu'on la trouve, dès l'origine de l'Astronomie grecque, implicitement présente en tous les écrits consacrés à la Science des mouvements célestes, sans qu'il en soit donné aucune définition formelle.

Qu'est-ce que la vitesse en un corps dont les diverses parties se meuvent d'une manière différente, ou bien qui ne se meut pas de même à des époques différentes? Cette question ne s'est explicitement posée à l'esprit des physiciens qu'en un temps fort tardif.

Elle paraît avoir, tout d'abord, revêtu cette forme : Que

faut-il appeler vitesse en un corps dont toutes les parties ne sont pas animées d'un même mouvement et, spécialement, en un corps animé d'une rotation uniforme?

Répondre à cette question est, en effet, l'objet d'une pièce anonyme que l'imprimerie, croyons-nous, n'a jamais reproduite, et qui se trouve en un manuscrit de la fin du XIIIe siècle conservé à la Bibliothèque Nationale[1]. Cette pièce semble devoir être placée à l'origine de tout le mouvement intellectuel que nous nous proposons d'étudier.

Ce court traité débute, à la manière Euclidienne, par l'énoncé de sept postulats que nous allons reproduire en leur texte latin :

Quæ magis removentur a centro, magis moventur, et quæ minus, minus.

Quando linea æqualiter, et uniformiter, et æquidistanter movetur, in omnibus partibus suis et in punctis ipsis æqualiter movetur.

Quando medietates æqualiter et uniformiter moventur a se invicem, totum æqualiter movetur suæ medietati.

Inter lineas rectas æquales æqualibus temporibus motas, quæ majus spatium transit et ad majores terminos, magis movetur, et quæ minus [spatium] et ad minores terminos, illa minus movetur.

Quod nec majus spatium nec ad majores terminos, magis non movetur.

Quod nec minus spatium nec ad minores terminos, minus non movetur.

Proportio motuum punctorum est tanquam linearum in eodem tempore descriptarum.

Le dernier de ces postulats, qui sous-entend évidemment que le mouvement est uniforme dans le temps, appelle une remarque : Le mot *mouvement* (*motus*) y est pris, pour un point qui progresse uniformément, comme ayant le sens que nous attribuons aujourd'hui au mot *vitesse*. C'est une synonymie que nous aurons bien souvent à invoquer pour interpréter les textes que nous citerons au cours de cette histoire.

1. Bibliothèque Nationale, fonds latin, ms. n° 8680 A. La pièce en question commence au bas du fol. 6, r°, par ces mots : *Que magis renoventur* [lisez : *removentur*] *a centro magis moventur et que minus minus.* Elle finit en bas du fol. 7, r°, par ces mots : *Residuum igitur quod est* . g. f. *equale est duplo* . c. d. *et linee* . o. b. *In tantum erit* . h. a.

Les autres postulats ont pour objet de préciser les règles qui permettront de comparer les *mouvements* de deux lignes droites égales; la notion que l'auteur cherche par là à définir correspond à ce que nous nommerions la *vitesse moyenne* des divers points de cette droite.

La proposition fondamentale que l'auteur se propose de démontrer est énoncée par lui en ces termes :

« Si, sur un rayon qui décrit un cercle, on prend une portion, de longueur arbitraire, qui ne se termine pas au centre, cette portion de droite a un mouvement égal *(æqualiter movetur)* à celui de son point milieu. Il en résulte que le rayon a aussi un mouvement égal à celui de son point milieu. »

Nous n'analyserons pas ici la démonstration assez compliquée que reçoit ce théorème; nous chercherons bien plutôt à dégager la pensée exacte de l'auteur. En déclarant que cette portion de rayon a *un mouvement égal* à celui de son point milieu ou, en langage plus moderne, a une *vitesse moyenne* égale à la *vitesse* de son point milieu, voici précisément ce qu'il entend : Par son mouvement de rotation uniforme, ce segment de droite balaye, en un temps donné, une aire égale à celle qu'il balayerait, en un même temps, par un mouvement de translation perpendiculaire à sa propre direction et ayant pour vitesse la vitesse de son point milieu. Sous les artifices du raisonnement, c'est bien là l'idée maîtresse que nous parvenons à découvrir.

Le petit traité que nous venons d'analyser sommairement semble avoir initié le Moyen-Age aux considérations de Cinématique. A quel temps devons-nous rattacher cet écrit dont l'auteur nous est inconnu? Faut-il croire qu'il a été rédigé par quelque géomètre du Moyen-Age, par exemple par quelque disciple de Jordanus de Nemore, comme tel autre traité contenu au même recueil manuscrit? Faut-il le regarder comme une relique de l'Antiquité? A ces questions, il paraît impossible de répondre d'une manière catégorique. Tout ce que nous pouvons observer, c'est que les lettres par lesquelles les divers points des figures sont désignés ne se succèdent pas dans l'ordre caractéristique de l'alphabet grec, comme il arrive

presque toujours aux traités d'origine hellénique; c'est aussi qu'aucun mot de forme grecque ou arabe ne se trouve dans le latin en lequel cet opuscule est rédigé.

Au xive siècle, Thomas Bradwardine, en un écrit dont nous parlerons au paragraphe suivant, cite le traité dont nous venons de présenter une courte analyse; il lui donne ce titre: *De proportionalitate motuum et magnitudinum;* mais il ne connaît pas ou, du moins, ne nous fait pas connaître le nom de celui qui l'a composé; il se borne, en effet, à le désigner de la manière suivante [1]:

« *Auctor vero de proportionalitate motuum et magnitudinum subtiliorem istis intellectum ponit, quod linearum rectarum æqualium, temporibus æqualibus quibuslibet motarum, quæ pertransit majus spatium et ad majores terminos, moveri velocius; et quæ minus et ad minores terminos, tardius; et quæ æquale et ad æquales terminos æqualiter moveri supponit; et intelligit per terminos majores terminos ad quos a terminis a quibus magis distantes.* »

On peut remarquer que Bradwardine, à qui nous devons cette allusion si reconnaissable au traité anonyme *De proportionalitate motuum et magnitudinum*, cite également, et dans le même ouvrage, le *De ponderibus* de Jordanus de Nemore; ces deux écrits semblent, nous l'avons dit, présenter quelques analogies de forme, comme s'ils provenaient d'une même école.

Le livre *De sex inconvenientibus* est un ouvrage anonyme qui fut composé à Oxford, probablement vers la fin du xive siècle; cet ouvrage, dont nous aurons à nous occuper plus longuement en un prochain paragraphe [2], est un de ceux qui citent volontiers *Jordanis (sic)* et son traité *De ponderibus*. Nous y trouvons une discussion détaillée [3] de cette question : La vitesse du mouvement de rotation d'un orbe sphérique est-elle mesurée par la vitesse du point qui tient le milieu entre le point le plus rapproché du centre et le point le plus éloigné?

1. Bradewardyn *proporciones;* 2e pars quarti capituli. Bibl. Nat., fonds latin, ms. n° 6559, fol. 56, col. *d*.

2. Voir § XX.

3. *Liber sex inconvenientium*. Quarta questio: Utrum in motu locali sit certa assignanda velocitas? Articulus secundus: Utrum velocitas motus spere cujuslibet penes punctum vel speram aliquod *(sic)* attendatur?

L'opinion qui tient pour l'affirmative est donnée comme celle qui a été produite « en son traité, *in tractatu suo* » par un auteur qu'un manuscrit[1] nomme *Magister Ricardus de Versellys* et qu'un autre manuscrit[2] appelle *Magister Ricardus de Uselis*.

Mais ce maître Richard *de Versellys* ou *de Uselis* est-il l'auteur du petit écrit que Bradwardine a cité et que nous avons analysé? Est-il seulement quelque philosophe plus récent et qui avait adopté la doctrine formulée par cet écrit? Il nous est impossible de le dire. Force nous est de respecter le mystère où se cache le premier créateur d'une théorie dont nous allons étudier le développement.

IX

Les origines de la Cinématique *(suite)*.
Thomas Bradwardine. Jean de Meurs. Jean Buridan.

Le premier auteur dont les recherches aient subi l'influence du traité *De proportionalitate motuum et magnitudinum*, le premier qui ait tenté de préciser la notion de vitesse plus exactement que ce traité ne l'avait fait, c'est Thomas Bradwardine.

Thomas Bradwardine était né, vers la fin du XIIIe siècle, à Hartfield, près Chichester. En 1325, il était procureur de l'Université d'Oxford. Confesseur d'Édouard III, il accompagna ce roi en France. Il mourut le 26 août 1349, peu de jours après sa nomination au siège archiépiscopal de Cantorbéry.

Tour à tour mathématicien, philosophe et théologien, Bradwardine, par son enseignement et par ses écrits, a exercé une profonde et durable influence sur toute la Scolastique du Moyen-Age; mais cette influence fut particulièrement puissante en l'Université d'Oxford, ainsi que nous aurons plus tard occasion de le constater.

Parmi les écrits les plus lus, les plus souvent cités de Bradwardine, il convient peut-être de placer au premier rang

1. Bibl. Nat., fonds latin, ms. n° 6559, fol. 34, col. *a*, et fol. 36, col. *a*.
2. Bibl. Nat., fonds latin, ms. n° 7368, fol. 162, col. *a*, et fol. 164, col. *a*.

son *Traité des proportions;* cet ouvrage était encore en grande faveur au moment de la découverte de l'imprimerie, qui en donna de multiples éditions [1]. De ces éditions, toutefois, l'historien doit user avec précautions ; il en est de fort incomplètes [2], où font défaut certaines parties, d'authenticité non douteuses, et dont le Moyen-Age a constamment fait honneur au Maître d'Oxford. Aussi, demanderons-nous à un manuscrit le texte des *Proportiones* de Bradwardine ; ce manuscrit [3], formé exclusivement de pièces écrites par des maîtres d'Oxford, nous offrira de sérieuses garanties d'intégrité et d'exactitude.

La théorie arithmétique des proportions n'est pas l'objet du livre composé par Thomas Bradwardine; c'est de Mécanique que cet auteur entend surtout s'occuper, comme il nous l'apprend en ce préambule [4] :

« *Omne motum successivum alteri in velocitate proportionari convenit; quapropter philosophia naturalis, quæ de motu considerat, proportionem motuum et velocitatum in motibus ignorare non debet; et quia cognitio ejus est necessaria et multum difficilis, ideo de proportione velocitatum in motibus fecimus illud opus; et quia, testante Boetio, primo Arismeticæ suæ, quisquis scientias mathematicales prætermisit, constat eum omnem philosophiæ*

1. En voici deux que nous n'avons pu consulter; la troisième, que nous avons eue en mains, sera décrite en la note suivante :

1° *Tractatus proportionum* Alberti de Saxonia. — *Tractatus proportionum* Thomae Braduardini. — *Tractatus proportionum* Nicholai horen. — Venales reperiuntur Parisius in vico divi Jacobi juxta templum Sancti Yvonis sub signo Pellicani (sans date).

2° Benedicti Victorii Faventini *Commentaria in Tractatum proportionum Alberti de Saxonia.* — Thome Bravardini Anglici *tractatus proportionum perutilis.* Colophon : Et sic impositus est finis subtilissimis tractatibus de proportionibus, proportionalitatibus et motuum comparationibus in velocitate excellentis Doctoris Alberti de Saxonia una cum clarissimis annotationibus Benedicti Victorii Faventini. Et venerabilis sacre pagine Doctoris Thome Bravardini Anglici. Impressi autem sunt Bononie per Benedictum Hectoris bibliopolam Bononiensem. Anno domini MCCCCCVI. die XX Martii.

2. C'est le cas du *Tractatus brevis proportionum : abbreviatus ex libro de Proportionibus.* D. Thome Braguardini Anglici qui se trouve dans le recueil suivant : *Contenta in hoc libello. Arithmetica communis. Proportiones breves. De latitudinibus formarum Algorithmus* M. Georgii Peurbachii *in integris. Algorithmus* Magistri Joannis de Gmunden *de minuciis phisicis.* Colophon : Impressum Vienne per Joannem Singrenium Expensis vero Leonardi et Luce Alantse fratrum Anno domini MCCCCCXV. Decimonono die Maii.

3. Bibl. Nat., fonds latin, Ms. n° 6559. — Les *Proporciones* Bradewardyn commencent au fol. 49, col. *a*, et finissent au fol. 58, col. *a*.

4. Bibl. Nat., fonds latin, ms. n° 6559; fol. 49, col. *a*.

perdidisse doctrinam, ideo mathematicalia quibus ad propositum indigemus præmisimus..... »

Selon le programme que ce préambule a tracé, quatre chapitres composent l'ouvrage entier, et le premier de ces chapitres est seul consacré à l'étude arithmétique des rapports et proportions.

Le second chapitre et le troisième ont pour objet l'analyse de la relation qui existe entre la vitesse d'un mouvement, la grandeur de la puissance motrice et la grandeur de la résistance; en langage moderne, nous dirions qu'ils traitent de la Dynamique.

Au second chapitre, Bradwardine s'attache à réfuter les opinions qu'il regarde comme erronées; c'est là que nous lui voyons [1] invoquer « la première conclusion du *De ponderibus*, qui dit : *Inter quælibet gravia est velocitatis in descendendo et ponderis eodem ordine sumpta proportio.* »

Le troisième chapitre est consacré à l'exposition de la loi que le Maître d'Oxford regarde comme exacte et qu'il énonce en ces termes [2] : « Dans les mouvements divers, la vitesse est proportionnelle au rapport de la puissance à la résistance; *Proportio velocitatum in motibus sequitur proportionem potentiæ motoris ad potentiam rei motæ.* »

Cette loi, Bradwardine la confirme, entre autres raisons, par l'autorité de divers passages d'Aristote et d'Averroès; et, en effet, il n'est pas niable qu'elle représente le principe le plus communément admis et le plus clairement formulé par la Dynamique péripatéticienne; le Mathématicien anglais n'avait donc nullement reconnu à quel point cette Dynamique est peu conciliable avec les vérités que l'observation nous révèle.

Il n'a même pas reconnu à quel point elle est incompatible avec certaines autres affirmations de la Dynamique d'Aristote; le Stagirite admet, en effet, et Bradwardine avec lui, qu'il n'y a aucun mouvement lorsque la puissance est égale à la résistance; la vitesse est alors nulle.

Le Mathématicien d'Oxford ne remarque pas davantage que certaines lois particulières qu'il a critiquées et rejetées sont de

1. Ms. cit., fol. 53, col. *a*.
2. Ms. cit., fol. 54, col. c.

simples corollaires de la loi générale qu'il regarde comme exacte. En cette discussion de Dynamique, son sens logique s'est laissé singulièrement prendre en défaut; mais les inconséquences de Bradwardine, en ce difficile sujet, se retrouvent trop souvent, à peine atténuées, chez ses successeurs.

Bradwardine commence en ces termes[1] le quatrième chapitre de son *Traité des proportions :* « Après avoir déterminé d'une manière générale quel rapport ont entre elles les vitesses de divers mouvements lorsqu'on y compare les puissances motrices et les résistances, nous allons, en ce qui suit, démontrer quelques propositions spéciales touchant les rapports qu'ont entre elles les vitesses des mouvements circulaires lorsqu'on tient compte de la grandeur du corps mû et de la grandeur de l'espace parcouru. » C'est de la Cinématique du mouvement de rotation uniforme qu'il va être question en ce chapitre.

L'auteur commence par passer en revue et par réfuter les opinions qui lui semblent inadmissibles. C'est parmi celles-là qu'il range, non sans quelque hésitation, l'opinion soutenue au traité *De proportionalitate;* selon cette opinion, remarque Bradwardine[2], « toute portion de rayon non terminée au centre, et même le rayon tout entier, se meuvent également vite avec leur point milieu. »

A cette doctrine, le Mathématicien d'Oxford en substitue une autre qu'il formule en ces termes : « La vitesse du mouvement local [en un corps qu'anime un mouvement de rotation uniforme] est mesurée par la vitesse du point qui, en ce corps mû de mouvement local, se meut le plus rapidement. — *Ideo videtur rationaliter magis dici quod velocitas motus localis attenditur penes velocitatem puncti velocissime moti in corpore moto localiter.* »

Cette manière de définir la vitesse en un mouvement de rotation paraît bien singulière, et moins satisfaisante, assurément, que celle même dont le *De proportionalitate motuum et magnitudinum* tentait la justification. Elle n'en eut pas moins

1. Ms. cit., fol. 56, col. *b*. — Ce chapitre manque en l'édition, imprimée à Vienne en 1515, dont nous avons précédemment donné le titre.
2. Ms. cit., fol. 56, col. *d*.

la vogue la plus grande, et la Scolastique ne se lassa pas, durant deux siècles, de la proposer en son enseignement. Elle y demeura comme un témoin de la profonde influence exercée par le traité que Bradwardine concluait en cette ingénieuse invocation[1] :

« *Perfectum est igitur opus de proportione velocitatum in motibus, cum illius Motoris auxilio a quo motus cuncti procedunt; cujus ad summum mobile proportio nulla reperitur; cui sit honor et gloria quamdiu fuerit ullus motus. Amen.* »

D'ailleurs, nous connaissons la date de ce *Traité des proportions;* il fut composé en 1328, comme nous l'apprend la mention par laquelle il se termine en deux des manuscrits conservés à la Bibliothèque Nationale[2], et qui est la suivante : « *Explicit tractatus de proportionibus editus a Magistro Thoma de Breduardin anno domini M° CCC° 28°.* »

L'influence de l'écrit de Bradwardine ne demeura pas confinée à Oxford; très vite, elle se fit sentir à Paris; mais les deux chapitres consacrés à la Dynamique semblent avoir, tout d'abord, attiré l'attention; c'est à eux vraisemblablement qu'il convient d'attribuer la composition de divers écrits destinés à fixer la relation qui existe entre la vitesse avec laquelle un mobile se meut, la puissance qui met ce mobile en mouvement et la puissance contraire qui le retient.

Il semble, par exemple, que l'influence de Bradwardine se laisse deviner en ce que Walter Burley dit de cette relation[3], lorsqu'il commente le VII[e] livre de la *Physique* d'Aristote; les termes en lesquels Burley affirme que la vitesse d'un mouvement est proportionnelle au rapport de la puissance à la résistance rappellent ceux qu'emploie le mathématicien dont il avait été sans doute, à Oxford, le condisciple ou le collègue.

1. Ms. cit., fol. 58, col. *a*.

2. Bibliothèque Nationale, fonds latin, ms. n° 16621, fol. 211, v° — ms. n° 14576, fol. 261, col. c. En ce dernier ms., au lieu de *Breduardin*, on lit : *Bradelbardin;* le scribe a dû lire les lettres *lb* là où le texte qu'il copiait portait un *w*.

3. Burleus *super octo libros physicorum*. Colophon : Impressa arte et diligentia Boneti locatelli bergomensis, sumptibus vero et expensis Nobilis viri Octaviani scoti modoetiensis... Venetiis. Anno salutis nonagesimoprimo supra millesimum et quadringentesimum. Quarto nonas decembris.

Il est permis également de croire que les théories dynamiques de Thomas Bradwardine ont contribué à suggérer les théories, toutes semblables en leurs conclusions, que Maître Jean de Meurs a longuement exposées en son *Opus quadripartitum numerorum*[1].

De cet ouvrage, la date nous est connue avec précision, car il se termine par cette mention[2] :

« *Laus et honor, motus* (?), *gloria, potestas sit summo Deo a quo omnis sapientia derivatur, qui me servum suum ad terminum attulit præoptatum. Actum anno Domini Jesu Christi* 1343, *Novembris* 13 *die, orto jam Sole, initio Serpentarii exeunte, Luna quoque in Libra, in fine primæ faciei, secundum veritatem tabularum illustris principis Alfonsi regis Castellæ quæ compositæ sunt ad meridiem Toletanum. Explicit quadripartitum numerorum Johannis de Muris.* »

Au quatrième livre du *Quadripartitum numerorum*, le premier traité, intitulé : *De moventibus et motis*, est en entier[3] consacré à exposer cette loi, fondement de la Dynamique péripatéticienne : Tout mobile soumis à une puissance constante et à une résistance constante se meut d'un mouvement uniforme dont la vitesse est proportionnelle à la grandeur de la puissance et en raison inverse de la grandeur de la résistance.

En cette analyse de Jean de Meurs, il est explicitement admis que tous les mouvements considérés sont uniformes et, de plus, il est implicitement supposé que tous les points du mobile se meuvent avec la même vitesse ; les discussions de Cinématique n'ont donc aucune place en l'œuvre du Maître normand.

En acceptant sans restriction ni hésitation les règles qu'Aristote, au VIIe livre de sa *Physique*, avait imposées à la Dynamique, Thomas Bradwardine et Maître Jean de Meurs

1. Bibliothèque Nationale, fonds latin, ms. n° 7190, fol. 1, r°, à fol. 100, v°. — Sous ce titre : Johannis de Muris *De mensurandi ratione*, ce même traité se trouve aux mss. 7380 et 7381 du même fonds ; nous n'avons pas consulté ces deux derniers manuscrits.

2. Ms. cit., fol. 100, v°.

3. Ms. cit., fol. 72, r°, à fol. 81, r°.

se montraient beaucoup plus aisés à satisfaire que ne le sera, peu d'années après eux, Maître Jean Buridan.

En son grand ouvrage sur la *Physique* d'Aristote, le Philosophe de Béthune consacre deux questions[1] à discuter les règles de Dynamique que le Stagirite avait posées ; et cette discussion impitoyable met clairement en évidence cette vérité : Il n'existe en la nature aucun mouvement auquel ces règles soient correctement applicables.

Jean Buridan a, d'ailleurs, soin de remarquer, et cela à plusieurs reprises, que certaines des règles posées par Aristote sont manifestement fausses lorsque le mouvement ne se poursuit pas avec une vitesse constante ; mais de la vitesse variable que présentent certains mouvements tels que la chute des graves, il ne tente aucunement de faire une étude précise; si les problèmes de Dynamique le préoccupent, les questions de pure Cinématique ne sollicitent nullement son attention.

X

Les origines de la Cinématique *(suite)*. — Albert de Saxe.

Le premier auteur que nous voyions, après Bradwardine, soucieux de préciser la notion de vitesse, c'est Albert de Saxe ; les écrits de cet auteur nous manifestent clairement, d'ailleurs, la double influence qu'Albert a subie de la part de Thomas Bradwardine et de la part de Jean Buridan.

L'influence du maître d'Oxford saute aux yeux de celui qui ouvre le petit ouvrage d'Albert de Saxe si souvent imprimé sous ce titre : *Tractatus proportionum*. Cet ouvrage, en effet,

1. *Questianes totius libri phisicorum edite a Magistro* Johanne Buridam. De motu. Liber VII[us] phisicorum. Queritur 7° circa ultimum capitulum hujus VII[i], in quo Aristotiles ponit multas regulas de comparationibus motuum secundum habitudinem ad motores, et est hec questio de primis duobus regulis, videlicet utrum he due regule sunt vere. — Queritur 8° et ultimo magis generaliter de illis regulis Aristotilis quas ipse ponit in ultimo capitulo hujus VII[i] phisicorum utrum sint universaliter vere. (Bibl. Nat., fonds lat., ms. n° 14723, fol. 94, col *a*, à fol. 95, col. *a*.)

que certains manuscrits[1] intitulent : *De proportionibus motuum*, n'est pas un traité d'Arithmétique ; comme le *De proportione velocitatum in motibus*, c'est de Mécanique qu'il a l'intention de discourir. Aussi le livre d'Albert de Saxe est-il composé exactement sur le même plan que le livre de Bradwardine.

En ce livre-là, comme en celui-ci, nous lisons, tout d'abord, une théorie purement mathématique des rapports et proportions; mais cette théorie n'est là qu'à titre d'introduction aux considérations de Mécanique qui vont suivre.

Lorsque l'auteur aborde ces dernières, il s'empresse de nous avertir qu'elles sont le principal objet de son enseignement : « *His visis, videndum est de principali intento, scilicet penes quid attendatur proportio velocitatum in motibus; et primo, penes quid tanquam penes causam; secundo, penes quid tanquam penes effectum.* »

Non seulement le sujet dont Albert entend discourir est celui dont Bradwardine s'est occupé, mais encore Albert divisera son discours comme Bradwardine a divisé le sien.

Il examinera, en premier lieu, comment la vitesse d'un mouvement dépend de la cause qui produit ce mouvement *(penes quid tanquam penes causam)*, c'est-à-dire qu'il recherchera comment cette vitesse dépend de la grandeur de la puissance et de la grandeur de la résistance. Ce premier chapitre sera un chapitre de Dynamique.

En second lieu, le Maître parisien analysera le mode de variation de la vitesse quant à son effet *(penes quid tanquam penes effectum);* il recherchera comment la grandeur de la vitesse se relie à l'espace parcouru par les diverses parties du mobile et au temps employé à les décrire. Ce second chapitre formera un petit traité de Cinématique.

La Dynamique d'Albert de Saxe, comme celle de Bradwardine, se résume en la grande loi péripatéticienne : La vitesse avec laquelle un mobile se meut est proportionnelle au

1. Par exemple, le ms. n° 7368 (fonds latin) de la Bibliothèque Nationale qui, du fol. 14, r°, au fol. 26, v°, reproduit ce traité, et qui porte, au fol. 26, v° : *Expliciunt proportiones motuum. Deo gratias.*

rapport de la puissance à la résistance. Mais en l'admission de cette loi, le Maître de Paris marque moins d'assurance que le Maître d'Oxford; visiblement, sa confiance a été ébranlée par la discussion de Buridan; en l'exposé que donne le *Tractatus proportionum,* divers emprunts sont faits à cette discussion; ces emprunts sont encore plus nombreux et plus reconnaissables au cours des deux questions[1] qu'Albert de Saxe consacre à la discussion des règles posées par Aristote au VII[e] livre de la Physique. Parmi ces emprunts, il en est un que nous retrouvons en ces deux écrits d'Albert de Saxe, et qui mérite une mention particulière; il concerne la supposition qui explique l'accélération de la chute des graves par un *impetus acquisitus.*

Mais le chapitre du *Tractatus proportionum* qui est consacré à la Dynamique ne nous doit pas retenir plus longtemps ici; ce qui doit solliciter notre attention, c'est le chapitre, consacré à la Cinématique, par lequel l'ouvrage se termine.

Ce chapitre commence par les paroles que voici :

« *Nunc restat videre penes quid attendatur velocitas motus tanquam penes effectum; et primo, de motu locali; secundo, de motu augmentationis; tertio, de motu alterationis.* »

Ce programme ne nous marque pas seulement les divisions du chapitre que nous nous proposons d'analyser; il en découvre en même temps toute l'étendue. Formé par la Philosophie péripatéticienne, Albert donne au mot mouvement toute l'ampleur qu'il prend en la Physique d'Aristote; il ne discourra pas seulement, comme Bradwardine et comme notre Cinématique moderne, du mouvement local, mais encore du mouvement d'augmentation et du mouvement d'altération. Par là, son *Tractatus proportionum* va devenir le type des traités *De tribus motibus, De triplici motu, De tribus prædicamentis in quibus fit motus* que nous verrons se produire jusqu'aux premières années du XVI[e] siècle.

Ce qu'il dit du mouvement local, il le partage en deux paragraphes dont l'un est consacré au mouvement local droit, c'est-à-dire au mouvement de *translation*, et l'autre au

1. *Acutissimæ quæstiones super libros de physica auscultatione ab* Alberto de Saxonia *editæ;* lib. VII, quæst. VII et quæst. VIII.

mouvement local circulaire, c'est-à-dire au mouvement de *rotation*.

La vitesse du mouvement rectiligne est mesurée, selon Albert de Saxe, par la longueur de la ligne décrite en tant de temps par un point du mobile.

Toutefois, en la formule qui énonce cette définition, une complication est introduite; Albert lui donne cet énoncé : « *Velocitas motus localis recti attenditur penes spatium lineale verum vel imaginatum descriptum a puncto medio vel æquivalenti corporis moti in tanto vel in tanto tempore.* » Notre auteur, en effet, ne veut pas d'une définition qui s'appliquerait seulement à la translation d'un point ou d'un corps indéformable; il veut que les divers points du corps animé d'un mouvement rectiligne puissent, en même temps, se déplacer les uns par rapport aux autres, que le corps puisse éprouver des condensations et des dilatations. Les divers points du corps, en ce cas, ne se meuvent plus tous avec la même vitesse; quel est celui dont la vitesse doit être choisie comme propre à mesurer la vitesse même du corps? Il est inadmissible, au gré d'Albert, que ce soit le point dont le mouvement est le plus rapide. La vitesse du mouvement rectiligne pris par le mobile, c'est, en ce cas, la vitesse d'un certain point moyen qui peut être matériellement réalisé au sein du corps, mais qui peut aussi, d'un instant à l'autre, coïncider avec des parties matérielles différentes du corps, en sorte qu'il demeure le même point seulement *par équivalence*.

Visiblement, ces considérations portent la trace de l'influence exercée par le petit traité *De proportionalitate motuum et magnitudinum* que nous avons analysé au § VIII. Cette influence se révèle de nouveau, et d'une manière encore plus nette, en ce qu'Albertutius va dire du mouvement circulaire.

En un mouvement de rotation uniforme, que faut-il appeler vitesse du mobile?

La vitesse est-elle mesurée par l'espace linéaire que décrit le point milieu du rayon du mobile, « *sicut vult una opinio,* » ou bien par l'espace linéaire que décrit le point équidistant de la concavité et de la convexité de l'orbe animé d'un mou-

vement de rotation, « *sicut voluit una opinio* » ? L'opinion à laquelle Albert fait cette double allusion est celle que soutenait le petit écrit auquel Bradwardine a attribué ce titre : *De proportionalitate motuum et magnitudinum.* Elle concorde fort bien, semble-t-il, avec celle que le Maître parisien, probablement inspiré par ce petit traité, a admise au sujet du mouvement rectiligne. Il se refuse, cependant, à mesurer de la sorte la vitesse du mouvement de rotation.

La définition à laquelle, assez malencontreusement, il donne la préférence, c'est celle que nous avons entendu prôner par Thomas Bradwardine : La vitesse du mouvement circulaire se mesure par la longueur de la ligne que décrit le point du mobile qui se meut le plus rapidement.

Si Albert de Saxe nous semble avoir été mal inspiré lorsqu'il a suivi, en cette question, la trace de Thomas Bradwardine, il nous paraît avoir reçu de son propre génie une plus heureuse impulsion lorsqu'il a défini la *velocitas circuitionis* que nous nommerions aujourd'hui la *vitesse angulaire* : « La vitesse de rotation (*velocitas circuitionis*), » dit-il, « se mesure par l'angle décrit autour du centre ou de l'axe de cette rotation, cet angle étant comparé au temps [employé à le décrire] ; en sorte que, si deux mobiles tournent autour du même axe et, en un temps égal, décrivent des angles égaux, on dira qu'ils circulent également [vite] autour de cet axe ; et si les angles décrits sont inégaux, qu'ils circulent inégalement vite. Cette conclusion résulte évidemment de la manière de parler communément employée par les astrologues. Il est à savoir qu'une telle vitesse de rotation, à proprement parler, ne saurait être comparée ni à la vitesse du mouvement rectiligne ni à la vitesse du mouvement circulaire, car un angle[1] et une ligne ne sont pas comparables entre eux. »

Assurément, comme Maître Albert de Saxe en fait ici la remarque, la notion de vitesse angulaire fut, de tout temps, impliquée dans le langage que les astronomes avaient accou-

1. Le texte que nous avons sous les yeux est celui qui a pour colophon : *Magistri alberti de Saxonia proportionum libellus finit feliciter qui Venexie summa cum diligentia fuit impressus per magistrum Andream catharensem Die XXI Iulii MCCCCXXXLVII (sic).* En cet endroit, par une erreur évidente, il porte *arcus* au lieu d'*angulus*.

tumé d'employer; encore est-il juste d'attribuer quelque mérite à celui qui l'a, le premier, formellement définie.

Nous laisserons, pour le moment, ce que le Maître parisien dit du mouvement d'augmentation et du mouvement d'altération ; la suite de cette étude nous amènera à y revenir.

L'analyse du *Tractatus proportionum* nous a montré comment Albert de Saxe s'était attaché à l'étude de la vitesse en un corps dont les diverses parties ne se meuvent pas aussi rapidement les unes que les autres. Mais, en cet écrit, nous n'avons rien rencontré qui traitât d'une vitesse variable d'un instant à l'autre. Ce n'est pas que ce nouveau sujet fût étranger aux méditations d'Albertutius, car il va nous en entretenir en une de ses questions sur le *De Cælo* d'Aristote[1].

Cette question est ainsi formulée : « Le mouvement du Ciel, d'orient en occident, est-il régulier? »

C'est afin d'y répondre qu'Albert de Saxe pose une distinction dont Walter Burley avait déjà fixé les principes[2] et que nous allons reproduire :

« Il faut savoir, » dit-il, « qu'il y a une différence entre le mouvement *régulier* et le mouvement *uniforme*. L'uniformité du mouvement est relative aux diverses parties du mobile; on nomme mouvement uniforme le mouvement dont se meut un mobile, lorsqu'une partie de ce mobile se meut aussi vite que toute autre partie. Si une pierre tombe, bien que son mouvement soit, à la fin, plus rapide qu'au commencement,

1. *Questiones subtilissime* Alberti de Saxonia *in libros de celo et mundo*. Colophon : Expliciunt questiones... Impresse autem Venetiis Arte Boneti de locatellis Bergomensis. Impensa vero nobilis viri Octaviani scoti civis modoetiensis. Anno salutis nostre 1492 nono kalendas novembris Ducante inclito principe Augustino barbadico. Lib. II, quæst. XIII. Cette question, ainsi que la question XIV, dont il sera parlé au prochain paragraphe, ont été omises dans les éditions des *Quæstiones* d'Albert de Saxe, Thémon et Buridan que Josse Bade et Conrad Resch ont données à Paris, en 1516 et en 1518. Nous nous sommes assuré que ces deux questions figuraient au texte manuscrit que renferme le Cod. n° 14723 du fonds latin de la Bibliothèque Nationale.

2. Burleus *super octo libros physicorum*. Colophon : Et in hoc finit excellentissimi philosophi Gualterii de burley anglici in libros octo de physico auditu. Aristo. stragerite *(sic)*. emendata diligentissime. Impressa arte et diligentia Boneti locatelli bergomensis. sumptibus vero et expensis Nobilis viri Octaviani scoti modoetiensis... Venetiis. Anno salutis nonagesimo primo supra millesimum et quadringentesimum. Quarto nonas decembris. 147e fol. (non numéroté), col. *b*.

il est dit cependant uniforme au sens propre du mot, parce qu'une moitié de la pierre descend aussi vite que l'autre moitié.

» On nomme au contraire mouvement *difforme* un mouvement où une partie se meut plus vite et une autre plus lentement, tel le mouvement d'une roue; en effet, les parties de cette roue qui sont voisines de l'axe ne se meuvent pas aussi rapidement que celles qui sont voisines de la circonférence, bien que ces diverses parties aient même vitesse de rotation. Il n'est pas contradictoire que le mouvement d'un corps soit un mouvement difforme et que la rotation *(circulatio)* de ce corps soit uniforme; en effet, la vitesse du mouvement dépend d'une chose et la vitesse de rotation d'une autre chose; des mouvements sont dits avoir des vitesses égales lorsqu'en des temps égaux, ils décrivent des longueurs égales; et des rotations sont dites avoir des vitesses égales lorsque les corps mus par ces rotations décrivent, en des temps égaux, des angles égaux autour des centres de leurs rotations.

» D'autre part, la régularité du mouvement est relative au temps; ce mouvement est dit régulier en lequel le mobile se meut avec une égale vitesse durant une certaine partie du temps et durant toute autre partie; mais ce mouvement est dit irrégulier par lequel le mobile est mû plus vite durant une partie du temps et plus lentement durant une autre partie.

» Il est toutefois à savoir que certains font une distinction au sujet de l'uniformité du mouvement, disant qu'elle peut provenir soit de la part des diverses parties du mobile, soit de la part des diverses parties du temps. L'uniformité entendue au premier sens est exactement la même chose que l'uniformité que nous avons distinguée de la régularité; l'uniformité entendue au second sens est la même chose que la régularité. Mais ces auteurs n'usent pas du terme uniformité avec autant de propriété que nous le pouvons faire, moyennant lesdites définitions.

» Il faut savoir, en outre, qu'il n'y a pas de contradiction à ce qu'un certain mouvement soit uniforme et ne soit pas régulier. Ainsi en est-il de la chute d'un grave en un milieu uniforme; ce grave se meut uniformément, parce qu'une

partie se meut aussi vite que toute autre partie; et cependant, il ne se meut pas régulièrement, parce qu'il se meut à la fin plus vite qu'au commencement.

» De même, un mouvement peut, sans contradiction, être régulier et n'être pas uniforme; cela se voit clairement par une roue qui, en des temps égaux, décrirait des angles égaux; un tel mouvement de cette roue serait régulier, mais il ne serait pas uniforme, puisque les parties centrales de la roue ne se mouvraient pas aussi vite que les parties périphériques.

» En troisième lieu, il faut remarquer qu'un même mouvement pourrait, sans contradiction, être à la fois uniforme et régulier; si, par exemple, quelque grave tombait en un milieu dont la résistance serait si exactement proportionnée que ce grave parcourût des espaces égaux en des temps égaux, le mouvement de ce grave serait à la fois uniforme et régulier. »

En ce passage d'une si parfaite clarté, le Maître parisien nous montre comment deux problèmes se trouvaient rapprochés, en la pensée des philosophes de l'École, par leur évidente analogie; l'un de ces problèmes consistait à étudier comment, en un mouvement *difforme*, la vitesse varie d'une partie à l'autre du mobile ; l'autre consistait à analyser comment, en un mouvement *irrégulier*, la vitesse varie d'un instant à l'autre. Le premier problème avait déjà sollicité l'attention de l'auteur du *De proportionalitate motuum et magnitudinum*, de Thomas Bradwardine, d'Albert de Saxe; le second ne pouvait demeurer bien longtemps délaissé.

Dès le temps d'Albert de Saxe, la similitude des deux problèmes avait conduit plusieurs scolastiques à les énoncer en un langage semblable; les mots *uniformitas, difformitas* étaient employés en un cas comme en l'autre; on se bornait à les préciser par la mention *quoad mobile* ou par la mention *quoad tempus*. Albert avait tenté, nous venons de le voir, d'adapter aux deux questions des terminologies différentes; mais sa tentative ne semble pas avoir été couronnée de succès; les mots *régulier, irrégulier* furent délaissés et les mots *uniforme, difforme* eurent seuls cours.

Bientôt, on vit apparaître un vocable dont il nous serait impossible de nommer l'inventeur; ce vocable servait à désigner le mouvement dont la vitesse croît ou décroît proportionnellement au temps, le mouvement que nous appelons *uniformément varié;* un tel mouvement fut désigné par les scolastiques comme étant *uniformément difforme* (*uniformiter difformis*). Nous trouverons cette expression dans l'usage commun de maîtres de l'École d'Oxford qui furent contemporains d'Albert de Saxe ou qui furent même plus anciens que lui.

P. DUHEM.

(A suivre.)

GRACIÁN INTERPRÉTÉ PAR SCHOPENHAUER

La traduction par Schopenhauer du célèbre petit livre de Balthasar Gracián, intitulé en espagnol *Oráculo manual y arte de prudencia,* passe généralement pour un ouvrage achevé, modèle d'adresse et d'exactitude minutieuse. Ce jugement, à vrai dire, nous le devons surtout à des critiques beaucoup plus en état d'apprécier la valeur du style allemand du grand philosophe que la connaissance qu'il avait acquise de la langue espagnole en général et du genre d'écriture de Gracián en particulier[1]. Avant de la prononcer pourtant, il n'eût pas été superflu d'instituer une comparaison suivie de la version de Schopenhauer avec le texte original; or, jusqu'ici, à ma connaissance du moins, je ne vois qu'un traducteur anglais de l'*Oráculo,* M. Joseph Jacobs, qui s'y soit astreint[2]. Mais, ou bien les études espagnoles de M. Jacobs ne l'avaient pas suffisamment préparé à ce travail, ou bien il a été trop séduit par son admiration pour le talent de Schopenhauer : le fait est que le plus souvent il se borne à calquer l'Allemand, ne s'apercevant pas quand celui-ci a bronché, ou qu'il s'est, pour une raison quelconque, écarté de ce qu'avait écrit l'Espagnol. Toute personne de goût estimerait à coup sûr assez puéril d'éplucher l'essai de Schopenhauer pour la médiocre satis-

1. C'est certainement le cas de M. Karl Borinski, dont l'incompétence en matière de langue et de littérature espagnoles apparaît dès les premières pages de sa dissertation intitulée : *Baltasar Gracian und die Hoflitteratur in Deutschland,* Halle, 1894. Aussi son verdict sur la qualité du travail de Schopenhauer — « Schopenhauer treue und sorgfältige Verdeutschung des spanischen Originals des « Oraculo » (hersg. nach s. Tode, Lpzg., 1862) muss sowohl im Hinblick auf den Geist der spanischen Sprache und des Gracianschen Stils als nach seiten der Ausdrucksfähigkeit der deutschen Sprache als unübertrefflich bezeichnet werden », — ne produit-il pas grande impression.

2. *The Art of Wordly Wisdom by Balthasar Gracian, translated from the spanish by Joseph Jacobs.* London, Macmillan and C°, 1904 *(Golden Treasury Series).* La dédicace est datée du 26 octobre 1892, et au verso du titre on lit : « First Edition 1892. Reprinted 1904. »

faction de prendre en faute un penseur éminent; mais si, au contraire, cet examen se fait en vue d'une intelligence plus complète de l'œuvre originale, fort difficile, on le sait, à bien entendre, nul ne le tiendra, je pense, pour inutile ou déplacé. Et, en outre, n'est-ce pas un spectacle curieux et digne de réflexion que celui du profond et génial écrivain allemand aux prises avec un jésuite espagnol du XVII[e] siècle, qui fut à la fois le casuiste de la morale mondaine de son temps et un styliste raffiné, l'inventeur d'un nouveau langage à prétentions psychologiques et le théoricien du conceptisme? Quelque différentes au reste et opposées même que soient ces deux natures par leur milieu, leur éducation et leur culture d'esprit, elles ont, qui ne le voit? deux traits communs : le pessimisme chrétien ou philosophique d'une part et, de l'autre, le souci du style, qui se traduit chez Gracián par une recherche verbale trop constante et systématique, tandis qu'il n'apparaît chez Schopenhauer que comme un hommage rendu à la clarté et à l'élégante précision de la pensée.

Pour une autre raison encore, qui nous touche plus particulièrement nous Français, la tentative accomplie par Schopenhauer de suivre dans tous ses méandres la pensée si concentrée de Gracián, d'en extraire tout le suc et même d'en reproduire, sauf quelques jeux de mots intraduisibles, la forme et la couleur, cette tentative sollicite notre attention, vu qu'elle nous remémore que nous avons été jadis les plus zélés interprètes du moraliste espagnol et, à certains égards, les initiateurs de l'étude de ses œuvres. Sans parler de la traduction du *Héros,* qui date de 1645 et qui ne compte guère, n'étant qu'une fort piètre version littérale exécutée sans goût ni vraie intelligence du texte [1], nous possédons dans *L'Homme de cour* d'Amelot

1. *L'Heros de Laurens Gracian, gentil-homme arragonois. Traduit nouvellement en François. Par le S[r] Gervaise, medecin ordinaire du Roy, estably dans la ville et chasteau de Perpignan.* Paris, 1645, in-8°. L'auteur, qui fut conduit à traduire Gracián parce que « la gravité des hommes et la retraite des femmes » lui rendaient à Perpignan « presque inaccessible la conversation des vivants », s'excuse en ces termes de n'avoir pas mieux réussi : « Que si tu me reproches que je l'ay accompagné [le *Héros*] d'une rudesse de langage qui n'a point de correspondance avec la Majesté de tant de belles pensées, je te prie de considérer que je suis environné de l'aspreté des Pirenées et que je vis dans un pays où les ouvrages de l'Académie sont aussi rares que les beaux jours y sont communs. »

de la Houssaie[1] une francisation de l'*Oráculo manual* qui, malgré tous ses défauts, reste le travail le plus considérable qui ait été voué à cet écrit de Gracián. Schopenhauer a traité Amelot avec un dédain tout à fait injuste et cette appréciation erronée a été trop facilement accueillie par deux érudits de notre temps, MM. K. Borinski[2] et A. Farinelli[3]. Certes, la traduction d'Amelot appartient trop au genre de la « belle infidèle », fort en vogue à la fin du XVII[e] siècle; Amelot a pris avec son auteur des libertés que nous estimons aujourd'hui fâcheuses et condamnables ; il s'est peu soucié de tout rendre et quand une phrase l'embarrasse, il la supprime ou la remplace par quelque chose de son cru ; enfin, il a commis des contresens. D'autre part, Amelot témoigne de beaucoup d'intelligence, il possède, comme d'autres Français de l'époque, une connaissance assez étendue et solide de la langue espagnole, il a d'heureuses trouvailles d'expression et, tout en abusant de Tacite, qu'il possédait bien, il se sert non sans à propos de rapprochements avec divers écrivains anciens ou modernes qui permettent de mieux pénétrer la pensée de Gracián. Ajoutons aussi qu'il cite et traduit maints passages d'autres ouvrages de celui-ci, du *Héroe,* du *Discreto* et du *Criticón,* très propres à éclairer bien des maximes de l'*Oráculo,* lequel, selon l'expression de Lastanosa, nous résume d'un trait tout l'esprit de l'auteur. Mais, à propos de la traduction d'Amelot, une question se pose à laquelle il importe de répondre tout de suite. Cette traduction française de l'*Oráculo* parue en 1684 a été précédée par une traduction italienne publiée à Venise en 1679[4]. Quel rapport existe-t-il entre ces

1. La première édition de *L'homme de cour, traduit de l'espagnol de Baltasar Gracian par le sieur Amelot de la Houssaie,* est de Paris, 1684, in-4°.

2. « Die französische Verfälschung, » c'est ainsi que cet écrivain qualifie le travail d'Amelot (*Baltasar Gracian,* etc., p. 18).

3. « Las primeras traducciones [alemanas] del *Oráculo,* derivadas de la ya diluida y floja version francesa de Amelot de la Houssaye, son verdaderos destrozos del original » (*Baltasar Gracian. Estudio critico,* à la fin de l'édition du *Héroe* et du *Discreto* publiée à Madrid, en 1900, p. 252 [*Biblioteca de filosofía y sociología*]. Cette remarquable étude, pleine d'idées et d'informations, avait d'abord paru dans le numéro de janvier 1896 de la *Revista critica de historia y literatura españolas, portuguesas é hispano-americanas.*

4. *Oracolo manuale, e Arte di prudenza, cauata dagl' Aforismi, che si discorrono nell' Opre di Lorenzo Gratiano. Mandato in luce D. Vicenzo Giovanni de Lastanosa. Diretto alla Nobiltà Venetiana, e dedicato all' Illustriss. et Eccellentiss. Sig. Leonardo Pesaro, pro-*

deux versions de l'œuvre espagnole, et Amelot ne dépendrait-il pas du traducteur italien pour la plupart de ses réussites? J'ai pu, grâce à l'obligeance de mon ami A. Farinelli, examiner l'*Orácolo* de 1679 et n'ai point tardé à me convaincre qu'Amelot lui doit peu de chose. Ma confrontation s'est étendue à tous les passages où j'ai cru devoir donner raison à Amelot contre Schopenhauer et, dans tous ces passages, sauf peut-être deux ou trois, le traducteur français se montre tout à fait indépendant de l'italien, qui ne manque pas d'ailleurs de quelque mérite, quoiqu'il copie en général trop servilement le tour de la phrase espagnole et demeure en conséquence aussi obscur que l'original. Amelot garde donc, vis-à-vis de son prédécesseur, la propriété de sa traduction, bonne ou mauvaise : ce point me semble acquis.

Adepte de la nouvelle méthode de traduire qui consiste à serrer d'aussi près que possible le texte original et s'applique à n'en rien laisser perdre, Schopenhauer, soutenu par son génie autant que par le *Fleiss* allemand, a, il faut en convenir, étonnamment réussi, et son *Hand-Orakel* restera comme une des plus remarquables interprétations d'un auteur d'origine latine par une plume germanique : l'Allemagne peut se vanter d'avoir des trois cents pensées du jésuite de Calatayud l'image la plus fidèle, transposée dans une langue d'une rare qualité. Néanmoins Schopenhauer n'a pas toujours mis dans le blanc; ses erreurs tiennent en grande partie au fait qu'il apprit l'espagnol un peu vite, uniquement avec le dessein de s'assimiler quelques auteurs comme Cervantes, Calderón, Gracián, et qu'il ne connaissait pas assez les choses d'Espagne, ses mœurs et ses institutions, familières à nos Français du XVII[e] siècle et à Amelot en particulier, qui, en certains cas, peut ainsi en remontrer au philosophe allemand. D'autres fautes de Schopenhauer sont, comme on va le voir, imputables à l'édition de l'*Oráculo* qu'il a suivie.

curatore di S. Marco, e riformatore dello Studio di Padova. In Venetia, MDCLXXIX. Presso Gio. Giacomo Hertz. Vol. in-12° de 12 ff. prél. et 332 pages. La dédicace de l'éditeur Hertz ne mentionne pas l'auteur de cette traduction et ne contient rien d'intéressant. Le nombre des maximes est ici de 298 au lieu de 300, parce que le traducteur n'a pas numéroté la première et qu'il a omis le numéro 97 *(Conseguir y conservar la reputación)*. Il y a aussi quelques articles intervertis.

Dans la très intéressante notice rédigée en 1832[1] à l'adresse de l'éditeur qu'il espérait trouver grâce à l'entremise de son ami Keil, Schopenhauer, après avoir lestement jeté par-dessus bord la version d'Amelot[2], traite des traductions allemandes, toutes dérivées d'Amelot, sauf celle du D Müller (Leipzig, 1717), assez exacte, dit-il, mais diffuse, encombrée de commentaires qui ont pour objet de remédier à la concision excessive de l'original, et, de plus, écrite dans le jargon saupoudré de mots latins et français qui avait cours en Allemagne au commencement du XVIII[e] siècle. C'est là aussi que Schopenhauer parle des éditions de l'*Oráculo*, non sans inexactitudes. Il dit ainsi que la première édition date de 1653, alors qu'elle remonte à l'année 1647; il ajoute que les meilleures réimpressions de l'ouvrage se trouvent dans les *Obras de Lorenzo Gracián*, Anvers, 1725 et 1740[3], alors que ces éditions belges ne font qu'ajouter des fautes à celles d'Espagne et ne valent vraiment que par une exécution typographique un peu plus nette; enfin il annonce s'être servi, pour traduire, de l'édition d'Amsterdam 1659, qui, outre l'*Oráculo*, contient aussi le *Héroe* et le *Fernando*[4]. Cette dernière édition n'a jamais été confrontée que je sache avec celle de Madrid 1653[5], dont un exemplaire existe au British Museum, ni avec la véritable édition princeps de 1647, que nous ne connaissons plus que par des lettres de Gracián[6]. Si l'on considère que le *Héroe*,

1. *Litterarische Notiz zu Gracians Handorakel der Weltklugheit*, à la fin de la traduction de Schopenhauer, dans l'*Universal-Bibliothek* de Reclam (n[os] 2771-72, 2[e] édition). Je me sers bien entendu, dans le présent travail, de ce texte de Reclam publié par Eduard Grisebach, le seul qui ait été revu sur le manuscrit de l'auteur conservé dans la Bibliothèque royale de Berlin.

2. « Seine Uebersetzung ist unvollkommen und fehlerhaft, weil er das Original, welches sehr schwer ist, nicht gehörig verstand » (*Litterarische Notiz*).

3. Dans deux passages de ses œuvres philosophiques, Schopenhauer a aussi cité une édition des *Obras*, Anvers, 1702. Voir *Arthur Schopenhauer's Sämmtliche Werke*, éd. Reclam, t. III, p. 370, et t. IV, p. 514.

4. Les trois écrits ont chacun, dans le volume publié « en casa de Juan Blaeu », une pagination distincte.

5. M. Jacobs, qui dit avoir traduit l'*Oráculo* d'après une édition de Barcelone 1734, s'est reporté, pour « les nombreux passages douteux de ce texte, à la première édition de Madrid 1653, la plus ancienne que possède le British Museum »; mais ces consultations occasionnelles ne sauraient tenir lieu d'une collation rigoureuse et complète.

6. Dans une lettre à D. Juan Francisco Andrés de Uztarroz, de Huesca, 21 juillet 1647, Gracián parle d'un cadeau qu'il a fait de « un par de *Oráculos* de buen papel »; dans une autre lettre au même, de Huesca, 30 mars 1648, il annonce l'envoi au libraire

qui se trouve dans le volume de 1659, suit assez exactement le texte de la deuxième édition corrigée de Madrid 1639 et ne contient que peu de leçons nouvelles et mauvaises, on peut estimer que l'*Oráculo* du même volume reproduit assez exactement aussi Madrid 1653[1], mais ce n'est là qu'une conjecture qu'il appartiendra aux futurs éditeurs et traducteurs de l'*Oráculo* de vérifier[2]. Ici, je m'en tiens au texte d'Amsterdam, le plus ancien dont je dispose et sur lequel Schopenhauer a traduit; aussi m'abstiendrai-je de discuter la traduction de certains passages où je crois démêler une altération de la leçon primitive, mais sans pouvoir proposer de correction plausible. Je signalerai en revanche quelques leçons évidemment erronées de la réimpression hollandaise et où la correction à faire saute aux yeux : nous verrons que Schopenhauer ne s'est pas avisé de ces fautes et que sa traduction les a conservées. Quant aux fautes typographiques, — surtout des mots mal coupés, — très fréquentes dans le volume d'Amsterdam comme dans tous les livres espagnols dus aux imprimeurs des Pays-Bas, Schopenhauer, à très peu d'exceptions près, s'en est rendu compte et les a mentalement corrigées : je n'en dirai pas autant des mauvaises ponctuations qui si souvent troublent le sens des maximes et qui, à diverses reprises, ont induit le traducteur allemand en erreur, quoique dans certains cas aussi il ait su réagir contre ce que lui indiquait la lettre de son texte.

Avant de procéder à l'examen du *Hand-Orakel* allemand, je dois dire que l'affirmation si catégorique de Schopenhauer

de Madrid, Roberto Lorenzo, d'un ballot de 300 *Oráculos* (*Revista crítica de historia y literatura españolas*, février 1896). Latassa date ainsi l'édition princeps : « en Huesca por Juan Nogues 1647. » Dans son article consacré à l'imprimeur Juan Nogués (*Revista de archivos*, mars-avril 1910), D. Ricardo del Arco ne décrit *de visu* aucun ouvrage de Gracián ; ses notices, toutes empruntées à N. Antonio, Latassa et Gallardo, sont au point de vue strictement bibliographique sans valeur.

1. Comme il ne contient pas d'autre pièce préliminaire datée que l'approbation du P. Alonso Muñoz de Otalora (Madrid, 14 mai 1653), on peut en induire que l'éditeur hollandais n'a pas vu l'édition princeps et a simplement réimprimé celle de Madrid, 1653.

2. Mon ami M. G. Cirot a eu récemment l'obligeance d'examiner dans l'exemplaire de Londres un certain nombre de passages que je lui avais signalés. De cette confrontation résulte que 1653 contient déjà la plupart des leçons erronées de 1659 : cette dernière édition a en plus de mauvaises coupures de mots et des fautes d'impression.

qu'il a traduit uniquement d'après le texte espagnol, sans recourir à aucune autre version[1], me paraît assez sujette à caution. Il y a, en effet, çà et là d'étranges analogies entre Amelot et lui qui ne semblent pas dues au hasard. Aussi serais-je porté à croire que dans certains passages il a au contraire consulté soit l'Amelot français, soit ses dérivés allemands, ou qu'il a dû au moins se servir de notes qu'il avait prises antérieurement en les lisant.

Il m'arrivera, au cours de ce travail, de citer une traduction française de l'*Oráculo* postérieure à celle d'Amelot et qui se donne comme fort supérieure à la première « non pas pour le stile précisément et pour l'expression, mais pour le fonds même, et pour la pensée de Gracien ». J'entends parler de celle du P. Joseph de Courbeville[2], qui, en fait, n'est ni plus exacte ni mieux écrite que *L'Homme de cour* d'Amelot. Sans doute, ce jésuite, venant en second, a évité quelques fautes commises par son devancier, mais presque toujours il se borne à le suivre, paraphrasant beaucoup et s'écartant énormément de ce qu'a écrit Gracián.

Tous les traducteurs de l'*Oráculo* ont numéroté les maximes, au lieu que les éditions espagnoles les donnent sans numéros[3], ce qui est fort incommode : il faut donc prendre le parti d'inscrire ces numéros manquants sur l'exemplaire du texte original dont on se sert, ce que j'ai fait sur mon exemplaire de l'édition d'Amsterdam[4].

1. « Diese Uebersetzung ist durchaus nach dem *Spanischen Original*, ohne dass ich irgend eine Uebersetzung dabei zur Hand gehabt hätte, mit besonderer Liebe und Sorgfalt gemacht, » etc. *(Litterarische Notiz)*.

2. *Maximes de Baltazar Gracien, traduites de l'espagnol, avec les Reponses aux Critiques de l'Homme universel et du Heros, traduites du même auteur.* A Paris, chez Rollin fils, Quai des Augustins, à S. Athanase, M DCC XXX, in-16.

3. Même dans la toute récente réimpression de la *Biblioteca de filosofía y sociología*, n° 18, où chaque maxime est séparée de la précédente par trois astérisques : il aurait été bien simple cependant de remplacer ces astérisques par un chiffre.

4. Dans les pages qui suivent je cite le titre et les passages des maximes, sur lesquels porte la discussion, d'après l'édition de 1659, en conservant fidèlement la ponctuation et l'orthographe de ce texte. Voici les abréviations dont je me sers. G. = Gracián ; S. = Schopenhauer ; I = traduction italienne ; A. = Amelot ; C. = le P. de Courbeville ; J. = Jacobs. Bien entendu, je ne mentionne les deux dernières traductions que lorsqu'elles se séparent l'une d'Amelot, l'autre de Schopenhauer et qu'elles présentent quelque intérêt.

3. Llevar sus cosas con suspension. « Tenir les autres en suspens. »

« *amaga* misterio en todo, y con su misma arcanidad *provoca* la veneracion. » — « Bei Allem *lasse* man etwas Geheimnissvolles durchblicken und *errege*, durch seine Verschlossenheit selbst, Ehrfurcht. » Mais *amaga* et *provoca* ne sont pas des subjonctifs. A., mieux : « Cela fait croire, qu'il y a du mistére en tout, et le secret excite la venération. » Il convient d'observer, une fois pour toutes, que G., par recherche de concision, omet souvent d'indiquer le sujet du verbe, quand ce sujet est le héros, l'homme avisé ou accompli.

« *aun* en el darse a entender se ha de huir la *llaneza :* » — « Sogar wo man sich herauslässt, vermeide man *plan* zu sein. » Je crois que *plan* ne rend pas suffisamment l'idée de candeur, de franchise un peu niaise qu'exprime *llaneza*. Les autres traducteurs n'ont pas non plus senti la nuance.

4. El saber y el valor alternan grandeza.

« Wissenschaft und Tapferkeit *bauen* die Grösse *auf* » ne traduit pas *alternar*. I. : « concorrono *vicendevolmente* alla grandezza », ou A. : « font *réciproquement* les grands hommes », ou C. : « Ces deux qualités contribuent *mutuellement* à faire le grand homme », sont plus exacts.

5. Hazer depender. « Rendre les autres dépendants de soi. »

« Acabada la dependencia acaba la correspondencia, y con ella la estimacion. Sea licion, y de prima en experiencia, *entretenerla, no satisfazerla.* » — « Es sei also eine Hauptlehre aus der Erfahrung, dass man die *Hoffnung* zu erhalten, nie aber ganz zu befriedigen hat. » G. ne parle pas ici de l'« espérance », dont il est question plus haut, mais de la « dépendance ». I., bien : « Sia dunque lezione, e primaria nella scuola della esperienza, l'andar trattenendo la *dipendenza,* e non del tutto sodisfarla. » A., bien aussi : « C'est donc une leçon de l'expérience, qu'il faut faire en sorte, qu'on soit toujours nécessaire. »

15. Tener genios auxiliares. « Se servir de l'esprit des autres. »

« Felicidad de poderosos; acompañarse de *valientes* de entendimiento, que le saquen de todo ignorante aprieto. » — « Es ist ein Glück der Mächtigen, dass sie *Männer* von ausgezeichneter Einsicht sich beigesellen können. » G. a employé ici *valientes* en pensant au sens de *bravi* à la solde d'un homme puissant. Dans le *Criticón* (I, 4), Critilo se présente entouré de « malos y falsos amigos, lisongeros, *valientes,* terceros y entremetidos, viles sabandijas de las haziendas ». Le même roman (I, 13) nous décrit un homme de qualité accompagné de ses « enanos, entremetidos, truhanes, *valientes* y lisongeros, que parecia el arca de las sabandijas ». *Clients* ou *satellites intellectuels* répondrait à peu près à la pensée de G. Aucun des traducteurs n'a saisi cette nuance, sauf peut-être J., qui traduit : « champions of intellect. »

19. No entrar con sobrada expectacion. « Ne pas débuter en donnant de trop grandes espérances. »

« *casase* la imaginacion con el deseo, y *concibe* siempre mucho mas de lo que las cosas son. » — « Die Einbildungskraft *verbindet sich* mit dem Wunsche und *stellt sich* daher stets viel mehr *vor,* als die Dinge sind. » Pourquoi n'avoir pas gardé la métaphore comme aux n°s 175 et 216? A., bien : « Comme l'Imagination a le desir pour époux, elle conçoit toujours beaucoup au delà de ce que les choses sont en effet. »

21. Arte para ser dichoso. « L'art d'être heureux. »

« Contentanse algunos con ponerse de buen aire a las puertas de la fortuna, y esperan à que ella *obre.* » A., C., S. et J. traduisent comme s'il y avait *abra;* I., comme s'il y avait *abra* et *obre :* « aspettano, che ella *apra* e *operi* ».

23. No tener algun desdoro. El sino de la perfeccion.

« Ohne Makel seyn : die unerlässliche Bedingung der Vollkommenheit. » Ici le contresens est formel. S. fait dire à l'auteur : « N'avoir point de tache, telle est la condition

indispensable de la perfection, » alors qu'il a dit : « Évitez les taches; il n'y a pas de perfection où l'on ne trouve quelque chose à reprendre, » ou, comme dit A. : « A toute perfection il y un SI, ou un MAIS. » I., de même : « Questo è il sì nò della perfezione. » Dans la description du « Pont des mais » (*Criticón*, II, 11), G. dit qu'il n'y a homme qui ne bronche sur un « mais » : « No avia hombre, que no tropeçasse en su Pero, y para cada uno avia un *Sinò*. » Plus loin, dans le même roman (III, 9), il est répondu à Andrenio : « No hallaràs si sin no, ni cosa sin un *si no*. »

26. HALLARLE SU TORCEDOR A CADA UNO.

« Es el arte de mover voluntades, mas consiste en destreza, que en resolucion un saber por donde se le ha de entrar a cada uno. » Telle est la ponctuation de l'original. S. traduit comme s'il y avait un point après « resolucion » et fait de « un saber », etc., une autre phrase, mais à cette phrase il est obligé d'ajouter deux mots pour lui donner un sens : « Die Daumschraube eines Jeden finden. Dies ist die Kunst, den Willen Andrer in Bewegung zu setzen. Es gehört mehr Geschick als Festigkeit dazu. *Man muss* wissen, wo einem Jeden beizukommen sei. » A. coupe beaucoup mieux et traduit exactement : « Trouver le faible de chacun. C'est l'art de manier les volontez, et de faire venir les hommes à son but[1]. Il y va plus d'adresse, que de résolution, à savoir par où il faut entrer dans l'esprit de chacun. »

33. SABER ABSTRAER. « Savoir se réserver pour soi. »

« con esta cuerda templança se conserva mejor el agrado con todos, y la estimacion, porque no se *roza* la preciosissima decencia. » — « Mit dieser klugen Mässigung wird man sich am besten die Gunst und Werthschätzung Aller erhalten, weil alsdann der so kostbare Anstand nicht *allmälig bei Seite gesetzt wird*. » S. n'a pas compris le sens de *rozar* et *allmälig* n'est pas dans le texte. G. veut dire que grâce à cette prudente modération, il n'est porté aucune atteinte à la décence, que

1. Ce dernier membre de phrase n'est pas dans le texte.

la décence n'est même pas frôlée. A. traduit mal : « l'on ne sauroit se conserver l'estime et la bienveillance des gens, sans ce tempérament, d'où dépend la bienséance; » mais C. est bon : « en gardant un juste milieu, on se conserve mieux l'affection et l'estime de tout le monde; et les règles de la plus délicate bienséance ne sont jamais violées. » I., bien aussi : « perche non si offende la preziosissima decenza. »

47. Huir los empeños.

« Ehrensachen meiden, » dit S., mais *empeños* a un sens bien plus général que celui d'« affaires d'honneur ».

« Ay hombres *ocasionados.* » — « Es giebt Leute, die ...leicht Gelegenheit nehmen und geben. » L'*hombre ocasionado* est un mauvais coucheur qui cherche prétexte à dispute, un ombrageux, un querelleur. « Es hispanismo, » dit le Dictionnaire *de autoridades*. I. seul rend à peu près le sens en mettant « rompicollo ».

« y yà que aya un necio ocasionado, escusa que con el no sean dos. » — « und wenn auch etwa ein allezeit bereitwilliger Narr da ist, so bittet er zu entschuldigen, dass er nicht Lust hat, der andre zu seyn. » Outre que *ocasionado* est encore mal rendu, S. ne suit pas du tout la pensée de l'original. *Escusa que con el no sean dos* signifie que l'homme avisé évite de fournir au premier mauvais coucheur un compagnon; « il se garde bien de faire le deuxième, » comme dit A. La traduction est bonne aussi dans I. : « e se bene si truova con vno sciocco rompicollo, si contiene, e fà che con esso lui non siano due. »

48. Hombre con fondos. « Homme de fonds. »

« Ay sugetos de sola fachada... tienen la entrada de palacio, y de choza la habitacion : no ay en estos donde parar, *o todo para*, porque acabada la primera salutacion, acabò la conversacion. » — « An solchen ist gar nichts, wobei man lange weilen könnte, obwohl sie langweilig genug sind. » Il n'y a rien de tel dans le texte. G. dit : « avec de tels gens, on ne sait sur quoi s'arrêter (c'est-à-dire on ne trouve rien à dire), ou l'on demeure court, car après l'échange des premières civilités

la conversation cesse. » Les autres traducteurs ne sont pas très heureux, mais, sauf J. qui copie S., au moins n'ont-ils pas commis de contresens.

50. Nunca perderse el respeto a si mismo, ni se rose (lire roze) consigo a solas.

« Nie setze man die Achtung gegen sich selbst aus den Augen, und mache sich nicht mit sich selbst gemein. » La traduction est bonne ; S. a bien corrigé la faute d'impression et vu que *rozar* signifie ici « se toucher de près, se fréquenter ». Je cite ce passage à cause de A., qui a cru reconnaître dans *rose* le subjonctif d'un verbe signifiant « rougir ». De là cette bizarre traduction : « Ne se perdre jamais le respect à soi-même. Il faut être tel, que l'on n'ait pas de quoi *rougir* devant soi-même. » Le piquant est que C., qui se tient pour si supérieur à A., lui emboîte le pas : « Il faut être en son particulier dans un état, où l'on n'ait pas lieu de *rougir* à ses propres yeux. » I. : « Ne meno quando è solo, si stroffini al muro, » où *rozar* est pris à tort au sens propre de « se heurter à ».

54. Tener brios a lo cuerdo. « De la vigueur, mais avec prudence. »

Voilà un cas où il semble bien que S. s'est souvenu de A. En effet, l'expression : « Haare auf den Zähnen haben, » qui ne traduit pas exactement le titre de la maxime espagnole, est donnée dans les dictionnaires comme le correspondant du français de A. : « Avoir du sang aux ongles. » Si S. n'avait pas été influencé par A., il aurait cherché à rendre *á lo cuerdo*, comme a fait I. : « Hauer brio saggiamente. »

56. Tener buenos repentes.

n'est pas « Geistesgegenwart haben », car la « présence d'esprit » diffère de « la vivacité d'esprit » ou du « don d'improviser ».

59. Hombre de buen dexo. « L'homme qui sait faire une bonne fin. »

« Desaire comun es de *afortunados*, tener muy favorables los principios, y muy tragicos los fines. » — « Es ist das gewöhnliche Loos der *Unglückskinder*, einen gar fröhlichen Anfang, aber ein sehr tragisches Ende zu erleben ». S. s'est sans doute imaginé que dans *afortunados* l'*a* avait une valeur privative comme en grec, et cependant au n° 31 il a correctement rendu le même mot par « die Glücklichen ». Le curieux est que I. aussi traduit : « Disgrazia commune degli *sfortunati*. »

63. Excelencia de primero, y si con eminencia doblada. « Avantage de la primauté, qui est double si l'éminence s'y ajoute. »

« gran ventaja jugar de mano, que gana en igualdad. » — « Grossen Vortheil hat der Banquier, der mit den Karten in der Hand spielt. » Où S. a-t-il pris cela? G. dit simplement que celui qui « a la main, qui joue le premier », a l'avantage, puisque, à cartes égales, il gagne. C'est ce qu'ont bien vu I. et A.

74. No ser intratable. « Ne pas se montrer intraitable. »

« Es la inaccessibilidad vicio de desconocidos de si, que mudan los humores con los honores : no es medio a proposito para la estimacion començar enfadando. » — « Die Unzugänglichkeit ist ein Fehler, der aus dem Verkennen seiner selbst entspringt : da verändert man mit dem Stande den Karakter; *wiewohl* es kein passender Weg zur allgemeinen Hochachtung ist, dass man damit anfängt, Allen ärgerlich zu seyn. » Le *wiewohl* détruit absolument le sens du passage, qui a été parfaitement rendu par A. : « Le dificile abord est le vice des gens dont les honneurs ont changé les mœurs. Ce n'est pas le moien de se mettre en crédit, que de commencer par rebuter autrui. »

80. Atencion al informarse. « Prendre soin de s'informer. »

« Sea la reflexa contraste de lo farto (*sic*), y de lo falso. » — « Die schlaue Ueberlegung sei der Wardein des *Uebertriebenen* und des Falschen. » Cette traduction montre que S. a pris

farto comme équivalent de *harto;* mais *farto* est une simple faute d'impression de l'édition de 1659 pour *falto*[1]. Sans cesse G. oppose dans ses écrits *fallo* à *falso* (cf., par exemple, *Oráculo,* n° 181 : « es tenido el engaño por *fallo,* y el engañador por *falso;* n° 273 : « conozca al que siempre rie por *fallo,* y al que nunca por *falso.* » Le sens de la phrase est : « La réflexion doit contrôler ce qui est défectueux et ce qui est faux. » Il est remarquable qu'aucun des traducteurs n'ait compris ce passage. I. semble l'auteur du faux sens qui a passé dans A. et C. : « Sia la riflessione quella, che faccia paragone dell' oro vero dal falso, e riuegga i pesi, e le mesure. » — « Sers-toi de ta réfléxion à discerner les piéces fausses, ou legéres, d'avec les bonnes. » (A.) — « ensuite la réflexion différencie le vrai du faux. » (C.)

83. Permitirse algun venial desliz. « Commettre exprès quelque faute légère. »

« Tiene su ostracismo la invidia, tanto mas civil, quanto mas criminal. » — « Der Neid übt einen niederträchtigen, frevelhaften Ostracismus aus. » Sauf que le *tanto... quanto* n'est pas rendu, c'est à peu près cela. S. a au moins vu que *civil* a ici les deux sens de « civil » par opposition à « criminel » et de « bas, vil, misérable » fréquent en ancien castillan. A. bat complètement la campagne : « L'Envie a son Ostracisme, et cet Ostracisme est d'autant plus *à la mode,* qu'il est injuste. » C., pour ne pas copier A., le modifie arbitrairement : « L'envie a son ostracisme d'autant plus *commun*, qu'il est plus inique. » I., qui n'a pas dû comprendre non plus, se livre à un long délayage : « La inuidia hà il suo Ostracismo, che si come la Republica d'Atène sbandeggiaua à tempo, chi troppo spiccaua trà gli altri, non per castigare la maluagità, mà per moderare la Eccellenza : cosi l'inuidia si serue d'una simigliante legge. »

85. No ser malilla.

« Nicht die Manille seyn », et en note : « Ausdruck aus dem L'Hombre-Spiel », mais cette façon de traduire ne nous

1. Dans 1653, la consonne avant *l* est tombée à l'impression.

apprend rien. M. Jacobs dit ceci dans une note de sa traduction : « Schop. suggests that this is the Manillio of Hombre, the second best trump (cf. Pope, *Rape of Lock*, III, 51). But there is a game mentioned by Littré *s. v.*, which is obviously the one referred to by Gracian. In this the nine of diamonds, called Manille, can be made any value the player wishes. Manille thus means a combination of a Jack of all Trades and a universal drudge. » En effet, la *malilla* est non seulement le deuxième matador au jeu de l'hombre, mais « le neuf de deniers au jeu de tarauts et de carreaux aux cartes, qui sert à tout ce que l'on veut pour faire son jeu » (Oudin). C'est à ce dernier sens que s'est arrêté I. : « Non essere il Noue del Tarocco, che serue in ogni punto del giuoco... Questa propietà del Noue de Tarrochi s'attacca ad ogni sorte di talenti. » Mais peu nous importe le sens propre de *malilla* dans le jeu de l'hombre ou dans tout autre, car le mot est évidemment pris ici au sens figuré d'« homme bon à tout faire », que je trouve indiqué dans le *Vocabolario italiano, e spagnolo* de Lorenzo Franciosini : « *Servir de malilla, o como malilla.* Vale servire; e far ogni cosa, cioè il cameriero, lo spazzatore, il compratore, e simili altri offizi, che in Roma hanno cominciato à dargli tutti ad uno. » En somme, un maître Jacques, comme l'indique M. Jacobs. Les *Autoridades* donnent un autre sens qui me paraît fort problématique : « Sugeto de mala intencion que con chismes y cuentos hace mal à los otros. » En tout cas, le contexte de la maxime prouve que G. a pris le mot au sens de Franciosini. A. traduit fort bien : « Ne se point prodiguer. »

88. Sea el trato por mayor. « Pas de petitesse. »

« Toda *nimiedad* es enfadosa. » — « Alles *Uebermass* ist widerlich. » C'est aussi ce que comprennent I. et A. : « Tutto il *troppo* infastidice. » — « Le *trop* est toujours ennuieux. » Les trois traducteurs ont été influencés par le latin, mais il va de soi qu'il s'agit ici de la « minutie exagérée ». C. seul l'a compris : « Toute minutie est insipide. » Les *Autoridades* déclarent que *nimiedad* prend abusivement ce sens : « En el

estilo familiar se usa por poquedad ò cortedad : y se debe corregir, pues significa esta voz totalmente lo contrario. » Pourquoi cette restriction? Il peut y avoir excès dans le petit et l'insignifiant comme dans le grand.

100. VARON DESENGAÑADO.

« Ein *vorurtheilsfreier* Mann. » Non. G. parle de l'homme « désabusé », comme dit A., et non de l'homme « libre de préjugés ».

104. TENER TOMADO EL PULSO A LOS EMPLEOS. « Tâter le pouls aux emplois. »

« Los [empleos] mas autorizados son los que tienen menos, ò mas distante la dependencia : y aquel es el peor, que al fin haze sudar en la *residencia* humana, y mas en la divina. » — « Die schlimmsten aber sind die, wegen derer man in dieser und noch mehr in jener Welt schwitzen muss. » Le mot essentiel *residencia*, « la reddition de compte qu'un magistrat ou un fonctionnaire doit après sa gestion, » a été escamoté, parce que S. ignorait ce détail des habitudes administratives et judiciaires de l'Espagne. Au contraire, les traducteurs du XVII[e] siècle le connaissaient, ils savaient ce que c'était qu'une *residencia,* qu'un *juez de residencia*, que *residenciar á uno.* Le mot, d'ailleurs, n'appartient pas exclusivement au langage judiciaire; G. lui-même, parlant de Ferdinand le Catholique, qui s'examinait, s'éprouvait, soumettait ses intentions à une enquête approfondie, dit : « Solia con ardid tomarse a si mismo *residencia* » (*El Politico Fernando*, 236), et Quevedo a appelé le jugement dernier *la universal residencia* et le Temps, *el juez de residencia.* I. traduit assez exactement notre passage : « Trà tutti gl' impieghi quello è peggiore, che nel finire fà sudare la fronte, à chi l'esercitò, dinanzi al *sindicato* humano, e più al divino. » A. aussi : « celui-là est le pire, qui, lorsqu'on en sort, oblige de rendre compte à des juges rigoureux, surtout quand c'est à Dieu. » C., mieux : « mais le pire de tous est celui qui aboûtit à rendre comptable au tribunal des hommes, et encore plus au tribunal de Dieu. »

105. No cansar. « Éviter d'être lassant. »

« y es verdad comun, que hombre largo raras vezes entendido, no tanto en lo material de la disposicion, quanto en lo formal del discurso. » — « Auch ist es eine bekannte Wahrheit, dass weitläuftige Leute selten von vielem Verstande sind; welches sich nicht sowohl im Materiellen der Anordnung, als im Formellen des Denkens zeigt. » S. ne s'est pas aperçu que G. fait ici allusion à un proverbe *(verdad comun)* lequel a été cité par A. sous le n° 27 : *Homo longus raro sapiens*. Là on renvoie à la traduction qu'en a donnée le *Criticón* (I, 7) : « el grande de cuerpo no es muy hombre. » Dans deux autres passages du même roman, G. a répété la même idée. à laquelle il paraît tenir assez : « los largos raras vezes fueron sabios » (II, 6); — « nunca veràs que los muy alçados, sean realçados : y aunque crecieron tanto, no llegaron à ser personas. Lo cierto es, que no son letras, ni ay que saber en ellos, segun aquel refran : hombre largo, pocas vezes sabio » (III, 4). Mais dans le passage de l'*Oráculo* qui nous occupe, G. s'est certainement inspiré d'un des *Ragguagli* de Boccalini (cent. I, n° 74), où Apollon explique le vrai sens, d'après lui, du dicton *Homo longus raro sapiens*. Aux lettrés de grande stature qui lui demandent de déclarer faux l'adage qui les concerne, le dieu réplique que cela ne lui est pas possible, concédant toutefois qu'il faut entendre *longus*, non de la taille, mais de la lenteur et de la lourdeur de l'esprit : « che l'uomo lungo non, come malamente era interpretato dal volgo, s'intendeua per una straordinaria grandezza di corpo, ma per la qualità della risolutione, e della deliberatione : perche la souerchia tardanza. e lunghezza in spedir le faccende era chiarissimo inditio d'inettia, di balordaggine, e di animo ottuso, & addormentato. » Aucun des anciens traducteurs n'a bien rendu le passage, car aucun n'est parti du proverbe, pas même A., qui cependant le connaissait. La traduction exacte serait : « Comme dit le proverbe, homme long — je ne dis pas tant par sa taille que par ses discours — est rarement intelligent. »

120. Vivir a lo platico. « S'accommoder au temps qui court. »

« El gusto de las *cabeças* haze voto en cada orden de cosas. » — « In jeder Gattung hat der Geschmack der *Mehrzahl* eine geltende Stimme. » Non pas le goût du « plus grand nombre », mais le goût de l'« élite ». Comme dit A. : « des bonnes têtes », ou comme C. : « des bons esprits ».

122. SEÑORIO EN EL DEZIR Y EN EL HAZER. « L'autorité dans les paroles et dans les actions. »

« Es gran vitoria, coger los corazones; no nace de una necia intrepidez, ni del enfadoso *entretenimiento*, si en una decente autoridad, » etc. Voilà un de ces passages où l'on constate que S. — pas plus d'ailleurs que ses confrères — n'a aperçu une altération du texte qui remonte à 1653. Au lieu d'*entretenimiento*, il faut certainement lire *entremetimiento*, comme plus loin au n° 145 et comme dans deux passages du *Discreto* (p. 62 et 70 de l'édition de la *Bibl. de filosofía*). On s'explique aisément la substitution d'un de ces mots à l'autre : *entremetimiento* étant plus rare que *entretenimiento*, c'est celui-ci que les imprimeurs ont mis à la place du premier. Dans le *Héroe* aussi (XV, 16), là où les éditions de 1639 et de 1659 donnent correctement *entremetimiento*, Rivadeneyra et l'édition de la *Bibl. de filosofía* ont *entretenimiento*[1]. Gr. a voulu dire que, pour gagner les cœurs, il ne faut ni une sotte hardiesse ni de lassantes manœuvres ou intrigues, mais l'autorité qui résulte de la grandeur du caractère et que soutiennent des mérites. Il est plaisant de voir les efforts et les expédients des traducteurs qui veulent à tout prix trouver un sens à *entretenimiento* : « Non nasce da una sciocca intrepidezza, ne *dal tedioso passatempo* d'alcuni

1. Ce n'est pas seulement dans les œuvres de Gracián qu'on constate cette confusion. Il existe une nouvelle du XVII° siècle qu'on a attribuée à Quevedo et qui a en réalité pour auteur un D. Diego de Tovar y Valderrama, dont le vrai titre est *Don Raimundo el Entremetido*. Or, des copies manuscrites de cette nouvelle et certains érudits modernes ont changé le titre en *Don Raimundo el Entretenido;* même le dernier éditeur se déclare partisan de ce changement et l'adopte (voir A. Bonilla y San Martin, *Anales de la literatura española*, Madrid, 1904, p. 80). Il suffit cependant d'en lire quelques lignes pour se rendre compte qu'*entremetido* répond seul à la pensée de l'auteur, et au surplus ce mot revient dans plusieurs passages de la narration où M. Bonilla le conserve. Alors? On sait que l'*entremetido* est un des types favoris des écrits satiriques de Quevedo; je ne rappellerai ici que *El entremetido, y la dueña y el soplón*. En ce qui touche la nouvelle de Tovar, il est encore à remarquer qu'un contemporain, Pérez de Montalbán, la cite sous le titre de *Don Raimundo el entremetido*, contrairement à ce qu'affirme M. Bonilla.

dicitori. » (I.) — « Cela ne vient pas d'une folle bravoure ni d'*un parler imperieux.* » (A.) — « Cette supériorité ne vient pas d'une vaine audace, ni d'*un ton de voix imperieux.* » (C.) — « Es entsteht nicht aus einer dummen Dreistigkeit, noch *aus einem übellaunigen Wesen bei der Unterhaltung.* » (S.) — « it does not arise from any foolish presumption or *pompous talk.* » (J.)

125. No ser libro verde. « N'être point un registre d'infamie. »

Il y a ici un souvenir historique qui mérite d'être signalé. Le *Livre vert d'Aragon,* dont la première rédaction par un secrétaire de l'Inquisition de Saragosse remonte à la fin du xve siècle, fournissait les généalogies des principaux nouveaux chrétiens ou *conversos ;* cela équivalait en somme à un catalogue de réprouvés, destiné à garantir les purs contre des alliances compromettantes. Après ce livre, en partie publié par D. Rodrigo Amador de los Rios dans la *Revista de España,* t. CVI (1885), on en fit d'autres, aussi nommés *libros verdes* ou *del becerro,* qui circulaient beaucoup et qui devinrent de vrais instruments de calomnie et de chantage, car leurs auteurs ne cherchaient le plus souvent qu'à satisfaire des rancunes personnelles ou à exploiter des passions et des craintes (Lea, *The Inquisition of Spain,* t. II, 298 et 307). Nous voyons par la correspondance d'un agent des députés d'Aragon à Madrid, au commencement du xviie siècle, que ces députés agirent énergiquement pour faire saisir par l'Inquisition le *Livre vert* « à cause du grand dommage qu'en éprouvaient beaucoup de personnes de ce royaume » (Lettres de D. Gerónimo Dalmao y Casanate aux députés du royaume d'Aragon, 3 septembre 1616. *Revista de archivos, bibliotecas y museos* du 20 septembre 1878. Année VIII). Ces réclamations et sans doute d'autres analogues portèrent leurs fruits, car les ordonnances de réformes promulguées par Philippe IV en 1623 prescrivirent la destruction de semblables factums dépourvus de toute autorité et capables de semer le trouble dans la nation (*Novísima Recopilación,* liv. XI, tit. xxvii, loi xxii). On conçoit donc que G. ait été amené à parler du *Libro verde,* terreur de

beaucoup de ses compatriotes; il s'en est encore souvenu dans le *Criticón* (II, 9) : « el infame [pára] en *libro verde* ; »

« huya el atento de ser registro de infamias, que es ser un aborrecido *padron;* » — « denn das heisst ein verabscheuter *Patron* seyn. » *Patron* fait contresens, il aurait au moins fallu dire au féminin *Patrone :* ce mot signifie en allemand « modèle » et rend l'un des sens de *padrón*. Seulement ici *padrón* veut dire « pierre commémorative, marque d'infamie. Je ne vois pas ce que I. entend par « vn abborrito *Matricola* ». A., mal : « c'est là s'ériger en *modéle* très désagréable ».

126. NO ES NECIO EL QUE HAZE LA NECEDAD, SINO EL QUE HECHA NO LA SABE ENCUBRIR. « Le plus sot n'est pas celui qui commet la sottise, mais celui qui, l'ayant commise, ne sait pas la cacher. »

« Todos los hombres yerran, pero con esta diferencia, que los sagazes desmienten las hechas, y los necios *mienten* las por hazer. » — « Alle Menschen begehn Fehltritte, jedoch mit dem Unterschiede, dass die Klugen die begangenen verhehlen, die Dummen aber die, welche sie erst begehn wollen, schon zum voraus *lügen*. » Malgré le *sonsonete* et les exemples assez nombreux chez G. où *mentir* s'emploie avec un régime direct (par ex. *Criticón,* I, 11 : « Persuadase la otra linda que no es tan angel como la *mienten;* II, 7 : hasta los vicios se cubren con su buena capa [de la virtud] y *mienten* sus aparencias »), il semble bien qu'on doive lire *mientan*. En effet, c'est *mentar*, « annoncer, déclarer », et non *mentir*, « faire passer pour », que réclame ici le sens. Les anciens traducteurs l'ont vu : « e gli sciocchi *palesano* ancora quelli [falli] c' hanno da fare. » (I.) — « les fous *montrent* celles [les fautes] qu'ils vont faire. » (A.) — « les fous *disent* les fautes mêmes qu'ils ont dessein de faire. » (C.)

« Sea excepcion de la amistad el no confiarla los defectos, » etc. — « Sogar in der Freundschaft sei es eine *Ausnahme*, dass man seine Fehler dem Freunde anvertraut. » G. ne dit pas qu'il faut exceptionnellement confier ses fautes à son ami, mais que dans l'amitié même il doit y avoir une exception, une réserve, laquelle précisément consiste à ne pas avouer ses fautes à l'ami : « Si permetta questa eccezione anco nell' Amici-

zia, di non confidarle quei difetti ; » (I.) — « Quelque grande que soit l'amitié, ne lui fais jamais confidence de tes défauts ; » (A.) — « Dans le commerce de l'amitié, que l'on excepte la confidence de ses défauts. » (C.)

141. NO ESCUCHARSE. « Ne pas s'écouter parler. »

« Achaque de señores es hablar con el *bordon* del digo algo, y aquel, è, que aporrea a los que escuchan. » — « Es ist eine Schwäche grosser Herren, mit dem Grundbass von « Ich sage « Etwas » zu reden, zur Marter der Zuhörer. » S. traduit par *Grundbass*, mais *bordón* est pris ici, comme dans le *Discreto*, éd. de 1900, p. 138, au sens de petit mot de remplissage, — *bordoncillo inútil,* chez Quevedo, — que les gens de qualité introduisent à tout propos dans la conversation : « el bordon del « digo algo? » y aquel « è », que aporrea a los que escuchan ; » c'est de cette façon qu'il faut transcrire. S. a traduit *digo algo*, mais sans voir que la formule est interrogative, et cependant tous les dictionnaires signalent ce modisme[1], que G. lui-même emploie dans le *Criticón*, III, 7 : « Que bien glossavan estos mismos à todo lo que dezian, y las mas vezes era un disparate ! « *Digo algo ?* » arqueando las cejas. « No os parece que dixe bien? » Quant à l'interjection *è*, S. l'a omise. Les vieux traducteurs sont encore plus mauvais. I. semble inintelligible : « Vizio de' Signori è parlar col bordone del dico così, ed è quello che bastona coloro, i quali ascoltano. » — A. paraphrase sans comprendre : « C'est un défaut des Grands de parler d'un ton impérieux, et c'est ce qui assomme ceux qui les écoutent. » — C., de même : « ce défaut est plus familier aux Grands, qui d'un ton haut racontent toujours des choses non communes, selon eux, et qui assomment par là ceux qui les écoutent ».

144. ENTRAR CON LA AGENA, PARA SALIR CON LA SUYA. « Invoquer l'intérêt d'autrui pour soigner le sien propre[2]. »

1. Dans le *Dialogo de la lengua* de Juan de Valdés on trouve la variante *A quien digo?* Voy. p. 381 de l'éd. Boehmer, qui cite d'autres exemples de la *Célestine*. Chez Lucas Gracián Dantisco, *Galateo español,* Madrid, 1599, p. 19, et chez Quevedo, *Zahurdas*, p. 309 b et 310 a : *Qué digo?*

2. On sait que Schopenhauer inscrivit un jour cet aphorisme au dos de la lettre

« tambien con personas, cuya primera palabra suele ser el no, conviene desmentir el tiro, porque no se advierta la dificultad del conceder, mucho mas quando se presiente la *version.* » Encore un cas où S. n'a pas aperçu l'altération du texte; il a traduit *version,* faute évidente pour *aversion :* « noch viel mehr aber wo ihnen gar die *Umgestaltung* schon ahnden könnte. » A. a parfaitement bien rendu toute la phrase : « Et lorsqu'on a affaire à ces gens, dont le premier mot est toujours, NON, il ne leur faut pas montrer, où l'on vise, de peur qu'ils ne voient les raisons de ne pas accorder : et principalement, quand on pressent qu'ils y ont de la *répugnance.* »

145. NO DESCUBRIR EL DEDO MALO. « Ne pas découvrir le point faible. »

« No servirà el picarse uno, sino de picar el gusto al *entretenimiento.* » Même substitution fautive que plus haut (n° 122) de *entretenimiento* à *entremetimiento*, et cependant il ressort clairement du contexte que G. a voulu dire qu'en se fâchant on excite d'autant plus l'intrus, le touche-à-tout, l'*entremetido* à appuyer sur le point faible. Tous les traducteurs ont prétendu trouver un sens à cette bévue de l'édition de 1653 : « Non seruirà il piccarsene, se non di piccare il gusto, à chi se ne *piglia spasso.* » (I.) — « Garde-toi aussi de t'en plaindre, d'autant que la malice attaque toujours par l'endroit le plus faible; le ressentiment ne sert qu'à la *divertir.* » (A.) — « Vous aurez beau vous offenser, vous ne ferez qu'augmenter la joye de ceux qui se *divertissent* sur votre compte. » (C.) — « Sich zu erzürnen würde zu nichts dienen, als den *Spaass der Unterhaltung* zu erhöhen. » (S.)

147. NO SER INACCESSIBLE. « Ne pas se montrer inaccessible. »

« El mas *esento* ha de dar lugar al amigable aviso » — « Sogar der *Ueberlegenste* soll freundschaftlichem Rathe Raum geben. » *Esento* ne signifie pas « le plus supérieur », mais « le plus

d'un de ses amis qui lui avait proposé une opération financière, peut-être avantageuse, mais où l'ami en question avait un intérêt trop direct (Éd. Grisebach, *Schopenhauer. Geschichte seines Lebens*, Berlin, 1897, p. 210).

libre, le plus indépendant ». Il n'y a que C. qui se rapproche du sens exact : « Le plus capable de se passer d'avis. »

149. Saber declinar a otro los males. « Savoir détourner son propre mal sur autrui. »

« aya pues un *testa de yerros*, terrero de infelicidades, a costa de su misma ambicion. » — S. a bien compris : « daher habe man, wenn auch auf Kosten seines Stolzes, so einen Sündenbock, so einen Ausbader unglücklicher Unternehmungen. » Ce qui surprend ici est l'écriture *testa de yerros*, où, par un calembour bien usé mais dont G. se contente, *yerros* est à la fois substantif verbal de *errar* et pluriel de *hierro*. L'expression usuelle est *testa de ferro,* que G. emploie dans le *Criticón*, II, 12 : « Que pretenden estos Sabios, reparò Critilo, con favorecer à este tonto, procurando con tantas veras entronizarle?... no veys que si este sube una vez al mando, que ellos le han de mandar à el? Es *testa de ferro,* en quien afianzan ellos el tenerlo todo à su mano. » D'après les *Autoridades*, qui de *testa de ferro*[1] renvoient à *cabeza de hierro*, nous aurions là un emprunt au toscan : « Entre los hombres de negócios y comerciantes se llama el sugéto en cuyo nombre se trata, conviene y ajusta el negociado, y el que suena como principal en la escritúra y assiento; aunque en la realidád no lo sea, ni tenga parte alguna en él. Parece haverse tomado del Toscano *Testa de ferro,* que vale lo mismo. Llámase tambien Capa rota. » J'ignore si l'italien connaît un *testa di ferro*, équivalent d'« homme de paille », mais j'en doute, vu que les dictionnaires indiquent dans ce sens l'expression *testa di gèsso* et qu'au n° 183 de notre texte les mots *cabezas de hierro,* qui désignent là des gens entêtés, obstinés, ont pour correspondant dans I. *teste di ferro*. Au surplus, dans le passage ci-dessus, *testa de yerros* signifie moins « homme de paille » que « bouc émissaire[2] ». Les vieux traducteurs n'ont pas compris : « dunque ci sia vna

1. Aujourd'hui les dictionnaires enregistrent le composé *testaferro.*

2. Au chapitre LVI de l'*Agudeza* (éd. de 1649, p. 342), Gracián emploie l'expression *testa de desengaños* pour définir l'épopée qui, en peignant les exploits ou les aventures d'un héros, instruit tous les mortels et les désabuse : « Forxa vn espejo comun, y fabrica una *testa de desengaños.* »

fronte di ferro, bersaglio delle imprese. » (I.) — « Il doit y avoir une *tête forte,* qui serve de but à tous les corps (*sic* pour coups). » (A.) — « Il faut donc un homme qui pour prix de son ambition soit comme un *mur d'airain*; où tous les coups viennent frapper. »

168. No dar en monstruo de la necedad. « Ne pas devenir un type monstrueux de sottise. »

Figurero, dans l'énumération des divers genres de sottise, ne signifie ni « patelin » (A.), ni « astrologue » (I.), ni « Gesichterschneider » (S.), c'est-à-dire « grimacier », mais s'entend de qui se singularise. La traduction serait : « original, excentrique ».

172. No empeñarse con quien no tiene que perder. « Ne pas se compromettre avec qui n'a rien à perdre. »

« y el a (*lire* yela) un desaire mucho lucido sudor. » S. n'a pas vu la faute et il a traduit au petit bonheur : « indem ein einziger schmählicher Unfall so vielen heissen Schweiss *vergeblich machen würde.* » — A., bien : « Il ne faut qu'un petit vent pour geler une abondante sueur. » ce qui peut lui avoir été suggeré par I. : « Vno sbaglio, come vn vento freddo, fà gelare gran copia d'honorato sudore. »

180. Nunca regirse por lo que el enemigo avia de hazer. « Ne jamais se régler sur ce que doit faire l'ennemi. »

« El necio nunca harà lo que el cuerdo juzga ...si es discreto tampoco. » Il faut comprendre : « si es [el enemigo] discreto », et non pas comme S. : « si es [el necio] discreto. » De même une ligne plus bas *desmentir* doit être traduit, comme presque toujours chez Gracián, par « dissimuler, déguiser ». (Sur ce sens, voir Cuervo, *Diccionario*, s. v. *desmentir*, f.)

194. Concebir de si, y de sus cosas cuerdamente, y mas al començar a vivir. « Ne pas se former une trop haute idée de soi et de ses affaires, quand on ne fait que commencer à vivre. »

« Es destreza assestar algo mas alto para ajustar el tiro, pero

no tanto que sea desatino al començar los empleos, es precisa esta reformacion de concepto, que suele desatinar la presuncion sin la experiencia. » Telle est, dans l'édition de 1659, la ponctuation de cette phrase. S. l'a suivie : « Zwar ist es geschickt, etwas zu hoch zu zielen, damit der Schuss richtig treffe; jedoch nicht so sehr, dass man den Antritt seiner Laufbahn darüber ganz verfehle. Diese Berichtigung der Begriffe ist schlechterdings nothwendig, » etc. A. de même, qui me paraît ici avoir inspiré S. : « C'est adresse, de viser un peu plus haut pour mieux adresser son coup; mais il ne faut pas tirer si haut, que l'on vienne à faillir dès le premier coup. Cette réformation de son imagination est nécessaire, » etc. Or, la ponctuation admise par A. et S. ne vaut rien; il faut incontestablement couper la phrase par un point après *desatino*. I. seul a bien coupé : « Destrezza si stima il pigliar la mira alquanto più alta, per aggiustar il tiro, però non tanto che sia dopoi vno sbagliare del tutto dal bianco. Nel principiare gl' impieghi questa riforma del concetto è onninamente necessaria, » etc.

198. Saberse trasplantar. « Savoir se transplanter. »

« Ay naciones *que* para valer, se han de remudar, y mas en puestos grandes. » Ni I. ni S. n'ont saisi la valeur de *que*, qui équivaut à un pronom relatif construit avec une préposition (cf. A. Haase, *Syntaxe française du XVIIe siècle,* § 36, et Cuervo, *Apuntaciones criticas*, § 448). Il faut donc comprendre : « Ay naciones *en las quales*, » etc. Ou, comme traduit A. très exactement : « Il y a des gens, qui, pour valoir leur prix, sont obligez de changer de païs, sur-tout s'ils veulent occuper de grands postes, » au lieu que le contresens est patent chez I. : « Nazioni ci sono, le quali per farsi valere, hanno da mutar clima, » ou chez S. : « Es giebt Nationen, die um zu gelten, versetzt werden müssen. » En résumé, ce ne sont pas les nations, mais les individus de certaines nations qui, pour réussir, doivent être transplantés. Par extraordinaire, J. n'a pas ici copié littéralement S. : « There are nations with whom one must cross their borders to make one's value felt, » etc.

201. Son tontos todos los que lo parecen, y la mitad de los que no lo parecen. « Sont fous tous ceux qui le paraissent et la moitié de ceux qui ne le paraissent pas. »

« *Alçose* con el mundo la necedad. » — « Die Narrheit ist mit der Welt davon gelaufen » ne répond pas à l'idée d'*alzarse con*. A., bien : « La folie *s'est emparée* du monde. »

214. No hazer de una necedad dos. « D'une sottise n'en pas faire deux. »

« es *pension* de las imperfecciones, dar a censo otras muchas. » Le mot *pensión* a ici l'acception de « charge ou servitude qui pèse sur quelqu'un ou quelque chose », de là aussi « inconvénient ». — « Es ist dar *Erbtheil* der Unvollkommenheiten, dass jede noch viele andre auf Zinsen giebt. » *Erbtheil* est un contresens suggéré sans doute par A. : « C'est le *revenu* des imperfections, d'en mettre beaucoup d'autres à rente. »

241. Las burlas sufrirlas ; pero no usarlas. « Supporter les plaisanteries, mais n'en pas faire. »

« a lo mejor se han de dexar, y lo mas seguro es no levantarlas. » — « Le meilleur est de la laisser passer [la raillerie], sans la relever. » (A.) — « Das Beste ist also sich der Neckerei nicht anzunehmen, und das Sicherste, sie nicht einmal zu bemerken. » S. dépend, à ce qu'il semble, de A., et tous deux ont mal traduit. Le sens est : « Il faut cesser les plaisanteries au meilleur moment, c'est-à-dire quand elles n'ont pas encore causé d'offenses, et le plus sûr est encore de n'en point risquer. »

242. Seguir los alcances. « Conduire jusqu'au bout son entreprise. »

« Estos [los Belgas] acaban las cosas, aquellos [los Españoles] acaban con ellas. » La mauvaise traduction de A. a passé chez S. : « Ceux-ci voient la fin des affaires, et les affaires voient la fin de ceux-là. » — « Diese werden mit den Dingen fertig; mit Jenen die Dinge. » En fait ce que G. a voulu dire est ceci : « Les premiers finissent les affaires ; les

seconds finissent en même temps que les affaires, c'est-à-dire qu'ils les laissent se terminer toutes seules au petit bonheur[1]. »

244. Saber obligar. « Savoir obliger. »

« de tal suerte traçan las cosas, que parezca que los otros les hazen servicio quando les dan. » — « Ils ajustent les choses de telle sorte, que vous diriez qqe les autres s'acquittent de leur devoir, quand ils leur donnent. » (A.) C'est bien cela, sauf qu'il vaudrait mieux mettre : « s'acquittent d'un devoir, alors qu'ils leur font un pur don. » S. n'a pas compris : « Manche... lenken die Sachen so geschickt, dass es aussieht als *leisteten sie dem Andern einen Dienst,* indem sie sich von ihm beschenken lassen. » C. a été cette fois bien inspiré : « ils tournent les choses de façon que l'on diroit que les autres en les obligeant ne font que leur devoir. »

254. Nunca despreciar el mal por poco. « Ne pas mépriser le mal parce qu'il est petit. »

« Todos huyen del desdichado, y se arriman al venturoso, hasta las palomas con toda su sencillez acuden al *omenage* mas blanco. » — « Sogar die Tauben, bei aller ihrer Arglosigkeit, laufen nach dem weissesten Geräth. » *Geräth* ne traduit pas *omenage*, qui est le « donjon », comme l'a bien vu A. Dans le *Criticón* (III, 6), G. a fait une autre allusion à cette habitude de la colombe : « Otra atencion suya, que nunca buela, si no à las casas blancas, y nuevas, y à las torres mas luzidas. »

« Todo le viene a faltar a un desdichado, èl mismo a si mismo, el discurso, y el *conorte.* » — « Einen Unglücklichen lässt Alles im Stich, er sich selbst, die Gedanken, der *Leitstern.* » Cette traduction imprévue de *conorte* par *Leitstern* s'explique par le souvenir de A. : « Tout vient à manquer à un malheureux, il se manque à lui-même, en perdant la *tramontane.* » « Tramontane » qui d'ailleurs procède de I. : « Tutto viene à mancare allo sfortunato, egli medesimo manca à se stesso, mancandogli il discorso, mancandogli la tramontana. »

1. Dans *acabar con,* il y a aussi l'idée de « perdre » ou de « ruiner ». (Voy. Cuervo, *Diccionario,* s. v. *acabar,* p. 90 b). En ne terminant pas une chose, on la perd.

255. Saber hazer el bien, poco, y muchas vezes. « Faire peu de bien à la fois, mais souvent. »

« nunca ha de exceder el empeño a la possibilidad. » — « Nie muss man dem Andern so grosse Verbindlichkeiten auflegen, dass es unmöglich wäre, ihnen nachzukommen. » Où S. a-t-il été chercher ce sens qui ne répond en rien au texte? G. dit simplement : « Il ne faut jamais s'engager au delà de ses moyens, » ou, comme s'exprime fort bien A. : « L'engagement ne doit jamais surpasser le pouvoir. » C. et J., également mauvais : « Il ne faut faire du bien à qui que soit, jusqu'à le mettre hors d'état d'en recevoir davantage. » — « One should never give beyond the possibility of return. »

279. No dezir al contradezir. « Ne pas répondre au contradicteur. »

« No ay cuidado mas logrado, que *en espias.* » — « Keine Sorgfalt ist besser angewandt, als die *gegen Spione.* » Contresens qu'ont évité I. et A. « Non ci è studio più bene spesso, che *nelle spie.* » — « Il n'y a point de peine mieux emploiée, que celle d'*épier.* »

280. Hombre de ley. « L'homme de bon aloi. »

« ay pocas correspondencias buenas. al mejor servicio, el peor galardon; a uso ya de todo el mundo. » Aucun des traducteurs ne s'est rendu compte que G. sous-entend ici un proverbe de son pays : « A uso » ou « á fuer de Aragon, á buen servicio mal galardon. » L'exacte traduction serait donc : « Il n'y a pas que chez nous (en Aragon) qu'au meilleur service répond la pire récompense : cela se voit maintenant partout. »

281. Gracia de los entendidos. « L'approbation des habiles. »

« Mas se estima el tibio si de un varon singular, que todo un aplauso comun : *porque regueldos de aristas no alientan.* » Ces derniers mots, qu'a omis S., sans doute parce qu'il n'a pas réussi à les interpréter décemment, ont fourni la matière à une longue dissertation du P. de Courbeville, qui se lit dans sa préface, où il attaque avec assez de chaleur la traduction

d'Amelot. Laissons-le parler, car, malgré sa longueur, il ne laisse pas d'être instructif : « Voici entre mille (je ne dis rien de trop) voici entre mille, un exemple de la différence extrême des deux traductions de Gracien. Cet Auteur dit, Maxime CCLXXXI : « L'approbation toute simple d'un homme extraordinaire a plus de poids que l'applaudissement général des gens du commun : tous ces petits suffrages sont comme de trop legers alimens qui ne soutiennent point : *Porque regojos de aristas no alimentan.* M. Amelot traduit ainsi cette dernière phrase : Quand on a une arrête dans le gozier, le reniflement ne fait pas respirer. I. Comment cela se peut-il joindre et faire un sens avec sa phrase précédente : « Un tiede oui d'un grand homme est plus à estimer que l'applaudissement de tout un peuple : car quand on a une arrête, etc. *Porque regojos,* etc. II. *Aristas* signifie proprement des épics de bled, et souvent aussi des arrêtes; *Regojos* signifie toutes sortes de miettes. *Alimentar* signifie souvent, nourrir, et dans ces mots, il n'y a ni gozier, ni reniflement. Rendons le texte à la lettre : *Porque,* car, *regojos,* de petites miettes, *de aristas,* d'épics de bled, *non alimentan,* ne nourrissent point, ne soutiennent point. Or pour accommoder ce même texte à notre maniere, j'ai repris de la phrase précedente quelque chose du sens propre qui conduisît au sens figuré de la phrase suivante; et j'ai dit : *Tous ces petits suffrages* (de gens du commun) sont comme de trop legers alimens qui ne soutiennent point. Je soupçonne au reste, qu'au lieu de *regojos,* M. Am. aura lû, *regueldos,* qui signifie les rapports des viandes qu'on a dans l'estomac. Et dans cette supposition même, il ne se trouve pas un seul mot espagnol, qui puisse occasionner cet aphorisme singulier du traducteur : *Quand on a une arrête dans le gozier, le reniflement ne fait pas respirer.* » Après avoir lu ces lignes, on se demande si C. a vraiment eu sous les yeux un texte offrant la leçon qu'il a suivie : « porque *regojos* de aristas no *alimentan.* » J'en doute un peu, et cependant il semble d'autre part improbable qu'il sût assez d'espagnol pour se permettre de corriger ainsi une phrase de notre auteur. Doit-on admettre chez quelque éditeur des œuvres groupées de Gracián, au XVIIe ou au commence-

ment du XVIII[e] siècle, un scrupule à conserver le mot assez grossier de *regueldos*[1], auquel il aurait substitué *regojos*, en même temps que, pour plus de clarté, — ce qui d'ailleurs n'était nullement nécessaire — il aurait mis *alimentan* pour *alientan*? De toutes façons, deux points semblent acquis : 1° que G. a bien écrit : *porque regueldos no alientan*[2] ; et 2° que A. a complètement dénaturé la pensée de l'auteur.

Il serait assurément bien facile de multiplier les observations qui viennent d'être présentées, de signaler et de discuter encore beaucoup de passages où Schopenhauer, malgré toute son intelligence et tout son talent, n'a pas complètement réussi à saisir la pensée de Gracián et à en rendre avec l'exactitude voulue la forme à dessein quintessenciée ou obscure; mais peut-être trouvera-t-on que j'ai déjà abusé de la patience du lecteur et que la démonstration qui vient d'être faite suffit, surtout en ce qui concerne la valeur de la traduction de Schopenhauer comparée à celle d'Amelot dont la réhabilitation s'imposait, puisque l'opinion formulée à son égard par le philosophe allemand avait été sans autre vérification trop facilement acceptée un peu partout.

Avant de finir toutefois, et après avoir payé à Schopenhauer le tribut d'admiration qui lui revient à si juste titre, je voudrais indiquer par où, à mon avis, sa traduction pèche le plus et ce qu'aurait à faire, pour remédier à ses défauts les plus saillants, l'hispanisant qui entreprendrait de traduire à nouveau l'*Oracle portatif*. L'inconvénient le plus grave de la version de Schopenhauer — inconvénient qui pourra paraître à d'autres un mérite — c'est qu'elle nous donne l'impression d'un essai d'artiste plutôt que d'un travail méthodique de philosophe. Schopenhauer, en effet, tout en suivant de très près son modèle, s'est bien plus attaché à écrire avec vivacité et élégance, à varier habilement l'expression de la pensée espagnole

1. J., à qui le mot a dû arracher un *shame*, s'est évertué à couvrir cette inconvenance : « You cannot make a meal off the smoke of chaff. »

2. Le fait que M. Jacobs adopte cette leçon semble prouver qu'elle existe dans l'édition de 1653. I. la suit également dans sa traduction littérale : « rutti di reste non danno lena. »

qu'à se conformer aux principes d'écriture de son auteur, lequel emploie intentionnellement certains mots qui gardent chez lui des acceptions spéciales, comme par exemple *atento, caudal, cuerdo, culto, despejo, discreto, eminencia, empeño, figura, galante, genio* et divers autres. Ces mots-là il conviendrait, pour rester dans le ton, de les traduire avec une extrême exactitude et toujours de même, quitte à porter quelquefois préjudice à l'agrément du style. Entreprise ardue et qui nécessiterait une étude préalable du vocabulaire de Gracián dans toutes ses œuvres, car il faut bien se rappeler que l'*Oracle portatif* répète souvent, et à peu près dans les mêmes termes, ce qui déjà avait été dit ailleurs. Serait-on payé de cette peine et obtiendrait-on toujours le résultat espéré? J'en donne d'autant moins l'assurance que je crois apercevoir bien du flottement et de l'imprécision dans ce style soi-disant systématique; mais on peut toujours essayer.

A. MOREL-FATIO.

ALGUNAS ANTIGUALLAS DEL HABLA HISPANO-AMERICANA[1]

V. Abarrajar.

« Abarrajar. *Sbarragliare* » : Christoval de las Casas, *Vocabulario de las dos lenguas toscana y castellana,* Sevilla, 1570. (Las dos ediciones venecianas de 1600 y 1618 dan para el italiano *sbaragliare.*)

« Abarrajar, *to dash against the wall, to destroy, to spoile, to ruine, to unbarre, to hauocke, to disorder, to scatter, to do violence.* » Percivale, 1599 (*A Dictionary in Spanish and English: first published into the English tongue by Ric.* Percivale. Gent. *Now enlarged and amplified with many thousand words, as by this marke* to each of them prefixed may appeare... by* John Minsheu, Londres, 1623.)

« Abarrajar, *mettre en desroute, dissiper, respandre çà et là, esparpiller, enuahir de force.* » Oudin, *Tesoro de las dos lenguas francesa y española,* Paris, 1607. (Copiado exactamente por Victor.)

« Abarrajar, *verstroyen, met ghewell aenvallen.* » Arnaldo de la Porte, *Nuevo Dictionario, o Thesoro de la lengua española y flamenca,* Amberes, 1659.

Á no tener el testimonio de Casas, pudiera uno figurarse que nuestro vocablo era invención forastera ; pues aun lexicógrafos que tuvieron á la vista la obra de Oudin, como Sobrino y Terreros, lo desecharon : prueba del olvido en que había caído. Sin embargo, el vocablo es genuino, y lo hallamos en escritores peninsulares, con las significaciones que arriba hemos visto.

« Él (Hernando de Soto) ni de las islas ni de la tierra del Norte ninguna cosa sabía sino de la gobernaçion de Pedrarias, en Castilla

1. Véase *Bulletin hispanique*, tomo XI, pp. 25 sgs., 283 sgs.

del Oro é Nicaragua, é del Perú, que era otra manera de *abarraxar* indios. » (Fernández de Oviedo, *Historia general y natural de las Indias*, tomo I, p. 558. Madrid, 1851-5.)

La ardiente clava con furor violento
Uno y otro *abaraja (sic)*, treinta y ciento.

(Valbuena, *Bernardo*, libro XXII : tomo III, p. 311, Madrid, 1808. No he podido consultar la edición original.)

Es muy reparable que estos escritores residieron en América, de donde se puede colegir que ahí se conservaba el vocablo cuando ya en España estaba para desaparecer. Que sin interrupción ha seguido usándose hasta el día de hoy es cosa en que no cabe duda.

El P. Luis de Valdivia en el *Arte y Gramatica general de la lengua que corre en todo el Reyno de Chile, con un Vocabulario, y Confessonario* (1606), dice que *metolúcùn* significa « abarrar ó abarrajar algo ».

En su *Vocabulario de la lengua Aymará* (1612) trae el P. Ludovico Bertonio : « Abarrajar o arrojar como a la pared. »

El P. Antonio Ruiz de Montoya, en el *Bocabulario de la lengua Guarani* (1639-40), trae la frase « abarrajarle a la pared » en la voz indígena que pone como equivalente del verbo castellano.

El P. Andrés Febrés (1765) da en el *Vocabulario Hispano-Chileno* « Abarrajarse, *huyladnaghn* », y en el *Calepino Chileno-Hispano* da al verbo activo y al reflejo correspondientes las significaciones de « estrellar contra el suelo, ó arrojar assí », y « abarrajarse ».

Comprueban el uso actual, en sentido material, Membreño (*Hondureñismos. Vocabulario de los provincialismos de Honduras*[2] », Tegucigalpa, 1877) : « Abarrajar. Lo mismo que abarrar; » y Palma, según el cual es locución muy usada en el Perú : « Se abarrajó el caballo en la carrera », por resbaló, cayó de bruces (*Papeletas lexicográficas*, Lima, 1903). Pero aquí, como en Chile, es más común aplicado á lo moral : « lanzarse en la vida airada; lanzarse por completo en la perdición y el

escándalo; no conocer freno ni miramiento alguno. » (El mismo, y Juan de Arona, *Diccionario de Peruanismos*, Lima, 1883.) Conforme á esto dice el poeta limeño Manuel Ascensio Segura :

Mi hija no tiene, á Dios gracias,
Ni de *inga*, ni de *mandinga*,
Ni está tan *abarrajada (sic)*
Para unirse con un hombre
Que ayer no más tuvo capa.

(*Obras completas*, p. 256, Lima, 1885.)

En Chile el participio *abarrajado* significa audaz, traslación semejante á la que veremos en *arronjado*. (Rodríguez, *Diccionario de chilenismos*, Santiago, 1875.)

Para concluír añadiré que el *abarrar* que ocurre en algunas de las citas precedentes y que, según parece deducirse de la del Dr. Membreño, se usa todavía en Honduras, está ya en Nebrija (« Abarrar como ala pared. allido. is. illido. is »), y lo usa Fr. Luis de Granada en un pasaje que dice : « A los chiquitos, que por ventura tiraban de su pan y asidos se colgaban del, *abarraban* á las paredes. » (*Símbolo de la fe*, pte. IV, trat. I, cap. XVI, § 2 : p. 67, Salamanca, 1588. En el cap. siguiente, p. 74, se lee, sin duda por errata, *barrarán*). Y aquí entra un caso curioso : el que copió esta cita para el Diccionario de la Academia, pensando acaso en *acibarar*, que era el artículo inmediatamente anterior, escribió *acibarrar*, de donde se sacó este verbo imaginario, apoyado con la cita imaginaria, el que figuró en todas las ediciones hasta la 12ª. En la 13ª ha desaparecido afortunadamente. *Abarrar* entró en la 2ª edición del Diccionario de Autoridades, con referencia á Nebrija y con la explicación : « Lo mismo que acibarrar. »

VI. Arraihán, Mahiz.

Arraihán es la forma etimológica (Fernández de Santaella escribe : « myrtus... el arbolcico oloroso y templado : que en romance dezimos murta, y en arauigo arrayhan y este

es mas vsitado en el andaluzia »), y así traen el vocablo Nebrija, el P. Alcalá, el *Nomenclator* de Hadriano Junio, p. 117 (Amberes, 1577), Casas y Covarrubias; pero ya en Oudin (1607), y en Franciosini (1620, 1638) se hallan las dos formas *arraihán* y *arrayán*. Por aquí vemos que la ortografía fue acomodándose á lo que sabemos de la aspiración de la *h*, y que ésta desapareció en lo escrito cuando se oscureció en la pronunciación [1].

Con *h* aspirada debían de pronunciar los primeros colonizadores de América, dado que *arraihán* era como escribía Gonzalo Fernández de Oviedo (*Hist. gen. y nat. de las Indias*, I, pp. 339, 381; « la murta ó arraihán » : IV, p. 230); y esa aspiración ha conservado el pueblo cubano, que dice hoy *arraiján*, según Pichardo (*Diccionario provincial casi razonado de vozes y frases cubanas*, p. 31).

Este mismo autor nos dice que « en Santo-Domingo muchas personas pronunciaban *mají* », por *maíz;* ahora bien, el mismo Fernández de Oviedo (*op. cit.*, I, p. 264) y Fr. B. de las Casas (*Apologética Historia*, cap. XI, pp. 31-2 : Madrid, 1909), escribían *mahiz;* por manera que la *h* que éstos y otros escritores ponían en voces americanas, representaba la misma aspiración que en las voces árabes y en las latinas en que debía haberla.

VII. Arronjar.

Según Medrano, en Maracaibo (Venezuela) *arronjado* vale lo mismo que atrevido, es decir *arrojado* [2].

Esta forma hubo de ser común en los primeros tiempos de

1. Véanse algunas citas que comprueban ó completan lo dicho : *arraihan :* D. Juan Manuel en la Bibl. de Rivadeneyra, LI, p. 252 b; *arrahan*, *arrehan : Libro de la montería de Alfonso XI*, pp. 155, 232, 245, tomo I de la Bibl. venatoria; *arrayhan*, Villena, en el *Arte cisoria*, p. LXVI (Madrid, 1879); lo mismo en la *Agricultura* de Herrera, en la edición original de 1513 y en las sucesivas hasta el siglo XVII; Pedro Espinosa, *El perro y la calentura*, p. 27 (Ruán, 1629). *Arrayan* : Gregorio de los Ríos, *Agricultura de jardines*, fol. 66 (Madrid, 1592); Góngora, *Obras*, II, p. 362, romance « Porque corre a despeñarse » (Lisboa, 1646-7). Es extraña esta forma en el Canc. de Baena, p. 502 (Madrid); II, p. 149 (Leipzig).

2. *Apuntaciones para la crítica sobre el lenguaje maracaibero*, p. 102, Maracaibo, 1886.

la Conquista, puesto que con frecuencia la hallamos en Juan de Castellanos; por ejemplo :

Pues con los ocupar en honorosos
Cargos, y dividillos en dos partes
Con gente de quien él se confiaba,
Cesaron confusiones *arronjadas*
Á más encanceradas pesadumbres.

(Bibl. de Rivad., IV, p. 519 b.)

Arronjan tantas galgas al instante,
Que vuelven más atrás que van delante.

(*Ibid.*, p. 293 b.)

Piden que les *arronjen* una hacha.

(*Ibid.*, p. 304 b.)

Hicieron resistencia de lo alto,
Hasta les *arronjar* agua caliente.

(*Ibid.*, p. 392 a.)

Y un gandul, con codicia de rompellos...
Se *arronjó* y abrazó con uno dellos.

(*Ibid.*, p. 402 a.)

Que en España era popular á fines del siglo xv resulta de haberse conservado entre los judíos de Levante con la forma *ronchar, ronjar* : « Lo que manos no tocan, paredes no *ronjan;* » « Va onde te ruegan y no onde te ronchan, » son proverbios de la colección de Foulché-Delbosc (núms. 617, 1256); « Un brillante sol de invierno, *ronchando* sus rayos por las persianas y las cortinas de las ventanas, espandian *(sic)* una color vermeža en la camareta » (D. Fresco, trad. de *Les Mystères de Paris,* p. 849).

En boca de un pastor pone Diego Sánchez de Badajoz (1554) estas palabras, donde *arrojonle* es sin duda errata por *arronjóle :*

« Por tiralle la pasion,
David su arpa tañía;
Él, ciego con la pasion,
Mi fe, *arrojonle* un lanzon,
Mas erróle todavía.

(*Recopilación*, II, pp. 179-180.)

Con todo, no sería tenido por tan vulgar, cuando Casiodoro de Reina lo usó muchas veces en su traducción de la Biblia (1569), y Cipriano de Valera lo dejó pasar en su reimpresión (1602):

«El furor se le encendió à Moysen, y *arronjó* las tablas de sus manos» (*Ex.* XXXII, 19). «Entonces tomé las dos tablas, y *arronjelas* de mis dos manos» (*Deut.* IX, 17). «Arronjará el anima de tus enemigos puesta en medio de la palma de la honda» (*Sam.* I, XXV, 29). «*Arronjaron* àl hombre en el sepulcro de Eliseo» (*Reyes,* II, XIII, 21). «Tresquila tu cabello y arronjalo» (*Ierem.* VII, 29). «Yo te arronjaré por tierra» (*Ezech.* XXVIII, 17). «*Arronjaron* sus armas, y huyeron» (*Mach.* I, VII, 44). «Tomando sus intestinos con ambas manos los *arronjo* sobre la gente» (*Mach.* II, XIV, 46). «*Arronjando* sus ropas...» (*Actos,* XXII, 23). «Fue *arronjado* en tierra» (*Apoc.* XII, 9)[1].

VIII. Laja.

«La señora Duquesa con todas las damas y ellos fueron a caça de Monte, y puestos todos en sus paradas como suelen, la señora Belisena con Ysiana quedaron en vna parada con Iusander y con otros dos caualleros de casa de la señora Duquesa su madre, en la qual parada acudio un cieruo muy grande, y dadas *laxas* las señoras a sus canes, los caualleros que con ellas estauan començaron a seguirlo» (*Question de amor:* Amberes, 1576; *Nueva Bibl. de AA. EE.,* tomo VII, p. 57[b]). Oudin (1607) nos da esta explicación: «Laxa, *lesse:* Dar laxa á los canes, *donner lesse aux chiens, alonger la lesse;*» *laja,* pues, como el francés *laisse*, significa traílla. Rodríguez Fresle, cronista bogotano que escribía á principios del siglo XVII, conocía aún la palabra en su sentido propio: «Salió el dicho padre un día como quien iba á cazar venados, que también trataba de esto; llevaba consigo los muchachos más grandes de la doctrina y los alguaciles de ella; y con ellos el capitán que le había dado noticia del santuario, que llevaba

1. El único lugar en que he tropezado con *arrojar*, en las dos Biblias, es *Mat.*, XXVII, 5.

el perro de *laja* con que cazaba, junto á sí » (*Carnero*, cap. V). Hoy no se usa en Bogotá sino para designar una cuerda de cabuya, torcida con bastante esmero, y que sin duda se hizo en un principio para servir de traílla.

IX. Molejón.

Refiérenos Gonzalo Fernández de Oviedo que, por los años de 1520 ó 1521, habiéndosele acabado las hachuelas que vendía á los indios comarcanos del Darién, consideró que como hacía ya tres meses que los indios las habían rescatado y eran ellas ruines y sin acero, estarían botas y torcidos los filos, y « compré (dice) una muela grande de barbero[1] « é hize hazer della tres *molejones,* é hízelos armar é meter en la caravela, é mandé que fuesse este navío á les aguzar aquellas hachuelas; pero que tuviessen espeçial cuidado el capitan é los que envié que ningund indio viesse los *molejones* » (*Hist. gen. y nal. de las Indias*, tomo II, p. 341).

Por aquí se ve que *molejón* es derivado normal de *muela,* como *pedrejón, tendejón* lo son de *piedra, tienda;* es de creer que, oscurecido el recuerdo del origen, se acomodó á la forma material de *molleja*. Cuándo se verificó esta trasformación no puedo determinarlo, porque *molejón* no aparece en ninguna edición del Diccionario de la Academia, y *mollejón* sólo desde la 11ª (en el suplemento).

La forma originaria subsiste hoy en Costa Rica[2], en Chile[3], y, á lo que parece, en Méjico[4].

R. J. CUERVO.

1. « Muela de barbero, con la que se amuelan las herramientas » (Covarrubias).
2. Gagini, *Diccionario de barbarismos y provincialismos de Costa Rica*. San José de Costa Rica, 1892.
3. Echeverría i Reyes, *Voces usadas en Chile*. Santiago, 1900.
4. « Mollejon (Hid. i Méj.), sm. Molejón, piedra de afilar » (Ramos i Duarte *Diccionario de mejicanismos*. Méjico, 1898).

NOTES D'ARCHÉOLOGIE ESPAGNOLE

Deux ouvrages récents sur l'architecture médiévale.

Parmi les ouvrages adressés au concours Martorell de 1907, deux intéressaient tout particulièrement l'architecture médiévale : une *Historia de la arquitectura cristiana española en la edad media*, de M. V. Lampérez y Romea [1], et *L'Arquitectura románica á Catalunya*, de MM. J. Puig y Cadafalch, A. de Falguera y Sivilla et J. Goday y Casals [2]. De chacun de ces deux ouvrages le tome I a paru naguère [3].

L'un et l'autre sont dus à des hommes du métier : M. Lampérez est architecte des Monuments historiques d'Espagne; quant à M. Puig, son œuvre de constructeur est considérable et quiconque a visité la Barcelone moderne a eu l'occasion d'apprécier l'éclectisme délicat de cet artiste. Tous deux sont, en outre, connus de longue date pour des essais archéologiques de mérite. Si j'ajoute que leurs volumes sont enrichis d'une très copieuse illustration, on comprendra sans plus tarder que l'intérêt en est considérable. L'un des deux livres est plus synthétique, mais il ne saurait être qu'une contribution incomplète et provisoire, — le premier mot de l'auteur est pour nous en avertir loyalement; — l'autre, plus analytique, plus fouillé, conduit plus près de la formule définitive l'archéologie de l'une des provinces les plus actives et les plus attachantes de la vieille Espagne. Ils jettent un jour nouveau sur cette histoire monumentale de la Péninsule que nous connaissions très peu et très mal.

Après la bibliographie, M. Lampérez nous indique sommairement son plan, ainsi que les sources de l'architecture religieuse espagnole et ses caractères; il nous montre comment l'Espagne, destinée par sa position à recevoir des influences multiples, n'est jamais parvenue à constituer un art parfaitement original.

Le plan du livre embrasse trois grandes périodes : en premier lieu, le début, Ier-IVe siècles; en second lieu, le haut Moyen Age, Ve-XIe siècles;

1. T. I, grand in-4°, Madrid, 1908.
2. T. I, in-4°, Barcelone, 1909.
3. Le second volume de l'ouvrage de M. Lampérez a paru il y a quelques mois. Le *Bulletin hispanique* en rendra compte prochainement.

en troisième lieu, le bas Moyen Age, XIe-XVIe siècles. La Renaissance, XVIe-XIXe siècles, fait l'objet d'un appendice. Le haut Moyen-Age se subdivise : d'abord, le style visigothique; ensuite, deux styles contemporains : style mozarabe, là où l'art indigène s'est fondu avec l'art musulman, et style asturien, là où l'art local a gardé son indépendance. De même, le bas Moyen Age comprend à l'origine le style roman, puis simultanément le style « ogival » et le style mudejar (XIIe-XVIe siècles).

L'exposé de ce plan est suivi d'une étude sur les maîtres de l'œuvre et sur les ouvriers. Viennent alors une dissertation, un peu trop longue par endroits, sur les signes lapidaires, un chapitre sur l'organisation et la marche des travaux, un autre sur les proportions et les méthodes de tracé.

Car M. Lampérez cherche des combinaisons géométriques dans les grandes lignes des plans et des élévations. C'est intéressant, mais bien périlleux, parce qu'on est tenté de modifier un peu les proportions pour les amener à des rapports simples. Par exemple, M. Lampérez n'a-t-il pas légèrement changé le plan de Santa-Cristina-de-Lena? Ce qui est certain, c'est que ce même plan est de nouveau reproduit plus loin, p. 301, et entre les deux il semble qu'il existe de légères différences. A la vérité, on peut supposer que dans l'exécution, le constructeur de Santa-Cristina a quelque peu déformé son projet; mais qui ne voit quel danger présentent de pareilles hypothèses? Quoi que l'on pense de la justesse théorique du principe, l'application en doit être faite avec une extrême circonspection.

Après de brefs et sensés aperçus touchant le symbolisme et deux pages sur les déformations perspectives, l'auteur clôt la partie théorique de son travail et il passe à l'examen de quelques édifices des premiers siècles, sur lesquels nous glisserons pour aborder la période visigothique.

A l'origine de l'architecture visigothique M. Lampérez place trois influences : visigothe, romaine et byzantine, lesquelles se sont combinées suivant deux types, type latin et type byzantin. L'un des éléments les plus intéressants de l'architecture visigothique est l'arc en fer-à-cheval, dont l'auteur reprend, après M. Goméz-Moreno, l'étude analytique. On ne saurait trop recommander la lecture des ces pages à certains archéologues français, qui parlent à tort et à travers de l'arc en fer-à-cheval : ils verront là quelle différence profonde sépare de l'arc outrepassé de nos pays — déformation accidentelle parfois — l'arc en fer-à-cheval franchement tracé, avec ses proportions, avec les particularités de son appareil.

L'arc en fer-à-cheval est usité notamment pour le tracé des absides ou, plus exactement, pour le plan intérieur des chevets; car l'abside proprement dite, dont le mur est conduit en demi-cercle, est une

exception; le chevet carré est plus fréquent et il peut être évidé intérieurement en forme d'abside.

La série des monographies d'édifices présumés visigothiques est suivie d'un appendice qui offre pour nous un extrême intérêt : c'est un commentaire des analogies qui existe entre le *Cristo de la Luz*, de Tolède, et notre église de Germigny-les-Prés.

Ce rapprochement ne saurait avoir une grande valeur objective. Suivant l'observation de l'auteur[1], il y aurait imprudence à fonder une théorie sur le cas si problématique du *Cristo de la Luz*. L'édifice a été largement remanié, et nul ne peut dire quel en était à l'origine le parti d'ensemble. Il s'agit donc plutôt d'hypothèses ingénieusement échafaudées sur d'autres hypothèses. La conclusion est que Théodulfe, qui serait espagnol, aurait construit à Germigny une église visigothique.

Il faut avouer que le sort de cette église de Germigny est singulier : M. Rivoira y voit l'œuvre de constructeurs italiens; M. Strzygowski prétend qu'elle procède vraisemblablement de l'Arménie; M. Lampérez la rattache à l'Espagne. Tous les trois[2] perdent de vue cette chronique du xe siècle suivant laquelle Germigny a été élevé à l'imitation d'Aix-la-Chapelle. C'est pour la solution du problème une donnée importante. Je m'empresse d'ajouter qu'elle n'est peut-être pas décisive : il reste possible que le thème d'Aix-la-Chapelle ait été repris par un étranger. Pourquoi pas un Espagnol? Cette dissertation de M. Lampérez, pourvu qu'on ne s'abuse pas sur la solidité des conclusions, mérite donc d'être connue en France.

L'étude de l'architecture mozarabe est pour les érudits d'en deçà des Pyrénées une nouveauté. Nos contrées n'ont rien de pareil à ces édifices. Je dis : ces édifices, et non pas : ce style. Il est, en effet, permis de se demander s'il y a un style mozarabe, nettement caractérisé. Dans ces très curieuses descriptions, je cherche en vain des éléments communs au groupe et le différenciant des autres groupes : l'appareil est « très variable »[3]; les contreforts, rares à la vérité, existent à titre d'exception; les supports peuvent être des colonnes, ou des piles prismatiques, ou des piliers composés de colonnes adossées à un noyau de section rectangulaire ou même de section cruciforme; les chapiteaux appartiennent à des types très divers; les voûtes sont en berceau d'arêtes (sur plans carrés, rectangulaires ou en fer-à-cheval), en coupole (sur plans polygonaux, courbes ou carrés); M. Lampérez cite même des coupoles nervées. Le plan ne témoigne pas d'une moindre indécision :

1. P. 123, note 2.

2. Ces archéologues donnent les dessins de Germigny *dans son état actuel*, tel que l'a fait une restauration néfaste, au lieu de reproduire les dessins publiés par Boué dans le *Bulletin Monumental*.

3. P. 199.

basilical, rayonnant, à une nef ou à trois, à chevet plat ou abside courbe, à transept ou sans transept. Bref, on ne saisit pas les caractères spécifiques du groupe; il manque totalement d'unité, abstraction faite du tracé des arcs, lesquels sont ordinairement en fer-à-cheval. Il y a là matière à de sérieuses réflexions.

Au nombre des églises mozarabes dont M. Lampérez a écrit la monographie, San-Millan de la Cogolla de Suso, province de Logroño, appelle une observation. *San Millan* c'est *sanctus Emilianus*, et on sait que tel est le nom ancien du patron de notre Saint-Émilion girondin. Or, à San-Millan comme à Saint-Émilion, l'architecture rupestre tient une place; dans les deux localités on montre la grotte où *sanctus Emilianus* a vécu. S'il n'y a là qu'une rencontre fortuite, elle est bien singulière.

L'architecture asturienne n'est pas exclusivement propre aux Asturies : on appelle ainsi cette partie de l'architecture espagnole réputée pré-romane qui a échappé aux influences mahométanes. L'homogénéité ne fait pas moins défaut à l'architecture asturienne qu'à l'architecture mozarabe : soit dans le résumé synthétique, soit dans les descriptions que M. Lampérez lui consacre, je ne parviens pas à saisir le trait essentiel par quoi l'art asturien est caractérisé.

Nous arrivons à l'architecture romane et d'abord aux causes d'où elle est sortie : parmi ces causes signalons, p. 333, « le développement du *mudejarisme* »; p. 334 et suivantes, les influences religieuses, économiques et sociales. M. Lampérez a résumé là un ensemble de faits importants. Il faut lire aussi l'énumération des caractères généraux du style roman espagnol (p. 345-347), spécialement les passages où M. Lampérez travaille à faire le départ entre l'élément local et l'élément importé. Quant au chapitre où l'architecture romane est décomposée en ses divers éléments, supports, arcs, etc., on ne voit pas ce qu'il faut y recommander de façon particulière : tout y est de premier ordre[1]. Je signalerai toutefois ce qui concerne : l'origine hispano-mauresque probable des arcs polylobés français (p. 365); les fausses nervures de l'abside de San Cugat del Vallés (p. 369), qui sont une analogie de plus entre les églises catalanes et l'école provençale; les coupoles et spécialement les coupoles sur pendentifs. M. Lampérez[2] cite au total en Espagne neuf exemples de coupoles sur pendentifs; encore l'une de ces voûtes est-elle en briques et deux sont fort douteuses.

Certaines combinaisons, comme les coupoles côtelées, sont-elles

1. Il me sera permis de faire observer que, p. 364, M. Lampérez a mal rendu ma pensée au sujet des arcs outrepassés. Je n'ai pas dit que ces arcs étaient *toujours* le résultat d'une déformation; j'ai même soutenu expressément l'opinion contraire. J'ai remarqué seulement, et cela est incontestable, que cette forme peut provenir d'un travail des maçonneries.

2. P. 377.

dues à une influence arabe? M. Lampérez le pense. Ce qui prend aux yeux d'un archéologue français le caractère de l'évidence, c'est l'origine purement française de certaines églises à coupoles de l'Espagne : Notre-Dame *del Valle*, de Rodilla, et San Martin Sarroca, qui avait été précédemment publié par M. Puig y Cadafalch, représentent un type d'église qui est courant en Libournais.

Les éléments de la décoration sont ramenés à quelques sources principales (p. 411-412) et les produits de la statuaire classés sous trois écoles (p. 415-418) : école archaïque, procédant « des ivoires de la décadence byzantine » ; école romane pure, qui a plus de mouvement et d'habileté que la précédente; école de Compostelle, au sujet de laquelle il serait intéressant de mettre en regard l'opinion de M. Lampérez et celle de M. Berteaux [1].

M. Lampérez a eu l'excellente idée de grouper en deux grandes planches les dessins schématiques des principaux types d'églises, en plan et en coupe transversale. Une autre planche montre, en même temps qu'une carte de l'Espagne romane divisée en écoles, les types d'églises de ces diverses écoles. Rien n'est plus commode ni plus instructif que ces tableaux synoptiques : on y peut saisir d'un coup d'œil l'influence exercée par nos écoles françaises et l'aire de chacune d'elles en Espagne.

Les monographies d'édifices romans sont classées par école : architecture de Castille et de Léon, de Salamanque, de Galice, d'Andalousie, de Navarre, de Haute-Catalogne, de Basse-Catalogne, d'Aragon, architecture monastique et, à part, construction en briques. L'étude des églises romanes en briques est neuve, en même temps que très curieuse.

Tels monuments décrits dans ce volume seraient rattachés par un archéologue français à l'architecture gothique, parce qu'ils sont couverts de voûtes sur croisées d'ogives. Sans doute ils appartiennent par quelque côté à l'architecture romane [2]. De plus, et cette raison est autrement grave, c'est, pour une partie de ces édifices, une question de savoir dans quelle mesure la voûte nervée dérive de la construction mauresque. On voit, dans des salles capitulaires de Salamanque, des voûtes où les ogives sont couplées suivant un mode usité dans l'architecture musulmane. Nous avons même en France, dans les Basses-Pyrénées, deux exemples au moins de cette disposition.

Cette intervention de l'art musulman est l'une des difficultés de l'archéologie espagnole. A Saint-Isidore de León, les arcs tournés à l'entrée des bras du transept sont polylobés : ce tracé est-il, comme

1. *Histoire de l'art*, de M. André Michel, t. II, p. 25.

2. Il paraîtrait préférable cependant de rattacher au gothique le pilier composé de la figure 198, qui porte quatre ogives; mais l'auteur s'en explique dans le volume suivant.

on l'a dit, d'importation limousine? M. Lampérez pense que ces arcs sont imités de certains arcs arabes, et il se peut que l'hypothèse soit juste[1].

On se rend compte du très grand nombre de problèmes soulevés par le savant archéologue sur bien des questions que nous ne soupçonnons guère de ce côté des Pyrénées. L'illustration de son beau volume, qui comprend 590 gravures, est, à elle seule, presque une révélation.

M. Lampérez, répétons-le, n'a pas entendu faire un livre définitif : « L'histoire de l'architecture chrétienne espagnole, dit-il en tête de son prologue, ne peut pas être écrite encore : les archives ecclésiastiques sont presque toutes fermées et inexplorées ;... on manque de monographies régionales qui préparent la voie aux travaux d'ensemble. » L'éminent archéologue ne s'est pas contenté, d'ailleurs, de dresser le bilan de l'archéologie monumentale de son pays ; il a apporté une somme de notions personnelles d'un prix inestimable. Cette œuvre très méritoire et très utile, il reste à la compléter, à la parfaire. C'est pourquoi j'appelle de tous mes vœux des monographies où les édifices les plus considérables ou les plus intéressants seraient étudiés par des archéologues historiens. Pénétrer dans les archives des cathédrales, compulser les chartes, dépouiller les chroniques, et ensuite analyser les constructions, scruter les monuments et les documents : c'est le programme de demain.

L'ouvrage de M. J. Puig y Cadafalch et de ses collaborateurs promet de n'être pas moins attachant que celui dont je viens de rendre compte ; je m'y étendrai moins cependant, parce que ce premier volume, consacré aux origines, traite surtout de l'architecture antique, pour laquelle il ne m'en coûte pas de reconnaître mon incompétence.

Le prologue retrace rapidement l'histoire de l'archéologie catalane et indique de façon sommaire les sources bibliographiques du livre. Dans l'énumération des principaux volumes on sera quelque peu surpris de voir figurer les *Monumenta Germaniæ* et non tels volumes français qui sont pour un archéologue catalan des auxiliaires autrement précieux, comme l'*Histoire de Languedoc*.

M. Puig rappelle les théories de Choisy et de Courajod sur les écoles régionales de l'architecture romaine. Pour nous permettre de mieux comprendre le style local qui florissait sous les Romains dans le territoire de la Catalogne actuelle, il fait passer sous nos yeux les œuvres laissées sur le sol catalan par les civilisations pré-romaines : nous voyons défiler les murailles cyclopéennes, les remparts de

1. Par contre, le dessin particulier de certains arcs polylobés de Santiago est auvergnat. Toute l'église appartenant à l'école d'Auvergne, il est rationnel de rattacher les détails à cette même école, quand leurs formes s'y prêtent.

Tarragone avec les marques de leurs blocs. Quant à l'architecture romaine elle-même, « elle ne fut en Catalogne qu'un art officiel : l'art de fonctionnaires étrangers, de colonisateurs et d'émigrants » ; il n'eut jamais droit de cité dans le pays. M. Puig décrit ce qui reste ou ce qu'on sait des temples romains de Catalogne : il donne des reconstitutions du temple de Barcelone, du temple d'Auguste à Tarragone et une restauration du temple de Vich. Viennent ensuite les monuments funéraires, qui appartiennent à deux types : monuments en forme de temple réduit, monuments en forme de tours; les sarcophages, dont quelques-uns sont fort beaux; les monuments commémoratifs; les théâtres, les amphithéâtres, les cirques, les thermes, les maisons d'habitation, les aqueducs et les ponts, les villes et leurs enceintes. Les chapitres suivants passent en revue les matériaux et les diverses manières de les combiner, les styles architectoniques et les mosaïques.

Le tableau de *L'Art romain rustique* est autrement attrayant : il s'agit des manifestations d'un art indigène, dont les motifs sont étrangers à l'art romain officiel. Sont notamment dans ce cas certaines urnes cinéraires de la vallée de l'Arboust.

En résumé, l'architecture romaine en Catalogne n'a pas « la personnalité d'un art national » ; elle n'a point pénétré dans l'intérieur; de plus, la future Catalogne garde, entre la Narbonnaise et la Bétique, une rusticité relative. Dès l'antiquité, le pays réalisait ces conditions particulières qui devaient favoriser l'éclosion d'une école romane distincte à la fois du Languedoc, de la Provence et du Midi de l'Espagne.

Au début de ses recherches sur l'architecture barbare, M. Puig en détermine les causes sociales et politiques et il s'efforce d'en analyser les éléments : barbare, — M. Puig n'insiste-t-il pas un peu trop sur le rôle des Goths? — romain, oriental. Les fouilles toutes récentes d'Ampurias lui ont fourni la matière d'une étude originale sur la *cella memoriae* de cette ville, sur son cimetière et sur les modes d'inhumation qui y étaient en honneur.

Les sarcophages chrétiens de Girone sont bien connus ; d'autres sont des morceaux de prix. Ils appartiennent au type romain, abstraction faite des sarcophages d'Elne, qui se rattachent, par leurs formes générales et par le style de leur ornementation, au groupe du Sud-Ouest de la France. M. Puig me permettra d'appeler son attention sur une note où j'ai décrit jadis les fragments d'un cercueil de la même famille découvert à Perpignan[1]. Il serait utile qu'un géologue déterminât la provenance du marbre dans lequel sont taillés ces sarcophages : cela aiderait à tracer la limite des écoles d'art décoratif pendant l'époque barbare.

1. *Société scientifique, agricole et littéraire des Pyrénées-Orientales*, t. XXIX, p. 208-213.

Les premières églises connues en Catalogne et dans la région sont de plans variés. La plus intéressante paraît être la basilique d'Elche, dont l'abside est enveloppée d'un chevet rectangulaire et flanquée d'une salle annexe, trésor ou sacristie, comme dans certaines églises d'Orient. A Xativa, il faut noter les clôtures des fenêtres en pierre découpée.

Le chapitre sur « les églises visigothiques d'après les documents » est d'ordre historique plus qu'archéologique; mais les chapitres qui traitent des églises de Tarrassa sont faits sur des monuments encore existants. Ce plateau de Tarrassa est pour l'archéologue un lieu rêvé : trois églises se touchent presque, très vieilles et très intéressantes. M. Puig, qui les avait étudiées précédemment, qui en avait fouillé le sol, était plus qualifié que personne pour en parler.

Le chevet des trois édifices appelle surtout l'attention : dans l'ancienne cathédrale Saint-Pierre il est tréflé; dans le baptistère, il est polygonal à l'extérieur, en fer-à-cheval à l'intérieur; dans l'église Sainte-Marie, il dessine un carré en dehors, un fer-à-cheval en dedans. Le chevet tréflé accuse-t-il réellement une influence byzantine? N'existe-t-il pas en Occident des salles de thermes[1], à Rome des oratoires primitifs construits sur ce plan? Le chevet du baptistère, — polygonal à l'extérieur, courbe à l'intérieur, — paraît plus oriental. Le troisième, — carré à l'extérieur, en fer-à-cheval à l'intérieur, — est le plus original, le plus local, celui qui eut le plus de succès dans la contrée hispanique et ailleurs; car je me demande s'il n'y a pas autre chose qu'une analogie fortuite entre les églises espagnoles de ce plan et les baptistères de Venasque ou de Poitiers.

Dans l'ensemble, le baptistère est des trois monuments le plus précieux, le plus complet, le plus authentiquement ancien. M. Puig lui a donc consacré un chapitre spécial; il l'a étudié en plan, en élévation, dans son état primitif, dans ses réfections, en quoi il a eu grandement raison. Peut-être même eût-il pu ajouter certains détails : dans les voûtes d'arêtes du bas-côté qui enveloppe l'aire centrale, j'ai noté des sections en arc brisé. Il n'eût pas été superflu d'en dire un mot.

Les chapiteaux du baptistère de Tarrassa ont amené M. Puig à écrire une dissertation sur les chapiteaux visigothiques, dont certains sont des pièces de choix. Le chapiteau de Saint-Paul de Barcelone qui est représenté figure 389 et qui a été détruit, je crois, dans les derniers troubles, ressemble aux chapiteaux civils catalans du

1. Voir dans le dernier fascicule du *Bulletin monumental* un article de M. Adrien Blanchet sur ce sujet. — Je fais, d'ailleurs, des réserves sur la thèse de M. Blanchet : avant de conclure que l'architecture religieuse a emprunté ce plan aux thermes, il faudrait rapprocher les dates de ces thermes et des plus anciennes églises à chevet tréflé.

xvᵉ siècle. Le chapiteau de la figure 398 est un témoin éloquent de l'influence byzantine dans la province.

M. Puig a groupé les églises catalanes où a été employé l'arc en fer-à-cheval : elles sont de types et d'époques très divers. Il est des cas où cet arc résulte d'une déformation ; j'ai supposé jadis que tel était peut-être le cas de la voûte à l'église d'Ilix, et il semble bien que ce soit la vérité. Ailleurs, ce tracé est voulu, et alors les arcs méritent un examen minutieux : tantôt ils sont grossiers, comme cet arc de Marquet qui est reproduit figure 436, et tantôt l'appareil a des complications qui retiennent l'attention, comme à Boada, figure 441.

Quelques-uns de ces monuments avec arc en fer-à-cheval ont une particularité notable : les parements extérieurs des murs formant culée s'élargissent vers la base. Ce fruit, que j'avais remarqué dans des églises des Pyrénées-Orientales, est bien visible dans la photographie que M. Puig donne de l'église de Pedret, fig. 427. Il n'est, d'ailleurs, pas exclusif à la Catalogne : on peut l'observer dans la partie ancienne d'une chapelle de Pons (Charente-Inférieure). Il est permis de se demander s'il ne constitue pas un artifice systématique — et très rationnel — adopté par les constructeurs de ce temps reculé.

En ce qui concerne le tracé en fer-à-cheval, les conclusions de M. Puig sont que « l'arc outrepassé de la décoration ibérique rurale se perpétue en Catalogne dans les plans visigoths, dans les églises pré-romanes et dans quelques œuvres de pleine période romane »[1].

Sur les églises des viiiᵉ et ixᵉ siècles, M. Puig en est à peu près réduit à ce que nous apprennent les documents : les édifices ont disparu, plus complètement même, semble-t-il, que ne le pense l'auteur. Car j'ai bien de la peine à croire que la petite église Saint-Michel de La Séo d'Urgel soit la même qui fut consacrée en 839 pour servir de cathédrale et sous le vocable de Notre-Dame. Du moins, je l'ai vue à diverses reprises, sans y rien remarquer qui permette de conclure à une origine aussi ancienne, et j'attends avec curiosité les preuves que M. Puig ne peut pas manquer de nous donner dans son prochain volume.

En somme, l'art catalan pré-roman est très pauvre. « Quand fut morte l'administration des Romains, quand eurent disparu les restes d'organisation politique des Visigoths, il y eut comme un retour à la barbarie primitive, comme un arrêt dans la marche de la civilisation, comme une régression vers les thèmes ibériques, vers les formules de construction ibérique, et le souvenir que les documents ont conservé des celles primitives et des oratoires des forêts, c'est qu'ils étaient faits comme les murs des cités ibériques, comme les fortifications des

1. P. 394.

premiers villages fortifiés : c'étaient des œuvres d'argile et de pierre. Une civilisation très puissante est morte, et l'on voit renaître les vieilles choses de la terre catalane[1]. »

J'ai tenu à citer ce passage : on y voit que M. Puig est un penseur. Le philosophe, chez lui, complète le technicien et ne l'exclut pas. D'un bout à l'autre du livre, l'écrivain garde les avantages de l'homme du métier; il reste un constructeur sagace, qui sait quelle part doit être faite dans l'archéologie aux considérations d'ordre pratique. Enfin, son volume n'a pas moins de 470 gravures, qui reproduisent un grand nombre de dessins originaux.

L'archéologie catalane n'était pas inconnue : un excellent Manuel lui avait été déjà consacré par M. Gudiol, le très distingué conservateur du Musée de Vich; on peut dire que l'ouvrage de M. Puig et de ses collaborateurs renouvelle le sujet. Leur travail est digne des auteurs, digne de l'*Institut d'estudis catalans,* qui l'édite superbement, digne de cette terre catalane dont on ne saurait jamais trop étudier l'histoire et le génie.

J.-A. BRUTAILS.

1. P. 419.

VARIÉTÉS

Notes de voyage d'un chevalier espagnol en France (XVIIIe siècle).

La Bibliothèque universitaire et provinciale de Valence possède un manuscrit de *Varia* du XVIIIe siècle[1], composé de copies faites par « el R. P. Frº Guell, hijo de este real Convto de Predicatores y su bibliothecario incansable ». A la page 312 se trouve le récit du voyage que fit un chevalier de Biscaye avant 1732, de Valence à Bruxelles. Ce récit est fait sous forme de lettre que le sieur « Don Juan de Arenas y Aroztigui, cavallero viscaino » écrivait de Bordeaux « *al dotor* Iosef Saluador Hereu letrado de Valencia » (La lettre est du 18 octobre 1732). Le voyageur y donne le détail des dépenses qu'il a faites dans ce long voyage à travers l'Espagne et la France: puis revenant sur ses pas il décrit une partie du pays traversé. Voici ce qu'il dit de quelques localités méridionales.

San Juan de Pie de Puerto, primer logar de Francia, no tiene cosa mas especial que la fabrica de papel, de los paños, mantas y otras cosas; en lo qual desde la entrada de este reyno empiezan a demostrar sus naturales el ingenio y aplicacion de la nacion. Bayona es hermosa ciudad por lo populosa y adornada (que de ambas cosas es mucho) de buenos edificios; vi diferentes iglesias buenas y jardines bien plantados; y el Palacio en que vive doña Maria Ana de Neoburg, reyna viuda, esposa segunda que fue de Carlos II, rey de España, que de Dios goze... Hazia mi camino, llevando en el cales el fusil y dos pistolas ademas de la espada como soldado que soy de cavalleria bajo bandera de Phelippe V. cuyo [nombre] se exhibia en mis passaportes, y reparé entrando en Francia que sus naturales estrañavan que cargado de armas transitasse por aquella tierra; tanto que me vide obligado ha preguntarles por que lo estrañavan; y me dixeron: que las guardasse quando caminasse por España, que en los caminos de Francia no las avia menester: pero jamas las dexe, por ser militar, aunque conoci que tenian razon, por la rigurosa justicia que administran en Francia, pues a nadie la perdonan. Y de tres a tres ho a quatro leguas encontrava ahorcados en los caminos, y otros tendidos en la mesma rueda, en la qual, despues de averles rompido piernas y brazos, les quitan la vida; y el rigor de justicia y estos espectaculos asseguran los caminos.

Burdeus (en frances Bordeaux) es muy populosa ciudad, aunque melan-

1. Nº 87, 6, 3.

colica y propensa a lluvias : tiene muy buenos edificios e iglesias y son las mejores la Ma=[1] y la de San Miguel : vi tambien la gran Cartuxa, que esta extra muros de la ciudad; vi tambien el palacio y jardin que tiene su Arçobispo. Y en orden a la situ[a]cion, la que tiene es admirable, por hallarse al margen del gran rio, o braço de mar, que llaman la Garona; este tendra como media legua de ancho y cruza del mar Oceano al Mediterraneo : siendo por esta razon una ciudad de las de mayor comercio de la Francia. A dicho Garona se le junta un rio no menos caudaloso, que llaman Dordoña; su frente, con los embates del fluxo y refluxo, que entra del mar, hace muy peligrosas las siete leguas que es precisso navegar para passar a Blaya; tanto que las dos vezes que las navegamos nos pusieron en basta[nte] cuydado. La Garona esta adornada por las margenes de buenas fortificationes, especialmente la ciudadela de Burdeus, o Bordeaux, y un fortin llamado el Pastel[2] que esta cerca de Blaya. En esta ciudad ay una infinitud de Judios y de sectarios publicos : y de tan infeliz canalla esta muy cundido y apestado el reyno de Francia, por lo que estipendian a la corona : si bien los que professan nuestra santa fe catholica (que componen sin duda la mayor parte del reyno[3] de sus individuos) se exercitan en muy continua frequencia de los santos sacramentos, y tal atencion y oracion en las Iglesias que ocasionan muy buen exemplo. Esto es, hablando generalmente, de toda Francia, Flandes, Holanda; y la misma razon media para decir que las Iglesias no estan muy adornadas en parte ninguna d'estas, aunque mejor en Flandes. En la ciudad de que se trata ay un gran parlamento, a donde fui diferentes vezes ha ver hacer relacion de pleytos.

Blaya es ciudad pequeña, y mal situada, aunque lame sus muros dicho Garona. Tiene muy buena ciudadela y dos castillos que la fortalezen. Pons (en frances Pouns) aunque es gran ciudad, es muy desigual su situacion. Y la mayor compassion es ver sus iglesias sin adorno, asseo y limpieza; y es la causa que la mayor parte de sus moradores son Judios y otros generos de sectarios. Saintes es mejor construida y mas numerosa que la antecedente. Hallase construida cerca del rio *Laserante* (que es bastantemente caudaloso) de que resulta bastante fertilidad; su cathedral es muy pulida.

Vient ensuite la description de Poitiers, que notre voyageur trouve laid, de Châtellerault, qui lui paraît plus beau, d'Amboise, de Blois (le roi de Pologne Stanislas se trouvait alors au château de Chambord) et de Paris. Le voyageur y séjourna de quarante-huit à cinquante jours. Il décrit le Palais-Royal, le Pont-Neuf (où une horloge musicale, *relox de musica*, est mise en mouvement par le courant de la Seine), la Cathédrale, les Invalides qu'il appelle « una de las maravillas del mundo ».

Il a assisté à deux exécutions capitales qui l'ont vivement frappé. Il a vu rouer vif un homme et écarteler une femme qui avait empoisonné son mari.

1. Sic : *la Mayor ?* La cathédrale de Saint-André.
2. Le fort du Pâté.
3. Une parenthèse après *reyno* est effacée, une est ajoutée après *individuos*.

La llevaron a la plaza vestida de un jubon blanco y calçones justos de lienzo, la tendieron sobre un tablado pequeño y poco alto y el verdugo le ató cuatro cuerdas a los braços y a las piernas, y cada uno a la cola de un cavallo; tenia cada cavallo un criado del ministro executor, a quien le ayudava en el oficio con un latigo en la mano, divididos a quatro vientos; hizieron la seña e cada uno castigo a su cavallo, y en brevissimo tiempo cada cavallo se llevo un pedazo.

Le voyageur, continuant sa route vers Bruxelles, décrit plusieurs autres villes, entre autres Cambrai, où l'horloge de la cathédrale et son mécanisme compliqué le frappent d'étonnement. Viennent ensuite les descriptions de Mons, Bruges, Bruxelles, Gand, Anvers, Grave en Hollande, où il est reçu par l'évêque, vêtu d'habits civils comme les autres religieux catholiques.

La relation du voyage est datée de Bordeaux (18 octobre 1732). Le copiste a ajouté ces lignes :

« Hasta aqui del viage ante dicho, el que dexo copiado, por que refiere cosas que en España no vemos, y son curiosas y aproposito para un tomo de *varia*. »

Un passage du récit de sa visite à l'évêque de Grave nous laisse entendre que le chevalier était chargé d'une mission par Philippe V. « Le informe de la comission a que yva; y le entregue el papel firmado de Phelippe V y le recibio con gran veneracion y le beso. » Mais nous ne savons pas quel était l'objet de cette mission.

J. ANGLADE.

UNIVERSITÉS ET ENSEIGNEMENT

Les cours de l'Union des Étudiants à Burgos en 1910.

Les cours organisés à Burgos depuis plusieurs années par l'Université de Toulouse ont commencé cette année, le 7 août, par une séance solennelle à laquelle assistèrent toutes les autorités de la ville. Ils se sont continués, conformément au programme, jusqu'au 15 septembre. Le nombre des Français et Françaises immatriculés a été de quatre vingts. Si les Espagnols qui ont suivi les cours de français ont été moins nombreux que l'an dernier, c'est que l'on n'y a reçu que ceux qui avaient déjà quelque connaissance de notre langue. Un enseignement de six semaines, quel que soit le nombre des conférences, ne peut être utile, en effet, que si on le considère comme une période d'entraînement et de perfectionnement pour ceux qui connaissent déjà l'essentiel de la langue. Nos cours doivent, non point remplacer, mais compléter l'enseignement donné, soit au Lycée, soit dans des cours municipaux qu'il y aurait grand intérêt à organiser sérieusement pendant le semestre d'hiver. Les cours, plus nombreux que les années antérieures, se sont terminés par des examens que l'on s'est efforcé de rendre aussi sérieux que possible. Ils comprenaient deux séries d'épreuves, écrites et orales, pour chacun des deux cours, supérieur et élémentaire. Tous les professeurs, espagnols et français, faisaient partie des jurys. Des diplômes, avec mentions spéciales, ont été accordés à tous ceux dont les épreuves ont été jugées satisfaisantes. Ces diplômes ne sauraient certes avoir une valeur officielle en France : l'on voudrait du moins que leur valeur morale ne pût être niée, et il est à souhaiter que nos candidats aux divers concours d'espagnol, qui ont passé par les cours de Burgos, les puissent joindre à leur dossier ou livrets scolaires, comme cela se fait déjà dans l'Académie de Toulouse.

En dehors du programme arrêté à l'avance, il a paru nécessaire, vu le grand nombre de candidats au certificat d'aptitude primaire, d'organiser un cours spécial pour la préparation à ce concours. Explications des textes difficiles du programme[1], traductions improvisées, corrections de devoirs ont constitué pour ces candidats (trop souvent livrés à leurs seules ressources en France) une préparation

1. Parmi ces textes, il en est véritablement qui paraissent convenir mieux à l'agrégation qu'au certificat primaire. Comment, par exemple, un candidat à ce

intensive et directe au concours de la fin de septembre [1]. Et ainsi, outre le profit général de leur séjour en Espagne, ces candidats ont trouvé réunis des secours précieux pour arriver au but spécial qu'ils poursuivent. Il en sera de même les années suivantes.

Le personnel enseignant se composait cette année, pour l'espagnol : de MM. Rodrigo de Sebastián, García de Quevedo, García de Diego, professeurs à l'*Instituto* de Burgos, José Sarmiento, professeur d'École normale, Américo Castro, de l'*Institución Libre de Enseñanza*, de Madrid; pour le français : de MM. E. Merimée, professeur à l'Université de Toulouse, E. Dibie, professeur agrégé au Lycée de Carcassonne, G. Rimey, du Lycée de Foix, et Albert, instituteur à Masseube. M. Guillermo Roca avait bien voulu se charger des délicates fonctions de secrétaire, qu'il a su remplir à la satisfaction de tous.

Mais cette note resterait trop incomplète si elle ne mentionnait, au moins sommairement, tout ce qui, en dehors des cours, a contribué à donner plus d'intérêt, d'agrément et de vie au « Cursillo » Burgalais; et, tout d'abord, l'habitude, très chère aux Espagnols comme aux Français et fidèlement respectée, des *tertulias*, célébrées tous les jours, de quatre à cinq heures, dans les jardins si bien fleuris de l'Institut. Puis, les grandes conférences hebdomadaires, auxquelles était convié le grand public. On a pu entendre tour à tour et applaudir D. Martín D. Berrueta professeur à Salamanque, qui, en deux conférences, a résumé l'histoire de la Salamanque d'hier et d'aujourd'hui ; D. Alonso N. Cortes, de l'*Instituto* de Santander, qui a fixé avec précision les caractères essentiels du *Romantisme* espagnol. D. Rafael Salillas, député aux Cortès, a dépeint, avec éloquence et avec une indiscutable autorité, l'esprit picaresque dans la littérature de l'âge d'or. M[me] Blanca de los Ríos de Lampérez a tenu, malgré les fatigues du voyage et l'état de sa santé, à venir de Madrid pour donner spécialement à l'*Union* un brillant tableau du théâtre classique, résumé par ses trois plus illustres représentants : Lope, Tirso et Calderón. Enfin, le directeur de l'*Union*, en s'aidant de nombreuses projections, a fait connaître Toulouse aux Burgalais, comme préparation au voyage que plusieurs d'entre eux se proposent de faire à l'occasion du prochain Congrès du Tourisme (10-17 octobre). Faut-il ajouter que l'*Union* a réussi à recruter une double troupe d'artistes qui nous a donné une comédie française interprétée par des Espagnols, et une fantaisie de Benavente, jouée par des amateurs français, — sans parler d'une équipe française de *Football* qui s'est honorablement mesurée avec un

dernier concours peut-il préparer, seul, la longue et difficile nouvelle du *Marcos de Obregón*?

1. Nous recevons, au dernier moment, la liste d'admissibilité de ce concours. Sur 14 admissibles, 9 ont assisté aux cours de Burgos. — Nous apprenons également que le 28 octobre le Conseil municipal a voté un crédit de 1500 *pesetas* pour la création d'un cours de français.

team burgalais, au profit d'une œuvre de bienfaisance: *la Gota de Leche?*

Les jeudis étaient réservés aux excursions. Ces dernières ont attiré cette année beaucoup d'amateurs; il a fallu faire appel au ban et à l'arrière-ban des loueurs de voiture: l'antique et monumentale *Paloma* a sillonné sans relâche les routes, parfois inquiétantes, des environs: San Pedro Cardeña, la Chartreuse de Miraflores, l'abbaye de San Quirce, avec le palais de Saldañuela et les pittoresques carrières d'Ontoria, la curieuse grotte d'Atapuerca ont été successivement visités; au joli cloître gothique de Fresdelval, la colonie avait eu la délicate attention de préparer, en l'honneur du directeur de l'*Union*, une fête de famille accompagnée d'un lunch admirablement organisé. De son côté, la Municipalité, qui ne se lasse point de témoigner à notre œuvre la sympathie la plus cordiale, a offert aux professeurs et étudiants français un superbe banquet champêtre de cent couverts, au pied de la Chartreuse, sous les beaux ombrages de *Fuentes Blancas*.

Aussi, tous les assistants ont-ils emporté de leur séjour dans l'antique capitale de la Castille un souvenir reconnaissant et ému, dont l'expression, volontiers répétée, a été la meilleure récompense pour tous ceux qui se sont efforcés de leur rendre ce séjour aussi agréable qu'utile.

M.

Rapport sur les travaux de l'École française d'Espagne, 1re année, 1909-1910.

Bordeaux, 25 octobre 1910.

A Monsieur le Recteur,
Président du Conseil de l'Université de Bordeaux.

Monsieur le Recteur,

Le Conseil de l'Université m'ayant fait l'honneur de me confier la direction de l'École de Hautes-Études hispaniques (École française d'Espagne) qu'il a fondée, je crois de mon devoir de vous adresser un rapport sommaire sur les travaux des membres de notre École au cours de cette première année.

Nos missionnaires étaient au nombre de trois, MM. Collet et Babelon, titulaires de deux bourses de deux mille francs mises à la disposition de l'École par la Direction de l'Enseignement Supérieur, et M. Albertini, titulaire d'une bourse de quatre mille francs, don de l'Université de Paris.

M. Collet n'était pas un inconnu pour les professeurs de notre

Faculté des Lettres. Étudiant à Bordeaux, reçu agrégé d'Espagnol au concours de 1909, il était tout désigné pour faire partie de notre première promotion. Il avait, du reste, une connaissance déjà ancienne de l'Espagne, avait commencé des études intéressantes sur le mysticisme dans ce pays au XVIe siècle, surtout dans la musique, et il était tout préparé à bien profiter de sa bourse.

Musicographe distingué, et fort apprécié dans le monde musical de Madrid, M. Collet a donné à l'Ateneo, en castillan, quelques conférences-concerts dont la presse a rendu compte avec de grands éloges. Mais ce ne furent là que des intermèdes. L'effort du jeune agrégé a particulièrement consisté en recherches à Madrid et à l'Escurial sur l'esthétique et la musicologie médiévales jusqu'au XVIe siècle, sujet auquel il s'est attaché dès l'époque où il préparait l'agrégation. Le bon accueil fait par la Faculté des Lettres au mémoire que lui soumit M. Collet pour obtenir le diplôme d'Études supérieures fait espérer que M. Collet reviendra d'Espagne, après une seconde année d'études, avec tous les matériaux d'une thèse originale.

Mais pour donner à l'Université de Bordeaux des preuves de son activité, M. Collet a rédigé, en collaboration avec le savant augustin de l'Escurial, le Père Villalba, un mémoire sur les *Cántigas* d'Alphonse X, étudiées dans les deux manuscrits de l'Escurial, du point de vue historique, littéraire et musical. Les collaborateurs sont parvenus, par l'examen approfondi du texte musical, à des considérations nouvelles sur les auteurs des *Cántigas* et sur les caractères d'une métrique qui dérouta jusqu'ici les érudits.

Ce mémoire aurait déjà paru dans le *Bulletin hispanique*, devenu l'organe officiel de l'École, s'il n'avait tenu qu'à M. Collet; mais la publication en a été retardée par les occupations multiples du P. Villalba. Le retard a peu d'importance, mais ce qui en a beaucoup, c'est le fait même de cette collaboration. M. Collet a très bien compris que l'École désire avant tout prouver aux savants et au public espagnol que ses missionnaires se présentent à eux en amis, en confrères, en auxiliaires, en loyaux ouvriers d'une belle tâche commune.

M. Babelon est licencié ès lettres, archiviste paléographe, ancien élève de l'École des Chartes. Sur les conseils de M. Morel-Fatio, qui s'intéresse de façon si active aux efforts hispaniques de notre Université, encouragé par le regretté Léopold Delisle et tous ses maîtres de l'École des Chartes, il a choisi comme programme l'examen du fonds français de la Bibliothèque Colombine dont l'origine remonte, comme on sait, à Fernand Colomb, fils de Christophe Colomb, qui est la propriété particulière du chapitre de la Cathédrale de Séville, et dont on prétendait l'accès difficile.

Pour quiconque connaît bien l'esprit libéral et généreux des

Espagnols, il était certain que la porte s'ouvrirait aisément à M. Babelon, que recommandaient son titre de membre de l'École d'Espagne et le patronage des plus autorisés parmi les spécialistes de France et d'Espagne intéressés au succès de ses démarches.

M. Babelon a rendu compte de ses travaux dans un rapport détaillé. Il en résulte que le jeune archiviste a très utilement employé son temps à Séville. Il a pris en mains l'un après l'autre les 300 ouvrages qui composent actuellement le fonds français de la Colombine, fonds qu'a lamentablement appauvri une longue série de détournements et de vols. Ce sont des ouvrages historiques, littéraires, scientifiques et de dévotion.

Parmi les premiers, M. Babelon a retrouvé deux mystères ou miracles inédits : *Le miracle du jeune enfant que sa mère donna au dyable quand il fut engendré* (15 personnages et plus de 1,500 vers), et le mystère de *Pierre et Maguelonne* (3,500 vers), dont les héros, dit M. Babelon, sont Pierre, fils du comte de Provence, et Maguelonne, fille du roi de Naples. Rimé avec un très grand soin, et même avec une sorte de préciosité, ce mystère est d'un haut intérêt parce qu'il nous offre une rédaction française jusqu'ici totalement ignorée d'un drame dont on connaît des équivalents en d'autres langues. De plus, certaines scènes sont fort curieuses pour qui étudie le développement de l'art dramatique au début du XVIe siècle.

L'énumération des sermons comiques ou monologues qui accompagnaient la représentation des ouvrages sérieux, miracles ou mystères, des noëls populaires, complaintes, satires, récits de voyages en Orient, en Terre-Sainte, des grands recueils historiques, des vies des saints, où M. Babelon a copié ou analysé beaucoup de documents inédits ou extrêmement rares, cette énumération nous promet un livre très important, qui contribuera à la connaissance de l'histoire de la vie littéraire et religieuse de la France aux XVe et XVIe siècles. Ce livre, M. Babelon en a déjà rédigé le premier volume, et, comme j'en suis informé, de l'avis de M. Émile Picot, qui a vu le manuscrit, il manque très peu de chose pour qu'il puisse être livré à l'impression, et il le serait déjà si M. Babelon n'avait dû interrompre son travail pour faire ses deux années de service militaire.

Je n'ai d'ailleurs signalé que la partie la plus importante de ses travaux, ou pour mieux dire les résultats de sa mission officielle. A la Colombine même, il a pu obtenir la permission de faire photographier les précieux manuscrits à peintures conservés dans les vitrines : le *Missale Hispalense* (XVIe siècle), de décoration espagnole ou pour mieux dire sévillane, un missel du XIVe siècle, à l'usage des Frères prêcheurs, un autre du XVe siècle, et surtout un *Livre d'Heures* français, enluminé au XVe siècle, dont les fort belles mignatures semblent devoir être attribuées à un maître de l'Ile de France; enfin, le *Pontifical hispa-*

lense. C'est un volume des plus précieux et d'un prix considérable, écrit M. Babelon, exécuté en 1390 pour Don Juan, évêque de Calahorra et de la Calzada, plus tard venu en possession du cardinal de Fonseca (mort en 1473), dont les armes ont été ajoutées au bas de deux pages. Quatre grandes miniatures en pleine page et d'innombrables lettres historiées et miniatures de petit format illustrent ce Pontifical, et l'on peut y étudier les influences franco-flamandes qui modifièrent l'art des miniaturistes navarrais sous le règne de Charles III le Noble, roi tout français de culture et d'éducation. On sait quel intérêt passionné s'attache depuis quelques années à l'étude des manuscrits enluminés, surtout en ce qui concerne l'art de nos miniaturistes français. M. Babelon a donc été très heureusement inspiré de photographier tout ce qu'il a rencontré d'important; il faudra que ses clichés soient publiés avec soin et que ses successeurs à l'École d'Espagne, à son exemple, ne négligent pas un domaine particulièrement riche, mais très peu connu. Tous les critiques d'art leur en seront reconnaissants.

A Madrid, où il séjourna quelques jours, M. Babelon a aussi examiné de très près quelques manuscrits de la Bibliothèque Nationale, en particulier un manuscrit picard composé vers le milieu du XIII[e] siècle, et où il a distingué une prière à la Vierge en 340 vers, et surtout une vie de saint Eustache et de ses compagnons, qu'il a copiée intégralement (2,000 vers).

Il vous semblera, comme à moi, Monsieur le Recteur, qu'il y a lieu de féliciter notre pensionnaire de son ardeur au travail comme de son succès. Nous saisirons aussi l'occasion de remercier, avec les maîtres français qui l'ont poussé dans cette voie, les amis et les savants d'Espagne qui l'ont si aimablement accueilli et si bien conseillé. M. Paz y Mélia, de la Bibliothèque Nationale de Madrid, M. le Doyen du Chapitre de Séville, D. Manuel Torres y Torres et les bibliothécaires de la Colombine, D. Simón La Rosa y López et D. Rafael Nunes y Alonso. Nous n'aurions garde d'oublier nos amis de l'*intercambio*, MM. les professeurs de l'Université de Séville, Murillo, Hazañas y la Rua et Gestoso y Pérez.

La mission de M. Albertini ne mérite pas de moindres éloges.

M. Albertini, je suis heureux de le rappeler, étant encore membre de l'École de Rome, avait obtenu de M[gr] Duchesne, son directeur, d'être associé en 1905 aux fouilles que j'entreprenais à Elche. Il eut au bout de quelques jours la responsabilité entière des travaux, dont m'éloigna une grave maladie. Le *Bulletin hispanique* a publié la très originale et unique collection de tessons ibériques que M. Albertini a rapportée à l'Université de Bordeaux. M. Albertini devait donc être tout naturellement appelé à représenter l'archéologie dans notre première promotion d' « Espagnols ».

Sur mes conseils, il s'est attaqué à un travail de longue haleine, mais qui doit faire honneur à lui et aux collaborateurs qu'il sera forcé de prendre : l'inventaire des sculptures romaines et ibéro-romaines conservées en Espagne, non seulement dans les dépôts publics et les collections privées, mais jusque dans les moindres villages et les ruines désertes. Il faut à cette enquête une grande activité et une grande résistance physique en même temps que beaucoup d'initiative, et il est nécessaire de joindre à ces qualités une connaissance parfaite des antiquités ibériques et romaines.

Le premier soin devait être de mettre de l'ordre dans l'exploration ; M. Albertini, comme il était naturel, a restreint d'abord ses recherches à la Tarraconaise. Il a commencé par fouiller les bibliothèques et les archives de Barcelone et de Madrid pour se documenter, puis a entrepris l'exploration de la province romaine. C'est ainsi qu'il a pu réunir au cours de cette année plus de 300 photographies de statues, bustes, bas-reliefs. sculptures ornementales inédites composant les premiers éléments d'un *Corpus* qui promet d'être presque trop riche.

Les lecteurs de la *Revue des Études anciennes* (1910, p. 290) ont lu la note où M. Camille Jullian qualifie d'admirable cette collection de documents, qui devient la propriété de l'École d'Espagne. L'épithète n'est pas outrée, et ces photographies, dont M. Albertini accroît chaque jour le nombre, seront un trésor précieux.

Notre archéologue, bien que très absorbé par ses recherches dans les livres et par ses voyages, a tenu à ce que son nom parût plusieurs fois dans nos revues universitaires, et je signale l'intéressant article de la *Revue des Études anciennes* (1910, p. 248), intitulé : « Sculptures antiques et Sculptures imitées de l'antique au Musée provincial de Barcelone, » où M. Albertini classe comme il convient, avec une érudition et un goût très sûrs, des bustes et des bas-reliefs provenant du patio intérieur de l'antique palais des marquis de Barbera, situé jadis à Barcelone, place de la Cucurulla.

Je félicite encore notre missionnaire de n'avoir pas oublié la sympathie que notre École a trouvée dès sa naissance auprès de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, et il a très bien compris son rôle et son devoir en communiquant à cette Compagnie, le 3 décembre 1909, la belle et classique statue d'Esculape récemment découverte à Ampurias.

J'ose espérer, Monsieur le Recteur, que l'Université de Bordeaux, en présence de la récolte scientifique si riche qu'ont moissonnée les trois premiers membres de son École d'Espagne, ne regrettera pas l'initiative hardie qu'elle a prise en la fondant, et s'attachant d'un amour vraiment maternel à l'institution nouvelle, ne lui ménagera ni les encouragements, ni les subsides nécessaires à ses progrès, à son renom.

PIERRE PARIS.

Observations sur la prononciation du latin[1].

Les observations suivantes, d'un caractère tout pratique, et présentées sous une forme forcément un peu brève et impérative, indiquent comment devrait être rectifiée la prononciation du latin actuellement employée en France. Elles se réfèrent — dans la mesure où nous la connaissons — à la prononciation usitée dans la bonne société romaine vers le début de l'époque impériale, c'est-à-dire au temps d'Auguste. On n'a tenu compte ici que des nuances les plus importantes, et on a laissé de côté les prescriptions déjà admises chez nous (*s* et *t* sensibles à la finale, *gn* non mouillé, *e* jamais muet, etc.). Les points de comparaison ont été pris dans les sons du français normal.

I. Consonnes.

1. La réforme essentielle consistera à articuler le *c* toujours dur devant *e*, *i*, donc comme *k* ou κ grec (dans *civis*, *audacia*, *facere*, comme dans *carus*). Le *g* sera de même articulé comme γ grec ancien (dans *genus*, *agere*, *agit*, comme dans *gula* ou *agat*).

2. Le *t* conservera toujours le son dental ordinaire, et ne sera pas sifflant devant *i* suivi d'une autre voyelle (on le prononcera dans *actio*, *peritia* comme dans *tibia* ou *peritus*).

3. Le *s* doit être aussi toujours prononcé dur (dans *casa* comme dans *sal*), et jamais comme un *z*. Le *x* s'articule *cs* (fr. *excès*).

4. Le *n* et le *m* ne doivent jamais nasaliser les voyelles qui les précèdent; ils conservent donc leur articulation distincte. Le *n* est faible ou nul dans le groupe *ns*: il a une teinte gutturale dans *nc*, *ng*. Le *m* doit être articulé faiblement à la finale (dans *dominum*, *rosam*, etc.).

5. Le *r* est assez fortement roulé. Les consonnes doubles se font entendre par une prolongation de l'articulation.

6. Le *h* est muet ou assez faible (dans *herba*, *cohors*, etc.). Dans les groupes *ch*, *th*, *ph*, il représente une aspiration légère qui peut se faire sentir ou non derrière *c*, *t*, *p* (pour le groupe *ph*, on pourra tolérer une prononciation *f*).

7. Le *u* consonne (écrit d'ordinaire *v*) est une semi-voyelle qui se prononce comme un *w* anglais (le *ou* du fr. *oui*) dans *uinum* ou *vinum*, *cauare* ou *cavare*, etc. On peut cependant admettre aussi pour lui la prononciation du *v* français labiodental dans *vin* (c'est déjà celle de l'époque de Trajan).

8. Le *i* consonne (écrit souvent *j*) est une semi-voyelle qui se prononce à l'initiale comme *y* du fr. *yeux*, et entre deux voyelles comme *iy* (dans *iam* ou *jam*, *iugum* ou *jugum*, *Maia* ou *Maja*, etc.).

1. Ces notes sont destinées plus particulièrement aux candidats des agrégations et de licence d'espagnol et d'italien.

II. Voyelles.

1. La réforme essentielle et indispensable sera de conserver à l'*u* latin le son qu'il a en italien et en espagnol, celui de la diphtongue graphique *ou* en français. Dans les groupes *qu* ou *gu* suivis de voyelle, l'*u* est un *w* léger (voir plus haut, I, 7).

2. Pour les autres voyelles, on peut se contenter d'un *a* intermédiaire entre ceux du fr. *patte* et *pâte;* d'un *e* et d'un *o* intermédiaires entre les sons ouverts et fermés (ceux du fr. *mer* et *dé*, *port* et *pot*). L'*i* se prononce comme dans le fr. *dire*. Toutefois, il serait préférable de donner aux voyelles brèves un son plus ouvert qu'aux longues : *mĕl* comme fr. *mer, tēla* comme fr. *dé*, etc. (Voir plus bas, IV, 1). — L'y qui ne se rencontre que dans les mots venus du grec, sonnera comme l'*u* français ou l'*ü* allemand (*Pyrrhus* prononcé *pürrous*).

3. Les voyelles ne doivent jamais être nasalisées (voir plus haut, I, 4).

III. Diphtongues.

1. Dans la diphtongue *au* de *causa*, *audire*, etc., les deux éléments seront prononcés distincts, mais réunis dans une seule émission de voix (fr. *aou*). La diphtongue rare *eu* sera de même proférée *éou* dans *heu*, *neuter*, *Europa*, etc.

2. Les diphtongues *ae*, *oe*, dans *caelum*, *poena*, peuvent être proférées avec une distinction des éléments composants (prononciation littéraire), mais aussi comme un *e* simple (prononciation plus populaire).

IV. Quantité et Accentuation.

1. Il serait à désirer qu'on distinguât toujours les voyelles latines brèves et les longues, en faisant glisser la voix ou en la laissant traîner. Ex. : *alĭs* prononcé avec un *i* comme celui du fr. *lisse;* mais *nutrīs* comme dans le fr. *un lis*.

2. Il serait bon également que, pour reproduire l'*accent musical* des anciens, la voix montât jusqu'à une note plus aiguë sur la voyelle de la *syllabe accentuée*. On sait que cette voyelle est la pénultième dans les mots où elle est longue *(paroxytons);* l'antépénultième, dans ceux où la pénultième est brève *(proparoxytons)*. Dans tous les cas, la syllabe initiale du mot est proférée avec une certaine force musculaire.

3. A défaut d'une observation exacte de ces nuances, on devra tenir compte de l'*accent d'intensité* (vulgairement appelé *tonique*), et le faire porter, suivant la règle énoncée plus haut, tantôt sur la pénultième, tantôt sur l'antépénultième : Ex. *marítus*, *rápidus*. On obtiendra ainsi une distinction qui n'est probablement pas celle du début de l'époque impériale, mais qui est d'une importance capitale pour l'évolution ultérieure du latin.

E. BOURCIEZ.

AGRÉGATION D'ESPAGNOL[1]

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

SUR LES QUESTIONS DU PROGRAMME POUR LE CONCOURS DE 1911

1re Question. — L'Auto religieux dans le théâtre Espagnol.

Textes d'explication : *Misterio de los Reyes Magos;* — Lucas Fernández, *Auto de la Pasión;* — * Calderón, *La Cena del Rey Baltasar.*

Il nous suffirait de renvoyer les candidats à la *Bibliographie du Théâtre espagnol* publiée par A. Morel-Fatio et L. Rouanet dans la *Bibliothèque de Bibliographies critiques* (Paris, Fontemoing, s. d.), s'il n'était à craindre que cette publication ne leur soit quelque peu difficile à se procurer. Nous y puiserons donc l'indication des ouvrages les plus importants sur la question des *autos*.

Schack, *Historia de la literatura y del arte dramático en España*, trad. espagnole par E. Mier (5 tomes, 1886-1888, dans la *Colección de Escritores castellanos*).

La Barrera, *Catálogo bibliográfico y biográfico del teatro español desde sus origenes hasta mediados del siglo XVIII*, Madrid, 1860.

Leandro Fernández Moratín, *Origenes del teatro español* (t. II de la Bibliothèque Rivadeneyra, p. 147 et suiv.).

E. González Pedroso, préface aux *Autos sacramentales desde su origen hasta fines del siglo XVII* (t. LVIII de la Bibliothèque Rivadeneyra).

M. Cañete, *Discurso acerca del drama religioso español antes y después de Lope de Vega* (discours de réception à l'*Acad. española*, Madrid, 1862); — *Teatro español del siglo XVI* (Madrid, 1885) dans la *Colección de escritores castellanos.*

Gustave Reynier, *Le drame religieux en Espagne (Revue de Paris*, 15 avril 1900).

Le *Misterio de los reyes magos* a été publié par Amador de los Ríos au tome III de son *Historia crítica de la literatura española*, p. 655 ; mais on se servira de l'édition donnée par M. Ramón Menéndez Pidal dans la *Revista de Archivos* (août 1900) et en tiré à part *(Disputa del alma y el cuerpo y Auto de los Reyes Magos).*

1. Le programme du certificat d'aptitude à l'enseignement de l'espagnol (concours de 1911) comprend les auteurs précédés d'un astérisque sur la liste qui suit, plus Javier de Burgos, *Los Valientes.* Un tiré à part de cette bibliographie sera envoyé sur demande adressée au secrétaire du *Bulletin hispanique.*

L'*Auto de la Pasión* se trouve p. 217-256 des *Farsas y églogas al modo y estilo pastoril y castellano fechas por Lucas Fernandez, edición de la R. Academia Española*, avec prologue de M. Cañete (Madrid, 1867).

On trouvera *La Cena del Rey Baltasar* dans la collection d'*Autos sacramentales* de Pedroso citée plus haut (p. 295-309); dans le *Tesoro del Teatro español* (t. III), *Teatro escogido de Calderon de la Barca*, de Eug. de Ochoa, p. 696-710; au t. III, p. 727-752, du *Handbuch der Spanischen Litteratur* de L. Lemcke (Leipzig, 1856).

Lire Juan de Zabaleta, chapitre intitulé *El lucido del dia del Corpus* (dans le t. CIII de la *Biblioteca universal*); *Fiestas del Corpus en Madrid* (*Revista de Archivos*, 1871); J. Sánchez Arjona, *Noticias referentes á los anales del teatro en Sevilla* (Séville, 1898); E. Walberg, introduction à l'édition de l'Auto de Calderón, *Las ordenes militares* (*Bull. hisp.*, 1903, p. 384 et suiv.). — On trouvera encore des détails intéressants sur la représentation des *Autos sacramentales* dans les *Documentos para la bibliografía de D. Pedro Calderón de la Barca* publiés en 1905 (Madrid, t. I) par Cristóbal Pérez Pastor; dans les *Nuevos datos acerca del histrionismo español en los siglos* XVI *y* XVII (Madrid, 1901) du même, ainsi que la *Segunda serie* dont le *Bulletin hispanique* a commencé la publication (1906, p. 71, 148, 363; 1907, p. 360; 1908, p. 243; 1910, p. 303). Voir H. A. Rennert, *The Spanish stage in the time of Lope de Vega* (1909), sur lequel cf. *Bull. hisp.*, 1910, p. 347. Ne pas négliger les relations de voyages, comme celles de la comtesse d'Aulnoy, d'Aerssen et Brunel (n° 83 de la *Bibliographie des voyages* de Foulché-Delbosc).

Voir au surplus, à propos de Calderón, notre bibliographie pour le concours de 1909 (1908, p. 427).

On fera bien de chercher à déterminer d'une part l'origine du théâtre religieux à l'étranger comme en Espagne, et d'autre part, ce qui différencie les *autos* de nos *mystères* et de nos *moralités*. On pourra consulter, à ce double point de vue, Petit de Julleville, *Les mystères* (4e éd., Paris, 1880, 2 vol.); Wilmotte, *Origines du drame religieux (Bulletin de la classe des Lettres de l'Académie de Belgique*, 1901, n° 7, p. 715-748); Marius Sepet, *Origines catholiques du théâtre moderne, les drames liturgiques et les jeux scolaires, les mystères*, etc. (Paris, 1901); *Le drame religieux au Moyen-Age* (Paris, 1903); Richard Heinzel, *Beschreibung des geistlichen Schauspiels im deutschen Mittelalter* (Hambourg, 1898); Armand Gasté, *Les drames liturgiques de la cathédrale de Rouen* (Evreux, 1893, extrait de la *Revue catholique de Normandie); Le théâtre français au Moyen-Age*, par Johan Mortensen, traduit du suédois par E. Philippot (Paris, 1903); Gustave Cohen, *Histoire de la mise en scène dans le théâtre religieux français au Moyen-Age* (Bruxelles, 1906, *Académie Royale de Belgique, classe des Lettres, Mémoires*, collection in-8°, t. I). G. C.

2e QUESTION. — **La satire littéraire en vers, du XVIe siècle au début du XIXe siècle.**

Textes : Cristóbal de Castillejo, *Contra los que dejan los metros castellanos;* — Luis Barahona de Soto, *Sátira 1a* (Sedano. *Parnaso,* IX, p. 53-65); — Forner, *Sátira contra los vicios introducidos en la poesía castellana* (les fragments dans le *Tesoro* de Quintana, p. 533-38); — * Jorge Pitillas, *Sátira contra los malos escritores de este siglo.*

Le sujet et les limites de cette étude sont nettement fixés. Il s'agit d'étudier les satires en vers, ayant un sujet littéraire, qui ont été écrites depuis le XVIe siècle, époque où, sous l'influence des rivalités d'école, la critique littéraire se forme, jusqu'à la veille de la période romantique. Il va de soi d'ailleurs que, bien que le sujet (pour ne point trop étendre cette étude) ne mentionne que la satire *en vers*, il est, en fait, impossible de séparer cette dernière de la satire littéraire *en prose,* puisque le fond est le même et que la forme extérieure seule diffère. Il conviendra donc de connaître les plus importantes tout au moins de ces satires en prose et d'y puiser des renseignements et des points de comparaison. Il est clair que des satires en prose comme les *Cartas censorias* de Pedro Rhua, la *Culta latiniparla,* de Quevedo, ou la *Derrota de los Pedantes*, de Moratín, n'ont pas moins d'importance dans l'histoire littéraire que les satires de Barahona de Soto ou de *Pitillas.* Ce que l'on désirerait sans doute, c'est que les candidats, tout en préparant spécialement le texte de quelques-unes de ces satires en vers, puissent se former une idée des principales controverses littéraires aux différentes époques de la littérature classique.

1° La polémique de Cristóbal de Castillejo contre les italianisants et les pétrarquistes mériterait une étude spéciale, qui n'a pas été faite encore. On en trouvera les éléments épars dans les histoires littéraires, par exemple dans le *Boscán* de M. Menéndez Pelayo (plus particulièrement au chapitre II, pages 167 et suivantes), ou dans la *Historia de las ideas estéticas en España,* du même auteur, tome II (1884), chapitres IX et X. — Les œuvres de C. de Castillejo sont assez difficiles à trouver. Les éditions de 1573 (corrigée par l'Inquisition), de 1577, de 1578, de 1600, seront difficilement consultées, de même que le manuscrit de la *Biblioteca nacional* cité par Gallardo (*Ensayo,* n° 1678), où la *Reprehension contra los poetas españoles*... se trouve au folio 67. Pedro Estala (Ramón Fernández) a réimprimé, en 1792, les œuvres de Castillejo aux tomes XII et XIII de sa *Colección de poetas españoles* (1789-1820). Elles se trouvent également au tome XXXII de la *Biblioteca de autores españoles* de Rivadeneira. La satire *Contra los que dejan*... est à la page 157. Elle est insérée aussi dans *Las Obras de Juan Boscán, repartidas en tres libros,* édition Knapp, Madrid, Murillo, 1875, à la page 465. Le texte en est donné d'après l'édition (par Alonso

de Ulloa) des *Obras de Boscán*, de Venise, 1553. Il est accompagné des variantes des diverses éditions, et de quelques textes servant d'illustrations à la satire, qu'il sera intéressant de rapprocher de la poésie du même auteur *Contra los encarecimientos de las coplas españolas que tratan de amores*.

2° La satire littéraire en tercets de Luis Barahona de Soto a été publiée, en 1778, par J.-J. López de Sedano au tome IX de son *Parnaso Español* (pp. 53-65). La valeur littéraire en est, il est vrai, des plus médiocres, et elle ne justifie guère les éloges hyperboliques dont cet auteur fut comblé par ses contemporains, lesquels d'ailleurs appréciaient surtout en lui l'auteur de la *Angélica*. Elle fournit cependant des indications intéressantes sur les maux dont souffrait déjà la poésie espagnole. Rares sont les secours dont nous disposons pour expliquer et pour commenter ce texte souvent obscur. Les poésies de Barahona se trouvent aux tomes XXXV et XLII de la *Biblioteca de Autores Españoles*. Quant à l'auteur, D. Francisco Rodríguez Marín lui a consacré une étude à laquelle nous ne pouvons mieux faire que de renvoyer. Elle fournit sur sa vie, sur sa bibliographie et sur ses œuvres elles-mêmes, tous les renseignements désirables (*Luis Barahona de Soto*, *estudio biográfico*, *bibliográfico y crítico*, Madrid, 1903). Rappelons seulement que la quatrième satire de Barahona, également publiée par Sedano (*ibid.*, p. 81-88), roule sur un sujet absolument semblable : *Contra los malos poetas*, et qu'il est indispensable de la rapprocher de la première.

3° Juan Pablo Forner représente, dans la seconde partie du XVIIIe siècle, avec plus d'éclat, d'abondance et d'autorité que tout autre, la satire littéraire, soit en vers, soit en prose. *La Sátira contra los vicios introducidos en la poesía castellana* fut couronnée par l'Académie en 1782. Elle s'imprima dans un recueil de *Las obras de eloqüencia y de poesía premiadas por la R. Academia española*, chez la veuve de Ibarra, en 1799, où l'on trouve, entre autres compositions, l'églogue de *Batilo*, de Meléndez, et une *Lección poética* de D. Melchor Fernández, sur le même sujet et avec le même titre que la satire de Forner. Les nombreuses et violentes controverses de ce dernier avec quelques-uns de ses contemporains sont bien oubliées aujourd'hui, mais si l'on veut apprécier exactement le rôle de censeur littéraire qu'il joua avec tant d'ardeur, il faut tout au moins rapprocher cette *Sátira* de la *Oración apologética por la España y su mérito literario* (1787), et surtout de son œuvre la plus digne d'être connue, les *Exequias de la lengua castellana*, où, en particulier, ses préventions contre la *Comedia* s'atténuent sensiblement. Les *Exequias* parurent après la mort (17 mars 1795) de Forner.

En 1843, D. Luis Villanueva donna un premier volume des œuvres de Forner, mais l'édition projetée resta inachevée. On lira au tome LXIII de la *Bibl. de Aut. Esp.* quelques-uns des écrits les plus importants

de cet auteur, et aux tomes LXI et LXVII les notices de D. Leopoldo Augusto de Cueto, marquis de Valmar, sur Forner et ses contemporains. Il faudra consulter, du même critique, l'*Historia crítica de la poesía castellana en el siglo xviii*, tome I, chap. XII, p. 432-45, et surtout tome III, p. 91-338, où l'on trouvera les *Exequias* (p. 128-338), avec la *Sátira contra la literatura chapucera de estos tiempos*, qui avaient été imprimées déjà au tome LXIII de la *Bibl. de Aut. Esp.*

Sur ces satires littéraires de Forner, ainsi que sur ses furieuses polémiques avec les Iriartes, Ayala, Trigueros, Valladares, Huerta et d'autres, on puisera bien des renseignements épars dans E. Cotarelo, *Iriarte y su época* (Madrid, 1897) [consulter la Table des matières et l'Index alphabétique]. Lire aussi le chapitre III du second volume du tome III de la *Historia de las ideas estéticas en España*, de M. Menéndez Pelayo, particulièrement les pages 82 et suivantes. Le même critique avait déjà tracé un portrait du fougueux polémiste dans ses *Heterodoxos españoles*, tome III, p. 330 et suivantes.

4° *La Sátira contra los malos escritores de este siglo*, de José Gerardo de Hervás y Cobo de la Torre, sous le pseudonyme de *Jorge Pitillas*, se lira au tome LXI de la *Bibl. de Aut. Esp.*, dans le *Tesoro del Parnaso Español*, de Quintana (Baudry, p. 553), ou dans d'autres recueils, car elle a été souvent reproduite. Écrite en 1741, elle avait paru pour la première fois dans le sixième volume du *Diario de los Literatos* (1742). Sur la Satire et son auteur, voyez L. A. de Cueto, o. c, tome I, p. 188-203, et tome II, p. 327-34. Pour replacer cette courte mais célèbre satire dans son milieu, il faut étudier le mouvement de réforme littéraire inauguré, vers la même époque, par les écrivains du *Diario* et par la *Poética* de Luzán.

E. M.

3e Question. — **Étudier, d'après la littérature, le changement des mœurs espagnoles pendant le règne d'Isabelle II.**

Textes : * Mariano de Larra, *¿ Entre qué gentes estamos ? (Artículos de costumbres)* ; — * Mesonero Romanos, *La Guía de forasteros (Escenas matritenses)* ; — * Pérez Galdós, *La estafeta romántica*.

Ce sujet paraît spécialement choisi en vue de la « *composition en langue étrangère sur un sujet relatif à la civilisation moderne des pays de langue allemande, anglaise, italienne ou espagnole* », inscrite aux derniers programmes d'agrégation.

Cette étude est très vaste, et il est évident qu'elle dépasse singulièrement les trois ouvrages (d'ailleurs fort courts) qui sont indiqués comme textes d'explication. Ces textes ne sauraient donner, à eux seuls, qu'une idée tout à fait incomplète du sujet.

Il convient tout d'abord, pour s'orienter, de se faire une idée

précise : 1° de l'histoire politique et sociale de l'Espagne pendant la période indiquée ; 2° de son histoire littéraire.

On pourra, sur le premier point, se servir de la continuation (attribuée à D. Juan Valera) à l'Histoire de D. Modesto Lafuente (*Historia general de España desde los tiempos primitivos hasta la muerte de Fernando VII, por D. Modesto Lafuente, continuada desde dicha época hasta nuestros días por D. Juan Valera, con la colaboración de D. Andrés Borrego y D. Antonio Pirala.* — Barcelona, Montaner, 1899).

Il sera, bon pour ne point se perdre au milieu de tous les incidents minuscules et monotones de la politique intérieure, d'en suivre les phases principales dans un manuel, ou d'en résumer soi-même les directions essentielles, sans prétendre entrer dans le menu détail des évènements journaliers. Voyez, par exemple, l'*Histoire générale*, de E. Lavisse et A. Rambaud, tome X et tome XI (Espagne et Portugal, par M. Desdevizes du Dézert, et surtout le 4e vol. de la *Historia de España*, d'Altamira, qui vient de paraître (Barcelona, Gili).

Parmi les innombrables ouvrages accessoires où se peut étudier l'histoire politique de cette période, nous nous contenterons de citer ici :

Córdova (Fernando Fernández de), *Mis Memorias íntimas*, Madrid, 1886-1888-1889. — Miraflores (Marqués de), *Memorias para escribir la historia contemporánea de los siete primeros años del reinado de Isabel II*, Madrid, 1843. — J. Tanski (ancien capitaine de la Légion étrangère au service de France et d'Espagne), *L'Espagne en 1843 et 1844. Lettres sur les mœurs politiques et sur la dernière révolution de ce pays*, Paris, 1844. — Pirala (Antonio), *Historia de la guerra civil y de los partidos liberal y carlista*, Madrid, 1868-70. — C. Cambronero, *Las Cortes de Isabel II* (dans *España Moderna*, à partir de juillet 1910).

Sur le second point (histoire littéraire en général), on se servira, comme guide principal, de la *Literatura española en el siglo XIX*, du P. Francisco Blanco García, (Madrid, 1881-94, 3 vol.), ou du *Romanticismo en España*, par Enrique Piñeyro, Paris, Garnier (s. d.), car la période fixée correspond en grande partie à celle du Romantisme.

Le détail de l'histoire littéraire et de l'histoire des mœurs, qu'il est bien difficile parfois de séparer l'une de l'autre, devra être cherché :

1° Dans les publications périodiques du temps, si l'on peut se les procurer. On en trouvera du moins un catalogue raisonné et une analyse sommaire dans G. Le Gentil : *Les Revues littéraires de l'Espagne pendant la première moitié du XIXe siècle*, Paris, Hachette, 1909. Les plus importants de ces recueils sont : le *Semanario pintoresco español*, qui va du 3 avril 1836 au 20 décembre 1857 ; le *Museo de las familias*, du 25 janvier 1843 à décembre 1867, le *Liceo artístico y literario español*, 1838.

2° Dans les romanciers, les *costumbristas* et les moralistes : Mariano José de Larra (*Obras completas*, Barcelona, Montaner, 1886) ; — Serafín

Estébanez Calderón (*Escenas andaluzas*, Madrid, 1883); — María Segovia et Santos López Pelegrín (*Abenamar y el Estudiante*, 1838-1839); — Modesto Lafuente (*Fray Gerundio*, 1837-1842; *Teatro social*, 1846; *Viaje aerostático*, 1847); — Mesonero Romanos (*Panorama matritense*, Madrid, 1881; *Escenas matritenses*, 1881; *Tipos y caracteres*, 1881; *Memorias de un setentón*, 1881); — José Somoza (*Obras*... con notas, apéndices y un estudio preliminar por D. José R. Lomba y Pedraja, Madrid, 1904); — Antonio Alcalá Galiano (*Recuerdos de un anciano*, 1878; — José Zorrilla (*Recuerdos del tiempo viejo*, 1882), etc. — Les romans de M. B. Pérez Galdós, quoique sensiblement postérieurs, fourniront d'intéressantes indications (parcourir particulièrement la riche série des *Episodios nacionales*, pour la période fixée, et quelques romans, parmi les isolés, tels que *Fortunata y Jacinta*).

3° Dans les auteurs dramatiques, dont il suffira de citer ici celui qui fournit l'image la plus détaillée et la plus fidèle de cette société, Manuel Bretón de los Herreros, et dans les poètes, depuis Espronceda et Zorrilla jusqu'à Núñez de Arce, qui livrent, eux aussi, bien des documents sur l'état des esprits et des mœurs.

4° Dans les critiques et les historiens de la littérature, qui par leurs études, leurs monographies, leurs controverses, jettent parfois une vive lumière sur certains points de ce vaste panorama. Voyez, par exemple, A. Cánovas del Castillo, *El Solitario y su tiempo. Biografía de Estébanez Calderón*, 1883; — Manuel Chaves, *José de Larra (Fígaro) su tiempo, su vida, sus obras*, 1899; — Patricio de la Escosura, *Estudios históricos sobre las costumbres españolas*, 1851; — *Los Españoles pintados por sí mismos*, éd. de 1851; — *Las Españolas pintadas por los Españoles*, 1871-1872; — Antonio Flores, *Doce españoles de brocha gorda*, 1848; *Ayer, hoy y mañana, ó la fé, el vapor y la electricidad, cuadros sociales de 1800, 1850 y 1899*, Barcelona, 1892-1893, etc.

5° Dans les voyageurs, qui nous transmettent sur l'Espagne d'Isabelle II des renseignements curieux, mais qui, bien souvent, sont à contrôler, choisir ceux qui se rapportent à cette époque dans Foulché-Delbosc (R.) : *Bibliographie des voyages en Espagne et en Portugal*, 1896.

Les indications qui précèdent pourront être aisément complétées par la *Bibliographie* que l'on trouvera aux pages XVII-XXVI, de la thèse de M. Le Gentil : *Le poète Manuel Bretón de los Herreros et la Société espagnole de 1830 à 1860*, dont la seconde partie surtout (pp. 234-518) traite précisément, dans son ensemble, le sujet proposé.

Après avoir ainsi réuni tous les éléments épars de cette enquête, il ne restera plus qu'à les disposer logiquement et méthodiquement et à en tirer les conclusions principales en passant en revue tout ce qui constitue la civilisation propre d'un pays à une époque donnée : idées religieuses, politiques, sociales, économiques; la morale courante, les coutumes, les travers, les préjugés; l'idéal littéraire et artistique, etc.

E. M.

BIBLIOGRAPHIE

J. Leite de Vasconcellos, *Textos archaicos,* 2ª edição (ampliada). Lisboa, Teixeira, 1908 ; 160 pages in-8°.

Ce recueil porte en sous-titre *para uso da aula de philologia portuguesa estabelecida na Bibliotheca nacional de Lisboa por portaria de 31 de dezembro de 1903.* C'est en effet en vue du cours qu'il professe à la *Bibliotheca nacional* que l'érudit bien connu a publié ces textes, en latin barbare (IXe-XIIe siècles), en portugais (VIIe-XVIe siècles) ou en galicien (XIIIe-XVIe siècles), avec appareil critique, notes abondantes et glossaire. La première édition avait été constituée par un article paru dans la *Revista Lusitana* (VIII, 3) et publié à part en 1905. Bien que l'étude du portugais ne soit pas aussi répandue qu'elle devrait l'être, ce petit livre, qui certainement contribuera à la répandre, est appelé à devenir classique partout où l'on étudie les langues romanes. — G. C.

E. Bourciez, *Éléments de linguistique romane.* Paris, C. Klincksieck, 1910 ; 1 vol. in-12 de XXI-697 pages.

Un des élèves de M. Bourciez, un maître lui-même aujourd'hui, M. Georges Millardet, a donné, dans la *Revue des Études anciennes* (avril 1910)[1], un compte rendu d'ensemble de ce manuel, fruit mûri d'un long enseignement et d'un travail consciencieux. Nous ne pouvons ici nous occuper que de la partie consacrée à l'espagnol et au portugais ; et encore notre rôle sera-t-il fort modeste, se réduisant à signaler la nouveauté de la méthode et à souligner quelques observations parmi beaucoup d'autres, également intéressantes, dont l'auteur a rempli cette partie.

Le *Précis de phonétique française* que M. Bourciez a publié en 1889, et dont la troisième édition a paru en 1907 (Klincksieck), avait été bien vite apprécié des étudiants et des savants pour sa netteté méthodique, autant que pour sa sûreté philologique. Ce sont les mêmes qualités, dans un cadre beaucoup plus ample, que nous pouvons admirer dans ce nouveau manuel, et qui lui feront une égale fortune.

1. Et dans le *Bulletin italien* (juillet 1910).

Pour ce qui est de la méthode, M. Bourciez s'est décidé à abandonner, en partie du moins, l'exposé synthétique, qui, s'il a eu sa raison d'être autrefois, quand il fallait montrer dans le détail la parenté des langues dites romanes, pour dégager les lois générales qui ont présidé à leur formation, avait bien aussi son inconvénient didactique, qui est de disséminer les faits intéressant une même langue. Scientifiquement, Diez et Meyer-Lübke étaient certes dans la bonne voie. Mais à l'heure qu'il est, ne pouvait-on suivre un autre itinéraire permettant de faire en quelque façon le tour de chaque langue successivement? C'est ce qu'a voulu essayer le savant professeur de Bordeaux, en étudiant séparément dans un premier chapitre l'ancien français et le provençal; dans un second, l'espagnol et le portugais; dans un troisième, l'italien; dans un quatrième, le roumain; dans un cinquième, les idiomes rhétiques.

On remarquera que ce plan ne laisse pas d'être encore synthétique, puisqu'il comporte l'étude simultanée de l'ancien français et du provençal, de l'espagnol et du portugais, sans compter que les formes dialectales n'ont pas été négligées, par exemple le catalan dans le premier groupe, l'aragonais dans le second.

L'esprit de la grammaire comparative se manifeste encore par de nombreux rappels d'une langue à l'autre. Mais il régit exclusivement l'étude de la période romane, qui précède les chapitres consacrés aux langues modernes, et qui est lui-même précédé d'une étude préliminaire très étendue du latin lui-même.

On voit avec quelle facilité un étudiant qui s'intéresse surtout à l'espagnol pourra faire dans ce manuel son éducation linguistique, avec lequel il approfondira d'abord la phase latine, puis la phase romane primitive, pour arriver enfin à l'espagnol et à son proche parent le portugais.

Une heureuse innovation de l'auteur a été de mettre, avant l'exposé linguistique, des préliminaires géographiques, ethnographiques et historiques, où l'essentiel est dit d'une façon sobre et suggestive.

Pour l'étude de l'espagnol, M. Bourciez n'avait qu'à puiser dans la seconde édition du *Manual elemental de Gramática española,* de M. Menéndez Pidal. Mais comme il avait à faire beaucoup plus succinct, et d'après un plan différent, et en donnant une place au portugais, et que par conséquent il fallait choisir les faits essentiels, son travail ne fait pas double emploi avec celui du savant philologue espagnol, et il a son originalité. Le plus difficile, en présence d'une pareille matière, était surtout de faire des sacrifices, aussi serait-il déraisonnable de reprocher à l'auteur certaines omissions possibles auxquelles il s'est probablement résigné à contre-cœur. Il avait du reste à éviter les redites. Dans le chapitre consacré à l'espagnol et au portugais, il ne mentionne pas la prononciation gutturale de *l* à la

fin des mots ou devant une consonne en portugais, particularité assurément frappante et même déroutante pour l'étranger, signalée par Meyer-Lübke (I, 476) : *Portugal* se prononce à peu près comme *Portugau*, *jornal* comme *jornau*, *caldo* comme *caudo*, avec un *u* très bref et très sourd. Mais au n° 176, dans la partie où est retracée la phase romane primitive, on a soin de nous dire que *l* devant une consonne se prononçait *pinguius* en latin vulgaire, que c'était donc un *l* vélaire et que cet *l* vélaire se retrouve en portugais.

M. Bourciez rappelle que devant une consonne sonore l'*s* est devenue *ž* (franç. *j*), et *š* (franç. *ch*) devant une sourde ou à la pause. « C'est au cours du XVIIIe siècle, dit-il, que s'est produit ce changement, et le premier témoignage qu'on en ait est celui du grammairien Verney, en 1746. » Ne pourrait-on considérer la transcription *Lichebonne* dans un document bordelais de 1574, cité par Roland Francisque-Michel dans *Les Portugais en France, les Français en Portugal* (p. 182, mais nous n'avons pu retrouver le document dans la liasse indiquée, nullement foliotée quoi qu'en dise l'auteur, qui renvoie au f° 127), comme une preuve que déjà, à pareille date, la prononciation populaire était ce qu'elle est aujourd'hui? La transcription *Lichebonne* n'était du reste sans doute pas très exacte et *Lijebonne* (abstraction faite de la finale, naturellement francisée) eût été une meilleure graphie; mais on ne peut s'attendre à tant de minutie phonétique de la part d'un homme qui se préoccupait surtout d'expédier convenablement ses barriques. C'est déjà bien qu'il ait écrit comme il croyait entendre prononcer. Et peut-être ce qu'il entendait réellement était-il ce son mixte de *zj*, que M. Gonçalves Vianna, dans son *Exposição da pronuncia normal portuguesa* (Lisboa, 1892, p. 48), assigne à la prononciation de *s* devant les sonores et entre voyelles au temps de Camões et encore aujourd'hui dans le nord du Portugal, alors que la prononciation moderne se rapproche de notre *j* (cf. 98-101, où l'auteur donne la transcription des trois premières stances des *Lusiadas* d'après la prononciation actuelle et l'ancienne).

La prononciation *ói* pour *óu*, si répandue, au moins à Lisbonne (à ce point qu'on écrit comme on prononce *coisa*, *oiro*), est-elle due, comme on l'a dit, aux Juifs (p. 406)? C'est beaucoup prêter aux Juifs que de le croire, à moins d'ajouter foi à ce trait du marquis de Pombal (cf. en tout cas H. Léon, *Histoire des Juifs de Bayonne*, p. 12), qui se présenta un beau matin devant Joseph Ier avec trois chapeaux jaunes, — couvre-chef imposé par le roi aux Portugais qui avaient du sang juif — : il y en avait un pour lui-même, un pour le grand inquisiteur et un pour le roi.

Un point qui mérite l'attention encore dans la prononciation portugaise, c'est l'extrême force de l'accent, qui, au lieu de marquer

simplement d'une façon un peu plus intense, comme en espagnol, l'effort de la voix sur la syllabe accentuée, donne à celle-ci, exactement comme en anglais, une prépondérance qui efface pour ainsi dire les sons postérieurs et même antérieurs. *O povo de Aveiro,* nom d'un journal très répandu, devient, tel que le prononcent les crieurs, *II' pouv' d'ver.* Vous voulez des allumettes. Ne demandez pas *phósphores* (*fóchfourouch).* Dites *fóchf.* Cela suffit bien et vaut peut-être mieux. D'une façon générale, on peut, en parlant, faire l'économie des finales. C'est ce qui donne au portugais cette allure un peu dure, heurtée, surtout pour une oreille habituée aux intonations nettes et, si l'on peut dire, chronométriques du castillan. M. Bourciez dit là-dessus l'essentiel (§ 334).

De même pour la prononciation du *b* et du *v* en castillan. Le *v*, que l'Académie recommande de distinguer du *b*, se confond et s'est toujours facilement confondu, semble-t-il, en Espagne, avec cette occlusive sonore. Il n'est, en effet, lui-même, en castillan, qu'une fricative bilabiale, ainsi que le remarque M. Bourciez (n° 336), et non une fricative labio-dentale comme en français.

M. Bourciez a raison également, quoi qu'en ait pu dire l'Académie, d'affirmer que le *d* final se prononce en castillan comme un ð (n'est-ce pas cependant plutôt un θ) très faible, à peine perceptible. Mais il faut reconnaître que, si ce ð ou θ est très perceptible chez certaines personnes et dans certaines régions (en Vieille Castille), il ne l'est pas du tout ailleurs, ou ne l'a pas toujours été : à preuve la graphie *veni* pour *venid, acordaos* pour *acordados* (impératif), si fréquente à l'époque classique.

On appréciera de bonnes remarques sur les différences des lexiques castillan et portugais et sur les gallicismes dans les deux langues (§ 344, 347). Une sorte de phobie à l'égard des gallicismes s'est emparée des Espagnols depuis bien longtemps (exemples : Baralt, *Diccionario de galicismos,* 1855 ; Castro, *Libro de los galicismos*, s.d.). Un ministre n'a-t-il pas interdit l'emploi, sur les affiches des Compagnies de chemins de fer, du mot *camino de hierro*? Il faut dire *ferrocarril,* bien qu'un composé de cette forme soit, à parler rigoureusement, sans précédent dans la langue (cf. Menéndez Pidal, *Manual,* § 88, 2).

La conjugaison est traitée d'une façon claire, rapide, et en somme très suffisante vu le caractère succinct de tout l'ouvrage. De même pour la syntaxe. Pour l'emploi de l'imparfait de l'indicatif en vue d'exprimer l'hypothèse irréelle dans le présent, on pourrait mettre en regard des deux exemples portugais cités par l'auteur (§ 394, *b*) des phrases comme celles-ci : « Si lo tal asi fuese, mucho *desbarataba* los intentos de Juan de Viterbio » (Ocampo, *Coronica,* I, 5); « Si esta historia comenzara desde los Reyes Godos... *tenia* yo con quien com-

petir en extenderla » (Morales, Prologue de sa *Coronica*); « Si yo dijera que mi hija se arrojara de una torre abaxo, o que se fuera por essos mundos... *tenias* razon de no venir con mi gusto » (*D. Quijote*, II, 5); construction encore courante en espagnol. Il est à remarquer qu'au lieu de l'imparfait de l'indicatif, c'est le présent qu'on emploierait s'il s'agissait du passé : « Si esto *ocurre* en cualquier plaza española, el escándalo hubiera sido monumental » ; « El padre sufrió un síncope dentro del río, estando á punto de ahogarse también si no le *auxilian* » (périodiques) ; « si la gente no se *aparta* abriéndole paso, es seguro que hubiera disparado sus puños de hombre forzudo, aporreando allí mismo á la canalla hostil » (Blasco Ibánez, *La barraca*, p. 92); cela dans la proposition conditionnée aussi bien que dans la conditionnante. Or, c'est l'imparfait encore qu'on employait jadis pour l'hypothèse dans le passé : « Con este castigo se hizo Cortés temer y tener en mas que hasta alli ; y á la verdad, si fuera blando, nunca los señoreara, y si se descuidara se *perdia;* por que ellos avisaran con tiempo á Diego Velazquez » (Gómara, p. 374' de l'éd. Rivadeneyra).

Mais l'un des grands mérites de ce manuel, c'est la sobriété. Il serait malséant à nous de l'oublier, et de ne pas profiter de l'exemple.

G. CIROT.

Le poète Manuel Bretón de los Herreros et la Société espagnole de 1830 à 1860. — Thèse pour le Doctorat ès Lettres par Georges Le Gentil, agrégé de l'Université. — Paris, Hachette ; 1 vol. de XIII-543 pages.

Le titre de l'ouvrage de M. Le Gentil en indique clairement le contenu ; nous y trouvons, en effet, d'abord une étude sur Bretón de los Herreros, puis, d'après ce dernier, un aperçu de la société espagnole pendant le second tiers du XIXe siècle.

La partie de l'ouvrage plus spécialement consacrée à Bretón se compose naturellement de deux divisions, d'étendue d'ailleurs fort inégale : la biographie et les œuvres. La première est assez courte, d'abord parce qu'il y a peu de choses à ajouter à la biographie de Bretón donnée par le marquis de Molins en 1883; ensuite parce que le but de l'auteur étant surtout de commenter l'œuvre de Bretón, « il n'a pas jugé indispensable de s'étendre longuement sur les détails peu significatifs de la biographie ». J'avoue, pour ma part, que les détails que l'on nous donne sur cette vie, « l'une des moins romanesques qui soient, » satisfont amplement ma curiosité, sauf peut-être sur un point. J'aimerais à savoir où, comment, avec qui ce grand liseur, ce grand traducteur ou imitateur d'œuvres françaises avait appris le français et étudié notre littérature. Il n'est pas probable que

ce soit chez les *Escolapios* ou Piaristes, qui, en cette matière, et, je le crains bien, sur beaucoup d'autres, n'étaient guère en mesure de lui apprendre grand'chose. Ce qu'il sut de français et de littérature française, ne le dut-il donc qu'à lui seul? Question secondaire sans doute, mais qui se présente souvent à l'esprit lorsque l'on constate — et nul jusqu'ici ne l'a indiqué avec autant de précision que M. Le Gentil, — combien Bretón est redevable à notre littérature.

Quoi qu'il en soit, c'est au commentaire et au jugement de l'œuvre littéraire de Bretón que le critique s'attache. Quelles sont tout d'abord les différentes influences qu'il a subies et qui concoururent à sa formation intellectuelle? — Ces influences furent extrêmement nombreuses et diverses, à tel point que l'on se demande avec quelque inquiétude quelle part d'originalité peut bien rester à un esprit qui, en apparence, suit toutes les pistes, et tourne ainsi à tout vent. Heureusement, son « tempérament vigoureux » réagissait bientôt, « se ressaisissait » et, en dépit de cet apparent esprit de suite, montrait un instinct robuste d'indépendance. Je crois, avec M. Le Gentil, que ces influences auxquelles il paraît obéir n'ont exercé en somme qu'une action superficielle et passagère dans sa « formation intellectuelle ». Autodidacte probable, Bretón fut aussi, au fond, un indépendant, qu'un scepticisme un peu railleur, son bon sens inné et sa modération bourgeoise, mirent à l'abri d'une admiration trop exclusive pour ses modèles successifs, ainsi que des exagérations de la mode.

Après cette recherche des sources et des influences, M. Le Gentil groupe en trois chapitres l'étude intrinsèque de l'œuvre de Bretón : *les caractères* (pp. 111-143), *la morale* (145-186), *l'art* (187-234), chapitres très nourris et très pleins, dont il se dégage en somme des conclusions auxquelles il est difficile, dans l'ensemble, de ne point souscrire. Voici les plus essentielles. Comme Lope de Vega, auquel il ressemble par certains côtés, Bretón a peint, plutôt que des caractères, des types, des personnages bien vivants, des silhouettes surprises en pleine réalité, amusantes souvent et volontiers grotesques, dont l'ensemble fournit une vue assez fidèle et très animée de la société contemporaine. Sans avoir créé aucun de ces types définitifs qui s'imposent et demeurent, il a réussi à pénétrer plus avant que la plupart de ses contemporains dans l'étude de certains travers ou défauts (la coquetterie féminine, par exemple), qui sont sans doute de tous les temps, dans leurs traits essentiels, mais qui, à son époque et dans son pays, ne laissaient point de revêtir une forme assez particulière. Sa morale, un peu bourgeoise, étroite et terre-à-terre, est, en somme, celle de Molière ou de Moratín, très « conservatrice du vieux fonds héréditaire », très défiante de toutes les innovations socialistes, romantiques ou philosophiques. « C'est, à n'en pas douter, la morale d'un excellent homme, pratique et malicieux, de relations sûres, » et

qui s'applique surtout à maintenir, contre les importations prétentieuses et suspectes d'outre-monts, les qualités permanentes de la race, et « le ferme bon sens de la *sesuda Castilla,* qui toujours se distinguera du nôtre par je ne sais quoi de plus trivial dans la bonhomie, de plus âpre dans la dérision, de plus dur dans l'accent ».

En ce qui concerne l'art, peut-être y a-t-il quelque exagération à voir dans Bretón un « artiste incomparable ». M. Le Gentil lui-même nous fournirait en abondance des arguments qui justifieraient nos réserves. Ses intrigues sont trop souvent faibles, gauches; elles se reproduisent indéfiniment, selon des formules toujours semblables et des procédés un peu grossiers. Quoique surchargée des ornements d'une imagination facile et souple, la trame de ses pièces est d'ordinaire légère et grêle : son abondance verbale dégénère souvent en une facilité qui donne l'impression de l'improvisation : par là encore il est bien de la race de Lope de Vega.

Mais les qualités l'emportent sur les défauts. La langue est excellente, aussi éloignée du gallicisme, si envahissant à cette époque, et de l'archaïsme, autre excès où versaient certains écrivains par peur du premier, que du *flamenquisme,* qui commençait alors ses ravages. Elle ne manque cependant point de cette forte saveur du terroir, si sensible à toutes les époques, chez les bons écrivains de l'Espagne. « Bretón, dit avec raison M. Le Gentil, est un écrivain de forte sève populaire, » et il ajoute non moins heureusement : « Il enfantait dans la joie, grâce à la plus extraordinaire fécondité verbale qu'il soit donné de surprendre au pays des grands improvisateurs. » Rien de plus juste.

Cette fécondité est d'autant plus remarquable que Bretón est resté fidèle, sans peut-être s'en rendre bien compte, à la tradition de la *comedia* espagnole, qui n'admettait et ne comprenait au théâtre que la forme versifiée. Les contemporains, comme les critiques qui ont suivi, sont unanimes à louer l'aisance, la variété, la souplesse, la parfaite adaptation du vers bretonien à l'idée. Je ne suis pas, pour ma part, tout à fait aussi frappé que M. Le Gentil ou M. Boris de Tannenberg, des analogies de sa « versification funambulesque » avec celle de Banville ou de Rostand. Mais il n'est pas possible d'en méconnaître la facilité, l'adresse, les mille ressources imprévues et l'ingéniosité inépuisable. M. Le Gentil essaye de préciser davantage et en démontant et désarticulant, en quelque sorte, ses diverses formes métriques, de nous en faire toucher du doigt l'artifice secret. Je crains bien qu'il n'y ait quelque fantaisie dans des conclusions comme celle-ci : « Invariablement unie à l'impression de sécurité et de calme, la tonalité *a* correspond à l'assurance, à la majesté sous la forme *aa;* elle annonce la paix, la solution d'une crise sous la forme *ao;* l'entrain, la désinvolture avec la terminaison aiguë *á* ; etc. » Mais l'on

ne prête qu'aux riches, et il est indéniable que bien souvent Bretón, comme beaucoup d'autres, en Espagne ou ailleurs, l'avaient fait avant lui, mais avec une verve comique plus appuyée, a souvent tiré des effets plaisants ou burlesques d'assonances rares ou de rimes inattendues. L'auteur en prend occasion pour consacrer quelques pages — que l'on trouvera trop courtes, je crois, — sur une « qualité qui, chez Bretón, prime toutes les autres, le don du rire, » la force comique. Elle est, en effet, si importante chez lui qu'elle constitue peut-être la note la plus caractéristique de son talent et que nous aurions été tenté, pour notre part, de lui donner une place plus étendue et plus importante. Il est vrai que, par la force des choses, le critique y revient à maintes reprises et complète, par une foule de traits épars, l'impression qu'il a voulu condenser sans doute dans ces deux ou trois pages.

Avec le livre III *(Bretón et son temps)*, commence, sinon un nouveau sujet, du moins une étude singulièrement élargie de la société espagnole de 1830 à 1860, vue à travers l'œuvre de Bretón. Elle nous était promise par le titre lui-même. Se rattache-t-elle par des liens nécessaires au vrai, ou, plus exactement, au premier sujet? On serait tenté d'en douter au premier abord, et je crois bien qu'à la soutenance de cette thèse quelques réserves ont été faites sur ce point. Quoique la comédie bretonienne touche à peu près à toutes les idées, à toutes les utopies, à tous les travers, à tous les ridicules de son temps, suffit-elle vraiment, quelque ample et vaste qu'elle soit, à donner une idée complète de cette période si troublée et si féconde, malgré son apparente monotonie, où l'Espagne se transforme? Et pour prendre un exemple plus précis, en dépit de tous les colonels, sergents, carlistes, gardes nationaux et même « *militaras* » qu'il met en scène, en savons-nous, grâce à lui, beaucoup plus sur « l'armée espagnole » que nous n'en savons, en lisant Scribe, sur l'armée française? M. Le Gentil lui-même ne le pense sans doute pas. Aussi a-t-il pris soin de contrôler, d'enrichir et de compléter au besoin le témoignage de Bretón par les dépositions des plus autorisés de ses contemporains. Et il a poursuivi cette double enquête et cette sorte de confrontation dans une série de huit chapitres : (*Le groupe des humoristes*, p. 234-261 ; *La province*, p. 263-298 ; *Madrid*, p. 299-334 ; *Le Monde*, p. 335-383 ; *La politique*, p. 385-424 ; *L'armée*, p. 425-450 ; *Espagnols et Français*, p. 451-487 ; *La bourgeoisie*, p. 489-518.) — Cette suite de monographies, pleines de faits diligemment réunis, est un riche commentaire au texte de Bretón qui en a assurément fourni beaucoup d'éléments ; elle constitue une utile contribution à l'histoire anecdotique et pittoresque de l'Espagne moderne. Peut-être, çà et là, y perdons-nous un peu de vue notre héros, mais ce riche commentaire, qui nous donne beaucoup plus que nous n'étions en droit de demander, contribue du

moins à nous faire connaître dans les moindres détails le milieu où s'agite la foule des personnages bretoniens, et par là, il se rattache, par un lien suffisamment étroit, à l'étude de l'auteur dramatique lui-même.

Cette étude approfondie est, à ma connaissance, la première qui, chez nous, lui ait été consacrée. Ce sera donc pour le grand public presque une révélation. Bretón la méritait assurément, car s'il ne peut être placé au premier rang, il occupe une bonne place au second, et il est éminemment caractéristique et représentatif de son époque et de son pays.

La recherche des sources où il a puisé a amené l'auteur à une comparaison perpétuelle entre les littératures espagnole et française pendant la période romantique; il fournit sur ce sujet des renseignements en grande partie nouveaux, qui montrent beaucoup plus précisément qu'on ne l'avait fait jusqu'ici l'étroite dépendance des lettres espagnoles (même en ce qu'elles paraissent avoir de plus original) avec les autres littératures contemporaines. Sur ce point, le travail de M. Le Gentil est des plus méritoires comme des plus instructifs. Il suppose une connaissance minutieuse de la critique, des recueils, journaux et revues du temps, si difficiles aujourd'hui à se procurer, mais que M. Le Gentil a dépouillés avec patience et méthode, ainsi que le prouve surabondamment sa thèse accessoire : *Les Revues littéraires de l'Espagne pendant la première moitié du XIXe siècle* (XX-142 p.) Grâce à lui, on connaîtra mieux, et sans doute l'on appréciera davantage « ce génie facile et gracieux », dont l'œuvre « représente le principal effort du théâtre espagnol, de 1825 à 1868 », et qui, à côté de centaines de pièces bien oubliées, a enrichi le trésor du théâtre espagnol de quelques chefs-d'œuvre, tels que *Marcela, El pelo de la dehesa, Muérete y verás, Ella es él, La escuela del matrimonio.* L'œuvre incontestablement a vieilli, et nous nous en rendrions peut-être mieux compte encore si l'on nous avait expliqué quels besoins nouveaux se manifestaient, après Bretón, dans l'art dramatique, et quelles formules nouvelles s'efforçaient d'appliquer ses successeurs. Mais tel qu'il est, le théâtre de Bretón, en dehors de sa valeur documentaire, aussi considérable pour l'Espagne que la *Comédie humaine* de Balzac pour nous, reste un monument littéraire d'une tenue et d'une valeur artistique bien supérieure à l'œuvre de Scribe, à laquelle on l'a si souvent comparé.

E. MÉRIMÉE.

REVUE DES REVUES

Cultura Española.

Cette revue, qui faisait suite à la *Revista de Aragón*, n'a eu qu'une courte carrière; mais par les excellents articles qu'elle a publiés, elle constitue une collection importante, dont on trouvera peut-être commode d'avoir les sommaires réunis ici.

Février 1906 : F. Aznar Navarro, Los solariegos en León y Castilla (finit dans le numéro de mai-août); — E. Ibarra, Bibliografías históricas regionales : Aragón (suite dans le numéro de mai); — P. Longás Bartibás, Ordenanzas municipales de la villa de Garde; — R. Altamira, c. r. de *Les origines vénézuéliennes* et de *L'occupation allemande du Vénézuéla au XVIe siècle,* par J. Humbert; — J. Ribera, c. r. de *Historia del reino de Badajoz durante la dominación musulmana,* par R. Martínez; — R. D. Perés, La literatura española en 1905; — R. Menéndez Pidal, Los romances tradicionales en América; — S. Aznar, Los estrenos en Madrid : *Buena gente* de S. Rusiñol : *Verdad,* de E. Pardo Bazán; *Las urracas* de J. Iglesia; — R. D. Perés, *Casandra,* de B. Pérez Galdós; — R. M. P., c. r. de *Las z y ç del antiguo castellano,* par O. J. Tallgren; — V. Lampérez y Romea, Las artes plásticas en España; — A. de Beruete, La Venus del espejo; — E. Tormo y Monzó, La escultura en Galicia (suite dans le numéro de mai). — **Mai** : F. Carreras y Candi, Ordenanzas para la casa y corte de los reyes de Aragon (siglos XIII y XV); — F. C., c. r. de *Historia de los Mozárabes en España,* par F. J. Simonet; — C., c. r. de *Orígenes, formas y vicisitudes de la propiedad colectiva en la prov. de Salamanca,* par R. González Cobos; — Hispanus, c. r. de *Fin de la nación catalana;* — C. R. G., c. r. de *D. Pedro López de Miranda,* par C. Groizard y Coronado; — *Cómo se defendían los Españoles en el siglo XVI,* par F. de Laiglesia; — R. D. Perés, Poetas y poesías; — S. Aznar, Los estrenos en Madrid : *El Idolo,* de M. Linares Rives; *El marqués de Bradomín,* de R. de Valle-Inclán; *Más fuerte que el amor,* de J. Benavente; — R. D. Perés, *Tristán ó el pesimismo,* de A. Palacio Valdés; *La feria de los discretos,* de Pío Baroja; — R. Miquel y Planas, *Pilar Prim,* de N. Oller; — R. Menéndez Pidal, Sobre los orígenes del *Convidado de piedra;* c. r. du *Voca-*

bulario de refranes, de Gonzalo Correas, publié par le P. Mir; de *Object-Pronouns in dependent clauses*, par W. Holt Chenepy; — C. r. de *Tres comedias de Alonso de la Vega con un prólogo de* D. M. Menéndez Pelayo; — G. J. de Osma, Los letreros ornamentales en la cerámica morisca española del siglo xv; — J. Valenzuela, Los pintores españoles, Crisis del modernismo; — M. Asín y Palacios, El lulismo exagerado; — A. G. I., c. r. de *El averroismo teológico de Santo Tomás de Aquino*, par le P. Getino; de *Los precursores españoles de Bacón y Descartes*. — **Août** : J. Humbert, El árbol de la vida de la región del Orinoco; — J. R. Lomba, Don José María Pereda; — S. Aznar, Los estrenos en Madrid : *La princesa Bebé* de J. Benavente; *La casa de García* de Serafín y Joaquín Alvarez Quintero; — R. D. Perés, *La maja desnuda*, de V. Blasco Ibáñez; *Paradox, Rey*, de Pío Baroja; *Por tierra fragosa*, de F. García Sanchiz; *Romántichs d'ara*, de F. de Fuentes; — R. Miquel y Planas, *Les Multituts*, de R. Casellas; — J. Blas, *Juego de Damas*, de R. Pamplona; — Oiva Joh. Tallgren, Apuntes sobre algunas voces raras que ocurren en la *Gaya ó Consonantes* de [Pero Guillen de] Segovia (ms. del siglo xv); — X., Otra versión del romance del Convidado de Piedra; — M. de Pano, La invasión del lenguage vulgar aragonés en los contratos durante la Edad Media; — R. M. P., c. r. de *Orígenes de la Novela*, par M. Menéndez Pelayo; de *Autobiografías y memorias coleccionadas é ilustradas* par M. Serrano y Sanz; — de *Sermones del P. Fray Alonso de Cabrera*, édité par Miguel Mir; — de *Comedias de Tirso de Molina*, t. I, édité par E. Cotarelo y Mori; — M. Gómez-Moreno, Excursión á través del arco de herradura [figures et planches]; — M. de Pano, Damián Forment en la catedral de Barbastro; — J. González Carreño, La ética en España [contenue dans le numéro de novembre]; — J. Ibáñez Marín, Después de la guerra : Cubanos y Españoles. — **Novembre** : G. Desdevises du Dezert, De Trafalgar á Aranjuez [continue dans le numéro de novembre]; — F. de Laiglesia et A. Llorente, Memorial de Logros; — A. Elías de Molíns, El monasterio de las Avellanas; — E. Moliné y Brases, c. r. de *Bibliographie roussillonnaise* de P. Vidal et J. Calmette; — C., c. r. de *Las pinturas y grabados de las cavernas prehistóricas de la provincia de Santander*, par Alcalde del Río; — R. D. Perés, Poetas y poesías; — C. r. de Pío Baroja, *Los últimos románticos*; de M. S. Oliver, *Entre dos Españas*; de V. Pérez Petit, *Gil, Acuarelas, Aguas fuertes*; — R. A., c. r. de R. Palma, *Mis últimas tradiciones y Cachivachería*; — R. Menéndez Pidal, Catálogo del romancero judío-español [texte de divers romances historiques, morisques, ou à sujets carlovingiens, bibliques, ou classiques, recueillis à Tanger, Oran, Gibraltar, Salonique, Andrinople, Sofia, Constantinople, etc. [continue dans le numéro de février 1907]; — M. Serrano y Sanz, República literaria de Don

Diego de Saavedra y Faxardo [texte primitif, déjà imprimé par Bosarte d'après un manuscrit de la bibliothèque de San Isidro, aujourd'hui perdu, et réédité par M. S. y S., d'après un manuscrit du XVIIe siècle, conservé à la Biblioteca nacional]; — R. MENÉNDEZ PIDAL, c. r. de *Étude sur les pronoms abrégés en ancien espagnol*, par Erik Staaf; de *Les Alixares de Grenade et le château de Khaouarnag*, par R. Basset; de *L'ancienne version espagnole de Kalila et Dimna,* par Clifford G. Allen; — J. R. MÉLIDA, Las excavaciones de Numancia; — A. VIVES, La moneda de la edad de bronce; — E. TORMO Y MONZÓ, Un Van Dyck, un Zurbarán, un Villacis(?) y un cuatrocentista florentino inéditos y arrinconados por España; — E. TORMO, Miscelánea, de cuadros de Velázquez y estudios velazquistas [continue dans le numéro de mai 1907]; — J. PIJOAN, c. r. de *Numantia*, par A. Schulten; — A. G. I., c. r. de *El catolicismo social en España;* — M. A. P., c. r. de *Libro de la Concepción virginal atribuido al Beato Raimundo Lull,* par P. Ruperto M. de Manresa.

Février 1907 : J. JUNGFER, Recuerdos de España [remarques toponymiques sur des lieux portant des noms espagnols ou rappelant l'Espagne]; — M. ASÍN PALACIOS, c. r. de *Descripción de España, de Abulfeda,* par F. Mollá; — R. A., c. r. de *Estudio de la Historia de Chile,* t. I, par L. Galdámes; — F. C., c. r. de *Ibn Gubair*, *Viaggio in Ispagna*, *Sicilia,* etc., traduit par C. Schiaparelli; — J. R. LOMBA Y PEDRAJA, El Sr. Menéndez Pelayo y la presidencia de la Academia Española; — S. AZNAR, Los estrenos en Madrid : Rusiñol y Martínez Sierra, *Vida y dulzura;* Los Quintero, *El Genio alegre*; — R. D. PERÉS, c. r. de Estanislao Maestre, *La hija del usurero*, *Almas rústicas;* — J. BLAS Y UBIDE, c. r. de *La joven literatura hispano-americana*, par M. Ugarte; — A. FARINELLI, Apuntes sobre Calderón y la música en Alemania ; — M. G. de M. P., c. r. de *Romances populares de Castilla, recogidos por* W. A. A. Cortés; — W. R. de VILLA-URRUTIA, Cómo se recobraron y salvaron de segura ruina los cuadros de Rafael que se llevó José Bonaparte y son hoy joyas del Museo del Prado; — A. PRIETO Y VIVES, Apuntes de geometría decorativa. Los Moçarabes; — E. TORMO, El tesoro ibérico de Jábea : descubrimiento y adquisición; c. r. de *Los Cuatrocentistas Catalanes*, de S. Sanpere y Miquel; — A. GÓMEZ IZQUIERDO, Un filósofo catalán (Antonio Comellas y Cluet) [continue dans les numéros de mai et novembre]; — M. ASÍN PALACIOS, La indiferencia religiosa en la España musulmana según Abenhazam, historiador de las religiones y las sectas [introduction et texte]; — E. IBARRA, Escuela práctica de estudios históricos. — Mai : C. ESPEJO, Sobre organización de la Hacienda española en el siglo XVI [à propos du travail de F. de Laiglesia *Organización de la Hacienda en la primera mitad del siglo XVI* (continue dans le numéro d'août)]; — A. ELIAS DE MOLINS, Legislación vigente sobre antiguëdades; c. r. de

Notes historiques del bisbat de Barcelona, t. I; — J. CALCAÑO, La literatura venezolana en el siglo XIX [à propos de l'ouvrage du même titre publié par G. Picón Febres, sur lequel l'auteur de l'article fait de fortes réserves]; — R. D. PERÉS, De poesía catalana; — S. AZNAR, Los estrenos en Madrid : Joaquín Dicenta, *Daniel*; — R. D. PERÉS, c. r. de *Rosalía de Castro* [la poétesse galicienne], par J. Vales Failde; — A. FARINELLI, Divagaciones bibliográficas calderonianas [à propos des *Calderon Studien* de Breymann; cf. *Bulletin hispanique*, 1908, p. 213]; — R. M. P., c. r. de *El libro de Alixandre*, publié par A. Morel-Fatio; — L. TRAMOYERES BLASCO, El pintor Luis Dalmau. Nuevos datos biográficos; — P. QUINTERO, Apuntes biográficos sobre doña Teresa Nicolau; — V. LAMPÉREZ, c. r. de *El monasterio de Guadalupe y los cuadros de Zurbaran*, par E. Tormo. — **Août** : A. STERN, Una carta de J. Morena Guerra (Gênes, 1822); — E. I. Y R., c. r. de *Fuentes para la historia de Castilla*, par les Pères Bénédictins de Silos; t. I, *Colección diplomática de S. Salvador del Moral*, par Dom L. Serrano; — R. D. PERÉS, De poesía catalana; — S. AZNAR, Teatro : Linares Rivas, *Bodas de plata; El mismo Amor*; — R. D. PERÉS, c. r. de J. Argamasilla, *De tierras altas*; R. Villalabos, *Hacia el olvido*; — C. MICHAËLIS DE VASCONCELLOS, Estudos sobre o Romanceiro peninsular. Romances velhos em Portugal; — R. M. P., c. r. de *Gaspar Mercader, El Prado de Valencia*, édité par H. Mérimée; de *Études de phonétique espagnole*, par F. M. Josselyn; de *New-Mexican Spanish*, par E. C. Hills; — Conde de CEDILLO, Un *monumento desconocido, Santa María de Melque* (Province de Tolède) [planches]; — E. TORMO, El arte español en el Museo del Emperador Federico en Berlín [note]. — **Novembre**: A. STERN, Un informe del Conde de Waldburg-Truchsess, ministro de Prusia en Turín, relativo á D. Carlos, de 14 de noviembre de 1835; — Fr. AZNAR, Los señores aragoneses. Actos de posesión y homenajes; — E. I. R., c. r. de *El embajador Fuensalida en las cortes de Maximiliano*, par le duc de Berwick y de Alba; des *Documentos reales procedentes de San Juan de la Peña*, publiés par J. Salarrullana; — E. GÓMEZ DE BAQUERO, Los *Episodios nacionales* de Pérez Galdós; — S. AZNAR, Teatros : Jacinto Benavente, *Los ojos de los muertos;* Linares Rivas, *Nido de águilas;* Los hermanos Quintero, *La Patria chica;* — R. D. PERÉS, Luis López Ballesteros, *La cueva de los buhos;* Blanca de los Ríos, *La niña de Sanabria;* — R. CARRERAS, J. Francés, *Guignol, Teatro para leer;* — T. LL. Eduardo L. Chavarri, *Cuentos lírics;* Doctor Tiquismiquis, *Florilegio modernista;* — C. MICHAËLIS DE VASCONCELLOS, Estudos sobre o Romanceiro peninsular : Romances velhos em Portugal (suite) : O Cid Ruy Díaz de Vivar; Inés de Castro; Alfonso V de Aragão et Napoles; Romances fronteiriços [continue dans le numéro de février 1908]; — R. M. P., c. r. de *La Gaya o Consonantes de Pero Guillén de Segovia*, par O. J.

Tallgren; de *Libros de caballerías, Ciclo artúrico, ciclo carolingio* (*N. Bibl. de Aut. esp.*, t. VI), par A. Bonilla; — R. Doménech, Exposición internacional de arte en Barcelona; — V. Lampérez, La Iglesia de Templarios de Eucate (Navarra).

Février 1908 : F. Carreras y Candi, Carlos Manuel de Saboya en el carnaval de Barcelona (año de 1585); — F. C., c. r. de *Sur quelques manuscrits de la Société Asiatique* (de Paris) *relatifs à l'Espagne* [extraits de la *Revue hispanique*]; — E. I. R., c. r. de *Los sitios de Zaragoza, Diario de Casamayor*, édité par J. Valenzuela La Rosa; de *Historia del pueblo español*, par Martín Hume; — P. Altamira, c. r. de *Histoire de l'expansion coloniale des peuples européens; Portugal et Espagne jusqu'au début du* XIXe *siècle*, par H. Vander Linden; — A., c. r. de *La constitución de Cádiz de 1812*, par R. M. de Labra; — J. Jungfer, c. r. de *Acta aragonensia, Quellen... aus der diplomatischen Korrespondenz Jaymes II*; — S. Aznar, *Los intereses creados* de Jacinto Benavente; — R. Carreras, Pío Baroja, *El pasado; Las tragedias grotescas*; — R. D. Perés, G. Martínez Sierra, *La Casa de la primavera*; — R. Carreras, R. A. Urbano, *La Embajadora*; — E. Maestre, P. Luis de Gálvez, *Los aventureros del arte*. — J. Blas, *Tierra Aragonesa* de Gr. G. Arista: *Epistolario baturro* de A. Casañal Shakery; — C. Michaëlis de Vasconcellos, Estudos sobre o Romanceiro peninsular [suite des *Rom. fronteiriços: rom. de mouriscos, de cautivos e de forçados: ciclo carolingio, bretónico e de livros de Cavalarias*]; — R. M. P., c. r. de *Trois faits de phonétique historique arabico-hispanique*, par D. Lopes; — L. Tramoyeres Blasco, Los cuatrocentistas valencianos: El maestro Rodrigo de Osona y su hijo del mismo nombre [planches]; — E. Tormo, Los nuevos hispanistas: M. Bertaux; — Miscelanea de primitivos en España: Bartolomeus Rubeus; retrato de don Juan Manuel, etc.; c. r. de *El Greco*, par M. B. Cossío; A. G. I., c. r. de *La filosofía catalana*, par J. Pou y Batlle; — Juan M. Sánchez, Investigaciones bibliográficas [incunables espagnols]: éd. de Gonzalo García de Santa María, *Evangelios i epistolas*, 1493; Andrés de Li, *Repertorio de los tiempos*, 1493; Martinez de Ampiés, *Libro del Antecristo*, 1497; *Salustio* de 1500; M. Diaz, *Albeyteria*, 1500; Bernal Boil, *Abbat Isach*, 1489. — **Mai** : J. Ibáñez Marín, Los generales y la Central en la guerra de la Independencia; — J. Castillejo, c. r. de *Die deutsche Kolonie an der Sierra Morena und Mr. Gründer Johann Kaspar von Thürriegel*, par J. Weiss; — J. Alemany, c. r. de *Los nombres é importancia arqueológica de las Islas Pythiusas*, par J. Román y Calvet; — E. I. R., c. r. de *Versión y crítica de la relación del sitio de Zaragoza del general barón de Rogniat*, par F. R. Landeira et F. Galiay; de *L'Espagne et Napoléon* par G. de Grandmaison; — E. Gómez de Baquero, La evolución de la novela; La última manera espiritual de la Sra. Pardo Bazán, *La Qui-*

mera y *La sirena negra;* — S. Aznar, E. Marquina, *Las hijas del Cid;* — T. Ll., V. Blasco Ibáñez, *Oriente;* — E. M., Fray Candil, *Muecas;* — R. D. P., F. García Sanchiz, *Las siestas del Cañaveral;* — J.-C., Pedro María Parra, *Lugareña;* — C. Michaëlis de Vasconcellos, Estudos sobre o Romanceiro peninsular [suite des *Romances de cavalarias; rom. clássicos ou bíblicos, líricos; rom. em versos pareados; apéndice*]; — R. M. P., c. r. de *Orígenes de la Novela*, t. II, par M. Menéndez Pelayo; — du *Précis d'Histoire de la Littérature espagnole* d'E. Mérimée; J. Calcaño, c. r. de *En el Sur, Dialectos indígenas de Venezuela*, par B. Tavera Acosta; — L. Tramoyeres Blasco, El renacimiento italiano en Valencia; Patio del Embajador Vich [planches]; — A. de Beruete, Martín Rico; — J. Gestoso, Juan Vanmol; — A. Gómez Izquierdo, Historia de la filosofía española [à propos du livre du même titre publié par A. Bonilla]; — J. M. Sánchez, El Excmo. é ilmo. Sr. D. José E. Serrano Morales; — c. r. de *Ensayo de Bibliografía cubana de los siglos* XVII *y* XVIII, par C. M. Trelles; de *Documentos para la historia de la primitiva tipografía mexicana*, par J. Gestoso Pérez; de *Los amantes de Teruel, Antonio Serón y su Silva á Cintia*, par D. Gascón; de *Tablas de Imprentas é impresores de Filipinas*, par W. Retana. — **Août** : A. Blázquez, El reinado de Bermudo II en los manuscritos de la Crónica del obispo de Oviedo D. Pelayo (1132-1142) [voir *Bull. hisp.*, 1909, p. 263]; — E. I. y R., c. r. de Ch. Oman, *A history of the Peninsular war*, t. III.; du *Diario histórico de los Sitios de Zaragoza* de J. Daudevard de Ferussac, trad. par F. J. J.; de *Los sitios de Zaragoza, homenaje de los generales franceses y españoles;* R. D. Perés, Milá y Menéndez Pelayo; — R. Altamira, La Avellaneda; — E. Maestre, Escuelas literarias ¿ Modernistas ó decadentistas? — C. Fernández Shaw, Poesía de la sierra; — F. Cortines, *De Andalucía;* R. Altamira, *Cosas del día;* E. Maestre, V. Blasco Ibáñez, *Sangre y Arena;* J. Díaz-Caneja, *La cumbre;* — H. Abreu, Matar por matar; — C. Michaëlis de Vasconcellos, Estudos sobre o Romanceiro peninsular [suite : Notas e observações complementares]; — F. Rodríguez Marín, c. r. de *Fernando de Herrera*, et *Algunas obras de F. de Herrera*, par Adolphe Coster; — M. Gómez-Moreno, Garci Ferrández, pintor de Sevilla; — V. Lampérez, El arte en la Exposición de Zaragoza; — E. Tormo, Los pintores cuatrocentistas : Juan Rexach [avec documents; continue en novembre]; — J. Domínguez Berrueta, c. r. de D. Ledesma, *Cancionero salmantino;* — J. Sánchez, Intento bibliográfico de la *Doctrina cristiana* del P. J. de Ripalda; — **Novembre** : A. Castroviejo, El valor de Alvarez de Castro, según su correspondencia inédita; — X, El primer Congreso de Historia de la Corona de Aragón; — Congreso histórico internacional de la guerra de la Independencia y su época; — E. J. y H, c. r. de *Ordenamientos de la ciudad de Jaca*, par B. Oliver y Esteller; *Noticias históricas del condado de Besalú*, par

F. Monsalvatje; *Dietario de Barcelona* (1767-1777), par Cosme Porpal; *Un consul général de France à Madrid sous Ferdinand VII*, par G. Desdevises du Dezert; *Semblanzas políticas del siglo XIX*, par A. Opisso; — A. B., c. r. de *Die Geographische Lage von Zallaca-Sacralias* (1086) *und Alarcos* (1195), par C. F. Seybold; — E. Gómez de Baquero, Novelistas españoles modernos : Las novelas de Blasco Ibáñez; — A., Teatros : Ceferino Palencia, *La Nube;* Los Quintero, *Las de Caín;* J. Benavente, *La fuerza bruta;* M. Galdós, *Pedro Minio;* — R. D. P., c. r. de *Estudios de crítica literaria* (cuarta serie) de M. Menéndez y Pelayo; — G. Martínez Sierra, *El peregrino ilusionado;* — C. Pitollet, Sur un livre oublié de poésies judéo-espagnoles [Description et extraits des *Elogios* en l'honneur d'Abraham Nunez Bernal, brûlé à Cordoue en 1655, publiés à Amsterdam, et signalés plus ou moins exactement par Kayserling dans sa *Bibl. esp. port. judaica* et par d'autres bibliographes]; — J. de Perott, Sobre las fuentes de algunos capitulos de las *Noches de Invierno;* — A. Vives, El arte egeo en España : I. Construcciones primitivas de las islas Baleares; — E. T. La retrospectiva de arte en la Exposición de Zaragoza; — M. Gómez Moreno, c. r. de *Mestre Joan Gascó; Contribució á l'Historia del Art Catalá,* par J. Gudiol; *Historia de la arquitectura cristiana española en la Edad media,* par V. Lampérez; — V. L. R., c. r. de *Monumentos arquitectónicos de España*, par R. Amador de los Ríos; — A. Elías de Molíns, El periodismo en Cataluña, años de 1808 à 1814.

Février 1909 : M. de Pano, Damian Forment en la catedral de Barbastro; — V. Lampérez y Romea, Algo sobre el churriguerismo; — E. Tormo, El despojo de los Zurbaranes de Cádiz, el viaje de Taylor, y la efímera Galería española del Louvre; — M. Asín, La moral gnómica de Abenhazam (continue dans nº suivant); — E. Ibarra, ¿Como debe ser enseñada la historia? — c. r. de *Bibliografía de la guerra de la Independencia* par Ibáñez Marín; de *El 2 de Mayo*, par J. Pérez de Guzmán; de *Los garrochistas en Bailen* par M. Gómez Imaz; — de *La Condesa de Bureta*, par M. de Pano; — de *Los sitios de Zaragoza, según la narración de Lejeune*, par C. Riba; de *Los sitios de Zaragoza*, par Ramón Cadena; — de *El cabildo de Zaragoza en 1808 y 1809*, par Fr. Aznar; — de *Le Conseil de Castille en 1808*, par G. Desdevizes; de *Estudios de Carlos IV y María Luisa*, par J. Pérez de Guzmán; de *Memorias asturianas del año ocho*, par F. Canella; de *Sevilla en 1808*, par M. Gómez Imaz; de *Extremadura en la guerra de la Independencia*, par R. Gómez Villafranca; — de *La provincia de Teruel en la guerra de la Independencia;* — Blanca de los Ríos, El misticismo en la novela contemporánea; — R. Carreras, Pío Barroja; — R. Perés, *El agua dormida*, de G. Martínez Sierra; *Los nuevas tendencias literarias*, de M. Ugarte; *Pedro*

Sánchez, par Ralph Emerson Bassett; — R. Carreras, *Los muertos mandan*, de V. Blasco Ibáñez. — **Mai**: J. Fesser, Madrid musical, 1908-1909; — E. Tormo, c. r. de *Jusepe de Ribera*, par A. L. Mayer; de *La pintura mig-eval catalana; L'art Barbre*, par S. Sanpere; de *La escultura hispano cristiana de los primeros siglos de la Era*, par José Ramón Mélida; de *Sillas de coro*, par Pelayo Quintero; de *Caprichos de Goya*, et *Retratos de Goya;* de *La sculpture espagnole*, par P. Lafond; V. L. R., c. r. de *La Acrópolis* de *Atenas en la época catalana*, par A. Rubió y Lluch; — Marqués de Lema, Bonaparte y una infanta española; un proyecto olvidado de matrimonio; — A. Stern, Un informe sobre los comienzos de la regencia de Espartero: A. Elías de Molíns, Inscripciones sepulcrales de escritores catalanes de la Edad Media; — M. Menéndez Pelayo, En honor de D. Teodoro Llorente; — C. Michaëlis de Vasconcellos, Estudos sobre o Romanceiro peninsular: *Notas e observações complementares;* — J. Ibáñez Marín, Literatura napoleónica. — **Août** : Condesa de Pardo Bazán, Condesa del Castellá, J. Muragall, J. Alcover, El Dr Fausto, R. Carreras, R. D. Perés, Homenage á Teodoro Llorente; — Blanca de los Ríos, Crónica literaria; *Obras completas* de la Cesa de Pardo Bazán; *De libros*, par le Ce de las Navas; *Romancero*, par M. de Sandoval; Escritores americanos; — R. Carreras, Blasco Ibáñez, *Luna Benamor;* E. Gutiérrez Gamero, *Los de mi tiempo, La olla Grande;* M. López Roberts, *La esfinge sonríe;* J.-M. Salaverría, *La virgen de Aranzuru;* J. Nombela, *Larra*, etc.; — M. G. Simancas, Un paso más en el estudio del Cerro de los Santos : Un relieve de la diosa Epona en el Museo de Murcia; — E. Tormo, La cultura artística catalana-aragonesa del siglo XIV; — J. Z., C. r. de *El sistema científico luliano, Ars Magna*, par Salvador Bové; — Ch. Oman, Informe referente al primer sitio de Zaragoza, por D. Ant. Sangenís y Torres; — E. Ibarra, C. r. de *Las fuentes narrativas de la Historia de España durante la Edad media*, par R. Ballester; de *Fuentes para la Historia de Castilla por los PP. Benedictinos de Silos*, t. II, *Cartulario del Infantado de Covarrubias*, par le P. D. Luciano Serrano; de *Fuero de Usagre*, par R. de Ureña et A. Bonilla; de *Ordinaciones de la ciudad de Çaragoça*, par M. Mora Gaudó; de *Colección diplomática del Condado de Besalú*, par Fr. Monsalvatje y Fossas; de *El arzobispo D. Rodrigo Ximénez de Rada y el monasterio de Santa María de Huerta*, par le marquis de Cerralbo; de *Tratados entre Castilla y Aragón*, par S. Carreres; de *Els remences*, par Fr. Montsalvatje y Torres; — J. R., c. r. de *Documents per l'historia de la cultura catalana mig-eval*, par A. Rubió y Lluch; — C. Michaëlis de Vasconcellos, Estudos sobre o Romanceiro peninsular [fin][1]; — J. de Perott, Dos palabras más

1. Les articles constituant ces précieux *Estudos* ont été réunis en un tiré à part de 368 pages, avec index et erratas.

sobre las fuentes de las « Noches de invierno ». — **Novembre** : V. Lampérez, La sección arqueológica en la Exposición regional gallega ; — A. L. Mayer, Pablo Legot ; — M. Gómez-Moreno, c. r. de *Historia de la arquitectura cristiana española en la Edad Media*, par V. Lampérez ; E. Ibarra, c. r. de *Correspondance du comte de la Forest*, t. III, p. G. de Grandmaison ; de *Le maréchal Suchet*, par M. Marion ; des publications du *Congreso histórico internacional de la guerra de la Independencia y de su época*, t. I, etc. ; — de *Gijón en la historia general de Asturias*, par Julio Somoza ; de *Villafranca de Guipúzcoa*, par C. de Echegaray ; de *Nomenclátor histórico de las iglesias parroquiales y rurales... de Gerona*, par Monsalvatje y Fossas ; — R. D. Perés, Arturo Campión, *La bella Easo* ; B. Morales, *La Tribuno roja* ; J. Delgado, *Vida adentro* ; R. Carreras, Juan B. Terán, *Estudios y notas* ; — V. L. R., c. r. de *L'arquitectura romànica á Catalunya*, par F. Puig y Cadafalch ; — E. Tormo, c. r. de *Museo nacional de pintura y escultura*, par E. Barrón ; de *Catálogo del Museo de reproducciones artísticas* ; de *Catálech de la Biblioteca mucical de la Diputació de Barcelona*, par Pedrell ; de *Juan del Encina en León*, par E. Díaz-Jiménez ; — de *La catedral de Valencia*, par J. Sanchis ; de *The School of Madrid*, par A. de Berruete y Moret ; de *San Pedro de Cardeña*, par J. Ménéndez Pidal ; de *Iconografía de la portada de Ripoll*, par J. Gudiol, etc. — Index general.

G. C.

CHRONIQUE

M. D. K. Pétrof, professeur de philologie romane à l'Université impériale de Saint-Pétersbourg, a entrepris la publication d'un texte hispano-arabe des plus curieux. C'est le *Tratado sobre el amor*, du célèbre Ibn-Hazīn, dont de petits fragments ont été insérés dans les ouvrages de R. Dozy et de F. Pons Boigues. D. K. Pétrof a l'intention de donner une édition intégrale du traité, munie d'une introduction et d'une version castillane.

— Nous avons reçu de Buenos-Ayres deux brochures, tirages à part d'articles parus au tome XI de la *Revista de la Universidad* de la capitale argentine. L'une est intitulée *Observations archéologiques sur les poteries funéraires de la Poma* (province de Salta), par J.-A. Dillenius, l'autre est un compte rendu du *Congrès International des Américanistes* tenu à Vienne en 1908, et a pour auteur M. J.-B. Ambrosetti, qui représenta l'Université de Buenos-Ayres à cette réunion, et qui est le directeur bien connu du Musée ethnographique de l'Argentine.

Au Congrès de Vienne, treize nations d'Europe, huit d'Amérique et une d'Asie (le Japon), avaient envoyé des délégués officiels; le comité d'organisation avait minutieusement préparé la session — séances de travail et distractions, — qui fut très active et intéressante. M. Ambrosetti résume, en quelques chapitres clairs et précis, les travaux du Congrès; ils ont porté sur des questions d'archéologie, d'ethnographie et linguistique, d'histoire et d'anthropologie. Ne pouvant, dans cette courte note, que citer quelques noms, nous relèverons surtout ceux de sir Clements Markham (sur le manuscrit de Sarmiento et l'histoire des Incas), du Dr Max Uhle (sur le culte du soleil au Pérou), du Dr Capitan (interprétation d'ornements figurés), de MM. Ed. Séler et Stansbury Hagar (sur les antiquités mexicaines), C. V. Hartmann (sur l'archéologie de Costa Rica), Juan Denucé et Manuel de Peralta (sur les anciennes cartes d'Amérique), le P. Schmidt (sur la phonologie des langues américaines), Schmelz (exploration de la Guyane hollandaise), P. Ehrenreich (sur l'ethnographie du Brésil méridional), J. Kollmann (sur les petits types d'humanité dans les tribus autochtones d'Amérique). Moins discret que l'auteur du compte rendu, nous signalerons la part notable que prit aux débats M. Ambrosetti lui-même, dont les travaux sur la préhistoire et les anciennes populations argentines font justement autorité.

M. Dillenius est un élève de M. Ambrosetti et fut chargé par lui d'étudier une collection de poteries, acquises d'un collectionneur local au cours d'une mission archéologique dans la région calchaqui (nord-ouest argentin), au lieu dit *La Poma*. Il s'agit là d'une sorte de mobilier funéraire, analogue à ceux que Carlos Burmeister, en 1890, avait rapportés d'une région voisine au Musée de Buenos-Ayres. La plupart des pièces sont des écuelles, de types divers, dont quelques-unes décorées ou peintes de dessins géométriques; le Dr Capitan, consulté sur ces dessins, croit à leur caractère symbolique, mais les échantillons sont trop peu nombreux encore pour qu'une conclusion ferme soit possible. D'après certains détails, M. Dillenius pense que plusieurs de ces vases ne sont pas d'origine calchaqui; il attribue une provenance péruvienne au plus curieux d'entre eux, qui représente grossièrement un être humain, élevant le bras gauche à hauteur de sa tête. Cette brochure descriptive, accompagnée de clichés classés et présentés avec soin, apporte à l'archéologie argentine une utile contribution.

HENRI LORIN.

~~~ A signaler trois nouveaux mémoires présentés en vue de l'obtention du diplôme d'études supérieures : un, par M. Ginès, en juin 1908, à la Faculté des Lettres de Bordeaux (jury : MM. Mérimée, Bouvy, Cirot), sur *Les sources italiennes de Cervantes;* un autre, en novembre 1909, par M. Ressigeac, à la Faculté des Lettres de Toulouse (jury : MM. Mérimée, Duméril, Cirot), sur *Luis Vélez de Guevara.* Ce dernier travail apporte des conclusions intéressantes même après les études de MM. Bonilla et Pérez y González, particulièrement sur la date de la composition du *Diablo cojuelo* (1638-1639), les rapports entre celui-ci et le *Vejamen* de Rojas, les *Anteojos de mejor vista* de Rodrigo de Ribera, les œuvres de Quevedo... et Quevedo lui-même. Enfin un troisième, sur *Grimmelshausen et les rapports de son "Simplicissimus" avec le roman picaresque espagnol*, a été présenté par M. Bourgoin, en juin 1910, à la Faculté des Lettres de Bordeaux (jury : MM. Dresch, Cuny, Cirot). Bien que l'auteur n'ait pas pu voir toutes les traductions allemandes de romans espagnols parues avant le *Simplicissimus* et que, d'autre part, les résultats soient en somme plutôt négatifs touchant les emprunts à ces romans, cette étude n'en a pas moins son intérêt et son mérite.

~~~ Ont été reçus agrégés d'espagnol au dernier concours : MM. Lioux et Pons; certifiés : M. Descadeillas, Mme Duffo, Mlle Banizette.

~~~ M. H. Lorin, qui représentait l'Université de Bordeaux au Congrès scientifique international de Buenos-Ayres (juillet 1910), publie dans le *Journal des Débats* une série de *Lettres Sud-Américaines* sur des sujets économiques et politiques. Les premières ont paru dans les numéros 5, 10, 26 août, 11, 20, 23 septembre et 3 novembre 1910.
~~~

— Nous devons signaler les *Publicaciones del Congreso histórico internacional de la Guerra de la Independencia*, dont le tome I (1909) contient : *Acción de la diplomacia española durante la guerra de la Independencia*, par J. Becker; *Le roi Charles IV à Marseille*, par P. Gaffarel et le m[is] de Duranty; *Diary of Charles Vaughan in Spain 1808*, par Ch. Oman; et le tome II (1909) : *Dépêches suédoises de Cadix en 1808 et pendant les années suivantes*, par A. Stille; *La Constitution de Bayonne*, par G. Desdevises du Dezert; *El inglés Sir Carlos Guillermo Doyle y su plan de socorro á Zaragoza*, par M. de Pano; *Recueil des lettres et communications officielles reçues par le chapitre métropolitain de Saragosse durant les années 1808-1809*, par Dom A. Lambert; *Biografía del Excmo. Sr. D. Francisco Javier Ferraz y Cornel*, por E. Luna y Monterde; *Le maréchal Suchet*, par M. Marion; Conférence du commandant Bagés; *D. Francisco Abad Moreno, « Chaleco », guerrillero de la Independencia*, par Eusebio Vasco.

— M. B. Schädel a publié en 1908 un petit *Manual de fonètica catalana* (Otto Schulze, Cöthen) qui est appelé à rendre service aux étrangers, dont il corrige les fautes, et à renseigner les philologues sur la qualité réelle des sons catalans et leurs différenciations locales. Excusons-nous de n'en avoir pas parlé plus tôt.

— La nouvelle collection des *Clásicos castellanos* publiée par *La Lectura* a débuté par les *Moradas* de sainte Thérèse, et par un volume de Tirso de Molina contenant le *Vergonzoso en palacio* et le *Burlador*. Les éditeurs annoncent des choix de Fr. Luis de León, de Lope de Vega, etc., et surtout un *Don Quichotte* commenté par Rodríguez Marín qui sera un événement. Cette collection, d'un format maniable et bien imprimée, d'un prix modique (vol. broché à 3 pesetas, relié à 4 et 5 pesetas), répond vraiment à un besoin du public lettré qui ne sait où lire les œuvres de la littérature classique espagnole. L'annotation sommaire ne résout pas toutes les difficultés des textes, mais on fait ce qu'on peut avec les pauvres moyens dont on dispose. Mettre à la portée de la moyenne des lecteurs les écrits des XVI[e] et XVII[e] siècles n'est pas une tâche facile et suppose de nombreux travaux préliminaires dont nous n'avons encore que quelques ébauches. Nous souhaitons bon succès à cette nouvelle bibliothèque qui remplacera si avantageusement les volumes compacts et pénibles à lire de l'ancienne *Biblioteca Rivadeneyra;* nous félicitons les deux premiers éditeurs, D. Tomás Navarro Tomás *(Moradas)* et D. Américo Castro *(Tirso)* de la façon dont ils se sont acquittés de leur tâche.

— *La leyenda de San Francisco según la versión catalana del « Flos Sanctorum »* (Barcelona, 1910, in-4° de 43 pages), par le P. José María de Elizondo, capucin, est une dissertation fort bien conduite qui éclaire beaucoup l'histoire compliquée et obscure des recueils médiévaux de vies de saints en catalan.

TABLE ALPHABÉTIQUE

PAR NOMS D'AUTEURS

TABLE ANALYTIQUE

DES MATIÈRES

I. Articles de fond.

II. Variétés, Notes, Chroniques, etc.

III. Bibliographie.

IV. Dépouillement des Revues.

V. Gravures.

---

15 novembre 1910.

LA RÉDACTION : E. MÉRIMÉE, A. MOREL-FATIO, P. PARIS.
G. CIROT, *secrétaire;* G. RADET, *directeur-gérant.*

Bordeaux. — Impr. G. Gounouilhou, rue Guiraude, 9-11.